

HISTOIRE NATURELLE

DE

LA FEMME

I.

Les mêmes Libraires viennent de mettre en vente un nouvel Ouvrage ayant pour titre :

COURS D'ETUDES MÉDICALES,

OU

EXPOSITION de la structure de l'homme, comparée à celle des animaux ; de l'histoire de ses maladies, des connaissances acquises sur l'action régulière de ses organes, etc., etc. 5 vol. *in-8°. bien imprimés sur beau papier.*

CET OUVRAGE, qui présente l'ensemble et l'état actuel des connaissances physiologiques et médicales, peut convenir plus particulièrement aux jeunes Médecins, aux Vétérinaires, aux Savans, et à toutes les personnes qui desirent acquérir facilement, sur la science de l'homme physique, des notions assez étendues pour en faire des applications utiles.

HISTOIRE NATURELLE

DE

LA FEMME,

SUIVIE

D'UN TRAITÉ D'HYGIÈNE

Appliquée à son Régime physique et moral aux différentes époques de la vie.

PAR JACQ. L. MOREAU (de la Sarthe),

Professeur d'Hygiène à l'Athénée de Paris, Sous-Bibliothécaire de l'Ecole de Médecine, Membre des Sociétés médicales de Paris et de Montpellier, de la Société Philomatique, de celle des Observateurs de l'homme, des Sociétés de Médecine de Bruxelles, de Bordeaux, etc.

AVEC II PLANCHES GRAVÉES EN TAILLE DOUCE.

TOME PREMIER.

Ire. SECTION

A PARIS.

CHEZ L. DUPRAT, LETELLIER ET COMP.

RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N°. 46.

M. DCCC III.



HISTOIRE NATURELLE DE LA FEMME.

[library stamp]



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

On a beaucoup écrit sur les femmes; on a célébré leurs charmes, leur mérite, leur beauté (1); mais ces objets d'un culte universel n'ont presque jamais été pour les savans un sujet de recherches et de méditations.

Ainsi l'anatomiste ne s'est arrêté que sur quelques points de leur histoire physique, sur quelques détails relatifs aux organes de leurs fonctions spéciales, tels que ceux de la gestation, de l'accouchement et de l'allaitement. Les naturalistes les ont entièrement oubliées, et Roussel est preque le seul médecin qui ait donné à leur système physique et moral une attention suffisante pour en réunir plusieurs points de vue dans un

tableau, qu'il allait terminer et présenter d'après l'état actuel des connaissances, lorsqu'une mort prématurée est venu l'enlever au moment où il se disposait à donner une nouvelle édition de son ouvrage, que d'ailleurs, l'on doit proposer, pour modèle à tous les écrivains qui voudront appliquer les résultats scientifiques à la morale; ou les répandre, et les propager, en les embellissant de tous les charmes du style (2).

On peut ajouter que les métaphysiciens, les moralistes et les philosophes, qui auraient dû, au moins, rassembler quelques observations sur le moral des femmes, l'ont fait, en général, d'une manière superficielle, avec prévention, négligence ou partialité, et qu'ils méritent, sauf un petit nombre d'exceptions (3), ce reproche que Saint-Lambert leur suppose adressé par Ninon, dans ses entretiens avec Bernier. — « Les philosophes ne nous ont pas sérieusement étudiées, et nous avons été pour eux, comme pour nos amans, l'objet d'un goût leger, plutôt que d'une occupation véritable ».

Il paraît donc prouvé que, dans leurs efforts et leurs recherches pour contribuer au bonheur général de la société, les sciences et la philosophie, en ont trop négligé une moitié, qui, par

sa faiblesse, réclamait d'une manière plus pressante leur bienfaisantes applications, et dont l'étude particulière offrait, en outre, tout ce qui peut intéresser davantage le cœur et l'esprit dans l'histoire physique et morale du genre humain.

Pour réparer un tel oubli, nous nous sommes posé, en publiant cet ouvrage, de donner à l'histoire naturelle de la femme, assez d'étendue pour embrasser toutes les circonstances de cette histoire, et pour appliquer les sciences physiologiques (*) et médicales à la conservation et au bonheur d'un sexe, dont la vie entière est une suite de révolutions et de crises trop souvent funestes.

Nous avons, d'ailleurs, employé des matériaux très-différens; et, par une association que l'austérité

(*) *Physiologie*, *physiologique*. Ces mots reviendront souvent dans cet ouvrage: commençons donc par les définir. Le mot physiologie s'emploie toujours pour désigner la science qui a pour objet l'étude physique de l'homme, la connaissance des moyens et des phénomènes de sa vie, dans l'état sain. L'histoire naturelle lui sert d'introduction: l'anatomie et la chymie sont ses moyens et les résultats des expériences sur les animaux vivans ses principales données, qu'elle tire aussi des observations sur les cas extraordinaires, les monstruosités, les maladies qui sont quelquefois des expériences que la nature présente sans avoir été interrogée, et par lesquelles on dirait qu'elle cherche à trahir le secret de ses opérations.

philosophique condamnera, peut-être, des résultats scientifiques, et différens extraits des prosateurs les plus éloquens, ou même des poëtes les plus agréables se trouvent rapprochés dans cet ouvrage, et méthodiquement réunis et rangés sous les différens titres auxquels ils nous ont paru se rapporter. Ainsi, par exemple, plusieurs fragmens de Buffon, de Saint-Lambert et de Collardeau, sur le parallèle des deux sexes, précèdent dans le deuxième chapitre de notre première partie, les détails anatomiques et physiologiques de ce parallèle; et des extraits du même genre tempèrent la sévérité de notre analyse de la beauté (*), ou de nos considérations, un peu abstraites, sur la nature de la femme (**), tandis que des ornemens également empruntés sont répandus dans plusieurs parties de notre deuxième volume, et des chapitres où l'on traite des principales variétés que présentent le

(*) L'invocation à la beauté par DELILLE, plusieurs extraits de WINCKELMANN, de LAVATER, d'HOGARTH, d'ED. BURKE et de WATELET.

(**) Quelques morceaux de THOMAS et de DIDEROT, ou plusieurs fragmens de CABANIS et de ROUSSEL qui appartiennent également aux lettres, à la médecine et à la philosophie; tout l'article : Femme morale de l'ancienne encyclopédie, par DESMAHIS.

physique et le moral de la femme considérée dans les différentes circonstances d'âge, de tempérament, de climat et de civilisation.

Pour justifier cette espèce de compilation et ce rapprochement d'objets qui paraissent aussi différens, nous pourrions dire que le charme du sujet semblait les rendre nécessaires, et que nous avons desiré comprendre et réunir dans notre travail tout ce que l'on avait écrit de plus remarquable sur la femme envisagée sous les divers rapports qui nous ont occupé; mais un motif plus puissant encore nous a déterminé.

Nous avons desiré que cet ouvrage pût être lu avec quelqu'intérêt par les gens du monde et sur-tout par les femmes qui n'auraient pas été pour nous un sujet particulier d'étude et de méditation, sans l'espoir de les engager à s'instruire de nos recherches, dont les résultats peuvent contribuer, dans plusieurs circonstances, à leur bonheur ou à leur conservation. Pour atteindre ce but, il fallait nécessairement unir l'agréable à l'utile; mais comme, suivant la remarque de Voltaire, toutes les mains ne savent pas couvrir de fleurs les épines de la science, nous n'avons point balancé à nous parer d'ornemens empruntés, et à les assortir de la manière qui nous a paru la plus convenable, avec le fonds des différentes

parties de cet ouvrage, dont quelques-unes ont en outre, par elles-mêmes, un attrait ou un intérêt qui paraissait exiger cette association (*).

Quant à la partie scientifique de cet ouvrage, nous avons cherché à la présenter, autant qu'il a été possible, d'après l'état actuel des connaissances, et nous croyons lui avoir appliqué la doctrine de la nouvelle école de médecine de Paris, aux illustres professeurs de laquelle nous offrons ici, d'une manière solemnelle, l'expression de notre reconnaissance. Nous devons ajouter qu'en outre, nous avons quelques obligations particu-

---

(*) Ces parties de notre ouvrage, qui inspirent par elles-même cet intérêt, sont principalement la comparaison de l'homme et de la femme, relativement à la sensibilité et à la nature de l'esprit et des passions, *tome premier* page 112, 687 et suivantes. Les articles sur les élémens, la patrie, le développement et la conservation de la beauté, *tome premier*, page 264 et 356. — L'histoire des quatre âges de la femme, et de ses variétés dans les différens climats ; enfin, plusieurs parties de sa physiologie et de son hygiène spéciale, tels que les articles sur le mariage, l'amour physique et ses effets, le régime des nouvelles épouses, le choix et la direction des passions qui peuvent contribuer davantage au bonheur des femmes, etc., etc.

lières au professeur Cuvier (*), à plusieurs de nos jeunes collègues, et même à quelques mères de famille qui ont bien voulu nous communiquer des observations et des détails que l'on reconnaîtra aisément dans plusieurs parties de l'hygiène appliquée au régime physique et moral de la femme.

Nous avons cherché aussi à contribuer, sur différens points, aux progrès de la science, par quelques aperçus nouveaux et par des résultats particuliers d'expérience et d'observation.

Ainsi dans la physiologie comparée, nous croyons avoir perfectionné l'analyse des phénomènes de l'organisation ; 1°. en établissant une distinction entre les fonctions spéciales et les fonctions générales de la vie de nutrition (**) ; 2°. en considérant l'action de l'ap-

---

(*) Nous sommes redevables, au professeur CUVIER de plusieurs faits d'histoire naturelle et d'anatomie comparée, que nous avons employés dans le tableau physiologique du sexe féminin.

(**) Nous désignons sous le nom de fonctions spéciales de la vie de nutrition, celles qui peuvent se rapporter à un appareil particulier d'organes. Telles sont la digestion, l'absorption, l'action du système sanguin ; fonctions dont l'ensemble appartient à une organisation où l'on distingue un système nerveux, des sens, et en un mot,

pareil sanguin comme une seule fonction qui comprend, 1°. l'action des veines et de leur cœur; 2°. la respiration; 3°. l'action des artères et du cœur aortique (*). Nous avons, en outre, rangé sous un même titre les phénomènes de la voix et ceux de la respiration, en démontrant ainsi, que les physiologistes modernes qui les ont séparés dans leurs classifications, ne laissent plus appercevoir comment un des plus beaux phénomènes de la vie, n'est qu'un accident, qu'un épizode d'une fonction plus essentielle, dont le dernier acte, l'*expiration* d'un air dépouillé de ses parties nutritives, suffit pour exprimer toutes les formes du sentiment et toutes les nuances de la pensée.

Nous croyons avoir aussi développé quelques vues particulières, et fait quelques applications nouvelles de la physiologie, dans l'analyse de la

une vie de relation. Les fonctions générales consistent seulement dans l'action d'une circulation capillaire et d'un parenchyme nutritif qui fait le base de tous les organes, et la trame générale et commune de tous les corps qui jouissent de la vitalité.

(*) A un certain degré de l'échelle zoonomique, dans les Poulpes, par exemple, les deux cœurs qui sont réunis dans l'homme et dans les animaux à sang rouge et chaud, se trouvent séparés.

beauté (*), les considérations sur les tempéramens, et celles, où traitant de la nature du sexe, nous l'avons rapportée à un petit nombre de circonstances remarquables d'organisation, dont l'examen nous paraît devoir servir d'introduction à tout ce que l'on voudra écrire sur l'éducation, le bonheur, les vertus et la condition des femmes.

Ces différens aperçus dans lesquels nous croyons avoir présenté quelques résultats nouveaux, sont consignés dans le premier volume de cet ouvrage. Le second présente aussi quelques vues du même genre, et qui sont plus liées peut-être avec les progrès de la science qui en est l'objet.

La première partie de ce volume, doit surtout fixer l'attention des naturalistes et des physiologistes, au moins par la nature et la variété des faits qu'elle offre à leur examen. Elle comprend, dans un ordre et sous un point de vue entièrement neuf, le tableau physiologique du sexe feminin, ou de la Vénus physique, depuis le simple pistil jusqu'à l'appa-

(*) Nos vues sur les caractères de la beauté; la division des sentimens qu'ils font éprouver en sensations optiques et sentiment moral l'examen de l'Apollon sous un rapport physiologique et physiognomonique.

reil le plus composé, celui au moyen duquel l'espèce humaine se conserve et se perpétue en présentant une serie d'actions et de phénomènes bien dignes de fixer l'attention.

Nous croyons, d'ailleurs, pouvoir indiquer comme produits de recherches ou d'expériences qui nous sont propres, et que l'on trouvera dans ce tableau, notre division de l'appareil génital féminin dans les mammifères, et à ce sujet quelques réflexions sur l'erreur que Linné avait commise, dans ses rapprochemens poëtiques, entre nos moyens de reproduction et le mariage des plantes; 2°. la généralité que nous avons établie en démontrant que la fécondité, dans les corps vivans qui se reproduisent par génération, est d'autant plus grande que l'appareil féminin est moins composé; 3°. quelques considérations sur la sympathie des ovaires; 4°. des remarques sur l'altération et sur le perfectionnement des races par l'influence maternelle, et une application de la théorie des secrétions à quelques vues sur les différentes qualités que doivent communiquer à la liqueur séminale les divers degrés d'excitement et de plaisir; 5°. enfin, un examen des propriétés vitales des organes de la génération dans les femelles des mammifères, et plusieurs expériences galvaniques sur ces propriétés : expériences qui

nous ont donné, en outre, pour résultat que les organes placés hors de la sphère de la volonté et de l'action du système nerveux cérébral, répondaient d'une manière non équivoque aux irritations électriques, et que peut-être on pourrait faire servir l'appareil *électro-moteur* de Volta à de nouvelles recherches sur les sympathies.

Dans notre deuxième partie, après avoir présenté l'hygiène en général et celle des femmes en particulier sous différens rapports qui n'avaient pas été entrevus par les médecins, et que nous avons exposés pour la première fois dans nos leçons à l'Athenée de Paris, nous avons présenté plusieurs vues qui nous sont propres, et que l'on trouvera principalement dans les articles sur la cosmétique, les exercices, le régime des sensations de l'intelligence et des passions, etc., etc.

A la suite de ces considérations dans lesquelles on a cherché à faire connaître l'objet de cet ouvrage, et l'esprit dans lequel il est écrit, nous allons placer le cadre que nous devons remplir, y jetter même quelques esquisses, et faire connaître ainsi les divisions principales de notre travail, leur enchaînement et leur distribution.

L'ouvrage que nous publions comprend deux objets bien distincts, savoir; 1°. l'*Histoire na-*

turelle et philosophique de la femme, dont Roussel n'a traité que quelques parties ; 2°. *la Physiologie spéciale du sexe féminin* et l'*Hygiène appliquée au régime des femmes, dans les différentes périodes de la vie.*

Dans la première partie, nous réunissons plusieurs points de vue qui intéressent également le moraliste et le physicien ; et donnant à l'histoire naturelle de la femme toute l'étendue qu'exige l'importance du sujet, nous employons, à l'exemple de quelques naturalistes modernes, plusieurs données de zoonomie (*) et de métaphysique, sans lesquelles, il eût été impossible de traiter complettement plusieurs objets tels que le parallèle physiologique des deux sexes, la nature de la femme, les changemens que l'âge fait éprouver à sa constitution, les tempéramens dont son organisation est le plus susceptible, etc., etc.

Cette première partie se compose d'ailleurs d'une suite de chapitres assez étendus et dans lesquels

(*) La zoonomie est une science qui a pour objet les phénomènes de la vie en général. L'anatomie, la médecine, la physiologie, etc., sont des branches diverses de cette science qui doit former une des principales divisions du tableau encyclopédique.

nous avons cherché à rassembler les principaux objets qui peuvent se rapporter au titre *d'Histoire naturelle et philosophique de la Femme.*

Le premier de ces chapitres fait connaître les caractères qui distinguent la femme de la femelle des autres mammifères ; caractères que nous divisons en deux classes, savoir ; 1°. les caractères qui sont communs aux deux sexes ; 2°. les caractères qui sont propres à l'organisation de la femme.

L'exposition détaillée de ces différens caractères, nous conduit à la conclusion que dans l'espèce humaine, la supériorité intellectuelle répond à des traits organiques, et que l'un de ces traits les plus remarquables, la conformation particulière du bassin, devient pour la femme la cause d'un accouchement très-long, très-difficile, et dont le travail et les douleurs ne peuvent être comparés à ce que l'exercice de la même fonction fait éprouver aux femelles des autres mammifères.

Dans le 2e. chapitre, après avoir d'abord observé d'une manière générale, qu'à l'époque où l'homme et la femme jouissent avec plénitude de tous leurs attributs et de toutes leurs facultés, les différences qui dépendent de la nature du sexe se reconnaissent dans tous les points de l'organisation,

nous commençons une longue série de rapprochemens et de comparaisons, par plusieurs fragmens de Buffon, Roussel, Collardeau, etc.

Nous cherchons ensuite à comparer d'une manière moins superficielle, tous les phénomènes de l'organisation dans lesquels les attributs du sexe paraissent se révêler; et appliquant alors à notre sujet la nouvelle division des fonctions vitales dont nous avons déjà parlé, nous cherchons à démêler successivement tous les traits qui paraissent appartenir à la constitution de la femme, 1°. dans les fonctions de la vie de relation; 2°. dans les fonctions spéciales de la vie de nutrition; 3°. dans les fonctions générales de cette même vie; 4°. dans la structure et la sphère d'activité des organes de la génération.

Cette physiologie comparée, dans laquelle nous faisons entrer plusieurs considérations médicales, nous donne pour résultat que la femme n'est pas seulement femme par un appareil d'organes, et par les attributs enchanteurs que nous appelons ses charmes; mais que sa nature, ses caractères se manifestent pour le naturaliste et pour le médecin, dans ses affections morales, comme dans son système physique, dans ses jouissances, comme dans ses douleurs; et qu'enfin sa constitution et celle de l'homme présentent,

dans tous leurs points, une série d'oppositions et de contrastes.

L'analyse de la beauté, qui fait le sujet de notre troisième chapitre, était la suite ou même le complément du second, et après avoir comparé avec détail l'organisation de la femme à celle de l'homme pour en connaître les différences, il était naturel d'étendre ces rapprochemens à l'état de perfection dont chacune de ces deux organisations est susceptible, et qui constitue la beauté. Pour remplir ce nouvel objet, et pour traiter en même-tems différens points de la métaphysique des beaux arts sur lesquels la physiologie peut répandre quelque lumière, nous avons successivement examiné 1°. les conditions nécessaires pour prononcer sur les véritables caractères de la beauté et sur les circonstances qui sont contraires à ces dispositions; 2°. les modèles qui réunissent tous les caractères de la beauté; 3°. ces mêmes caractères considérés séparément dans chacun des attributs généraux de grandeur, de proportion, d'expression, de couleur, et dans la conformation plus ou moins heureuse des différentes parties du corps; 4°. le beau idéal et les impressions que fait éprouver la beauté rapportées 1°. à des sensations directes et optiques; 2°. à des sensations rappelées; ce qui nous donne lieu d'examiner les rapports qui lient la

supériorité de l'organisation avec la beauté la plus accomplie, et d'indiquer les facultés sublimes et le développement vital dont nous aurions un exemple, si, réalisant la fiction du ciseau antique, la nature s'élevait dans la conformation d'un individu de l'espèce humaine, à ce degré de perfection organique que les beautés de l'Apollon permettent de supposer.

Dans le cinquième article du même chapitre, nous avons présenté quelques considérations générales sur les climats les plus favorables à la beauté, qui ne se développe pas indifféremment dans tous les lieux, et qu'il faut, en quelque sorte, cultiver et faire éclore comme ces fleurs qui doivent à un art et à des soins particuliers, cette richesse et cette variété de couleurs auxquelles le flegmatique Batave attache un si grand prix.

Une description très-détaillée des quatre âges de la femme, et un examen des tempéramens dont son organisation est le plus susceptible, succèdent à l'analyse de la beauté, et font le sujet d'un quatrième chapitre.

Le chapitre suivant auquel la nature de son sujet nous a forcé de donner une grande étendue, et qui pourrait être regardé comme un ouvrage particulier, présente, sous le titre d'*Histoire des*

variétés de la femme, un tableau de tout ce qui concerne sa constitution physique, ses fonctions spéciales, ses mœurs et sa condition chez les différens peuples, et aux diverses époques de la civilisation.

Nous terminons notre première partie par des considérations sur la nature de la femme, et appliquant, à l'examen d'un sujet aussi important, la méthode suivie par Buffon dans son Discours sur *la Nature des Oiseaux*; nous faisons dériver d'un petit nombre de circonstances remarquables d'organisation, les appetits, les goûts, les penchans et les dispositions intellectuelles, en un mot, la somme et la quantité totale des différences, des qualités et des attributs qui distinguent le sexe.

La partie de l'ouvrage dont nous venons de présenter le sommaire, renferme un assez grand nombre d'extraits et de fragmens que nous avons cherché à réunir et à co-ordonner.

Nous avons précédemment exposé les motifs de ces emprunts qui, sans doute, seraient très-déplacés dans un ouvrage de science dont les femmes ne seraient pas l'objet; mais on doit remarquer en outre que cette réunion de matériaux épars et isolés présente plusieurs avantages; et qu'un architecte peut, sans craindre d'être blâmé, placer dans un édifice

dont il a dessiné le plan tous les ornemens qui peuvent contribuer à l'embellir.

Notre deuxième partie, moins agréable, mais plus utile que la première, comprend, comme nous l'avons déjà indiqué, la physiologie spéciale du sexe féminin, et l'hygiène appliquée au régime des femmes, dans les différentes périodes de la vie.

Dans la physiologie du sexe féminin, on s'occupe d'abord, et dans un premier tableau, des dispositions les plus remarquables que présente ce sexe dans toutes les espèces *dioïques;* et après avoir fait connaître les principaux résultats des belles expériences de Spallanzani; ces résultats qui démontrent que les germes préexistent dans les ovaires, que le fœtus appartient plus directement à la mère, qu'il en est un produit, un détachement, une portion, on considère ensuite sous le double point de vue de l'histoire naturelle et de l'anatomie, les particularités du même sexe, depuis le simple pistil jusqu'à l'appareil le plus composé, celui dans lequel la nature combine et réunit les moyens particulièrement affectés à l'union conjugale, avec un appareil de *gestation et de germification.*

Un second tableau est spécialement consacré à l'histoire particulière du sexe féminin dans l'espèce humaine.

D'abord on y expose l'anatomie philosophique et médicale des organes affectés à ce sexe et l'on s'arrête ensuite à l'examen des différentes fonctions sexuelles; savoir: 1°. la menstruation; 2°. le mariage et la conception; 3°. la gestation; 4°. l'accouchement; 5°. l'alaitement.

Les mêmes fonctions nous fournissent les différents points auxquels se rapporte, en grande partie, l'hygiène spéciale des femmes; parce qu'en effet, l'exercice de ces fonctions détermine, dans l'organisme des changemens qui exigent une direction particulière, ou au moins une application plus attentive des différens moyens qui contribuent à l'entretien de la vie et à la conservation de la santé.

La première éruption des règles et les retours périodiques de ce phénomène appelent d'abord notre attention. Après avoir décrit leur marche naturelle, leurs accidens, leurs variétés et les différentes maladies que le dérangement de la menstruation peut occasionner, nous réunissons dans une instruction pratique les données d'hygiène dont les femmes peuvent faire usage pour entretenir et rendre plus facile l'exercice d'une fonction sans laquelle le beauté brille à peine du plus faible éclat, ou se flétrit dans la souffrance et la langueur.

Continuant ensuite à examiner le développement de la vie sexuelle, nous traitons successivement, 1°. de l'époque à laquelle le mariage doit avoir lieu; 2°. de l'altération que déterminent, dans la constitution des femmes, les jouissances prématurées, l'onanisme ou les habitudes lesbiennes; 3°. des effets d'un amour physique non satisfait, et notamment de l'hystérisme, de la nymphomanie, des vapeurs et des convulsions utérines; 4°. enfin, de la consommation du mariage, de ses obstacles, de ses suites et du régime des nouvelles épouses.

De ces divers objets nous passons aux différens actes que comprend l'exercice de la maternité; et la grossesse, l'accouchement, l'état de nouvelle accouchée, l'alaitement et le sevrage deviennent le sujet de plusieurs considérations où nous cherchons à éclairer par des données d'hygiène et de médecine la conduite des femmes, dans ces circonstances dont les préjugés et les erreurs populaires augmentent trop souvent les accidens et le danger.

La cessation des règles demande d'autres soins auxquels nous rapportons quelques principes particuliers d'hygiène dont l'application peut rendre cette crise de la vie sexuelle moins pénible et moins dangereuse. Ici, d'ailleurs, se termine l'hy-

gène spéciale du sexe ; dès ce moment, les femmes n'offrent plus, dans leur existence, aucun événement, aucune fonction qui exige une direction particulière des facultés ou des moyens organiques ; elles jouissent donc alors du calme de la vie individuelle, et peuvent empêcher le bonheur de fuir avec la jeunesse et la beauté, si, triomphant d'un regret stérile, elles se livrent en paix aux affections durables, aux vertus domestiques, à la consolante amitié, ou même à un exercice plus suivi de leurs facultés intellectuelles, dont le développement et l'emploi sont dès-lors favorisés par une sensibilité moins délicate et plus assurée.

Les autres actions vitales sont communes aux deux sexes, et en tout semblable à l'homme, excepté dans les traits généraux et les nuances variées qui dépendent de la nature du sexe ; la femme est assujettie aux mêmes besoins, et doit comme lui régler le développement de sa sensibilité, user d'un aliment réparateur, des bienfaits du sommeil, d'un air pur et d'un vêtement qui la protège contre les intempéries atmosphériques.

Quelques parties de l'hygiène générale nous ont paru cependant susceptibles d'une application particulière au bonheur et à la santé des femmes. Tels sont 1°. la direction du mouvement mus-

culaire et de la sensibilité ; 2°. les rapports atmosphériques ; 3° la cosmétique considérée comme l'ensemble des soins et des moyens qui ont la beauté pour objet.

Le mouvement musculaire et la sensibilité ont un principe commun, l'action nerveuse qui doit être également employée et dépensée par ces deux ordres de phénomènes, si l'on veut prévenir le désordre, l'inégale distribution des forces vitales et les maladies spasmodiques : ces tristes effets du luxe chez les nations modernes. L'exercice doit donc contribuer à la santé des femmes, mais la manière de s'y livrer n'étant pas indifférente, nous examinons successivement les différences et les variétés dont elle est susceptible dans leurs rapports avec la nature du sexe : ce qui nous donne lieu de comparer, sous ce point de vue, la promenade, la gymnastique de Tronchin, l'équitation, les balancemens et les oscillations de la litière, de l'escarpolette et de la voiture, la danse et tous les jeux qui peuvent se rapporter à la *sphéristique* des anciens. Nous terminons en observant que les exercices que comprend la *cubistique* et la *palestrique*, sont contraires à la nature de la femme, et faisant la même remarque sur les métiers qui exigent un trop grand emploi de forces, nous observons combien il est cruel

de souffrir qu'au milieu des Nations policées, comme chez les sauvages de l'Amérique, des femmes soient accablées sous le poids des fardeaux, ou livrées aux travaux les plus pénibles, tandis que des hommes robustes usurpent les professions du sexe délicat et faible, se font tailleurs de femme, coëffeurs, marchands de mode, et ne rougissent pas de vendre des parfums, de la gaze et des dentelles.

Les sensations, les fonctions intellectuelles et les affections morales donnent lieu, ainsi que la gymnastique à plusieurs considérations qui nous paraissent appartenir à l'hygiène des femmes.

Dans l'examen des rapports atmosphériques, deux objets fixent principalement notre attention; 1°. les soins et la conservation de l'organe pulmonaire, qui est plus susceptible d'affections phtysiques chez les femmes que chez les hommes; 2°. l'action des différens états de l'atmosphère et la nature des substances que l'on doit faire entrer dans la composition des vêtemens pour les rendre plus propres à retenir le principe de la chaleur.

En traitant des soins relatifs à la beauté, nous nous occupons d'abord des différens procédés cosmétiques qui se rapportent aux organes extérieurs dans lesquels ils doivent développer, ou au moins faire paraître ces qualités et ces attributs que nous-

appelons, avec une si douce émotion, les charmes et les attraits des femmes. Nous donnons ensuite plus d'étendue à la cosmétique; et appliquant l'*orthopédie* (4) à l'art du tailleur, nous faisons connaître plusieurs moyens à l'aide desquels on peut aisément faire valoir et conserver la beauté des formes, ou même prévenir et corriger plusieurs difformités.

Tel est le plan dans lequel nous avons cherché à comprendre et à ordonner les différentes parties de l'*Histoire physiologique et médicale de la Femme.*

Nous aurions desiré donner à son exécution tout le charme, tout l'intérêt dont elle nous a paru susceptible, et répandre quelques graces littéraires sur un sujet auquel on rapporte généralement l'idée de tout ce qui paraît gracieux et agréable; mais l'accomplissement d'un tel vœu n'a pu se concilier avec la sévérité de nos études habituelles; et plus exercés dans l'art d'observer la nature que dans celui de la peindre, nous avons dû, nous bornant à l'emploi de quelques ornemens empruntés, ne chercher que l'exactitude du dessein et renoncer au coloris des tableaux qui n'aurait pu manquer de produire, dans plusieurs parties de cet ouvrage, un effet que nous voulions éviter.

Fidèles, d'ailleurs, à cette décence de style dont

Buffon a donné le conseil et le modèle, et n'oubliant jamais que plusieurs objets de nos descriptions pouvaient faire naître des émotions que la plume du naturaliste ne doit pas exciter, nous avons cherché constamment à prévenir les distractions frivoles, les élans, les écarts de l'imagination; et soit que nous comparions les deux sexes par toutes les faces qu'ils peuvent présenter, soit que nous décrivions la puberté et ses symptômes, le mariage, l'amour, ses effets, ses excès et même ses erreurs; enfin, les fonctions, les organes et les sentimens les plus secrets, nous avons constamment éloigné toute pensée étrangère à l'étude de la nature, en lui opposant la dignité de la science, l'indifférence philosophique et le langage de la raison.

P. S. Nous plaçons à la suite de ce discours deux tables synoptiques dans lesquelles nous avons cherché à offrir le plan de notre travail, dont l'étendue prouvera au moins que la partie scientifique de cet ouvrage nous a beaucoup occupé, et que nous avons cherché à lui appliquer l'état actuel des connaissances physiologiques et médicales (*).

(*) Quelques fautes, qui sont trop graves pour que nous puissions les renvoyer à l'errata général, s'é-

Nous aurions voulu donner le même soin à la partie littéraire ; mais, absorbé par une profession pénible, et par les études qui s'y rapportent, et d'ailleurs trop occupés du fonds de notre sujet pour avoir pu donner à la rédaction et même à l'exécution typographique de cet ouvrage une attention suffisante, nous avons laissé passer plusieurs négligences et plusieurs fautes, dont quelques-unes sont assez graves pour rendre la lecture des errata indispensable.

---

tant glisées dans ces deux tables, nous croyons devoir les indiquer et les corriger dans la note suivante :

ERRATA	CORRIGÉ.
Tempéramment, première table, deuxième colonne, ligne 9, quatrième colonne, ligne 29, etc., etc.	tempérament.
Nutition, première table, troisième colonne ligne 9.	nutrition.
Cocasienne première table, quatrième colonne, ligne 23.	Caucasienne.
Ou Calorique. deuxième table, quatrième colonne, ligne 33.	du calorique.

NOTES

DU DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

(1) *On a célébré leurs charmes, leur mérite*, etc. Ce fut principalement à l'époque de la renaissance des lettres en Europe, que les savans composèrent ainsi un très-grand nombre d'ouvrages en l'honneur des femmes. C'était comme l'observe Thomas, la suite de l'esprit général qui portait la galanterie dans les lettres, comme il l'avait portée dans les armes. On ferait un volume, seulement avec les titres des ouvrages qui parurent alors sur *les Femmes illustres, les Femmes savantes, les Femmes fortes, le mérite et la beauté des Dames, la noblesse et l'excellence des Femmes, l'égalité des deux sexes, l'excellence du sexe féminin*, etc.

(2) L'ouvrage de Roussel a été publié sous le titre de *Système physique et moral de la Femme.*

L'auteur, après avoir donné une idée génerale des deux sexes à cette époque de la vie, où les nuances qui doivent les distinguer dans la suite sont nulles ou imperceptibles, fait connaître d'abord les caractères des parties qui servent de base au corps de la Femme. Il traite ensuite de la nature des parties solides et sensibles qui composent les organes, des dispositions morales qui résultent de cette structure, du tempérament

propre aux Femmes ; enfin, des altérations naturelles de leur constitution, et des changemens que plusieurs causes accidentelles et extérieures peuvent lui faire éprouver.

Une seconde partie est consacrée à l'exposition des différences particulières qui distinguent les deux sexes, et présente, dans un aperçu rapide, et peut-être insuffisant, quelques détails sur la structure des organes de la génération dans la femme, et sur les phénomènes et l'action de ces mêmes organes.

Tel est le plan que le docteur Roussel a cru devoir adopter dans son Traité du système physique et moral de la femme. La manière dont il l'a exécuté, mérite, sans doute, tous les éloges qu'on lui a donnés, et l'on ne cessera jamais d'admirer avec quel art ce médecin philosophe a répandu des ornemens littéraires et toute la grace du sentiment sur des questions d'une métaphysique souvent très-déliée, ou sur des détails de médecine et d'anatomie que l'on n'aurait jamais cru susceptibles de pouvoir être ainsi ornés de tous les charmes du style.

L'esprit dans lequel le docteur Roussel a écrit son ouvrage, diffère d'ailleurs, sous presque tous les rapports, de l'objet que nous nous sommes proposés, et de telle manière qu'il n'a pas dû embrasser dans son plan plusieurs points de vue de l'Histoire physique et médicale de la Femme, qui ont particulièrement fixé notre attention. Telles sont principalement toutes les parties de notre ouvrage, qui se rapportent à l'Histoire naturelle et à l'Hygiène, le chapitre sur les caractères de la Femme, par exemple, ou le tableau détaillé de ses quatre âges, l'Histoire de ses variétés

chez les différens peuples et aux différentes époques de la civilisation, les principes du régime approprié à l'exercice des différentes fonctions de la vie sexuelle, et nos vues sur la gymnastique, la direction des passions, la cosmétique, etc, , etc.

Nous devons aussi remarquer que le docteur Roussel, qui pouvait, à la vérité, remplir, en grande partie, l'objet qu'il s'était proposé, sans le secours de la gravure, s'était privé des ressources des planches, qui ont cependant leur avantage, et dont nous avons cru devoir nous servir pour faire mieux connaître plusieurs points d'histoire naturelle et d'anatomie que les meilleures descriptions n'auraient pu rendre avec la même exactitude.

Dans le petit nombre des autres médecins qui ont essayé de réunir, sous un même point de vue plusieurs notions particulières et détachées sur la constitution physique de la Femme, on doit distinguer *Thièri* et *Dumas*, qui ont traité ce sujet important, l'un dans sa thèse : *An prœter genitalia sexus inter se discrepent*, et l'autre, dans une très-longue note qu'il a ajoutée à la traduction de l'ouvrage de Reid sur la Phtysie.

Le D. *Beauchesne*, dans l'ouvrage qu'il a publié sur l'influence que les affections de l'ame exercent dans les maladies nerveuses des femmes, a eu aussi pour objet de faire connaître plusieurs points de l'Histoire philosophique et médicale de la Femme.

Il serait à desirer qu'il publiât ce que son expérience lui a fait découvrir sur les rapports qui existent chez les Femmes entre les dispositions morales et l'organisation, ainsi que le parti que l'on peut tirer en médecine, de la connaissance approfondie de cette relation.

(3) Les philosophes, sur lesquels le reproche de Ninon ne doit pas tomber, sont principalement;

1°. MONTAIGNE, qui, dans son chapitre sur les vers de Virgile, a parlé des Femmes en observateur profond, mais auquel on peut cependant reprocher par fois de l'exagération et de la sévérité.

2°. FENELON, dont le *Traité sur l'éduction des Filles*, fut imprimé, pour la première fois, en 1688.

3°. ROUSSEAU. Dans le *Livre de Sophie*, il a présenté, avec tout le charme de son style, des observations très-fines et très-philosophiques sur les penchans naturels des deux sexes et sur leur véritable destination.

4°. THOMAS. Son *Essai sur le caractère, les mœurs et l'esprit des Femmes*, etc., un vol. *in*-12.

5°. DESMAHIS. L'article *Femme morale*, de l'ancienne Encyclopédie. Nous avons employé une grande partie de cet article dans notre chapitre sur la nature de la Femme.

6°. SAINT-LAMBERT. L'*Analyse de la Femme*, ouvrage dans lequel les graces du style, et la forme dramatique du dialogue, embellissent et rendent plus piquans les résultats d'une longue expérience et d'une profonde observation.

7°. DIDEROT. *Vid.* dans le tome 12 de ses œuvres, éd. de Naigeon, l'article détaché et commençant ainsi: « J'aime Thomas, je respecte la fierté de son ame, etc. ». Tout ce morceau est rempli d'observations exactes et de vues judicieuses, que l'auteur présente cependant avec une chaleur et une sorte de verve que lui inspire son sujet.

MIRABEAU. Il a prouvé, dans plusieurs endroits de

ses ouvrages, qu'il avait bien étudié et bien observé les Femmes. Mais on peut lui faire le reproche d'avoir trop souvent copié des passages entiers de Roussel, sans jamais le citer.

8°. MARMONTEL, que nous avons oublié de nommer, doit aussi être compté parmi les philosophes qui ont prouvé qu'ils avaient profondément réfléchi sur la nature des dispositions morales de la Femme. En parlant de ce célèbre littérateur, de *Rousseau*, de *Thomas* et de *Dalembert*, Diderot a dit, avec assez de raison : « on s'apperçoit aisément que J. Jacques a perdu bien des momens aux genoux des femmes, et que Marmontel en a beaucoup employés entre leurs bras, mais on soupçonnerait Thomas et Dalembert d'avoir été trop sages ».

9°. CABANIS. Mémoire ayant pour titre : *de l'Influence des caractères du sexe, sur les idées et les affections morales*, ouvrage éminemment philosophique, comme tous ceux de l'auteur que nous aurons souvent occasion de citer.

(4) ORTHOPÈDIE est une expression composée de deux mots grecs qui signifient enfant droit. Le genre de connaissance que l'on désigne par cette dénomination, a d'ailleurs pour objet tous les procédés et tous les moyens de développer, corriger ou perfectionner les formes ; et c'est avec raison que Dalembert la présentée comme une branche de l'Hygiène.

TABLE SYNOPTIQUE

DE LA PREMIÈRE PARTIE DE L'HISTOIRE NATURELLE DE LA FEMME.

LA FEMME,

CONSIDÉRÉE COMME OBJET D'HISTOIRE NATURELLE, PRÉSENTE SUCCESSIVEMENT A EXAMINER :

- LES CARACTÈRES QUI LA DISTINGUENT DE LA FEMELLE DES AUTRES MAMMIFÈRES, ET QUI SONT :
  - 1°. Les caractères communs aux deux sexes, et formés . . . .
    - 1°. Par les dispositions extérieures qui concourent à déterminer la station perpendiculaire ; 2°. par la position et la direction dn tron occipital ; 3°., 4°. et 5°. par la forme de la tête, du col et de la main ; 6°. par le nombre et l'heureuse combinaison des lignes ondoyantes à la surface du corps.
  - 2°. Les caractères propres à l'organisation de la femme, et qui sont : . . . . .
    - 1°. La direction dn canal vulvo-ntérin ; 2°. la présence de l'hymen ; 3°. la forme du bassin et l'acconchement plns difficile.
- SON ORGANISATION COMPARÉE A CELLE DE L'HOMME DANS : . . .
  - 1°. Les fonctions de la vie de relation, savoir :
    - La sensation.
    - La locomotion.
  - 2°. Les fonctions spéciales de la vie de nutrition, savoir : . . . .
    - La digestion, l'absorption, la circulation et la respiration ; quelques secrétions.
  - 3°. Les fonctions générales de la vie de nutition . . . .
    - La nutrition proprement dite, la calorisation, la transpiration générale.
  - 4°. La génération, considérée . . . .
    - Dans les formes de son appareil organique.
    - Dans la sphère d'activité de cet appareil.
  - 5°. La volition, rapportée . . . . .
    - Aux passions.
    - Aux affections.
- SA BEAUTÉ ; DONT L'EXAMEN ANALITIQUE EMBRASSE. . . . . .
  - Les combinaisons de formes, d'où résulte l'idée la plus complète de la beauté, comparées
    - Dans l'Apollon du Belvédère.
    - Dans la Vénus de Florence.
  - Les élémens et les conditions de la beauté formés . . . .
    - Par la conformation des différentes parties du corps.
    - Par les attributs généraux de grandeur, couleur, proportion, expression, etc., etc.
  - La beauté individuelle et la beauté idéale.
  - La patrie de la beauté. . . . .
  - Ce qui paraît essentiellement constituer la beauté dans la conformation extérieure des deux sexes. . . . .
- SES AGES ; ET LES TEMPÉRAMMENS DONT SON ORGANISATION EST LE PLUS SUSCEPTIBLE, D'OU . .
  - Des périodes de la vie des femmes réduites à 4 âges principaux ; savoir :
    - 1°. L'enfance, de la naissance à la puberté ;
    - 2°. La jeunesse, de la puberté à 25 ou 30 ans ;
    - 3°. L'âge de maturité, de 25 ou 30 jusqu'à 45.
    - 4°. La vieillesse, de 45 à la mort.
  - La doctrine des tempérammens qui embrasse :
    - 1°. La doctrine des tempérammens en général ;
    - 2°. L'application de cette doctrine à la connaissance des tempérammens plus propres à l'organisation de la femme, et qui sont principalement l'uterin, le sanguin artériel, le lymphatique, le lymphatico-nerveux.
- L'HISTOIRE DE SES VARIÉTÉS :
  - 1°. Sons l'influence de divers climats, plus ou moins marquée dans les caractères . .
    - Des femmes de la belle race ou Cocasienne, des femmes des régions hyperboréales, des femmes Tartares, Chinoises, Indiennes, des Négresses, des Américaines, des Malaises, etc.
  - 2°. Dans les divers siècles où l'on s'arrête principalement . . . .
    - Aux femmes Grecques, aux dames Romaines, à différentes époques, aux femmes des Gaulois et des anciens Germains, etc., etc.
- SA NATURE, DONT L'ÉTUDE SE RÉDUIT A L'OBSERVATION DES .
  - Particularités les plus remarquables de l'organisation de la femme, considérées comme des causes qui influent puissamment sur. . .
    - 1°. Les fonctions intellectuelles ;
    - 2°. Les passions ;
    - 3°. Les affections ;
    - 4°. Les émotions.

TABLE SYNOPTIQUE

DE LA DEUXIÈME PARTIE DE L'HISTOIRE NATURELLE DE LA FEMME.

LA FEMME, considérée comme objet d'une histoire naturelle plus approfondie, et appliquée à l'art de conserver la santé, offre successivement à examiner	LES FONCTIONS DIRECTEMENT RELATIVES A SON SEXE, ET OBSERVÉES AUX DIFFÉRENTES ÉPOQUES DE LA VIE; SAVOIR:	Pendant la période qui s'étend de la puberté à la grossesse, et qui présente à considérer sous un point de vue d'hygiène.	Le changement général qu'occasionne la puberté, la menstruation, ses obstacles, sa perversion, ses accidens, l'amour physique, la virginité, le mariage, la stérilité, le perfectionnement et l'altération des races.
		Pendant la grossesse, à laquelle on rapporte	Le régime des femmes enceintes, l'accouchement, le régime des nouvelles accouchées.
		A l'époque de l'allaitement, d'où. . . .	La physiologie de la lactation, les conditions de l'allaitement maternel, le régime et le choix des nourrices, le sevrage.
		Au moment de l'âge de retour, dont l'examen a pour objet.	1°. Les changemens organiques déterminés par cette révolution. 2°. La conduite à suivre pour en éviter le danger.
	LA SENSIBILITÉ, DONT L'HYGIÈNE SPÉCIALE EMBRASSE	1°. Les vapeurs et les maladies nerveuses, dont on considère.	1°. Les causes les plus communes. 2°. Le traitement préservatif.
		2°. Les fonctions intellectuelles et les affections morales, considérées.	1°. Relativement à leur direction la plus favorable à la santé et au bonheur des femmes. 2°. Relativement à leur emploi dans le traitement de plusieurs de leurs maladies.
	LA LOCOMOTION, A LAQUELLE ON RAPPORTE.	La gymnastique appliquée à l'hygiène des femmes, et comprenant les exercices salutaires	De la course, du mouvement oscillatoire, de la danse, de l'équitation, de la natation, etc., etc.
	LA RESPIRATION, ENVISAGÉE SOUS LE DOUBLE POINT DE VUE.	De l'action de ses organes, dont l'examen hygiénique a pour objet.	1°. Plusieurs considérations médicales sur la voix. 2°. Le traitement préservatif de la phtysie.
		De l'atmosphère, dont l'examen comprend les effets	De la lumière. De la température de l'air. De son état hygrométrique. De son état électrique. De ses altérations.
	LA DIGESTION, ÉGALEMENT ENVISAGÉE SOUS LE DOUBLE POINT DE VUE	Des organes qui lui sont affectés, et dont l'examen a pour objet.	Leurs particularités, leurs dérangemens et leurs maladies les plus communes chez les femmes; l'emploi diététique des vomitifs et des purgatifs.
		Des objets utiles ou nuisibles avec lesquels cette fonction établit une communication; savoir:	Les alimens. Les poisons.
	L'ACTION DES CHOSES QUI AGISSENT A LA SURFACE ET LUI SONT APPLIQUÉES; SAVOIR LES EFFETS	Des habillemens, considérés relativement	A leur propriété conductrice ou calorique. A leurs dispositions pour faire valoir, conserver, ou corriger les formes des différentes parties.
		De la propreté et des cosmétiques, rapportés principalement.	Aux lavages, aux ablutions, aux soins de la bouche, à la conservation des cheveux, aux parfums, aux fards, aux pommades, etc., etc.
		Des excitans de la peau, qui sont principalement.	Les bains froids ou chauds, simples ou médicamenteux; les frictions, le massage, etc.

HISTOIRE NATURELLE DE LA FEMME.

HISTOIRE NATURELLE ET PHILOSOPHIQUE.

CHAPITRE PREMIER.

DES CARACTÈRES QUI DISTINGUENT LA FEMME DE LA FEMELLE DES AUTRES MAMMIFÈRES.

La femme diffère-t-elle essentiellement de la femelle des autres mammifères, de celle du Orang-Outang, par exemple, ce prétendu voisin de l'espèce humaine? Rapports de cette question avec celle dont les caractères de l'espèce humaine sont l'objet.

Les rapprochemens que Buffon veut établir entre son Jocko et le Hottentot, portent sur des traits superficiels ; d'ailleurs le portrait du singe est flatté ; il représente un homme couvert de poil, et non un véritable singe.

Division des caractères qui distinguent la femme de la femelle des autres mammifères en caractères qui sont communs aux deux sexes, et en caractères qui sont propres à l'organisation de la femme.

Les caractères communs aux deux sexes, sont le mode d'articulation qui unit la tête avec le tronc, la position et la direction du trou occipital, les reliefs qui constituent les fesses et les mollets ; la forme du pied et de la main, etc., etc.

La forme du col et sa beauté, ainsi que la multiplicité des lignes ondoyantes de la surface du corps forment des caractères généraux qui sont plus marqués chez la femme.

Les caractères propres à l'organisation de la femme sont, 1°. la direction du canal *vulvo-utérin* ; 2°. l'espèce de valvule qui se trouve à l'entrée de ce canal (*l'hymen*) ; 3°. la conformation du bassin et le mode d'accouchement qui résulte de cette conformation.

LA femme, que quelques ressemblances générales rapprochent, sous plusieurs rapports des femelles des autres mammifères, est-elle, d'ailleurs, caractérisée par des

circonstances remarquables d'organisation ? Est-il possible, par exemple, sans réunir ce que la nature a séparé, de confondre dans nos tableaux d'histoire naturelle, la femme avec la femelle du orang-outang, ce prétendu voisin de notre espèce, dont en effet il s'éloigne très-peu, si on se borne à le comparer relativement à quelques dispositions superficielles et peu importantes, avec l'affreux Samoïède, le Calmouk horrible, et *le squallide* Hottentot ? Telle est la question qui doit nous occuper. Plusieurs naturalistes et quelques philosophes, dont elle méritait de fixer également l'attention, l'ont décidée de diverses manières. Moscati, Monboldo, n'ont pas vu dans les formes physiques de l'homme, des dispositions suffisantes pour établir entre lui et les autres espèces de mammifères une ligne de démarcation : Linné nous a inscrit dans sa famille des primats (1), où l'espèce humaine s'est trouvée assimilée, par ce grand naturaliste, à celles des singes, des makis et des chauve-souris ; assemblage qui, comme le disait Daubenton, est ridicule par rapport aux chauve-souris, et non fondé

(1) *Voyez* Systema Naturæ, tom. 1er. 12e. édit page 20.

relativement aux singes (1). En prenant pour terme de comparaison des traits superficiels et des habitudes qui ne constituent point la nature et le caractère d'un animal, Bonnet a aussi admis entre l'espèce humaine et celle des singes des points de similitude, qu'une observation plus approfondie doit faire rejeter (2). Enfin, Buffon lui-même, trop sévère pour le Hottentot, dont il exagère la laideur, et trop indulgent pour le Orang-Outang, dont il flatte le portrait, a présenté entre l'organisation propre à l'espèce humaine et celle du jocko, une série de rapprochemens qui ne reposent sur aucune partie importante des deux organisations comparées. Voici comment il s'exprime à ce sujet, avec beaucoup plus d'éloquence que de philosophie : « Vous comparez, dira-» t-on, fort injustement le singe des bois avec » l'homme des villes ; c'est à côté de l'homme » sauvage, de l'homme auquel l'éducation n'a » rien transmis qu'il faut le placer, pour les » juger l'un et l'autre ; et a-t-on une idée juste

(1) Encycl. méth., hist. nat., I[er]. vol. introduction.

(2) *Voyez* Bonnet, Contemplation de la Nature, tome IX, in-8°., pag. 436.

» de l'homme dans l'état de pure nature! La
» tête couverte de cheveux hérissés, ou d'une
» laine crêpue ; la face voilée par une longue
» barbe, surmontée de deux croissans de poils
» encore plus grossiers, qui, par leur largeur
» et leur saillie, racourcissent le front et lui font
» perdre son caractère auguste, et non-seulement
» mettent les yeux dans l'ombre, mais
» les enfoncent et les arrondissent comme ceux
» des animaux ; les lèvres épaisses et avancées ;
» le nez aplati, le regard stupide ou farouche,
» les oreilles, le corps et les membres velus, la
» peau dure comme un cuir noir ou tanné, les
» ongles longs, épais et crochus, une semelle
» épaisse, en forme de corne, sous la plante
» des pieds ; et pour attributs du sexe, des
» mammelles longues et molles, la peau du
» ventre pendante jusque sur les genoux ; les
» enfans se vautrant dans l'ordure et se traînant
» à quatre ; le père et la mère assis sur leurs
» talons, tous hideux, tous couverts d'une crasse
» empestée. Cette esquisse, tirée d'après le sauvage
» Hottentot, est encore un portrait flatté ;
» car il y a plus loin de l'homme dans l'état
» de nature au Hottentot, que du Hottentot à
» nous. Chargez donc encore le tableau, si vous

» voulez comparer le singe à l'homme ; ajoutez-y
» les rapports d'organisation, les convenances de
» tempéramment, l'appétit des singes mâles pour
» les femmes, la même conformation dans les
» parties génitales des deux sexes..... Et voyez,
» supposé qu'elles ne soient pas la même, combien
» l'intervalle qui les sépare est difficile à saisir ».

Ces poils, cette peau rude et noircie, ces replis hideux, ces ongles crochus, etc., toutes ces parties d'une draperie à laquelle le peintre s'est trop arrêté, ne fournissent évidemment aucuns caractères essentiels ; et les ressemblances déduites de leur observation, doivent à peine fixer l'attention du naturaliste : quant aux autres traits de similitude, ils sont pour la plupart exagérés ; Buffon va même dans la figure du jocko, jusqu'à redresser les articulations du genou, que la nature a inclinées, et représente ainsi un homme couvert de poil, et non un véritable singe.

La femme participant avec l'homme à ces rapprochemens non fondés, nous avons cru devoir nous y arrêter aussi long-tems. Examinons avec le même détail les caractères distinctifs dont l'ensemble forme le signalement de la femme, et réclame pour l'espèce humaine en général un

portrait à part dans le tableau des productions de la nature. Ces caractères nous présentent deux séries non moins remarquables ; savoir : 1°. les caractères communs aux deux sexes ; 2°. les caractères exclusivement présentés par la femme.

Les caractères de la première série sont très-nombreux : un des principaux consiste dans la manière dont la tête s'unit avec le tronc ; cette jonction est telle, que la tête pose sur le corps, à peu près par son milieu, et que les yeux ne sont pas tournés vers le ciel, comme le disent les poëtes, mais placés de manière à embrasser l'horizon : il faut observer en même-tems avec Daubenton, qu'une large ouverture qui se voit à la base du crâne dans la tête du squelette, et qu'on appelle *trou occipital*, est placée à peu près au milieu de cette base, et dans la direction du centre de gravité.

Les autres caractères qui sont liés avec ces dispositions, et qui concourent avec elles à la station perpendiculaire, sont, en ne les cherchant pas dans la conformation du systême osseux, la forme du pied, et les reliefs d'où résultent les fesses et les mollets. Ces derniers n'appartiennent qu'à l'espèce humaine, et sont produits par la saillie des muscles, qui jouent le principal rôle lorsque

l'homme est debout : les autres caractères communs aux deux sexes sont la forme arrondie de la tête, et l'angle facial (1), beaucoup plus ouvert, la saillie élégante du nez, la position des yeux, l'isolement, la délicatesse et le jeu des muscles du visage, d'où résulte la physionomie, la disposition particulière de la main, l'heureuse faculté de combiner les mouvemens du pouce avec ceux des doigts, de multiplier ainsi les instrumens, les objets de la pensée, d'exécuter les procédés des arts, de servir l'intelligence; enfin, de charger la terre des monumens de la puissance humaine, des chefs-d'œuvres de l'industrie et des plus heureux produits de la civilisation. Deux autres caractères communs aux deux

(1) L'angle facial est celui qui résulte de l'écartement des deux lignes, dont l'une verticale, passe par le point le plus saillant du front et par le bord des incisives supérieures; tandis que l'autre ligne, qui est horizontale, est tirée suivant la direction de la base du crâne, et après avoir passé par le trou auditif, vient couper la première ligne au-dessous du bord inférieur de l'ouverture des narines. Cet angle n'a guère plus de 60 degrés dans le Orang; il en a au moins 70 à 75 dans les Nègres et dans les Mogols Calmouks, 80 à 85 dans la belle race, 90 et au-delà dans le beau idéal.

sexes, mais qui sont plus marqués chez la femme, nous sont offerts par la forme du col et par le nombre et l'heureuse combinaison des lignes ondoyantes et serpentines que présente la surface du corps.

Dans le plus grand nombre des animaux, le col paraît confondu avec le corps, ou se trouve d'une excessive longueur; la tête ne repose point sur le tronc; elle lui est attachée et comme soumise par sa position et sa direction. Chez l'homme, au contraire, le col est une partie très-distincte, une véritable colonne, dont la forme cylindrique est agréablement opposée au sphéroïde de la tête et à la surface plane de la partie supérieure de la poitrine (1).

Ces dispositions caractéristiques du col, les

(1) *Voyez* Bernardin de Saint-Pierre, Études de la Nature, tom. II. Les savans et les philosophes ont rarement l'occasion de citer cet ouvrage plus brillant que solide; mais quand elle se présente, il faut la saisir, et indiquer la source où l'on a puisé : ce que ne font pas toujours avec assez d'exactitude quelques auteurs modernes, dont plusieurs idées, qu'ils présentent comme des apperçus nouveaux, se retrouvent dans certains ouvrages très-répandus, mais que le vulgaire lit sans les entendre, comme il regarde souvent la nature, sans l'observer.

mouvemens gracieux de cette partie, les lignes ondoyantes qui indiquent sa réunion insensible et graduée avec le torse et avec la tête (1), sont encore bien plus marqués dans la femme, et formant un de ses principaux attraits, méritent l'éloge qui en a été fait par un de nos plus aimables poëtes (2).

---

(1) « La tête est supportée par un cou qui a beaucoup moins de diamètre quelle, ce qui la détache du corps pare un partie concave ». *Bernardin de Saint-Pierre.*

Le cou qui, comme une colonne, supporte la tête, offre la forme harmonique très-agréable du cylindre, composée de cercle et du quadrilataire, figure qui est opposée au sphéroïde de la tête, et à la surface de la poitrine, tandis que les formes hémisphériques du sein contrastent avec celle-ci, ainsi que les pyramides cylindriques des bras, des doigts, avec les omoplates *id. Saint-Pierre, Etudes de la nature*, secnode édition, t. II.

(2) Barthe. Voici une partie de son épître sur le col, que nons empruntons à un ancien *Almanach des Muses*, où plus d'un lecteur sévère jugera, peut-être, que nous aurions dû la laisser.

Nous renvoyons, d'ailleurs, à notre discours préliminaire, pour ce qui concerne les motifs d'une semblable citation et de quelques extraits du même genre, qui se trouvent répandus dans cet ouvrage.

Quant aux lignes flexueuses et serpentines, dont nous ferons connaître l'effet en traitant de la beauté, nul animal n'en présente un aussi grand nombre, ni une aussi heureuse combinaison que

---

N'est-ce pas un objet divin
Qu'un cou d'une aimable tournure?
Quelle blancheur! quel doux satin!
De quels charmes il est voisin!
C'est entre la bouche et le sein
Qu'il fut placé par la nature.

On peut se donner des yeux doux,
Se faire une petite bouche;
Toutes n'ont pas, ainsi que vous,
Ces roses dont l'éclat me touche;
Telle chez Dulac (*) va payer
Son teint qui doit tourner nos têtes;
Telle au besoin, chez Laudumier (**)
A de belles dents toutes prêtes;
Le sein...... mais je n'ose appuyer:
Passons plus bas; pied ridicule,
Bien à l'étroit dans une mule,
Peut nous paraître un pied léger.
Mais pour le cou, ma foi, mesdames,
Je défie un sénat de femmes
De pouvoir jamais le changer.

(*) Célèbre Parfumeur.

(**) Dentiste fameux.

l'homme : elle résulte principalement de la disposition générale de ses parties dont l'articulation n'est jamais droite ni anguleuse ; elles dépendent aussi de la finesse de sa peau, sous laquelle les

---

Aussi, sans entendre finesse
Jeunes filles ont le cou nu
Dans l'âge heureux de la tendresse :
Mais quand la main de la sagesse
Vient tristement mettre un fichu,
Hélas ! hélas ! tout est perdu :
Adieu plaisir, adieu jeunesse.
Que de beaux jours, je m'en souviens
Près de vous, passés à Marseille !
Votre mère à nos entretiens
Venait souvent prêter l'oreille ;
Souvent elle me vit oser
Baiser vos mains en sa présence,
Jamais le cou.... tant ce baiser
Est un baiser de conséquence !
Trouvez un confesseur en France
Qui ne soit de mon sentiment ;
Tous veulent inhumainement
Que le mouchoir de la décence
A nos yeux dérobe les cous :
Ah ! les barbares sont jaloux !
Par ces messieurs-là, quand j'y pense,
Que de charmes nous sont ravis !
Lorsqu'on écoute leurs avis,
C'est nous qui faisons pénitence.

muscles qui se dessinent facilement, se jouent, et donnent à l'œil charmé le spectacle sans cesse reproduit du mouvement et de la vie.

Les tourterelles, nous dit-on,
Aux amans servent de modèles.
J'en ai découvert la raison,
C'est que les cous des tourterelles
Sont nuancés comme l'iris.
Tous les amans seraient fidèles,
Si tous les cous étaient jolis.
C'est la blancheur éblouissante
D'un cou superbement dressé
Qui rend Léda plus caressante :
Alors le Dieu qu'elle a blessé
De ses faveurs lui paraît digne ;
Elle baise le cou du cygne
Autour du sien entrelacé.

Avec quelle grace touchante
Erre la main d'un jeune amant
Sur le cou de sa jeune amante!
Le cou renversé mollement,
Rend la volupté plus piquante ;
Le cou penché languissamment
Rend la douleur plus éloquente.

Ah! le vôtre, sans le flatter,
N'a pas besoin, pour enchanter,
De diamans, de pierreries,

Il est évident que ce nouvel ordre de caractères de l'homme acquiert dans l'individu femelle

---

A d'autres, je ferais porter
Ces bagatelles si chéries :
J'aimerais mieux vous les ôter.
Oui, votre cou que j'idolâtre,
Me poursuit par-tout dans Paris ;
Je le trouve même au théâtre,
Où tant de cous sont réunis.
On en voit là de tout pays,
Et de tout rang et de tout âge :
Cou voilé de prude sauvage,
Cou de coquette bien paré,
Cou de marquise pétillante,
Cou de financière brillante,
Cou d'actrice peu révéré,
Cou penché d'aimable indolente,
Cou rengorgé de présidente,
Cou de jeune épouse adoré ;
Tous ces cous, me dis-je à moi-même,
Ne valent pas celui que j'aime.
C'est trop m'en occuper enfin ;
Ne m'en parlez plus, je vous prie,
Ou je prends la poste un matin,
Et nuit et jour risquant ma vie,
Crevant vingt chevaux en chemin,
Je vais au fond de la Provence,
Même en dépit de votre main,
Baiser le plus beau cou de France.

une expression plus séduisante et plus marquée, sur-tout à cette époque de la vie, où il est produit nécessairement par le jeu, la fraîcheur des reliefs, la sinuosité des contours, la transparence de la peau, l'azur des veines, la légèreté, et la grace dans toutes les attitudes et les mouvemens.

En empruntant plusieurs résultats à l'histoire approfondie de l'homme physique, nous pourrions augmenter de beaucoup ces caractères qui, en distinguant la femme, et l'espèce humaine en général, conduisent en même tems, à cette conclusion philosophique : que la pensée n'est pas indépendante des formes matérielles, comme Buffon l'a prétendu, mais que sa supériorité, sa perfectibilité indéfinie dans l'homme, dépendent évidemment de l'organisation. Abandonnant ces détails, qui nous conduiraient au-delà des bornes que nous prescrit l'objet de cet ouvrage, nous allons nous occuper des caractères de l'espèce humaine qui sont exclusivement présentés par la femme. Les plus importans de ces caractères sont, comme nous l'avons indiqué dans notre Plan, 1°. la direction du conduit *vulvo-utérin ;* 2°. la présence de la membrane *hymen* ; 3°. la conformation du bassin, et les difficultés plus grandes de l'accouchement qui résultent des particularités de cette conformation.

Direction du Canal vulvo-utérin.

Ce canal, ainsi que nous l'avons déjà fait remarquer, est une des parties accessoires de l'appareil de la génération : placé, comme son nom l'indique, entre l'utérus et l'ouverture extérieure, il peut être regardé comme le vestibule du sanctuaire où s'opèrent la conception et le développement du germe fécondé. Dans les quadrupèdes, la direction de cet organe est à-peu-près telle, que son axe se trouve parallèle à celui de l'abdomen : chez la femme, au contraire, ce même conduit se porte de bas en haut, de devant en arrière ; direction d'où il résulte nécessairement que dans l'union conjugale, l'attitude la plus naturelle, et sur-tout la plus féconde, se trouve dans la situation où ne se bornant pas, comme les animaux, à une jouissance locale, l'homme embrasse sa compagne, s'enivre de ses plaisirs, suit les progrès de ses émotions, connaît et goûte les détails de la volupté, est heureux par plusieurs sens, et fait concourir toutes ses facultés, toutes ses puissances à l'exercice de la plus importante fonction.

Présence de l'Hymen.

« Les hommes, dit Buffon, jaloux des primautés en tout genre, ont toujours fait grand » cas de tout ce qu'ils ont cru pouvoir posséder » exclusivement et les premiers ; c'est cette espèce de folie qui a fait un être réel de la » virginité des filles. La virginité, qui est un » être moral, une vertu qui ne consiste que » dans la pureté du cœur, est devenue un objet » physique dont tous les hommes se sont occupés ; ils ont établi sur cela des opinions, » des usages, des cérémonies, des superstitions, » et même des jugemens et des peines ; les abus » les plus illicites, les coutumes les plus déshonnêtes ont été autorisées ; on a soumis à l'examen » de matrones ignorantes, et exposé aux yeux » de médecins prévenus, les parties les plus » secrètes de la nature, sans songer qu'une » pareille indécence est un attentat contre la » virginité ; que c'est la violer que de chercher » à la reconnaître ; que toute situation honteuse, » tout état indécent, dont une fille est obligée » de rougir intérieurement, est une vraie défloration ».

« Je n'espère pas réussir à détruire les préjugés

» ridicules qu'on s'est formés sur ce sujet ; les
» choses qui font plaisir à croire, seront toujours
» crues, quelque vaines et quelque déraisonnables
» qu'elles puissent être : cependant, comme dans
» une histoire on rapporte non-seulement la suite
» des évènemens, et les circonstances des faits,
» mais aussi l'origine des opinions et des erreurs
» dominantes, j'ai cru que dans l'histoire de l'homme
» je ne pourrais me dispenser de parler de l'idole
» favorite à laquelle il sacrifie, d'examiner quelles
» peuvent être les raisons de son culte, et de re-
» chercher si la virginité est un être réel, ou si
» ce n'est qu'une divinité fabuleuse.

» Falloppe, Vésale, Diemerbroek, Riolan,
» Bartholin, Heister, Ruisch et quelques autres
» anatomistes, prétendent que la membrane de
» l'hymen est une partie réellement existante, qui
» doit être mise au nombre des parties de la gé-
» nération des femmes, et ils disent que cette
» membrane est charnue ; qu'elle est fort mince
» dans les enfans, plus épaisse dans les filles adultes ;
» qu'elle est située au-dessous de l'orifice de l'urètre,
» qu'elle ferme en partie l'entrée du vagin ; que
» cette membrane est percée d'une ouverture ronde,
» quelquefois longue, etc. ; que l'on pourrait à
» peine y faire passer un pois dans l'enfance, et
» une grosse féve dans l'âge de puberté. L'hymen,

» selon M. Winslow, est un repli membraneux » plus ou moins circulaire, plus ou moins large, » plus ou moins égal, quelquefois semi-lunaire, » qui laisse une ouverture très-petite dans les » unes, plus grande dans les autres, etc. Ambroise » Paré, Dulaurent, Graaff, Pineus, Dionis, » Mauriceau, Palfyn et plusieurs anatomistes aussi » fameux, et tout au moins aussi accrédités que » les premiers que nous avons cités, soutiennent » au contraire que la membrane de l'hymen n'est » qu'une chimère; que cette partie n'est point » naturelle aux filles, et ils s'étonnent de ce que » les autres en ont parlé comme d'une chose réelle » et constante; ils leurs opposent une multitude » d'expériences par lesquelles ils se sont assurés » que cette membrane n'existe pas ordinairement; » ils rapportent les observations qu'ils ont faites » sur un grand nombre de filles de différens âges, » qu'ils ont disséquées, et dans lesquelles ils n'ont » pu trouver cette membrane; ils avouent seulement » qu'ils ont vu quelquefois, mais bien rarement, » une membrane qui unissait des protubérances » charnues, qu'ils ont appelées caroncules myrti- » formes: mais ils soutiennent que cette membrane » était contre l'état naturel. Les anatomistes ne » sont pas plus d'accord entre eux sur la qualité et » le nombre de ces caroncules. Sont-elles seulement

4*

» des rugosités du vagin ? sont-elles des parties » distinctes et séparées ? sont-elles des restes de » la membrane de l'hymen ? le nombre en est-il » constant ? n'y en a-t-il qu'une seule ou plusieurs » dans l'état de virginité ? Chacune de ces ques- » tions a été faite, et chacune a été résolue dif- » féremment. »

C'est justement que Buffon attaque, avec son éloquence ordinaire, des préjugés et des usages qui affligèrent si souvent l'innocence et la beauté; mais, à l'époque actuelle des connaissances anatomiques, on ne peut admettre sa conclusion: « que les hommes ont voulu trouver dans la nature » ce qui n'était que dans leur imagination, puis- » qu'il y a plusieurs anatomistes qui disent, de » bonne foi, qu'ils n'ont jamais trouvé d'hymen » dans les filles qu'ils ont disséquées, même avant » l'âge de puberté ». Ce repli membraneux, admis et contesté par différens anatomistes, suivant des circonstances particulières qu'ils n'ont pas remarquées, existe ordinairement dans les très-jeunes filles. Comme il ne paraît pas avoir été observé dans la femelle des autres mammifères, nous avons cru pouvoir en former un des caractères de la femme. Ce repli appelé *hymen*, expression qui répond à celle de membrane, occupe l'orifice inférieur du canal vulvo-utérin;

il présente dans son milieu une petite ouverture qui livre un passage suffisant au produit de l'évacuation périodique.

L'hymen est quelquefois imperforé, défaut de conformation qui occasionne, à l'époque de la puberté, des accidens dont nous parlerons dans la IIe. Partie de cet Ouvrage.

L'hymen, pendant le premier âge, est très-mince, se rompt facilement et se détruit, soit lorsqu'on essuie avec trop peu de ménagement les parties extérieures de la génération, soit lorsque l'enfant lui-même, avec ou sans intention, contracte des habitudes *Lesbiennes*, prépare et dispose ainsi aux plaisirs solitaires, des organes qui sont à peine ébauchés. C'est à des circonstances semblables qu'il faut rapporter les observations sur lesquelles se fonde l'opinion négative de Paré, Dulaurent, Graaff, etc.

Winslow, Falloppe, Vesale, Diemerbroek, ayant au contraire observé de jeunes filles chez lesquelles de semblables causes n'avaient pas déchiré l'hymen, ont reconnu l'existence de cette membrane (1), sans qu'il soit possible de pré-

---

(1) J'ai vu constamment l'hymen sur les fœtus femelles que j'ai eu occasion d'examiner, et plusieurs anatomistes distingués m'ont dit avoir fait la même

tendre que sa rupture, ou sa conservation, prouve pour ou contre la virginité (2).

Dans la femelle de tous les mammifères, l'extrémité inférieure du canal vulvo-utérin est environnée d'un organe spongieux et susceptible d'un gonflement voluptueux, d'une véritable

---

observation. J'ai rencontré aussi cette membrane sur des sujets adultes, et notamment dans le cadavre de deux religieuses très-âgées qui, suivant toutes les apparences, n'avaient jamais porté la plus légère atteinte ni à leur hymen, ni à leur virginité. Le C. Fleury, l'un des prosecteurs de l'Ecole de Médecine de Paris, a fait la même remarque anatomique sur le cadavre de Mademoiselle C**, ancienne religieuse.

(2) Les plus légères atteintes pouvant détruire l'hymen pendant la durée du premier âge, on conçoit aisément que la présence de cette membrane ne peut pas constituer un signe de virginité. D'un autre côté, on cite des exemples de femmes qui ont conçu sans que l'hymen fût rompu ; et d'ailleurs, dans un cas de faiblesse locale et de relâchement, cette même membrane étant susceptible de céder sans se rompre, une femme déflorée peut paraître encore vierge : tandis que le déchirement de cette partie, par une cause étrangère aux plaisirs de l'amour, peut faire accuser une vierge, et engager un mari jaloux à reprocher injustement à sa nouvelle épouse une jouissance illicite et prématurée.

érection qui, plus vive, plus marquée lorsque l'habitude du plaisir n'a pas encore diminué la vitalité des parties, rend nécessairement les premières approches du mâle plus ou moins difficiles, et place la douleur sur les voies du plaisir. La présence d'une membrane qui, accrue et affermie avec l'âge, forme une véritable barrière, est dans la femme une difficulté de plus, un obstacle souvent difficile à vaincre (1), et qui peut,

(1) Louvet, dans son joli roman de Faublas, a supposé qu'une dame de Lignole était vierge, quoique mariée depuis deux ans. Cette fiction s'est souvent réalisée. Théodoric, roi de Bourgogne, fut vaillant homme avec les courtisannes, et ne put jamais consommer son mariage avec Hermanberg, fille du roi d'Espagne. Amasis, roi d'Egypte, épousa Laodice, très-belle fille grecque, et lui, qui se montrait gentil compagnon par-tout ailleurs, se trouva, dit Montagne, fort court à jouir d'elle. Mais, suivant l'observation judicieuse de Delignac, est-il besoin d'ouvrir les archives de l'histoire pour y trouver des exemples de la faiblesse des hommes? En jetant un coup-d'œil sur la société actuelle, on ne verra que trop de preuves de la dégénération de l'espèce. Combien d'hommes lisent en rougissant l'histoire des peuples des iles Philippines, chez qui les hommes riches offrent une récompense au pauvre robuste qui doit leur enlever les douceurs qu'on goûte dans la première jouissance.

dans quelques circonstances, exiger l'emploi de différens moyens hygiéniques, que nous aurons occasion d'indiquer.

N'arriver qu'au milieu du déchirement et des douleurs à un éclair de plaisir, et accoucher avec un surcroi de travail et d'angoisse qui dérivent de sa conformation, sont donc pour la femme deux traits principaux, deux caractères également dignes de fixer l'attention.

Arrêtons-nous avec quelque détail sur le dernier; et que son examen appelle, fixe, concentre tout notre intérêt sur l'être aimable et sensible qui partage, d'une manière si inégale, les maux et les biens de l'humanité.

Forme du Bassin, et difficulté plus grande de l'accouchement.

LORSQUE le principe de la vie s'est évanoui, quand il cesse d'animer des charmes bientôt affaissés et flétris par les premiers symptômes de la destruction, le naturaliste dérobe souvent alors ces débris à la tombe; son scapel les interroge, les analyse, les décompose, et les réduit enfin à la partie fondamentale, au *squelette*, que dans la suite nous opposerons courageusement

à l'image enchanteresse de la beauté et de l'éternelle jeunesse de Vénus (1).

Cherchons maintenant au milieu de ces monumens, la partie dont la conformation particulière va nous présenter l'un des principaux caractères de la femme. Nous appercevons aisément cette partie, cet appareil osseux (voy. la planche II, fig. 2 B. B.) qui termine le tronc, en fait comme la base, et nous offre supérieurement et antérieurement une large cavité, qu'occupaient, naguère, plusieurs organes, et principalement ceux de la reproduction. Cette partie, c'est le bassin : dans les quadrupèdes, son axe se trouve dans la direction de celui du ventre ; et le fœtus pouvant être expulsé sans décomposition de forces, ni deviation, l'accouchement s'opère avec une grande facilité. Dans la femme, au contraire, le bassin fait un angle avec le tronc, leurs axes respectifs se croisent, et lorsque la matrice fait effort sur le fœtus, sa puissance expultrice n'agit pas en ligne droite ; il y a absorbtion, décomposition de mouvement ; d'où, un accouchement plus long, des contractions plus vives et de plus cruelles douleurs.

---

(1) *Voyez* Planche I et II, tom. Ier.

La sensibilité, augmentée par les circonstances même de notre état social, ajoute sans doute beaucoup à ces difficultés ; mais l'obstacle principal dépend évidemment de la disposition du squelette, et caractérise la femme dans tous les états, chez les peuplades et chez les nations, dans l'état borné d'une vie presque sauvage, et au milieu des ressources de la civilisation ; la nature, d'ailleurs, sur l'apologie de laquelle les partisans des causes finales pourraient se trouver embarrassés dans cette circonstance, s'ils n'étaient éclairés par le naturaliste, présente cependant quelques moyens de compensation que nous ne devons pas oublier de faire connaître.

A une certaine époque de la grossesse, tout paraît en quelque sorte se disposer pour triompher des obstacles que nous venons de remarquer ; et alors, l'union des pièces osseuses du bassin est moins serrée ; les ligamens qui les forment se gonflent et s'infiltrent ; enfin, la cavité augmente, l'inflexibilité de ses parois diminue insensiblement, et les voies que doit parcourir le fœtus se préparent évidemment par un travail préliminaire et de précaution. Dans les femmes dont la constitution paraît, comme disent les médecins, pituiteuse, lâche et humide, ces changemens dans le bassin sont poussés

très-loin, le relâchement est extrême, et long-tems après l'accouchement, la démarche est pénible et vacillante : Monro dit avoir observé plusieurs de ces femmes, qui après leurs couches étaient affectées d'une manière toute particulière, et croyaient sentir leur corps s'écrouler et glisser entre les os des hanches. Dans des cas semblables, il est trop facile d'apprécier les dangers de marcher trop tôt, et de commettre sous ce rapport la plus légère imprudence, pour que nous soyons obligés de donner des conseils à ce sujet.

CHAPITRE II.

PARALLELE ET PHYSIOLOGIE COMPARÉE DE L'HOMME ET DE LA FEMME.

ARTICLE Ier.

Considérations générales.

L'HOMME et la femme diffèrent-ils essentiellement l'un de l'autre ? Exposition et réfutation du sentiment d'Aristote, de Galien, de Roderic-à-Castro, etc. Idée générale des attributs féminins.

ART. II.

Quelques fragmens de Buffon, de Voltaire, de Saint-Lambert, de Roussel, de Collardeau, etc., sur le parallèle de l'homme et de la femme.

ART. III.

Des formes extérieures et des fonctions de la vie de relation considérées dans leurs rapports avec la nature du sexe.

Les formes extérieures et les proportions diffèrent essentiellement dans les deux sexes.

Le squelette et les muscles, ces deux systèmes d'organes auxquels la *locomotion* est affectée, présentent également des dispositions que l'on peut regarder comme des attributs du sexe.

Des différences générales du squelette, et des différences particulières que l'on observe aux épaules, au bassin, etc.

Délicatesse et mobilité des muscles en général. Caractères particuliers des muscles de la face, et examen de la question de savoir si les femmes peuvent avoir un caractère permanent dans la physionomie ?
De la sensibilité et de ses rapports avec la nature du sexe, successivement examinés dans les sensations, les fonctions intellectuelles et la réaction générale de la mobilité nerveuse.

ART. IV.

Fonctions spéciales et fonctions générales de la vie de nutrition.

Plusieurs particularités sexuelles sont offertes par ces fonctions, et notamment par les fonctions spéciales, dans lesquelles on cherche successivement à les démêler, savoir : 1°. dans la digestion ; 2°. dans l'absorbtion ; 3°. dans la circulation, dont les trois tems ou actes sont, 1°. l'action des veines et de leur cœur ; 2°. la respiration ; 3°. l'action des artères et du cœur *aortique*.

ART. V.

Parallèle de la structure et de la sphère d'activité des ganes de la génération dans les deux sexes.

ARTICLE Ier.

Considérations générales.

La structure des organes de la génération diffère-t-elle essentiellement dans les deux sexes ; et les attributs féminins se manifestent-ils dans toutes les parties de l'organisation ?

Occupons-nous de cette importante question tion avec tout le détail et l'attention que son examen peuvent mériter (1).

---

(1) Un autre objet aurait dû, peut-être, nous occuper d'abord, et nous engager à présenter quelques apperçus sur l'origine de la femme, et sur l'examen de la grande question de savoir si l'espèce humaine a toujours été représentée et constituée par deux individus différens et séparés; ou si primitivement, l'homme n'aura pas été, comme le laisse entrevoir la Genèse, un animal double, un androgyne, dont les deux parties séparées depuis, tendent sans cesse à se rapprocher et à se confondre par une impérieuse sympathie, par une amoureuse attraction. Nous placerons ici un extrait des vues ingénieuses de Mirabeau, sur ce problême *theologo-medico-philosophique*, qui n'est peut-être pas aussi étranger à l'objet que nous nous sommes proposé dans cet ouvrage, qu'il le paraît au premier aspect.

« L'un des articles de la Genèse, qui a singulièrement aiguisé l'esprit humain, c'est le verset 27 du chap. I. »

« Dieu créa l'*homme* à son image; il *le* créa mâle » et femelle ».

Il est bien clair, il est bien évident que Dieu a créé Adam androgyne; car au verset suivant (verset 28), il dit à Adam: « Croissez et multipliez-vous; remplissez » la terre ».

« Ceci fut opéré le sixième jour; ce n'est que le septième que Dieu créa la femme; ce que Dieu fit entre la création de l'homme et celle de la femme est immense.

Parmi les philosophes anciens qui l'ont abordée, quelques-uns ont adopté des opinions

---

Il fit connaître à Adam tout ce qu'il avait créé ; animaux, plantes, etc. Tous les animaux comparurent devant Adam. »

« Adam les nomma tous : et le nom qu'Adam donna à chacun des animaux est son nom véritable ».

« Adam appella donc tous les animaux d'un nom qui leur était propre, tant les oiseaux que les bêtes, etc. »

« Jusqu'ici la femme n'a point paru ; elle est incréée ; Adam est toujours hermaphrodite. Il a pu croître seul et se multiplier. »

« Et pour concevoir le tems pendant lequel Adam a pu réunir en lui les deux sexes, il suffit de réfléchir sur ce que peuvent être ces jours dont l'écriture parle ; ces six jours de la création, ce *septième jour* du repos, etc. »

« On ne peut être que véritablement affligé, que presque tous nos théologiens, tous nos mangeurs d'images abusent de ce grand, de ce saint nom de Dieu ; on est blessé toutes les fois que l'homme le profane, et qu'il prostitue l'idée du premier Être, en la substituant à celle du fantôme de ses opinions. Plus on pénètre dans le sein de la nature, et plus on respecte profondément son auteur ; mais un respect aveugle est superstition ; un respect éclairé est le seul qui convienne à la vraie religion ; et pour entendre sainement les premiers faits que l'interprète divin nous a transmis,

dont la bizarrerie, que les femmes pourrent appeler d'un autre nom, prouve jusqu'à quel

---

il faut, ainsi que l'observe l'éloquent Buffon, recueillir avec soin ces rayons échappés de la lumière céleste. Loin d'offusquer la vérité, ils ne peuvent qu'y ajouter un nouveau degré de splendeur ».

« Cela posé, que peut-on entendre par les six jours que Moïse désigne si précisément, en les comptant les uns après les autres, sinon six *espaces de tems*, six *intervalles* de durée? Ces espaces de tems indiqués par le nom de *jours*, faute d'autres expressions, ne peuvent avoir aucun rapport avec nos jours actuels, puisqu'il s'est passé successivement trois de *ces jours* avant que le soleil ait été créé. Ces jours n'étaient donc pas semblables aux nôtres; et Moïse l'indique clairement en les comptant du *soir au matin*; au lieu que les jours solaires se comptent et doivent se compter du *matin au soir*. Ces six jours n'étaient donc ni semblables aux nôtres, ni égaux entr'eux; ils étaient proportionnés à l'ouvrage. Ce ne sont donc que *six espaces de tems*. Donc Adam ayant été créé hermaphrodite le sixième jour, et la femme n'ayant été produite qu'*à la fin du septième*, Adam a pu procréer en lui-même, et par lui-même tout le tems qu'il a plu à Dieu de placer entre ces deux époques ».

« Cet état d'androgynéité n'a pas été inconnu aux philosophes du paganisme, aux mythologues, ni aux rabbins. Ceux-ci ont prétendu qu'Adam fut créé homme

point les préjugés d'une partialité masculine peuvent égarer les meilleurs esprits, et marquer au coin de l'erreur et du ridicule les résultats de leurs méditations. Ainsi, suivant l'opinion d'Aristote, la femme n'est qu'un homme imparfait et manqué, un individu malheureux et débile; tandis que les attributs de grandeur, de force et de pouvoir constituent le caractère de l'homme: on a été plus loin, et Galien, confondant les sexes, même, dans les parties où leur caractère se manifeste davantage, n'admet d'autres différences entre les pièces diverses de l'appareil mâle

---

d'un côté, femme de l'autre, composé de deux corps que Dieu ne fit que séparer. Ceux-là, comme Platon, l'ont fait de figure ronde, d'une force extraordinaire; aussi la race qui en provint voulut déclarer la guerre aux dieux. — Jupiter, irrité, les voulut détruire. — Mais il se contenta d'affaiblir l'homme en le dédoublant, et Apollon étendit la peau qu'il noua au nombril... De-là le penchant qui entraîne un sexe vers l'autre par l'ardeur qu'ont les deux moitiés pour se rejoindre, et l'inconstance humaine, par la difficulté qu'a chaque moitié de rencontrer sa correspondante. Une femme nous paraît-elle aimable? nous la prenons pour cette moitié avec laquelle nous n'eussions fait qu'un tout; le cœur dit : la voilà, c'est elle; mais à l'épreuve, hélas! trop souvent ce ne l'est point ».

et les parties de l'appareil féminin, que celles qui dérivent du développement et de la situation; l'addition de *l'utérus* dans la femme ne lui paraît pas même une objection; et pour plier la nature, à son hypothèse, il pense que cet organe fut renversé dans l'homme pour former l'enveloppe des parties où se filtre et s'élabore le fluide séminal. Avicène et quelques anatomistes ont adopté le paradoxe de Galien: Rodericus à Castro l'a développé, et a cru voir beaucoup de ressemblance entre les parties génitales de la femme et celles de l'homme (1). Ce médecin et quelques autres écrivains disent que, si par la pensée on replie vers l'intérieur les organes qui se présentent extérieurement dans l'homme, et qu'on les place aux lieux occupés par les parties plus profondément situées dans la femme, on appercevra entre les deux appareils une conformité, une analogie très-remarquables (2).

Quelques ressemblances entre des formes et des

(1) *Vid.* Rodericus à Castro, universa Muliebr. Morborum Medicina, liber 1, cap. II. *Voyez* aussi Paul d'OEgine, Albucasis, etc.

(2) Buffon, abusé par ses erreurs sur la génération, a cru voir des testicules dans les ovaires: le clitoris n'a paru

dispositions peu importantes, ont pu donner lieu à ces rapprochemens non fondés; et l'orgueil, les préventions du sexe se réunissant aux résultats d'une observation superficielle, pour égarer les savans dont nous venons de faire connaître la singulière opinion, on a pu voir alors dans un des plus beaux ouvrages de la nature, une ébauche timide, une faible production : la femme n'a présenté à l'esprit prévenu qu'une

---

à Daubenton qu'une verge en miniature : *Encyclopédie méthodique*, *histoire des mammifères*, *introduction*. Dans le tome V de l'Histoire Naturelle de Buffon, avec la partie anatomique, le même naturaliste a voulu prouver, par des rapprochemens, l'opinion des anciens, et démontrer que l'addition de la matrice établissait seule une différence entre l'appareil mâle et l'appareil féminin. Quelques théologiens, en admettant la différence des sexes dans le monde, ont pensé qu'elle disparaîtrait au jour du jugement : n'est-ce pas au moins ce que laisse entrevoir ce passage de Montagne? « Ceux-là desquels parle St.-Augustin, ont donné un » merveilleux effort de tentation et nudité, qui ont » mis en doute si les femmes, au jugement universel, » ressusciteroient en leur sexe, et non plutôt au nôtre, » pour ne nous tenter encore en ce saint état ». Montagne, *voy.* ses Essais, t. III, *in-12*, *éd. d'Amst.*, 1781.

dégradation, un exemplaire imparfait de la constitution de l'homme; tandis qu'en effet, comme nous l'avons déjà fait remarquer, elle est la partie essentielle de l'espèce, puisqu'elle concourt davantage à la reproduction.

Un examen plus approfondi ne tardera point à faire disparaître ces prétendues similitudes, et à démontrer que l'homme et la femme ne diffèrent pas du plus au moins, mais que la structure, les fonctions de leurs organes générateurs sont autres; et que toute leur constitution a son type propre, dont les traits distinctifs nous offrent une longue chaîne d'effets physiques et moraux, qui se lient par des nuances plus ou moins sensibles aux emplois et à l'influence des organes spécialement chargés de la génération.

Le sexe ne se manifeste donc pas dans un seul endroit: la femme n'est pas seulement femme par un appareil d'organes, ou par ses formes extérieures qui nous séduisent; et si elle est principalement caractérisée dans quelques parties où la physionomie sexuelle se montre avec plus d'expression; si les traits superficiels, les contours si doucement arrondis, que nous appelons ses charmes, la distinguent d'une manière

plus agréable, elle est femme pour le naturaliste et le médecin, dans toutes ses manières d'exister, dans ses affections morales comme dans son systême physique, dans ses jouissances comme dans ses douleurs : enfin, toutes les parties, tous les points de son être révèlent son sexe, et présentent avec tous les points et toutes les parties correspondantes de l'homme, une série d'oppositions et de contrastes (1).

Ce n'est cependant qu'à l'époque de la puberté, dans cette période de la vie, appelée par Buffon *le printems de la nature*, *la saison des plaisirs*, que l'ensemble de tous les traits

---

(1) *Voyez* Roussel, Systême physique et moral de la femme, p. 2. « Parmi les différentes manières dont la nature travaille à la reproduction des espèces, dit ce médecin philosophe, elle a voulu que l'espèce humaine dût la sienne au concours de deux individus semblables par les traits les plus généraux de leur organisation, mais destinés à y concourir par des moyens particuliers et propres à chacun : la différence de ces moyens constitue le sexe, dont l'essence ne se borne point à un seul organe, mais s'étend par des nuances plus ou moins sensibles, à toutes les parties ; de sorte que la femme n'est pas femme seulement par un endroit, mais encore par toutes les faces par lesquelles elle peut être envisagée ».

qui distinguent les sexes, est présenté, et que l'homme et la femme, entraînés l'un vers l'autre avec d'autant plus de force qu'ils diffèrent davantage, sont liés par une foule de relations, qui tout-à-coup agrandissent une existence jusqu'alors personnelle, solitaire, et isolée.

Prenons les deux sexes à cette époque où leur physionomie respective est si bien exprimée; et après avoir emprunté, pour ouvrir la série des rapprochemens qui doivent nous occuper, les belles descriptions de Buffon, de Roussel, de St.-Lambert, de Voltaire et de Collardeau, cherchons dans une connaissance plus approfondie de l'organisation, les faits nécessaires pour étendre et développer davantage ce parallèle.

Ier. ARTICLE.

Plusieurs fragmens détachés sur le parallèle de l'homme et de la femme.

Premier Fragment.

« LE corps achève de prendre son accroissement en hauteur à l'âge de la puberté, et pendant les premières années qui succèdent à cet âge. Il y a des jeunes gens qui ne grandissent plus après la quatorzième ou la quinzième année, d'autres croissent jusqu'à vingt-deux ou

vingt-trois ans ; presque tous, dans ce tems, sont minces de corps, la taille est effilée, les cuisses et les jambes sont menues, toutes les parties musculeuses ne sont pas encore remplies comme elles le doivent être ; mais peu à peu la chair augmente, les muscles se dessinent, les intervalles se remplissent, les membres se moulent et s'arrondissent, et le corps est avant l'âge de trente ans, dans les hommes, à son point de perfection pour les proportions de sa forme ».

» Les femmes parviennent ordinairement beaucoup plutôt à ce point de perfection ; elles arrivent d'abord plutôt à l'âge de puberté ; leur accroissement qui, dans le total, est moindre que celui des hommes, se fait aussi en moins de tems ; les muscles, les chairs, et toutes les autres parties qui composent leurs corps étant moins fortes, moins compactes, moins solides que celles du corps de l'homme, il faut moins de tems pour qu'elles arrivent à leur développement entier, qui est le point de perfection pour la forme : aussi, le corps de la femme est ordinairement, à vingt ans, aussi parfaitement formé que celui de l'homme l'est à trente ».

» Le corps d'un homme bien fait doit être carré, les muscles doivent être durement exprimés, le

contour des membres fortement dessiné, les traits du visage bien marqués. Dans la femme, tout est plus arrondi, les formes sont plus adoucies, les traits plus fins : l'homme a la force et la majesté ; les graces et la beauté sont l'appanage de l'autre sexe ».

BUFFON, Histoire Naturelle, *in*-4°., t. II, pag. 517.

Deuxième Fragment.

« LA femme peut être distinguée de l'homme par des différences générales, et par des différences particulières : ces dernières, du moins en partie, sont trop tranchantes pour n'être point faciles à appercevoir en tout tems. Les autres, dont je vais maintenant m'occuper, ne sont pas toujours également remarquables ; il est un tems même où elles sont nulles à nos yeux. L'homme et la femme, dans les premières années de la vie, ne paraissent point au premier aspect différer l'un de l'autre ; ils ont à-peu-près le même air, la même délicatesse d'organes, la même allure, le même son de voix. Assujétis aux mêmes fonctions et aux mêmes besoins, souvent confondus dans les mêmes jeux dont on amuse leur enfance, ils n'excitent dans l'ame du spectateur

qui les contemple avec plaisir, aucun sentiment particulier qui les distingue ; ils ne lui paraissent tous les deux recommandables que par ce tendre intérêt qu'excite toujours en nous la vue de l'innocence jointe à la faiblesse. Indifférent et isolé, chacun d'eux ne vit encore que pour lui-même ; leur existence, purement individuelle et absolue, ne laisse encore appercevoir aucun des rapports qui doivent dans la suite établir entre eux une dépendance mutuelle.

Cependant, cet état équivoque ne subsite pas long-tems, l'homme prend bientôt des traits et un caractère qui annoncent sa destination ; ses membres perdent cette mollesse et ces formes douces qui lui étaient communes avec la femme ; les muscles, ces principaux instrumens de la force animale, font disparaître, ou rendent plus dense par leurs contractions réitérées, suite d'un exercice plus soutenu et plus violent, le tissu muqueux qui remplissait leurs interstices et leur donnait de la rondeur ; ils acquièrent par-là plus de saillie, et tendent à donner aux membres de l'homme des formes plus rudes et plus prononcées. Ce n'est plus bientôt le même individu ; la teinte rembrunie de son visage, et sa voix, devenue plus grave et plus forte, annoncent en lui un surcroît de vigueur nécessaire

au rôle qu'il va jouer. La timidité de l'enfance a fait place à un instinct qui le porte à braver les périls ; il ne craint rien, parce qu'un sang bouillant, qui s'agite dans ses vaisseaux, et qui cherche à franchir les digues qui le retiennent, lui fait croire qu'il peut beaucoup. Sa taille haute, sa démarche fière, ses mouvemens souples et assurés, ses nouveaux goûts, ses nouvelles idées, enfin tout retrace en lui l'image de la force, et porte l'empreinte du sexe qui doit asservir et protéger l'autre.

» La femme, en avançant vers la puberté, s'éloigne moins sensiblement que l'homme de sa constitution primitive. Délicate et tendre, elle conserve toujours quelque chose du tempéramment propre aux enfans. La texture de ses organes ne perd pas toute sa mollesse originelle. Le développement que l'âge opère dans toutes les parties de son corps, ne parvient jamais à leur donner le même degré de consistance qu'elles acquièrent dans l'homme ; cependant, à mesure que les traits de la femme se fixent, on apperçoit dans sa taille, dans sa forme et dans ses proportions, des différences, dont les unes n'existaient point auparavant, et les autres n'étaient point sensibles. Quoiqu'elle parte du même point que l'homme, elle se

développe néanmoins d'une manière qui lui est propre, et elle parvient plutôt que lui au dernier période de son développement. Par-tout la puberté dans la femme devance l'époque où elle se manifeste dans l'homme. La nature aurait-elle plus à faire dans celui-ci que dans l'autre, et la perfection de l'homme lui coûterait-elle plus que celle de la femme ? ou bien la facilité qui caractérise les mouvemens et les actions de la femme, se montrerait-elle déjà jusque dans les premiers développemens de sa constitution physique ? Il se peut aussi que le volume des organes dans la femme, étant moindre que dans l'homme, et la nature agissant par conséquent dans une sphère plus limitée, elle vient plutôt à bout de son ouvrage. Quoi qu'il en soit, l'homme est encore plongé dans les erreurs de l'enfance, et soumis aux lois de ce premier genre d'existence, que la femme éprouve déjà une nouvelle manière d'exister, se trouve, peut-être avec étonnement, pourvue de nouveaux attributs, et sujette à un ordre de fonctions étranger à l'homme, et jusqu'alors inconnu à elle-même. Dès cet instant il se découvre en elle une nouvelle chaîne de rapports physiques et moraux, qui sera pour l'homme le principe de ce nouvel intérêt qui doit bientôt l'attirer vers

la femme, et qui est déjà devenue pour elle une source de nouveaux besoins et de nouvelles affections ».

Roussel. De la Femme, considérée au physique et au moral, Biblioth. des Dames, t. I, p. 7 et suiv.

Troisième Fragment.

« *Femme physique et morale.* En général, elle est bien moins forte que l'homme, moins grande, moins capable de longs travaux; son sang est plus aqueux, sa chair moins compacte, ses cheveux plus longs, ses membres plus arrondis, les bras moins musculeux, la bouche plus petite, les fesses plus relevées, les hanches plus écartées, le ventre plus large. Ces caractères distinguent les femmes dans toute la terre, chez toutes les espèces, depuis la Laponie jusqu'à la côte de Guinée, en Amérique comme à la Chine.

. . . .

. . . .

» Le physique gouverne toujours le moral. Les femmes étant plus faibles de corps que nous, ayant plus d'adresse dans leurs doigts beaucoup

plus souples que les nôtres, ne pouvant guère travailler aux ouvrages pénibles de la maçonnerie, de la charpente, de la métallurgie, de la charrue, étant nécessairement chargées des petits travaux plus légers de l'intérieur de la maison, et sur-tout du soin des enfans; menant une vie plus sédentaire, elles doivent avoir plus de douceur dans le caractère que la race masculine; elles doivent moins connaître les grands crimes. Et cela est si vrai, que dans tous les pays policés, il y a toujours cinquante hommes au moins d'exécutés à mort contre une seule femme ».

VOLTAIRE, Dictionn. Philos.., au mot Femme.

Quatrième Fragment.

Ce 4e. Fragment est tiré du Dialogue entre le philosophe Bernier et Mlle. de Lenclos, par St.-Lambert. C'est Bernier qui parle :

» L'homme a un sixième de hauteur plus que la femme ; les artistes donnent sept têtes et demie à la Vénus, et huit têtes et quelques modules à l'Apollon. Vous avez en plus grande abondance que nous plusieurs de ces liqueurs qui entrent dans la composition de nos machines.

Les femmes sont d'un tempéramment plus sanguin et plus humide que les hommes : vos os sont moins durs que les nôtres, peut-être seulement parce qu'ils sont plus arrosés par les fluides. Les muscles de l'homme sont compacts, nerveux, fortement prononcés ; les vôtres sont composés de fibres médiocrement tendues, de chairs molles et humides, mais pressés dans la jeunesse sous l'enveloppe qui les couvre : nos membres ont des formes anguleuses et quarrées ; ils se remuent avec une sorte de roideur, avec une brusque précipitation ; les vôtres ont de la rondeur, des contours agréables, de la souplesse, un jeu facile ; enfin, il faut nous rappeler les belles formes de la Vénus, et nous la peindre en mouvement.

. . . .
. . . .
. . . .
. . . .
. . . .

» Ces formes si charmantes, ce teint uni, frais et animé, sont les effets nécessaires de votre constitution ; mais c'est en vous refusant la force, que la nature vous a donné la beauté.

» Des fibres délicates et des nerfs très-mobiles

vous composent des sens délicats ; vos yeux sont perçans, mais faibles ; il ne leur faut qu'une lumière douce, et des couleurs d'une médiocre vivacité ; la verdure, le gris, le lilas, l'orange, le bleu tendre, sont les couleurs que vous aimez ; le rouge ou l'extrême blancheur offensent souvent vos yeux.

» Les bruits forts et les sons éclatans, qui plaisent à l'oreille de l'homme, ébranlent fortement la vôtre. L'harmonie qui résulte d'un grand nombre de voix et d'instrumens, plaît médiocrement aux femmes ; il ne leur faut qu'une musique douce et tendre, enjouée ou pathétique.

» Je crois que vous êtes plus sensibles que nous au plaisir de l'odorat ; vous devez à ce sens des jouissances ou des angoisses que nous connaissons peu ; les voluptés de l'odorat vous disposent peut-être plus que nous aux voluptés du sixième sens ; car il y a des rapports de l'un de ces sens à l'autre.

» Il y a un rapport plus sensible entre l'odorat et le goût ; d'ordinaire, ceux qui ont le nez fin, ont le goût délicat : vous dire que vous saisissez mieux que nous les différentes nuances des odeurs, c'est vous dire que vous distinguez mieux les différentes nuances des saveurs. Votre gourmandise est plus éclairée que la nôtre ; votre

palais sensible est souvent blessé par les liqueurs spiritueuses, par les mets très-assaisonnés, et en général par les saveurs fortes. Les boissons simples, les alimens doux, le lait, les fruits, les légumes vous flattent plus que tous les autres alimens. En même-tems que votre gourmandise est plus raffinée que la nôtre, elle est moins avide, et le sentiment de la faim n'est pas chez vous un mobile aussi puissant qu'il l'est chez l'homme ».

» Le sens du toucher est plus délicat dans votre sexe que dans le nôtre; il est plus aisément blessé par les corps durs, rudes et anguleux, froids ou brûlans; vous jouissez mieux que nous du plaisir de vous reposer sur des corps qui résistent mollement à l'impression du vôtre. Mais, peut-être, n'êtes-vous pas aussi sensibles que nous au plaisir de parcourir des formes rondes et polies, et sur lesquelles nos mains et nos lèvres se promènent avec délices. Vos caresses vives et tendres semblent être l'effet du sentiment, plutôt que du plaisir du toucher. Il est vrai que nos formes ne sont pas arrondies comme les vôtres, et que nous n'avons pas une peau aussi douce et aussi fine que vous. Nous vous aimons comme belles, et vous nous aimez comme forts. Le rôle de la femme est de plaire,

et celui de l'homme de protéger et de défendre ».

» J'aurais bien des choses à dire sur les plaisirs du sixième sens. Ici la philosophie, sans s'expliquer clairement, va chercher à se faire entendre. Tout ce qui tient à l'amour a besoin de mystère : il est des voiles que la main du philosophe doit craindre de lever. La femme qui aime le plus la vérité doit lui préférer les grâces ; la pudeur en est une, et je ferai de mon mieux pour la respecter ».

» Il n'est pas fort commun que les desirs vous inquiètent aussi souvent, et vous sollicitent aussi puissamment que nous : le plaisir qui doit les suivre vous est peut-être moins nécessaire qu'à l'homme ; mais il est chez vous précédé et suivi d'un grand nombre de sensations délicieuses que la nature ne nous a pas accordées. Le plaisir de l'amour épuise moins vos forces qu'il n'épuise les nôtres ; il vous transporte plus rarement, mais il vous amuse plus souvent et plus longtems ».

» Il est vraisemblable que chez vous, l'organe de la pensée tient de la nature de vos autres organes ; il doit être faible et délicat comme eux : de plus, il doit être souvent dérangé par des accidens inconnus à l'homme. Le diaphragme,

siége de notre sensibilité, est plus mobile, plus aisément affecté chez la femme que chez l'homme, et ses émotions influent sur le cerveau. Mais il est chez vous un autre organe, qui attaque et dérange souvent celui de la pensée ; la matrice est pour la femme un second diaphragme. Dans le tems de certaines infirmités, ou des grossesses, vous êtes plus vivement et plus sensiblement émues que dans d'autres momens ; c'est alors que vous êtes sujettes aux fausses liaisons d'idées, aux changemens de caractère, aux fantaisies bizarres, et que vous devenez incapables d'une attention suivie ».

» La délicatesse des organes de vos sens vous rend susceptibles de beaucoup de sensations vives, qui sont si faibles dans l'homme, que souvent il n'y fait pas attention ; vous avez une foule de petits plaisirs qui suffiraient à votre bonheur, si le bonheur consistait dans le grand nombre des petits plaisirs. Ce qui vous amuse, cependant, vous satisfait, et semble vous suffire. Tandis que le besoin pressant de nous unir à vous nous tourmente, ou que d'autres besoins nous entraînent, que nous formons des projets, que nous entreprenons de grands ouvrages, et que nous sommes agités de mille manières par le feu des pensées, ou par la force des passions,

vous n'éprouvez que des desirs momentanés pour de petites jouissances ».

» L'homme semble être plus heureux par la combinaison de ses idées et par l'action, et la femme plus contente dans un repos mêlé de quelque mouvement ».

» La délicatesse de vos organes, la vivacité des impressions qu'ils reçoivent, fait le caractère de votre imagination ; tout se peint vivement dans votre cerveau ; les objets y sont retracés plus fidèlement que dans le nôtre ; mais vous ajoutez moins que nous des idées à celles que vous avez reçues : vos sens, toujours mobiles ; votre sensibilité toujours excitée par les intérêts du moment, vous font oublier trop souvent vos principes ou l'intérêt de votre vie entière. Les femmes sont un peu Caraïbes ; j'en ai peu vu qui ne fussent prêtes à sacrifier la durée du lendemain à une minute du jour qui passe ».

Saint-Lambert, Principes des Mœurs chez toutes les Nations : analyse de la Femme, t. I. pag. 177.

Cinquième Fragment.

Ce V^e. Fragment est extrait *des Hommes de Promethée*, par Collardeau. Le poëte nous

présente le Titan audacieux, Promethée, créant l'homme après la victoire de Jupiter sur les géans.

« Osons tout, lui fait-il dire : . . . .
» Osons tout ; repeuplons ce globe désolé.
» Il projette, exécute et l'homme est modelé.
» D'abord, pour affermir l'édifice fragile,
» En solides appuis il façonne l'argile.
» Du sang, prêt à couler, il creuse les canaux.
» De la fibre mobile il unit les faisceaux ;
» Il les enchaîne entr'eux, entr'eux il les oppose.
» Des mouvemens divers il assure la cause.
» Au buste assujetti, le bras s'étend soudain ;
» Les doigts, en s'allongeant, vont dessiner la main.
» Bientôt de ce beau corps la taille souple et libre,
» Sur sa double colonne a pris son équilibre.
» Le Titan s'applaudit et poursuit son essor.
» Avec plus de génie, avec plus d'art encor,
» De ce noble édifice il couronne le faîte.
» Du plus grand caractère il embellit la tête
» Superbe, et s'entourant de l'ombre des cheveux,
» S'élève et s'applanit le front majestueux.
» Au fond de son orbite éclate la prunelle :
» Un doux voile se forme et s'entr'ouvre autour d'elle.
» Un arc demi-courbé, qui s'abaisse sur l'œil,
» Donne encore au regard plus d'audace et d'orgueil.
» Le teint prend son éclat ; la lèvre colorée,
» En deux filets de pourpre est déjà séparée.
» Il semble, en ce moment, que le fils de Japet,
» Rival de la nature, ait surpris son secret.

» Comme aux tiges des fleurs une utile rosée,
» En émail, en verdure est métamorphosée,
» Ainsi par le Titan le limon préparé,
» En organes divers, se transforme à son gré.
. . . .

Le poëte, dans un autre endroit, signale de la manière suivante les traits de l'homme et de la femme :

» L'homme, sous le pinceau de l'artiste fidèle,
» Étale sur son front la fierté naturelle.
» Tout annonce dans lui le roi de l'univers.
» Son superbe regard s'échappe en longs éclairs.
» Son port majestueux, mais noble sans rudesse,
» Réunit à la fois la force et la souplesse.
» Sur ses membres nerveux les muscles prononcés
» Forment un bel accord, l'un dans l'autre enlacés.
» Tel paraît, dans le cirque, un lutteur intrépide.

» Sa moitié près de lui, sous un maintien timide,
» Laisse voir plus de grace et des attraits plus doux.
» Le peintre n'avait point, sous un voile jaloux,
» De la belle Pandore enseveli les charmes :
» L'innocence était nue, et l'était sans alarmes ;
» Elle s'enveloppait de sa seule pudeur.
» La beauté n'a rougi qu'en perdant la candeur ;
» Et près de son berceau, pure encore et céleste,
» Dans la nudité même, elle eut un front modeste.

» Pour rendre tant d'appas, l'artiste moins hardi,
» D'une main plus légère avait tout arrondi,

» Du pinceau caressant les touches adoucies
» Semblaient avoir glissé sur les superficies.
» Le sang, qui réflétait sa pourpre et son éclat,
» Colorait de la peau le tissu délicat.
» Par-tout d'heureux replis et des formes riantes.
» On voyait les cheveux, de leurs tresses mouvantes,
» Ombrager, couronner un front calme et serein;
» Leurs nœuds abandonnés roulaient sur un beau sein.
» Sur deux touffes de lys figurez-vous la rose,
» Lorsqu'au lever du jour, timide, demi-close,
» Et commençant à peine à se développer,
» Du bouton le plus frais elle va s'échapper :
» Tel est ce sein, ce sein, la première parure
» Que reçoit la beauté des mains de la nature,
» Demi-globe enchanteur, dont le double contour
» Palpite et s'embellit sous la main de l'Amour !
» Pour mieux peindre, en un mot, ce sexe qu'on adore;
» Le goût a rassemblé, dans les traits de Pandore,
» Ce que mille beautés auraient de plus charmant.
» C'est la grace naïve, unie au sentiment ».

COLLARDEAU, œuvres complètes, petit *in*-12; t. II. Les Hommes de Promethée, p. 123 et 125.

IIe. ARTICLE.

Formes extérieures, proportions et vie de relation considérées dans les deux sexes.

DANS les divers fragmens que nous venons d'emprunter à plusieurs écrivains célèbres, toutes les graces du style, tous les avantages littéraires se trouvent réunis, et ajoutent encore au charme et à l'intérêt du sujet : mais ces admirables tableaux sont loin d'être complets. Les traits, les caractères qu'ils ont exprimés ne constituent pas entièrement le type, l'essence, la nature de l'homme et de la femme : ils les révèlent, ils en sont les signes, l'expression extérieure; mais on découvre des différences bien plus importantes, si l'on examine son sujet avec plus de détail, si conduit, éclairé par l'anatomie philosophique, on soulève une draperie qui d'abord avait fixé l'attention, pour embrasser dans un parallèle moins superficiel, dans une physiologie comparée toutes les parties du système physique et moral, tout l'ensemble des facultés et de l'organisation.

Les considérations que présente cette analyse scrupuleuse de l'homme et de la femme sont aussi nombreuses que variées : ouvrons-en

l'exposition par l'examen des formes extérieures et des proportions.

§ I. *Formes extérieures et proportions.*

Plusieurs dispositions caractéristiques déjà indiquées, se rapportent à cette première division de notre parallèle physiologique des deux sexes. En les rappelant, nous les réunirons à d'autres caractères du même ordre, et dont l'ensemble va former une vue complète de l'extérieur de la femme.

La taille, le volume, les proportions diffèrent essentiellement dans les deux sexes.

La taille est moins élevée dans la femme ; et les artistes, comme St.-Lambert le fait remarquer dans le fragment que nous lui avons emprunté, donnent sept têtes et demie à la Vénus, et huit têtes et quelques modules à l'Apollon : cependant, la Bergère grecque a sept têtes, trois parties et six modules ; mais dans ce cas, il faut sans doute observer, avec Vicq-Dazyr, que l'artiste a voulu exprimer ainsi l'accroissement plus considérable que l'exercice de la chasse et de la danse a dû déterminer. Les rapports entre les dimensions des diverses parties diffèrent aussi dans les deux sexes. Chez l'homme, par exemple, la moitié du corps répond à la bifurcation du torse, à la région du pubis. Dans la femme,

elle répond au-dessus de cette région, et les membres inférieurs sont plus courts, le col plus long, ainsi que la région des lombes, dont l'étendue, plus considérable, donne aux femmes en général, et sur-tout aux américaines et aux négresses, cette taille svelte et élégante qui les distingue. On doit observer que cette disposition, qui fait caractère, est un des charmes et des attraits féminins que le naturaliste apprécie davantage, parce qu'il annonce une grande aptitude à l'exercice d'une importante fonction, et qu'il n'est pas, comme certains charmes qu'une coquetterie froide développe et fait valoir, un agrément stérile, une beauté sans résultat.

Quant aux formes extérieures, leurs différences sont aussi remarquables. Il n'est personne, dit Roussel, qui ne distingue à l'œil, le bras ou la jambe d'une femme d'avec le bras ou la jambe d'un homme (1) : en effet, ces parties chez les femmes sont bien sensiblement plus délicates, et moins marquées de reliefs très-prononcés.

Le buste est aussi moins large, plus arrondi,

---

(1) Systême physique et moral de la femme, *in*-12, page 19.

et se distingue par le volume et la forme élégante du sein, qui ordinairement est très-peu marquée dans l'homme, et ne s'y présente que sous l'aspect d'un vain simulacre et d'une ébauche dont le développement serait une difformité. Les membres inférieurs ont également une disposition particulière et des caractères qu'il serait difficile de méconnaître : les cuisses, sur-tout, ne peuvent se confondre avec celles de l'homme, et se distinguent aisément, même à travers ces costumes masculins dont quelques amazones se servent pour opérer une métamorphose qui est toujours à leur désavantage. Dans les femmes, ces parties sont beaucoup plus volumineuses, plus arrondies et plus écartées : à leur partie inférieure, elles se rapprochent ; les genoux sont un peu tournés en dedans et font saillie ; conformation qui se laisse soupçonner, même dans la Vénus ; conformation qui manifeste, relativement à la gestation et à l'accouchement, des avantages dont l'expression extérieure est nulle chez les femmes que nous regardons ordinairement comme bien faites, et qui cependant ne sont pas telles, si la conformation la plus heureuse et la beauté, résultent d'une relation directe et bien signalée entre la forme des organes et leurs fonctions.

Les reliefs que présentent supérieurement les membres inférieurs et qui les unissent, par des formes si heureusement arrondies, avec le torse ont également un caractère féminin bien facile à saisir : ces renflemens, dans la femme, sont plus saillans, plus élevés, et leurs contours les rapprochent davantage des formes hémisphériques, des demi-globes, auxquels les poëtes érotiques se plaisent à les comparer. Toutes les autres parties des membres inférieurs se distinguent en général par des formes plus doucement arrondies : le pied est plus petit, la base de sustentation est moins étendue ; la jambe est remarquable par sa finesse ; et sa partie inférieure, sur-tout, est taillée avec plus d'élégance et de délicatesse ; les membres supérieurs ont également des formes coulantes et plus douces : ainsi, dans les femmes, le bras est plus gras, plus arrondi ; on le croirait, disait le P. Leclerc dans une de ses leçons d'anatomie, formé d'un cylindre d'ivoire ou du plus bel albâtre, tant le contour en est délié, tant les profils se fondent doucement les uns dans les autres.

La main est plus petite, plus blanche, plus douce et plus potelée.

Il faut encore observer que dans les fem-

mes, la face est plus courte, mieux coupée, que la poitrine est plus profonde, que le ventre a plus de saillie et de rondeur, et qu'enfin les épaules se portent davantage en arrière, et sont moins écartés du tronc.

La plupart de ces différens caractères, pris des formes extérieures, distinguent la femme bien conformée dans tous les climats, et dans les situations les plus opposées.

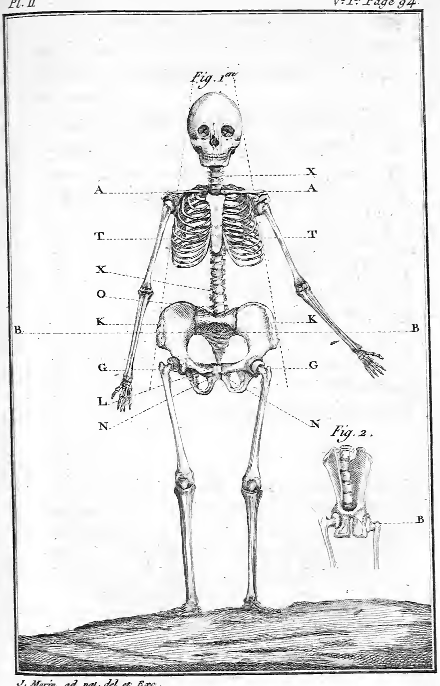
D'autres caractères plus séduisans, mais moins essentiels, ne se manifestent que pendant la saison éphémère de la jeunesse, et chez les peuples dont la civilisation a déjà fait quelques progrès. Ils nous sont présentés par ce que nous appellons les charmes, les attraits des femmes, c'est-à-dire, la mollesse, la douceur, le poli de toutes les formes, la souplesse et la légèreté des mouvemens, la grace des attitudes, les transitions faciles et graduées entre toutes les parties, le nombre et l'harmonie des lignes ondoyantes, l'élasticité et l'heureux contour des reliefs, la finesse, la vitalité, la douce réaction de la peau; enfin, tout l'ensemble des graces et des traits enchanteurs que rappellent à l'esprit les seuls noms de femme, de jeunesse et de beauté.

§ II. *Du Squelette.*

PARTIE fondamentale, assemblage de monumens auxquels se rattachent, pour l'anatomiste, les connaissances les plus importantes, le squelette peut être considéré, en quelque sorte, comme l'appui général, la charpente du corps humain, dont, par plusieurs dispositions, il rappelle, long-tems après la mort, les autres parties détruites, leurs fonctions respectives, et tous les principaux phénomènes de l'organisation (1).

Ainsi quelques débris, quelques monumens font méditer le voyageur philosophe, et le conduisent par une longue suite de rapprochemens

(1) La forme du crâne, la mesure de son développement rappellent le cerveau, son volume ses importans phénomènes, c'est-à-dire, les merveilles du sentiment et de la pensée : on peut faire le même rapprochement par rapport à la poitrine, au bassin, aux membres, et lire, retrouver par-tout l'histoire de la vie au milieu des dépouilles osseuses que la science a dérobées à la destruction, pour les interroger et y rattacher des connaissances utiles et de grands souvenirs.



Squelette de la Femme.

et de souvenirs, à la splendeur éclipsée des empires et des grandes cités dont il interroge les ruines.

Par leurs dispositions respectives et leur mode de jonction, les pièces diverses du squelette déterminent la forme essentielle du corps, sa position, ses attitudes, l'étendue et la variété de ses mouvemens.

Les différences qui distinguent le squelette de la femme de celui de l'homme, répondent donc aux caractères extérieurs, annoncent et décident les plus importans ; considérées sous le point de vue de cette relation, elles deviennent le sujet d'un parallèle, que la plupart des anatomistes ont négligé ou présenté sans intérêt, et en montrant combien ils étaient étrangers à l'esprit de rapprochement qui distingue les grands naturalistes.

Un squelette féminin bien conformé, et dont la structure peut aisément offrir ou rappeler les grands traits de l'organisation de la femme, se rencontre difficilement. Celui que Sœmering a fait graver, a exigé de longues recherches, des comparaisons multipliées et une foule d'observations, après lesquelles le célèbre anatomiste allemand se décida enfin pour le squelette d'une jeune Mayençaise qui n'avait jamais fait usage

de vêtemens déformateurs, et qui, peu de tems avant sa mort, était accouchée heureusement.

La tête de ce squelette, comparée avec celle d'une Géorgienne qui fait partie du muséum de Blumenbach, lui ressemblait, dit Sœmering, dans tous ses détails ; et nous ajouterons, que malgré les horreurs de la mort qui environnent ces dépouilles de la beauté, le naturaliste peut les comparer avec la Vénus, dont elles rappellent le type et les proportions (1).

C'est d'après Sœmering que nous allons essayer de signaler le squelette de la femme. Son dessein, réduit et changé par quelques légères corrections, nous a paru indispensable, et nous l'avons placé à la tête de cet ouvrage, en l'opposant à la Vénus de Florence, avec laquelle on pourra aisément le comparer (2).

La seule position de ce squelette est caractéris-

(1) *Voyez* Samuel-Th. Sœmering, Tabula sceleti fœminini junct. descriptione, 1797, 1 cahier *in*-fol.

(2) Pour ne point ralentir ni embarrasser notre description, nous ne ferons aucune indication des objets désignés dans la IIe. Planche. Les lecteurs qui manquent de notions d'anatomie, sont invités à parcourir préliminairement cette planche et la description qui se trouve dans l'explication.

tique ; la tête, les épaules, le bassin sont plus en arrière que dans l'homme ; les fœmurs sont plus écartés supérieurement, les genoux sont légèrement fléchis et plus rapprochés, la base de *sustentation* moins étendue, et les pieds plus petits ; tandis qu'une certaine obliquité se remarque dans le tronc, et que les courbures alternatives de la colonne vertébrale sont moins marquées.

Ces dispositions, qui étaient celles du squelette féminin, lorsque les muscles en couvraient la triste nudité, et opéraient la station ; ces dispositions, sur lesquelles on n'insiste point assez dans les traités d'anatomie à l'usage des peintres, expliquent comment les attitudes les plus naturelles de la femme annoncent la molle résistance et l'abandon, sont incertaines et surbaissées ; pourquoi, par exemple, les artistes en général ne donnent jamais à la femme l'attitude droite et cet à-plomb qui annonce la force, mais qui exclut la grace et la beauté.

La forme du squelette de la femme est aussi caractéristique que sa direction. Cette forme, dans l'homme, est telle, que la partie supérieure de la poitrine et du bassin ont à peu près la même largeur, et que l'espace compris entre deux lignes qui circonscrivent le tronc, présente un parallélograme. Dans la femme, au contraire,

le tronc affecte la forme d'une pyramide dont le bassin, qui est sensiblement plus large, forme la base; tandis que la poitrine, qui se rétrécit supérieurement, en présente le sommet (1). La partie supérieure du tronc, à la région des épaules, est même souvent plus large que le bassin dans l'homme; et comme Camper l'a observé, elle se trouve hors d'un aire élliptique dans lequel le bassin est inscrit; chez la femme, au contraire, le bassin sort de l'éllipse, dans laquelle les épaules sont renfermées (2).

Il faut aussi observer, et d'une manière générale, que le squelette de la femme est sensiblement plus court que celui de l'homme, mais que le tronc est respectivement plus allongé; que la poitrine, moins large à la vérité, est plus arrondie et plus profonde; que tous les os sont plus grêles, moins forts, plus blancs; que leurs reliefs, leurs saillies, leurs avances sont moins exprimés; que les muscles ont moins tourmenté les surfaces, et qu'enfin toutes les cavités et les empreintes sont

(1) Chaussier.

(2) Camper, Mémoire sur le beau physique, *in*-4°. avec figures.

burinées avec moins de force et de profondeur.

D'autres différences encore plus remarquables sont observées dans la conformation des épaules et du bassin.

Les épaules sont moins écartées du tronc : la clavicule, qui dans les femmes bien conformées n'offre pas cette arrête si tranchée, ce relief saillant qui s'apperçoit sur la poitrine des hommes, est plus courte et moins courbée; n'écartant pas autant le bras de l'axe du corps, elle limite l'étendue de ses mouvemens; ce qui nous explique pourquoi les femmes qui veulent vaincre de grandes résistances avec les membres supérieurs éprouvent plus de difficulté; pourquoi, par exemple, quand elles veulent lancer une pierre, elles sont obligées de faire tourner le corps sur le pied opposé au bras avec lequel s'exécute cette évolution.

Le bassin offre une disposition qui caractérise davantage la femme, et qui répond directement aux fonctions spéciales de son sexe.

Cette partie du squelette termine le tronc : sa forme circulaire et sa direction, au moyen de laquelle il fait équilibre avec la colonne vertébrale, et reçoit le poids du corps pour le transmettre sur les extrémités, peuvent être considérées comme un mode de conformation propre à

l'homme, comme un de ses principaux caractères.

Cette disposition est donc commune aux deux sexes; c'est une des marques distinctive de l'espèce humaine. Mais dans la femme, le bassin se porte moins en avant; il est plus évasé, moins profond; sa circonférence se rapproche davantage de la forme circulaire; et si on le considère dans ses détails, on observe que sa partie postérieure fait plus de saillie, que l'arcade du pubis est plus large: enfin, que les côtés formés par des pièces appelées os des hanches, ont plus d'étendue, et que les cavités où sont reçus les fémurs sont plus écartées, moins obliques, moins profondes: ensemble de différences que l'œil de l'observateur exercé découvre, même à travers ces vêtemens que la femme emprunte quelquefois à notre sexe, sans pouvoir déguiser le sien (1).

Avant l'époque de la puberté, toutes ces différences ne sont pas aussi prononcées: le bassin est alors seulement un peu plus développé chez la femme; mais son type est le même, ses diamètres présentent des rapports semblables entr'eux; et comme on peut aisément l'observer,

(1) *Voyez* Planche II.

la marche, la course des jeunes filles est aussi moins incertaine, moins vacillante, et n'accuse pas autant la conformation propre à la femme entièrement développée et prête à remplir les fonctions spéciales de son sexe. Dans cette autre période de la vie, après la puberté, le bassin subit de grands changemens; sa circonférence, d'abord triangulaire, s'arrondit; son diamètre, transverse, devient en conséquence plus grand que dans l'homme, et en général cet appareil osseux présente alors la conformation qui distingue le bassin de la femme de celui de l'homme (1).

Quant à cette conformation, elle répond évidemment aux fonctions qui sont propres à la femme, aux circonstances de gestation et d'accouchement. Les partisans outrés des causes finales ont donné plus d'étendue à ces rapports; et le développement, la grandeur de l'arcade du pubis, qu'ils ont remarqués comme un des

---

(1) Cette remarque importante sur le développement du bassin de la femme, et sur sa forme après l'époque de la puberté, appartient au citoyen Dupuytrin, et résulte d'une longue suite de rapprochemens et d'observations qu'il a eu occasion de faire dans le cours de l'an IX, en suivant et dirigeant les travaux d'une nouvelle branche d'anatomie comparée.

caractères du bassin de la femme, les a engagés à supposer à la nature une prévoyance, une sollicitude et une attention que la décence ne nous permet pas d'indiquer (1).

Les caractères du bassin présentent d'autres résultats plus importans à l'anatomiste philosophe. Sa largeur, sa forme générale et le rapprochement des genoux influent d'une manière très-sensible sur la marche des femmes, que ces dispositions rendent vacillante et mal assurée. Par la même cause, réunie à un pied plus étroit, à la position des épaules et à la direction générale du corps, les femmes, qui exécutent avec tant d'adresse les mouvemens doux et légers, ne se livrent pas avec avantage aux grandes évolutions, courent difficilement, sans graces, fuient mal, pour être atteintes, comme disait Rousseau, et ne peuvent se consacrer à des professions pénibles et à des travaux dont le sexe plus fort doit être exclusivement chargé, sans s'éloigner de leur nature et lutter contre leur organisation.

Terminons cet article important de la physiologie comparée de l'homme et de la femme,

(1) Ad virum admittendum intercapedine majore crurum inferiorum ossium pubis. *Albinus* de sceleto, pag. 475.

en faisant remarquer que les particularités, les différences du squelette dans les deux sexes ne sont pas, au moins, pour la plupart, superficielles, peu importantes ; que leur observation, féconde d'ailleurs en résultats physiologiques, nous force à reconnaître ; que le système osseux de la femme, facile à distinguer de celui de l'homme, rappelle, par son type et ses formes particulières, des traits plus séduisans, des facultés et des caractères, dont l'anatomiste retrouve ainsi les traces et les vestiges imprimés sur des parties plus lentes à se détruire, et que l'on pourrait regarder comme les monumens de l'organisation (1).

---

(1) Nous avons présenté à grands traits le parallèle du squelette de l'homme et du squelette de la femme. Notre seule intention était de signaler les dispositions les plus importantes des deux systêmes d'organes comparés, et d'arriver par leur exposition, aux résultats physiologiques que nous avons présentés. Différens anatomistes ont offert des détails beaucoup plus étendus, et auxquels pourront recourir les lecteurs qui voudraient approfondir un sujet que nous avons traité à dessein, d'une manière superficielle, et plutôt en naturaliste qu'en anatomiste. Voici une courte notice bibliographique des principaux ouvrages à consulter sur ce sujet :

ALBINUS, de sceleto humano, *in*-4°. Le chapitre 126 de cet ouvrage est un parallèle très-détaillé du squelette de l'homme et du squelette de la femme : c'était, avant la description de Sœmering, le tableau le plus fidèle des différences que présentent les os dans les deux sexes. Le mode de description employé dans ce tableau comparatif, mérite sur-tout d'être distingué. On en pourra juger par le fragment suivant :

Generaliter, ut fæmina, quæ cum viro communia habet, ea fœminina habet, non virilia; sic ossibus ejus fœminini quidquiddam est, non ita facile ad explicandum.

Minus perfecta esse existimes, quamvis tamen certe suo in genere, ut fœmina, perfecta sint.

In comparatione autem ad virum minus plena sunt, ostenduntque imbecillitatem infirmitatemve ac gracilitatem quandam fœmininam.

Cernas id manifestius iis in partibus, quæ robur significant : quippe quæ roboris significant minus. Neque enim fœminæ æque robustæ sunt, aut ad robur illud virile comparatæ. Itaque veluti non exuberat iis os tantopere.

Et quæ per cursum ætatis accedunt per apposita ossibus, annexaque, leviora sunt : id quod in iis, quæ per musculos fiunt, evidentius est.

Hic autem ad eas attendimus, quæ vivunt, ut vivendum fœminæ est, neque flexibilem obsequentemque naturam alio alioque vitæ genere cogunt, redduntque ossa sua alia atque alia.

Quibus autem in locis sexus maxime differunt, in

iis quoque ossium differentia notabilis est, respondens sexui.

Circa coxas differt maxime.

Sacrum latius, per longitudinem rectius, infra non æque incurvatum in priora.

Coccyx rectior, magisque obsequens.

Coxarum ossa ampliora, à sacro curvamine latiore coëunt in pube, ubi cartilagine conjuncta fere crassiore.

Ischia in latus extrorsum tendunt magis, suis præsertim tuberibus.

Eoque pubis ossium rami inferiores rectiore angulo ab imis ischiis in pube conveniunt : ipsi præterea magis versi in exteriora.

Ob quas res pelvis amplior est, hiatuque ampliore deorsum patet, atque à priori parte sub commissura pubis hiatum habet patentiorem.

Cum pelve amplior ventris pars ima.

Cheselden, Osteographiæ, tab. XXIV. *Voyez* aussi l'ostéographie de Tarin et l'ostéologie de Monro. Mais il faut observer avec Sœmering, que leurs desseins du squelette de la femme sont très-négligés, et qu'ils ne sont pas dignes d'être opposés à la belle planche qu'Albinus a consacrée au squelette de l'homme.

Ackermann, Dissertatio de discrimine sexuum, 1788.

Plenck, Primæ Lineæ anatomes, 1 vol. in-8°. A la page 70, cet auteur s'est beaucoup étendu sur les différences que présente le squelette de la femme. L'article qu'il a consacré à cet objet, nous a paru être un extrait de la description de Sœmering.

ROUSSEL, dans son excellent ouvrage sur le système physique et moral de la femme, édition *in*-12, tome I, page 17, a présenté avec autant de grace que d'exactitude, les particularités du système osseux dans la femme. Voici comme il s'exprime : « Ces pièces (les os), sont très-propres à manifester non-seulement le plan que la nature s'est tracée dans la formation des espèces, mais encore la destination des divers individus qui composent chaque espèce.

L'anatomie fait voir d'une manière très-évidente, que les parties qui servent de fondement à la machine humaine, c'est-à-dire les os, ont moins de volume et de dureté dans la femme que dans l'homme ; aussi la taille moyenne de celui-ci est-elle de deux à trois pouces plus haute que celle de l'autre, et on sait que ses membres sont capables de porter de bien plus grands fardeaux que ceux de la femme.

Les différences les plus remarquables, par rapport aux os, dans les deux sexes, ce sont celles que présentent les os qui composent la partie inférieure du tronc, et celles qu'offrent les clavicules qui en terminent la partie supérieure. Parmi les premiers, ceux qu'on appelle *innominés*, et qui forment le bassin avec le concours de l'os *sacrum* et du *coccix*, ont dans la femme plus de convexité en dehors, et contribuent, par une plus grande courbure, à lui donner plus de capacité. Les os du *pubis*, qui en forment la partie antérieure, se touchent par un plus petit nombre de points que dans l'homme, et fuient obliquement en dehors, pour augmenter l'espace qui est entre eux et le *coccix*, c'est-à-dire, l'extrémité inférieure de la

partie postérieure du bassin. On avait cru que les os du *pubis* n'étaient unis que par un cartilage souple et mobile, qui leur permettait de s'écarter dans les accouchemens laborieux : cette opinion, établie sur l'idée d'un besoin supposé, a été démentie par un examen plus exact ; et il est à présent reconnu que ces os ne sont pas plus mobiles dans la femme que dans l'homme.

La convexité des os *innominés* fait que les *fémurs*, ou les os des cuisses, se trouvent plus éloignés l'un de l'autre ; car ceux-ci s'articulent, comme on sait, avec les premiers. Cet éloignement des os des cuisses doit augmenter la largeur des hanches. Il s'ensuit aussi que les muscles auxquels ces os servent de point d'appui, se trouvant par-là moins comprimés par leur contact réciproque, ont une plus grande liberté de s'étendre ; ce qui fait que, toutes choses étant d'ailleurs égales, les cuisses des hommes sont plus grêles que celles des femmes.

Les clavicules, au contraire, sont plus droites et moins courbes dans la femme que dans l'homme ; de sorte que la poitrine et les hanches sont dans une raison inverse dans les deux sexes, et que si les hanches de la femme sont moins circonscrites que celles de l'homme, celui-ci, à son tour, a la poitrine plus large et plus évasée que la femme ».

SŒMERING, Tabula sceleti fœminini juncta descriptione, 1 cayer in-fol. C'est le tableau le plus complet du squelette de la femme. Nous en avons extrait tous les caractères les plus importans.

§ III. *Des Muscles.*

Les muscles sont ces parties charnues qui couvrent le squelette, et que le vulgaire appelle des nerfs (1). Ces organes, puissances actives et énergiques, constituent avec les os, et sur-tout avec les os des membres (2), l'appareil spécial d'une fonction, par l'exercice de laquelle l'être sensible repousse et combat les corps ennemis et nuisibles, évite l'objet de ses craintes, cherche, saisit, retient, embrasse celui de ses desirs et de ses affections (3).

---

(1) Les gens de lettres sont bien souvent peuple sur ce point; et rien n'est plus commun que de leur voir attribuer aux nerfs, les reliefs prononcés, les renflemens, qui sont produits par la contraction des muscles dans les violens efforts et dans les grandes évolutions.

(2) Les os servent comme leviers, et les muscles comme puissances : la disposition du levier est constamment très-défavorable ; mais en revanche, le muscle jouit d'une force considérable et d'une grande énergie.

(3) Cette fonction, exécutée par des leviers osseux

Ces muscles présentent chez la femme des caractères généraux qui ne doivent pas être oubliés dans le tableau de sa constitution. Plus grêles, plus faibles, plus déliés, ils ont véritablement une mollesse, une délicatesse féminines; leurs fibres sont plus souples, plus humides, moins serrées, et leurs faisceaux plus arrondis. En général, chez les femmes, les muscles font moins de saillie; leurs reliefs, plus gracieux que prononcés, n'apparaissent point à la surface du corps avec ce caractère de vigueur, sous la forme de ces renflemens âpres et rudes qui sillonnent le corps d'un homme bien conformé, et chez lequel des mœurs efféminées ou des habitudes sédentaires n'ont pas arrêté dans leur développement les traits extérieurs de la virilité.

Les muscles de la face, ces faisceaux élégans dont le jeu si varié, si rapide exprime toutes les nuances du sentiment, ne sont pas aussi

---

et par des puissances musculaires, est nommée par les physiologistes LOCOMOTION, c'est-à-dire, action de se mouvoir avec une certaine étendue, de changer volontairement de lieu, d'opérer à son gré son déplacement, sa translation, etc.

marqués chez les femmes : leur physionomie n'a point un caractère permanent comme celle de l'homme, et laisse plus difficilement paraître à travers des parties délicates et mobiles, le caractère moral et la nature des affections. Cette différence dépend de deux circonstances assez remarquables ; d'abord, le visage des femmes est plus gras, plus arrondi, et sur-tout plus abondamment fourni d'une substance appelée tissu cellulaire qui remplit tous les passages, efface les saillies, les angles, et unit toutes les parties par les plus douces transitions : les muscles, d'ailleurs, plus mobiles chez les femmes, mais moins long-tems livrés à la même contraction, et inconstans comme les sentimens qu'expriment leur jeu rapide, ne peuvent modifier assez profondément le visage; observés, interrogés à la manière de Lavater, ils ne révèlent point les penchans, la direction, l'emploi le plus ordinaire des facultés, les habitudes du cœur et de l'esprit. Comme l'abondance, l'épanouissement du tissu cellulaire diminuent avec l'âge, et que d'ailleurs les sentimens deviennent moins éphémères, la physionomie de la femme se décide dans la suite ; et alors l'expression que donnent un nouvel état moral et un esprit cultivé,

vont quelquefois jusqu'à faire oublier la fuite des charmes de la jeunesse et de la beauté (1).

Ces différences, la faiblesse générale des muscles, l'élégance et la beauté des formes tiennent à l'essence, à la nature de la femme. L'éducation, les habitudes, peuvent y ajouter, augmenter peut-être la délicatesse des parties, comme Hippocrate était forcé de l'avouer, sans qu'il soit possible d'en rien conclure pour rejeter l'idée d'une différence radicale, innée, qui a lieu dans tous les pays et chez tous les peuples.

On ne refuserait pas avec des motifs mieux fondés d'admettre cette différence, en lui opposant les résultats d'une éducation et d'habitudes qui, en faisant violence à la nature, changent

---

(1) Bernard a peint en poëte et en philosophe ces derniers, et je dirais presque ces nouveaux attraits de la femme.

Moins jeune encor, la beauté nous engage.
L'art du maintien, les graces du langage,
Les dons acquis, les charmes empruntés,
Donnent un lustre au couchant des beautés.
L'amour fidèle à leurs flammes constantes,
Se glisse encor sous des rides naissantes;
Et pour régner jusqu'aux derniers instans,
Sème de fleurs les ruines du tems.

son type, endurcissent le tissu cellulaire, augmentent l'expression des muscles, déforment les membres, rendent la peau dure, calleuse, et la couvrent des stigmates de la misère et du travail. Ces changemens forcés sont de véritables altérations du système physique de la femme : d'ailleurs, suivant la réflexion de Rousseau, quand les femmes deviennent robustes, les hommes le deviennent encore plus ; quand les hommes s'amollissent, les femmes s'amollissent davantage ; quand les deux termes changent également, la différence reste la même.

§ IV. *De la Sensibilité.*

SENSIBILITÉ. C'est le plus brillant attribut de la vie. C'est cette admirable propriété dont les développemens divers et variés sont désignés sous les noms d'impressions, de sensations, de perceptions, d'idées, de sentimens, de passions, d'affections, etc.

L'homme et la femme possèdent au plus haut degré cette faculté ; mais ils en jouissent à leur manière, et présentent sous ce rapport des différences très-remarquables. Les femmes, en général, ont une sensibilité très-vive, très-facile

à émouvoir, sans cesse employée par les objets extérieurs, et très-peu susceptible de ces modifications profondes, de ces ébralemens prolongés que nous appelons raisonnement, réflexion, méditation.

Des dispositions opposées se font remarquer dans l'homme. Analysons ces différences; et décomposant l'esprit et le sentiment pour les mieux comparer dans les deux sexes, considérons successivement les divers modes que présente le développement de leur sensibilité respective, 1°. dans les sensations; 2°. dans les fonctions intellectuelles; 3°. dans la réaction générale de la force nerveuse sur l'organisation.

L'anatomie comparée n'a point encore pu découvrir de différences bien sensibles entre la structure des organes des sens de l'homme et celle des sens de la femme: on a seulement observé que chez celle-ci les extrémités nerveuses paraissent plus grosses, plus développées; que les papilles semblent avoir moins de rigidité; qu'une apparence pulpeuse s'y fait davantage remarquer, que leur *affectibilité* (1) est plus

(1) Faculté de recevoir une affection ou une impression. Les physiologistes ont fait ce mot, non par la manie du néologisme, mais par nécessité.

vive ; que la peau en général est plus blanche, plus délicate et plus animée.

Les organes des sens présentent des différences plus marquées, si on les compare sous un point de vue physiologique, c'est-à-dire, relativement à leur action et à leurs phénomènes. Le toucher, d'abord, a plus de finesse et de profondeur chez les femmes. Il saisit des nuances, des détails qui nous échappent, au moins dans tous les cas, où quelque circonstance extraordinaire n'a pas concouru à le perfectionner (1). L'odorat possède encore une sensibilité plus exquise, plus raffinée, et les femmes jouissent et souffrent davantage par ce sens que les hommes. On peut aisément faire connaître ces différences, par plusieurs exemples. La séduction la plus douce, la plus puissante, est peut-être celle des fleurs et des parfums en général : leurs délicieuses impressions enchantent et enivrent, s'étendent, se propagent jusqu'aux organes de l'amour, et préparent le sentiment de la volupté et du plaisir (2).

(1) La privation du sens de la vue, l'habitude d'employer beaucoup le sens du toucher pour l'exercice de quelques arts ou de quelques professions.

(2) *Voyez* dans les *Mémoires* de la Soiciété Médicale

D'autres odeurs moins agréables, mais plus utiles, les émanations âcres, fétides agissent comme médicamens, et calment rapidement les accès de l'hystérie (1). Enfin, dans d'autres circonstances, la plus grande sensibilité de l'odorat se manifeste par des spasmes et des syncopes occasionnées souvent par des odeurs très-simples en apparence, et dont l'action doit être

d'Emulation, Ire. année, la dissertation sur les odeurs par Alibert, enlevé par la médecine aux lettres, vers lesquelles son naturel et ses anciennes habitudes le ramènent souvent ; comme l'ont prouvé le style agréable et l'objet de plusieurs de ses ouvrages.

(1) Chambon, relativement à ces effets médicamenteux de certaines odeurs, remarque dans son *Traité des maladies des femmes*, qu'ils peuvent fournir le moyen de distinguer les maladies nerveuses qui ont leur source dans un dérangement de l'*utérus*, de celles qui proviennent d'un désordre occasionné dans le sein même du système nerveux : dans le premier cas, les émanations aromatiques sont salutaires ; dans le second, elles sont nuisibles. Je n'ai pas eu l'occasion de vérifier cette observation ; mais je suis parvenu plusieurs fois à calmer promptement des coliques hystériques très-violentes, en faisant seulement respirer l'odeur de l'*assa-fœtida*.

attribuée à des antipathies particulières, à des anomalies de l'action nerveuse, qui sont beaucoup moins fréquentes chez les hommes. Tissot indique plusieurs de ces phénomènes dans son *Traité des nerfs*; et le plus grand nombre des exemples qu'il choisit est présenté par des femmes. Trois d'entr'eux sont plus particulièrement remarquables.

Une femme, à laquelle l'odeur de l'éther donnait des syncopes, fournit le premier de ces trois exemples. Le même effet était produit sur une autre dame par l'eau de lavande, et tandis qu'une troisième avait des nausées et même des vomissemens, si par hasard elle avait le malheur de respirer de l'eau de Cologne. Les recueils d'observations médicales contiennent une multitude de faits analogues. J'ai eu l'occasion d'en observer plusieurs; et souvent j'ai fait cesser des vertiges et des migraines dont plusieurs jeunes dames étaient tourmentées, en les engageant à renoncer à une certaine huile antique, dont les émanations me parurent la cause de ces affections nerveuses.

Je crois avoir remarqué de plus, que l'odeur des appartemens nouvellement peints et vernissés incommodait plus fréquemment et d'une manière plus forte les femmes que les hommes.

Les circonstances d'hystérisme, de grossesse et de première menstruation, donnent souvent lieu à plusieurs irrégularités dans les fonctions de l'odorat, qui recouvre ensuite ses fonctions naturelles et sa santé.

Nous n'avons rien à ajouter sur le goût, à ce que nous avons tiré de St.-Lambert. Ce sens, comme l'a bien observé ce philosophe, est véritablement plus délicat, plus exquis chez les femmes : les saveurs trop fortes le blessent ; il lui faut des mets plus agréables que solides. La gourmandise, épurée, raffinée chez les femmes, a une finesse, une délicatesse inconnues à nos palais, moins sensibles, plus grossiers, et dont les jouissances sont un plaisir beaucoup plus éloigné de la volupté.

La vue et l'ouïe, qui tiennent moins à la vie de nutrition ; la vue et l'ouïe, qui sont les sens de l'intelligence, les sources et les moyens de la pensée, ont aussi leurs caractères féminins.

La vue, chez les femmes, est rapide, active ; mais une lumière trop vive la blesse et lui déplaît : on peut même donner comme résultat d'observation, que les femmes fuient ordinairement les couleurs éclatantes, et que généralement elles préfèrent les demi-teintes et les couleurs mélangées. L'ouïe est aussi plus

délicat, plus sensible, mais moins fort. Les bruits guerriers, la musique bruyante ne l'émeuvent pas comme il convient ; et quelle que soit d'ailleurs le perfectionnement de leur éducation musicale, les femmes préfèreront toujours à la plus savante harmonie, une mélodie douce et tendre, une combinaison moins compliquée, et une succession facile et sentimentale de sons tendres et pathétiques.

Telles sont, en les présentant à grands traits, les différences que présentent les organes des sens chez les femmes. On peut y ajouter, que toutes leurs sensations en général sont plus vives; que dans un tems donné elles en éprouvent un plus grand nombre ; qu'elles saisissent des nuances, que les hommes laissent échapper ; qu'enfin, toujours occupées par les objets extérieurs dont les actions se succèdent avec une étonnante rapidité, leur sensibilité est plus à la surface, plus disséminée, et leurs perceptions moins profondes et plus fugitives.

Le cerveau, comme les sens, paraît offrir, dans l'organisation des deux sexes, des circonstances et des particularités de structure difficilement appréciables. Sans doute que les différences présentées dans l'homme et dans la femme par les phénomènes dont cet organe

paraît le théâtre et l'instrument, dépendent de ces particularités cachées, de ces infiniment petits, que le physiologiste est forcé de reconnaître au-delà du point où ses moyens d'expérience insuffisans et bornés, le forcent de s'arrêter.

Ces variétés, dont le scalpel le plus exercé et tous les moyens d'analyse anatomique n'ont pu découvrir la cause, s'observent dans l'exercice des facultés intellectuelles.

Chez les femmes, le mode d'organisation, l'éducation, l'habitude, les usages, tout s'est réuni pour donner au développement des facultés de l'esprit moins d'énergie et de profondeur; si on en excepte néanmoins quelques cas extraordinaires, qui sont autant de phénomènes, desquels on ne peut rien conclure, sinon que la nature réalise tous les possibles; que sa marche a ses déviations, ses accidens, ou même qu'elle peut céder à la puissance de l'art, qui développe alors chez la femme des conceptions mâles, comme il force un arbre à se charger des fleurs et des fruits d'un arbre différent et étranger.

Ici les faits se pressent, se réunissent, et prouvent qu'en effet l'action propre du cerveau, c'est-à-dire l'esprit, l'entendement et la pensée diffèrent dans l'homme et dans la

femme, comme tous les autres phénomènes de leur organisation respective.

On a remarqué que jamais les femmes n'avaient fait aucunes de ces grandes découvertes qui donnent une longue immortalité, et qui sont ordinairement le produit de la plus profonde méditation. On a aussi remarqué que les femmes n'avaient jamais fondé d'autre religion que celle de leurs charmes, et que le genre de leur esprit ne s'était pas encore élevé jusqu'à la composition d'un poëme épique, d'une grande partition d'opéra, d'une bonne tragédie et d'un tableau d'histoire. Ces différences peuvent sans doute dépendre en partie de l'éducation, de nos préjugés, de nos usages, ou de certaines circonstances qui exercent beaucoup plus le cœur des femmes que leur esprit : cependant, il serait difficile de ne pas reconnaître aussi un effet, une influence du mode d'organisation. Plus sensibles à l'extérieur, en proie à des sensations plus locales, plus éphémères, les femmes doivent avoir nécessairement une imagination plus mobile que profonde, des idées plus faciles et plus brillantes que solides, des éclairs de pensée, et rarement cette attention soutenue, cette faculté d'abstraire et de combiner ; enfin cette puissance de méditation qui

imprime un plus grand caractère aux différentes opérations de l'esprit.

Les femmes ont du goût, de la finesse : ainsi que leurs formes, leur esprit est plus agréable. La pensée, dans l'homme, est plus forte, sa sphère est plus étendue ; et si les graces de l'esprit, un talent aimable et facile brillent dans sa compagne, il oppose à ces avantages une conception plus vaste et plus profonde, les élans du génie et les résultats féconds de l'invention.

L'action spéciale du cerveau, les fonctions particulièrement affectées à cet organe s'exercent donc chez les femmes avec moins d'énergie ; elles y sont en raison inverse du degré de la sensibilité générale et de l'activité continuelle des sensations.

De plus longs détails sur l'action du cerveau comparée dans les deux sexes, et un examen des modifications du sentir qui constitue les affections, seront présentés dans un chapitre spécialement consacré à la nature de la femme.

La réaction de la force nerveuse, l'influence de la sensibilité trop exercée et employée avec excès, présente des phénomènes très-importans.

Leurs effets sont bien moins remarquables dans les hommes que dans les femmes ; dont la

constitution est plus souvent livrée à ces désordres physiques, à ces indispositions cruelles, à ces symptômes effrayans que nous désignons sous les noms d'affections spasmodiques, de maladies nerveuses et de vapeurs. Tous ces effets dépendent de l'extrême susceptibilité qui caractérise l'organisation des femmes, et qui forme ordinairement un des traits principaux du tempérament propre à chacune d'elles : la même cause produit aussi plusieurs autres effets ; elle nous explique, par exemple, comment la pitié et la bienveillance des femmes sont plus tendres, plus actives, plus secourables ; pourquoi leur imagination, plus facile à émouvoir, plus susceptible d'exaltation, s'abandonne si aisément à tous les excès, se pervertit, s'égare, et se livre à toutes les illusions.

Des faits dont nous sommes chaque jour les témoins, et différens traits historiques nous fournissent des exemples multipliés des effets de cette réaction nerveuse, qui tranche avec tant d'expression dans le tableau physiologique de la femme : ainsi, chez les individus de ce sexe, la raison, les facultés intellectuelles sont bien plus facilement dérangées ; et l'un des principaux résultats de la statique médicale nous démontre que dans les hospices, le nombre des

femmes aliénées l'emporte toujours de beaucoup sur celui des hommes. On sait aussi avec quelle facilité on parvient, en s'adressant fortement à l'imagination des femmes, à porter le trouble dans tous leurs sens, et à leur donner à volonté des ravissemens, des fureurs et des convulsions : il faut se rappeller, à ce sujet, les grandes scènes d'inspiration et d'agitations spasmodiques que jouèrent, à différentes époques, les Devineresses, les Pythies et les Sybiles. Les anciens prêtres comprirent bien, sans doute, que leurs plus fidèles initiés n'auraient point exécuté avec autant de succès ces pantomimes de convulsion, et qu'en général les femmes devaient être préférées aux hommes dans tous les cas où il fallait offrir au peuple le spectacle de ce désordre de l'esprit et des sens, que l'on regardait comme le témoignage le moins équivoque de la révélation.

Les extases de sainte Thérèse, la durée de ses contemplations nous offrent un autre exemple de réaction nerveuse, dont peut-être aucun homme ne serait capable. Il faut aussi remarquer que les femmes sont plus disposées que les hommes à croire aux esprits, et à avoir des apparitions (1) ; qu'elles se livrent plus aisément à

(1) On a rassemblé un très-grand nombre d'observations

toutes les pratiques superstitieuses ; que leurs préjugés sont plus nombreux ; qu'elles ont fait en grande partie la fortune du mesmérisme (1), qu'aujourd'hui même, dans un siècle de lumière, nous les voyons encore payer des oracles, courir en foule chez les devins, chez les magiciennes, et interroger l'avenir avec une confiance souvent dangereuse et qui les rend victimes de leur active et indiscrette curiosité.

Dans d'autres situations, on a vu la sensibilité des femmes prendre dans son développement extraordinaire, et par suite d'une direction

---

de ce genre dans le *Magasin phsychologique* publié en allemand ; et l'on peut remarquer que ce sont presque toujours des femmes qui en sont le sujet.

(1) Les femmes s'abandonnèrent avec bien plus d'enthousiasme aux magnétiseurs que les hommes ; et parmi ces derniers, ceux qui ont partagé cette manie avec le sexe plus sensible et plus faible, devaient, pour la plupart, à des habitudes littéraires et à d'autres causes, une constitution nerveuse très-féminine. Je ne crois pas qu'il y ait eu dans cette secte un seul homme connu par des travaux et des succès dans les sciences exactes, dont l'étude perfectionne, affermît la raison, et devient pour l'esprit, ce que sont pour le corps les effets d'une utile gymnastique.

fortement imprimée à leurs affections, un caractère de permanence et de profondeur bien plus étonnant que tous les effets d'une mobilité extrême dans l'imagination. Dans ce nouveau genre d'exaltation, qui va souvent jusqu'à étouffer l'instinct, la voix de la nature, les femmes diffèrent encore beaucoup des hommes : leur système moral se prête plus aisément à des habitudes forcées, à des vertus commandées par le Législateur ; et leur courage, quand il s'exagère, a quelque chose de plus héroïque ou de plus farouche.

Ainsi Sparte oppose à un Brutus une foule de mères plus barbares et plus dénaturées (1).

---

(1) Plutarque, dans un ouvrage consacré à la louange des femmes de Sparte, cite d'elles une foule de traits de force et de courage : « C'est-là, suivant Thomas, » qu'on retrouve des ames toutes différentes de celles » que nous connaissons : la nature immolée à la patrie, » l'honneur mis avant la tendresse, le nom de citoyenne préféré au nom de mère, des larmes de » joie sur le corps d'un fils percé de coups ». Il serait sans doute difficile de trouver des exemples d'un triomphe plus complet sur la nature ; mais lorsqu'ils font dire à Rousseau, avec une sorte d'enthousiasme : .... Voilà la citoyenne ! le lecteur sensible n'y voit que les effets d'une législation barbare et des mœurs qui déshonorent l'humanité.

Dans les émeutes, dans les séditions, les femmes l'emportent aussi sur les hommes par les fureurs et la cruauté : mais aussi, dans les circonstances où l'humanité, la piété filiale, l'amour excitent ce sexe délicat et faible, il s'élève alors au plus haut degré de vertu ; et sa sensibilité, si souvent égarée ou pervertie, s'exalte de manière à nous offrir, dans ses élans généreux, des traits d'héroïsme et de dévouement, dont la sensibilité plus réfléchie de l'homme n'eût pas été capable. Voici comment s'exprime à ce sujet l'auteur du poëme sur le mérite des femmes :

O femmes ! c'est à tort qu'on vous nomme timides :
A la voix de vos cœurs vous êtes intrépides.
Pourquoi de vils bourreaux, dans l'empire thébain,
Dévouant Antigone aux horreurs de la faim,
La plongent-ils vivante en une grotte obscure ?
C'est qu'à son frère mort donnant la sépulture
Sa main religieuse à la tombe a remis
Ces restes, qu'aux vautours la haine avait promis.
Elle savoit la loi qui la mène au supplice ;
Mais elle n'a rien vu que son cher Polynice
Qui, privé du tombeau, réclamoit son appui,
Et pour l'ensevelir elle meurt avec lui.
Qu'a fait cette Éponine à l'échafaud conduite ?
Dans un obscur réduit, où, dérobant sa fuite,
Sabinus d'un vainqueur trompa dix ans les coups,
Elle vint partager les périls d'un époux.

De l'amour conjugal ô mémorable exemple !
Par elle un souterrein du bonheur fut le temple.
Aux yeux de Sabinus elle sut chaque jour
Embellir par ses soins le plus affreux séjour ;
Des plus sombres échos lui charma la tristesse
En les adoucissant des sons de la tendresse ;
Et du roc, qui la nuit les recevait tous deux,
Fit la couche riante où l'hymen est heureux.
Blanche est plus grande encor. Dans Bassane assiégée
Son époux étoit mort ; et, près d'elle érigée,
Chaque jour une tombe a reçu sa douleur.
Bassane cependant cède au fer du vainqueur.
Parmi les flots du sang que verse sa vengeance,
Jusqu'au palais de Blanche Acciolin s'avance ;
Il la voit, il l'adore, il tombe à ses genoux,
Et vainqueur, il réclame un triomphe plus doux.
Elle veut résister : il frémit, il menace ;
Au respect de l'amour a succédé l'audace.
Blanche, près de subir l'horreur de ses transports ;
« N'insulte pas, dit-elle, à la cendre des morts.
« Ici repose, hélas ! un époux que je pleure :
« Laisse-moi sans témoin l'embrasser !.. Dans une heure,
« De mon triste destin tu pourras disposer ».
Le vainqueur attendri n'ose la refuser.
Lui-même de la tombe il fait lever la pierre :
Il sort, ivre d'espoir. L'auguste prisonnière
S'élance, sans pâlir, près de ce corps glacé ;
Et, d'un sein amoureux l'ayant encore pressé,
Elle attire sur soi, de ses mains assurées,
La pierre qui couvrait des dépouilles sacrées,
Et, s'écrasant du poids sur sa tête abattu,
Du tombeau d'un époux protége sa vertu.

Que ne peut le devoir sur ces ames fidèles !

Eh ! pourquoi loin de nous en chercher des modèles ?
Naguère, en nos climats, lorsque de tout côté
Pesait des Décemvirs le sceptre ensanglanté,
N'ont-elles pas prouvé par mille traits sublimes
Combien leurs sentimens les rendent magnanimes ?
La peur régnait par-tout ; plus de cœurs, plus d'ami ;
Le Français du Français paraissait l'ennemi ;
Chacun savait mourir, nul ne savait défendre.
Elles seules, d'un zèle ingénieux et tendre,
Pour détourner la mort qui nous menaçoit tous,
Osèrent des tyrans aborder le courroux.
Celle-ci, dès l'aurore au repos arrachée,
Attendait leur présence, à leur porte attachée :
Celle-là, d'un geolier insensible à ses pleurs
Désarmant par son or les avares fureurs,
Dans un sombre cachot, d'un époux ou d'un père
Accourait chaque jour consoler la misère.
L'une d'un objet cher qui marchait à la mort
Demandait avec joie à partager le sort ;
L'autre cédait aux feux d'un juge sanguinaire,
Pour les jours d'un époux vertueuse adultère :
Toutes enfin, l'appui des Français malheureux,
Parlaient, priaient, pleuraient, ou s'immolaient pour eux.
Leur ame en nos dangers fut toujours secourable.
Remontons au moment où d'un règne exécrable
Septembre ouvrit le long et vaste assassinat.
Dans le sommeil des lois, dans l'effroi du sénat,
Des monstres, qu'irritaient Bacchus et les Furies,
Aux prisons en hurlant portent leurs barbaries.

Ils mêlent sous leurs coups les sexes et les rangs ;
Ils jettent morts sur morts, et mourans sur mourans ;
Tout frémit.... Une fille, au printems de son âge,
Sombreuil vient, éperdue, affronter le carnage :
« C'est mon père, dit-elle, arrêtez, inhumains ! »
Elle tombe à leurs pieds ; elle baise leurs mains,
Leurs mains teintes de sang ! C'est peu ; doublant d'audace,
Tantôt elle retient un bras qui le menace,
Et tantôt, s'offrant seule à l'homicide acier,
De son corps étendu le couvre tout entier.
Elle dispute aux coups ce vieillard qu'elle adore ;
Elle le prend, le perd, et le reprend encore.
À ses pleurs, à ses cris, à ce grand dévouement,
Les meurtriers émus s'arrêtent un moment :
Elle voit leur pitié, saisit l'instant prospère,
Du milieu des bourreaux elle enlève son père ;
Et traverse les murs ensanglantés par eux,
Portant ce poids chéri dans ses bras généreux.
Jouis de ton triomphe, ô moderne Antigone.
Quel que soit le débat et du peuple et du trône,
Tes saints efforts vivront d'âge en âge bénis ;
Pour admirer ton cœur tous les cœurs sont unis ;
Et ton zèle, à jamais cher aux partis contraires,
Est des enfans l'exemple, et la gloire des pères.
Faut-il qu'au meurtre en vain son père ait échappé ?
Des brigands l'ont absous, des juges l'ont frappé !

IVe. ARTICLE.

Fonctions de la vie de nutrition.

La vie attachée à l'organisation humaine ; cette vie si puissante, si étendue nous présente dans les fonctions qui la constituent, deux manières d'être bien distinctes, mais subordonnées l'une à l'autre, et réunies par les rapports les plus intimes.

L'une de ces manières d'être, toute extérieure, résulte du développement de la faculté de sentir et d'exécuter des mouvemens volontaires.

C'est la vie dont nous venons de considérer les moyens, la vie de relation, l'existence proprement dite, que les progrès de la civilisation ont développée et aggrandie à un tel point, que, pour l'homme, vivre n'est plus seulement l'action de respirer, de se mouvoir, d'éprouver quelques impressions locales, et de métamorphoser, pour s'en nourrir, mille substances variées...... c'est de plus, *exister*, se tenir hors de lui, se répandre au loin ; et par les desirs, et par la pensée ou par les affections, se porter vers un tems qui n'est plus, embrasser un long avenir, et dans un point donné de l'espace et

de la durée, souffrir ou jouir à l'occasion d'objets et d'événemens, dont les lieux et le tems nous tiennent vainement séparés (1).

---

(1) Rien ne rend mieux cette immense étendue de la vie extérieure dans l'homme, que le mot de Rousseau sur les négocians, dont il dit : *qu'ils peuvent crier à Paris du mal qu'on leur fait aux Grandes Indes* : quant à la distinction de ce mode du développement de la vitalité d'avec celui qui constitue la vie de nutrition, il importe de la regarder moins comme une division réelle, que comme une manière de voir et de procéder, pour embrasser successivement un grand nombre de considérations, et les ranger sous deux principaux chefs. Le C. Bichat, celui des physiologistes modernes qui s'est le plus occupé de cette distinction, a désigné ces deux modes du développement de la vitalité sous les noms de vie organique et de vie animale : ces denominations sont-elles convenables ? Le C. Bichat appelle vie animale, cette manière d'être et d'exister du corps vivant qui résulte de la faculté de sentir et de se mouvoir : il nomme vie organique un mode de vie plus profond, et dont les actes ont pour objet de préparer et d'opérer la nutrition. Ces divisions et ces expressions sont loin d'être exactes ; toute vie est organique, c'est-à-dire exécutée par des organes ; et si en effet, en vivant dans lui et hors de lui, un animal nous présente les deux manières d'être que nous distinguons par les mots existence et vie proprement dite, qui ne sont pas synonimes, il n'en est pas moins vrai

Nous venons de considérer dans les deux sexes les principaux moyens de la vie extérieure, et nous avons vu ressortir de notre parallèle des différences, dont l'observation conduit à des connaissances plus positives sur les habitudes intellectuelles et morales qui dérivent du mode d'organisation et de la constitution physique des femmes.

La vie intérieure, cette manière d'être qui a pour objet d'opérer des transformations variées,

---

qu'il est impossible d'admettre avec le C. Bichat une division tranchée entre ces deux modes du développement de la vitalité, sans désunir ce que la nature n'a point séparé.

Dans le cas même où cette remarque ne serait pas fondée en raison, les dénominations et la classification employées par notre collègue seraient toujours vicieuses, puisque plusieurs animaux sont dépourvus de la vie animale qui résulte seulement de la sensation et de la locomotion ; et que dans sa vie organique, commune à toute la matière animée, nous trouvons la digestion, dont la présence, comme l'a très-bien observé le citoyen Cuvier, est un attribut caractéristique pour les animaux. Du reste, la division adoptée par le C. Bichat, et sur laquelle nous osons nous permettre ces réflexions, lui appartient toute entière, et ne se retrouve pas, comme l'ont prétendu quelques critiques injustes sur ce point, dans Aristote, Buffon et Grimaud.

de fournir à l'accroissement des diverses parties, ou de réparer les pertes qu'entraînent leurs mouvemens continuels et leur action ; cette vie, qui nous est commune avec les autres animaux, qui lie même notre organisation, d'ailleurs supérieure, avec celle de la plante. Cette vie, qui est toute de digestion, cette vie, dont le foyer n'est plus dans le cerveau, mais dans l'estomac, ne diffère pas autant dans les deux sexes que la vie de relation, que les surfaces, que les parties extérieures. C'est ici

---

Ce dernier, dont je possède la physiologie inédite, dans laquelle on prétend que le C. Bichat a puisé sans en avertir, s'est borné, comme Buffon, à quelques apperçus vagues et indéterminés sur les forces sensitives et digestives ; ce qui est loin de ressembler à la distribution méthodique, à la division suivie avec détail de la vie organique et de la vie animale, présentées comme les deux grandes classes dans lesquelles doivent être compris tous les phénomènes de la vie individuelle. Blane, dans un Mémoire ayant pour titre : *A Lecture on muscular motion*, avait aussi divisé la vie, en vie sensitive ou extrinsèque, et vie intrinsèque ; mais, comme les précédens, il s'est borné à une vue superficielle, à une simple indication.

Voyez *Décade Philosophique* an X, nº. 8, l'extrait que j'ai donné de l'anatomie générale, appliquée à la physiologie et à la médecine par Xavier Bichat.

l'occasion d'appliquer à l'homme et à la femme une grande loi, d'après laquelle, suivant la remarque philosophique de Buffon, les animaux, en général, diffèrent d'autant plus les uns des autres, qu'on les compare dans des parties superficielles par les extrémités, ou relativement à des phénomènes qui tiennent moins à l'essence de la vie qu'à son développement extérieur et à son éclat : cependant, l'empreinte sexuelle est si profonde, si universelle, qu'à l'aide d'une observation scrupuleuse et détaillée, on parvient encore à en découvrir quelques traces dans la vie de nutrition. On retrouve ces traits plus ou moins prononcés du sexe dans les derniers replis, dans les profondeurs de l'organisme ; on les saisit même jusque dans les produits séparés du corps vivant, jusque dans l'atmosphère propre à chaque individu, et composée de ses débris volatilisés, de sa transpiration et de ses émanations.

Afin de considérer l'homme et la femme sous ce nouveau point de vue, avec tout le développement nécessaire, nous opposerons successivement les dispositions particulières qu'ils présentent dans l'exercice respectif des actes dont se compose la vie de nutrition.

Parmi ces actes, qu'on appelle aussi des

fonctions, les uns s'exécutent par des appareils d'organes distincts et séparés; les autres sont plus généraux, et se produisent avec différens degrés de force, dans toutes les parties de l'organisation.

Les premiers de ces actes, que je nomme fonctions spéciales, parce qu'ils résultent, comme la locomotion et la sensation, de l'action propre à une série d'organes, à un ensemble de parties, nous offrent trois ordres de fonctions, savoir : I°. la digestion proprement dite; II°. l'absorption; III°. la circulation, dont les trois tems sont : 1°. l'action des veines; 2°. la respiration; 3°. l'action des artères.

Les fonctions générales sont la transformation et la nutrition proprement dite, qui comprend, 1°. l'accroissement et la réparation de toutes les parties; 2°. la calorisation, suivant les vues ingénieuses du C. Bichat; 3°. l'expulsion générale de produits grossiers et hétérogènes, expulsion, *départ*, que les physiologistes ont désigné sous le nom d'*excrétions*.

§ I. *De la Digestion.*

La digestion commence dans la bouche par l'action concurrente des trois sortes de dents (1), des lèvres et de certaines glandes, où s'élabore une liqueur particulière qui se mêle aux alimens pour en préparer la dissolution.

La digestion continue ensuite ; les alimens, par la déglutition, sont portés dans l'œsophage, arrivent dans l'estomac, y sont dissous par l'action pénétrante du suc gastrique, et passent dans les intestins grêles, où ils reçoivent en tribut les sucs dont le foie et un autre organe appelé pancréas, sont les sources fécondes : enfin, le chile est formé, et l'expulsion du résidu grossier des alimens, termine cette série de phénomènes, dont l'ensemble constitue la digestion. La structure, et sur-tout l'action des organes de cette fonction, diffèrent d'une manière assez remarquable, dans les deux sexes. La mastication est d'abord moins énergique chez la femme, qui manque plus souvent que l'homme des deux dernières molaires, appelées dents de sagesse ; d'autres particularités distinguent les organes

(1) Les incisives, les canines et les molaires.

intérieurs de la digestion. L'estomac, chez les femmes, est beaucoup moins volumineux ; leur foie est très-gros, et tout le canal digestif jouit d'une irritabilité et d'une sensibilité telle, que la dose des purgatifs, qui toutes choses égales d'ailleurs convient à l'homme adulte, serait beaucoup trop forte pour l'autre sexe.

La digestion, chez les femmes, se fait avec une grande rapidité ; cependant leur consommation d'alimens est beaucoup moins considérable, et le besoin de la faim ne paraît pas les presser et les tourmenter d'une manière aussi impérieuse. En Angleterre, où tout est calculé, les résultats de la statistique, appliquée à l'économie, portent, pour les hôpitaux et les prisons, la dépense d'un homme beaucoup au-dessus de celle d'une femme.

D'un autre côté, ces prodiges de digestion, ces êtres qui jouissent de la faculté de dévorer rapidement une grande quantité de nourriture, ont presque toujours été de notre sexe ; et par opposition, les femmes ont fourni le plus grand nombre des exemples d'abstinences prolongées : les recueils d'observations médicales et les collections le prouveront aisément à tout lecteur qui voudra les consulter ; en effet, suivant la remarque du professeur Dumas, si on rassemble les exemples

d'abstinence prolongée, on s'assurera qu'ils ont des femmes plutôt que des hommes pour objet (1). Deux de ces phénomènes, très-étonnans, et dont je suis porté à croire qu'aucun homme n'a jamais présenté l'analogue, se trouvent décrits avec beaucoup d'exactitude dans la Bibliothèque Britannique.

Le premier de ces exemples est tiré des Transactions philosophiques. Le fait s'est passé en Ecosse; et la personne qui le présente, Janet Macleod, était une fille âgée de 33 ans. A 15, elle avait eu une forte attaque d'épilepsie; quatre ans après, elle éprouva une seconde attaque, qui dura vingt-quatre heures: elle fut ensuite tourmentée d'une fièvre, qu'elle garda pendant plusieurs semaines, et dont elle ne guérit entièrement qu'au bout de quelques mois. Pendant cet intervalle, elle perdit l'usage des paupières, et se trouva réduite à soulever ces parties avec les doigts, pour faire encore quelque usage de sa vue. L'évacuation périodique fut remplacée par un crachement de sang et un saignement de nez.

(1) *Voyez* comment Bonon. sc. et arts, instit. et acad. tom. II, pag. 2, pag. 121. Com. de Rebus in sc. nat. et med. gest. lesps.

Il y a environ cinq ans que cette fille eut une nouvelle attaque febrile, et enfin une autre rechûte ; depuis lors couchée, réduite à une sorte de végétation très-peu active, à la plus faible vitalité, elle parla très-rarement, et ne demanda plus de nourriture.

Pendant quatre ans on ne lui a rien vu avaler qu'une cuillerée d'eau médicamenteuse, et une pinte d'eau simple. Mais si le mouvement nutritif a été arrêté, le mouvement de décomposition a été également suspendu pendant trois ans. J. Macleod n'a eu aucune évacuation par les selles, ni par les urines : la transpiration a été aussi presque nulle, « Le pouls, dit le docteur Mackinszie, que j'ai eu quelque peine à trouver, est distinct et régulier, lent et excessivement faible ; le teint est bon et assez frais ; les traits ne sont point défigurés, ni flétris ; la peau est naturelle ainsi que la température ; et, à mon grand étonnement, lorsque j'ai examiné le corps, que je présumais devoir être une espèce de squelette, j'ai trouvé la gorge proéminente comme celle d'une jeune femme bien portante, les bras, les cuisses et les jambes nullement amaigris, labdomen un peu enflé et les muscles tendus. Les genoux sont pliés, les talons touchent presque le derrière : lorsqu'on lutte avec la malade pour mettre

un peu d'eau dans sa bouche, on observe quelquefois de la moiteur et un peu de sueur sur sa peau; elle dort beaucoup et fort tranquillement; mais lorsqu'elle est éveillée, on l'entend se plaindre continuellement, comme le fait un enfant nouveau né, et elle essaye quelquefois de tousser. Aucune force ne peut séparer maintenant ses mâchoires. J'ai passé le petit doigt par l'ouverture de ses dents, et j'ai trouvé la pointe de sa langue molle et humide. Il en est de même de la partie interne de ses joues : elle ne peut pas rester un moment sur son dos, et tombe toujours d'un côté ou de l'autre. Sa tête est courbée en avant et comme dans l'affection nerveuse appelée *emprosthonos* : on ne peut la relever.

C'étoit, continuent les rédacteurs de la Bibliothèque Britannique, le 21 octobre 1767, que le D. M. faisait ce rapport. Il visita de nouveau la malade en octobre 1772, cinq ans après. Il avait appris qu'elle avait commencé à manger et boire.

Voici les nouveaux détails qu'il donne :

« Environ une année avant cette dernière date, les parens revenant un jour de leurs travaux champêtres, furent extrêmement surpris de trouver leur fille qu'ils avaient laissée au lit,

dans la même position où elle était depuis plusieurs années, assise à terre et filant avec la quenouille de sa mère. Je demandai si elle mangeait ou buvait ; si elle avait quelqu'une des évacuations naturelles ? On me répondit qu'elle émiettait de tems en tems dans la paume de sa main un morceau de pain d'orge, comme on le fait pour donner aux petits poulets, et qu'elle introduisait une de ces miettes dans sa bouche, où elle la promenait avec sa langue ; qu'elle suçoit ensuite un peu de lait ou d'eau dans le creux de sa main ; qu'elle faisait cela une ou deux fois le jour, et même seulement lorsqu'on l'y obligeait. Que ses évacuations étaient proportionnées à ce qu'elle avalait ; qu'elle n'essayait jamais de parler ; que ses mâchoires étaient encore serrées, ses jarrets aussi tendus qu'auparavant, et ses yeux toujours fermés. En soulevant ses paupières, je trouvai que l'iris était tourné en haut vers le bord de l'os frontal ; son teint était pâle ; sa peau ridée et sèche, et tout son corps amaigri ».

« On ne trouvait son pouls qu'avec la plus extrême difficulté. Elle paraissait sensée et traitable sur tous les articles, excepté sur celui de la nourriture ; car, à ma demande, elle fit ses divers exercices ; elle fila, elle se traîna sur son der-

rière autour des murs de la chambre en s'aidant de ses mains ; mais lorsqu'on la priait de manger, elle témoignait la plus grande répugnance ; elle pleurait même avant de céder, et lorsqu'elle obéissait, enfin, elle ne prenait qu'une miette de pain et une demi-cuillerée de lait, comme on l'a dit tout-à-l'heure. A tout prendre, son existence ne me paraissait guère moins extraordinaire cette fois que dans ma première visite, à l'époque où, pendant plusieurs années, elle n'avait pas avalé la moindre particule. J'attribuai son amaigrissement et son teint have, en un mot le changement de son apparence, à ce qu'elle dépensait trop de salive en filant du lin, et je recommandai en conséquence qu'on la bornât à filer de la laine, qu'elle filait avec autant de dextérité que le lin. Telle était sa situation en octobre 1772, et j'ai appris, il y a huit jours, d'un voisin de son père, qu'elle continue à vivre de la même manière ».

Il serait difficile de citer un exemple plus remarquable d'abstinence, de suspension et d'engourdissement du principe de la vie de nutrition dans l'espèce humaine. L'observation suivante, que les rédacteurs de la Bibliothèque Britannique ont cru devoir ajouter à celle que nous venons de rapporter, est également digne de fixer

l'attention ; et en montrant toute l'étendue des ressources de la nature, prouve jusqu'à quel point un être sensible peut souffrir et être malheureux avant de mourir :

Joséphine-Louise Durand, qui fait le sujet de cette curieuse observation, est une pauvre paysanne d'un village au-delà du mont Sion, à quatre lieues de la ville. A la suite de plusieurs infirmités et maladies, cet être, dont l'état est si extraordinaire, arriva au point de vivre à-peu-près sans boire ni sans manger : du moins, elle a été pendant quatre mois sans prendre aucune nourriture, ni liquide ni solide. Ses mâchoires étaient convulsivement serrées, et s'opposaient à l'introduction de toute espèce d'aliment : l'arrachement de deux dents a ouvert seul une voie à une petite quantité de liquides, qu'on fait pénétrer avec peine et à des époques très-éloignées les unes des autres. L'action du système digestif s'est éteinte graduellement ; l'aveuglement est survenu, et une double paralysie a privé de tout mouvement et de tout sentiment les parties inférieures depuis le diaphragme, à l'exception du gros orteil, qui jouit encore d'une faible contractilité : la malheureuse, ainsi mutilée dans ses moyens d'être, ne vit plus que de l'action de quelques sens, de

celle du cerveau, qui n'a pas subi de dérangement, de la circulation et d'une force anti-physique générale qui suspend la décomposition et la putréfaction dans ce corps à moitié mort et désorganisé (1).

---

(1) Les détails que donnent les rédacteurs de la Bibliothèque Britannique des visites faites à l'infortunée dont nous venons de peindre à grands traits la triste situation, nous paraissent assez importans pour les insérer ici, et faire disparaître, par leur exposition, les doutes que doit avoir fait naître la description rapide et abrégée à laquelle nous nous sommes bornés.

Première visite faite par des Savans de Genève, à Louise Durand.

Notre première visite eut lieu le 29 juin de cette année 1790. Nous nous rendîmes, avec M. Albert, au village de Lamothe, situé à une petite lieue au sud de celui de Viri, dans la pente méridionale du mont de Sion. Personne dans la maison qu'habite Joséphine Durand, ne s'attendait à nous voir, et cette surprise était dans nos intentions; nous entrâmes de suite dans la chambre qu'elle occupe, et nous nous assîmes auprès du lit de misère dans lequel elle est depuis plus de quatre ans couchée sur le dos, dans la même attitude: elle reconnut à l'instant son chirurgien au son de sa voix, et parut lui savoir beaucoup de gré de sa visite.

Les femmes auxquelles des professions pénibles, ou des habitudes vicieuses n'ont pas enlevé

Là nous commençâmes une suite d'observations et de questions, auxquelles elle répondait avec beaucoup de justesse et de complaisance. Elle parle assez distinctement, quoique sa mâchoire soit serrée depuis long-tems; mais elle parle toujours à voix basse, c'est-à-dire des lèvres et de la langue seulement, sans que la glotte fasse aucune vibration, ni que le larynx entre pour rien dans la production des sons.

Nous nous attendions à contempler en quelque sorte un squelette, en considérant cet être infortuné, et nous fûmes très-surpris de trouver à son visage un embonpoint à-peu-près ordinaire. Nous le fûmes davantage, lorsqu'en considérant ses extrémités inférieures, frappées depuis long-tems de la double paralysie du sentiment et du mouvement, et que nous croyions attrophiées, nous leur trouvâmes une consistance masculeuse et une chaleur naturelle; et quoiqu'elle n'ait aucun sentiment à la surface de la peau depuis les côtes jusqu'aux pieds, elle se plaint souvent de la sensation du froid dans ses extrémités inférieures. Sa peau était moite; son pouls était égal, et plus élevé qu'on n'aurait pu le présumer d'après son état; il faisait quatre-vingt-huit à quatre-vingt-dix pulsations dans la minute. Elle tient ses bras hors du lit, et n'en a point perdu l'usage; nous la priâmes de nous serrer la main pour juger de sa force, qui nous parut peu considérable.

une partie de leurs attributs et de leurs charmes ;
usent aussi moins abondamment que les hommes

Son teint n'est ni livide, ni d'une pâleur extraordinaire ; elle a un goître assez apparent, et qui lui est survenu, nous dit-on, depuis sa maladie, circonstance qui, pour le dire en passant, contredit l'opinion commune, que cette difformité procède de la qualité de l'eau qu'on boit : la peau de son abdomen est fortement déprimée, et se rapproche beaucoup de la colonne vertébrale ; c'est-là le seul symptôme de maigreur qu'annonce sa personne ; mais ce symptôme même n'est pas excessivement marqué, et l'on voit des malades dans cet état après une longue abstinence.

Ses paupières sont paralysées, et ses yeux naturellement renversés ; l'iris en bas, et rapproché de l'angle interne. Il paraît que le nerf optique, loin d'être paralysé, est au contraire dans un état de sensibilité tout particulier ; car quoique la malade ait les yeux fermés et presque tournés, elle a le sentiment très-exquis pour la présence de la lumière, qui, lorsqu'on approche une chandelle, lui cause une sensation très-pénible : elle aurait probablement la faculté de voir, si ses yeux pouvaient reprendre leur faculté naturelle.

Ses nerfs olfactifs sont paralysés d'un côté et de l'autre ; elle a l'odorat très-fin : nous approchâmes une rose de haie à quelques distances de son visage sans l'en avertir, et elle s'en apperçut immédiatement. La plupart des odeurs l'affectent, et lui sont désagréables.

de boissons, et sur-tout de boissons vineuses et alcoliques. Si notre ivresse est accompagnée

---

Elle a l'ouïe très-fin; elle reconnaît à l'instant à leur son de voix les personnes qu'elle a entendu parler, même une seule fois.

Elle nous disait même reconnaître le pas du cheval de son chirurgien, lorsqu'il passe dans le grand chemin auprès de la maison.

Quoiqu'elle ne fasse depuis long-tems que peu ou point d'usage de l'organe du goût, il paraît que cet organe s'est conservé chez elle. Chaque fois qu'elle a essayé d'introduire quelqu'aliment par l'ouverture que forme sa dent arrachée, elle a toujours éprouvé la sensation des saveurs dans sa perfection. Ses dents sont d'ailleurs très-blanches et sans tuf; son haleine est sans odeur, et l'intérieur de ses lèvres est légèrement humecté.

Son tact s'est singulièrement perfectionné depuis qu'elle a perdu l'usage de la vue: elle reconnut fort bien au toucher diverses pièces de monnaie en cuivre et en argent.

Des douleurs habituelles la font souffrir par intervalles; ce sont tantôt des maux de tête, tantôt une douleur dans la région de l'estomac, vers laquelle on la voit porter de tems en tems péniblement les mains.

Elle nous a paru avoir un mouvement d'habitude dans les muscles des joues et des lèvres; c'est celui qu'on fait lorsqu'on veut extraire de la salive des glandes qui tapissent l'intérieur de la bouche. Elle avait une

quelquefois d'une franche gaîté et d'une sorte de plaisir, celle des femmes repousse, est hideuse....

---

fluxion accidentelle sur les dents, qui la faisait beaucoup souffrir lorsque nous la vîmes, et elle priait avec instance M. Albert de lui en arracher encore une, dans l'espérance qu'elle en serait soulagée.

Ses facultés intellectuelles n'ont pas souffert la moindre altération, malgré celle de ses organes; sa mémoire est en particulier extrêmement fidelle; elle se rappelle tous les détails des conversations qu'elle a entendues, et elle est pour la famille comme un almanach vivant; elle tient registre dans sa tête des jours de la semaine, du quantième du mois, des fêtes, des faits mémorables, etc. Elle dort quelquefois, et son sommeil est souvent accompagné de songes.

Le caractère moral de cette créature malheureuse inspire un vif intérêt et une véritable admiration. Sa patience et sa résignation sont extrêmes, comme ses maux l'ont été; gissante depuis quatre ans, couchée sur le dos dans la même attitude, tourmentée de douleurs et quelquefois de la faim et de la soif pendant des intervalles qui durent souvent plus d'un mois, réunissant en quelque sorte en sa personne l'abrégé de toutes les misères; elle ne voulait pas que nous la plaignissions; elle cherchait à nous prouver qu'il y avait beaucoup de gens peut-être encore plus malheureux qu'elle; elle détournait la conversation; elle essayait même de nous égayer par quelques plaisanteries qui n'étaient pas sans délicatesse, et l'on voyait le sourire

c'est une profanation des graces et de la beauté, un état que d'ailleurs l'extrême mobilité nerveuse

---

errer sur ses lèvres, flétries par l'habitude de la douleur.

Elle fit à notre demande l'essai d'avaler environ une demi-cuillerée d'eau pure ; expérience qui la fatigue et l'incommode toujours plus ou moins. On fit couler le liquide par l'ouverture de la dent ; la déglution en parut difficile et douloureuse, et sa présence dans l'œsophage occasionna dans l'instant une convulsion qui repoussa toute l'eau au dehors. Cette expérience fut suivie d'une sorte d'angoisse qui dura près d'un quart-d'heure, en diminuant par degrés.

Le père, la mère, l'oncle et une sœur cadette de la malade étaient dans sa chambre, ou allaient et venaient pendant notre visite : ce sont de bons paysans qui paraissent à leur aise, et qui n'acceptent jamais rien des personnes que la curiosité conduit chez eux. Nous leur fîmes diverses questions sur son état habituel ; voici les informations que nous reçûmes.

Ils affirment tous qu'elle vit sans boire ni manger, et qu'elle n'est sujète à aucune espèce d'évacuation. Lorsqu'elle a long-tems lutté contre la soif, elle se résout enfin à avaler une demi-cuillerée d'eau, qui ressort à l'instant, mais dont le contact passager dans l'œsophage appaise cependant jusqu'à un certain point le besoin qui la tourmente ; nous avons dit plus haut que l'acidité d'une cerise ou d'un grain de raisin était à cet égard plus efficace.

de la constitution féminine rend plus dangereux, et complique quelquefois d'accès d'hystérisme très-fâcheux.

A l'époque de notre visite, il y avait environ quinze jours, nous dit-on, qu'elle n'avait avalé d'eau, et elle ne se plaignait pas de la soif; elle est quelquefois deux ou trois mois sans ressentir ce besoin.

Nous avons appris que rigoureusement attachée aux pratiques de la foi catholique, elle communie assez fréquemment, environ une fois le mois. Elle reçoit alors un fragment d'hostie tel qu'il peut passer par l'intervalle de sa dent arrachée, et la présence de cette petite quantité de solide dans l'œsophage, ne paraît pas y exciter les mêmes convulsions que produit l'action du liquide. On nous dit qu'il y avait trois ans et demi qu'on n'avait fait son lit, ni changé sa chemise.

On change seulement son drap supérieur tous les deux mois; le drap de dessous est de couleur grise, ainsi que sa chemise. On n'éprouve cependant pas, ni dans la chambre, qui est très-petite, ni auprès de son lit, aucune mauvaise odeur. Elle répugne à changer de linge, parce que la dernière fois qu'on fit cette opération, son dos était écorché, et qu'une partie de sa peau resta attachée à sa chemise, ce qui accrut beaucoup les douleurs de sa situation. Elle demeure constamment couchée sur le dos, et ses parens craignent de la remuer, de peur, disent-ils, de la casser en deux, parce qu'il paraît que ses vertèbres sont ankilosées.

Les femmes, considérées relativement au choix et à la préférence de certains alimens, diffèrent

---

Deuxième visite.

Quelques-uns des faits que nous avions vus, nous parurent devoir offrir aux médecins des observations intéressantes sous plusieurs rapports, et nous formâmes au retour de cette première visite, le projet d'inviter quelques membres de la Faculté de Genève à venir visiter avec nous cette malade une seconde fois. Nous nous y transportâmes le 11 juillet, et nous fîmes en sorte, comme la première, que notre visite fût inattendue. Nous trouvâmes la malade précisément dans l'état où nous l'avions laissée quinze jours auparavant; elle nous reconnut à l'instant au son de notre voix. On répéta la plupart des observations dont nous avons donné le détail, et elles se trouvèrent d'accord avec ce que nous avions vu la première fois : seulement son pouls était plus agité, et allait jusqu'à cent pulsations dans la minute, ce qui pouvait provenir de l'émotion que lui causait la présence de plusieurs personnes qui lui étaient étrangères, et dont la chambre était presque remplie.

Nous lui fîmes faire l'essai d'avaler une demi-cuillerée d'eau, et nous prîmes la précaution de la recevoir dans un verre à boire, à l'instant où elle la rejeta comme à l'ordinaire. On remarqua que la quantité était la même; mais qu'elle était légèrement blanchie, et renfermait un corps étranger qui avait l'apparence d'un fragment de grain de bled.

M. Maunoir, l'un de nos chirurgiens les plus habiles,

encore beaucoup de l'homme par des particularités bien sensibles. Leurs appétits sont beaucoup plus variés. Le désordre, la perversion de la puissance nerveuse leur donnent, dans

---

s'était muni d'une seconde sonde, pour s'assurer, au cas que la malade voulût s'y soumettre, s'il n'y avait pas d'urine dans la vessie. Cette opération fut le sujet d'une négociation avec les parens, qui y consentirent; mais on ne put point y déterminer la malade. Vous ne pouvez, nous dit-elle, ni me guérir, ni me soulager; à quoi bon me tourmenter? Il était difficile de répondre à cet argument; il fallut y renoncer. On essaya vainement de passer un ruban de fil sous ses reins, pour mesurer exactement la circonférence de son abdomen; elle était comme adhérente à son lit, et on craignit d'enlever sa peau, par les efforts qu'on faisait pour insinuer ce ruban. L'abdomen était très-comprimé; mais il parut cependant aux gens de l'art, qu'il restait place à la rigueur pour les viscères du bas ventre, en les supposant vuides ou à-peu-près.

Son pouls, après les diverses épreuves, était à cent dix-huit, et ses inspirations et expirations au nombre de cent par minute.

Nous examinâmes ses ongles, qu'on ne coupe point, et qui ne croissent cependant pas.

Ses cheveux sont en quantité ordinaire; il en tombe chaque fois qu'on change sa coiffe, ce qui n'arrive pas fréquemment : elle n'est sujète à aucune vermine.

(*Extrait de la Bibliothèque Britanique.*)

plusieurs circonstances, des caprices, des goûts bizarres, que le médecin respecte et satisfait autant qu'il est possible de le faire sans nuire à la santé.

Certaines qualités d'alimens que dédaignent les hommes, sont aussi recherchées par les femmes; et l'on peut donner comme résultat d'observation, qu'en général elles préfèrent les mets agréables et légers aux substances qui nourrissent beaucoup sans flatter le palais de leur parfum et de leurs saveurs.

D'autres goûts, d'autres appétits ne paraîtraient pas naturels; et d'après notre manière d'être affecté désagréablement par le spectacle d'une jeune femme qui mange et boit avec excès, qui dévore des alimens grossiers et les engloutit avec avidité, il semblerait que la beauté, digne d'un régime moins terrestre, moins matériel, dût se nourrir d'encens, et ne vivre que d'arome et d'ambroisie. C'est ainsi que pour arriver au sublime de l'idéal, le style grec perfectionnait la nature et déifiait ses chefs-d'œuvre, en les dépouillant de toute expression capable de rappeler la partie matérielle et les besoins de l'humanité. Cette délicatesse, ce rafinement, que l'imagination voudrait supposer dans l'objet de son culte, sont presque réalisés chez ces femmes

nerveuses et réduites, par le luxe et la mollesse, à ne plus exister, pour ainsi dire, que par la sensibilité.

C'est sur-tout à l'organisation de la femme ainsi modifiée, que s'applique la remarque d'Hippocrate : *Nam corpus muliebre minus dissipatur quam virile. Les déperditions du corps de la femme sont moins considérables que celles de l'homme.* En effet, ces êtres faibles et sensibles dont nous parlons, transpirent à peine ; leurs urines sont claires et limpides, toutes les excrétions sont presque nulles ; le dégagement de chaleur est sans énergie ; les alimens sont peu substanciels et en petite quantité : en un mot, la vie de nutrition paraît presque suspendue, se trouve réduite à son minimum d'action ; tandis que la vie générale semble s'être réfugiée dans les sens, dans le cerveau, et en général dans les foyers de l'action nerveuse, dont les irradiations brusques et peu ménagées occasionnent alors une longue suite d'affections douloureuses et d'indispositions.

§ I I. *L'Absorption.*

L'ABSORPTION est une continuation, une suite, un complément de la digestion : l'appareil d'organes qui lui est affecté, vaste, répandu

dans tous les replis de l'organisation, est nommé par les anatomistes appareil des vaisseaux lymphatiques. Ce système d'organes, dans la composition duquel s'apperçoivent aussi à différentes distances de petits renflemens, que l'on appelle des glandes lymphatiques, prend son origine à toutes les surfaces intérieures et extérieures des organes par de petites racines, par des bouches avides et sans cesse occupées à absorber les substances fluides qui les touchent ; d'où le nom d'absorption donné à l'action de cet ordre de vaisseaux (1).

Les vaisseaux lymphatiques vont toujours en augmentant, à mesure qu'ils s'éloignent de leur point de départ : dans l'intérieur de l'abdomen, ils saisissent, sous le nom de vaisseaux lactés, les matériaux frais que fournit la digestion. Ce nouveau produit, réuni aux substances apportées de tous les points du corps par les autres lymphatiques, arrive, après avoir traversé un très-grand nombre de renflemens glanduleux (2), dans le système sanguin, où il va ensuite éprouver de nouvelles modifications.

---

(1) *Voyez* la Table Synoptique des vaisseaux lymphatiques du citoyen Chaussier.

(2) Ce que les anatomistes appellent le mésentère ; c'est-à-dire, partie placée entre les intestins.

Cette marche, cette action sont à-peu-près semblables dans les deux sexes; et de tels phénomènes tiennent de trop près à l'essence de la vie, en général, pour différer même dans des organisations séparées d'ailleurs par les plus grandes diversités : les traits, les caractères que l'absorption peut nous fournir, se réduisent donc à des nuances dans le volume, l'étendue et l'activité de l'appareil d'organes affectés à cette fonction.

Les femmes, comme les enfans, dont elles conservent long-tems quelques attributs, ont des vaisseaux lymphatiques beaucoup plus developpés et qui jouissent d'une vitalité plus active : cette différence est un des traits les plus remarquables du tempéramment qui est le plus naturel à la constitution des femmes; les glandes lymphatiques répondent aux vaisseaux, et prédominent également dans la même constitution.

Les circonstances de grossesse et d'allaitement paraissent encore augmenter le développement et l'énergie des vaisseaux lymphatiques.

Ces dispositions, cette sorte d'empire de l'absorption, en laissant une moindre quantité de substance animale s'évaporer ou se porter dans les filtres de la surface, peut-elle expliquer ainsi

par cette sorte d'économie, pourquoi les femmes ont besoin d'une nourriture moins abondante; et pourquoi, tandis que leur transpiration est plus faible, leur peau est en même-tems moins épaisse, ne fournit pas aussi facilement à une végétation active de poils nombreux et durs comme dans l'homme?

Les faits, les résultats précis de l'expérience, ne permettent pas de répondre positivement à cette question (1).

Les mêmes particularités d'organisation, cette prédominance des vaisseaux lymphatiques et de leurs glandes, nous expliquent mieux pourquoi les femmes sont plus sujettes aux maladies de cet organe, sur-tout dans les affections lentes, et qui, comme les scrophules, le cancer, les phtysies tuberculeuses, etc., etc., envahissent quelquefois une partie de l'organisation par leur développement, et par la succession prolongée de leurs symptômes funestes.

La phtysie de l'espèce que nous venons d'indiquer, est sur-tout bien plus commune chez les femmes, comme les médecins ont souvent

(1) *Voyez* Physiologie de Dumas, tom. 1er., p. 408.

l'occasion de l'observer (1) ; c'est une suite nécessaire, un résultat de la constitution, dans laquelle le système absorbant est toujours plus prêt à s'exalter généralement ou en partie (2).

§ III. *L'action du système sanguin, circulation, respiration et voix.*

L'ACTION DU SYSTÈME SANGUIN présente, comme nous l'avons indiqué, trois actes distincts dans son exercice. D'abord, le sang séjourne dans les veines, qui le reçoivent de toutes les parties où d'autres vaisseaux l'ont porté, et dans lesquelles il paraît avoir perdu ses propriétés vivifiantes et des matériaux qui servent à la nutrition. Dans cet état, il est porté au cœur, d'où il passe dans le poumon : alors commence le deuxième acte, celui qui doit rajeunir le sang, lui faire perdre sa couleur charbonneuse et sombre, lui donner de nouvelles propriétés ; un troisième acte succède à ces phénomènes de la respiration. Le sang,

(1) *Voyez* Essai sur la nature et le traitement de la phtysie, part. 2, traduit par Dumas.

(2) *Voyez* le même ouvrage, note 2, par Dumas, page 371.

devenu ce que les physiologistes appellent sang artériel, est conduit à la partie du cœur chargée de son impulsion, entre dans les artères, et y remplace la quantité que celles-ci cèdent à leurs extrémités, et qu'elles font pénétrer dans les vaisseaux capillaires. Il est inutile de faire remarquer que dans les deux sexes la nature n'apporte aucun changement notable dans ces grandes opérations de la vie : mais ce qu'il importe d'observer, ce sont quelques particularités dans les rapports entre les veines, les artères et la respiration. Dans l'organisation mâle les veines sont plus développées, plus grosses, plus remplies, et les maladies qui dépendent de leur circulation laborieuse dans l'abdomen et dans le cerveau, sont beaucoup plus fréquentes. La mélancolie des hommes, leur ambition, leurs transports furieux, leurs habitudes moins expansives; la violence de leurs passions en général, et peut-être la nature de leur esprit, sont en partie comme leurs affections maladives, des résultats de cette plénitude de veines, que les anciens avaient prise, quand elle est portée au plus haut degré, pour le tempéramment bilieux, duquel il importe de la distinguer.

Dans les femmes, au contraire, les artères jouissent d'une plus grande énergie; le poumon,

qui en est le centre, à plus de sensibilité et d'irritabilité, et s'affecte aisément sous l'influence d'une multitude de causes physiques et morales (1). D'un autre côté, le pouls est moins ample, plus prompt, plus serré : à l'époque où l'organisation toute entière paraît prendre part au travail de la menstruation, il a une plénitude bien marquée ; il est, comme l'a bien observé Bordeu, inégal, dur, fréquent, assez dilaté, quoique tremblotant, et marqué de rebondissemens légers (2).

Les physiologistes qui ont profondément observé les constitutions des deux sexes pour les comparer, ont encore remaqué que les femmes paraissaient avoir une plus grande quantité de sang, qu'elles ont des hémorragies plus fréquentes, plus considérables, et qu'en général

(1) C'est principalement chez les femmes que la réaction de cet organe, pendant le développement de la phtysie, augmente d'une manière si étonnante les appétits vénériens et la soif du plaisir.

(2) C'est ce que ce médecin célèbre appelle le pouls des règles et des hémorroïdes, combiné avec celui des autres hémorragies, et principalement avec le nasal. *Voyez* son *Traité du pouls*, l'édition en quatre volumes.

leur sang se porte moins abondamment à la surface et aux extrémités, où d'ailleurs les vaisseaux blancs sont plus développés, et la peau présente ce coloris plus délicat, cette blancheur, ces ombres légères, ces demi-teintes et cet azur qui, suivant la réflexion d'Hogarth, ajoutent tout le charme de la variété à l'harmonie des formes et à la beauté des proportions.

A toutes ces différences, quelques médecins ont cru devoir ajouter, que chez les femmes les poumons étaient moins étendus et plus divisés; que le cœur avait moins de volume; que le tissu des artères et des veines était moins serré; enfin, que la grosseur plus considérable de laorte descendante, et une augmentation sensible dans le nombre des vaisseaux artériels qui se distribuent aux différentes parties du bassin, montraient au physiologiste les sources du sang, dont l'utérus fait une si grande consommation; et expliquaient en même-tems pourquoi, chez les femmes, les membres inférieurs étaient plus volumineux et plus développés (1). Ces vues,

(1) *Voy.* la thèse, *an preter genitalia sexus inter se discrepent*, soutenue sous la présidence de Thiéri. *Voy.* aussi Dumas, *Physiologie*, tome I.

plus brillantes que solides, ont besoin d'être confirmées par un grand nombre d'observations et par les résultats d'une nouvelle anatomie comparée, non moins utile et féconde que celle qui, jusqu'à l'époque présente, a eu les différentes espèces d'animaux pour objet (1).

Au milieu des phénomènes que nous venons de comparer, et qui appartiennent bien évidemment à la vie de nutrition, il en est un que nous n'avons pas encore indiqué, et qui, relatif à la vie intellectuelle, à la vie de relation, prouve jusqu'à quel point nos divisions des productions et des actes de la nature sont exactes : ce phénomène, cette fonction, c'est la voix, qui, par la plus sage économie dans les moyens, est produite par les vibrations imprimées à l'air dépouillé de ses principes vivifians, et modifié, au moment de son expulsion, de manière à

---

(1) On s'occupe beaucoup, dans les travaux qui s'exécutent à l'Ecole de Médecine, pour servir aux progrès de la physiologie de cette branche d'anatomie comparée. Nous avons eu occasion d'en indiquer déjà un des principaux corollaires dans le parallèle du squelette des deux sexes. Si les autres systêmes d'organes peuvent devenir également le sujet d'observations comparatives aussi suivies, on doit s'attendre à des résultats d'un grand intérêt et d'une utile application.

exprimer toutes les formes du sentiment, toutes les nuances de la pensée.

Ce nouvel acte de la vie diffère sensiblement dans les deux sexes. Les hommes ont ordinairement la voix forte, grave, moins flûtée et moins flexible : pour eux, l'apprentissage du parler paraît présenter beaucoup de difficultés. Les femmes, au contraire, ont les organes de la voix plus flexibles, articulent et prononcent beaucoup plus vîte ; leur voix, en même-tems est plus aigue ; et l'observation a démontré que dans les temples que le peuple remplit de ses cantiques, les femmes chantent réellement à l'octave des hommes dans ces bruyans concerts (1). Les femmes ont en outre une qualité de son, un timbre, une physionomie de voix qu'il serait difficile de méconnaître, et dont la puissance magique, la douce séduction suffisent pour ins-

(1) De toutes les voix aigues, dit Rousseau, il faut convenir, malgré les préventions des Italiens pour les castrati, qu'il n'y en a point d'espèces comparables à celle des femmes, ni pour l'étendue, ni pour la beauté du timbre. Rousseau, *Dictionn. de Musique*, *art. voix*.

pirer les sentimens les plus tendres et les plus douces impressions. Chez quelques femmes, cet attrait, ce charme produisent un effet au-dessus de toute expression.

Le timbre de M[lle]. Gaussin était un de ses principaux moyens ; et une actrice moderne, M[lle]. Wanhove, possède également cette voix enchanteresse, cet accent pathétique qui vont chercher le cœur et le remplissent d'une longue émotion. Méhul avoue que toutes les fois qu'il a eu besoin de composer une mélodie pure et touchante, il a été entendre cette aimable actrice (1).

Il y a quelques années, je fus forcé de renoncer au plaisir d'aller voir jouer une autre actrice également célèbre, afin d'arrêter les symptômes d'une passion violente, que le seul charme de sa voix avait fait naître.

Ne demandez pas à l'anatomiste la cause de toutes ces différences ; il vous répondrait seulement, pour en expliquer quelques circonstances, que la glotte chez les femmes ne s'aggrandit pas à l'époque de la puberté dans la même

---

Voy. le journal de la *Clef du Cabinet*, VI[e]. Année, N°. 1765.

proportion que dans l'homme (1) ; que le larynx est moins volumineux ; et que la langue, les muscles et les organes de la parole, en général, étant comme toutes les autres parties, moins rigides, moins serrés et plus dociles, les jeunes filles doivent parler plutôt que les enfans mâles ; et opposer moins d'obstacles à vaincre dans ce genre d'éducation.

Il faut aussi indiquer, comme disposition particulière et extérieure des organes de la voix chez les femmes, la forme du cartilage *tyroïde* (2) ; elle est moins prononcée, et n'offre pas un relief saillant et âpre comme dans l'homme.

§ IV. *De quelques sécrétions spéciales ; savoir : la transpiration et la sécrétion urinaire.*

Les physiologistes modernes donnent le nom de sécrétion à l'élaboration et à la formation de certaines liqueurs animales qui contribuent à

---

(1) *Voy.* Richerand, *Mémoires* de la Société Méd. d'Émulation, IIIe. Année, p. 228.

(2) Vulgairement la pomme d'Adam.

l'exercice de plusieurs fonctions (1) ; ou qui, produits grossiers et repoussés par la vie, sont rejetés par une action particulière, l'excrétion (2).

On a pensé pendant long-tems que ces liquides animaux, que l'on appelle ordinairement des humeurs, existaient tous formés dans le sang, d'où les différens organes les séparaient, comme l'indique le mot sécrétion, qui est très-inexact, et que l'on devrait bannir du vocabulaire physiologique. Aujourd'hui, ces phénomènes, sur lesquels il reste un grand nombre de connaissances à acquérir, sont rapportés à un travail particulier, à une préparation exécutée par les différens organes où se fait la sécrétion, et qui sont regardés comme autant de filtres actifs et animés, dont

(1) La secrétion des larmes, de la salive, du suc gastrique, de la bile, du lait, de la semence, sont évidemment des phénomènes dont l'examen doit faire partie de l'histoire particulière de chacune des fonctions, à l'exercice desquelles l'usage de ces différentes liqueurs contribue.

(2) La transpiration pulmonaire, la transpiration cutanée, l'action des organes urinaires sont des excrétions.

on peut modifier et changer à volonté les produits par l'application de différentes causes d'irritation (1).

Presque toutes les grandes fonctions, telles que la sensation, la locomotion, la digestion, la respiration, la génération, etc., présentent des sécrétions; et l'on ne peut guère regarder comme sécrétions spéciales et susceptibles d'être examinées isolément, que la transpiration cutanée et la sécrétion urinaire.

La transpiration, à laquelle nous rapporterons dans la suite plusieurs considérations d'hygiène

---

(1) Lorsque par divers stimulans l'action des organes secréteurs est augmentée, les qualités du produit de cette action annoncent ce changement d'une manière bien sensible. Ainsi un accès de colère imprime à la salive d'un animal des caractères vénéneux, une irritation mécanique de la glande lacrymale fait verser des larmes brûlantes : dans le corrisa (vulgairement rhume de cerveau), le mucus nasal est corrosif; le lait d'une très-bonne nourrice s'altère subitement par l'influence d'une violente émotion; et souvent dans les femmes qui ont des fleurs blanches, le liquide, plus abondamment sécrété par la membrane muqueuse du vagin, change subitement de nature par le seul effet du coït, et acquiert alors une propriété assez irritante pour occasionner une gonorrée éphémère.

très-importantes, ne présente, relativement à la physiologie comparée de l'homme et de la femme, qu'un très-petit nombre de résultats.

L'appareil affecté à cette fonction, la peau, sert d'enveloppe à toutes les parties extérieures du corps : ce tissu, compacte, serré chez les hommes, paraît plus blanc, plus épanoui chez les femmes ; les brunes, sur-tout, présentent cette souplesse, ce poli de la peau qui donnent des impressions si voluptueuses à l'organe du toucher ; et Winckelmann a eu raison de dire que les personnes qui préfèrent les brunes aux blondes, se laissaient prendre par le toucher plutôt que par les yeux. Il faut aussi remarquer que chez les femmes la peau est plus transparente et cache moins les veines, dont la couleur, affaiblie par l'épiderme, donne ces nuances d'azur que l'œil charmé suit avec tant de plaisir à la surface du sein et de toutes les parties où le derme a moins d'épaisseur.

Les différentes parties que l'anatomiste retrouve dans la composition de la peau sont profondément le chorion ou cuir, le tissu réticulaire, les papilles et l'épiderme.

Le chorion forme essentiellement l'enveloppe qui protège nos parties. Ce tissu particulier a une vitalité très-bornée, et paraît, comme le

remarque Bichat (1), étranger à presque tous les phénomènes qui se passent à la surface de la peau, et qu'il faut principalement rapporter aux papilles ou au tissu réticulaire.

Le chorion, suivant l'observation du même anatomiste (2), a beaucoup moins d'épaisseur chez les femmes; et le tissu cellulaire, qui lui correspond, a plus d'expansion et d'élasticité, ou se trouve rempli d'une quantité plus considérable de graisse (3).

Le tissu réticulaire est, relativement à la transpiration, la partie la plus importante de l'organe de la peau. C'est un réseau que composent

---

(1) Bichat, *Anatomie générale*, sec. Part., tom. IV, p. 654.

(2) Ouvrage déjà cité, vol. id., p. 647.

(3) Dans l'état ordinaire, le tissu réticulaire contient chez les hommes de la race cocasienne une humeur blanchâtre, et chez les noirs, une substance noire qui teint la peau de sa couleur. Le sang ne pénètre pas habituellement dans le tissu réticulaire, il y est appelé par différentes irritations; mais plus facilement à la face, dont le système capillaire paraît uni par de nombreuses sympathies avec la plupart des organes intérieurs. *Voy.* Bichat, ouvrage déjà cité, tom. IV, p. 659 et 661.

les vaisseaux les plus délicats, les plus déliés, et dans lesquels la nature dépose l'albâtre et l'azur dont est formé le coloris de la jeunesse et de la beauté. Ce tissu semble avoir plus d'épanouissement et de turgescence chez les femmes, sur-tout au visage, où sous l'influence de diverses émotions, il livre si aisément un passage au sang (1) ; comme on le voit dans la rougeur subite et passagère que font naître les impressions de la pudeur, de la colère, du dépit, de l'amour et du plaisir.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que nous avons dit sur les papilles dans notre parallèle des organes des sensations. Nous remarquerons seulement qu'il ne faut pas les confondre avec de petites saillies cutanées (2) qui se dessinent fortement sous l'épiderme, et altèrent le poli et la douceur de la peau. Les femmes ont beaucoup moins de ces aspérités, sur-tout à la surface du sein, au côté interne des cuisses, du

(1) Dans la jeunesse, cette turgescence, cette expansion du tissu cellulaire se manifestent et font place, dans un âge plus avancé, à une sorte d'obesité à laquelle les hommes sont moins sujets.

(2) Bichat remarque que ces saillies sont formées par de petits paquets cellulaires, vasculaires ou nerveux, etc. *Voy.* son *Anatomie générale*, t. IV, p. 666.

bras et de l'avant-bras, où la peau est sensiblement plus unie.

L'action de l'organe dont nous venons d'indiquer quelques particularités chez les femmes, constitue ce que l'on appelle la transpiration, c'est-à-dire, l'extraction, et peut-être la combinaison de différens produits hétérogènes (1), qui, ne pouvant faire partie de l'organisation, sont déposés à la surface, où la chaleur vitale et la force dissolvante de l'air achèvent leur expulsion.

La transpiration paraît beaucoup moins abondante chez les femmes; elle a sur-tout, dans certaines parties, une odeur qu'il serait difficile d'exprimer, mais qu'un odorat exercé parvient aisément à distinguer chez les femmes qui jouissent avec plénitude de tous les attributs de leur sexe, et qui sont femmes jusque dans leur atmosphère.

(1) La division extrême des capillaires de la peau et de ses vaisseaux exhalans, cette division si favorable aux changemens de composition et au développement de l'affinité; la diversité de la transpiration dans les diverses parties, ses changemens d'odeur et d'activité dans plusieurs cas, permettent de regarder la transpiration comme une élaboration, une formation très-active de différens produits, et non comme une simple exhalation.

Les organes de la reproduction paraissent avoir une grande influence sur la qualité des liqueurs qui sont excrétées par la peau.

» Les bons mâles, dit Bordeu, sont plus velus, plus odorifères que les eunuques. L'odeur de certaines femmes, qu'un médecin de Paris comparait à celle des singes, ne rebute que les tièdes. On sait qu'elle n'étonnait pas Henri IV. Les femmes plus instruites que cette dame Romaine, qui croyait que tous les hommes puaient comme son mari, ne craignait pas l'odeur des mâles. Il est vrai d'une autre part, que ceux qui vivent dans la continence ne prennent point assez garde que leur négligence et leur malpropreté ne sont pas les seuls moyens de repousser les tentations. La nature se fortifie, et l'amour germe sous la haire.

Les ongles et les poils, que l'on rapporte ordinairement à la peau, ne présentent qu'un très-petit nombre de différence dans la femme.

Les ongles sont plus élégamment disposés, et leur couleur, plus rosascée, semblerait démontrer que leur tissu a moins de densité et plus de transparence.

Les poils, dans l'homme, poussent avec une plus grande activité et plus abondamment : mais chez les femmes, les poils les plus longs, ceux

qui, sous le nom de cheveux, couvrent et décorent la tête, sont plus beaux, blanchissent et tombent beaucoup plus tard. Dans les deux sexes, ces parties, sur lesquelles nous aurons occasion de revenir, ont des usages très-importans : leur pousse plus ou moins active, leur coupe dans certaines circonstances de maladie, les diverses modifications qu'on leur fait subir par la coëffure, ne sont pas des choses indifférentes : et les médecins physiologistes ne pouvaient voir avec plaisir il y a quelques années, ces cheveux étrangers et hétérogènes, ces dépouilles, pour la plupart dérobées à la tombe, et ces perruques de toutes couleurs sous lesquelles nos Athéniennes modernes cachaient, et rendaient presqu'inutiles des organes auxquels la nature a assigné des fonctions, dont la cessation ou la perversion doivent nécessairement porter quelques atteintes à la santé.

L'APPAREIL URINAIRE, que nous devons maintenant considérer d'une manière rapide et générale, est composé de deux parties bien séparées, 1°. l'organe élaborateur et sécréteur ou les reins et les urtères; 2°. l'organe excréteur ou la vessie et le canal de l'urètre. Cette dernière partie diffère seule dans la femme, où elle est isolée, beaucoup plus courte, moins tortueuse et moins étroite : elle

se prête facilement à l'expulsion des petites concrétions de la vessie, et les femmes doivent à cette disposition, d'être beaucoup moins exposées que les hommes aux maladies cruelles qui résultent des calculs urinaires.

L'urine, en outre, est beaucoup moins chargée, et plus souvent rapprochée des caractères particuliers que lui impriment les affections spasmodiques. Chez les nourrices, elle contient une quantité de phosphate de chaux beaucoup moins considérable. La suppression des règles et la grossesse les rendent plus épaisses,

§ V. *Fonctions générales de nutrition.*

Ces fonctions, qui sont la nutrition proprement dite, la calorisation et la transpiration générale offrent, dans l'organisation propre à la femme, des différences qui prouvent jusqu'à quel degré de profondeur le cachet du sexe paraît avoir pénétré.

Le siége et l'instrument de ces grands phénomènes de la vie ne consistent pas dans un appareil distinct et isolé, comme les systêmes d'organes auxquels nous avons rapporté la digestion, la respiration, la sensation, etc., etc.; ils sont formés, suivant toutes les probabilités physiologiques, par un parenchisme nutritif,

jeté, répandu par la nature dans tous les organes dont il forme la base. On regarde ce tissu comme un canevas cellulaire, vasculaire et nerveux (1) dans lequel la matière, sans cesse divisée, agitée et tourmentée par des forces dont le chimiste ne peut imiter les opérations, s'élabore, se tamise et se prête aux combinaisons les plus variées.

Ce canevas cellulaire, et formant ce que Buffon appelle un moule actif et élaborateur, paraît plus abondant chez les femmes : il est plus dilaté, et plus rempli de liquides : pendant la plus belle saison de leur vie il jouit d'une tonicité plus marquée, et d'une force expansive qui donne à la jeunesse ces formes si doucement arrondies, et ces contours qui flattent si agréablement les yeux et le toucher.

Cette disposition de l'organe nutritif chez les femmes, donne à toutes leurs parties cette souplesse, cette flexibilité qui les rend susceptibles

---

(1) Ce tissu nutritif, qui forme la trame de toutes les parties, résulte de l'enlacement des systêmes que Bichat appelle systêmes généraux, parce qu'universellement distribués, et par-tout présens, ils forment en dernier résultat, les parties constituantes de tous les organes. *Voy. l'An. gén.* tom. Ier., pag. 1 et 2.

de supporter impunément, et en cédant avec souplesse, les grands changemens et les révolutions orageuses qui marquent les différentes périodes de leur vie.

Cette disposition paraît déterminée par la nature même, et tient essentiellement au caractère physique et au mode de vitalité de la femme. Il est certain, au moins, disent les partisans des causes finales, que ce sexe est assujéti à des crises, qui bouleverseraient tous les organes s'ils offraient une trop forte résistance. Certaines parties du corps de la femme sont exposées à des distensions, des chocs et des compressions considérables; et ces effets ne pouvaient avoir impunément lieu que par cette circonstance de structure, qui rend les parties propres à céder à l'impulsion des causes qui peuvent agir fortement sur elles, et à se suppléer réciproquement lorsque leurs fonctions respectives sont dérangées. La nature, dans l'organisation propre à l'homme, surmonte les obstacles par une violente réaction; dans l'organisation de la femme, elle paraît éviter ou détruire tout effort nuisible, en cédant de proche en proche, en décomposant et affaiblissant les chocs au moyen de la souplesse générale des différens organes. Si la vigueur, le tissu compact et résistant sont essentiels

à l'homme, il semble qu'une certaine faiblesse contribue à la perfection de la femme. *Voy. Roussel, o. c.*

La nutrition proprement dite, l'accroissement, la destruction des différentes parties, leur réparation et l'entretien d'une température uniforme, malgré la chaleur ou le froid extrêmes des milieux, tels sont les différens résultats généraux de l'action de l'organe nutritif. Les circonstances de sexe leur impriment, ainsi qu'au tissu où ils sont produits, des caractères assez remarquables.

La nutrition proprement dite nous offre une véritable assimilation, une métamorphose de la matière nourricière qui, diversement préparée dans les différens organes, devient partie musculaire dans le muscle, substance vasculaire dans les vaisseaux, liqueur laiteuse dans les mammelles, partie cérébrale, et peut-être fluide éthéré dans le cerveau. Cette fonction de nutrition commence immédiatement après la conception : depuis cette époque jusqu'au moment où l'ébauche humaine se dessine dans l'embryon, elle est moins active, suivant Hippocrate, chez l'individu mâle que dans l'individu de sexe opposé (1).

(1) Si l'opinion d'Hippocrate était confirmée, l'embryon mâle serait formé trente jours après la

Cette opinion ne paraît pas fondée. Après la naissance, au moins, cette marche prétendue du premier développement serait changée, puisque la nutrition et l'accroissement se font avec beaucoup plus de rapidité chez les femmes. Leur structure intérieure, leurs formes externes, leurs facultés, tout se développe d'une manière très-prompte; la nutrition fait des progrès rapides, et le corps de la femme est ordinairement, à 20 ans, aussi formé que celui de l'homme l'est à 30.

La beauté et les grâces demanderaient-elles donc en effet moins de travail et de tems à la nature que les attributs, de grandeur, de force et de majesté?

La nutrition, chez plusieurs femmes, languit quelquefois jusqu'à l'époque où les organes sexuels entrent en action et déterminent un ébranlement, sous l'influence duquel l'accroissement s'accomplit.

Après la puberté, diverses circonstances occasionnent chez les femmes des différences dans la marche du travail nutritif. Plusieurs femmes,

conception, et l'individu femelle quarante jours après la même époque. *Voyez* Hippocrate, *de Natura Pueri*, Sect. X.

par exemple, maigrissent sensiblement, et perdent leur fraîcheur pendant la grossesse et l'allaitement. Ces deux états produisent, dans un plus petit nombre de cas, un effet contraire chez d'autres femmes, auxquelles ils donnent pendant toute leur durée, une fraîcheur et un embonpoint qui disparaissent aussitôt après.

Des dispositions particulières dans l'action des systêmes nutritifs de l'homme et de la femme paraissent avoir une grande influence sur la nature et la marche des dérangemens organiques. Chez les hommes, les maladies sont ordinairement plus violentes, plus aigues, et se terminent plus souvent par des crises. Les femmes, au contraire, sont plus sujettes à ces maladies, que leur longue durée a fait nommer chroniques par les médecins. Leurs maladies aigues ont une marche lente, irrégulière, douteuse; et des phénomènes critiques en marquent plus rarement la terminaison.

Les affections morbifiques qui sont propres aux femmes, et qui sont en très-grand nombre, les révolutions périodiques de la menstruation, ainsi que les phénomènes de la gestation, de l'accouchement et de l'allaitement, peuvent expliquer, jusqu'à un certain point, pourquoi la nutrition chez les femmes ne se prête que

très-difficilement aux maladies goutteuses et aux rhumatismes, qui tourmentent si cruellement les hommes (1).

Pendant tout le tems où la femme n'est pas rendue à la vie individuelle et solitaire, son organisation est trop occupée par tous les grands événemens de la vie de l'espèce, pour souffrir le développement de ces différentes maladies.

Après la dernière et la plus orageuse époque de la vie, lorsque la révolution appelée tems critique a rendu à leur calme primitif les organes de la reproduction, les femmes qui différaient moins des hommes pendant leur premier âge, s'en rapprochent dans leur dernière saison,

(1) Les chimistes attribuent la goutte à la présence de l'acide phosphorique : cet acide, en effet, peut occasionner plusieurs phénomènes secondaires de la maladie ; mais l'en regarder comme la cause primitive, n'est-ce pas prendre l'effet pour la cause ? Cette dernière semble préparée par un dérangement dans la nutrition ; et l'acide phosphorique qui se trouve dans les urines au moment de la terminaison des accès goutteux, n'a pas concouru davantage à la formation de cet accès, que les matières expulsées de l'organisation, à la fin de certaines maladies aigues, n'avaient contribué à la production de ces maladies. Du reste, cette question mériterait un plus long examen.

et perdent avec leurs charmes une partie de leurs caractères. Alors elles sont plus sujettes aux maladies dont nous venons de parler ; leurs traits n'ont plus la même finesse, la peau perd de son poli et de sa douceur ; quelquefois des poils assez nombreux viennent ombrager le menton ; les muscles de la face se prononcent davantage, et, en général, les différences qui distinguent les deux sexes perdent chaque jour un peu de leur expression : cependant, si on remarque que les cheveux tombent et blanchissent plus tard chez les femmes ; que les mailles de leur tissu cellulaire se remplissent ordinairement, et se chargent d'une plus grande quantité de graisse ; enfin, que leur nutrition conserve plus longtems un certain degré de force, et que leur longevité sur-tout a beaucoup plus d'étendue, on sera conduit à voir, que malgré les similitudes établies par l'âge entre les hommes et les femmes, celles-ci conservent toujours en grande partie une constitution particulière, et qu'elles vieillissent, déclinent et meurent à leur manière.

La calorisation comparée dans les deux sexes ne nous fournit aucun trait remarquable pour notre parallèle. Nous parlerons d'ailleurs avec détail de cette importante fonction dans la IIe Partie de cet ouvrage.

Ve. ARTICLE.

De la Génération.

Les organes et les actes de la vie, dont nous venons d'indiquer les principaux traits dans l'homme et dans sa compagne, ne constituent qu'une existence personnelle, une manière d'être isolée et solitaire. Il est un autre mode d'existence plus étendu, plus important, une vie de l'espèce que la nature dispose, prépare avec lenteur, et dont elle manifeste la faculté avec une sorte de luxe et de pompe réservés à ses plus grandes opérations.

Les deux sexes, considérés dans ce nouveau développement de leur vitalité, doivent maintenant nous occuper, et deviennent le sujet d'un examen qui va déterminer enfin ce parallèle physiologique.

Chez les individus mâles et femelles, les organes de la génération sont pendant long-tems dans un état d'imperfection et d'ébauche : cependant, l'exquisse de ces organes commence à se distinguer même dans le fœtus, déjà développé à la vérité, et assez éloigné de cette époque où, faible embryon, il n'offrait à l'observateur

qu'un rudiment gélatineux, dans lequel de simples linéamens faisaient à peine deviner et reconnaître les premiers traits de l'organisme et la distribution de ses différentes parties.

L'époque où les marques du sexe sont observables, ne peut être assignée d'une manière positive et avec exactitude. Stahl l'a fixée entre le 2e. et le 3e. mois. Levret prétendait reconnaître le sexe beaucoup plutôt (1) ; et Riolan dit avoir observé sur un fœtus d'un mois une scissure qu'il a prise pour la vulve.

Hippocrate a donné pour signes du sexe, de l'enfant que la mère porte dans son sein, des phénomènes dont il est impossible de déduire aucune espèce de présage ni de conclusion (2).

Après la naissance, et chez les sujets bien conformés, les marques extérieures du sexe sont faciles à reconnaître, et n'ont une expression incertaine et capable de donner lieu à de singulières méprises, que dans des circonstances d'anomalie ou de monstruosités, dont différens exemples ont été pris quelquefois par des ob-

(1) Levret prétendait distinguer le sexe sur le fœtus à la fin du 1er. mois. Voyez son *Traité d'Accouchement*.

(2) Mulier pregnam si quidem marem gestat, bene colorata, si vero fœminam male colorata. Aphos. 42, sect. 5.

servateurs superficiels pour des véritables hermaphrodites. Au moment de la puberté, tous les attributs se prononcent davantage ; et les formes, jusqu'alors équivoques, prennent un caractère qui ne laisse aucun doute sur le sexe : c'est à cette époque qu'il faut observer les organes de la reproduction, et qu'il importe de les comparer 1°. relativement à leur composition ; 2°. relativement à leur influence sur les autres parties.

§ I. *Analyse anatomique des organes de la génération.*

DANS l'homme, tout l'appareil sexuel peut se rapporter à deux divisions : 1°. aux organes d'élaboration du principe prolifique ; 2°. aux organes de fécondation.

L'organe d'élaboration, cet organe où se travaille lentement, et à l'aide de circonstances de structure convenables, le fluide prolifique, est composé d'une partie glanduleuse (1) ; de ses canaux (2), qui conduisent la liqueur séminale dans un réservoir (3), où elle est recueillie

(1) Les testicules.

(2) Le canal déférent.

(3) Les vésicules séminales.

et se conserve jusqu'au moment de son emploi pour la reproduction.

L'organe d'émission se réduit au membre viril et au réservoir dont nous venons de parler. Le membre viril nous offre principalement dans sa structure, un conduit excréteur chargé d'une double fonction (1), et sur les côtés de ce conduit, un tissu particulier nommé corps caverneux par les anatomistes.

Appelé par le stimulant du plaisir, retenu par un resserrement spasmodique, le sang afflue dans les nombreux vaisseaux capillaires du tissu caverneux, et produit le phénomène de l'érection. L'irritation augmente ensuite et se propage, le spasme général arrive au plus haut degré ; et pressée par une action musculaire, chassée de plus par les parois contractiles de son réservoir, la semence jaillit au loin, et opère la fécondation au milieu des transports de l'amour et du plaisir.

Malgré les rapprochemens que l'on a voulu établir entre les organes mâles et les organes femelles, d'autres phénomènes et une structure différente nous sont présentés dans la manière dont la femme contribue à la reproduction :

(1) Le canal de l'urètre.

moyens, événemens, résultats, tout diffère ; le plaisir lui-même a sa nuance propre, son caractère ; il n'est sans doute ni plus faible ni plus fort, il est autre ; il varie comme l'organisation des individus qui en éprouvent la délicieuse impression.

L'appareil féminin nous offre trois divisions, savoir : 1°. l'organe de la germification ; 2°. celui de la gestation ; 3°. les parties extérieures, ou les organes de préparation.

Les organes de la germification, les ovaires, que l'on a sans fondement comparés aux testicules, sont profondément situés : leur structure intime, comme celle de plusieurs parties, est entièrement inconnue ; mais leur emploi, ainsi que celui des fleurs femelles, paraît consister dans la formation de germes ou corpuscules, auxquels il ne manque pour vivre et se développer, que l'impulsion, le stimulant fourni par le sexe opposé.

Les ovaires ne paraissent pas avoir d'autres fonctions. En vain Buffon, dans ses paradoxes physiologiques, a cherché à les comparer aux testicules : la différence de ces organes est tranchée ; rien qui puisse être comparé à la sécrétion séminale ne se rencontre dans l'appareil sexuel de la femme, et la liqueur dont le plaisir ouvre plus



ou moins abondamment les sources dans cet appareil, est d'une nature différente, et ne sert point à la reproduction.

Les trompes utérines font partie de l'organe de la germification; elles en sont les conduits excréteurs : ébranlées, émues dans la secousse générale de l'amoureux plaisir, elles appliquent, au moment de la conception, leur pavillon contre l'ovaire, et conduisent ensuite le germe fécondé dans l'organe de la gestation, avec lequel elles communiquent.

Ces trompes, trop irritées, et, livrées à une excitation fréquente et habituelle, se désorganisent, s'obstruent même, et alors ne peuvent plus remplir les fonctions que la nature leur avait assignées. Il paraît que c'est à une semblable cause qu'il faut attribuer souvent la stérilité des courtisannes et des femmes qui s'abandonnent sans pudeur et sans économie à tous les excès d'une fureur érotique.

L'*utérus*, constitue seul l'organe de la gestation. Sa structure, son développement pendant la grossesse, ses hémorragies périodiques après l'époque de la puberté; enfin, son mécanisme dans l'accouchement et ses nombreuses influences sur la santé, les maladies, les goûts, les mœurs, les appétits de la femme,

tout se réunit pour intéresser dans l'histoire de cet organe.

Cette partie, que la nature tient long-tems en réserve, et qu'elle laisse ensuite s'éteindre et se flétrir après l'avoir fait servir à ses vues impérieuses, livre passage au principe prolifique émané du mâle, se referme ensuite, reçoit le produit de la conception, se développe, sert de premier asile au germe fécondé, lui fournit ses matériaux nutritifs, et le chasse ensuite avec effort et douleur, lorsque devenu fœtus à terme, il peut vivre de sa vie propre, et exercer toutes les parties de son organisation.

La réaction, l'influence de l'*utérus* sont des phénomènes bien remarquables, et dont l'observation n'a point échappé aux anciens médecins, ni aux philosophes. Frappé de ces effets, Platon a regardé la matrice comme un corps animé d'une vie particulière, comme une sorte d'animal, auquel il suppose des goûts, des mœurs, des appétits et des passions.

Vanhelmont a adopté aussi cette manière de voir, qu'il exprime de la manière suivante: *propter solum uterus mulier est, id quod est.*

Les autres parties du même appareil concourent nécessairement à plusieurs des effets que

l'on a rapportés exclusivement à l'*utérus* ; et tout expliquer par les irradiations de cet organe, dont la sphère d'activité est sans doute très-étendue, c'est exagérer ses sympathies, son empire et ses relations.

L'observation suivante paraît au moins prouver que le défaut de matrice ne s'oppose pas entièrement au besoin de l'amour, et aux nouveaux sentimens que font naître les changemens qui s'opèrent à l'époque de la puberté. Cette observation est consignée dans les *Mémoires de la Soc. Médic. d'Émulation.* La personne qui en est le sujet se montra, pendant les premières périodes de la vie, avec les apparences de tous les caractères du sexe féminin. A 20 ou 21 ans, elle voulut user des organes dont elle se croyait pourvue : vains desirs, essais stériles, efforts superflus ; cet être, d'ailleurs véritablement monstrueux, n'avait rien au-delà d'une vulve bien conformée ; et les recherches les mieux dirigées ne purent faire trouver une matrice. Tout se réduisait à l'ouverture extérieure, qui faisait illusion, et à un petit canal terminé en cul-de-sac, et présentant un vagin à peine ébauché.

Les parties extérieures de la génération, dans les femmes, forment les organes que nous avons appelés organes de préparation, parce que leur

excitement est le premier degré de la secousse générale qui doit opérer la conception. Ces parties jouissent d'une extrême sensibilité : l'une d'elles, la seule qui dans l'appareil féminin rappelle quelques traits de l'appareil mâle, est sur-tout sensible au plus haut degré ; elle paraîtrait bornée à former un organe de volupté, si le plaisir lui-même n'entrait pas comme un des moyens de la nature dans l'opération par laquelle les espèces se perpétuent et se renouvellent.

La partie dont nous venons de parler varie beaucoup dans les femmes ; et ses différentes dimensions, ainsi que ses divers degrés de sensibilité déterminent une foule de nuances et de diversités dans la manière de jouir. Son prolongement extraordinaire a présenté quelquefois les apparences de l'hermaphrodisme. Cette circonstance d'organisation paraît aussi avoir une grande influence sur les goûts et les penchans de certaines femmes qui, chérissant d'autant moins les hommes, qu'elles leur ressemblent davantage, se livrent à des habitudes stériles, à des plaisirs sans résultats, et pour parler la langue de Rousseau, tournent au préjudice de l'espèce, l'attrait donné pour la conserver.

§ II. *Sphère d'activité des organes de la Reproduction.*

RIEN n'est isolé dans l'économie vivante ; toutes les pièces, toutes les parties font systême, se prêtent un mutuel appui, agissent les unes sur les autres, et entretiennent, exécutent ainsi par un commerce actif de mouvemens et de sentimens, le brillant phénomène de la vie : cependant, le département, la sphère d'activité des différens organes n'ont pas une égale étendue ; les uns, comme le cœur, le cerveau, le poumon, l'estomac règnent au loin, embrassent dans leur empire toutes les parties de l'organisation ; et quelque soit le moyen de leurs vastes sympathies, ont un pouvoir auquel celui d'aucun autre organe ne peut être comparé ; il faut peut-être, néanmoins, en excepter les organes reproducteurs ; du moins, à l'époque où leur développement est achevé, ces organes sont puissances du premier ordre, et leur empire, leur règne, alors dans tout son éclat, s'annoncent par une suite de phénomènes, dont la connaissance appartient à une physiologie comparée de l'homme et de la femme.

La première influence des organes de la reproduction dans les deux sexes, se révèle en partie par plusieurs des symptômes de la puberté : ces phénomènes, ces changemens qui dérivent de l'action d'un centre de vitalité jusqu'alors oisif et borné dans ses relations, paraissent à la surface, ou impriment une nouvelle direction, un nouveau caractère aux organes profondément situés, et aux fonctions dont ces organes sont les instrumens.

Les changemens opérés à la surface consistent, pour les hommes, dans une expression plus décidée, moins adoucie de tous les traits, dans la saillie des muscles, et sur-tout, dans la teinte un peu rembrunie de la peau, dans la pousse de la barbe, et des poils en général qui couvrent plus ou moins abondamment différentes parties du corps, suivant les divers tempérammens. Tous ces effets n'ayant pas lieu chez les mâles que l'on a privés très-jeunes des attributs de la virilité, on peut raisonnablement conclure qu'ils dépendent d'une impulsion et d'une direction données par les organes reproducteurs à toutes les parties du corps.

Dans la femme, les changemens que la même cause détermine à la surface, se manifestent sur-tout par un épanouissement général

du tissu cellulaire, qui se trouve comprimé et resserré dans l'homme; par le fini de tous les contours, la délicatesse, le coloris de la peau, et le nouvel état du sein, qui, cependant, demeure dans un état d'ébauche et d'imperfection, si l'*utérus* languit, et se décide lentement à remplir les fonctions qui lui sont assignées.

Relativement à ces divers changemens de la surface du corps, on peut aisément remarquer que dans l'homme, la force, la majesté et une beauté plus sévère remplacent les graces juveniles, et que la femme perd aussi les graces du premier âge, mais pour en acquérir de nouvelles et de plus séduisantes.

Les changemens moins superficiels que l'influence des organes de la reproduction établit, et qui sont communs aux deux sexes, s'annoncent par une altération remarquable dans la voix, et par la sensation d'un engourdissement et d'une douleur particulière aux aînes, à d'autres parties glanduleuses et dans les articulations.

Une certaine confusion dans les idées qui a été bien observée par les instituteurs philosophes, des goûts, des habitudes nouvelles, et quelquefois le développement de certaines maladies, ou leur guérison par une forte crise, peuvent

aussi être regardés comme des effets profonds et intérieurs de l'influence des organes de la reproduction. Les suites de la castration pratiquée à différentes époques de la vie, sur l'homme ou sur les animaux, nous démontrent d'une autre manière combien les irradiations de ces mêmes organes sont puissantes.

Voici, à ce sujet, le résultat de plusieurs expériences que Russel a faites sur les cerfs.

Si cet animal, dont la puberté et les amours brillent d'un si bel éclat et se manifestent par un luxe et par une exubérance de vitalité si remarquables, est privé très-jeune des attributs de son sexe, tout languit ; sa chair est molle et sans consistance ; son bois est arrêté dans sa végétation, ou se trouve réduit à une ébauche, qui annonce la faiblesse et l'impuissance de l'animal (1). Ainsi, chez l'homme,

---

(1) EXPÉRIENCES DE RUSSEL.

1re. *expérience.* Un cerf très-jeune fut soumis à la castration ; dans la suite, point de bois.

2e. *expérience.* Un cerf plus âgé subit la même opération ; il eut seulement un bois ébauché.

3e. *expérience.* Un cerf encore plus âgé fut châtré d'une manière incomplète ; son bois se développa mieux

les bulbes, d'où doivent jaillir les poils, sont oisifs, inactifs, si un acier destructeur a tari pour jamais les sources de la vie reproductive. Bordeu, dans son analyse médicinale du sang, ouvrage immortel, et dont toutes les pages sont marquées au coin d'un esprit supérieur qui appelle et prépare les progrès de la postérité, Bordeu a décrit aussi, mais à sa manière et avec quelque détail, les effets de la castration et la modification nouvelle de l'organisme à la suite de cette opération. Nous croyons devoir, à ce sujet, lui emprunter le fragment suivant :

« Les eunuques perdant la vertu d'engendrer, perdent aussi cette vertu particulière propre aux mâles ; leurs forces diminuent ; leur pouls perd de son ressort, leur ame perd de son activité : cependant ils grandissent comme les autres hommes, et même plus à proportion ; ils deviennent plus gras ; leurs chairs sont plus mollettes ; ils

---

la partie qui répondait au testicule du même côté qu'on avait respecté en poussa avec plus d'activité.

4ᵉ. *expérience.* Deux cerfs adultes furent châtrés : leur bois poussa cependant après cette opération ; mais ses rameaux furent moins longs, et dans la suite, ni la membrane villeuse, ni le bois lui-même ne tombèrent.

sont moins constipés ; ils ont la vue moins perçante. On connaît le phénomène arrivé à leur voix ; et on observe à-peu-près les mêmes changemens dans les animaux qu'on châtre. Dans les hommes, au contraire, qui jouissent de tous leurs droits naturels, et dans lesquels la sécrétion de la semence se fait aisément, cette liqueur rentre dans la masse des humeurs; elle est gélatineuse, spiritueuse ; elle a la vertu de consolider les parties et de les nourrir ; elle irrite et stimule toutes les fibres ; elle est la cause de cette odeur fétide qui s'exhale des mâles vigoureux ; elle produit des effets admirables ; elle doit enfin être regardée comme un *stimulus* particulier de la machine ».

« La semence qui reflue des testicules renouvelle et remonte la vie et le tempéramment ; elle entretient le ton de vigueur qui lui est propre. Les eunuques manquent de ce viatique journalier, et ils sont par-là privés d'un grand nombre de propriétés réservées pour les mâles bien conformés. Les eunuques roulent et passent leur vie sur les effets du premier jet de semence qui les vivifia : semblables, à cet égard, aux enfans, ils n'ont d'activité mâle et séminale que celle de leurs pères ; la puberté et le developpement du *stimulus* séminal est une époque

perdue pour eux, de même que les effets journaliers de ce *stimulus*.

Il est vraisemblable que des phénomènes analogues seraient produits chez la femme, si l'on pouvait également anéantir avant l'époque de la puberté le foyer de vitalité qu'elle recèle dans son sein : on pourrait même l'assurer, en appliquant à l'histoire de l'espèce humaine, les résultats de différentes expériences faites sur les animaux. « Une femme eunuque n'est pas un phénomène inconcevable, dit Bordeu. On a coutume, dans quelques provinces, de chaponer, comme on dit, les jeunes poulardes. Cette opération les met hors d'état de faire des œufs, et leur fait fuir le coq. (On leur a coupé les cornes flottantes de la matrice qui vont aboutir et se joindre à l'ovaire pendant le travail de l'amour et de la ponte). Il est vérifié que les œufs de ces volailles, le goût de leur chair et leur graisse se ressentent sensiblement de l'opération qu'on leur a faite, de même qu'aux jeunes truies. Cette opération paraît équivalente à celles qu'on fait sur les mâles en les châtrant.

« Ces femelles mutilées mènent, comme les chapons, une vie triste, solitaire et mélancolique : elles fuient la société, et passent leurs jours en récluses ; elles ne servent pendant leur

vie, ainsi que les chapons, qu'à élever les enfans des autres. J'en ai vu, que les coqs les plus bouillans fuyaient et dédaignaient ; il y en a pourtant de plus traitables, et qui ne paraissent pas fâchés de travailler une terre ingrate et stérile. Ces phénomènes prouvent que les femelles sont sujettes, ainsi que les mâles, à recevoir des parties de la génération un surcroît de vie qui les ranime et les échauffe. Les femmes sont certainement dans le même cas ».

L'état le plus convenable et le plus naturel, après la puberté, c'est l'état de mariage. Si les vues de la nature ne sont pas remplies ; si en refusant de satisfaire le besoin impérieux de l'amour on contrarie, on détourne cette surabondance de vie qui cherche à se propager et à se répandre, les organes de la reproduction acquièrent alors, dans les deux sexes, une énergie trop considérable, se dérangent par une accumulation du principe de l'irritabilité, et dans leur réaction violente et désordonnée bouleversent, agitent de leur trouble tous les points de l'organisation.

Cette action des organes reproducteurs sur le système nerveux, cette sensation intérieure qui constitue l'amour physique, les effets généraux de son intensité dans les cas de célibat

forcé, et de virginité par la contrainte des préjugés, ne sont pas exactement semblables dans les deux sexes, et présentent des phénomènes qui méritent d'être comparés. Dans plusieurs animaux, le besoin de se reproduire, le rut et les actions qui en dépendent, ont généralement un caractère remarquable de violence et d'énergie: dans plusieurs espèces, les mâles n'expriment même le nouveau besoin qui les tourmente que par des courses impétueuses, des fureurs, et même souvent par des convulsions; les oiseaux, sur-tout, présentent des exemples d'un amour aussi violent:

C'est Vénus toute entière à sa proie attachée.

Les perroquets, les bouvreuils, les sereins vont jusqu'à éprouver des accès d'une véritable épilepsie, lorsqu'ils sont séparés de leur femelle, que le même besoin ne paraît pas affecter d'une manière aussi violente. On a pu remarquer ces effets dans les sereins : si privés de leurs femelles, ils la voient sans pouvoir l'approcher, ils chantent continuellement, et ne cessent qu'au moment où cette scène d'amour et de désespoir se termine par un accès d'épilepsie.

Le besoin de l'amour est rarement accompagné pour l'homme de circonstances semblables.

« Il y a des hommes, dit Buffon, auxquels la chasteté ne coûte rien. J'en ai connu qui jouissaient d'une bonne santé, et qui avaient atteint l'âge de 25 à 30 ans, sans que la nature leur eût fait sentir des besoins assez pressans pour les déterminer à les satisfaire en aucune façon ». Cependant, si l'action des parties génitales domine au point de former un tempéramment érotique bien caractérisé ; si une imagination ardente et un célibat forcé ajoutent à la force de ce tempéramment, ses irradiations deviennent bientôt excessives, et déterminent un désordre général, des fureurs, du délire, et quelquefois même un état continu d'aliénation.

On a cité plusieurs exemples de ces effets physiologiques de l'amour.

Celui du soldat que l'on pendit, il y a environ 60 ans, à Montpellier, est assez généralement connu. Cet homme, absorbé par un amour physique dont la violence était extrême, rencontre presque dans un moment d'accès une jeune fille qui portait tranquillement sur sa tête un vase rempli d'eau. Cette vue l'enflamme, une fureur érotique le saisit : la fille, son vase, tout est renversé ; et sans penser à la publicité du lieu ; sans avoir égard aux cris et à la défense de sa victime ; malgré les clameurs et les coups

de la multitude qui l'accable, ce soldat, véritablement réduit à un état momentané d'aliénation, ne fut point arrêté dans son dessein, et continua ses tentatives pour satisfaire le besoin dont il était tourmenté (1).

De semblables effets dépendent quelquefois des dispositions primitives, et appartiennent à une organisation où la nature a mis tous les actes de la vie sous l'empire de l'amour physique. Bordeu a eu occasion de connaître trois jeunes Satyres qui, dès l'âge de 10 à 11 ans, étaient sans cesse harcelés par un continuel prurit, et par les autres phénomènes qui précèdent les préparatifs de la génération. Ils avaient les organes destinés à cette fonction d'une excessive grosseur pour leur âge : c'étaient des enfans déjà plus que pubères et de petits hommes faits, prêts à la génération, et affectés de la cachexie séminale; l'abondance précoce de l'*aura séminalis* dirigeait et nuançait déjà toutes leurs fonctions : la crue de ce côté avait même été si considérable, que l'action de l'organe intellectuel en était restée en arrière. Ces trois

(1) *Anecdotes de Médecine*, seconde édition, année CXCI.

Satyres avaient quelque chose de stupide, de triste et de sauvage; ils ne pensaient qu'au plaisir physique de l'amour; ils ne semblaient avoir d'autre sensation que celle de cette passion; ils se fondaient, pour ainsi dire, en sperme; ils tiraient leur caractère individuel de l'organisme séminal. Les éclats de la puberté, dont on a journellement des exemples sous les yeux, prouvent la réalité de l'effet impérieux et tyrannique de cet organisme, de même que la fureur du rut bien observée dans les animaux. La fièvre chaude et séminale s'empare des bons mâles à l'âge de la puberté; les organes de la génération, sans cesse en jeu, raniment et échauffent toutes les parties, ou leur communiquent quelques nuances du feu qui les dévore elles-mêmes. C'est le moment où les forces sensibles ne s'occupent que des préparatifs pour la génération. La passion de se reproduire gagne l'homme intérieur: combien de faux jugemens! combien de fausses sensations! quels désordres corporels ne procure pas cette fièvre! Ses accès se terminent par une manière de convulsion générale, et presqu'épileptique, suivant la remarque de Démocrite. Ses symptômes sont, outre le prurit continuel des parties séminales, la morosité, la férocité même, la taciturnité, les transports du

sang et ses éclats vers la tête, les lassitudes, le dégoût de tout ce qui peut distraire l'ame de l'ivresse qu'amène le développement de la semence (1).

Une continence absolue, et que la voix pressante du besoin désavoue, peut occasionner d'autres effets dont il serait facile de citer des exemples. Buffon parle de celui d'un ecclésiastique qu'il a connu, et qui, désespéré de manquer trop souvent aux devoirs de son état, se fit lui-même l'opération d'Origène. Un autre ecclésiastique, cité par le même naturaliste, lui adressa un mémoire, dans lequel il décrivait lui-même les longs tourmens de son cruel célibat, et toutes les sensations et les idées que lui occasionna un délire érotique de six mois, qui fut pour lui une véritable crise, une révolution, à la suite de laquelle il s'écria avec Job: *Cur data lux misero!* (1) Les irradiations,

(2) *Voy.* Bordeu, *An. Méd.* du sang.

(2) Nous croyons devoir donner dans la note suivante l'extrait du Mémoire, dans lequel l'ecclésiastique dont nous citons ici l'exemple s'est fait lui-même l'historien des effets singuliers de son célibat forcé.

Cet ecclésiastique, Mr. M***, présentait tous les attributs d'un tempéramment érotique, dont le développement prématuré commença dès l'âge de 11 ans. Pouvoir, ou mieux despotisme paternel, direction

la réaction puissante des organes de la reproduction ont encore plus d'empire sur la constitution des femmes. Du moment où cet appareil

---

d'études, d'affections, habitudes superstitieuses, etc., régime pythagoricien, jeûnes et macérations, tout fut employé pour changer, pour étouffer, pour mutiler la nature.

A 32 ans, Mr. M., lié par le serment d'un éternel célibat, sentit plus vivement l'action des organes reproducteurs, et sa santé fut altérée.

A cette époque, raconte-t-il lui-même, tout-à-coup ma continence forcée porta dans tous mes sens une sensibilité, ou plutôt une irritation que je n'avais jamais éprouvée. Je portai mes regards sur deux femmes, qui firent sur mes yeux, et de-là dans mon imagination une si forte impression, qu'elles me parurent vivement enluminées, et resplendissantes d'un feu semblable à des étincelles électriques : je me retirai brusquement, croyant que cette apparence était un prestige du démon.

. . . .
. . . .

Quelques jours après, je sentis tout-à-coup dans tous mes membres une contraction et une tension violente, accompagnées d'un mouvement affreux et convulsif, semblable à celui dont sont suivies les attaques d'épilepsie : le délire succéda à cet état. Mon imagination fut ensuite assaillie par une foule d'images obscènes que lui suggérait le besoin de la nature. A ces chimères se mêlèrent bientôt des fureurs guerrières,

est entré en fonction, et qu'il jouit de la vitalité qui lui est propre, il envahit en quelque sorte toute l'organisation, la gouverne, la modifie;

---

dans lesquelles je pris les quatre colonnes de mon lit, dont je ne fis qu'un faisceau, et j'en lançai une contre la porte de ma chambre avec tant de force, que je la fis sortir des gonds. . . . .

Dans la suite de mon délire, je dessinais des plans et des compartimens sur le sol de ma chambre; j'avais le coup-d'œil si juste et la main si assurée, que sans aucun instrument je les traçais avec une justesse étonnante. . . . .
. . . .

J'eus de nouveau des fureurs guerrières, dans lesquelles j'imaginai être successivement Achille, César et Henri IV. . . . .
. . . .

Peu de tems après, je déclarai que je voulais me marier; il me semblait voir devant moi des femmes de toutes les nations et de toutes les couleurs. . .
. . . .
J'en choisis d'abord quelques-unes, qui répondaient au nombre des différentes nations que j'imaginais avoir vaincues: il me semblait devoir épouser chacune de ces femmes suivant les lois et les coutumes de sa nation. Il y en avait une que je regardais comme la reine de toutes les autres: c'était une demoiselle que j'avais

et quelquefois la dérange et la bouleverse, soit parce que non convenablement exercé, il végète et languit, soit parce qu'irrité, exalté, il communique à toutes les parties, et notamment au systême nerveux, le trouble et les fureurs dont il est tourmenté. Dans ce dernier cas, et lorsque cette exaltation de l'appareil est au plus haut degré, il en résulte ce qu'on appelle fureur utérine; maladie dont nous aurons occasion de parler dans une autre partie de cet ouvrage. Dans un plus grand nombre de cas, cet état d'exacer-

---

vue quatre jours avant le commencement de ma maladie; j'en étais dans ce moment éperduement amoureux; j'exprimais mes desirs tout haut de la manière la plus vive et la plus énergique; je n'avais cependant de ma vie jamais lu aucun roman d'amour; je n'avais fait aucune caresse, ni même donné un baiser à une femme; je parlais cependant très-indécemment de mon amour à tout le monde, sans songer à mon état de prêtre.

J'étais fort surpris de ce que mes parens blâmaient mes propos et condamnaient ma conduite. Un sommeil assez tranquille suivit cet état de crise amoureuse, pendant lequel je n'éprouvai que du plaisir : ma raison, qui revint, me rendit tous mes maux. Je méditai sur leur cause; je la reconnus, et sans oser la combattre, je m'écriai avec Job : *Lux cur data misero?*

bation et de surabondance vitale des organes de la reproduction, sans être poussé aussi loin, occasionne une foule de symptômes spasmodiques et nerveux, qui, sous le nom d'hystérisme, constituent plusieurs maladies et indispositions qui dérivent évidemment des circonstances de célibat et des effets d'une douloureuse virginité. Cette vive réaction, que l'on attribue plus spécialement à l'*utérus*, va même jusqu'à produire une sorte d'épilepsie utérine qui se guérit par le mariage, dont les effets rétablissent l'équilibre entre toutes les fonctions, au moyen de l'exercice convenable et de l'emploi d'un organe dont l'excès d'irritabilité portait le trouble dans tout le système.

D'autres phénomènes très-variés peuvent être rapportés à la même cause ; et quelques médecins qui ont rassemblé dans des dissertations particulières différentes observations sur les maladies occasionnées par le célibat, ou par les jouissances incomplètes et superficielles du cloître, en ont présenté un catalogue effrayant.

On pourrait multiplier ici les exemples.

Hoffmann nous a conservé dans ses ouvrages, l'histoire d'une religieuse qui fut sujète pendant long-tems à des accès d'hystérisme, qui ne cessaient que par un excitement des organes

primitivement affectés, et dont la force d'irritabilité accumulée et concentrée par la continence, avait besoin d'être employée et dépensée par les impressions du plaisir. Tissot a cité un autre exemple non moins remarquable : c'est celui d'une jeune fille qui, forte de sa religion et de ses préjugés, résistait au tempéramment le plus érotique, mais qui était sujète à des jouissances involontaires, et souvent déterminées par la seule odeur de son confesseur, que d'ailleurs sa décrépitude et son aspect hideux rendaient moins propres à rallumer les feux de l'amour qu'à les éteindre.

Malgré la destruction des ordres religieux et les changemens opérés dans les mœurs, les médecins ont encore souvent l'occasion de constater par plusieurs exemples, les effets dangereux et le désordre qui résultent d'une oisiveté absolue, ou d'un emploi non convenable des organes de reproduction chez les femmes. D'un autre côté les premières jouissances, la conception, la grossesse, l'accouchement deviennent souvent des phénomènes critiques pour plusieurs maladies : quelquefois même l'appareil féminin acquiert à l'insçu de plusieurs femmes un empire, un excès de vitalité qui devient pour elles la source de plusieurs indispositions. Cet appareil, dans d'autres

circonstances, réagit plus fortement à différentes époques, au moment de la puberté, lors de chacune des révolutions menstruelles, dans le tems critique : enfin si, comme l'a dit Thomas, les femmes partagent tous nos maux, et se voient encore assujéties à des maux qui ne sont que pour elles, c'est en partie à la réaction des organes générateurs, et principalement aux irradiations de l'*utérus* qu'il faut attribuer ce surcroît d'infirmités : c'est aussi de la même cause que nous ferons dépendre, dans la suite, plusieurs particularités de l'intelligence et des passions des femmes ; et nous ne craignons point d'assurer, que dès le moment où les organes qui caractérisent essentiellement ces êtres si aimables et si sensibles, jouissent avec plénitude de toutes leurs forces vitales, la femme ne cesse d'être en leur puissance qu'au moment où, devenue inhabile à la vie de l'espèce, elle a subi impunément la révolution de son dernier âge, et use paisiblement alors la vie individuelle que la nature lui abandonne, et pendant la durée de laquelle les femmes diffèrent moins, sous tous les rapports, du sexe opposé.

Ici se termine notre parallèle et notre physiologie comparée des deux sexes. Les différences, les traits particuliers qu'ils ont fait ressortir sont

très-nombreux ; et il résulte évidemment de leur exposition, que la femme, comme nous l'avions d'abord avancé, est femme par toutes ses parties, sous tous les points de vue ; que son type et ses caractères, mieux exprimés à la vérité dans la structure et les fonctions des organes reproducteurs, se retrouvent néanmoins dans ses formes extérieures, dans ses mouvemens, dans son mode de sensibilité, dans le son de sa voix, dans son atmosphère ; enfin, dans sa manière de jouir et de souffrir, dans le rythme et les traits de ses maux physiques, de son intelligence, et de ses passions.

ADDITION AU CHAPITRE II.

DE L'HERMAPHRODISME ET DE SES APPARENCES.

APRÈS avoir comparé les deux sexes, et fait connaître les traits les plus remarquables de l'organisation qui est propre à chacun d'eux, il nous reste à examiner si la nature, dont la puissance ne saurait être, sans doute, ni bornée ni calculée, a réuni et confondu quelquefois les attributs de l'homme et de la femme dans le même individu, et formé un androgyne humain, un véritable hermaphrodite ? Cette question est loin d'être étrangère à notre sujet ; elle en fait évidemment partie, et son examen, qui ne doit pas se borner à satisfaire une vaine curiosité, intéresse également le naturaliste et le philosophe, et peut d'ailleurs servir à éclairer la médecine légale sur la grande et importante question de l'impuissance et de la stérilité.

Les artistes grecs, cherchant à combiner les beautés et les propriétés des deux sexes dans un même sujet, pour ajouter, sans doute, à l'effet de leurs compositions, ont présenté avec toute la magie du ciseau des figures d'hermaphrodites.

On distingue sur-tout, parmi ces sortes de productions idéales, les deux belles statues couchées de la galerie de Florence. On cite également la petite statue d'hermaphrodite de la villa Albani, celle de la villa Borghese, qui est la plus admirable, et aussi une autre statue debout, dans une attitude obscène, et occupée à montrer qu'elle participe des deux sexes (1).

Ces monumens ne fournissent, sans doute, aucune preuve décisive en faveur de l'existence des androgynes humains. Produits heureux, créations admirables de l'art, aucun fait, aucune observation bien constatée ne prouvent qu'ils aient eu leurs analogues ou leurs modèles dans la nature. Winckelmann lui-même, qui d'ailleurs admet l'hermaphrodisme, classe les chef-d'œuvres que nous venons de citer parmi les beautés idéales, en avouant que, suivant les apparences, peu d'artistes auraient pu avoir à leur disposition de semblables modèles.

---

(1) Toutes ces statues d'hermaphrodites sont hommes par les apparences extérieures des organes de la génération, et femmes par la forme d'un sein virginal, par les traits du visage, l'élégance de la taille, la mollesse et la douceur des contours. *Voy.* Winckelmann, *Hist. de l'Art*, éd. *in*-4°., tom. Ier. pag. 364.

La fable d'hermaphrodite et de Salmacis n'est pas plus concluante : on peut la regarder comme un emblême, comme une allégorie, et même peut-être comme une simple fiction. . . . Des exemples d'hermaphrodisme ont cependant été rapportés par différens auteurs.

Suivant Favorin, d'Arles, le rhéteur Philostrate, qui vivait du tems de l'empereur Adrien, réunissait les attributs des deux sexes. Mollerus croit aussi aux androgynes humains, et prétend appuyer son sentiment par des observations. Sculrig, dans sa spermatologie, rapporte également des cas d'hermaphrodisme. L'auteur d'un journal anglais ayant pour titre : *The Critical Review*, assure avoir lu la description authentique d'une réunion bien complète de tous les caractères de l'un et de l'autre sexe dans le même individu : enfin, deux anatomistes, membres de l'Académie des Sciences, ont, suivant le D. Pinel qui les cite, observé une fois et constaté l'exemple d'un androgyne dont les organes doubles étaient habiles à une double fonction.

Le véritable hermaphrodisme, la faculté d'engendrer seul, ou même de figurer tour-à-tour comme mâle et comme femelle dans l'œuvre de reproduction, auraient-ils donc réellement existé ? Et la nature qui, dans le tableau de ses productions, présente tous les possibles,

aurait-elle réalisé cette singulière réunion d'attributs, et rendu quelques espèces susceptibles d'une génération solitaire?

On peut répondre affirmativement à cette question pour plusieurs espèces placées hors de la grande série que composent les animaux à sang rouge et à squelette intérieur; en commençant ces observations par les plantes, qui sont les êtres vivans dont l'organisation est la moins compliquée, les exemples d'hermaphrodisme se présentent en foule.

C'est à cette extrémité de la chaîne des êtres animés que tous les moyens et tous les modes de génération sont employés. Ici des reproductions s'opèrent par bouture; plus loin, un petit nombre d'époux environnent un pistil; dans d'autres cas, c'est une sultane que pressent des étamines sans nombre. Souvent les deux sexes sont rassemblés dans une même corolle ou couche nuptiale; quelquefois séparés par de grandes distances, ils ne communiquent entr'eux que par le ministère des vents; et les fleurs sont réellement fécondées par les zéphirs. Seul enfin, dans plusieurs espèces désignées sous le nom de *monoïques*, le même individu, complètement hermaphrodite, rassemble des organes mâles et femelles. Presque toutes les cryptogames, dont

Linné n'a pu dévoiler les amours, sont dans ce cas, selon Necker.

Dans les animaux à sang blanc, dont plusieurs espèces sont, comme les plantes, susceptibles de tous les modes de reproduction, les exemples d'hermaphrodisme sont également nombreux. Le limaçon est dans ce cas : des organes mâles et femelles, bien conformés, sont réunis dans le même individu ; mais si cette conformation le dispense du besoin d'une femelle, elle ne le rend pas néanmoins capable de se féconder seul, et sans le secours d'un accouplement et des spasmes du plaisir, qui en sont l'heureux effet. Cet animal singulier, auquel la nature n'a pas donné de compagne, recherche un compagnon, l'épouse, et une fécondation réciproque se trouve le résultat de cette union. Cette variété d'hermaphrodisme devrait être distinguée par une dénomination particulière.

Les huîtres, les étoiles de mer, les oursins, etc. sont plus complètement hermaphrodites, et se reproduisent sans le concours d'aucune espèce d'accouplement : dans les pucerons, comme une seule fécondation suffit pour plusieurs générations, les individus procréés jusqu'à l'époque où un nouvel accouplement devient nécessaire,

sont aussi des androgynes ; et dans cette circonstance, l'histoire de la nature nous présente des vierges-mères et des parens célibataires.

Dans les animaux à sang rouge, et principalement dans l'homme, tout change sous le rapport de la génération, comme sous le rapport des autres fonctions qui constituent la vie des individus. L'hermaphrodisme complet ne s'observe plus. Des déplacemens d'organes, des conformations vicieuses, différentes monstruosités, des organes mâles à peine ébauchés, ou quelques parties de l'appareil féminin trop saillantes, peuvent à la vérité en imposer, simuler l'hermaphrodisme, tromper même des observateurs instruits; comme dans le cas des auteurs que nous avons cités, et qui prétendent avoir rencontré le prodige dont, jusqu'à l'époque présente, aucun fait bien constaté ne prouve la réalité. L'esprit de critique fait apprécier à leur juste valeur ces singularités, desquelles l'ignorance, l'amour du merveilleux et la crédulité déduisent les plus ridicules conséquences. J'ai vainement consulté, dit le philosophe Diderot, les Aldrovandes, Gaps-Bauhin, Zachias, Hoffhayen, etc. pour m'éclairer sur la question importante de l'hermaphrodisme; Riolan et Parsons m'ont seuls présenté cet objet sous son véritable point de

vue : et en effet, la conséquence à tirer des ouvrages de ces deux anatomistes, est que dans l'homme il n'a point encore existé de véritable hermaphrodite. On pourrait peut-être ajouter que sa production n'est pas même dans l'ordre des possibles. A un certain degré de l'échelle des êtres organisés, la nature a un type plus constant ; elle le modifie de toutes les manières, mais sans jamais l'altérer en totalité ; fidelle à des lois qu'elle s'est elle-même prescrites, elle ne confond pas les attributs des êtres et leurs marques distinctives. Dans l'homme, elle déguise assez souvent, pendant un certain espace de tems, la physionomie sexuelle d'un individu ; mais les dispositions, les formes équivoques disparaissent à une époque de la vie à laquelle tous les caractères du sexe se prononcent davantage ; où même des dispositions qui avaient trompé le vulgaire sont appréciées par les hommes instruits, et rapportées au type dont, souvent, elles ne sont qu'une modification légère, une simple altération. Alors, comme dans plusieurs autres circonstances, le merveilleux disparaît et s'évanouit à la lumière d'un examen approfondi et d'une sage observation.

Des faits nombreux et variés ont souvent constaté ces différentes méprises, et dévoilé les

véritables attributs sexuels des individus que l'on avait regardés comme androgynes, ou auxquels on avait supposé un sexe différent de celui dont la nature leur avait départi les organes et les facultés.

Voici quelques-uns de ces phénomènes qui nous ont paru dignes de piquer la curiosité et de fixer l'attention : leur exposition est en partie un extrait de l'ancienne Encyclopédie, à l'article *hermaphrodite*.

Que la nature puisse cacher quelquefois la femme sous le dehors d'un homme, ce dehors, cette écorce extérieure, cette apparence n'en impose point aux gens éclairés, et ne constitue point dans cette femme le sexe masculin. Qu'il y ait eu des hommes qui ont passé pour femme, c'est certainement par des caractères équivoques; mais la surabondance de vie, source de la force et de la santé, ne pouvant plus être contenue au dedans, dans l'âge qui est la saison des plaisirs, cherche dans cet âge heureux à se manifester au dehors, s'annonce et y parvient effectivement. C'est ce qu'on vit arriver à la prétendue fille Italienne qui devint homme du tems de Constantin, au rapport d'un Père de l'Eglise. Dans cet état vivifiant de l'humanité, le moindre effort peut faire sortir des parties qu'on n'avait

point encore vues : témoin Marie Germain, dont parle Paré, qui, après avoir sauté un fossé, parut homme à la même heure, et ne se trouva plus du sexe sous lequel on l'avait connue.

Les prétendus hommes hermaphrodites qui ont l'écoulement menstruel, ne sont que de véritables filles, dont Colombus dit avoir examiné les parties naturelles internes, sans y avoir rien trouvé d'essentiel qui fût différent des parties naturelles des autres femmes. Ce petit corps rond, caverneux, si sensible, qui est situé à la partie antérieure de la vulve, a presque toujours fait qualifier d'hermaphrodites des filles qui, par un jeu de la nature, avaient ce corps assez long pour en abuser. Le même Colombus dont nous avons parlé a vu une Bohémienne qui lui demanda de retrancher ce corps, et d'élargir le conduit de sa pudeur, pour pouvoir, disait-elle, recevoir les embrassemens d'un homme qu'elle aimait.

L'hermaphrodite nègre, d'Angola, qui a fait tant de bruit à Londres au milieu de ce siècle, était une femme qui se trouva dans le cas de la Bohémienne de Colombus ; et ce cas est moins rare dans les pays brûlans d'Afrique et d'Asie que parmi nous.

La fameuse Marguerite Malaure eût passé

pour un hermaphrodite indubitable, sans Saviard. Elle vint à Paris en 1693, en habit de garçon, l'épée au côté, le chapeau retroussé, et ayant tout le reste de l'habillement de l'homme; elle croyait elle-même être hermaphrodite; elle disait qu'elle avait les parties naturelles des deux sexes, et qu'elle était en état de se servir des unes et des autres. Elle se produisait dans les assemblées publiques et particulières de médecins et de chirurgiens, et elle se laissait examiner pour une légère gratification à ceux qui en avaient la curiosité.

Parmi ces curieux qui l'examinaient, il y en avait sans doute plusieurs qui, manquant de lumières suffisantes pour bien juger de son état, se laissèrent entraîner à l'opinion la plus commune qu'elle leur inspirait de la regarder comme un hermaphrodite. Il y eut même des médecins et des chirurgiens d'un grand nom qui assurèrent hautement qu'elle était réellement telle qu'elle se disait être, et justifièrent par leurs certificats, que l'on peut avoir acquis beaucoup de réputation en médecine et en chirurgie, sans avoir un grand fonds de connaissances solides et de véritable capacité.

Enfin, M. Saviard se trouvant presque le seul homme de l'art qui fût incrédule, se rendit

aux pressantes sollicitations que lui firent ses confrères d'examiner ce prodige en leur présence. Il ne l'eut pas plutôt vu, qu'il leur déclara que ce garçon avait une descente de matrice ; en conséquence, il réduisit cette descente, et la guérit parfaitement. Ainsi l'énigme inexplicable d'hermaphrodisme dans ce sujet se trouva développée plus clair que le jour. Marguerite Malaure, rétablie de sa maladie, présenta au roi sa requête très-bien écrite, pour obtenir la permission de reprendre l'habit de femme, malgré la sentence des capitouls de Toulouse qui lui enjoignait de porter l'habit d'homme.

Dans plusieurs circonstances, certaines conformations où les types ordinaires sont beaucoup plus altérés, de véritables monstruosités simulent, jouent davantage l'hermaphrodisme, et présentent une ébauche, un exemplaire imparfait d'un double appareil d'organes de reproduction : le sexe mâle prédomine néanmoins le plus souvent chez ces sortes d'individus, et l'ambiguité dépend ordinairement d'une séparation des testicules, du dérangement de quelques autres pièces de l'appareil masculin, et quelquefois de l'addition d'une cavité cellulaire, d'une sorte de poche qui paraît répondre au vagin et à l'*utérus*. On

a rencontré aussi dans l'intérieur de l'abdomen un assemblage bizarre d'organes mâles et d'organes femelles, sans que les apparences extérieures fissent soupçonner de monstruosité. Tel est l'exemple du soldat observé par Petit, de Namur. Cette espèce de prodige offrait l'apparence d'un hermaphrodisme intérieur ; et une dissection soignée y fit découvrir des testicules qui n'étaient pas sortis de l'abdomen, une apparence d'*utérus*, de vagin et de trompes utérines; enfin, des rudimens, un simulacre d'appareil féminin.

Ces conformations vicieuses, ces monstruosités qui présentent toutes les apparences d'une réunion bizarre d'attributs sexuels, se présentent plus ordinairement à l'extérieur, où elles occasionnent des méprises, et déguisent le type dont elles sont un accident et une dégradation. Parmi ces cas, un des plus fréquens est celui où le prétendu hermaphrodite n'est qu'un mâle impuissant dont le canal de l'urètre a subi une déviation, et vient s'ouvrir à la région du périné, pour s'y terminer par une fente tendre, rouge, et assez étendue pour avoir quelque analogie avec un des caractères extérieurs de l'autre sexe. Cette sorte de monstruosité a été bien observée par Aristote dans les boucs, et se rencontre assez souvent parmi les béliers, qui sont une

espèce voisine et affiliée. Des individus de l'espèce humaine l'ont aussi présentée ; et alors, comme la verge est imperforée, et que les routes de la liqueur séminale ne répondent point aux voies qu'elle doit parcourir pour opérer la fécondation, ces monstres ne peuvent engendrer ; et la stérilité de leurs mariages, s'ils en contractent malgré leur conformation vicieuse, dépend sûrement de cette monstruosité.

Les béliers qui se trouvent dans ce cas, et qui sont également stériles, paraissent encore plus analogues à leurs femelles par la réunion des conduits de la semence, qui forme un canal plus large que dans l'état naturel, et qui simule de cette manière une sorte de vagin dont l'ouverture répond à l'urètre. On trouvera quelqu'analogie entre cette disposition et celle que le citoyen Pinel a fait connaître dans le Mémoire dont nous avons déjà parlé, et dont nous croyons devoir emprunter le fragment qui suit :

« On n'a aucuns faits avérés, dit Buffon, au sujet des hermaphrodites ; et la plupart de ceux qu'on a cru être dans ce cas, n'étaient que des femmes dans lesquelles certaines parties avaient pris trop d'accroissement : l'exemple suivant va faire connaître un de ces jeux singuliers de la nature, qui est d'un genre bien

différent de ceux dont parle Buffon. Le sujet est un jeune homme d'environ seize ans, qui est venu à Paris en 1785, et qui était né en Bourgogne. Il se rendit à des séances particulières de plusieurs académies de Paris, et même dans des sociétés particulières. Je l'examinai avec soin, et voici les principales singularités qu'il m'offrit dans sa conformation sexuelle extérieure ».

» Le membre viril a la forme ordinaire de celle d'un jeune homme de son âge, à cela près qu'il n'a point d'ouverture à son extrémité, et qu'on doit présumer qu'il manque de conduit intérieur. Ce membre viril a peu de longueur, par une circonstance particulière de la situation des deux testicules. En effet, ces deux corps glanduleux ne se trouvent point dans la capacité destinée à les recevoir, qui est le *scrotum*; mais ils sont comme retenus, après leur sortie des anneaux abdominaux, et forment aux deux côtés du pubis deux éminences saillantes. Le *scrotum*, par l'absence de ces deux organes, a peu de capacité; mais ce qu'il y a de singulier, et ce qui donne à ce mâle une apparence de sexe féminin, c'est la division de ses bourses en partie gauche et en partie droite, par une fente qui a l'étendue ordinaire de la vulve dans la femme, et qui a plus d'un pouce de profondeur ».

» En séparant les lèvres de cette division contre nature, pour en examiner l'intérieur, on ne voit aux deux côtés aucune inégalité, ni aucune des parties qui caractérisent le sexe de la femme, comme le clitoris, les nymphes, l'ouverture du vagin ; mais le fond de cette fente paraît terminé par une espèce de couture ou de raphé, excepté dans la partie du fond de la fente la plus voisine de l'anus, car c'est-là qu'on trouve le méat urinaire. Ce conduit de l'urine, au lieu donc d'être vers la partie supérieure du sillon qui divise les bourses, ce qui offrirait une ressemblance de plus avec les parties naturelles de la femme, est situé vers la commissure inférieure de la fente, et n'est guère qu'à un pouce de distance de l'anus : on voit donc que l'urètre, au lieu de s'ouvrir à l'extrémité du membre viril comme dans l'état naturel, n'a que très-peu d'étendue, et que ce jeune homme rend l'urine comme les femmes, à cela près que le conduit est situé beaucoup plus inférieurement. Il est bien naturel que des personnes qui n'ont point de connaissances précises d'anatomie se soient méprises sur le vrai caractère du sexe de cet individu, et on ne doit point être surpris qu'il ait porté des habits de femmes avant

d'arriver à Paris, pendant qu'il a pris des habits d'hommes dans la capitale ».

» Cet individu n'a point encore de barbe; mais le poil dont le pubis commence à être ombragé, annonce l'époque de la puberté. Il rapporte qu'il éprouve souvent des desirs à l'approche des personnes du sexe avec le signe extérieur de la virilité; mais on voit en même-tems qu'il est inhabile à propager son espèce; car en supposant que les testicules, les canaux déférens, et les vésicules séminales, soient dans l'état naturel, ce qu'on ne pourra reconnaître avec certitude qu'après sa mort, la liqueur spermatique ne peut point avoir d'issue, puisque la verge est imperforée, ou que si on suppose que le conduit par lequel il rend l'urine est vraiment l'urètre, il s'agirait encore de savoir si on y trouve le *montanum* avec les orifices des conduits éjaculateurs. Dans ce dernier cas même, la semence ne serait propre à s'écouler que par une espèce de suintement, et ne pourrait être nullement dardée suivant les vues de la nature, pour la reproduction de l'espèce; au reste, il y a une foule de points sur la forme et la disposition intérieure des organes de la génération, sur lesquels on ne pourra acquérir des

lumières qu'après sa mort. On ne peut même avoir de certitude qu'à cette époque, sur le caractère exclusivement mâle, que tous les signes semblent maintenant annoncer ».

Maret, de Dijon, a fait connaître un autre exemple assez remarquable d'une combinaison, d'un mélange d'organes mâles et femelles dont la réunion et le monstrueux assemblage déterminaient une impuissance bien décidée.

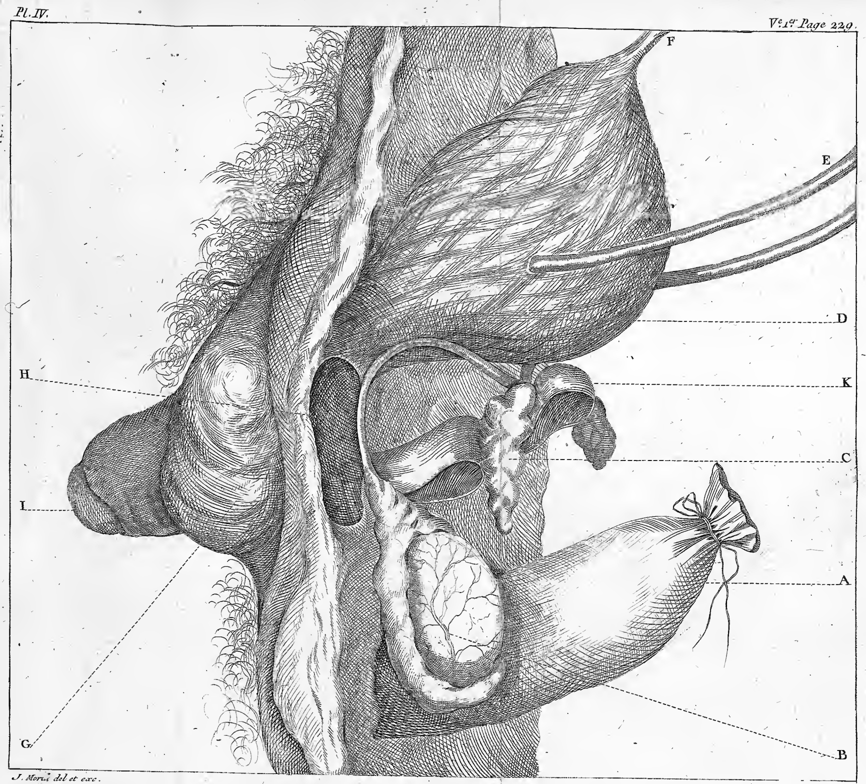
L'exemple de monstruosité que le C. Giraud, chirurgien en second au grand Hospice d'Humanité, a fait modeler, et dont il a donné la description dans le journal de la Société de Médecine du Louvre, se rapproche du fait exposé dans l'observation de Maret; il paraît seulement plus bizarre. L'individu qui l'a fourni était essentiellement un individu mâle, et offrait les apparences du sexe opposé, moins par une addition d'organes, que par la distribution inaccoutumée des pièces diverses de l'appareil masculin. Il fut reçu dans la société comme femme, et se trouva uni par un lien volontaire avec un homme qui a rempli long-tems auprès de lui les fonctions de mari. Ce singulier personnage vint au grand Hospice d'Humanité pour s'y faire traiter d'une maladie dont il mourut. Livré alors

aux recherches anatomiques, il offrit à l'extérieur un assemblage monstrueux de caractères mâles et femelles. Le buste était entièrement masculin ; des poils durs et très-analogues à la barbe couvraient le menton ; le cou était gros, la poitrine large, le sein légèrement renflé, et les mamelons parfaitement semblables à ceux des hommes.

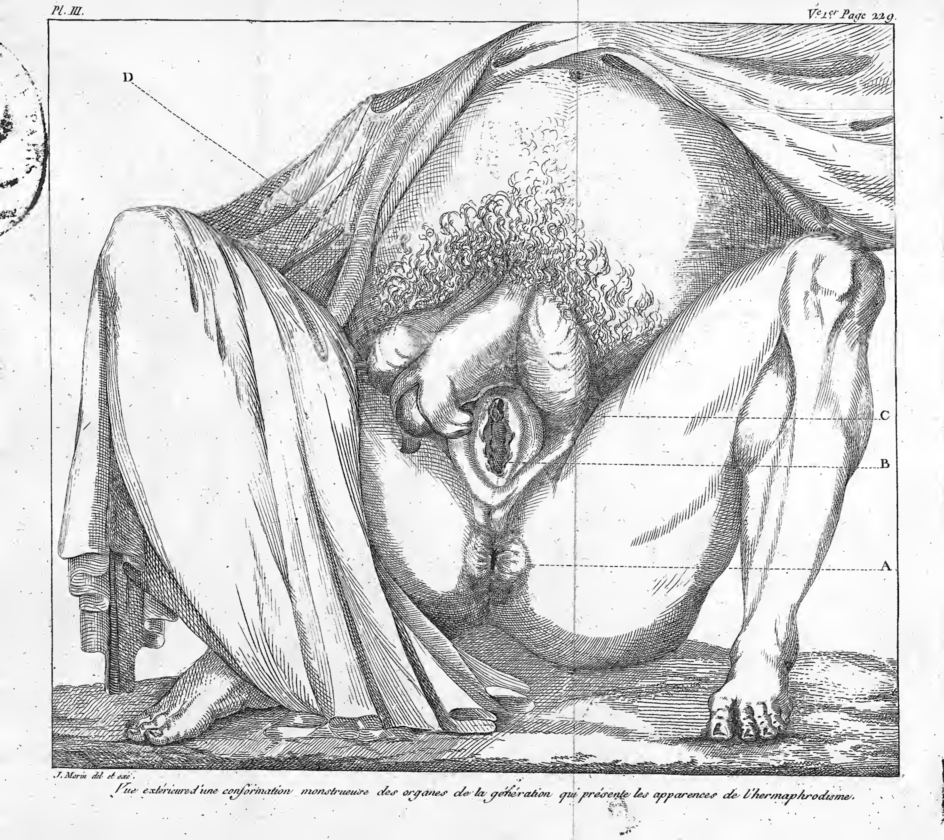
L'autre moitié du corps, depuis la ceinture jusqu'aux pieds, faisait contraste avec le buste ; les formes de toute l'extrémité moins exprimées et plus délicates, les fesses mieux arrondies, le bassin plus évasé, et les cuisses, plus écartées, présentaient un assemblage de caractères féminins très-marqués. Les parties extérieures de la génération offraient un membre viril imperforé, deux testicules, une apparence de vulve qui conduisait à un canal vulvo-utérin, dont l'entrée était garnie de tubercules qui semblaient former les débris de l'hymen.

En se bornant à cet examen superficiel, on aurait pu conclure que l'individu qui en faisait le sujet était complètement hermaphrodite. L'observation de Maret présente un phénomène analogue.

Une recherche plus approfondie donna pour



Vue intérieure d'une conformation monstrueuse des organes de la génération qui presente les apparences de l'hermaphrodisme.



Vue extérieure d'une conformation monstrueuse des organes de la génération qui présente les apparences de l'hermaphrodisme.

résultat, que les testicules étaient bien organisés; que les vésicules séminales manquaient d'une partie importante (1); que le vagin se terminait par un cul-de-sac, et qu'enfin toutes les particularités de cette conformation monstrueuse, loin de donner un double sexe à l'individu qui la présentait, le condamnaient au contraire à une triste neutralité (2).

---

(1) Les utricules.

(2) *Voy.* le journal de *Médecine*, rédigé par Sédillot, tome II, page 319, et la description de la Planche que nous avons consacrée à l'exposition de cette monstruosité.



CHAPITRE III.

ANALYSE DE LA BEAUTÉ.

INVOCATION A LA BEAUTÉ, par *Delille.* Son éloge par *Montagne.* Existe-t-il des combinaisons de formes et d'effets auxquelles on puisse rapporter invariablement l'idée du beau? Développement de l'opinion de quelques philosophes qui ont pensé que cette idée était relative et arbitraire.

Réfutation de cette opinion, objet d'un 1er. ARTICLE, dans lequel on indique, 1°. la situation convenable pour juger le beau; 2°. les causes de diversité et d'erreur dans les jugemens relatifs à la beauté.

Ces causes sont rapportées à l'ignorance, aux préjugés, à l'effet des premières habitudes, à l'influence de l'association des idées, à celle de l'âge, et enfin à l'état morbifique de l'organe intellectuel.

ARTICLE II. *Modèles qui réunissent tous les élémens, tous les attributs de la beauté.* Description de l'Apollon: traduction libre de Winckelmann: un passage de Dupaty sur le même chef-d'œuvre; de la Vénus de Médicis par le même. Sentiment profond, réfléchi, éclairé de Winckelmann sur cette Vénus.

ARTICLE III. *Élémens et conditions de la beauté.*

De ces élémens et de ces conditions, considérés dans les attributs généraux de position, de grandeur, de proportion, de couleur, d'expression. Quelques vues sur l'effet de la nature des lignes qui se dessinent à la surface du corps, et sur l'effet des caractères extérieurs de l'âge le plus favorable à la beauté.

Des autres élémens de la beauté fournis par la conformation régulière des différentes parties. Développement très-étendu du crâne; son effet, et ce qu'il indique au physiologiste. Beauté de la tête en général et de ses différentes parties. De la beauté du col; du torse. De l'heureuse conformation de la poitrine chez les femmes; des proportions et de la forme du sein. Des dispositions que doivent présenter les épaules, l'abdomen et la taille. Des membres. De la beauté des mains, de celle du bras et de l'avant-bras; du genre d'attrait des membres inférieurs, des pieds, de la jambe, de la cuisse et des reliefs qui unissent cette dernière avec le torse par des formes, dont les deux grands défauts sont communément la sécheresse et l'exagération. Fragment de l'Arioste sur la beauté d'Alcine et sur celle d'Olimpie.

ARTICLE IV. *Du beau idéal, et de ce qui paraît essentiellement constituer la beauté.*

Du beau idéal. Progrès successifs de l'art pour arriver à cet idéal; des dispositions qui en forment le caractère sublime. Les anciens artistes se sont-ils bornés à une

imitation choisie de la nature ? Trait principal, angle facial ; qu'ils ont agrandi ; ce qui en est résulté. Distinction des têtes idéales et des têtes individuelles.

Examen de ce qui paraît essentiellement former le sentiment de la beauté, soit individuelle, soit idéale. Sensation directe, jouissance optique déterminées d'abord par les lignes, les formes, les combinaisons de lignes et de formes auxquelles se rapporte l'idée de la beauté.

1°. De la nature des lignes et des formes qui dans un tems donné font éprouver à l'œil un plus grand nombre de sensations agréables.

Combinaison de ces lignes et de ces formes, d'où résultent les principes fondamentaux de la beauté ; savoir la convenance, la symétrie, la variété, la simplicité, l'unité et la complication : tous ces principes de beauté dans le type de la femme et de l'homme bien conformés.

De quelle manière on les fait valoir, ou on les augmente par les costumes.

Appel des idées qui naissent à l'aspect de la beauté, considéré comme une autre source du plaisir que cet aspect fait éprouver.

Rapports de la perfection extérieure avec la perfection générale et le développement des plus admirables facultés. Ce que serait un individu dont le mode d'existence répondrait à la beauté sublime de l'Apollon.

ARTICLE V. *Patrie de la beauté.* Effets du climat sur la perfection des formes. Entre quels degrés de

latitude la nature finit-elle avec plus de soin le type de l'homme : points principaux de cette zone propice à l'espèce humaine, où l'on rencontre plus généralement des modèles d'une beauté accomplie.

Circonstances qui influent sur le développement de la beauté.

INVOCATION A LA BEAUTÉ.

TOI que l'antiquité fit éclore des ondes,
Qui descendis du ciel et règnes sur les mondes;
Toi qu'après la bonté l'homme chérit le mieux;
Toi qui naquis un jour du sourire des Dieux,
Beauté, je te salue! . . . .
. . . .
Source de volupté, de délices, d'attraits,
Sur trois règnes divers tu répands tes bienfaits;
Tantôt loin de nos yeux, dans les flancs de la terre,
En rubis enflammés tu transformes la pierre;
Tu donnes en secret leurs couleurs aux métaux,
Au diamant ses feux, et leur lustre aux cristaux.
Au sein d'Antiparos, tu filtres goutte à goutte
Tous ces glaçons d'albâtre ornement de sa voute,
Edifice brillant, qui dans ce noir séjour
Attend que son éclat brille à l'éclat du jour;
Tantôt nous étalant ta pompe éblouissante,
Pour colorer l'arbuste, et la fleur et la plante,
D'or, de pourpre, d'azur tu trempes tes pinceaux;
C'est toi qui dessinas ces jeunes arbrisseaux,

Ces élégans tilleuls, et ces platanes sombres
Qu'habitent la fraîcheur, le silence et les ombres.
Dans le monde animé quelles sont tes faveurs !
L'insecte dans la fange est fier de ses couleurs.
Ta main du paon superbe étoila le plumage :
D'un souffle tu créas le papillon volage.
Ta main au tigre horrible, au lion indompté
Donna leur menaçante et sombre majesté.
Tu départis aux fleurs la souplesse, la grace.
Tu te plus à parer le coursier plein d'audace,
Qui relevant sa tête et cadençant ses pas,
Vole, cherche les prés, l'amour et les combats.
A l'aigle, au moucheron tu donnas la parure ;
Mais tu traitas en roi, le roi de la nature.
L'homme seul eut de toi ce front majestueux,
Ce regard tendre et fier, noble, voluptueux,
Du sourire et des pleurs l'intéressant langage ;
Et sa compagne, enfin, fut ton plus bel ouvrage.
Pour elle tu choisis les trésors les plus doux,
Cette aimable pudeur qui les embellit tous,
Tout ce qui porte au cœur, l'attendrit et l'enflamme,
Et les graces du corps, et la douceur de l'ame (1).

C'est ainsi que s'exprime le poëte ; mais ce beau qu'il fait sentir, et dont il proclame les

(1) Fragment du poëme de l'*Imagination*, par Delille. Le passage suivant, de Montagne, présente

charmes et l'empire, quelles en sont la nature; l'essence, et comment le définir?

On peut appliquer à la beauté, dit Winckelmann, ce mot de Cicéron sur la divinité: « Qu'il est plus aisé de s'expliquer sur ce qui

---

un autre éloge de la beauté, beaucoup plus direct : « Je ne puis dire assez souvent, combien j'estime la beauté, qualité puissante et advantageuse. Socrate l'appelait une courte tyrannie; et Platon le privilége de nature : nous n'en avons point qui le surpasse en crédit. Elle tient le premier rang au commerce des hommes; elle se présente au-devant, séduit et préoccupe notre jugement, avec grande authorité et merveilleuse impression. Phryne perdoit sa cause entre les mains d'un excellent advocat, si ouvrant sa robbe, elle n'eust corrompu ses juges par l'esclat de sa beauté; et je trouve que Cyrus, Alexandre, César, ces trois maîtres du monde ne l'ont pas oubliée à faire leurs grands affaires. Non à pas le premier Scipion. Un même mot embrasse en grec le beau et le bon. Et le St.-Esprit appelle souvent bons, ceux qu'il veut dire beaux. Je maintiendrois volontiers le rang des biens selon que portoit la chanson, que Platon dit avoir été triviale, prinse de quelqu'ancien poëte; la santé, la beauté, la richesse. A celuy qui luy demandoit, pourquoi plus long-temps et plus souvent on hantoit les beaux : Cette demande, répliqua Aristote, n'appartient à être faite que par un aveugle ».

n'est pas elle, que de déterminer avec précision ce qui la constitue ».

Cette difficulté, l'inconstance, la variété des goûts et des sentimens sur les attributs et les caractères de la beauté ont déterminé plusieurs philosophes à refuser d'admettre qu'il existât certaines combinaisons de formes et d'effets auxquelles l'idée du beau dût être invariablement attachée (1). Voici leurs plus fortes objections.

---

(1) Montagne paraît avoir été déterminé par ces opinions diverses sur le genre d'attrait et de beauté, à ne regarder les idées du beau que comme des idées relatives et arbitraires. Voici comme il s'exprime : « Il est vraysemblable que nous ne sçavons guère, ce que c'est que beauté en nature et en général, puisque à l'humaine et notre beauté, nous donnons tant de formes diverses : de laquelle, s'il y avoit quelque prescription naturelle, nous la recognoistrions en commun, comme la chaleur du feu. Nous enfanterions les formes à nostre appétit.

Turpis romano belgicus ore color.

Les Indes la peignent noire et bazanée, aux lèvres grosses et enflées, au nez plat et large : et chargent de gros anneaux d'or le cartilage d'entre les naseaux, pour le faire pendre jusqu'à la bouche, comme aussi la balieure de gros cercles enrichis de pierreries, si

Les idées du beau sont arbitraires, relatives. Elles varient chez les différens peuples, et changent comme les passions, les mœurs, les habitudes et les climats.

---

qu'elle leur tombe sur le menton, et est leur grace de montrer leurs dents jusques au-dessous des racines. Au Pérou, les plus grandes oreilles sont les plus belles, et les étendent autant qu'ils peuvent par artifice : et un homme d'aujourd'hui dit avoir veu en une nation orientale, ce soing de les agrandir en tel crédit, et de les charger de poisants joyaux ; qu'à tous coups, il passait son bras vêtu au travers d'un trou d'oreille. Il est d'ailleurs des nations qui noircissent les dents avec grand soin, et ont à mépris de les voir blanches : ailleurs, ils les teignent de couleur rouge. Non-seulement en Basque les femmes se trouvent plus belles la teste rase, mais assez ailleurs, et qui plus est en certaines contrées glaciales, comme dit Pline. Les Mexicanes comptent entre les beautéz, la petitesse du front, et où elles se font le poil par-tout le reste du corps, elles le nourrissent au front et peuplent par art ; et ont en si grande recommandation la grandeur des tétins, qu'elles affectent de pouvoir donner la mammelle à leurs enfans pardessus l'espaule ».

Plusieurs autres philosophes ont partagé cette opinion de Montagne ; et tout en reconnaissant des beautés morales absolues, ils ont refusé d'admettre un beau physique réel et indépendant du caprice, des premières habitudes ou de la prévention. Voltaire, sur-tout, a

Ce qui nous paraît beau en Europe, déplaît dans d'autres lieux ; et des dispositions que nous regardons comme monstreuses, sont pour certains peuples des caractères de beauté.

Interrogez, dit Voltaire, un Nègre de Guinée ; le beau est pour lui une peau noire, huileuse, des yeux enfoncés, un nez épatté.

La coquetterie de plusieurs peuplades les porte à se mutiler, à se défigurer, à agrandir leurs

---

adopté ce sentiment, et l'a défendu d'une manière plus piquante que persuasive. Le fragment suivant de son *Dictionnaire Philosophique* pourra nous en convaincre :

BEAU. DICT. PH.

« Puisque nous avons cité Platon sur l'amour, pourquoi ne le citerions-nous pas sur le beau, puisque le beau se fait aimer ? On sera peut-être curieux de savoir comment un Grec parlait du beau, il y a plus de deux mille ans ».

« L'homme expert dans les mystères sacrés, quand » il voit un beau visage décoré d'une forme divine, » ou bien quelque espèce incorporelle, sent d'abord » un frémissement secret, et je ne sais quelle crainte » respectueuse ; il regarde cette figure comme une » Divinité. . . . . Quand l'influence de la beauté entre » dans son ame par les yeux, il s'échauffe ; les ailes » de son ame sont arrosées ; elles perdent leur dureté » qui retenait leur germe ; elles se liquéfient ; ces

bouche, leurs oreilles, à applatir leur front, à noircir leur peau, à la couvrir des stigmates d'un supplice volontaire.

Nous ferions ainsi la laideur, dit Montagne.

Chez les nations civilisées différentes causes peuvent aussi faire varier les opinions sur l'ensemble des traits qui constituent la beauté. La célèbre Ninon regardait la Place Royale comme une très-belle place, parce que son amant y avait un hôtel : tous les jours des figures irrégulières, et même communes, sont préférées à celles qu'il

---

» germes, enflés dans les racines de ses aîles, s'efforcent de sortir par toute l'espèce de l'ame, (car » l'ame avait des aîles autrefois) etc. »

« Je veux croire que rien n'est plus beau que ce discours de Platon; mais il ne nous donne pas des idées bien nettes de la nature du beau ».

« Demandez à un crapaud ce que c'est que la beauté, le grand beau, le tokalon ? il vous répondra que c'est sa crapaude avec deux gros yeux ronds sortant de sa petite tête, une gueule large et plate, un ventre jaune, un dos brun ».

« Interrogez le diable, il vous dira que le beau est une paire de cornes, quatre griffes et une queue. Consultez enfin les philosophes, ils vous répondront par du galimathias; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence au tokalon ».

plaît à l'amateur éclairé de juger belles et sublimes. Les artistes eux-mêmes font de semblables choix. Des dispositions qui nous paraissent défectueuses, sont des charmes, des attraits pour certaines personnes ; et l'on sait que Descartes préférait les femmes qui louchaient aux beautés les plus accomplies, parce que le strabisme était un des traits les plus remarquables de la femme qui fut le premier objet de ses tendres affections. Comment, au milieu de ces vicissitudes, de ces goûts divers, de ces opinions opposées, admettre des idées absolues de beauté ? Ne serait-ce pas donner une existence réelle à un fantôme qui prend les formes, les aspects les plus divers, et qui suit dans ses changemens tous les accidens et tous les caprices de l'imagination ?

Telles sont les plus fortes objections contre la réalité des combinaisons essentiellement belles. Pour les réfuter, il suffira, 1°. d'examiner les conditions nécessaires pour apprécier convenablement l'impression de ces combinaisons; 2°. de rechercher les principales circonstances qui s'opposent à la rectitude de nos opinions et de nos jugemens sur la beauté.

ARTICLE Ier.

Conditions pour juger le beau, et analyse des causes d'erreur et de diversité d'opinion sur ce qui constitue la beauté.

Les conditions nécessaires pour prononcer sur les véritables attributs de la beauté, sont d'abord des organes, des sens et un cerveau bien disposés, une ame paisible, un jugement sain et entièrement soustrait à l'empire des illusions et à la tyrannie de certaines idées associées qui tendent à l'égarer. Il faut encore un esprit éclairé, une civilisation très-avancée, un goût formé par l'habitude des rapprochemens et de la comparaison ; enfin, les circonstances d'un climat tempéré, et sous l'influence duquel la nature moins variable, moins féconde en accidens, élabore, murit toutes ses productions, et donne à leurs formes en général, et à celles de l'homme en particulier, tout le développement, toute la perfection dont elles sont susceptibles (1).

---

(1) *Voy.* Winckelmann, *Histoire de l'Art*, t. Ier., *in*-4°., éd. de Jensen.

Il est évident qu'aucunes de ces conditions ne se rencontre dans les jugemens et les goûts bizarres que nous venons de citer, et que l'on oppose à la réalité des types essentiellement capables de faire naître l'idée de la beauté.

Les causes qui ne permettent pas à l'esprit de prononcer convenablement sur ces types, sont principalement l'ignorance, les préjugés et les premières habitudes ; l'appel, la naissance involontaire de certaines idées latérales qui ont plus d'effet que la sensation directement occasionnée par les objets ; enfin, la perversion et l'état morbifique de l'organe intellectuel.

L'influence de ces trois premières causes est sensiblement marquée dans les opinions et les sentimens des peuplades sauvages ou des nations encore très-peu civilisées, et chez lesquelles ce qui nous paraît repoussant et hideux, constitue des attributs et des caractères de beauté. Il est évident que des jugemens semblables ne prouvent rien contre la réalité du beau : et par exemple, quelle que soit la variété et la différence de ces jugemens, on ne pourra se refuser à regarder comme contraires à une nature humaine bien développée, et manifestée à l'extérieur par une heureuse combinaison de formes, les yeux obliquement situés des Chinois et des Japonais,

les formes volumineuses des Égyptiennes, les mamelles pendantes et prolongées qui distinguent les femmes chez plusieurs nations sauvages de l'Afrique et de l'Amérique, les pomettes saillantes des Tartares, le nez écrasé et le profil affreux des Kalmoucs, les grosses lèvres et les yeux ronds des Négresses, ou la taille grossière et ramassée des habitans de ces régions glacées dans lesquelles, privés de l'action vivifiante de la chaleur, tous les corps animés ne se montrent que dans un état de difformité et d'altération (1).

(1) Les premières habitudes et le préjugé peuvent également influer sur les jugemens que portent de la beauté des hommes qui vivent dans les pays arrivés au plus haut degré de civilisation.

Les artistes eux-mêmes ne sont pas exempts de semblables erreurs. Doyen, peintre fougueux, incorrect, et prévenu par la manière et le mauvais goût de l'ancienne Académie, disait, en parlant de l'Apollon Pythien : que c'était *un navet ratissé*, parce que des muscles durement exprimés n'apparaissaient point à la surface : d'autres circonstances du même ordre peuvent pervertir le jugement; les artistes eux-mêmes, dit Winckelmann, n'ont pas toujours un sentiment exquis de la beauté ; leurs premières impressions ont souvent une influence qu'ils ne peuvent maîtriser, ni même affaiblir, surtout lorsqu'éloignés des productions admirables des anciens, ils ne peuvent rectifier leurs premiers jugemens.

L'association, la production involontaires de certaines idées qui affaiblissent la sensation proprement dite, et changent le point de vue des objets, qui pervertissent ainsi le jugement et nuisent à l'effet de la beauté, peuvent dépendre d'un grand nombre de causes.

Les plus fréquentes sont l'effet des premières habitudes et des tendres souvenirs, des émotions et des passions plus ou moins vives, des circonstances de profession ou de l'influence de l'autorité.

L'INFLUENCE DES PREMIÈRES HABITUDES et les tendres souvenirs peuvent, sans doute, modifier d'une manière très-remarquable la préférence que nous donnons au physique de différentes personnes. L'exemple de Descartes en est une preuve évidente.

Des sons d'ailleurs sans agrément, mais qui rappellent un timbre et des accens chéris; des traits communs et même irréguliers, mais qui font naître, au moyen de l'expression, des émotions délicieuses et des réminiscences mélancoliques, sont préférés à la musique la plus agréable et aux beautés les plus accomplies.

Si parmi les formes et les traits que l'on compare, quelques-unes agissent comme signes, par leur liaison particulière avec certaines qualités

ou certains sentimens qui nous plaisent, ils nous déterminent également à une sorte de prédilection : alors la figure la moins belle, la plus commune est préférée aux traits les plus sublimes et à la beauté. Il est facile de voir, sans être un profond *idéologiste*, que dans cette circonstance l'imagination a perverti le jugement et dérangé la raison : ce n'est plus la beauté qui charme, c'est la volupté qui séduit; les traits, irréguliers et pourtant préférés, cette figure qui doit tout son effet à la puissance de l'expression, font naître mille impressions accessoires de desir, d'espérance, de plaisir et d'amour. La beauté, comparée à tant de moyens d'émotion, n'est que la beauté. Ce n'est plus l'esprit qui dirige le cœur dans son choix ; c'est le cœur qui trouble l'esprit, qui le subjugue et l'égare par le nombre et la force de ses impressions.

Les jeunes gens, comme l'observe judicieusement Winckelmann, sont plus exposés à de semblables erreurs : placés sous l'empire du sentiment et des illusions, ils regardent souvent comme très-belles des femmes qui n'ont pour charmer qu'une physionomie animée, et où respire les desirs, la volupté et la langueur.

Les artistes éclairés savent bien distinguer ces différences ; leurs émotions ne détruisent pas la

rectitude de leur jugement, et telle femme qu'ils préfèrent pour le boudoir, est souvent loin de rassembler tous les caractères de beauté qu'ils veulent trouver dans leurs modèles.

LES CIRCONSTANCES de profession peuvent aussi donner lieu à des associations d'idées capables de nous tromper dans nos jugemens sur la beauté. Que d'imitateurs du critique d'Apelle, qui, avec leurs notions bornées sur la chaussure, prononcent néanmoins sur tous les points de la figure et de la draperie!

On rapporte tout à son art et à ses connaissances exclusives. Le *qu'est-ce que cela prouve* du mathématicien qui juge les plus heureux produits de l'imagination, est passé en proverbe; et l'on sait en général jusqu'à quel point la personnalité peut nuire à la rectitude de nos jugemens et de nos opinions.

L'INFLUENCE de l'autorité considérée comme cause d'association d'idées qui ne permettent pas de juger convenablement la beauté, n'agit ordinairement que lorsqu'il est question de prononcer sur les produits des beaux arts. Ainsi nous admirons quelquefois différens tableaux, seulement parce que nous savons qu'ils sont du Corrége, de Michel-Ange ou de Raphaël. Telle

pièce nous plaît, parce qu'elle est d'un auteur célèbre ; et les noms de tel acteur ou de tel compositeur ajoutent souvent beaucoup à l'effet de leurs talens réels, ou leur prête même quelquefois une perfection dont ils sont éloignés. L'association des idées est ici dans toute sa force.

LES AGES apportent aussi des différences dans les jugemens dont la beauté est l'objet, et occasionnent des erreurs, lorsque l'œil et l'esprit ne sont pas suffisamment exercés. Wieland, dans ses lettres d'Aristippe, a bien signalé ces diversités.

« La sage nature diversifie nos goûts, comme elle diversifie nos traits ; mais outre cette variété naturelle, il en existe encore une autre qu'amène l'âge ou plutôt l'expérience ; et je vais te rapporter à ce sujet, ce que j'entendis avancer l'autre jour dans le bois sacré de Jupiter par l'Éléen, qui accompagnait Antisthène.

« J'ai remarqué, disait-il, que le jeune homme, l'homme fait et le vieillard, indépendamment des goûts personnels et des circonstances, ont encore des opinions différentes sur la beauté des femmes. Le premier est toujours séduit par une jolie

figure, s'enflamme par des traits agréables ou réguliers, et ne voit la beauté que là. Comme il n'a pas joui, il ignore qu'une belle tête est la chose au monde dont un amant est le plutôt las ; il ignore que de toutes les beautés, c'est elle qui offre le moins de ressources, le moins d'aiguillons au plaisir ; il ignore enfin qu'elle est pour le public, tandis que les formes sont pour l'amant.

» L'homme fait, trompé plusieurs fois, a appris à ses dépens qu'une figure agréable ne doit être regardée que comme une belle enseigne, qui attire, mais qui bien souvent trompe le voyageur ; il sait que ce qui ne trompe point, ce sont les grâces ; une taille moëlleuse et des contours voluptueusement arrondis ; il sait sur-tout que la seule chose qui ne fatigue pas, qui paraisse toujours neuve, qui procure chaque jour de nouvelles jouissances, et dont le charme ne s'use jamais (ou du moins bien tard), même par la possession, est une enveloppe douce et satinée, des formes que l'œil ne peut se lasser d'admirer, la main de caresser, et à qui semble réservé le pouvoir magique de réveiller sans cesse au fond de l'ame le desir, qui y semblait engourdi ou même éteint. Quant aux vieillards, ajoutait l'habitant d'Elis, désabusés aussi du culte des

figures, mais contraints en même-tems à déserter malgré eux celui des formes, ils s'attachent en général aux physionomies qui leur promettent de la bonté, des complaisances, de l'esprit, c'est-à-dire, toutes les choses dont ils ont besoin, tous les agrémens dont ils peuvent jouir encore ».

Wieland a parlé sur ces goûts de la vieillesse, d'après le raisonnement, et non d'après l'expérience : en effet, celle-ci nous démontre tous les jours que les très-jeunes personnes sont pour les vieillards les objets de la plus tendre prédilection : dans un âge très-avancé, on est bien plus disposé à accorder le sceptre de la beauté à des charmes à peine ébauchés, qu'à cette expression aimable de la physionomie, qui promet à la vérité tous les sentimens d'une tendre sollicitude, mais qui n'a plus aucune puissance d'émotion pour un cœur et des sens flétris et presque sans réaction. Dans cette circonstance, la loi des contrastes s'exerce dans toute sa force ; et vers l'âge de retour, on pourrait donner comme mesure du déclin des forces amoureuses, l'intensité du penchant qui fait préférer les beautés les plus jeunes à celles dont tous les moyens de plaire sont développés.

Des altérations, des changemens dans les fonctions des organes des sens et de la pensée

forment, comme nous l'avons indiqué, une troisième source d'erreurs dans les jugemens relatifs à la beauté. Quelquefois ces causes n'agissent que pendant un certain tems, et déterminent en quelque sorte une aliénation locale et momentanée : un jour, comme l'observe Diderot, on n'a point d'yeux, un autre point d'oreilles, et toutes les perceptions et idées qui se rapportent à ces deux sens sont mal jugées dans leur ensemble et dans leurs détails (1).

La maladie de l'organe peut, dans d'autres cas, durer plus long-tems, devenir habituelle, et former un des traits principaux du tempéramment. Lamothe, dit-on, préférait les caricatures les plus grossières aux chef-d'œuvres de Raphaël. On ne peut sans doute attribuer un gout aussi bizarre qu'à un vice d'organisation. L'œil, la vue, l'organe intellectuel peuvent avoir aussi bien que plusieurs autres organes (2), leurs aberrations et leurs anomalies de sensibilité. Ces causes organiques, mieux observées et mieux appréciées, expliqueraient souvent différens phénomènes de l'intelligence et de la volition qui

---

(1) Diderot, *Encyclopédie*, article *Beau*.

(2) L'organe du goût, celui de l'odorat, l'estomac, etc., etc.

nous paraissent incompréhensibles, ou qui, malgré l'obscurité de leurs causes, font quelquefois naître injustement les impressions variées du mépris, de la haine ou de l'indignation, et nous montre souvent comme ridicule ou criminel, tel homme qui n'est que malade et vicieusement organisé.

Concluons de ces réflexions, que ce qui nous plaît n'est pas toujours beau ; que certaines conditions sont indispensables pour porter un jugement sur la beauté, et qu'enfin des causes nombreuses peuvent former autant de sources de diversité et d'erreur à ce sujet, sans qu'il soit possible d'en conclure que les idées du beau sont relatives, arbitraires, et qu'il n'existe pas hors de nous des chef-d'œuvres de l'art, ou des productions de la nature auxquelles ces idées se rapportent d'une manière invariable.

Quels sont, maintenant, le type, le modèle de ces combinaisons sublimes d'où résulte la beauté?

Pour nous disposer à répondre à cette question, et préparer l'intelligence de plusieurs vérités abstraites et générales sur le beau, reportons nos pensées vers l'observation des chef-d'œuvres où brille avec plus d'éclat une perfection extérieure de l'humanité : décomposons ensuite les conditions, les élémens du

beau ; et arrivons ainsi, par la voie analytique, à des idées générales et à une bonne définition.

ARTICLE II.

Modèles qui réunissent tous les élémens, toutes les conditions de la beauté.

PARMI les grands modèles et les chef-d'œuvres qui présentent avec plénitude, et dans leur développement le plus accompli, tous les élemens, tous les caractères, tous les attributs de la beauté, nous choisirons l'Apollon Pythien et la Vénus de Médicis. Winckelmann décrit ainsi l'Apollon (1) :

De toutes les statues antiques que le tems et les fureurs des barbares ont épargnées, la statue d'Apollon est, sans doute, la plus *sublime* : on dirait que l'artiste a composé une figure entièrement idéale, et qu'il n'a employé de matière que ce qui était rigoureusement nécessaire pour exécuter et représenter sa pensée.

---

(1) Cette description est une traduction libre que nous avons faite de l'italien et du mauvais français des différens traducteurs de Winckelmann dans notre langue.

Autant la description d'Apollon par Homère l'emporte sur celle de tous les autres poëtes, autant le monument que nous décrivons l'emporte sur les autres statues du même Dieu.

Sa taille est plus élevée que celle d'un mortel: son attitude semble annoncer une grandeur divine : un printems éternel anime de l'éclat de la jeunesse toute la surface de ce corps admirable, et brille avec douceur dans la conformation de tous ses membres. Pour contempler ce chef-d'œuvre, portez votre esprit dans un monde intellectuel ; que l'imagination s'élève à la contemplation d'une nature supérieure, car dans l'Apollon il n'y a rien de mortel, rien qui rappelle les besoins de l'humanité. A la surface de son corps, on n'a signalé par aucune saillie, ni les veines, ni les contractions des muscles : un esprit celeste, un principe vital l'anime seul, et vapeur légère, fluide éthéré circule doucement dans tous ses contours.

Le dieu vient de poursuivre Python, contre lequel il a tendu pour la première fois son arc redoutable. Le monstre, atteint, vaincu, est tombé percé d'un coup mortel.

Furieux de la conscience de ses forces ; enivré du sentiment d'une joie concentrée, Apollon

dirige son regard et sa pensée vers l'infini, et les étend bien au-delà de sa victoire.

Le dédain habite sur ses lèvres ; son indignation a gonflé ses narines, et monte jusqu'à ses sourcils : mais son front est calme et son œil plein de douceur.

De toutes les têtes de Jupiter, aucune n'approche de la grandeur que le génie d'Homère a imprimée au Père des Dieux. Mais dans l'Apollon du Belvédère, tous les genres de beautés des autres Dieux sont rassemblés et réunis par la plus heureuse combinaison.

Son front est le front de Jupiter, *et décèle une haute sagesse*, *une intelligence supérieure.* Ses sourcils annoncent la volonté toute puissante ; ses yeux, dans leur orbite ceintré, ne sont-ils pas les grands yeux de la reine des Déesses ; sa bouche est la bouche qui faisait naître le sentiment de la volupté dans l'ame de Branchus. Plus flexibles que les rameaux ondoyans de la vigne, ses cheveux flottent négligemment, et paraissent agités par l'haleine des zéphirs. Ils semblent exhaler l'ambroisie ; et l'on dirait que la main des Grâces les a négligeamment attachés sur le sommet de sa tête.

A l'aspect de ce prodige de l'art, j'oublie tout l'univers, je m'éfforce moi-même de prendre

une attitude plus noble pour le contempler avec dignité. Saisi d'un respect religieux, je sens ma poitrine qui se dilate et s'élève : ma respiration est plus accélérée ; et je me crois animé d'un sentiment semblable à celui qu'éprouvent les personnes qui sont remplies de l'esprit des prophéties.

Je suis à Delos, dans les bois sacrés de la Lycie, asile qu'Apollon honorait de sa présence; la beauté que je contemple me paraît s'animer, recevoir le mouvement.

Comment pouvoir te décrire, ô monument inimitable !.... Il faudrait que l'art sublime dont tu es une création pût m'inspirer et conduire ma plume (1).

---

(1) *Voy.* Winckelmann, éd. de Jansen, tom. II, pag. 427 et 430, la note 1, où l'éditeur discute les différentes opinions des savans sur le sujet de l'Apollon du Belvédère. Une question plus directement liée à l'objet qui nous occupe, est celle de savoir : quel peut avoir été le motif de l'artiste dans la conformation des cuisses et des jambes, qui sont trop longues et trop grosses? Voici la réponse d'Hogarth, dans son analyse de la beauté, à l'article des *proportions :*

« Dans un ouvrage aussi admirablement soigné, l'on ne saurait supposer que ce soit là une négligence de l'artiste. Il est probable que cette disproportion a été

La faible image que je viens d'esquisser, je la dépose à tes pieds : ainsi les mortels qui ne peuvent arriver jusqu'à la divinité, objet de leur culte, laissent sur ses autels la guirlande dont ils voulaient la couronner.

Winckelmann s'exprime de la manière suivante dans un autre endroit de son ouvrage (1) :

La plus heureuse combinaison de jeunesse

---

préméditée ; et en examinant bien les beautés de cette figure, on se convaincra que le grand et inexplicable effet de l'ensemble est principalement dû à ce défaut même.

« Les belles statues colossales ont toujours plus d'effet que les statues de grandeur naturelle, à cause du prestige de la quantité ; mais cela ne suffit pas pour expliquer l'impression de respect et l'idée de grandeur que produit la vue de l'Apollon : on aurait beau donner dix pieds de haut à une figure dont l'ensemble est ignoble, on ne réussirait pas à lui donner un caractère de grandeur. Ce caractère ne saurait résulter que de l'addition de la quantité aux parties du corps dont dépendent essentiellement la grace et la noblesse des mouvemens, telles que le cou qui, étant plus long, donne plus de jeu et de variété aux airs de tête, et les parties inférieures qui, étant plus considérables, donnent l'idée d'un empire plus étendu exercé par les parties supérieures ».

(1) *Voy.* Winckelmann, *Hist. de l'Art*, 1er. v. *in*-4°.

et de virilité se fait remarquer dans l'Apollon. Ce Dieu réunit la force et le développement de l'adulte aux graces et à la délicatesse du jeune homme. Ses formes sont grandes, et d'une admirable simplicité. Ce ne sont pas les formes d'un favori de Vénus, qui ne connaît que la fraîcheur des ombres, et que cette Déesse a élevé sur un lit de roses; tous ses traits annoncent l'adolescent destiné à exécuter de généreux desseins; la jeunesse, la vigueur, la santé sont répandues sur tout son corps et y brillent de tout leur éclat.

Dupaty, dont le style aimable et rapide ne fait pas toujours oublier les observations inexactes et les jugemens superficiels, a décrit aussi, et à sa manière, le chef-d'œuvre que nous avons choisi, pour arrêter d'abord notre esprit sur un modèle de beau dont aucun homme éclairé ne peut contester l'effet et la perfection. L'auteur des *Lettres sur l'Italie* suppose que Polidore, jeune statuaire qui veut conquérir l'admiration de ses contemporains et de la postérité, a conçu le projet de représenter Apollon avec tous les attributs de sa puissance et de sa divinité. Tout entier à cette grande pensée, l'artiste a volé à son attelier au premier rayon du jour. Il fixe le regard sur un bloc de marbre. Il est là, dit-il,

je le vois (son génie venait de l'y faire passer); il faut maintenant qu'il en sorte.

« Déjà les ciseaux de ses élèves se sont emparés du bloc : mais sitôt que Polidore croit voir la place où est le Dieu, il arrête les ciseaux de ses élèves et prend le sien ».

« Chaque coup qu'il donne détache et fait tomber à ses pieds une partie du voile qui lui dérobe Apollon ».

« Déjà on voit briller le corps le plus noble, le plus harmonieux, le corps le moins viril et le moins adolescent tout-à-la-fois, des membres épurés de tous les besoins de l'humanité, et naissant les uns des autres ».

« Mais la tête cependant reste cachée ; et si le corps doit être Dieu, la tête doit être Apollon. C'est la tête, sur-tout, qui doit montrer le dieu de la Lyre et du jour, et le vainqueur du serpent Python ».

« Le ciseau de Polidore tremble en approchant de cette tête divine, et hésite à la dévoiler ; mais enfin, enhardi sans doute par Apollon lui-même, il parcourt légèrement le front, qui soudain pense ; il appuie sur les sourcils, et des yeux s'échappe un regard qui a devancé la

flèche : enfin, il passe sur les lèvres, et l'indignation s'en exhale ».

« C'est-là cet Apollon du Belvédère ! C'est-là ce marbre fait dieu par un de ces ciseaux créateurs qui, en choisissant ou combinant, ou imitant la nature, ont surpassé la nature ! »

« Qu'il est beau ! qu'il est noble ! qu'il est imposant et touchant tout-à-la-fois ».

« Comme ce corps parfait se développe ! L'œil est forcé, en le parcourant, de suivre la ligne admirable qui le dessine. Il ne peut s'arrêter nulle part ».

« Quel artiste que Polidore ! »

« On est obligé de se ressouvenir que cet Apollon est de marbre, pour penser qu'il est d'un homme ».

« C'est un bonheur que le tems ait respecté cette étonnante combinaison de forces humaines les plus parfaites ! »

« Sans cesse je viens de la voir ; je viens l'étudier sans cesse ; je viens élever mon imagination et mon cœur vers ce beau idéal, dont cette statue est peut-être le chef-d'œuvre ».

Le même auteur décrit de la manière suivante la Vénus de Médicis, cet autre modèle d'un autre genre de beauté, dont nous ferons connaître la différence ».

LETTRE XXX.

« Voila la quatrième fois que je viens de la voir, et je ne l'ai pas encore vue. Il y a deux heures que je la regarde, et je ne puis me lasser de la regarder. Je voudrois pouvoir la peindre, et je ne peux seulement pas la décrire. Elle échappera toujours au pinceau, au ciseau et à la parole. Il n'existe aucune langue au monde qui puisse modeler tant de charmes. Vous voyez que c'est de la Vénus de Médicis dont je parle ».

« Je suis assis devant elle, la plume à la main. Figurez-vous quelque chose de mille fois plus beau que tout ce que vous avez jamais vu de plus beau, de mille fois plus touchant que tout ce qui a pu vous toucher, de mille fois plus ravissant que tout ce qui a pu vous ravir : c'est-là la Vénus de Médicis. Dans cette Vénus, en effet, tout est Vénus ».

« Tout ce que vous distinguez en elle est une grace ».

« Toute la surface de ce corps délicat est fleurie de jeunesse, et brille de divinité ».

« Ne croyez pas que j'exagère ; je ne parle point avec enthousiasme : regardez vous-même cette tête ! chacun de ces traits ne respire-t-il pas la volupté, comme chaque feuille d'une rose exhale la rose ! »

« Dans quel dédale de beautés l'œil se perd et s'égare ! Il descend, ou plutôt il glisse de beauté en beauté, de grace en grace, de charme en charme, en suivant la ligne la plus fugitive du sommet de ce front divin, à l'extrémité de ce divin pied, sans pouvoir jamais s'arrêter ! Il n'ose reposer sur ces doigts, tant ces doigts sont délicats ; il n'ose appuyer sur ce sein, il est si pur ! »

« Vous dites : Quels sens pourraient ne pas s'enflammer devant la Vénus de Médicis ? ceux de tout homme vraiment sensible. Elle touche, elle émeut, elle échauffe ; elle n'enflamme point : elle fait éclore dans le cœur cette délicieuse tendresse pure encore de tout desir, dont le cœur est si doucement animé lorsqu'il s'entr'ouvre à l'amour ».

« Mais Vénus, dit-on, est nue. Vous ne voyez donc pas sa pudeur ? »

« Quelle pensée occupe Vénus ? Elle ne pense point : Vénus ne fait que sentir ».

« Que la molle inclinaison de ce corps me plaît !

Avec quelle grace se dérobe ce pied timide sous le plus charmant genou! Vénus est sur la terre; mais Vénus n'y pose pas ».

« A force de contempler cette Vénus, je crois quelquefois que c'est elle : j'éprouve je ne sais quel embarras ».

« On a dit qu'il y a de la femme dans tout ce qu'on aime ; on peut dire qu'il y a quelque chose de la Vénus de Médicis dans tout ce qui charme ».

Winekelmann s'est exprimé avec moins d'enthousiasme : son admiration est un sentiment profond, réfléchi et éclairé.

La Vénus de Florence ressemble à une fleur qui s'épanouit doucement au lever du soleil. Elle paraît sortir de sa première saison, pour entrer dans cet âge où tous les charmes se développent et se perfectionnent. C'est du moins ce que paraissent annoncer l'élégance de ses formes, la grace de ses contours, et le volume du sein, plus rempli et mieux exprimé que celui d'une jeune fille. Quand je la contemple dans son attitude enchanteresse, je me représente cette Laïs qu'Apelle instruisit dans les mystères de l'amour. Je crois la voir dans cette situation où, laissant tomber ses vêtemens, elle parut pour

la première fois sans voile aux yeux de l'artiste transporté de plaisir et d'admiration ».

Si on examine la Vénus de Médicis avec beaucoup d'attention, on verra aisément que ses yeux sont pleins de douceur ; que son regard est languissant et amoureux, sans être lascif. Ces deux vers d'Ovide semblent faits pour expliquer sa situation :

Ipsa Venus pubem quoties velamina ponit
Protegitur læva semi reducta manu.

ARTICLE II.

Élémens et conditions de la Beauté.

Les deux chefs-d'œuvres sur lesquels nous venons d'arrêter notre attention présentent, avec une extension idéale, le développement le plus heureux des formes humaines, et le type de cette perfection extérieure qui, en révélant les facultés les plus sublimes, doit nécessairement faire naître l'idée de la beauté. Cherchons maintenant à démêler et à décomposer les élémens du beau, ses attributs et ses conditions.

§ I. *Attributs généraux.*

Nous rangeons sous ce titre tout ce qui a rapport à la position et aux attitudes, à la grandeur, aux proportions, à la couleur, à l'expression, à tous les attributs et à tous les élémens de beauté que l'on observe plutôt dans l'ensemble que dans la conformation des diverses parties.

La position est, de tous ces attributs, celui qui produit le plus d'effet.

Une attitude perpendiculaire, une pose droite et inflexible ne sont pas rachetées par l'ensemble et la combinaison des formes les plus agréables : un léger abandon, une souplesse gracieuse, une douce mollesse ajoutent au contraire toute la séduction des graces à la puissance de la beauté.

La raison de cet effet est facile à expliquer. Un repos absolu, un à-plomb inflexible sont trop symétriques, et ne varient pas convenablement nos sensations. Nous voulons des aspects moins réguliers, et des combinaisons qui reproduisent sans cesse le spectacle du mouvement et de la vie. C'est d'après ces principes, et comme l'observe Hogarth, dans l'intention d'éviter une

fastidieuse uniformité, que l'on peint ordinairement une belle femme de trois quarts et la tête un peu penchée ; c'est ce qu'on appelle un air de tête gracieux. L'effet de cette disposition sera bien mieux senti, si l'on compare la roideur et la perpendicularité des cariatides et des figures égyptiennes avec l'attitude surbaissée, l'inflexion légère de la Vénus de Médicis, modèle admirable de tous les genres d'attraits, de grace et de beauté.

Les avantages qui résultent de la position et des attitudes sont assez difficiles à acquérir. Les maîtres de danse, qu'on appelle aujourd'hui des professeurs, ne parviennent pas toujours à les donner, et souvent ils conservent eux-mêmes un air de roideur que n'ont pas les gens du monde.

Les premières habitudes, l'imitation et surtout un sentiment de supériorité peuvent accoutumer de bonne heure à des mouvemens faciles et à des positions pleines de grâces et de dignité : le changement de scène ou de rôle apportent de grandes modifications dans ces manières d'être. Ainsi les gens du monde, si bien développés dans un cercle, seraient, peut-être, lourds, embarrassés sur un théâtre, à une tribune ; et on

peut tous les jours observer que des actrices célèbres ne retrouvent pas leurs graces et leur pantomime séduisante dans les salons.

Hogarth, qui a si bien analysé tous les élémens de la beauté, fait remarquer que dans les mouvemens relatifs aux besoins physiques, les lignes décrites par le corps et par les membres, sont droites ou circulaires, et que les lignes ondoyantes ne résultent que des mouvemens étudiés (1) ou exécutés avec l'intention d'exprimer des sentimens de respect, d'amour, de bienveillance et de courtoisie.

LA GRANDEUR contribue à la beauté, elle en est même un élément nécessaire ; et quelles que soient d'ailleurs les graces et les proportions, des formes non développées ne présentent qu'une esquisse agréable, et ne peuvent exciter cette admiration que fait naître le prestige de la quantité. Dans les beautés individuelles dont la taille s'élève de beaucoup au-dessus de la taille commune, il y a environ une demi-face de plus dans la partie du corps qui est entre les mammelles et la bifurcation du tronc ; alors la taille est extrêmement svelte et légère.

---

(1) Comme ceux de la danse, de l'escrime.

L'Apollon a un trentième de plus au-dessus de la mesure ordinaire entre les mammelles et l'ombilic, et un soixantième entre l'obilic et le pubis. En général, les figures idéales sont toujours plus grandes que les individuelles : mais, suivant la remarque d'Hogarth, cette différence, pour produire tout son effet, doit principalement être marquée par un aggrandissement des parties dont les attritudes contribuent davantage aux graces et à la beauté.

Ces parties sont le col et les membres inférieurs. L'Antinoüs, dit cet artiste philosophe, étant reconnu pour la plus parfaite des statues, sous le rapport des proportions, essayons de lui donner plus de grandeur. A quelle partie pourrons-nous ajouter, pour atteindre ce but ?

Essayerons-nous de rendre la tête plus grosse, nous nuirons d'autant à la grace et à la noblesse. Ajouterons-nous quelque chose aux pieds et aux mains, la figure perdra de sa légèreté. Allongerons-nous les bras, nous donnerons un air gauche et embarrassé : ajouterons-nous à la longueur et à la grosseur du buste, la figure deviendra lourde. Il n'y a donc que le col, les cuisses et les jambes dont les dimensions puissent être augmentées sans inconvénient : non-seulement l'aggrandissement de ces parties ne nuira point

à l'ensemble, mais il lui donnera au contraire un caractère de grandeur qui devient le complément de la beauté humaine, et le triomphe de l'artiste dans l'Apollon.

Dans les procédés plus ou moins heureux de la toilette, on a souvent cherché à s'aggrandir d'une quantité empruntée, et à l'aide de l'ampleur quelquefois considérable de la draperie. La quantité donne en effet une sorte de dignité et de noblesse à la grace; mais on a quelquefois abusé de ce moyen, au point d'en rendre l'emploi ridicule, comme on l'a vu, lors du renflement extrême des hanches par les paniers. D'autres parties ont également présenté un volume démesuré par la disposition des vêtemens; et l'on se rappellera, sans doute, que pendant le règne de la reine Elisabeth, on rendit une loi pour arrêter l'énorme accroissement des fichus.

Dessiner les formes, les montrer, ou au moins les laisser voir, tels sont les avantages qui doivent se concilier avec l'effet des habillemens, au moyen desquels on cherche à augmenter les dimensions naturelles du corps, ou de quelques-unes de ses parties.

Des proportions. Les différentes proportions du corps de l'homme admettent en général la plus grande variété de mouvemens. Mais on

parvient difficilement à les déterminer avec précision, et d'une manière géométrique : les difficultés deviennent même insurmontables, si l'on prétend pousser ses divisions dans les plus grands détails, et assigner aux diverses formes des dimensions précises et arrêtées. Plusieurs circonstances s'opposent à l'exactitude de ces mesures, et occasionnent une foule de variétés qu'il est impossible de soumettre au calcul. Ainsi dans la même personne, rarement une partie est en tout semblable à la partie correspondante ; les proportions changent aux différentes époques de la vie ; et on est plus grand au matin, après un sommeil réparateur, que le soir après les fatigues et les exercices auxquels on s'est livré pendant le jour. Chez les différens individus, les diversités sont encore bien plus sensibles ; la nature n'assujétit pas ses opérations à la règle ni au compas ; elle agit en liberté, procède en quelque sorte par accidens, et sans pervertir ni altérer le type principal, paraît inépuisable dans les modifications qu'elle lui fait subir. Les circonstances de l'état social ajoutent à ces différences. Habitudes, métiers, professions, tout se réunit pour s'opposer à cette régularité dans les proportions, qu'on ne peut déterminer que pour les parties principales. Ce qui a été fait

de plus, appartient plutôt à l'histoire de l'art qu'à celle de la nature. « Ce n'est pas, dit Buffon, par la comparaison du corps d'un homme avec celui d'un autre homme, ou par des mesures actuellement prises sur un grand nombre de sujets, qu'on a pu acquérir cette connaissance (celle des proportions) ; c'est par les efforts qu'on a faits pour imiter et copier exactement la nature ; c'est à l'art du dessin qu'on doit tout ce que l'on peut savoir en ce genre ; le sentiment et le goût ont fait tout ce que la mécanique ne pouvait faire ; on a quitté la règle et le compas, pour s'en tenir au coup-d'œil ; on a réalisé sur le marbre toutes les formes, tous les contours de toutes les parties du corps humain, et on a mieux connu la nature par la représentation que par la nature même. Dès qu'il y a eu des statues, on a mieux jugé de leur perfection en les croyant qu'en les mesurant ».

« C'est par un grand exercice de l'art du dessin et par un sentiment exquis, que les grands statuaires sont parvenus à faire sentir aux autres hommes les justes proportions des ouvrages de la nature. Les anciens ont fait de si belles statues que, d'un commun accord, on les a regardées comme la représentation exacte du corps humain le plus parfait. Ces statues, qui n'étaient

que des copies de l'homme, sont devenues des originaux, parce que ces copies n'étaient pas faites d'après un seul individu, mais d'après l'espèce humaine entière bien observée, et si bien vue, qu'on n'a pu trouver aucun homme dont le corps fût aussi bien proportionné que ces statues : c'est donc sur ces modules que l'on a pris les mesures du corps humain ».

Ces considérations générales sont aussi applicables à la conformation de la femme qu'à celle de l'homme.

Dans la conformation de la femme, on a même observé que la nature approchait bien plus rarement, pour l'ensemble et les diverses parties, des proportions déterminées d'après les modèles réguliers que nous devons à la sculpture et au dessin.

Du reste, dans la société nous entendons tous les jours des femmes prononcer des jugemens très-exacts sur les proportions du col, du sein, des mains et des bras d'une autre femme qu'elles ont intérêt d'observer avec sévérité : on sent aisément que pour un semblable examen, l'œil doit être capable de saisir avec une grande précision les rapports de grandeur et de grosseur, et de suivre les sinuosités légères, les renflemens, les dépressions presqu'insensibles et continuellement variables de la surface des parties observées.

Le savant et l'artiste chercheraient en vain à saisir ces nuances légères et ces détails. Voici les principaux résultats de leurs mesures appliqués à des objets moins difficiles à apprécier :

Dans la femme bien conformée, la largeur de l'abdomen est à sa profondeur comme 11 et demi à 7 et demi. La moitié du corps ne répond pas, comme dans l'adulte mâle bien conformé, à la région du pubis, mais un peu au-dessus ; la taille est en conséquence plus longue, plus svelte et plus légère.

La poitrine est aussi plus longue, et sa partie supérieure est plus élevée, en sorte qu'ordinairement la capacité de la poitrine, formée par les côtes, a plus d'épaisseur dans les femmes et plus de largeur dans les hommes. Le col est beaucoup plus allongé. Les proportions des différentes parties du visage sont les mêmes pour les deux sexes : ainsi, dans la conformation la plus heureuse de l'homme et de la femme, les yeux sont placés sur une ligne qui partage la face en deux parties égales ; le nez a un tiers de face, etc., etc.

Plusieurs artistes anciens paraissent avoir né-

gligé quelquefois, et à dessein, les proportions. Nous avons déjà, à ce sujet, rappelé les idées d'Hogarth sur l'Apollon du Belvédère. Suivant la remarque de Winckelmann, d'autres artistes paraissent également avoir subordonné par calcul les proportions à la beauté des formes : ainsi, par exemple, la poitrine, depuis la fossette du cœur jusqu'au creux de l'estomac, ne devrait avoir qu'une face; mais très-souvent, pour avoir une belle convexité, on a donné un pouce de plus à cette région (1): on a également donné un peu plus d'une face à la région com-

(1) Les parties ordinairement prises pour servir de mesure, sont la tête, la face et le nez : ainsi on dit d'une figure, qu'elle a 7 têtes, 7 têtes et demie ou 8 têtes; d'une partie, qu'elle a une, deux faces, etc. La tête a la longueur d'une ligne prolongée du vertex jusqu'au dessous du menton. La face a la longueur d'une autre ligne commençant au sommet du front, et abaissée jusqu'à la partie supérieure du menton.

Le nez est la troisième partie de la face, et lui-même se subdivise en quatre parties égales nommées modules. Les artistes déterminent avec la plus grande exactitude les longueurs comparées des différentes régions du corps. Voici quelques résultats principaux de leurs observations :

prise entre le creux de l'estomac et l'ombilic, afin de rendre la taille plus svelte.

DE LA COULEUR. Sans constituer un élément de la beauté, la couleur donne plus d'effet aux formes régulières et accomplies ; et comme le blanc est la couleur qui renvoie un plus grand nombre de rayons lumineux, il est évident que

---

Le corps d'un adulte mâle bien conformé a 8 têtes ; la tête et le torse font à-peu-près la moitié de la longueur totale du corps. Dans le beau idéal, les yeux sont placés, comme l'observe Camper, sur une ligne qui partage la face en deux parties égales.

Du menton à la fossette inter-claviculaire, on compte deux nez, et de cette fossette au bas des mammelles, une face ; du bas des mammelles à la bifurcation du torse, il y a deux faces. Les bras étant écartés et étendus, l'espace entre l'extrémité du doigt médius de chaque main est égal à la longueur du corps. Le genou fait une demi-face ; les longueurs égales de la cuisse et de la jambe, réunies à celle du genou et de l'espace compris entre le coude-pied et la partie inférieure du talon, forment cinq faces, ou la moitié de la longueur du corps. Ces différentes proportions varient dans les individus, d'une taille au-dessus de la taille commune.

cette couleur contribue davantage à assurer le triomphe du beau, en lui donnant une sorte de *grandiose* qui paraît augmenter la noblesse et la dignité des figures : plusieurs types ont néanmoins une beauté indépendante de cet accessoire favorable ; et l'on se fait très-bien l'idée d'un bel homme et d'une belle femme noirs ou bazanés. Winckelmann, à ce sujet, observe que la tête de Scipion l'ancien, au palais Rospigliosi, exécutée en bazalte d'un verd foncé, est très-belle. Cook a aussi remarqué que plusieurs habitans des îles de la mer du Sud offraient, malgré la teinte rembrunie de leur peau, un genre de beauté digne de servir de modèle aux plus grands artistes.

Dans les beautés individuelles et animées, la couleur contribue bien davantage à la beauté, et par son éclat et par l'heureux mélange de ses nuances, d'où résulte une infinie variété.

Ce tissu transparent, dont un sang vif et pur
Court nuancer l'albâtre en longs filets d'azur (1).

Telle est l'enveloppe enchanteresse sous laquelle les différentes parties sont cachées et dessinées.

---

(1) Légouvé, poëme déjà cité.

A l'époque de la jeunesse, une des parties constitutives de cette enveloppe, *le tissu réticulaire*, est beaucoup plus épanoui, sur-tout chez les femmes. Ce tissu se remplit alors d'un sang moins sombre et dont la couleur, d'ailleurs tempérée par la peau, forme le coloris de la jeunesse.

La couleur vermeille du sang, modifiée diversement par l'épiderme, donne le pourpre, le jaune, le bleu, et toutes les nuances formées par le mélange de ces couleurs, ainsi que les teintes intermédiaires. Les plus légères émotions de surprise, de crainte, de pudeur, d'amour ou de plaisir contribuent en même-tems à diversifier toutes ces nuances; et ces variétés de couleurs, jointes aux changemens qui résultent des ombres, produisent tous ces effets si favorables à la beauté, et que nous observons avec tant de plaisir chez les femmes qui ont la peau très-fine et le teint délicat (1).

De l'expression. L'expression, pour les artistes, consiste dans une imitation des phénomènes organiques qui marquent à l'extérieur les modifications internes et profondes de la pensée,

---

(1) *Voy.* Hogarth, *O. C.*

des passions et des affections. Elle se borne le plus souvent, dans le style grec, aux airs de tête et à des mouvemens modérés de la physionomie : poussée trop loin, elle altère les formes, et le signe des passions douces et bienveillantes contribue seul à la beauté. D'après cette considération, les anciens artistes ont donné le plus souvent à leurs figures une attitude tranquille, calme, et toutes les apparences d'une situation paisible : c'est sur-tout dans les figures divines que ce repos, cette quiétude d'un être supérieur se font davantage remarquer (1).

Le dédain, exprimé par la lèvre inférieure, et la colère rendue par le gonflement des narines, sont la seule expression de l'Apollon, et ne dérangent point l'harmonie ni la beauté de ses traits (2).

Dans le sentiment profond, dans la stupeur qui résultent d'une douleur très-vive ou d'une frayeur extrême, l'expression ne change point les formes, n'altèrent pas leur combinaison, et se concilie avec la beauté.

Niobé et ses filles, qui ont ce mode d'ex-

---

(1) *Voy.* Winckelmann, *Hist. de l'Art*, Ier. vol. *in*-4°., édit. de Jansen.

(2) Winckelmann, *id.*

pression, seront à jamais des modèles du vrai beau (1).

Si des émotions trop vives, telles que la fureur, la colère, la joie nuisent à la beauté, l'habitude des passions généreuses, et un grand développement de la pensée perfectionnent les formes par leur effet extérieur; suivant les remarques de Lavater, la beauté morale et la beauté physique se correspondent (2).

Parmi les émotions dont l'effet porte une atteinte funeste à la beauté, on distingue sur-tout la gaîté qui produit le rire aux éclats. L'habitude de cette expression, qui consiste dans un mouvement convulsif, finit par donner au plus beau visage le caractère de la sottise, en formant aux deux angles des lèvres deux lignes courbes qui

(1) *Voy.* encore Winckelmann, *O. C.*

(2) La physiognomonie s'occupe à démêler, reconnaître et interpréter pendant le calme de toutes les parties du visage, les résultats, les vestiges permanens des affections, des passions dominantes et de la direction habituelle de la pensée. Cette science, qui se compose d'un grand nombre d'observations très-difficiles et très-délicates, doit nécessairement faire saisir des rapports intimes entre la beauté physique et la beauté morale. Sentimens nobles et généreux, dit

semblent renfermer la bouche entre deux parenthèses (1).

Aux élémens généraux dont nous venons de présenter l'analyse, on peut encore ajouter la nature des lignes qui se présentent à la surface du corps, et les effets extérieurs qui résultent de l'âge le plus favorable à un développement très-étendu de vitalité.

D'après les observations philosophiques d'Hogarth, les deux lignes les plus agréables sont l'*ondulée* et la *spirale*, ou serpentine : on leur donne le nom de lignes de la grace et de la beauté, lorsqu'elles ont cette légère flexion qui

---

Lavater, qui a jeté les bases de cette nouvelle branche de connaissances ; sentimens nobles et généreux, élévation d'ame, passions sublimes, vous changez, vous modifiez la physionomie ; vous y gravez votre caractère aimable, et nécessairement l'expression habituelle du bon doit effacer, tempérer la laideur, et se convertir même en beauté. Vices et passions méprisables, sensualité, intempérance et débauche, que d'horreurs vous présentez à mes regards ; combien vous défigurez mes frères !

Voyez Lavater, *Traité de Phisiognomonie*, Ier. v. *in*-4°.

(1) *Voy.* Hogarth, *O. C.*

exclut les interruptions, les coudes et les transitions trop rapides.

La ligne ondoyante est d'un grand effet dans tous les objets qui plaisent, et fait naître l'idée du beau et de l'agréable. Sans elle, nos meubles seraient d'une construction pesante, embarrassée; et l'on connaît bien tout l'effet de la ligne ondoyante, que les menuisiers désignent sous le nom de doucine.

On trouve cette même ligne dans les contours de la figure humaine, et sur le corps des plus beaux animaux : elle ne se rencontre pas dans la conformation du porc, de l'ours, du crapaud, et de plusieurs autres espèces dont l'aspect a quelque chose de repoussant.

Il est plus difficile de se faire entendre en traitant des compositions dans lesquelles on fait entrer la ligne serpentine, *parce que cette ligne ne saurait se peindre, et qu'elle est difficile à décrire.*

« Que l'on se figure une corne droite sans flexion quelconque; ce corps a déjà une figure agréable : supposons maintenant que cette corne soit fléchie dans un sens, et légèrement tordue dans l'autre, la forme en sera bien plus gracieuse; et deviendra plus élégante encore, si l'on ajoute à cette nouvelle disposition une tresse qui en suive le contour. Voilà des exemples de

la ligne serpentine, qui doit entrer dans toutes les compositions qui admettent les contours élégans et gracieux.

« Ce que j'ai dit ci-dessus de la ligne ondoyante, on doit l'entendre également de la ligne serpentine, savoir ; qu'il n'y a qu'un certain degré de flexion et de torsion qui convienne parfaitement à la ligne de la grace. Cependant, il faut observer que les spirales, même trop renflées ou trop droites, sont toujours gracieuses. »

» Presque tous les os du corps humain ont une torsion et une flexion un peu semblable à celle que je viens de décrire, et dont il reste quelque chose à la surface extérieure du corps. Les fibres musculaires ont également des directions serpentines : elles embrassent les os et se croisent, ou s'entrelassent mutuellement de différentes manières, pour remplir le but auquel elles furent destinées ».

» L'os fémur a une forme assez semblable à celle de la corne tordue dont j'ai parlé ci-dessus : mais les os des hanches ont des contours plus gracieux encore ; et sans le préjugé qui nous fait concevoir une sorte de répugnance contre les parties d'un squelette, nous pourrions employer avec succès ces os, ou leur imitation, dans les

ornemens de divers objets d'achitecture ou d'ameublement ».

» Les divers degrés de flexion, de torsion; les directions variées des fibres entr'elles, et relativement aux os, forment des renflemens, des dépressions extrêmement agréables; lorsque la graisse et la peau qui recouvrent les muscles, donnent le moëlleux et l'ensemble à la figure. Dans l'écorché, cet entrelacement étant à découvert, on voit les élémens de ces formes, et le secret de la nature pour produire ces ondulations qui charment l'œil dans une belle statue. On voit qu'il n'existe aucun objet naturel dans lequel les lignes serpentines aient été autant prodiguées que dans la forme humaine: c'est à cette circonstance que l'homme doit l'avantage de la beauté et de la grace sur tous les autres animaux ».

» Que l'on compare la figure de l'Apollon avec un plâtre de mêmes dimensions, mais qui représenteroit un corps infiltré, de manière que toutes les sinuosités gracieuses fussent effacées par la tension de la peau. Que l'on compare encore avec ce marbre antique un plâtre de mêmes dimensions, mais dont les muscles seroient desséchés et applatis, de manière que les renflemens seroient peu ou point sentis. On pourra prendre

ainsi une idée de l'influence de la ligne serpentine sur la beauté de la forme humaine ».

» La graisse et la peau sont destinées à adoucir, à arrondir les contours, qui seroient brusques ou désagréables; mais dans la fleur de la jeunesse et de la santé, elles ne dérobent jamais entièrement les lignes serpentines qui donnent la grace à l'ensemble et aux détails. La nature a eu soin de remplir avec la graisse les cavités qui, sans cela, auraient formé des contours trop brusques, parce que l'insertion des muscles destinés aux exercices qui demandent de la force et de la légèreté, ne comportait pas une disposition différente. Elle a veillé ainsi à conserver à toutes les parties du corps ces formes qui doivent aux lignes serpentines la grace qui nous charme ».

» Lorsqu'on nous représente cette enveloppe, cette surface du corps humain, composée d'un nombre infini de lignes, qui toutes s'entrelacent et serpentent dans des directions diverses, pour produire l'ensemble le plus gracieux que la nature puisse offrir à l'œil, on conçoit combien doit être difficile cet art du statuaire, qui rend avec une rigoureuse précision les plus légères nuances; et quand on voit l'artiste donner les dernières touches à son chef-d'œuvre, on comprend le *poco più* des Italiens, qui distingue les

originaux des meilleurs copies qu'on puisse en faire » (1).

Les différens âges déterminent plusieurs diversités dans le nombre des lignes flexueuses, ainsi que dans la combinaison et la disposition des autres élémens du beau ; et lorsqu'on a dit que chaque âge avait un dégré de beauté qui lui était propre, c'est avec cette différence que si le printems est la plus belle saison de l'année, la plus belle saison de la vie répond à l'époque où l'homme et la femme commencent à réunir les charmes de la jeunesse avec la physionomie générale de leur sexe mieux exprimée. Alors la figure humaine rassemble tous les genres d'attraits : les formes sont plus calmes, plus unies ; les profils se fondent agréablement les uns dans les autres ; les lignes ondoyantes et serpentines ont des flexions plus douces ; enfin le corps, presqu'entièrement développé, réunit avec plénitude tous les élémens de la grace et de la beauté.

---

(1) Hogarth, extrait de la *Biblioth. Britannique.*

§ I I. *Des élémens de la Beauté fournis par la conformation des différentes parties du corps.*

Nous rapportons à ce titre les dispositions la conformation de la tête, du torse, des extrémités, et des différentes parties de ces trois grandes divisions.

La tête est divisée, par les anatomistes, en crâne et en face.

Le crane forme la partie supérieure et postérieure de la tête. Sa conformation est d'une grande importance dans l'analyse de la beauté, dont le principal caractère est fourni par le développement et l'étendue de cette partie.

On mesure cette extension, cette capacité du crâne par les différens degrés d'ouverture d'un angle que Camper a appelé l'angle facial (1). Chez les animaux dont la tête s'éloigne plus ou moins de la beauté dans leurs formes diverses, cet angle est plus ou moins aigu. Il n'a guère plus de 30 degrés dans les quadrupèdes pro-

(1) *Voy.* page 40 de cet ouvrage, note 1.

prement dits (1). Dans le plus grand nombre des Singes à queue, il ne va pas au-dessus de 42 à 44 degrés; dans le Orang, il s'ouvre davantage, et s'élève jusqu'à 60 : alors le front commence à se montrer, mais sans offrir ce développement, cet heureux contour qui caractérise l'organisation humaine, dont il annonce d'ailleurs, et d'une manière particulière la plus sublime faculté (2).

Dans les races d'homme où le type de l'espèce est évidemment éloigné du degré de perfection dont il est susceptible, l'angle facial est beaucoup plus ouvert que dans le Orang, mais sans pourtant aller au-delà de 70 à 75 degrés (3).

---

(1) Lorsque par exception l'angle facial est plus ouvert dans ces animaux, c'est toujours par un gonflement osseux, par le développement extraordinaire des sinus frontaux, et alors il est évident que la capacité du crâne n'augmente point par cette sorte de tuméfaction qui ne concourt pas à la beauté. (*Voyez* Cuvier, *Anatomie comparee*, tome II).

(2) La faculté de penser, que les physiologistes rapportent principalement à la partie antérieure du cerveau, dont le front plus ou moins développé fait connaitre l'étendue.

(3) Dans les Nègres et les Kalmouks. *Voy.* Camper, *Dissertation* sur les différences que présentent les

Dans la belle race, cette ouverture augmente beaucoup ; la face diminue, les yeux sont mieux placés, toute apparence de museau disparaît ; le nez prend une forme plus élégante, et l'angle dont nous parlons acquiert alors 10 degrés de plus, et va à 85 degrés. En l'aggrandissant encore dans l'idéal, les artistes impriment à leurs figures le plus grand caractère de beauté, comme on le voit principalement dans les têtes de l'Apollon, de la Vénus et des figures divines en général, dont la nature supérieure est marquée à l'extérieur par un angle facial de 90 degrés.

Ce développement du crâne, que l'on est parvenu à apprécier ainsi d'une manière géométrique, contribue essentiellement à la beauté, en donnant à la partie antérieure de la tête une des figures les plus agréables, celle d'un ovale, qui, plus gros à sa partie supérieure, diminue graduellement, et se termine avec grace, par l'heureux contour que forme l'extrémité du menton.

Des dispositions contraires, l'applatissement ou l'allongement du crâne, la saillie des pommettes,

---

traits du visage, etc., etc., trad. de Quatremere, Disjonval, I[er]. vol. *in*-4°., chap. 3.

l'étendue trop considérable de la face, et l'extrême longueur des mâchoires, produisent nécessairement la plus affreuse laideur.

Observons qu'en outre le développement du crâne indique une plus grande capacité cérébrale, qu'il révèle l'excellence des facultés intellectuelles, et que ce caractère de beauté emprunte ainsi un nouvel effet de l'importance de ses rapports.

Les anciens artistes se seraient-ils élevés jusqu'à la connaissance de l'harmonie entre la beauté physique et la beauté morale? et lorsque, dans leur idéal, ils ont donné plus d'ouverture à l'angle facial, auraient-ils pensé qu'un aggrandissement d'intelligence répondait à cette disposition? auraient-ils voulu signaler ainsi une nature supérieure et plus digne d'être adorée? Winckelmann n'eût pas balancé pour répondre à cette question.

La face présente plusieurs objets qu'il importe de remarquer, dans une description complète des élémens du beau.

Elle a beaucoup moins d'étendue dans l'homme que dans les animaux; et plus elle diminue, comme on le voit dans les individus de la belle race, ou mieux encore dans l'idéal, plus elle concourt à la beauté, plus elle indique une

supériorité marquée dans les facultés intellectuelles (1). Alors elle présente le forme la plus heureuse, celle de l'ovale, dont nous avons déjà parlé, et qui par sa diminution graduée et insensible, plaît et charme l'œil, en faisant même abstraction de tout rapport entre les traits extérieurs et les qualités qu'ils peuvent indiquer.

Les formes du crâne et de la face bien conformés, sont des caractères de beauté communs aux deux sexes : il en est de même de celles des différentes parties du visage, tels que le front, les yeux, le nez, la bouche, etc.

---

(1) Le Cit. Cuvier a remarqué, je crois, le premier l'effet de ces proportions entre l'etendue du crâne et celle de la face. Voici comme il s'exprime sur cette importante question d'anatomie comparée, après avoir fait connaître les principaux résultats des mesures de Camper pour déterminer la capacité cérébrale dans les animaux :

« On peut découvrir des rapports plus importans, en considérant le crâne et la face dans une coupe verticale et longitudinale de la tête. Relativement à leur proportion respective, le crâne occupe dans cette coupe une aire tantôt plus grande, tantôt moindre, tantôt à-peu-près égale à celle qu'occupe la face.

Dans l'Européen, l'aire de la coupe du crâne est à-peu-près quadruple de celle de la face, en n'y comprenant point la mâchoire inférieure.

Le front doit être dans la direction du nez, et s'unir avec cette partie, en laissant voir à peine une légère inflexion. Cette disposition constitue le profil grec.

La nature, dit Winckelmann, en est avare dans les climats brûlans et dans les zones glacées. L'on peut ajouter à cette observation, que les différens degrés de courbure de ce profil en indiquent les diverses altérations depuis la beauté la plus accomplie jusqu'à la laideur la plus repoussante.

Dans le Nègre, le crâne restant le même, l'aire de la coupe de la face augmente d'environ un cinquième: elle n'augmente que d'un dixième dans le Kalmouc.

La proportion est encore un peu moindre dans le Orang-Outang. Dans les Sapajous, l'aire de la face est presque moitié de celle du crâne : elle lui est presque égale dans les Mandrills et dans la plupart des carnivores, excepté les variétés de Chiens à museau court, comme le doguin, qui ont la face un peu moindre à proportion du crâne. Les rongeurs, les pachydermes, les ruminans et les solipèdes ont tous l'aire de la coupe de la face plus grande que celle du crâne. Parmi les rongeurs, le Lièvre et la Marmotte l'ont d'un tiers plus grande; elle est plus que double dans le Porc-épic; elle est presque double dans les ruminans, un peu plus que double dans les Cochons, à-peu-près triple dans l'Hippopotame, presque quadruple dans le Cheval ».

Un front, d'ailleurs, bien conformé, est légèrement arrondi dans ses parties supérieures et latérales : le resserrement, l'applatissement ou l'extrême largeur de cette partie, en sont les défauts qui influent plus directement sur l'expression de la physionomie.

Chez les femmes, sur-tout, le front doit avoir une juste mesure. Trop grand, trop découvert, il peindrait la hardiesse, l'audace ; tandis qu'il doit exprimer des sentimens plus doux, des affections bienveillantes et une noblesse sans fierté.

Winckelmann prétend que les cheveux qui couronnent le front, doivent faire le tour des tempes, en décrivant avec grace une portion de cercle : l'effet agréable du croissant que présentent les coëffures à la sultane, paraît prouver en faveur de cette observation ; et l'on sait, d'ailleurs, que les Circassiennes ajoutent encore à leur beauté, par l'adresse avec laquelle elles disposent leurs cheveux au-dessus de leur front.

Le nez, dit Herder, accorde toutes les parties du visage ; il forme, pour ainsi dire, une montagne de séparation entre deux vallées : avoir trop de longueur ou de grosseur, être épaté ou serré, former une saillie sans élégance et sans expression : telles sont les différentes conformations vicieuses de cette partie. Sa forme la

plus agréable est celle qui lui mérite le nom de nez aquilin, comme on le voit dans l'idéal et dans les beautés individuelles qui s'en rapprochent davantage.

Les yeux, que la racine du nez sépare par un intervalle dont les différens degrés d'étendue sont autant de caractères physiognomoniques, doivent présenter plusieurs dispositions remarquables pour concourir à la beauté.

Les plus beaux yeux, sous le rapport de la couleur, sont ceux qui paraissent noirs ou bleus (1). Leur direction inégale, leur rapprochement trop marqué, ou leur séparation

---

(1) Les couleurs les plus ordinaires dans les yeux, dit Buffon, sont l'orangé et le bleu; et le plus souvent ces couleurs se trouvent dans le même œil. Les yeux que l'on croit être noirs, ne sont que d'un jaune brun ou d'orangé foncé; il ne faut, pour s'en assurer, que les regarder de près : car lorsqu'on les voit à quelque distance, qu'ils sont tournés à contre-jour, ils paraissent noirs, parce que la couleur jaune brun tranche si fort sur le blanc de l'œil, qu'on la juge noire par l'opposition du blanc. Les yeux qui sont d'un jaune moins brun, passent aussi pour des yeux noirs; mais on ne les trouve pas si beaux que les autres, parce que cette couleur tranche moins sur le blanc. Il y a aussi des yeux jaunes et jaunes clairs; ceux-ci ne

extrême, sont de véritables difformités. Les gros yeux déforment l'ovale du visage. La plus heureuse conformation consiste dans de grands yeux dont l'*enchassement* est tel, qu'il exprime la finesse et la douceur du regard, sans nuire à son éclat : la grandeur de l'œil et sa forme allongée contribue davantage à la beauté que la couleur. Dans les yeux de la Vénus de Florence, l'élévation légère de la paupière inférieure donne une grace et une langueur inexprimables.

Les sourcils doivent être bien arqués, séparés, fournis de poils très-fins et d'un beau noir. En s'unissant, ils rendent la physionomie sombre : s'ils sont trop minces, ils ne protègent

---

paraissent pas noirs, parce que ces couleurs ne sont pas assez foncées pour disparaître dans l'ombre. On voit très-communément dans le même œil des nuances d'orangé, de jaune, de gris et de bleu : dès qu'il y a du bleu, quelque léger qu'il soit, il devient la couleur dominante ; cette couleur paraît par filets dans toute l'étendue de l'iris, et l'orangé est par flocons autour et à quelque petite distance de la prunelle : le bleu efface si fort cette couleur, que l'œil paraît tout bleu, et qu'on ne s'apperçoit du mélange de l'orangé qu'en le regardant de près. Les plus beaux yeux sont ceux qui paraissent noirs ou bleus. Le vivacité et le feu,

pas assez l'organe de la vue; ils ne couronnent pas l'œil, et semblent alors affaiblir son langage.

Les paupières bien disposées présentent les plus douces inflexions. Lorsque leurs cils sont soyeux, longs et garnis, les yeux en paraissent plus beaux et le regard plus doux.

La bouche est peut-être de toutes les parties du visage de la femme, celle qui se montre avec plus de graces et d'expression : elle doit être petite, et ne pas s'étendre beaucoup au-delà des narines; une parfaite conformation exige aussi que la lèvre inférieure soit plus forte. La courbure de la lèvre supérieure a servi de modèle aux anciens artistes pour l'arc de l'amour.

---

qui font le principal caractère des yeux, éclatent davantage dans les couleurs foncées que dans les demi-teintes de couleur : les yeux noirs ont donc plus de force d'expression et de vivacité; mais il y a plus de douceur, et peut-être plus de finesse dans les yeux bleus : on voit dans les premiers un feu qui brille uniformément, parce que le fond, qui nous paraît de couleur uniforme, renvoie par-tout les mêmes reflets; mais on distingue des modifications dans la lumière qui anime les yeux bleus, parce qu'il y a plusieurs teintes de couleur qui produisent des reflets différens ».

Dans la Vénus de Médicis, les lèvres sont demi-closes, afin d'exprimer le desir et la volupté.

Des grosses lèvres et une grande bouche sont très-contraires à la beauté : elles expriment des appétits grossiers, et qui se rapportent moins à la vie intellectuelle qu'à la vie de nutrition.

« J'observe la bouche, dit un écrivain que nous avons déjà cité; que d'expression! La lèvre supérieure caractérise le goût, les penchans, les appétits, le sentiment de l'amour. L'orgueil et la colère la courbent, la finesse l'aiguise, la bonté l'arrondit, le libertinage l'énerve. Rien de mieux articulé dans l'homme que la lèvre supérieure à l'endroit où elle ferme la bouche ».

» Une bouche délicate et pure, est peut-être un des attraits les plus puissans ».

Le menton termine le visage; il en complète l'élipse. Bien conformé, il est plein, uni et sans fossette. Sa chûte est douce et presqu'insensible : c'est sur-tout chez les femmes que le menton doit s'arrondir. Sa pointe saillante décèle une fermeté et une roideur de caractère que l'on n'aime pas à leur supposer.

Les dents, qui, dans plusieurs circontances, se trouvent à découvert, servent à l'expression, et présentent des dispositions qui ne doivent pas être oubliées parmi les élémens de la beauté.

Ces dispositions consistent principalement dans la blancheur ; il faut aussi que de belles dents soient petites, égales et légèrement arrondies.

Les oreilles font encore partie du visage : elles doivent se terminer à la troisième partie de la tête, et se trouver sur la ligne du nez. Annibal Carrache pensait que l'oreille était susceptible d'un genre de beauté aussi rare et aussi important que celui des autres parties.

L'allongement extrême des oreilles par les effets d'une cosmétique barbare et grossière, ou leur proéminence qui caractérise plusieurs nomades de la Sybérie, sont des dispositions vicieuses et contraires à la beauté, en ce qu'elles altèrent la régularité de l'ovale de la tête, et en surchargent le contour par des saillies.

Les cheveux, dont nous n'avons pas encore parlé, sont des accessoires qui servent beaucoup à faire ressortir l'effet principal. Un blond doré était, de toutes leurs teintes, celle que préféraient les anciens artistes. Un noir d'ébène, qui donne plus d'effet à la blancheur de la peau, nous paraît plus agréable : la flexibilité, la finesse et les dispositions bien ménagées de la chevelure, ajoutent à leur beauté. Laissés en liberté, et livrés à de légères ondulations, ils offrent l'image

de la vie et du mouvement : et de cette manière contribuent, suivant la remarque d'Hogarth, à une certaine variété que ce profond analyste admet parmi les principes auxquels il rapporte les différentes combinaisons de formes et d'effets d'où résulte la beauté (1).

Dans une autre Partie de cet ouvrage nous parlerons, en traitant de la cosmétique, de l'inconvénient de porter des cheveux étrangers, et d'altérer, par ces emprunts toujours mal dissimulés, la vérité de la physionomie.

Telles sont les considérations un peu étendues dont la belle conformation de la tête et de ses différentes parties nous a présenté le sujet. Nous terminerons cet article par les remarques suivantes du C. Neveu :

« Dans les images qu'ils tracent de la beauté, les poëtes ont mieux réussi à décrire les perfections des yeux et de la bouche que celles du

---

(1) Hogarth qui, dans son excellente analyse de la beauté, a traité son sujet avec beaucoup d'étendue, réduit les principes du beau en général à la convenance, la variété, l'uniformité, la simplicité, la complication et la quantité.

menton et du nez, sans doute parce qu'ils n'ont pas su se rendre assez compte de l'effet qu'ils produisent pour la laideur ou l'agrément du visage. Mais si ces deux parties ne servent guère à l'expression, elles sont tout pour la perfection et la régularité des traits. Le menton termine et soutient l'ovale; le profil lui doit en partie sa beauté; il est d'ailleurs un trait caractéristique de l'espèce humaine, puisqu'il ne se trouve dans aucun autre animal. Quant au nez, quoiqu'il n'ait pas à manifester, comme les yeux, les traits de l'intelligence, et comme la bouche, les affections du cœur, il fait peut-être plus qu'eux pour la beauté de la physionomie; il est le trait le plus saillant du visage, par sa forme élancée; il en fait le caractère le plus distinct; il est le point fixe autour duquel s'assemblent et se composent toutes les autres parties du visage; il en est, en quelque sorte, le régulateur, et plusieurs célèbres artistes déterminaient d'après lui toutes les proportions de leurs figures. Pour servir à cet usage, sa forme doit être droite et simple, il doit faire avec sa base un angle saillant et bien prononcé; s'il est séparé du front par une cavité profonde; s'il est large, court et distant de la bouche, ne cherchez point ailleurs ce qui vous fait trouver un visage ignoble

et commun. Dans le desir passionné, dans la colère et la fureur, les narines s'enflent et s'élèvent; c'est le seul mouvement dont le nez soit susceptible; mais sa partie antérieure ne se partage point. Par son immobilité dans l'effet des passions, il marque de combien les autres traits s'altèrent; il fait sentir l'ouverture de la bouche dans les cris de la douleur et de l'effroi, et dans les diverses fonctions de cet organe si mobile, il marque aussi l'élévation des sourcils et leur abaissement; il concourt enfin à préciser tous les mouvemens produits par la joie, la tristesse, la crainte, l'admiration, la fureur, etc. On sait jusqu'à quel point la perte du nez défigure un visage, et c'est encore ce qui prouve combien il sert à la beauté. Pendant le sommeil, les yeux se ferment, et leur expression devient nulle : ils peuvent être, ainsi que la bouche, défigurés par la douleur ; mais ces différens changemens, qui modifient le visage, n'en altèrent pas la beauté; elle perd tout son effet par l'altération du nez : on ne peut se plaire à contempler une statue qui est privée de cette partie, tandis qu'on l'admire, quoique ses yeux soient sans prunelle et ses lèvres sans couleur. En ployant un cheveu de manière à ce qu'il puisse, sans qu'on en reconnaisse le moyen,

élever ou baisser sensiblement la pointe du nez, on se prouvera combien l'altération de sa forme en apporte à celle du visage ».

Le col, dont nous avons indiqué la forme agréable comme un des principaux caractères de l'espèce humaine, doit avoir la plus douce courbure, et établir une transition presqu'insensible entre la tête et le torse : une plénitude assez marquée, une certaine langueur et un embonpoint suffisant pour dissimuler les reliefs du cartilage tyroïde, et de deux gros muscles, que les anatomistes appellent *sterno-mastoïdiens*, *sont* les principales conditions de la beauté du col chez les femmes : si elles se rencontrent sans se trouver réunies à une certaine expression et à l'ensemble le plus complet des élémens de la beauté du visage, elles donnent souvent un air d'insensibilité et de faiblesse intellectuelle, qui affablit de beaucoup l'impression qu'un premier aspect avait fait naître.

Les diverses attitudes du col sont très-éloquentes : elles indiquent la liberté, le courage, la mollesse, la douce flexibilité, la dignité de la condition.

Le torse. Cette partie, qui se trouve au centre, et qui renferme les organes les plus essentiels, présente aussi dans ses détails plusieurs traits qui concourent à la beauté. La partie

supérieure de cette division du corps, la poitrine doit être très-élevée chez les femmes, s'arrondir avec grace, et avoir sensiblement moins de largeur que chez les hommes.

L'articulation sterno-claviculaire et la courbure des clavicules paraissent à peine sur un buste féminin bien conformé ; leurs reliefs adoucis contribuent seulement à former alors plusieurs de ces lignes ondoyantes dont nous avons fait connaître les avantages.

Le sein, qui décore le buste, offre, dans les beaux modèles, plus d'élégance que de volume ; ses deux portions sont bien détachées. Winckelmann observe que dans les statues antiques, elles se terminent doucement en pointe, et qu'elles ont toujours des formes virginales, par suite du système des anciens artistes, qui consiste à ne point rappeler dans l'idéal les besoins et les accidens de l'humanité.

Suivant Buffon, il faut, pour que les mammelles soient bien placées, qu'il y ait autant d'espace de l'un des mammelons à l'autre, qu'il y en a depuis le mammelon jusqu'au milieu de la fossette des clavicules, en sorte que ces trois points fassent un triangle équilatéral. Les hémisphères d'un sein bien conformé ont une forme très-élégante, et qui affecte aussi agréablement

l'œil que le toucher. Ceux de la belle Hélène ont donné le modèle de la coupe antique.

Les épaules, qui répondent supérieurement et postérieurement à la poitrine, ont aussi leur manière d'être belles. Les femmes de Rome offrent ce genre de beauté au plus haut degré, lorsqu'elles arrivent à cette époque de la vie où l'embonpoint succède à la turgescence et à l'élasticité juveniles.

L'abdomen se trouve au-dessous de la poitrine ; il a très-peu de plénitude dans un torse capable de servir de modèle, et ressemble à celui d'un homme qui a joui d'un paisible sommeil : cet état est à-peu-près celui que Bacon désigne comme un signe de longevité. Dans les femmes, l'abdomen a plus de saillie et de rondeur : la moindre altération dans son poli et dans ses contours, sont des difformités affligeantes. Le nombril doit être assez profondément creusé.

Plusieurs statues antiques ont la forme de l'abdomen plus belle que la Vénus de Médicis.

La taille proprement dite, fait aussi partie du torse : elle se marque aux régions du dos et des lombes, et doit tous ses avantages à cette mollesse, cette élégance et cette flexibilité qui

caractérisent ce qu'on appelle les tailles sveltes et légères. Nous avons déjà eu occasion d'indique ce genre d'attraits. Roussel y attache une grande importance, et en rapporte le principal effet aux facultés que cette disposition révèle à l'œil charmé de les découvrir. « Si on examine, dit-il, la plupart des attributs qui constituent la beauté; si la raison analyse ce que l'instinct juge dans un clin-d'œil, on trouvera que ces attributs tiennent à des avantages réels pour l'espèce. Une taille légère, des mouvemens souples, d'où naît toujours la grace, la fraîcheur et l'éclat, sont des qualités qui plaisent, parce qu'elles annoncent le bon état de l'individu qui les possède, et le plus grand degré d'aptitude aux fonctions qu'il doit remplir (1) ».

LES MEMBRES, et sur-tout leurs extrémités, sont susceptibles d'un genre de beauté dont la nature fournit bien rarement des modèles.

Chez les jeunes sujets, la beauté des mains consiste dans une plénitude modérée; les articulations des phalanges ne sont marquées que par de petits reliefs et des ombres très-adoucies.

---

(1) Roussel, *Système physique et moral de la Femme.*

Les doigts ont une forme allongée, et dont la diminution graduée est très-agréable. Ce sont de petites colonnes de la plus belle proportion.

Les plus belles mains antiques sont celles d'un fils de Niobé, d'un Mercure qui embrasse Hersé ; les deux mains de celle-ci et les mains de l'hermaphrodite de la villa Borghèse.

Le fini, la pureté des contours, les formes coulantes et arrondies caractérisent, dans la femme, la belle conformation du bras et de l'avant-bras.

Les pieds, comme les mains, sont susceptibles d'un genre de beauté dont la nature est avare : nous déformons ordinairement ces parties par nos chaussures modernes ; le deuxième orteil, qui naturellement a plus de saillie, comme on le voit dans l'antique, est arrêté dans son développement, et le pied qui devrait, dans la circonférence de son extrémité, se rapprocher de la forme élégante de l'élipse, s'arrondit sans grace, et n'offre plus qu'une partie défigurée par nos ridicules compressions.

Les anciens attachaient beaucoup d'importance à la forme des pieds : les philosophes ne la négligeaient pas dans le tableau général de la physionomie ; et les historiens ont fait

mention de leur beauté, en parlant de Polyxène et d'Aspasie.

Les malléoles, disposées de manière à n'offrir que d'agréables contours; la ligne saillante du tibia entièrement cachée sous son enveloppe, la forme élégante du mollet, et cette légère courbure qui établit un passage adouci de la jambe à la cuisse, sont autant de traits qui appartiennent à une belle et heureuse conformation.

L'articulation du genou doit être faiblement indiquée.

La Thétis de la villa Albani est, de toutes les statues antiques, celle dont la jambe et les genoux sont les plus parfaits.

Les cuisses sont principalement remarquables, dans les femmes, par leur plénitude voluptueuse, leur poli et la douceur de leurs contours.

Les reliefs qui les surmontent postérieurement, ces formes, dont la Vénus Callipige offre le plus parfait modèle, ont un genre de beauté qu'il serait difficile de décrire, et qui paraît consister principalement dans le passage agréable que ces renflemens établissent entre le torse et les membres. La sécheresse ou l'exagération sont les défauts les plus ordinaires de ces parties, pour lesquelles les artistes trouvent très-difficilement

dans les beautés individuelles, le degré de perfection que présente les statues antiques (1).

(1) L'Arioste a décrit avec autant d'exactitude que de poésie plusieurs des beautés que nous venons de considérer en naturaliste. On trouve cette description dans les portraits d'Alcine et d'Olimpie, que Watelet a fait passer dans notre langue, dans la traduction libre et un peu faible dont nous offrons ici quelques fragmens.

PORTRAIT D'ALCINE.

. . . .

Elle était blonde ; et par tresses unis,
Tombant sans art, flottant sans résistance,
Ses longs cheveux mariaient leur nuance
Au doux accord des roses et des lys.

Son front riant a la juste mesure
Qui n'admet pas trop de sévérité ;
Un front altier menace la nature ;
Etroit, il est souvent sans majesté.
Celui d'Alcine est noble, sans fierté.
C'est sous ce front et sous deux arcs d'ébène
Où son regard lentement se promène,
Que des yeux noirs, mais doux et languissans,
Des cœurs blessés irritent les tourmens,
En paraissant compâtir à leur peine.

Mais poursuivons ; car le peintre divin
N'a rien omis de ce qu'on peut décrire.
Du nez parfait le trait correct et fin,
A tout censeur ou sévère ou malin,
Dans son profil n'offre rien à redire.

Et chaque joue a du doigt de l'Amour
Vers le sommet, cette empreinte légère
Dont il désigne et marque pour sa cour,
Pour ses plaisirs les beautés qu'il préfère.

. . . .

PORTRAIT D'OLIMPIE.

La neige pure éblouit moins les yeux
Que ce satin, au doux toucher flexible,
Ce tissu fin, et sur-tout si sensible
Dès que l'anime un desir amoureux.

. . . .

Mais promenant vos regards enchantés,
De chaque flanc admirez les beautés.
Suivez ce trait d'une forme si pure,
Qui, plus saillant, prononce les côtés,
Et prolongé dans sa double courbure,
Vient embrasser un espace arrondi,
Que vers son centre élevé, mais uni,
D'un petit creux décora la nature.
Ainsi Vénus sur le flot azuré,
Vénus naissante, à l'art du statuaire
Offre un modèle à jamais admiré.
De celui-ci, non moins digne de plaire,
Suivons encore les contours ondoyans
Qui, variés dans tous les mouvemens,
Avec souplesse accusent les jointures.
Voyons plus bas, par de douces enflures
La cuisse blanche au milieu s'arrondir;
Voyons la jambe à propos s'amincir,
Et les deux pieds, de gentilles mesures,

ARTICLE IV.

Du beau idéal, et de ce qui paraît essentiellement constituer la beauté dans la conformation extérieure de l'homme et de la femme.

§ I. *Du Beau idéal.*

UNE imitation grossière et incomplète des modèles que présentait la nature, fut sans doute le premier pas que firent les arts de la sculpture et du dessin. L'homme pétrit d'abord et façonna l'argile, ou à l'aide d'une pierre aiguisée, sculpta le bois, et ne parvint à faire exactement toutes les parties de la figure, qu'après avoir marqué les époques de ses progrès séculaires par la représentation isolée de la tête (1),

---

Qu'un art gênant n'osa jamais meurtrir,
Ornés de doigts qu'un doux carmin colore,
Et que nature a le soin d'embellir
De cent beautés que le vulgaire ignore.

(1) On fit d'abord la tête, que l'on représenta sur une colonne. (Winckelmann, *Histoire de l'Art.*) Cook a trouvé des représentations de ce genre chez les Sauvages, qui lui ont offert les premiers rudimens de l'architecture, et dont les mœurs actuelles peuvent

l'indication obscure des parties de la génération (1), la division d'une colonne qui formait le corps (2), le partage des membres, et la représentation achevée de leurs diverses parties.

On peut supposer que cette suite d'essais et de perfectionnement conduisit l'art à reproduire avec fidélité les beautés individuelles, sans chercher à s'élever, par un effort de génie, à la conception d'un genre de beauté supérieur, plus parfait, plus accompli, plus digne enfin d'être offert comme un odjet de culte et d'admiration.

La formation de la beauté commença donc par la copie, par le portrait du beau individuel, même pour la représentation des Dieux et des Déesses.

A une époque très-florissante, cette imitation était encore le moyen dont se servaient les plus grands artistes, et de simples mortelles leurs fournissaient des modèles pour leurs Divinités.

---

nous guider dans nos recherches sur l'état primitif des nations qui sont arrivées aujourd'hui à un très-grand degré de civilisation.

(1) Après avoir mis une tête sur une pierre informe, on marqua à-peu-près vers le milieu la différence du sexe. (Winckelmann.)

(2) Dédale, suivant l'opinion la plus générale, opéra le premier cette séparation.

Telles furent Théodote, Phryné, et plusieurs autres courtisannes célèbres.

Strabon va jusqu'à nommer *corps saints*, les femmes qui s'étaient vouées au culte de Vénus sur le mont Érix ; sans doute parce que leurs charmes servirent aux progrès des arts, et se trouvèrent consacrés par une heureuse association de la religion et du plaisir. L'abandon, la beauté des courtisanes, ces fêtes brillantes, ces gymnases où les jeunes gens des deux sexes (1), à peine vêtus, ou même affranchis de tout voile, livraient à l'observation des artistes les plus belles nudités, furent autant de circonstances qui contribuèrent aux progrès de l'art et du goût, en fournissant des objets nombreux de rapprochement et de comparaison. On fut alors conduit à l'idéal, qui consiste, 1°. dans une imitation choisie ; 2°. dans une épuration et même dans un perfectionnement, dans une expression plus remarquable et plus développée des attributs de beauté dont la nature avait fourni la première idée et le premier modèle.

(1) Les Lacédémoniennes se livraient nues, ou presque nues, aux exercices de la danse, de la lutte, etc., etc.

PAR L'IMITATION avec choix, on réunit les beautés éparses que présentaient plusieurs individus ; et Zeuxis exécuta ainsi sa Junon, en combinant dans un ensemble admirable les charmes d'élite que lui fournirent cinq beautés individuelles qu'il choisit à Crotone.

L'art ne se borna point à former ainsi un nouveau type de tous les genres d'attraits que plusieurs modèles lui avaient présentés : suivant la nature dans sa marche, observant, comparant les formes que développaient les phases de la vie, il emprunta aux différens âges ce qu'ils avaient de plus parfait, et rassembla avec goût et par une abstraction poétique, la fraîcheur de la jeunesse et les formes d'un âge plus avancé (1).

En général, la figure des Dieux est un idéal emprunté de la nature de l'homme bien développé, et de celle de ces prêtres efféminés de Cybèle, chez lesquels la privation des organes de la virilité avait arrêté, suivant l'expression de Winckelmann, le vol rapide de la jeunesse. Telle fut ce que depuis on a appelé l'imitation choisie de la nature, qui cependant n'a pas été, comme on le pense vulgairement, le seul procédé

(1) L'Apollon offre un bel exemple de cette combinaison. (*Voy.* Winckelmann.)

dont l'idéal devint le résultat. On ajouta à son effet par le perfectionnement, l'épuration de la beauté individuelle, et le développement surnaturel de ses principaux élémens.

Au moyen du perfectionnement, on dépouilla de toute affection personnelle les images des Dieux, dont la représentation offrit alors la conception sublime d'une nature supérieure, d'une nature dégagée de tout ce qui aurait pu rappeler les besoins, les accidens, les malheurs de la condition humaine. D'après cette interprétation, il est facile de démontrer, avec Winckelmann, pourquoi on doit regarder comme autant de caractères du style grec la forme virginale du sein des Déesses, la jeunesse éternelle de toutes les Divinités, l'absence de toute passion et de tout mouvement capables d'altérer les formes; enfin, la légèreté et la pose de plusieurs statues antiques, qui semblent voguer dans l'espace et toucher à peine le séjour terrestre.

Par le développement surnaturel de plusieurs élémens du beau, on fit plus encore : on éleva entièrement le type de l'homme jusqu'à l'idéal d'une forme divine ; et Winckelmann a laissé une lacune dans son système, lorsqu'il a dit, en parlant des beautés partielles : que les individus les présentent aux artistes, séparées, isolées

à la vérité, mais aussi parfaites, aussi pures que celles dont brillent les chef-d'œuvres antiques.

Cette théorie n'est pas exacte, au moins pour le genre de beauté qui résulte du développement du crâne ; et la nature, par exemple, ne va pas ordinairement, dans l'ouverture de l'angle facial, au-delà de 85 dég. Le style grec a seul franchi cette limite dans l'idéal, en arrivant jusques et au-delà de l'angle droit : caractère de beauté dont Camper a si bien fait apprécier l'importance (1), caractère de beauté qui indique une intelligence supérieure, qui appelle, qui détermine les autres marques extérieures d'une nature divine (2), et que les anciens artistes ont constamment affecté à l'idéal, comme on peut aisément s'en convaincre, en comparant une tête

(1) L'ouverture de l'angle facial, en indiquant l'étendue du crâne, marque le développement du cerveau, qui paraît être celui de tous les organes dont l'action concourt davantage aux phénomènes de la pensée.

(2) Le développement du crâne, d'où résulte un angle facial de 90 degrés, détermine nécessairement la beauté et le fini de l'ovale de la tête, l'absence de tout renflement labial, la saillie élégante du nez, la position des yeux sur une ligne qui partage la face en deux parties égales, la majesté du front, etc., etc.

de l'Apollon ou de la Vénus avec celles des héros et des grands personnages dont les monumens antiques nous ont conservé les portraits (1).

§ II. *Examen de ce qui paraît essentiellement constituer le sentiment de la beauté* (2).

L'IMPRESSION que fait éprouver l'aspect d'un bel homme ou d'une belle femme, est ordinairement une sensation composée.

---

(1) Les têtes antiques, telles que celles de Brutus, Marc-Aurèle, Antonin, etc. offrent un angle facial d'environ 85 d. Ce caractère suffit pour les faire distinguer de celles de Jupiter, d'Apollon, de Vénus, Mercure, Niobé, etc., etc.

(2) Presque tous les auteurs qui ont examiné cette question, se sont livrés aux plus vaines spéculations; et loin d'éclairer un sujet aussi important, ils l'ont obscurci de toutes les ténèbres de la philosophie scholastique. Voici les opinions de quelques-uns:

Suivant le divin Platon, l'ame, qui existait avant le corps, possédait, lorsqu'elle n'était pas encore enchaînée à la matière, une connaissance parfaite de toutes choses. Dépouillée de toute cette science antérieure dans sa prison, elle parvint, par une réminiscence laborieuse, à recouvrer quelques-unes de ses anciennes idées; celle de la beauté est de ce nombre. L'ame la possédait dans son état immatériel et primitif;

D'abord l'œil est flatté, parce que l'extérieur, l'enveloppe du corps de l'homme ou de la femme bien conformés présentent des formes et des combinaisons de formes, qui, dans un tems donné, font éprouver à l'œil le plus grand nombre possible de sensations agréables. Différentes idées naissent ensuite, et ont pour objet une perfection générale et des facultés intérieures, que cette écorce et ces formes séduisantes indiquent à l'esprit charmé de les découvrir.

---

et elle ne fait qu'en avoir souvenir, lorsque dans notre existence actuelle un objet quelconque nous charme et nous ravit.

Wolff et Leibnitz disent que tout ce qui plaît est beau ; que tout ce qui déplaît est laid.

Winckelmann, qui d'ailleurs a écrit d'une manière transcendante sur les détails de la beauté, ne craint pas de dire que la beauté suprême réside en Dieu, et que l'idée de la beauté humaine se perfectionne en raison de sa conformité et de son harmonie avec l'Être Suprême.

Mengs, non moins rempli de goût que Winckelmann, mais aussi mauvais métaphysicien, se perd comme lui dans le cahos psychologique.

D'autres philosophes voulant expliquer une chose abstraite par une autre qui l'est davantage, disent que la beauté consiste dans la vérité, la régularité, l'ordre et les proportions.

Quelques philosophes ont voulu borner le sentiment du beau à ces impressions indirectes et réfléchies : mais adopter leur opinion, et ne rapporter le plaisir que fait naître l'aspect de la beauté qu'à une opération de l'esprit, ne serait-ce pas supposer dans ce plaisir un sentiment aussi peu naturel, aussi peu vraisemblable que l'amour spirituel et épuré, auquel l'excès de son délire a fait donner le nom d'amour platonique? Nous allons examiner successivement les impressions directes et les sensations réfléchies qui s'unissent pour former, dans toute sa plénitude, le sentiment du beau.

Hutcheson veut un sens tout particulier, et chargé de percevoir les impressions du beau, comme l'œil perçoit celle de la lumière, ou l'odorat les odeurs.

Diderot s'explique ainsi sur le beau : J'appelle beau hors de moi, tout ce qui contient en soi de quoi réveiller dans mon entendement l'idée de rapports ; et beau par rapport à moi, est tout ce qui réveille cette idée. C'est sans doute d'après le rapprochement de ces opinions, plus ou moins absurdes, que Voltaire disait à ce sujet : Consultez les philosophes, ils vous répondront par du galimathias ; il leur faut quelque chose de conforme à l'archétype du beau en essence au *tokalon*. Et que serait-ce, si nous avions exposé avec quelque détail les idées de St.-Augustin, du Père André, etc.?

1°. *Des lignes, des formes et des combinaisons de lignes et de formes d'où résulte la partie optique du sentiment de la beauté.*

LES lignes et les formes agréables que présente la surface du corps d'un bel homme ou d'une belle femme, sont les lignes ondoyantes et serpentines, les formes arrondies, ovallaires, et sur-tout les formes dont les contours vont en diminuant d'une manière graduée, comme on le voit dans la pyramide, la volute ou dans l'ovale resserré à l'une de ses extrémités.

Les lignes ondoyantes et serpentines, ces lignes que l'art cherche sans cesse à dessiner dans ses produits les plus gracieux, et que la nature elle-même a prodiguées dans la forme de ses plus agréables productions, sont en plus grand nombre à la surface du corps de l'homme qu'à celle du corps des autres animaux. Nous avons déjà fait cette remarque d'après Hogarth; et nous rappellerons seulement ici que c'est principalement dans les traits les plus réguliers du visage et à la superficie du torse et des membres d'une belle femme que ces lignes de la grace et de la beauté sont plus multipliées. Elles unissent et marquent les contours des différentes parties, comme on le voit à la région

du col, du sein, aux épaules, à la surface de l'abdomen, sur les côtés qui prononcent agréablement les flancs, et sur-tout dans les passages insensibles et gradués de la tête au col, des lombes aux membres inférieurs, et de chaque partie des membres en général à la partie qui la suit, et dont l'assemblage se fait sans jamais prononcer les articulations.

Les fleurs les plus élégantes n'offrent pas dans leurs contours, une flexion mieux ménagée et plus douce que ces lignes dessinées à la surface du corps d'une femme dont tous les traits brilllent du double éclat de la jeunesse et de la beauté (1).

Quant aux formes dont nous avons parlé, elles sont présentées par l'ovale de la tête, par le col, le sein, et les autres contours, ainsi que par les colonnes de la cuisse, de la jambe, et les différentes pièces dont se composent les membres supérieurs.

Plusieurs de ces dispositions doivent, sans doute, étonner le physicien. En effet, dans le corps de l'homme, qui exécute des mouvemens

---

(1) *Vues d'Hogarth sur le même sujet.* On peut regarder comme une règle constante, que les beaux traits sont ceux où l'on retrouve la ligne serpentine, telle que nous l'avons décrite, pag. 280 et suiv.

si étendus, des leviers prolongés et saillans, des formes anguleuses semblaient nécessaires pour économiser la puissance. La nature a pris une autre voie pour arriver au même résultat ; et compensant la défaveur des leviers par l'étendue de la force motrice, elle a soigné l'enveloppe du mécanisme le plus compliqué, et concilié les formes les plus belles avec l'énergie et la variété des mouvemens.

L'homme est sans doute le premier des animaux sous ce rapport, et la beauté réelle que présentent ses formes pourrait être regardée comme un des principaux traits qui le caractérisent. Après lui viennent tous les animaux qui sont légers à la course, et chez lesquels la variété des mouvemens n'exclut pas à l'extérieur du corps, les lignes ondoyantes et les formes attrayantes. Tels sont, le cheval, le cerf, le chevreuil, etc.

Les animaux dont l'enveloppe offre au contraire des formes quarrées, ou des lignes droites et des dispositions qui les rapprochent davantage de nos grossières mécaniques, ne peuvent jamais, malgré toute la perfection dont leur organisme paraît susceptible, prétendre à la beauté. Tels sont le crapaud, le cochon et tous les

animaux dont l'aspect fait constamment naître l'idée de la laideur.

Il faut ajouter à ces considérations sur les lignes et les formes les plus agréables, que les principes fondamentaux de tout ce qui est beauté dans les ouvrages de la nature et de l'art, entrent dans la composition d'un bel homme et d'une belle femme, et qu'ils y sont disposés de manière à ce que leur influence se corrige ou se fortifie réciproquement, en donnant à l'effet général tout le développement dont il est susceptible.

Ces principes fondamentaux sont, d'après l'analyse d'Hogarth, la convenance et la symétrie, la variété, la simplicité et la complication.

La convenance produit un grand effet; et les lignes, les formes les plus élégantes ne plaisent pas autant, si elles sont mal distribuées : les plus belles colonnes choquent la vue, si leur masse ne répond à celle de l'édifice qu'elles soutiennent ; et rien ne peut être comparé à l'impression désagréable que fait naître l'emploi des cariatides en architecture (1). Nous voulons de

(1) Comment excuser ces artistes impies, qui ont confondu le signe sacré de la forme humaine avec celle

la convenance. Cet attribut universel de tout ce qui est beau résulte, dans une heureuse conformation de l'homme et de la femme, de l'harmonie et de l'accord de toutes les parties en général ; du volume du tronc, de la force des membres qui le soutiennent, de l'élégance et de la mobilité des membres supérieurs, des quantités, des dimensions relatives des diverses régions du corps et de leurs proportions, etc.

La symétrie sert la convenance, et donne souvent aux objets l'air de l'utilité qu'ils doivent avoir ; l'œil en même-tems est, jusqu'à un certain point, flatté par l'exactitude des contre-parties ou des pendans. C'est principalement dans

---

des plus grossiers animaux, et qui, d'une main sacrilége, ont placé l'être intelligent et sensible sous des masses de pierres, et sous l'entablement d'un pesant édifice ? L'emploi des cariatides est, je crois, d'invention moderne : je n'imagine pas qu'une telle profanation soit entrée dans l'esprit des Grecs, adorateurs si vrais de la beauté. Mais si quelqu'artiste de ces tems s'en est rendu coupable, sans doute il aura soulevé contre lui les artistes philosophes et les connaisseurs délicats ; et le blâme justement versé sur son ouvrage, en vengeant la beauté, aura prévenu l'effet de ce condamnable exemple. (Neveu, *journal de l'Ecole Polytechnique*, an 3, p. 716).

les grandes compositions que cette régularité est recherchée ; la nature alors adopte les nombres pairs, tandis que dans ses ouvrages de fantaisie, si on peut s'exprimer ainsi, les nombres impairs sont préférés, comme on le voit, dans le nombre des fleurs et de leurs pétales, dans celui des feuilles grouppées et des échancrures de ces feuilles.

Dans le corps humain, la symétrie résulte évidemment de la disposition uniforme des parties doubles, et de la division régulière des parties uniques.

Ainsi, l'impression la plus agréable est nécessairement produite par la disposition harmonieuse et l'exacte ressemblance des yeux, des sourcils, des oreilles, des deux hémisphères du sein, et des différentes parties dont les membres sont composés. Le front, le nez, la bouche, au moyen des lignes médianes qui les partagent, ne sont pas moins réguliers ; et à la surface des autres régions du corps, des points de séparation marqués d'espace en espace contribuent encore à la symétrie, sans nuire à la variété, comme on le voit à l'abdomen dans l'enfoncement ombilical, à la partie postérieure du col dans son enfoncement moyen, au dos dans la saillie de reliefs osseux qui se dessinent sous la peau, etc.

L'irrégularité fait mieux sentir encore l'importance de la symétrie : la direction oblique des yeux et le strabisme, sont de véritables monstruosités ; la torsion du nez ou des lèvres est hideuse ; l'inégale longueur des membres défigure le plus beau corps ; les hémisphères du sein doivent offrir deux mamelons semblables ; et l'on se rappellera sans doute ici l'effet subit qu'une disposition contraire produisit sur J.-J. Rousseau, au moment où il allait mourir de plaisir et d'amour entre les bras de la courtisane Zulietta (1).

(1) Au moment où j'étais prêt à me pâmer sur une gorge qui semblait pour la première fois souffrir la bouche et la main d'un homme, je m'apperçus qu'elle avait un téton borgne : je me frappe ; j'examine ; je crois voir que ce téton n'est pas conformé comme l'autre. Me voilà cherchant dans ma tête, comment on peut avoir un téton borgne ; et persuadé que cela tenait à quelque notable vice naturel, à force de tourner et retourner cette idée, je vis clair comme le jour que dans la plus charmante personne dont je pusses me former l'image, je ne tenais dans mes bras qu'une espèce de monstre. (*Voy.* Rousseau, *Confessions*, liv. 7, p. 69, éd. *in*-4°.) L'imagination fantasque et déréglée de Rousseau contribua sans doute pour beaucoup à ce singulier effet ; mais cependant il faut avouer que la difformité légère qui le frappa si vivement, eût dérangé moins fortement, à la vérité, un amateur éclairé et délicat de la beauté.

La variété, cet autre principe fondamental de tout ce qui est beau, doit son effet au besoin de changer les émotions pour ne pas émousser notre sensibilité, qui ne tarde pas à demeurer oisive sous l'impression trop long-tems continuée du même stimulant. Dans la beauté humaine, la variété est produite, comme il convient, par les nuances diverses de la peau; par l'expression de la physionomie, et par les changemens qui résultent des attitudes diverses des mouvemens et des inflexions.

Les femmes cherchent sans cesse à ajouter à leur variété naturelle par les dispositions de la coëffure, et par tous les accidens bien ménagés de la draperie. Ce que le célèbre Hogarth a écrit à ce sujet, mérite d'être cité. « Les femmes, dit cet écrivain, n'accordent à l'uniformité que ce qu'elles ne peuvent lui refuser : comme, par exemple, d'avoir deux manches et deux souliers de même couleur. Tout trait d'uniformité dans le vêtement, qui n'a pas la convenance pour excuse, donne l'air empesé ou roide : une femme qui a du goût, cherche toujours à éviter les choses qui se ressemblent trop, ou qui sont la contre-partie l'une de l'autre. Une plume, une fleur, un diamant ne se placent point précisément au-dessus du front, au milieu de la tête. Si l'on

en met deux, on a soin que leurs positions ne soient pas semblables. Rien ne fait un plus joli effet qu'une boucle ondoyante qui tombe sur le front, et rompt la parfaite régularité du tour du visage. Les femmes décentes évitent cette recherche, comme marquant trop le desir d'attirer les regards : elles laissent cette ressource à celles qui ont moins de délicatesse ; mais elles ont pris dans le modèle que j'indique l'idée de deux petites boucles semblables, qui tournent sur les deux tempes. C'est plus décent; mais c'est moins joli. La variété dans le vêtement est l'objet constant de l'étude des jeunes et jolies femmes, etc. » Il serait inutile de remarquer que depuis 1752, tems où Hogarth écrivait, les progrès du goût et les changemens qui se sont opérés dans les mœurs permettent aujourd'hui une application très-étendue des idées de cet artiste philosophe.

La simplicité isolée serait insipide; combinée avec une certaine variété, elle rend celle-ci plus agréable, et donne la faculté d'en jouir sans effort : c'est sur-tout dans le beau idéal que brille davantage ce nouvel attribut de la beauté. Les chefs-d'œuvres antiques n'offrent rien d'étranger aux traits et aux contours qui constituent rigoureusement le beau : l'artiste a voulu perfectionner la nature, et non pas la surcharger

d'ornemens stériles ; tout, dans ses admirables compositions, est à-la-fois simple, grand et sublime : c'est la pensée du génie qui se développe et brille sans le secours d'un éclat étranger.

La complication nous offre, après la variété tempérée par la simplicité, le principe le plus fécond de la beauté et de la grace. Hogarth en développe ainsi les effets :

« Nous ne pouvons jamais fixer qu'un point à-la-fois ; et lorsque nous voulons saisir, de nos regards, une certaine étendue, il faut que le rayon visuel la parcoure avec une excessive rapidité, pour que l'impression de l'ensemble nous reste. C'est ainsi que notre rayon visuel glisse avec vîtesse dans tous les sens, sur les formes que nous voulons étudier ou qui nous plaisent ; et lorsque l'objet est en mouvement, notre rayon visuel parcourt les mêmes lignes que cet objet ».

» Lors donc que l'on considère l'action d'un corps sur l'organe de la vue, on voit que, soit que ce corps se meuve, soit qu'il reste en repos, il produit le mouvement du rayon visuel, c'est-à-dire de l'œil, qui affecte plus ou moins agréablement selon les formes et les mouvemens qu'il a. Les rubans en ligne ondoyante que l'on voit dans presque toutes les sculptures, en bois ou en plâtre, dans les appartemens, plaisent par

l'effet de ce mouvement d'ondulation qu'ils communiquent au rayon visuel ; mais le serpentement effectif d'un ruban en mouvement plait davantage. Je me rappelle que cet amusement me donnait un plaisir d'une extrême vivacité quand j'étais enfant. Je ne peux comparer ce plaisir qu'à celui que j'ai eu depuis, en suivant des yeux dans une contredanse, une danseuse qui disparaissait et reparaissait tour-à-tour dans les sinuosités des figures. Mon rayon visuel dansait avec elle : c'était une espèce de chasse, qui peut donner l'idée de ce que j'entends par la complication qui sert à la beauté, parce qu'elle concourt à charmer l'œil ».

» L'ornement naturel de la tête est aussi un exemple de ce genre d'agréable complication. Les cheveux parent plus ou moins, selon le pli qu'ils ont naturellement, ou qu'on leur a donné. Les boucles flottantes sont les plus agréables à l'œil. Les tours, les ondulations d'une belle chevelure qui est frisée lâche, et que le vent agite doucement, charme les regards ».

» Les poëtes en ont tiré autant de parti que les peintres ».

Ajoutons à ces vues d'Hogarth, que dans la beauté humaine, les lignes serpentines qui se croisent en tous sens, les sentiers tortueux, les

sinuosités, au milieu desquels l'œil poursuit les formes diverses et les contours, sont autant de moyens d'une heureuse et agréable complication.

Les femmes ajoutent beaucoup à l'effet de ces dispositions par les ressources de la toilette : c'est avec cette intention que dans la coëffure on recherche les lignes tournantes, les circonvolutions, que l'on combine diversement les ondes ou les tresses des cheveux avec le crêpe, les rubans, les mouchoirs de gaze ou de soie : c'est aussi d'après le même principe que les draperies, disposées avec autant de coquetterie que de décence, excitent cette curiosité active, cette inquiétude et ces mouvemens d'une imagination voyageuse, à laquelle on néglige un peu trop de s'adresser dans les costumes modernes.

Association d'idées que fait naître l'aspect de la beauté.

DANS l'idiôme des Grecs, une même expression désignait l'ordre, la beauté, l'univers.

En effet, si dans la conformation humaine l'harmonie et l'heureuse combinaison des formes les plus agréables bornaient leur effet à une jouissance optique, à une impression locale, le sentiment du beau serait loin d'avoir toute

sa plénitude et toute son étendue. Il en est autrement : les idées d'ordre, d'ensemble, d'harmonie, de perfection générale, tiennent par une association intime à la première impression que fait naître l'aspect de la beauté.

Cette draperie enchanteresse, cet extérieur qui nous charme et qui nous séduit paraissent liés à plusieurs avantages, dont l'idée fait naître en nous des sentimens d'admiration, de bienveillance et d'amour.

La beauté dont la conformation humaine est susceptible, ne consiste donc pas seulement dans une enveloppe séduisante et propre à flatter l'œil le plus exercé ; c'est encore la physionomie du bon, du convenable et de la perfection : l'annonce des facultés les plus admirables et le signe d'une supériorité générale d'organisation. En effet l'idéal, les grands modèles de beauté nous plaisent, non-seulement parce que leurs formes, leurs traits sont combinés et disposés de la manière la plus heureuse pour affecter agréablement l'organe de la vue, mais encore parce que tout cet extérieur semble répondre à des qualités sublimes, et annoncer un degré d'élévation dans la condition de l'humanité. L'imagination croit voir alors l'excellence d'une nature supérieure percer à travers une enveloppe matérielle, et

animer d'un feu divin toutes les parties de ces grandes compositions.

Tels doivent paraître plusieurs des monumens grecs, aux regards du physiologiste, dont l'esprit passe rapidement de la beauté des formes au développement vital qu'elle lui font supposer.

Oh! si jamais la nature réalisait les fictions du ciseau antique; si dans la formation de l'homme elle s'élevait à cette perfection que les beautés de l'Apollon paraissent révéler, quelles facultés, quelles puissances de vie seraient attachées à une semblable organisation!

Le génie le plus élevé ne répondrait-il pas à la conformation de la tête, à cette grande ouverture de l'angle facial qui donne la mesure du cerveau et de l'intelligence.

Les muscles, dépourvus de ces rudes saillies qui rappellent des exercices violens, et signalent la constitution d'un athlète, exécuteraient sans effort des mouvemens rapides et légers. Le corps, livré à leurs faciles contractions, se détacherait du sol avec grace, et paraîtrait tenir à peine au séjour terrestre.

Le sang le plus pur animerait toutes les parties; les différens organes exerceraient leurs puissances respectives dans tous les sens, dans

toutes les directions, sans que jamais la faiblesse d'aucun d'eux, ou sa prédominance d'action fissent naître un tempérament particulier, ou le plus léger obstacle au développement plein et entier de tous les moyens, de toutes les puissances de la vitalité.

La beauté humaine paraît donc résulter de la perfection des formes et de l'accord de cette perfection avec un degré de supériorité, et un développement très-étendu du mode d'existence qui est propre à l'homme. Tous les traits extérieurs qui distinguent davantage l'organisation humaine de celle des animaux doivent, d'après ces vues, contribuer principalement à la beauté, et en former les principaux caractères. En effet, plus les formes distinctives de l'homme se prononcent et révèlent avec une grande expression la supériorité de sa nature, et mieux elles font naître en nous l'idée de la beauté. Si elles sont légèrement esquissées, et développées d'une manière incomplète et très-peu caractéristique, leur aspect est repoussant, hideux : nous lui rapportons aussitôt l'idée de la laideur.

Les types de l'Apollon et de la Vénus, qui réunissent si complètement tous les attributs du

beau, présentent avec une expression surnaturelle tous les caractères de l'homme, et sont séparés par un espace immense du dernier comme du premier des Singes : tandis que les variétés de l'espèce humaine s'en rapprochent d'autant plus, qu'elles s'éloignent davantage de la beauté ; comme on le voit dans le Nègre et le Kalmouc, qui sont plus voisins du Orang-Outang que les individus de la belle race.

En dernier résultat, la beauté humaine semble donc consister essentiellement dans la réunion la plus complète des caractères extérieurs de l'homme, qui nous paraît toujours d'autant plus beau, qu'il est plus homme et plus disposé à remplir les grandes destinées de son espèce.

Cette manière de considérer la beauté est également applicable aux deux sexes : mais dans le type de la femme, le modèle de l'espèce présente des nuances particulières ; le beau dont il est susceptible se rapproche davantage de la manière dont Burke le considère, pour le distinguer du sublime (1) ; tous les traits, tous les

(1) Burke s'est beaucoup occupé d'une distinction entre le sublime et le beau. Ce philosophe, en parlant de la beauté en général, pense qu'il ne faut pas appliquer ce mot à la vertu, ni aux qualités de l'ame

caractères, tous les attributs en sont aimables; ils n'inspirent point la crainte, ni le respect; ils caressent également l'œil et l'esprit; ils font naître la tendre prédilection, le desir, l'amour. L'air sévère, un trait de rudesse, ou même le caractère de la majesté nuiraient à l'effet de ce genre de beauté que nous desirons dans la femme; et c'est avec raison que Lucien nous représente le dieu des amours effrayé de l'air masculin de Minerve.

La beauté mâle a sans doute un plus grand caractère; elle occupe davantage la pensée, et indique peut-être une organisation plus parfaite, et une sphère de vitalité plus étendue. La beauté de la femme est moins imposante et plus aimable; elle inspire moins d'admiration que d'amour; elle s'adresse plutôt à l'œil, aux sens en général, et au cœur qu'à l'esprit. Les formes

---

d'un genre sévère. Il pense avec raison que la beauté ne consiste pas dans la convenance ni l'utilité; il compare ensuite ses attributs avec ceux du sublime. Les objets sublimes, dit-il, ont des dimensions vastes: comparativement, les objets beaux sont petits. Ce qui est beau doit être doux, arrondi, poli; ce qui est sublime, est rude et négligé. Le sublime est souvent favorisé par les lignes droites, et s'en écarte par des

du plus bel homme, l'idéal, l'Apollon, par exemple, appellent toutes les idées de perfection et de supériorité dans tous les actes de la vie; ils indiquent la force, le génie, la plénitude de toutes les qualités de la nature humaine et l'entier développement de leur perfectibilité, ou même une excellence surnaturelle. Le sentiment que fait naître le caractère de la beauté féminine, porté également jusqu'à l'idéal, comme dans la Vénus, est plus agréable, mais plus resserré, plus exclusivement relatif aux attributs du sexe, plus rapproché de l'émotion que de la pensée, et dès-lors plus lié à des idées de plaisir, d'amour et de volupté. Un bel homme et une belle femme ne doivent pas d'ailleurs être comparés l'un à l'autre. En ce qu'ils ont de commun, dit Rousseau, ils sont égaux; en ce qu'ils ont de différent, ils ne sont pas comparables. Une femme parfaite et un homme parfait ne doivent

---

déviations brusques. La beauté évite les lignes droites, et s'en écarte par des déviations insensibles. La lumière convient à ce qui est beau : le sublime a plus d'effet par l'obscurité; enfin, le beau est délicat et léger; le sublime est solide et massif. Voy. *Bibl. Britannique*, Lettres et Arts, tom. 17. L'extrait des idées de Burke et de Uredale Price sur le Beau, t. 17, p. 448.

pas plus se ressembler d'esprit que de visage ; et la perfection n'est pas susceptible de plus et de moins. Ajoutons, d'après les réflexions qui précèdent, que leur beauté respective est toujours un produit composé, et dont les deux facteurs sont, 1o. l'expression la plus complète et la mieux prononcée des caractères de l'espèce ; 2o. le développement non moins remarquable du sexe et l'ensemble de toutes les différences et de toutes les nuances, que nous avons déjà indiquées (1), et qui tiennent aux fonctions sexuelles par une liaison, par une sympathie qu'il n'est pas toujours possible d'appercevoir.

ARTICLE V.

Patrie de la Beauté.

LA Beauté individuelle la plus parfaite diffère toujours beaucoup de l'idéal, et celle qui s'en éloigne le moins est très-difficile à rencontrer. Dans presque tous les lieux, la nature se tient ordinairement très-loin de la perfection : ici elle n'achève pas l'ensemble du visage ; là elle ébauche la taille,

(1) Voyez *Physiologie comparée de l'homme et de la femme*, IIe. art., p. 88.

ne finit pas le sein ou l'exagère ; et presque par-tout elle manque les extrémités, comme l'a bien remarqué Winckelmann. Aussi, dans toutes les langues l'épithète de rare est affectée à la beauté, et les Italiens, même, la nomment *pellegrina* (étrangère), comme pour indiquer qu'ils n'ont pas souvent l'occasion de la voir. *Bellezze pellegrine; leggiadria singolare e pellegrina.* Cependant, elle affecte plus particulièrement certaines contrées où ses modèles sont plus nombreux ; tandis que dans d'autres régions, le type propre à l'espèce humaine se montre constamment dans un état de dégradation, comparativement à celui que présente les habitans d'une terre plus fortunée. En effet, les différences de l'air et du sol influent beaucoup sur la beauté ; et si l'homme, par la force et la flexibilité de son organisation, n'est pas attaché à quelques points du globe ; s'il se répand au contraire dans tous les lieux, dans tous les climats ; s'il partage les demeures glacées de la Renne, et dispute aux plus farouches carnassiers les plages brûlantes de l'équateur ; cependant toutes les parties du vaste domaine où sa vitalité peut se soutenir, ne lui sont pas aussi favorables. Un climat également éloigné de la température polaire et de la chaleur des régions équatoriales, constitue

la première et la plus essentielle condition du développement physique et moral dont l'espèce est susceptible.

La beauté, sur-tout, exige un climat tempéré.

Fleur délicate, elle ne se développe point, si le froid est extrême, et se flétrit aussitôt sous l'influence d'une chaleur excessive.

Souvent aussi, dans la même zone, et sous le même degré de latitude, la position du lieu, son élévation, ses entours, la nature du sol; enfin, tous les accidens de localité qui constituent le climat propre à chaque lieu, occasionnent de grandes différences dans la configuration de l'homme. Ainsi, dans un même canton, on voit constamment que les habitans des terres élevées, comme les côteaux ou le dessus des colines, sont agiles, bien faits, et que leurs femmes sont généralement jolies: tandis que dans le plat pays, où la terre est grasse, l'air épais, et les eaux moins pures, les paysans sont grossiers, mal faits, et les paysannes presque toutes laides.

Un même effet est encore produit à un plus haut degré par le retour habituel de certains vents insalubres, dont la flétrissante haleine altère les hommes, les animaux, les plantes, et donne aux habitans des malheureux rivages où elle exerce sa fâcheuse influence, un teint jaunâtre

et livide, des penchans tristes ou perfides, des formes sans noblesse et sans régularité. Nous ne chercherons donc pas la patrie de la beauté dans les lieux que la lumière et la chaleur abandonnent, ni dans les plages qu'elles dévorent : nous la trouverons, en aggrandissant un peu les limites que Buffon lui a marquées (entre le 40e. et le 65e. degré de latitude nord) ; c'est dans cette zone que la nature paraît plus belle, plus majestueuse dans ce qui tient à la conformation de l'homme : c'est véritablement sous ce climat qu'il faut prendre le modèle auquel on doit rapporter toutes les autres nuances de beauté.

Les pays qui se trouvent compris dans cet espace, sont la Perse, les contrées voisines du Caucase, et principalement la Circassie et la Géorgie, la Turquie d'Europe, l'Italie, la partie septentrionale de l'Espagne, la France, l'Angleterre, l'Allemagne, la Pologne, le Danemarck, la Suède et une partie de la Norwège et de la Russie.

Cependant, les formes humaines n'ont pas le même degré de perfection dans ces vastes contrées; et il existe quelques régions privilégiées, auxquelles le nom de patrie de la beauté convient d'une manière toute particulière : telles sont d'abord la Circassie, la Géorgie, la Mingrelie et tous les environs du Caucase.

La beauté des Géorgiennes est généralement connue. Les femmes, dans ce pays, réunissent aux traits les plus réguliers, au sang le plus pur, les formes les mieux développées ; et la nature leur a départi avec libéralité des graces et des charmes dont elle est plus avare dans les autres parties du globe. Suivant Chardin, ces femmes sont grandes, bien faites, extrêmement déliées à la ceinture. Les femmes de Circassie ne sont pas moins belles : leur front est grand ; un filet du plus beau noir dessine agréablement leur sourcil ; les yeux sont grands, doux, pleins de feu ; le nez bien fait ; la bouche riante et petite ; les lèvres vermeilles, et le menton tel qu'il doit être pour terminer l'ovale du visage le plus parfait.

Le teint le plus beau fait valoir toutes ces heureuses dispositions. Il est ordinairement si pur, si naturel, que les marchands qui vendent des esclaves Circassiennes au marché de *Caffa*, en Crimée, leur font subir sans crainte plusieurs épreuves pour faire voir jusqu'à l'évidence que la beauté de leur coloris ne brille point d'un éclat étranger.

La pratique de l'inoculation, qui depuis très-long-tems est en usage dans la Circassie et dans la Géorgie, contribue sans doute à maintenir

un plus grand nombre de belles femmes, en prévenant la petite vérole naturelle, dont les ravages ont moissonné ou enlaidi une si grande partie de la population des autres contrées.

Plusieurs femmes de Mingrelie se font aussi remarquer par leur beauté, et pourraient le disputer aux Circassiennes et aux Géorgiennes.

« Il y a en Mingrelie, dit Chardin, des femmes merveilleusement bien faites, d'un air majestueux, de visage et de taille admirables : elles ont, outre cela, un regard engageant qui caresse tous ceux qui les regardent (1) ».

C'est, suivant toutes les apparences, en parlant des femmes de la partie de l'Asie qui avoisine le Caucase, que Belon s'est expliqué ainsi dans ses observations publiées en 1555 :

« Il n'y a femme de laboureur ou de paysan, en Asie, qui n'ait le teint frais comme rose, la peau délicate et blanche, si polie et si bien tendüe, qu'il semble toucher du velours. Elles se servent de terre de chio, qu'elles détrempent pour en faire une espèce d'onguent dont elles se frottent tout le corps en entrant au bain, aussi bien que le visage et les cheveux (2) ».

---

(1) *Voy.* Voyage de Chardin, p. 77 et suiv.

(2) *Voy.* Pierre Belon, les *Observations* publiées en 1555, p. 199.

On rencontre plusieurs femmes très-belles en Perse, et le sang persan est devenu plus pur et plus beau par son mélange avec le sang géorgien. Les mêmes alliances ont effacé, au moins en grande partie, les caractères tartares chez les Turcs.

Considérée sous le rapport de la beauté des habitans, l'Europe nous offre deux grandes divisions; savoir : 1°. la partie du sud-est; 2°. la partie septentrionale et occidentale. Dans ces deux parties, dont l'étendue est très-inégale, le type de l'homme présente des différences très-importantes. Au nord et à l'occident, il prend un grand développement; il approche souvent de l'athlétique; mais son ensemble a moins de noblesse; le dessein du visage est plus éloigné de l'idéal; les formes même, dans les femmes, ont trop de plénitude et de relief : elles n'ont pas le fini, l'élégance de l'antique; presque toujours les extrémités sont défectueuses; et un beau pied, une jambe accomplie, une main parfaite, sont des beautés partielles qu'il est extrêmement rare de rencontrer au nord et à l'occident de l'Europe.

Favorisée par une température plus douce, la partie du sud-est concourt davantage, par son climat, au développement de la beauté; et plus

la nature s'approche du ciel de la Grèce et de l'Italie que comprend cette division, plus elle parait belle, majestueuse et active dans la conformation de l'homme.

Sous le rapport du physique et du moral, les Grecs ont beaucoup dégénéré. Leur asservissement, le mélange de leur sang avec le sang étranger, leur éducation ; enfin, l'état d'esclavage et d'oppression auquel leurs barbares conquérans les ont réduits, ont dû changer le type de cette nation, et en altérer la beauté.

Cependant, malgré ces circonstances défavorables, le sang grec est encore vanté, et les femmes de cette nation tiennent un rang distingué dans les sérails, où elles sont souvent préférées aux beautés de Circassie et de Géorgie.

Le plus beau sang des Grecs était en Ionie; et l'orateur Dion Chrysostôme se sert de l'expression de figure ionienne pour désigner une belle figure d'homme. Le même pays est encore célèbre aujourd'hui par la beauté de ses habitans; et Belon, en le parcourant, ne pouvait se lasser d'admirer les formes heureuses des femmes, la blancheur de leur peau, la vivacité et la fraîcheur de leur teint.

Dans les autres parties de l'Asie mineure,

aujourd'hui la Natolie, et sur-tout dans les régions élevées et dans les îles, les femmes en général sont d'une grande beauté. Celles de l'île Chio se font remarquer par leurs graces, leur fraîcheur, et la perfection de leurs formes. Le voyageur, en les admirant, est conduit, par d'agréables souvenirs, à ces époques reculées où les beautés individuelles de cette île fournissaient aux peintres et aux statuaires leurs plus parfaits modèles.

Dans la Grèce proprement dite, que les Turcs ont si cruellement changée, le type de l'homme a conservé un certain degré de perfection; et rien de plus rare, parmi les habitans, que les nez épatés, qui sont beaucoup plus communs au Nord et à l'Occident. Vesale a cru remarquer que l'ovale des têtes grecques était plus régulier que celui des têtes des Allemands et des Flamands.

Dans l'Italie méridionale, qui formait anciennement la Grande Grèce, le type de l'homme offrit pendant long-tems une perfection non moins remarquable que dans la Grèce propre. Cette beauté existe encore aujourd'hui dans quelques endroits de cette contrée.

Riédesel, dans son Voyage en Sicile et dans la Grande Grèce, rapporte qu'à Trapani les

femmes sont d'une grande beauté, et pense que le culte rendu à Vénus sur le mont Éryx pourrait bien y avoir tiré son origine de la beauté des femmes. Les alliances avec les Maures, et d'autres causes de dégradation, ont un peu altéré les formes des habitans de la Grande Grèce, excepté néanmoins en Sicile, où les femmes, moins belles que les Romaines, sont plus agréables, tirent mieux parti de leurs charmes, et ajoutent à leur effet par tout ce que la grace et l'expression ont de plus séduisant. Ces observations conviennent principalement aux Siciliennes de Palerme. Suivant un voyageur moderne (1), elles sont de taille moyenne; les jeunes filles ont les cheveux noirs ou bruns, les yeux noirs et pleins de feu; leur taille est déliée; la forme de leur sein est admirable, et rappelle parmi les beautés de Palerme celles qui servaient de modèle aux sculpteurs grecs. L'habillement des Palermoises répond au climat. La tête n'est jamais couverte, pas même d'un réseau. Les femmes tressent leurs cheveux avec un ruban ou de la gaze, et y ajoutent quelquefois une rose.

(1) Hager. Description de Palerme et de la Sicile, ouvrage allemand traduit en anglais, et extrait en français dans la *Biblioth. Britan.*

Les corps à baleine leur sont inconnus. Un corset léger qui conserve la grace des formes, un collier d'ambre ou de corail, un voile noir à l'espagnole, et une robe de coupe française forment l'habillement. Ces jolies Palermoises ont au plus haut degré l'art de tirer parti de leur figure, et de faire en sorte que tous les accidens de draperie soient toujours à leur avantage. Leur démarche, leur danse, leurs attitudes ont un attrait, un charme irrésistible. Elles ont sur-tout le talent de se varier de mille manières. C'est tour-à-tour une douce langueur, une gaîté piquante, ou des éclairs d'imagination et de sensibilité, qui laissent d'autant moins de moyens de leur échapper, que le son de leur voix est ordinairement tendre, et presque aussi puissant que celui de leur beauté (1).

A Naples, les hommes sont très-beaux; mais les femmes sont beaucoup moins belles. Les Vénitiennes sont très-agréables; mais en général leurs formes ont un peu trop d'exagération.

A Rome, dans son territoire, et en général sous l'influence de ce que Winckelmann désigne

---

(1) *Voy.* dans la *Biblioth. Britan.* Lettres et Arts, tome XVI, page 125, l'extrait de la la description de Palerme et de la Sicile par le Docteur Hager.

sous le nom de belles provinces de l'Italie, la beauté transcendante, cette beauté qui résulte principalement de la régularité des formes et de l'ensemble, est en quelque sorte une production indigène, un produit de l'influence du climat. Dans toutes ces contrées, dit l'auteur que nous venons de citer, on voit rarement de ces traits indécis et équivoques qui sont si communs parmi les ultra-montains. Les traits qui caractérisent les Italiens sont pleins de noblesse. La forme du visage est grande, bien décidée, et toutes les parties en sont harmonieusement disposées. Ces caractères de beauté se retrouvent jusque dans la dernière classe des habitans ; et souvent la tête de tel homme du peuple ne serait pas déplacée dans un tableau d'histoire. Rien de plus pittoresque, sur-tout, que les têtes de vieillards (1). La beauté des femmes est peut-être encore plus parfaite. « La nature, dit Dupaty, ne saurait mettre plus à leur place, ni mieux accorder ensemble le front, les yeux, le nez, la bouche, le menton, les oreilles et le cou. Elle ne saurait employer des formes ni plus pures, ni plus douces, ni plus correctes. Tous les détails sont finis, et

(1) *Voy.* Winckelmann, *Hist. de l'Art*, in-4°. éd. de Jensen, tom. Ier., p. 64.

l'ensemble est achevé. . . . .
Une belle tête romaine étonne toujours, et toute entière vient frapper le cœur ; le premier regard la saisit ; le moindre souvenir la rappelle ».

La perfection des mains, qu'il est si rare de rencontrer dans les contrées occidentales, ne le cède en rien chez les Romains à la beauté du visage. La forme des épaules acquièrt avec l'âge, et par suite de l'embonpoint qui succède aux charmes de la jeunesse, une perfection et un attrait, dont les Romaines sont très-fières, et qu'elles font valoir en découvrant ces parties et en les étalant avec autant de coquetterie que d'ostentation.

En s'avançant du Sud au Nord, et de l'Est à l'Ouest, le caractère de beauté romaine s'altère ou devient plus rare. En Toscane, cependant, et sur-tout à Florence et à Sienne, on trouve de très-belles femmes : dans les pays plus élevés, et qui font partie de la chaîne des Appenins, le sang est aussi très-pur ; et dans les femmes, les formes ont un développement auquel on peut seulement reprocher la surcharge d'un embonpoint, qui n'est pas compatible avec le genre de beauté qui convient aux artistes.

La Lombardie, resserrée entre des montagnes, et arrosée par un grand nombre de rivières qui

la fertilisent, n'offre plus dans ses habitans le caractère italien. Des formes trop volumineuses, un embonpoint trop marqué y nuisent à la beauté; Cependant, à Milan, et dans quelques autres villes, on trouve de très-belles femmes; et si l'on pouvait juger d'après la perfection d'un petit nombre d'échantillons, on serait même porté à regarder la ville que nous venons de citer, comme une de celles où le caractère de beauté italienne se montre avec plus d'éclat.

Plus on avance vers les Alpes, et plus ce caractère de beauté s'efface, plus le type de l'homme se rapproche de celui des habitans du Nord et de l'Occident de l'Europe. De toute cette partie, qui est très-étendue, et qui comprend l'Allemagne, la Suède, le Danemarck, et l'Angleterre, le Midi de la France est le lieu où la beauté des femmes rappelle davantage l'antique, et présente des analogies avec les beautés de Grèce et d'Italie. C'est sur-tout dans l'ancienne Provence, et dans une partie du Languedoc, que la conformation des femmes offre cette perfection; et, comme l'a bien remarqué Camper, les habitans de ces contrées méridionales offrent plus fréquemment que dans aucun autre lieu de l'Occident, ce contour achevé de la mâchoire, et cet applatissement du

visage qui rappelle une origine grecque, et se rapproche du charme inexprimable que l'artiste a répandu sur le visage de l'Apollon et sur celui de la Vénus de Médicis.

Dans plusieurs départemens septentrionaux, on trouve des femmes très-agréables ; mais sans aucun trait de similitude avec la perfection antique ; et la nature ne finit presque jamais, sous ces latitudes reculées, les extrémités qu'elle achève avec tant de soin sous le beau ciel de l'Italie. Le sang le plus pur, le plus beau teint, des formes trop exprimées à la vérité, et plus agréables au toucher qu'à la vue, rachètent ces défauts et les font oublier chez les Cauchoises et dans plusieurs parties de la Picardie, de la Flandre et de la Belgique. Les Parisiennes, qu'on pourrait regarder comme une espèce de femme toute particulière, brillent davantage par leur tournure élégante, leurs graces et l'art de faire valoir tous leurs avantages, que par un grand caractère de beauté. Leurs traits, plus agréables que réguliers, ont rarement une certaine ressemblance avec les modèles grecs.

Etiolées sous les lambris, comme la plante sous la cloche non diaphane qui lui sert de prison, elles manquent de fraîcheur, de coloris, et leur

teint en général a plutôt l'intéressante pâleur de la convalescence, que les couleurs animées de la jeunesse et de la santé.

L'Angleterre, si on excepte le midi de la France, est peut-être de tous les pays compris au Nord et à l'Occident de l'Europe, le lieu où les femmes sont plus généralement belles. Leur taille est élevée et bien prise; leurs traits sont nobles, harmonieusement combinés, et leur expression telle qu'elle doit être pour ne point altérer leur beauté; la correction des formes en général, l'éclat du teint, la finesse et la blancheur de la peau, sont ajoutés à tous ces avantages, et complètent un ensemble que la nature néglige seulement un peu dans les extrémités.

Dans les régions très-élevées de l'Europe, et principalement en Suisse, les formes de l'homme acquièrent en général un beau développement; mais celles des femmes ont une certaine exagération, qui les rend plutôt agréables et voluptueuses, que véritablement belles. « Vous pouvez m'en croire, dit Saint-Preux, en parlant à sa Julie des Helvétiennes du Haut-Valais, vous pouvez m'en croire, elles sont jolies, puisqu'elles m'ont paru l'être. Des yeux accoutumés à vous voir, sont difficiles en beauté. . . . . . .
. . . .

J'opposais quelquefois, en souriant, les grandes barbes et l'air grossier des convives au teint éblouissant de ces jeunes beautés timides, qu'un mot fesait rougir et ne rendait que plus agréables. Mais je fus un peu choqué de l'énorme empleur de leur gorge, qui n'a dans sa blancheur éblouissante, qu'un des avantages du modèle que j'osais lui comparer ».

Les Génevoises ont des charmes moins robustes et moins éloignés du caractère de la véritable beauté. On trouve de très-belles femmes dans l'Allemagne méridionale. Voici comment Grétry parle de celles du Tyrol dans ses Mémoires :

« Nous traversâmes le Tyrol. Les *avalanges* (on nomme ainsi la chûte des neiges amoncelées, qui s'écroulent du haut des montagnes), formaient un bruit semblable à celui du tonnerre, que vingt échos rendaient presque continuels. Tout me parut original et romanesque dans ce pays montueux.

» Les femmes me parurent charmantes ; elles ont des traits fins et délicats ; une espèce de turban fort gros couvre leurs têtes, et diminue encore les plus jolies petites mines que l'on puisse voir. J'avais peine à leur pardonner leurs énormes bas de laine, qui avaient l'apparence

de bottes fortes ; mais lorsqu'on sait que cette chaussure sert à garantir du froid une jambe de cerf, et blanche comme l'hermine, on envieroit le sort des Tyrolois, qui seuls ont l'honneur d'assister au débotté. Leur taille est élégante : d'ailleurs, les deux extrémités du corps, le gros turban et les grosses bottes, contribuent à les faire devenir si sveltes, que ce qui paraît d'abord les défigurer, devient un rafinement de coquetterie. Tel est l'empire de la beauté ; nul costume n'en obscurcit le charme (1) ».

Au-delà des limites dans lesquelles nous avons circonscrit la patrie de la beauté, on trouve plusieurs femmes qui, sans être belles, possèdent néanmoins plusieurs des avantages attachés à leur sexe. Ainsi, Bernier vante les femmes de Cachemire. Les femmes des Arabes ont de la vivacité et une grace féminine qui les rend très-agréables. Celles des Jattes, dans l'Inde, sont encore plus attrayantes, et se font remarquer par un air de volupté, et par un regard dont l'expression animée peut quelquefois faire oublier la teinte rembrunie de la peau, et la maigreur habituelle du corps. Les Bailladères, ou danseuses de l'Inde, ont aussi un certain attrait

(1) *Voy.* Mémoires de Grétry sur la musique, t. I[er].

qui, sans être la beauté, émeut vivement les sens, et appelle toutes les idées de l'amour et du plaisir. Dans plusieurs parties de l'Afrique, et principalement sur les bords du Niger, les négresses ont beaucoup de graces; leurs formes sont bien développées; leurs mouvemens faciles, et elles pourraient presque prétendre à la beauté. Dans les îles de la mer du Sud, les femmes ont en général des formes trop masculines; à Otaïti, elles sont néanmoins plus agréables; et si les récits de voyageurs, que leur célibat pendant une longue navigation dispose à porter des jugemens favorables sur les femmes, n'étaient pas un peu suspects, on pourrait même accorder aux Otaïtiennes, la réputation d'une grande beauté. Quelle que soit d'ailleurs l'influence des divers climats, plusieurs autres causes peuvent concourir à perfectionner ou à détériorer le type de l'homme, et à développer dans la femme cette fleur de beauté et de jeunesse, dont l'effet a tant d'empire chez les peuples civilisés.

De ces causes diverses, les plus remarquables sont le degré de civilisation en général, le croisement des races, la nourriture et les différentes professions.

La beauté, comme tant d'autres avantages, est sans doute un produit de la civilisation. Dans

l'état sauvage, opprimées, contraintes de se livrer aux plus violens exercices, les femmes prennent, sous l'influence des travaux les plus pénibles, des formes robustes, viriles, et ne peuvent acquérir ces contours faciles, ces formes enchanteresses, et cet épanouissement voluptueux du tissu cellulaire, dont le développement et la turgescence sont arrêtés par l'action violente d'un système d'organes que la nature avait destinés aux plus doux loisirs. Dans une aussi misérable situation, l'indication immédiate et directe du sexe est le seul attribut féminin, et les femmes ne sont femmes dans toute l'étendue du mot, que chez les peuples policés. En suivant les différens degrés de la civilisation, on verra donc une foule de nuances et de degrés de beauté leur correspondre, et les traits de la femme se prononcer à mesure que l'état social et la perfectibilité humaine sont plus avancés dans leur développement; et en effet, en parcourant les régions les plus éloignées, les nombreux Archipels de la mer du Sud, et les hautes lat. septentrionales, les voyageurs philosophes, tels que Cook, Bougainville, Forster, Lapérouse, distinguaient d'autant plus facilement, dans les différens lieux, les femmes des hommes, soit par les traits du visage, la tournure et les habillemens, que les peuplades observées commen-

çaient à s'éloigner sensiblement de l'état sauvage.

Otaïti, où les Européens ont trouvé qu'en général les femmes avaient en partie les charmes de leur sexe et son aimable physionomie, cette île, nommée la Cythère de la mer du Sud, est aussi de toutes ces contrées lointaines, celle où la civilisation est plus avancée, et où il est probable qu'elle doit faire maintenant des progrès assez rapides.

Le croisement des races est un autre moyen de perfectionner le type de l'homme, et de développer la beauté. C'est de cette manière que les Persans sont devenus très-beaux. Le même moyen a changé, élaboré le caractère de plusieurs tributs d'origine tartare (1), et corrigé même le modèle hideux des Kalmoucs, devenus moins laids, purifiés et presqu'embellis par leur croisement avec des familles de race caucasienne.

Presque tous les législateurs paraissent avoir senti ces résultats des croisemens et des mélanges: et c'est à ces effets bien observés qu'il faut rapporter, sans doute, la raison politique des lois contre l'inceste et l'isolement des familles. Souvent aussi des alliances permises ou illicites avec des individus étrangers donnent un résultat très-favorable

(1) Principalement les Turcs, qui n'ont presque plus rien de mongolique.

à la beauté de la population. Ainsi, dans une des plus grandes villes du nord de la France, les femmes, il y a un demi-siècle, étaient plutôt laides que jolies : mais un détachement de gardes-du-corps vient à y séjourner, y demeure même pendant plusieurs années ; alors la population change, et favorisée par une semblable circonstance, la ville dont nous parlons doit à l'étranger la beauté de la plus intéressante moitié de ses habitans.

Les moines de Citeaux exerçaient une influence non moins remarquable sur la beauté des habitans du pays où se trouvait leur monastère ; et on pouvait donner comme résultat d'observations, que les jeunes paysanes de leurs environs étaient beaucoup plus jolies que celles des autres cantons. Je ne doute pas que le même effet n'eût lieu dans les différens endroits où les maisons religieuses attiraient un certain nombre d'étrangers, que l'amour et le plaisir unissaient bientôt avec les indigènes. Ce fait, comme tant d'autres, aura manqué d'observateurs.

La qualité ou la quantité des alimens est une autre cause non moins puissante du perfectionnement ou de la dégradation de l'homme. La misère altère, déforme son type. L'abondance, l'heureuse médiocrité se prêtent à son plus parfait développement, et la beauté générale des habitans d'un pays

proclame mieux que la voix souvent suspecte des publicistes, le bonheur national, la félicité du peuple et la bonté du gouvernement. Quant aux différentes professions, elles favorisent la beauté lorsque leur exercice n'est pas contraire à la marche de la nature, et ne force pas aux emplois les plus pénibles une organisation destinée à des occupations sédentaires, et qui se flétrit et s'altère profondément par des travaux qui compriment le tissu cellulaire, et produisent des apparences athlétiques, au milieu desquelles on chercherait en vain quelques vestiges de grace féminine et de beauté.

D'après ces données physiologiques, il sera facile d'indiquer quelles sont les circonstances sociales et les professions dans lesquelles on trouve ordinairement un plus grand nombre de femmes belles, ou seulement jolies, et les professions qui sont évidemment contraires au développement plein et entier du caractère féminin, et du genre de beauté dont il est susceptible.

D'autres détails sur les causes de perfectionnement ou d'altération de l'homme et de la femme, et sur les moyens de faire valoir les avantages de la beauté, de les conserver ou de les développer, et de corriger les formes défectueuses, seront exposés dans différens articles de l'hygiène des femmes, auxquels ils se rapportent.

FIN DE LA Iere. SECTION.

HISTOIRE NATURELLE

DE

LA FEMME.

II.

HISTOIRE NATURELLE

DE

LA FEMME,

SUIVIE

D'UN TRAITÉ D'HYGIÈNE

Appliquée à son Régime physique et moral aux différentes époques de la vie.

PAR JACQ. L. MOREAU (de la Sarthe),

Professeur d'Hygiène à l'Athenée de Paris, Sous-Bibliothécaire de l'Ecole de Médecine, membre des Sociétés médicales de Paris et de Montpellier, de la Société Philomatique, de celle des Observateurs de l'homme, des Sociétés de Médecine de Bruxelles, de Bordeaux, etc. etc.

AVEC II PLANCHES GRAVÉES EN TAILLE DOUCE.

TOME PREMIER.

IIme. SECTION.

A PARIS,

CHEZ L. DUPRAT, LETELLIER ET COMP.
RUE SAINT-ANDRÉ-DES-ARCS, N°. 46.

M. DCCCIII.

HISTOIRE NATURELLE

DE LA FEMME.

CONTINUATION

DE LA PREMIÈRE PARTIE.

CHAPITRE IV.

DES QUATRE AGES DE LA FEMME, ET DES TEMPÉRAMENS DONT SON ORGANISATION EST LE PLUS SUSCEPTIBLE.

DES phases de la vie en général. Tableau de Wadstroem. Des 4 âges de la femme.

DU Ier. et du IIeme. Tableau de leurs circonstances physiques et morales.

IIIe. AGE. Suite des précédens.

DU IVe. AGE. Tableau de la destruction partielle et graduée des charmes de la femme. Changemens extérieurs; tems critique; révolution facile, sans effort

et sans orage, si la nature n'est pas dérangée dans sa marche. Différentes manières dont cette crise peut avoir lieu. Constitution des femmes après leur tems critique... Manière dont elles achèvent la vie.

DES TEMPÉRAMENS dont l'organisation de la femme est le plus susceptible. Généralités préliminaires sur les tempéramens. Du tempérament utérin : de son importance ; de ses divers degrés. Des autres tempéramens considérés dans leurs rapports avec l'utérin, et recevant de lui une modification plus ou moins marquée, d'où résulte en général une plus grande uniformité dans le tempérament des femmes.

POUR arriver de la naissance à la mort, suivant l'ordre de la nature, c'est-à-dire, par une suite de nuances graduées et insensibles, tous les êtres vivans parcourent diverses périodes, pendant la durée respective desquelles ils offrent des phases et des révolutions plus ou moins remarquables.

Ces périodes, que l'on appelle des âges, se succèdent dans un espace de tems plus ou moins rapide ; et, considérés sous ce rapport, les êtres vivans présentent de nombreuses différences.

Ainsi éclore, s'élever, achever son accroissement, se charger de fleurs et de fruits, de

décroître ensuite et périr, sont pour plusieurs plantes que l'on nomme plantes annuelles, à cause de leur courte durée, des évènemens organiques, des changemens de scène qui se succèdent dans l'espace d'une seule et même année. Plusieurs animalcules traversent la vie d'une manière encore plus rapide; et parmi ces êtres éphémères, on doit trouver, sans doute, *des jeunesses d'un matin, et des décrépitudes d'un jour* (1); tandis que les grands végétaux, le chêne de nos forêts, le melèse des Alpes, les cèdres du Liban, parcourent avec lenteur les longues saisons d'une vie de plusieurs siècles.

Les animaux, placés à une certaine élévation dans l'échelle zoonomique, tels que l'homme, le cheval, le taureau, et la plupart des grands quadrupèdes, présentent leurs divers âges pendant un espace de tems, six à sept fois plus considérable que celui employé à leur développement (2).

Les changemens d'état, qui font époque et

---

(1) Mot de Bernardin-de-St.-Pierre.

(2) Cette grande loi, qui n'a qu'un très-petit nombre d'exceptions, a été déterminée par Buffon, dont l'esprit supérieur s'élevait avec tant de philosophie aux plus belles généralités.

qui servent à séparer, les uns des autres, les divers âges, ne se prononcent pas avec la même expression ; et comparés, soit dans les plantes et les animaux, ils offrent, ainsi que leur durée, plusieurs diversités remarquables.

Pour le plus grand nombre, tout se réduit à des différences du plus au moins, aux nuances diverses d'une lumière qui brille et s'éteint par degrés, à de simples modifications d'un type qui ne diffère et ne s'altère jamais au point d'être méconnaissable.

Pour quelques autres espèces, plus remarquables, plus étonnantes, les phases de la vie ont toutes les apparences d'une véritable métamorphose.

Tels sont les changemens que l'on observe d'une manière si tranchée, dans les trois périodes de la vie de plusieurs insectes. En effet, combien, chez ces animaux, l'état de fœtus et même la première jeunesse elle-même diffère de l'époque de la puberté, de l'âge du bonheur et des amours! Ces transitions ne sont-elles pas de vraies métamorphoses et des prodiges plus étonnans que les merveilles de la fable ? Voyez, dit Linné, ces changemens de scène se succéder chez le Papillon.

Dans l'état de fœtus ou de larve, cet insecte

qui, dans la suite, doit briller d'un si bel éclat, nous offre une Chenille pourvue de seize pieds, et se traînant avec lenteur sur les feuilles des plantes où elle trouve à-la-fois sa demeure et sa nourriture. La Nymphe ou Chrysalide succède à la Chenille; c'est une masse inorganique en apparence, dépourvue de la faculté de prendre des alimens, et livrée à un sommeil qui paraît aussi profond que celui de la mort : de ce tombeau sort enfin l'insecte adulte, le Papillon brillant des plus vives couleurs, et riche avec luxe d'une vie de reproduction, à laquelle ces derniers instans sont exclusivement consacrés (1).

Les variations de l'organisation humaine en général, et celles de l'organisation de la femme en particulier, n'indiquent pas d'une manière

(1) Swammerdam nous a éclairé sur ces phénomènes qui excitent tant de surprise et d'admiration : il nous a démontré, par ses savantes et délicates dissections, que ce prothée, cet insecte si différent de lui-même était toujours le même animal, et que ses changemens de décoration marquaient seulement ses différens âges, et résultaient, d'une part, du développement gradué des divers organes, et d'une autre part, de la chûte successive de l'enveloppe qui le couvrait lors de la première époque de sa vie.

aussi tranchée les saisons de la vie. Imperceptibles dans les détails, et signalées par de grands traits à des époques très-éloignées, et dont plusieurs phénomènes de liaison remplissent les intervalles, ces variations se tiennent, se succèdent, et la vie se développe et s'éteint par degrés. « L'œil, dit Roussel, ne peut pas suivre toutes les nuances par lesquelles passe un arbre, depuis le moment où la chaleur féconde du printems vient le ranimer et le rendre à la végétation, jusqu'à celui où les premières rigueurs de l'hiver viennent le dépouiller des bienfaits de la première saison, et le replonger dans l'inertie et l'anéantissement ».

» Mais il est aisé d'appercevoir les circonstances les plus frappantes de son développement; on saisit avec d'autant plus d'avidité l'instant où les bourgeons commencent à entr'ouvrir l'écorce de cet arbre, et à mêler leur tendre verdure au fonds brun ou grisâtre de ses branches, qu'on était las du froid repos où la nature était depuis long-tems ensevelie. Ils donnent le signal de son réveil; ils annoncent que tout va revivre et prendre une face riante; et s'ils sont encore peu précieux en eux-mêmes, ils intéressent par les avantages qu'ils promettent. Notre cœur s'émeut en les voyant; il semble recevoir

lui-même un surcroît de vie, et participer à l'impulsion qui les fait naître. Cette impression agréable se prolonge en détournant notre vue des progrès insensibles qu'ils font tous les jours jusqu'au moment où les feuilles, confondues avec les fleurs, viennent frapper tous nos sens, et livrer notre ame à une douce extase, à l'aspect d'un concours singulier de beautés ravissantes. Cet état se dissipe aussi promptement que les causes qui l'avaient produit; les feuilles acquièrent bientôt une couleur plus foncée, et prennent une teinte moins tendre et moins touchante; les fleurs se ternissent, et font place aux fruits qui doivent leur succéder, et nous consoler de leur perte. Cette troisième époque ouvre notre ame à un nouveau genre de sensation : la vivacité des premières s'émousse; mais elle est remplacée par cette satisfaction moins impétueuse et plus permanente qui accompagne une paisible jouissance. On la savoure avec un plaisir plus pur que vif; elle remplit l'ame sans l'agiter : enfin, les fruits disparaissent à leur tour; et ce vide annonce que cet arbre qui nous charmait quelques mois auparavant, par son agrément autant que par sa fécondité, ne sera bientôt plus qu'un tronc stérile. Cependant, on se hâte de

jouir de l'ombrage imparfait qu'il fournit encore ; mais on envisage sa décrépitude prochaine, avec une amertume qui n'est adoucie que par le souvenir des plaisirs passés que nous lui devons ».

» Telle est l'image de la femme. Quoiqu'elle change depuis sa naissance jusqu'à son dernier moment, il n'est guère possible de s'arrêter que sur quelques époques principales de sa vie, aussi remarquables par le différent caractère avec lequel elle s'y montre, que par les diverses impressions qu'elle fait sur nous dans ces différens tems ».

On peut porter, pour les deux sexes, le nombre de ces époques à 12, où un nombre égal d'âges ou de saisons de la vie, savoir : 1°. LE TEMS PENDANT LEQUEL L'HOMME EST RÉDUIT A LA VIE BORNÉE DE FŒTUS, *du moment de la conception à la naissance*; 2°. L'ENFANCE, *de la naissance à la deuxième dentition* ; 3°. LA PUÉRITIE, *de la deuxième dentition à la puberté* ; 4°. L'ADOLESCENCE, *tems de la puberté commençante* ; 5°. LA JEUNESSE, *tems de la pleine puberté* ; 6°. L'AGE ADULTE, *période où l'accroissement se termine* ; 7°. L'AGE HÉROÏQUE, *suite de l'âge précédent* ; 8°. L'AGE DE MATURITÉ ; 9°. L'AGE DE RETOUR, *dépérissement insensible* ; 10°. AGE DE REPOS,

préludes de la vieillesse; 11°. VIEILLESSE; 12°. DÉCRÉPITUDE (1).

Telles sont les différentes saisons de la vie; dont le Tableau suivant présente la correspondance avec les différentes parties du jour et de l'année.

TABLEAU comparatif des époques de la vie, de l'année et du jour.

AGES.	TEMS DE L'ANNÉE.	PARTIES DU JOUR.
1 Fœtus....	Tems des glaces.	Ténèbres.
2 Enfance...	Dégel......	Point du jour.
3 Puéritie....	Germination...	Aurore.
4 Adolescence..	Feuillaison....	Soleil levant.
5 Jeunesse...	Floraison.....	Heure du premier repas.
6 Age adulte..	Maturité commençante......	L'avant-midi.
7 Age héroïque.	Tems des fruits..	Midi.
8 Maturité...	Moisson......	Tems de la méridienne.
9 Retour....	Dissémination...	Tems de la scène.
10 Vétéran....	Chûte des feuilles.	Soleil couchant.
11 Vieillesse...	Congellation....	Crépuscule.
12 Décrépitude..	Soltice d'hiver...	Nuit.

(1) *Vid.* Caroli a Linné amœnitates academicæ, t. VII. Metamorphosis humana, Wadstroem, p. 331.

Ces considérations générales sur les différens états qui constituent les âges, conduisent à l'examen particulier des variations que les facultés et les formes de la femme présentent pendant la durée de la vie.

Ces changemens divers, ces révolutions remplissent quatre grandes périodes climatériques, ou âges principaux, qui doivent successivement nous occuper.

Ier. AGE.

De la naissance au moment de la puberté.

Au commencement de ce premier âge, C. D., pendant les premières années, la femme qui, dans la suite, doit différer de l'homme par tous les points de son organisation, n'a point encore d'expression particulière, ni de véritable physionomie.

Le bouton doit s'épanouir pour figurer parmi les fleurs. . . .

En ouvrant la carrière de la vie, la femme n'est donc pas encore véritablement femme : c'est un être ébauché, équivoque, incertain ; un enfant, qui ne diffère pas même de l'individu mâle également jeune, par la morbidesse des chairs et la délicatesse des organes : alors, le type,

les caractères ne sont point encore décidés ; on remarque une identité parfaite de mouvemens, de besoins, de fonctions ; et la femme n'intéresse, dans ces temps primitifs, que par ces charmes enfantins, par ces graces naïves qui sont communes aux deux sexes, et qui font naître en leur faveur les mêmes sentimens de tendresse et de bienveillance.

Cette conformité et cette analogie sont d'autant plus remarquables, que le développement est moins avancé.

D'abord la forme du corps, chez les petites filles, est parfaitement semblable à celle du corps des petits garçons. Ce n'est pas seulement par les dimensions qu'elle diffère du corps dont l'accroissement est terminé : elle offre un autre modèle ; et s'il est vrai de dire que les hommes sont de grands enfans, il ne serait pas également vrai de dire, au moins sous un rapport physique, que les enfans sont de petits hommes.

Les différentes parties n'ont pas entr'elles les mêmes proportions.

La tête est beaucoup plus volumineuse ; elle forme, au moment de la naissance, la quatrième partie du poids total de l'individu. L'étendue de la face ne contribue point à ce volume considérable ; elle est au contraire rétrécie et bornée,

parce que les appareils de l'odorat et de la mastification ne sont pas encore développés.

Chez les petites filles, comme chez les petits garçons, la tête est non-seulement plus volumineuse, mais elle est encore plus active, et forme un centre, un foyer, vers lequel se dirige alors tout l'effort de la vie; d'où, pendant le le premier âge, la fréquence des maladies de la tête, l'irritation extrême et les affections spasmodiques qui sont alors si fréquentes, si dangereuses, et qui forment de cette période de la vie le tems le plus critique, l'âge des convulsions et des dangers.

Les autres parties ne diffèrent pas moins des parties correspondantes de l'adulte : ainsi, immédiatement après la naissance, l'épine du dos n'a point encore ses inflexions, ni les saillies qui favorisent l'action des muscles extenseurs : disposition qui s'oppose à une station perpendiculaire pendant les premiers mois. La nature prépare d'une manière graduée, et par un développement successif, les moyens de cette attitude caractéristique de l'espèce humaine. L'enfant très-jeune ne peut donc que se traîner comme un petit quadrupède : et chercher, au moyen des lisières ou par d'autres procédés, à le redresser et à le faire tenir debout, comme cela se pratique

ordinairement, c'est vouloir jouir de ses forces avant le tems, et s'exposer à pervertir et à vicier, par des tentatives imprudentes, la plus heureuse conformation.

Les autres dispositions du corps qui prouvent bien que la petite fille n'est pas une petite femme, nous sont présentées par la longueur extrême du torse, et le peu d'étendue, l'état d'imperfection et d'ébauche des membres inférieurs.

La moitié du corps répond alors à la région de l'ombilic.

Il n'est pas de traits qui caractérisent mieux l'enfance que ces différences de proportion, et ce développement peu avancé des membres inférieurs. Un enfant qui aurait d'autres proportions, paraîtrait entièrement dépourvu des graces et des caractères de son âge.

Tel est un Cupidon qui se voit dans la cour du jardin du Belvédère, et qui par un défaut de convenance très-marqué, n'offre pas à l'amateur éclairé l'image d'un enfant, mais celle d'un petit adulte, d'un véritable nain (1).

Dans un tableau de Paul et Virginie, un peintre moderne a commis la même faute. Sa Virginie n'est point la Virginie de Bernardin-de-Saint-Pierre.

(1) *Voy. Andri. orthopédie*, tome Ier.

Ses hanches, ses cuisses sont trop développées ; on pense trop à son sexe : ce n'est pas un enfant ; c'est une petite dame, une femme en miniature qui a déjà perdu les graces naïves du premier âge.

Observées d'une manière plus approfondie et plus physiologique, les petites filles, quand elles sont très-jeunes, présentent une foule de dispositions qui sont également offertes par l'organisation des petits garçons.

La digestion, la circulation et la respiration, les sécrétions, les excrétions et la nutrition se font de la même manière. La rapidité de leur exécution, qui est une suite de l'extrême irritabilité de tous les organes, nous est également attestée, pour les uns, comme pour les autres, par un besoin sans cesse renaissant de nourriture, et par la rapidité du pouls et des mouvemens d'inspiration et d'expiration, etc., etc. : deux ordres de phénomènes qui s'appellent et se correspondent.

La vie de relation présente la même analogie : le bassin n'étant pas encore développé, les très-petites filles marchent à-peu-près comme les enfans du sexe opposé. L'essai, le premier développement de la sensibilité ne diffère pas davantage. Les penchans, les goûts, les habitudes morales ne se prononcent pas encore ; les petites

filles ont en partie la pétulance des petits garçons, ceux-ci ont en partie la mobilité, l'inconstance des petites filles ; et comme le dit un philosophe moderne, qui a appliqué la physiologie à la métaphysique (1) : les appétits, les idées, les passions de ces êtres naissans à la vie de l'ame, de ces êtres encore incertains, que la plupart des langues confondent sous le nom commun d'enfans, ont la plus grande analogie.

Ces traits de similitude ne se maintiennent pas pendant toute la durée de la première saison ; et la femme a des traits qui lui sont propres, et une physionomie bien marquée long-tems avant l'époque où, disposée à payer son tribut à l'espèce, elle révèle son nouvel état par tous les symptômes de la puberté.

Ces nuances, qui ne permettent plus de confondre les petites filles et les petits garçons, sont d'autant plus sensibles que le développement est plus avancé, et se prononcent toujours de plus en plus jusqu'au moment où la nature, qui suit toujours une marche graduée dans ses opérations, termine avec une sorte d'éclat un épanouissement qu'elle a long-tems préparé.

Les premiers traits distinctifs sont difficiles à

---

(1) Cabanis, *Mém. de l'Ins. sc. mor.* 2e. Année.

saisir : les mouvemens, l'allure de la petite fille commencent à changer ; les formes ont plus d'élégance, et peut-être même ses parties paraissent plus délicates, plus tendres, seulement parce qu'on les compare avec celles de l'individu mâle, qui perdent plutôt les apparences de la morbidesse enfantine, et semblent déjà marqués d'une certaine empreinte de virilité.

Le systême osseux ne paraît point participer à ces premiers changemens ; les phénomènes de la dentition sont semblables pour les deux sexes, et le bassin lui-même ne se modifie de manière à prendre un caractère féminin bien prononcé, qu'après l'époque de la puberté (1). Les nuances physiques qui font distinguer le type féminin sont donc bien faibles, bien difficiles à observer. Les penchans, les premières impulsions de la sensibilité, et les habitudes qui en dépendent, forment alors des caractères que l'on parvient plus facilement à démêler et à reconnaître. On dirait que deux instincts différens sont le mobile respectif du petit garçon et de la petite fille : celle-ci obéit au sien, comme on le voit évidemment par la première direction de son esprit,

(1) *Voyez* Rousseau, *Émile, ou de l'éduc.* liv. 5.

par son goût pour la parure, par ses habitudes moins bruyantes, le choix de ses hochets, le besoin de fixer l'attention et d'exercer, de bonne heure, ses organes de la voix, dont la flexibilité est bien supérieure à celle des organes de l'enfant du sexe opposé. Rousseau a bien senti toutes ces petites différences : les détails qu'il expose à ce sujet, sont le résultat d'une observation très-fine, que le style le plus attachant et le plus animé a embelli de tous ses prestiges.

» Les enfans des deux sexes ont beaucoup d'amusemens communs, et cela doit être; n'en ont-ils pas de même étant grands? Ils ont aussi des goûts propres qui les distinguent. Les garçons cherchent le mouvement et le bruit; des tambours, des sabots, de petits carosses : les filles aiment ce qui donne dans la vue et sert à l'ornement; des miroirs, des bijoux, des chiffons, sur-tout des poupées; la poupée est l'amusement spécial de ce sexe; voilà très-évidemment son goût déterminé sur sa destination. Le physique de l'art de plaire est dans la parure; c'est tout ce que des enfans peuvent cultiver de cet art ».

» Voyez une petite fille passer la journée autour de sa poupée, lui changer sans cesse d'ajustement, l'habiller, la déshabiller cent et cent

fois, chercher continuellement de nouvelles combinaisons d'ornemens, bien ou mal assortis, il n'importe : les doigts manquent d'adresse, le goût n'est pas formé, mais déjà le penchant se montre ; dans cette éternelle occupation, le tems coule sans qu'elle y songe, les heures passent, elle n'en sait rien, elle oublie les repas mêmes ; elle a plus faim de parure que d'aliment : mais, direz-vous, elle pare sa poupée et non sa personne ; sans doute, elle voit sa poupée et ne se voit pas, elle ne peut rien faire pour elle-même, elle n'est pas formée, elle n'a ni talent ni force, elle n'est rien encore ; elle est toute dans sa poupée ; elle y met toute sa coquetterie, elle ne l'y laissera pas toujours ; elle attend le moment d'être sa poupée elle-même ».

» Voilà donc un premier goût bien décidé : vous n'avez qu'à le suivre et le régler. Il est sûr que la petite voudrait de tout son cœur savoir orner sa poupée, faire ses nœuds de manche, son fichu, son falbala, sa dentelle ; en tout cela on la fait dépendre si durement du bon plaisir d'autrui, qu'il lui serait plus commode de tout devoir à son industrie. Ainsi vient la raison des premières leçons qu'on lui donne ; ce ne sont pas des tâches qu'on lui prescrit, ce sont des bontés qu'on a pour elle. Et en effet, presque

toutes les petites filles apprennent avec répugnance à lire et à écrire; mais quant à tenir l'aiguille, c'est ce qu'elles apprennent toujours volontiers. Elles s'imaginent d'avance être grandes, et songent avec plaisir que ces talens pourront un jour leur servir à se parer ».

» Cette première route ouverte est facile à suivre : la couture, la broderie, la dentelle viennent d'elles-mêmes : la tapisserie n'est plus si fort à leur gré. Les meubles sont trop loin d'elles, ils ne tiennent point à la personne, ils tiennent à d'autres opinions. La tapisserie est l'amusement des femmes ; de jeunes filles n'y prendront jamais un fort grand plaisir ».

D'autres différences morales plus importantes peuvent encore distinguer la femme de l'homme, long-tems avant l'époque de sa deuxième saison. Ainsi, le développement de son intelligence est beaucoup plus rapide : les objets extérieurs affectent davantage sa sensibilité ; et des nuances, des détails, que les petits garçons laissent échapper, sont ordinairement saisis par les petites filles avec une précision et une finesse qui nous étonnent.

C'est sans doute aussi par une suite de leur plus grande *affectibilité*, et parce que leurs organes de la voix sont plus flexibles, que les

petites filles apprennent plus vite à parler ; « qu'elles acquièrent si vite, suivant la remarque de J.-Jacques, un babil agréable, qu'elles mettent de l'accent dans leurs propos, même avant que de les sentir, et que les hommes s'amusent sitôt à les écouter, même avant qu'elles puissent les entendre ». Le même philosophe remarque ailleurs que les petites filles ont beaucoup plus de finesse, et que cette qualité est en quelque sorte une suite de la constitution de la femme. « La ruse, dit-il, est un talent naturel au sexe, et persuadé que tous les penchans naturels sont bons et droits par eux-mêmes, je suis d'avis qu'on cultive celui-là comme les autres : il ne s'agit que d'en prévenir l'abus ».

» Je m'en rapporte, sur la vérité de cette remarque, à tout observateur de bonne foi. Je ne veux point qu'on examine là-dessus les femmes mêmes ; nos gênantes institutions peuvent les forcer d'aiguiser leur esprit. Je veux qu'on examine les filles, les petites filles qui ne font pour ainsi dire que de naître, qu'on les compare avec les petits garçons du même âge ; et si ceux-ci ne paraissent lourds, étourdis, bêtes auprès d'elles, j'aurai tort incontestablement. Qu'on me permette un seul exemple, pris dans toute la naïveté puérile ».

» Il est très-commun de défendre aux enfans de ne rien demander à table ; car on ne croit jamais mieux réussir dans leur éducation qu'en les surchargeant de préceptes inutiles ; comme si un morceau de ceci ou de cela n'était pas bientôt accordé ou refusé, sans faire mourir sans cesse un pauvre enfant d'une convoitise aiguisée par l'espérance ! Tout le monde sait l'adresse d'un jeune garçon soumis à cette loi, lequel ayant été oublié à table, s'avisa de demander du sel, etc. Je ne dirai pas qu'on pouvait le chicaner pour avoir demandé directement du sel et indirectement de la viande ; l'omission était si cruelle, que quand il eût enfreint ouvertement la loi et dit sans détour qu'il avait faim, je ne puis croire qu'on l'en eût puni. Mais voici comment s'y prit en ma présence une petite fille de six ans, dans un cas beaucoup plus difficile ; car outre qu'il lui était rigoureusement défendu de demander jamais rien ni directement ni indirectement, la désobéissance n'eût pas été graciable, puisqu'elle avait mangé de tous les plats hormis un seul, dont on avait oublié de lui donner, et qu'elle convoitait beaucoup ».

» Or, pour obtenir qu'on réparât cet oubli sans qu'on pût l'accusser de désobéissance, elle fit, en avançant son doigt, la revue de tous les plats,

disant tout haut à mesure qu'elle les montrait : *j'ai mangé de çà, j'ai mangé de çà ;* mais elle affecta si visiblement de passer sans rien dire sur celui dont elle n'avait point mangé, que quelqu'un s'en appercevant, lui dit ; et de cela, en avez-vous mangé ? *Oh ! non*, reprit doucement la petite gourmande, en baissant les yeux. Je n'ajouterai rien ; comparez : ce tour-ci est une ruse de fille ; l'autre est une ruse de garçon ».

Si on compare d'une manière plus suivie des enfans de l'un et de l'autre sexe, avec l'intention de suivre le développement de leurs facultés intellectuelles, et d'en remarquer les différences, on verra cette sagacité, cette finesse qui distinguent la femme, se déceler par une foule de traits semblables à celui que cite Rousseau, par des observations très-délicates, ou même par des calculs et des combinaisons dont l'esprit des petits garçons serait incapable.

Dans la description qui précède, nous avons cherché à faire ressortir les principales circonstances du premier âge de la femme, et sur-tout de la partie de cet âge comprise entre la naissance et la seconde dentition. Entrée dans la *puéritie*, la femme se perfectionne de jour en jour : le bassin s'aggrandit, les hanches s'arron-

dissent, la taille acquiert de l'élégance, la démarche n'est plus la même, et l'allure change ainsi que la physionomie; enfin tous ces goûts, ces habitudes, et cette direction de l'esprit que nous avons regardés comme l'effet d'une puissance intérieure et d'une sorte d'instinct, se fortifient, soit par l'éducation, soit parce que les causes organiques acquièrent un nouveau degré d'activité.

De onze à quatorze ou seize ans, la puéritie présente une sorte de passage qui fait ordinairement une des parties les plus agréables de la vie des femmes : alors, la mobilité nerveuse est extrême, et ne peut guère se prêter à aucun sentiment capable d'empoisonner l'existence.

Si ce n'est pas alors la saison du bonheur, c'est au moins celle des plaisirs, des joies naïves, de la gaîté la plus franche et la plus aimable. Les causes les plus légères occasionnent des impressions aussi vives que passagères, l'imagination embellit tous les objets, et une piquante étourderie, une inconstance extrême, variant d'une manière enchanteresse la scène de la vie, la sensibilité est occupée aux moindres frais possible; des tristesses et des joies, également éphémères, se succèdent avec rapidité; on rit et on

pleure presqu'au même instant, et la femme arrive ainsi par une route semée de fleurs, à cette époque où des facultés nouvelles et d'autres besoins vont concentrer davantage ses émotions, et imprimer à l'organisation tous les caractères d'un nouveau tempérament.

IIe. AGE.

JEUNESSE; *de la puberté à 25 et quelquefois 30 ans, avec une bonne organisation, des mœurs pures, un emploi convenable de la vie, un climat sec et froid.*

Ton seizième printems et ton cœur vient d'éclore;
L'inconstante Phébé, te marquant ses retours,
Dans les fastes des mois te fait suivre son cours.
Ton front s'est coloré d'une rougeur timide,
Tes regards sont voilés d'une langueur humide,
Ta voix tremblante laisse expirer ses accens, etc. (1)

Telle est une partie du changement qui s'opère au moment où la femme ouvre son deuxième âge.

Les principales circonstances physiques de cette importante époque, consistent dans la première apparition des règles.

---

(1) *Mes premières amours*, élégie par Lebrun.

Ce phénomène dépend évidemment d'un nouveau mode de vitalité de l'utérus.

Cet organe paisible, végétant et solitaire chez la petite fille, acquiert aux approches de la puberté une activité plus grande, et porte au loin ses effets sympathiques et ses réactions. Dès ce moment, si la nature n'est pas gênée dans l'accomplissement de ses lois par quelques obstacles extraordinaires, la femme ne tarde point à subir, pour la première fois, la révolution menstruelle, qui n'est autre chose qu'une exaltation de sensibilité, une irritation vive, une sorte de maladie de l'utérus, que l'écoulement sanguin, d'où résultent les règles, termine par une véritable crise (1).

Différentes causes peuvent avancer ou retarder l'époque à laquelle un symptôme aussi remarquable annonce que la femme est en pleine puberté : l'abondance ou la qualité des alimens, les habitudes sédentaires et l'excitement moral, en rendant le jeu de la vie plus actif, font arriver ce moment beaucoup plutôt. Une température froide le retarde ; une température plus élevée le précipite. Elle agit sur ce phénomène comme sur la floraison ou sur la maturation

---

(1) *Voy.* le 2e. vol. prem. vue de la femme : physiologie de la menstruation.

des fruits : et dans les zones, où ces évènemens de la vie végétale arrivent plus promptement, il n'est pas rare de voir des femmes nubiles à neuf, dix et onze ans.

Du moment où la menstruation est établie, ses retours périodiques, qui répondent chez plusieurs femmes aux phases de la lune, deviennent les conditions les plus indispensables de la santé : sans elles, la beauté ne brille que du plus faible éclat ; elle naît à peine ; un voile de souffrance et de tristesse ensevelit tous les charmes : et la fraîcheur, les graces de la jeunesse, loin de se développer, se flétrissent dans une morne langueur.

Le premier effet du nouvel emploi de l'utérus, ou du moins un phénomène qui lui correspond, c'est le développement du sein, dont les reliefs s'accroissent à mesure que la matrice a plus d'activité. Ce développement du sein précède ordinairement la première apparition des règles, et en est le présage.

Le tissu cellulaire extérieur de toutes les parties se gonfle également sous l'influence des irradiations utérines, dont l'effet développe et excite davantage le ton, la vitalité particulière de ce tissu, qui, loin de s'affaisser comme chez l'homme par l'effort des muscles, se prononce

avec plus d'expression, et donne à toute la surface du corps ces contours moëlleux et élastiques, ce voluptueux embonpoint que le toucher ne confond pas avec celui que produit plus tard, chez quelques femmes, l'accumulation de la graisse dans les mailles du même tissu.

Roussel décrit de la manière suivante les changemens qui s'oppèrent au moment de la puberté dans l'organe cellulaire :

« Dans cette seconde époque, où la nature travaille à mettre la femme en état de se reproduire, et à donner aux organes qui doivent servir à cette œuvre importante le degré de perfection qu'elle exige, son corps éprouve une secousse générale qui va frapper, avec une force particulière, ces deux parties opposées par leur siège, et différentes par leurs fonctions, dont l'une est l'instrument immédiat de la génération, et l'autre le nourrit, l'augmente et le fortifie : alors toute la masse cellulaire s'ébranle aussi et se modifie; elle s'arrange autour de ces deux parties, qu'elle rend plus saillantes, comme autour de deux centres d'où elle envoie des productions aux différens organes qui leur sont soumis. Les productions, qui partent du centre supérieur après avoir arrondi le col et lié les traits du visage, vont se perdre agréablement vers les

épaules et se prolonger vers les bras, pour leur donner ces contours fins, déliés et moëlleux qui se continuent jusqu'aux extrémités des mains. Les productions, qui partent de l'autre centre, vont modifier à-peu-près de la même manière toutes les parties inférieures ».

Les autres phénomènes physiques, qui appartiennent à l'histoire du deuxième âge de la femme, sont, à l'intérieur, les changemens notables du bassin, dont nous avons déjà parlé (1), et les symptômes de puberté communs aux deux sexes; tels que le feu des yeux, l'expression toute nouvelle de la physionomie, le changement de la voix, une prédominance d'action du poumon et des artères, enfin la sensation d'un nouveau besoin que diverses circonstances

(1) Ces changemens consistent, comme nous avons eu occasion de l'indiquer d'après les observations du citoyen Dupuytren, dans l'augmentation très-remarquable de la capacité du bassin, dont la circonférence présente seulement alors la forme circulaire, configuration d'où il résulte que ce n'est pas, comme dans l'homme et dans la petite fille, le diamètre antéro-postérieur qui est le plus grand, mais le diamètre transverse. Il serait important de voir si ces différences ne tiennent pas à un changement qui ne s'opère ordinairement dans le système osseux qu'après la ter-

particulières peuvent affaiblir ou rendre même silencieux pendant quelque tems, mais sans jamais l'étouffer entièrement.

Le deuxième âge de la femme est plus ou moins rapide, suivant le tempérament primitif, la conduite de la vie et l'influence du climat.

Sous un ciel brûlant, et dont l'action trop excitante exalte et abrège la vie, cette belle saison se passe bien plus promptement : dès l'âge de 25 ans, la femme présente les symptômes d'une vieillesse prématurée ; la beauté et la raison, les charmes physiques et les graces de l'esprit, sont des avantages qu'elle ne peut jamais rassembler pour son bonheur et pour celui de l'homme, réduit par cette circonstance au physique de l'amour et à des plaisirs qui excitent

---

minaison des phénomènes de la seconde dentition : ce qu'il y a de certain, c'est que dans les vaches, le bassin ne prend un accroissement convenable pour la gestation et l'accouchement, qu'après le travail de cette deuxième dentition. Le C. Dupuy, professeur à l'École d'Alfort, m'a communiqué à ce sujet des observations confirmatives de celle du C. Dupuytren, et qui tendent à prouver que chez la femelle des grands quadrupèdes, comme chez la femme, le bassin n'acquiert qu'au moment d'une pleine et entière puberté, la forme et la dimension nécessaire pour l'expulsion du fœtus.

fortement les sens, mais qui laissent le cœur oisif et tranquille (1).

Quelque soit d'ailleurs la durée de la seconde saison du 2e. âge, la femme, qui parcourt cette période présente au physiologiste un sujet bien important d'observation. La révolution menstruelle s'établit avec difficulté, et en se compliquant de plusieurs symptômes qui annoncent un dérangement notable de sensibilité. C'est alors le moment des craintes non fondées, des terreurs paniques, des caprices, des appétits bizarres, et de ces fantaisies, que le médecin philosophe sait respecter, et qui lui indiquent la marche à suivre pour appaiser le trouble et rappeler la nature à une bonne direction. Souvent aussi une langueur extrême, une inertie générale dérangent le cours de la puberté, et obscurcissent l'aurore du deuxième âge. Dans ce cas, les jeunes personnes sont affectées de la maladie, dite chlorose par les médecins (2) : leurs charmes ne se développent point; leur teint est pâle, d'un blanc

(1) Montesquieu a bien apprécié cette différence et les changemens qu'elle devait apporter dans la condition des femmes chez les Orientaux.

(2) Pâles couleurs.

mate, avec une teinte virescente ; les yeux n'expriment que des affections tristes ; toutes les fonctions se dérangent ; et le coloris de la jeunesse, l'éclat de la beauté ne succèdent à un état aussi fâcheux, qu'au moment où la crise utérine dont nous avons parlé se fait d'une manière convenable, et rétablit complètement la santé.

Lorsque la nature suit directement sa marche, les phénomènes qui manifestent la puberté des femmes, se prononcent de plus en plus : le sein s'arrondit et se développe davantage, la sensibilité augmente, l'action du nouveau foyer de vitalité qui vient de s'établir, s'accroît chaque jour ; elle envahit tout le système, le modifie d'une manière particulière (1), et l'union

(1) Plusieurs affections nerveuse, qui ne sont autre chose que des symptômes d'hystérisme, annoncent cette réaction de l'utérus. Ces phénomènes n'ont point échappé à l'observation d'Hippocrate. Quand les filles, dit ce médecin philosophe, approchent de l'époque du mariage, elles éprouvent de ces symptômes (des terreurs paniques, une aliénation momentanée et des affections spasmodiques). . . . .
. . . .
L'étouffement éprouvé à la région du cœur occasionne des convulsions. *La mauvaise qualité du sang* abat le

conjugale, les plaisirs de l'amour, complètent, par un ébranlement devenu nécessaire, cette suite d'actions et de mouvemens que la puberté a imprimés à l'organisation.

Ce premier exercice, d'une nouvelle faculté, détermine des modifications notables dans la manière d'être de la femme. Ses habitudes morales changent totalement (1); sa voix prend une autre

---

courage, et donne une tristesse qui agrave le désordre général. On voit alors les femmes appeler des maux plus grands : elles parlent de se jeter dans les puits, de s'étrangler, de chercher un trépas préférable à leur situation; quelquefois même, sans être tourmentées de l'image des spectres, elles paraissent penser avec plaisir à la mort. Lorsque l'accès est terminé, ces malades font des vœux à Diane, portent leurs bijoux dans les temples, y suspendent leurs habits les plus précieux, trompées par les prêtres qui leur commandent ces acrifices. . . . .
. . . .
Je pense que dans le cas d'une aussi triste situation, le mariage est la ressource la plus assurée, etc., etc. *Voy.* Hippocrate, *de Nat. Mul.*

(1) Une touchante rêverie
Remplace enfin cet enjouement,
Cette piquante étourderie
Qui désespéraient ton amant;

expression; son col se gonfle, augmente de volume (1), et cependant la vitalité de l'organe cellulaire venant à diminuer, les charmes sont moins fermes, moins rénittens; leur fraîcheur virginale se flétrit et disparaît sans retour.

Lorsque le vœu de la nature est rempli, dit Roussel, elle semble négliger les moyens par lesquels elle est parvenue à son but; la femme perd peu à peu de son éclat : cette fleur délicate de tempérament, qui ne marche qu'avec la première jeunesse, disparaît comme la rosée du matin. La force expansive, dont les organes tiraient leur coloris et leur forme séduisante, diminue, se ralentit; et une flaccidité désagréable succéderait à la souplesse et à la fermeté élastique dont ils étaient doués, si cet embonpoint

---

Et ton ame, plus attendrie,
S'abandonne nonchalamment
Au délicieux sentiment
D'une tendre mélancolie.

PARNY. *Le lendemain.*

(1) Non illam nutrix oriente luce revisens
Hesterno collum poterit circumdare filo.

qu'amène ordinairement l'âge adulte ne les soutenait et n'en imposait par un certain air de fraîcheur, etc. (1). Ces nouvelles révolutions ne sont pas toujours aussi subites : plusieurs femmes même doivent à l'hymen et aux plaisirs de l'amour, une beauté plus éclatante, et la continence n'est pas toujours un moyen assuré de conserver plus long-tems l'éclat de la première jeunesse : néanmoins, la fréquence des spasmes de la volupté ne tarde pas à diminuer l'épanouissement extérieur et la vitalité du tissu cellulaire ; et en général, les femmes douées d'une complexion amoureuse, ne conservent pas aussi long-tems leur fraîcheur ; tandis que l'élasticité des contours annonce constamment une constitution froide et des sens auxquels il est difficile de faire éprouver de fortes impressions.

La conception, la grossesse, l'accouchement et l'allaitement, qui sont des suites du mariage, se renouvellent plus ou moins souvent pendant le deuxième âge. Ils en précipitent le cours chez plusieurs de ces femmes qu'une faiblesse radicale, le mauvais emploi de la vie ou la misère rendent incapables de subir impunément ces grandes révolutions.

---

(1) *Voy.* Roussel, ouv. cit. p. 83.

Pendant toute la deuxième saison, le moral n'est pas moins intéressant à observer que le physique. Lorsque la marche de la nature n'est pas dérangée, et que tous les avantages qui peuvent favoriser le développement intellectuel se trouvent réunis, la femme considérée sous ce nouveau rapport, présente alors plusieurs aspects différens.

A l'entrée de cette période, le caractère ne change pas subitement. La gaîté franche, la candeur de l'enfance et son innocence aimable se prolongent pendant un tems plus ou moins long, suivant le tempérament et le mode d'éducation. Ici, comme dans plusieurs autres circonstances, les époques de la maturité avancent ou retardent par l'effet de plusieurs causes qu'il serait trop long d'examiner.

Les mouvemens brusques, la pétulance, le besoin de ces jeux auxquels le cœur n'est pas encore intéressé, sont alors des habitudes dominantes; et comme Sophie, presque toutes les jeunes filles, si la contrainte de l'usage ne les retenait pas, seraient souvent tentées de laisser sur l'escalier l'officieux qui leur présente la main ou le bras, et de s'élancer en deux sauts au milieu de l'appartement, en disant qu'elles ne sont pas *boiteuses*.

Cependant les habitudes changent insensiblement. Les jeunes filles sont plus réservées ; leur curiosité s'éveille et devient très-active ; le besoin d'émotions est alors le plus pressant de tous les besoins ; on se passionne pour la danse, les spectacles, les fêtes ; on dévore les romans ; on se perd dans les possibles : ou plus fervente que jamais dans sa dévotion, la jeune vierge éprouve une passion réelle pour des objets fantastiques, et s'abandonne à tous les écarts d'une imagination exaltée : à cette époque, le desir de plaire est aussi beaucoup plus vif, si une affection profonde n'occupe pas exclusivement la sensibilité. Dès ce moment, et long-tems même avant l'époque où le besoin physique de l'amour modifie l'organisation, les regards, le son de la voix, la physionomie prennent une autre expression ; tout, dans leur langage, émeut, caresse, va chercher le cœur et sollicite ses affections.

Une coquetterie plus raffinée, plus éclairée sur son véritable objet, ajoute à ces moyens de séduction, et fait combiner toutes les parties de l'habillement, tous les plis, toutes les dispositions de la draperie de manière à produire le plus grand effet. Cependant, cette coquetterie de la jeune fille dont un système vicieux d'éducation n'a point encore perverti les mœurs, a un carac-

tère particulier, et diffère de celle dont les secours seront nécessaires dans un âge plus avancé. L'art de se parer est moins dispendieux et de meilleur goût : une adresse magique métamorphose alors la gaze, le crêpe, les étoffes les plus simples, et leur donne les formes les plus agréables. Les caprices ruineux, les fantaisies de l'opulence, les diamans, les riches draperies, l'éclat des ornemens étrangers sont les aveux tacites des outrages du tems et des altérations de la beauté. Ne pouvant plus être belles, les femmes se font riches. Les jeunes filles connaissent trop bien leurs priviléges, pour en user ainsi ; tous leurs efforts sont dirigés dans l'intention de fixer les regards sur elles-mêmes, et d'éviter une offensante distraction. Leur habillement est donc en général élégant et simple : si leur taille est bien prise, leurs mouvemens, leurs attitudes ont constamment pour objet d'en marquer les contours et le dessin ; ont-elles des mains de Niobé, elles multiplient leurs gestes : si leur jambe est d'une forme heureuse, les accidens de la draperie la feront voir, les défectuosités seront dissimulées, les attraits indiqués, révélés de mille manières ; et St.-Lambert remarque avec raison, qu'une femme qui a de belles dents ne rit pas comme

une autre. A l'époque où la coquetterie des jeunes filles est une passion dominante, et se développe sans inconvénient, lorsqu'elle est bien dirigée, une qualité morale, un sentiment tout particulier, celui de la pudeur, arrive en même-tems à un degré d'intensité qu'il n'avait pas encore eu, et qui diminue dans la suite. Il serait assez difficile de bien analyser ce genre d'affection, dont l'exercice, d'ailleurs, est une nouvelle grace et un charme ajouté à l'effet déjà si puissant de la beauté. Le philosophe aimable que je viens de citer fait expliquer ainsi à Mlle. Ninon de Lenclos l'origine de ce nouveau sentiment :

« L'envie de vous plaire nous disposait d'abord à vous faire connaître tous nos charmes, dans l'idée qu'un si agréable spectacle vous attirerait auprès de nous, et nous aurions cédé sans retenue à l'espérance de faire d'heureux esclaves ; mais nos desirs nous font sentir une nouvelle manière de dépendre de vous ; le besoin du plaisir va s'unir à tous les autres besoins, pour rendre votre sexe nécessaire au nôtre ».

» Tant que nous restions insensibles au plaisir physique de l'amour, nos faveurs étaient des graces ; vous nous sollicitiez ; et maîtresses d'ac-

corder ou de refuser, nous pouvions vous tenir dans notre dépendance ; mais dès que nous avons les mêmes besoins que vous, nous ne pouvons plus vous dominer. La nature, dans l'instant qu'elle donne aux deux sexes les mêmes desirs, les égale l'un à l'autre ; nous perdons l'avantage de vous commander en amour, et nous restons soumises dans tout le reste ».

» Cependant il faut jouir des plaisirs; il faut en même-tems soumettre, ou du moins adoucir nos tyrans, et pour parvenir à ces deux fins, voici ce que la nature nous inspire » :

» Dans la crainte qu'un besoin nouveau n'augmente notre dépendance, nous sommes d'abord humiliées de ce besoin ; il nous semble que le changement de notre sein, le feu de nos yeux ou leur langueur, la forme nouvelle de toute notre personne, vont vous apprendre combien vous nous êtes nécessaires. Voilà l'origine de cette honte ingénue qu'éprouve la jeune fille. Nos desirs sont-ils assez puissans pour qu'il nous en coûte de les vaincre, nous leur donnons les apparences de la tendresse ; nous devenons en effet plus tendres, et le besoin de jouir se cache sous le besoin d'aimer ».

» Lorsque la jeune fille a plus d'âge et d'ex-

périence, elle s'apperçoit que l'imagination ajoute beaucoup à vos passions, et que plus on cache à vos yeux, plus on vous fait imaginer; c'est en différant de satisfaire cette curiosité passionnée qui se mêle à l'amour, que la femme irrite en vous l'amour, et c'est en l'irritant qu'elle commande ».

Ces réflexions sont-elles bien fondées, et reposent-elles sur l'observation ? Je suis loin de le penser. Que les airs de décence et l'expression de la pudeur soient bien souvent des moyens employés par une coquetterie adroite et raffinée; que la prude qui voile ses charmes, et la jeune beauté qui les laisse voir agissent avec une intention semblable, on ne peut guère en douter; mais il n'en faudra pas moins donner une autre cause de cette pudeur des jeunes filles, qui n'est pas toujours calculée, qui décèle souvent malgré elles leur trouble, leur embarras, qui trahit même leurs émotions, ou livre à l'amour des combats réels et pénibles.

Le sentiment de la pudeur, que Saint-Lambert paraît confondre avec la chasteté, est puissant, impérieux, involontaire (1); et si l'on veut

(1) Les magistrats de Milet déclarèrent que la première

remonter à son origine, on verra qu'il dépend d'un penchant acquis, à la vérité, par l'éducation, que l'expérience l'affoiblit, qu'il ne se fait guère éprouver avant l'époque où la jeune fille, devenue moins ingénue, connaît ou devine les liaisons de sexe qu'elle peut former; et qu'enfin cette même pudeur, dont l'impression a quelque chose de la timidité, de la surprise, et même de l'anxiété, doit facilement être mise en jeu à une époque où la mobilité nerveuse est extrême, où les associations d'émotions et d'idées sont sans cesse occasionnées par le sentiment d'un nouveau besoin qu'il faut dissimuler, ou par la crainte de laisser voir à ce sujet des demi-connaissances ou des pressentimens; et d'accuser ainsi, par l'indiscrétion la plus légère, le libertinage de l'imagination ou les inquiétudes de la curiosité.

La pudeur est voisine de l'amour, elle présage des dispositions nouvelles, et annonce que les habitudes de l'enfance vont faire place à

---

femme qui se tuerait sera exposée nue sur la place publique; et voilà les Milésiennes réconciliées avec la vie. Dans ce cas, la pudeur est-elle calculée, raisonnée, et peut-on la rapporter au manége et à la coquetterie?

d'autres sentimens. Alors les jeunes filles répriment tout d'un coup, leur pétulance, leur joie si expansive et leur naïve gaîté : elles deviennent timides, réservées, distraites et rêveuses. Cessant d'être amusées par le plaisir, elles cherchent le bonheur; une inquiétude remplie de charmes, une mélancolie vague et sans objet, caractérisent ce nouvel état, dont Voltaire a si bien décrit les premières nuances et les préludes (1). Cependant la sensibilité se développe de plus en plus : l'influence des irradiations utérines la rend plus active, et le physique agissant sur le moral avec force, le besoin d'aimer fait chercher la solitude, dévore, absorbe la vie, trouble le cœur, l'occupe tout entier, et devient une source de désordres et de dérangemens de toute espèce, s'il n'est pas enfin satisfait.

---

(1) Isabelle inquiète, en secret agitée,
Et de ses dix-sept ans doucement tourmentée,
Respirait dans la nuit sous un ombrage frais,
En ignorait l'usage et s'étendait auprès;
Sans savoir l'admirer, regardait la nature;
Puis se levait, allait, marchait à l'aventure.
Sans dessein, sans objet qui pût l'intéresser,
Ne pensant point encore; et cherchant à penser.

L'éducation d'une jeune fille, conte.

Les femmes choisissent alors, d'une manière plus ou moins heureuse, l'objet de leurs premières affections : c'est dans cette belle partie de leur seconde saison, qu'elles ont plus de sensibilité ; que ces qualités morales inhérentes à leur sexe, la pitié secourable, la douce bienveillance sont plus actives, qu'elles acquièrent tous les talens, toutes les graces, qu'elles deviennent des Sapho, des Héloïse : ou que, plus flexibles et plus portées à l'imitation, elles se teignent en quelque sorte des mœurs de leur amant, et contractent des habitudes qui doivent influer si puissamment sur leur bonheur dans un âge plus avancé. Sans cesser d'aimer, la femme arrive ensuite à un état plus calme et plus tranquille. Elle devient épouse et mère : de nouveaux sentimens se développent, et si des circonstances malheureuses ou un système vicieux d'éducation ne viennent pas changer la marche de la nature, elle arrive à la fin de cette deuxième période, en jouissant du bonheur le plus pur, de celui que lui donnent les affections de famille, la pratique des vertus, et le développement absolu de toutes les qualités morales qui distinguent son sexe.

IIe. AGE.

Pendant la durée d'une partie de ce troisième âge, la femme présente, avec plus d'expression, le nouvel état et les changemens que la fin de l'âge précédent a vu naître. Ainsi, l'amour conjugal, la tendresse maternelle, les détails de l'économie domestique, la sollicitude dont l'éducation et le bonheur des enfans sont l'objet, remplissent l'existence de la manière la plus douce, et occupent la sensibilité sans l'égarer, si des goûts frivoles et des amusemens qui préparent le plus triste avenir, ne dérangent rien à la direction la plus naturelle et la plus heureuse.

Le physique ne se détériore pas subitement; et quand des infirmités prématurés, des maladies, des malheurs, des chagrins, l'exercice d'une profession pénible et mal-saine, ou un mauvais emploi de la vie, n'ont pas dévoré l'existence et hâté l'époque de la vieillesse, les femmes conservent encore pendant leur troisième âge une partie des charmes de la précédente saison. Cependant leur constitution subit des altérations, que l'on peut jusqu'à un certain point retarder ou rendre moins sensibles, sans pouvoir les prévenir ni arrêter les ravages toujours

croissans des années qui se succèdent. Ordinairement, à cette époque, la graisse, qui est resorbée avec moins d'activité, s'accumule, comme nous l'avons déjà indiqué, dans les aréoles du tissu cellulaire, et produit un embonpoint qui, sans être compatible avec la légèreté et la fraîcheur juveniles, soutient les formes, admet des graces majestueuses et des attraits qui peuvent encore inspirer l'amour (1).

L'organisation d'ailleurs change d'une manière très-sensible : les articulations ont moins d'élasticité ; les muscles plus faibles, rendent les mouvemens moins légers, et occasionnent ces sautillemens et cette roideur que l'on remarque en général chez les femmes qui se livrent à l'exercice de la danse dans l'âge que nous décrivons. D'une autre part, la susceptibilité nerveuse étant plus grande, rend les maladies spasmodiques plus fréquentes : la région de l'estomac devient très-sensible et s'affecte aisément ; la poitrine n'est plus un foyer principal de vitalité ; et quand les affections phtysiques n'ont pas commencé à se développer dans l'âge qui précède,

(1) *Voyez* Roussel, ouv. cité, le Chapitre sur les changemens produits par l'âge dans la constitution des femmes.

on les voit rarement se former, si ce n'est par accident, comme dans le cas d'une fluxion de poitrine, qui ne se termine pas d'une manière convenable.

IVe. AGE.

NOUS voudrions écarter les cyprès du tableau, dont il nous reste encore quelques parties à achever : mais historien de la nature, et obligé de la suivre dans ses altérations comme dans son développement, depuis le moment où la pousse des bourgeons manifeste la force expansive de la vie, jusqu'à l'époque où jaunissante et panachée, la feuille abandonne les rameaux réduits à une triste nudité, nous devons esquisser le dernier âge, et suivre la destruction graduelle de tous ces charmes que les premières saisons de la vie ont vu briller avec tant d'éclat.

Cette destruction est plus ou moins rapide. La constitution est profondément altérée ; le tempérament change, et la constitution de la femme se rapproche de celle de l'homme ; comme le prouvent la rigidité des organes, la pousse de la barbe dans plusieurs circonstances et la nature des maladies : néanmoins, en ouvrant ce quatrième âge, la femme, pendant

un espace de tems, trop court, sans doute, intéresse encore par un reste d'attraits, dont elle diminue l'effet si, calculant mal ses intérêts, et refusant de se prêter à sa nouvelle situation, elle conserve des habitudes, des goûts, une mise juvenile, et laisse trop voir le contraste de ses prétentions avec l'insuffisance de ses moyens pour les soutenir. Une maturité très-avancée distingue ce passage rapide, et bientôt la vieillesse et la décrépitude lui succèdent.

La beauté n'est plus : coloris, fraîcheur, dessins, formes et contours se sont éclipsés ; la force de la vie s'étant retirée dans ses foyers, la peau a perdu de son poli et de sa souplesse ; l'embonpoint qui servait encore de support à plusieurs reliefs les a abandonnés à leur propre poids ; les affaissemens, les rides se multiplient ; et ces ruines, ces débris offrent un spectacle d'autant plus affligeant, que les parties dont ils sont les tristes vestiges contribuèrent davantage à la beauté.

Ces outrages du tems commencent ordinairement par l'abdomen qui grossit, et perd bientôt son poli et sa fermeté, si par des précautions convenables et des soins conservateurs on n'a pas su prévenir les traces de la maternité, ces plis étendus, ces rides profondes, ces stigmates affligeans qui altèrent si cruellement la forme

de cette partie. Le col maigrit ensuite ; les hémisphères du sein sans ressort, sans élasticité, ne se soutiennent plus. Les clavicules font une désagréable saillie ; tous les reliefs s'effacent, toutes les formes subissent des altérations : enfin, la taille n'est plus aussi élégante, ni les mouvemens aussi faciles ni aussi légers. Cette destruction n'a pas lieu d'une manière subite et générale : elle est graduelle, et comme nous l'avons déjà dit, la fleur des deux premières saisons s'effeuille et se flétrit partiellement Les charmes qui survivent encore long-tems au milieu des ruines, sont l'intégrité des cheveux, la finesse ou le feu du regard ; l'air du sentiment, l'expression aimable de la physionomie en général, et souvent un ensemble de graces et de manières caressantes dont l'effet est tel, qu'il fait oublier quelquefois la jeunesse et la beauté.

Des modifications plus profondes, une révolution intérieure répondent aux changemens superficiels, et sèment quelquefois de dangers une partie de l'âge que nous décrivons, et auquel cette circonstance a fait donner le nom de *tems critique* par le vulgaire. Ces périls, ces accidens sont ordinairement provoqués ou augmentés par un mauvais emploi de la vie ; et nous devons dire ici aux femmes qui s'affligent et se livrent aux réflexions

les plus amères et aux plus cruelles alarmes, à l'époque de ce moment critique dont leur imagination effrayée leur exagère les dangers, que dans l'ordre de la nature, cette transition qui leur paraît si redoutable, n'a rien de plus terrible que les autres grandes révolutions des âges : et que préparée, amenée d'une manière douce et insensible, elle s'achève sans trouble et sans orage. Dans le plus grand nombre de cas, le tempérament change, l'utérus n'a plus autant d'activité : ses irradiations diminuent de force, ce foyer s'éteint insensiblement ; et en perdant cette vitalité surabondante qui imprimait un caractère si remarquable, il revient à sa vie locale et bornée, sans porter aucune atteinte profonde à la santé.

Dès ce moment, l'évacuation périodique n'a plus lieu, et cesse après un léger dérangement dans l'action nerveuse et dans les fonctions digestives.

Les femmes qui ont usé convenablement de la vie, et celles dont l'existence moins heureuse ou moins paisible a été agitée par l'excès des chagrins ou par celui des plaisirs, ne subissent pas de la même manière la révolution qui forme la principale circonstance du quatrième âge. Les malheureuses victimes d'une douloureuse virginité, ces êtres infortunés que diverses circonstances ont privés des avantages qui devaient

résulter de la jouissance pleine et entière de leurs facultés, ont aussi une manière différente d'arriver à l'époque où les redoublemens périodiques de l'action utérine venant à cesser, la femme est avertie qu'elle n'est plus rien pour l'espèce.

Deux circonstances principales sont à remarquer dans les différences nombreuses que présentent le tems critique chez les femmes où cette révolution ne se fait pas d'une manière facile et naturelle.

La première est celle d'une suppression orageuse par suite d'un excès de force et de vitalité de la part de l'utérus, qui renonce difficilement à ses habitudes d'exaltation, et qui, dans son dernier effort pour conserver son empire et sa prédominance d'action, bouleverse tout le système vivant, et occasionne sur-tout des affections nerveuses et une altération profonde dans les fonctions digestives.

Lorsque la cessation des règles a lieu d'une manière aussi défavorable, les femmes remarquent qu'à son approche les indispositions qu'elles éprouvent habituellement deviennent plus fréquentes et plus graves. Il y a irrégularité, désordre dans toutes leurs fonctions : le teint passe au blanc morbifique, ou prend une nuance bilieuse, et des sensations éphémères de chaleur montent

subitement au visage, qui se couvre d'une rougeur particulière et disposée par plaques sur un fonds terne ou jaunâtre. Les femmes éprouvent aussi des symptômes plus ou moins graves; un sentiment douloureux à la région des reins et de la matrice; de la tristesse, de l'accablement, des insomnies rebelles, des rêves bizarres et fatiguans, du gonflement aux articulations etc., etc. (1).

L'autre circonstance est celle d'une cessation trop brusque, et tellement subite et inattendue, que les femmes la prennent pour une simple suppression. Un semblable phénomène est toujours un accident très-grave, comme le sont en général les suppressions non graduées des habitudes qui exercent une grande influence sur l'organisation. Ces révolutions soudaines occasionnent ordinairement un mal-être général, à la cause duquel on est souvent loin de remonter; ou déterminent des maladies locales de l'organe affecté, et dont la faiblesse et la vitalité irrégulière deviennent une source d'accidens et d'infirmités. Les pertes qui surviennent dans ces cir-

(1) *Voy.* Fothergill. Mémoire sur les précautions qu'il convient de prendre pour conserver la santé des femmes, considérées dans l'âge appelé critique : 1er. vol. des mém. de la soc. de méd. de Londres.

constances, sont ordinairement accompagnées ou même précédées de douleurs vives et *pongitives* à la région de l'utérus, et suivies de tous les symptômes qu'entraîne après elle la faiblesse occasionnée par de semblables accidens.

Fothergill décrit ainsi les phénomènes que les femmes présentent dans les deux cas que nous venons d'indiquer, et sur lesquels il importe de présenter avec exactitude le résultat des observations de ce célèbre praticien.

« A l'époque où ce changement doit avoir lieu (celui que la cessation des règles occasionne), à cette époque, ou quelques tems après, plusieurs femmes remarquent que les maladies et les indispositions auxquelles une constitution particulière les rendait antérieurement plus exposées, reviennent plus souvent et avec un nouveau degré d'intensité, ce qui leur donne, avec raison, les inquiétudes les plus vives. »

« Quelquefois on observe alors les symptômes les moins équivoques d'une plénitude sanguine. Les femmes qui les présentent ont des sensations passagères de chaleur au visage (1), des rêves fatiguans, une respiration inégale, laborieuses, ou bien des inflammations de quelques parties de l'abdomen, des affections spasmodiques, une

(1) Vulgairement bouffées de chaleur.

dureté ou une roideur dans les membres, du gonflement aux articulations, ou même un état inflammatoire, des hémorroïdes; enfin, tous les signes d'une prédominance de force dans le système sanguin ».

« Dans l'autre circonstance, l'évacuation menstruelle, après avoir varié et présenté quelques irrégularités, cesse assez brusquément, et de telle manière, que les femmes se croyent seulement dans un cas de retard ou de suppression. »

« Ce mode de cessation devient plus alarmant si les femmes ont abusé antérieurement des plaisirs de l'amour, si elles ont eu peu d'enfans, ou si leur mariage a été entièrement stérile; et si, enfin, elles ont eu des dartres ou des maladies syphilitiques, dont le traitement a été négligé ».

Les diversités de constitution et de tempérament acquis ou primitif, déterminent d'ailleurs des différences nombreuses dans la manière dont les femmes arrivent au nouvel état, qui ne doit être considéré ici que comme un simple objet d'histoire naturelle, sur lequel nous reviendrons avec détail dans la seconde partie de cet ouvrage.

Lorsque les femmes ont franchi de la manière la plus heureuse l'espace qui s'entend du 3e. au 4e. âge, leur constitution change entièrement et se fortifie; elles reprennent de l'embonpoint, de l'éner-

gie, et la nature les tenant quitte envers l'espèce, abandonne à la vie individuelle tout le reste du 4e. âge.

Alors quelquefois, les femmes dont l'esprit est cultivé, conservent encore des moyens bien puissans de séduction ; et Roussel, dans les dernières années de sa vie, préférait leur commerce à celui des femmes plus jeunes. Il jugeait, dit l'auteur de l'Éloge Historique de ce médecin philosophe, il jugeait qu'elles ont à cette époque de leur vie, je ne sais quel charme qui touche et attendrit encore l'homme sensible. Il serait d'ailleurs important d'examiner si, pour les femmes qui sont environnées de circonstances favorables, et qui ont su préparer leur avenir, la dernière saison peut encore appartenir au bonheur ? Mais l'examen de cette question exigerait un parallèle de la vieillesse de l'homme et de la vieillesse de la femme, considérées dans leurs circonstances physiques et morales. Nous le renvoyons à la IIe. partie de cet ouvrage, à l'hygiène, où nous chercherons à indiquer par quels moyens les femmes pourraient encore obtenir des momens d'une félicité relative dans un âge où trop souvent, après avoir été, sous les noms de sœurs, de maîtresse et d'épouse, l'objet des plus tendres affections et des plus doux sentimens, elles se

voient tout-à-coup solitaires, délaissées, opprimées, et réduites trop souvent à réclamer en vain la pitié qui les humilie, ou la reconnaissance des ingrats qui les abandonnent.

DES TEMPÉRAMENS DONT L'ORGANISATION DE LA FEMME EST LE PLUS SUSCEPTIBLE.

TEMPÉRAMENT...... C'est une de ces expressions que l'on emploie trop souvent sans les comprendre, et sur le véritable sens de laquelle il importe néanmoins d'avoir généralement des idées exactes et arrêtées.

Suivant l'intention des auteurs, qui ont introduit le mot tempérament dans la langue de la médecine, cette expression désigne la mixture, le mélange des quatre humeurs et des quatre élémens combinés diversement dans chaque organisation humaine : et de manière à ce que l'on puisse rapporter les principales différences individuelles à la prédominance du sang, de la pituite ou de la lymphe, de la bile, de l'humeur mélancolique, du chaud et du froid, du sec ou de l'humide, et de leurs différentes combinaisons.

Telle est encore l'idée que se font aujourd'hui des tempéramens, les personnes qui sont étrangères à la direction nouvelle et aux progrès de

la science, dont l'organisation de l'homme est l'objet ; mais dans le vocabulaire de la physiologie moderne, le mot tempérament, que peut-être on devrait bannir sans retour, est pris dans une autre acception. Synonime du mot nature individuelle, qui devrait lui être préféré, il désigne et comprend dans sa signification la plus étendue, la quantité totale, la somme des différences qui distinguent chaque individu, et qui lui donnent un caractère dont l'expression bien tranchée, mais compatible avec le maintien de la santé, se retrouve constamment dans le type et la marche de ses maladies, sa tournure physique en général, et la nature de son esprit et de ses affections (1).

(1) Voulant indiquer les bases sur lesquelles il appuie sa doctrine des tempéramens, le profess. Hallé donne la définition suivante : Je définis les tempéramens ; *des différences entre les hommes résultantes d'une diversité de rapports ou de dispositions respectives entre les parties qui constituent l'organisation du corps humain, et compatibles avec la conservation de la vie et de la santé.* Nous aurions adopté cette définition, si sa forme un peu abstraite ne la rendait pas déplacée dans un ouvrage qui est moins destiné aux médecins pour lesquels le D. Hallé a écrit, qu'aux gens du monde et aux personnes qui sont étrangères à l'étude des sciences physiologiques et médicales.

Le tempérament de chaque individu n'est pas toujours marqué par des symptômes et par des phénomènes bien tranchés : souvent, équivoque et obscurci, ou même dénaturé par différentes habitudes, son influence ne se prononce que dans quelques circonstances extraordinaires de désordre, pendant la durée desquelles le médecin saisit une empreinte constitutionnelle, dont l'observation devient ensuite très-importante, et donne de grands avantages, soit pour conserver, soit pour rétablir la santé. Rien, d'ailleurs, n'est plus varié que les tempéramens. Chacun a le sien propre, auquel il doit sa mesure de santé et de bonheur, son mode d'existence qui change avec l'âge, sous l'influence des divers climats, et par l'exercice de certaines professions, de certains métiers : enfin par les habitudes et par l'effet plus ou moins marqué des différentes manières d'user ou d'abuser de la vie.

Une circonstance bien remarquable, détermine ordinairement ces variétés indéfinies de constitution, et forme le principe, auquel on peut physiologiquement les rapporter. C'est l'excès de force, l'ascendant d'un organe ou d'un appareil d'organes dont la sphère d'activité s'étend à toutes les autres fonctions et les modifie

d'une manière caractéristique. Ainsi, tel individu existe plus directement sous l'empire des nerfs et du cerveau ; chez un autre, les muscles l'emportent sur l'organe intellectuel ; un troisième vit davantage par l'estomac ou dans l'exercice des organes de la reproduction : et l'idéal seul. L'Apollon nous offre les apparences, l'extérieur d'une organisation, où rien n'est trop fort ni trop faible, où toutes les parties sont dans un accord parfait, où la vie s'exerce et se développe en même-tems dans tous les sens et dans toutes les directions.

La faiblesse relative, le défaut d'énergie d'un organe ou d'un système d'organes, forment des dispositions constitutionnelles, non moins importantes que l'excès de leur empire et de leur réaction.

Il n'est presque pas d'individus chez lequel on n'observe une partie plus faible, et à laquelle répondent constamment les émotions vives et concentrées, les grands changemens organiques, et sur-tout les crises des diverses maladies.

Dans celui-ci, c'est la poitrine ; chez d'autres, l'estomac, le foie, les muscles ou le cerveau. La maladie entre ordinairement dans l'organisation par ces points de moindre résistance. La mort les atteint également les premiers,

s'étend par suite de proche en proche, fait des progrès plus ou moins rapides, suivant l'importance de l'organe primitivement affecté: et quelquefois avant l'époque d'une destruction générale, l'organe plus fort conserve encore l'intégrité de ses fonctions, se montre plein de vie au milieu des ruines; et cessant enfin d'exister, il meurt brusquement et sans offrir ni commencement, ni prélude de destruction.

Les nuances diverses et les variétés de constitution individuelle, peuvent, à l'époque présente des connaissances physiologiques, se rapporter à un certain nombre de tempéramens principaux, dont la détermination est fondée sur les différens degrés d'énergie de certains organes, de la disposition desquels il résulte, suivant la remarque judicieuse du prof. Hallé (1), un ordre d'actions importantes dans la considération de la vie et de la santé.

Nous comprendrons dans deux grandes divisions les tempéramens prototypes, dont toutes les natures individuelles, soit viriles, soit féminines, doivent être considérées comme des nuances diverses et des modifications.

(1) *Mémoire sur les Tempéramens*, Soc. Méd., an 3, pag. 345.

LA PREMIÈRE de ces divisions renferme les tempéramens rapportés aux différentes dispositions des systêmes d'organes, dont la réunion compose le corps de l'homme. Ces tempéramens sont au nombre de cinq, savoir : 1°. le LYMPHATIQUE ; 2°. le SANGUIN ARTÉRIEL ; 3°. le SANGUIN VEINEUX ; 4°. le NERVEUX ; 5°. l'ATHLÉTIQUE.

Dans la deuxième division, à laquelle on pourrait donner beaucoup d'étendue, nous comprendrons, avec le citoyen Hallé, les tempéramens qui sont déterminés par des dispositions spéciales dans certains points ou dans certaines régions des systêmes d'organes, dont la prédominance générale constitue les tempéramens de la première classe. Nous y joindrons les tempéramens partiels que détermine l'ascendant des fonctions exercées par des organes particuliers ; d'où principalement les tempéramens *cérébral*, *épigastrique*, *abdominal*, *hépatique*, *génital*, etc., etc.

Ce dernier dépend de la prédominance d'énergie, de l'ascendant de l'appareil sexuel, et constitue chez les femmes ce que nous appelons le tempérament utérin : parce qu'en effet la réaction

et la sphère d'activité de la matrice, contribuent principalement à le déterminer.

Le tempérament utérin est susceptible d'une foule de nuances et de degrés. Chez les femmes, où l'on distingue à peine quelques traits qui indiquent son influence, tout languit; la révolution menstruelle s'accomplit avec peine; la beauté ne se développe point, le physique et le moral, également équivoques, présentent les apparences d'une triste neutralité. Tout révèle dans de semblables constitutions le défaut d'activité d'un foyer, d'où partent les idées, les penchans, les vices et les vertus qui sont propres à la femme. La disposition contraire est celle que présente le tempérament utérin porté à un très-haut degré, ou même prêt à se manifester avec éclat par des fureurs et une aliénation érotique, si quelques circonstances morales concourent à l'exalter, ou s'opposent à la satisfaction du besoin impérieux, qui dépend d'une semblable constitution. Ce tempérament est beaucoup plus commun dans les contrées méridionales, et s'y manifeste d'abord par un désordre physique, par une indisposition plus ou moins marquée. En Italie, comme le remarque Dupaty, une mère dit naturellement : ma fille

ne mange point, ne dort point, elle a l'amour; comme si elle disait elle a la fièvre.

Entre les deux extrêmes que nous venons d'indiquer, et qui, en variant du plus au moins, déterminent autant de constitutions individuelles, se trouve l'état le plus fréquent du tempérament utérin, c'est-à-dire, celui où les femmes sont modifiées par ce tempérament d'une manière à-peu-près uniforme, et qui diffère seulement par des nuances et des diversités assez légères, que le médecin exercé parvient aisément à découvrir, mais que dans le plus grand nombre des cas il rapporte plutôt à des dispositions acquises qu'à des dispositions naturelles et primitives.

Les irradiations utérines ont leur intermittence, leur redoublement, leur exaltation, qui se communiquent soit partiellement, soit d'une manière générale au système nerveux, et lui donnent une activité et une mobilité très-marquées.

TEMPÉRAMENS DE LA 1re. CLASSE.

Nous avons vu que ces tempéramens étaient le lymphatique, le sanguin artériel, le sanguin veineux, etc. Leurs apparences extérieures,

auxquelles on donne généralement trop d'importance, ne seront indiquées dans cet apperçu général que comme des caractères secondaires et subordonnés à des dispositions internes beaucoup plus essentielles.

Ces apparences dans le tempérament lymphatique, nous sont offertes par des formes plus arrondies, une morbidesse générale, un teint faiblement coloré, une sorte d'étiolement, et quelquefois une chevelure blonde et bien fournie, sur-tout dans le cas d'une santé parfaite, et lorsque la constitution que nous décrivons n'exclut pas une certaine prédominance musculaire. Un excès dans les proportions des vaisseaux absorbans, la turgescence du tissu cellulaire, et un développement plus marqué des glandes, sont les circonstances principales du tempérament lymphatique. Alors il existe une plénitude des liquides blancs, et les stimulans internes ayant beaucoup moins d'énergie que dans les cas des autres tempéramens, la vie est moins active, toutes les fonctions s'exécutent avec lenteur, les perceptions et les idées se succèdent avec une sorte de difficulté, et les penchans, les appétits, les passions, sont si faibles, qu'ils peuvent à peine troubler l'indolence et la quiétude qui dépendent d'une semblable constitution.

Lesf emmes présentent rarement des exemple d'un tempérament lymphatique bien pur et non modifié par cette mobilité nerveuse qu'entretiennent et raniment dans leur organisation l'ascendant et les réactions de l'utérus. Lorsque cette constitution se manifeste avec tous ses attributs, la matrice n'est pas douée d'une vitalité convenable, et remplit mal ses fonctions. Une disposition contraire a lieu constamment dans les grandes villes, et sur-tout au milieu du luxe et de l'opulence, dont les habitudes et l'effet concourent à réunir une affectibilité exagérée avec la prédominance lymphatique, d'où nécessairement une grande faiblesse, et en même-tems une vivacité extrême dans les sensations et dans les jugemens, des déterminations précipitées et peu constantes, une imagination exaltée, des volontés absolues et des goûts éphémères, etc. « Dans ces états, dit le professeur Hallé, le sytême nerveux est peut-être plus rapproché par sa mollesse de l'état où l'on voit les expansions nerveuses dans les organes des sens, parmi lesquels aussi ceux dont la susceptibilité est la plus grande, tels que l'organe de la vue et celui de l'ouïe, offrent la pulpe nerveuse dans le plus grand état de mollesse et de dépouillement ».

Les causes qui tendent à développer davantage

le tempérament lymphatique dans les deux sexes, sont l'enfance, le froid humide, l'oisiveté et l'indolence, l'absence de la lumière, et sur-tout une réaction faible ou la nullité absolue des fonctions propres aux organes de la reproduction. Les maladies desquelles ce même tempérament rend l'organisation plus susceptible, sont les fièvres muqueuses, les engorgemens et les obstructions des glandes, les scrophules, etc., etc.

Le temperament sanguin artériel. Dans ce tempérament, le système lymphatique et l'appareil vasculaire rouge sont dans une sorte d'équilibre : mais la poitrine est plus large, et les poumons plus volumineux. La circulation est beaucoup plus rapide; la prédominance artérielle se révèle par plusieurs phénomènes; et par un effet de ce même ascendant, les excitans intérieurs étant plus énergiques et plus souvent renouvelés, le jeu vital est très-facile; la santé se trouve rarement altérée, l'intelligence a plus de promptitude que de profondeur et d'étendue; les maladies, les goûts, les appétits, les penchans et les passions sont également éphémères. L'organisation est disposée alors à se monter à tous les tons, à prendre toutes les formes, à se prêter aux circonstances les plus opposées. Des apparences aimables, un extérieur qui charme

et qui séduit signalent ordinairement le tempérament sanguin artériel, que l'on pourrait appeler le tempérament du bonheur, de la santé et de la beauté.

Dans la nature individuelle des femmes qui présentent avec plus d'ensemble tous les attributs de leur sexe, on distingue ordinairement, surtout pendant la jeunesse et l'âge adulte, tous les traits du tempérament sanguin. La mobilité nerveuse et les irradiations utérines servent même à leur donner plus d'expression ; et Roussel a eu raison de regarder ce tempérament comme le plus convenable à l'organisation de la femme (1). Cette même organisation n'est guère susceptible du tempérament sanguin veineux et du tempérament athlétique, qui résultent, l'un d'un excès dans la proportion des veines, l'autre d'un développement très-considérable des muscles, qui l'emportent sur tous les autres organes, et usurpent en quelque sorte la portion de vie destinée à la production des phénomènes de la pensée. Par une disposition contraire, on trouve très-souvent parmi les femmes des exemples et des modifications du tempérament que nous désignons

(1) *Voy.* Roussel, *Système physique et moral de la Femme*, p. 64.

sous le nom de nerveux, parce que son phénomène principal consiste dans une affectibilité extrême, dans une sensibilité active, et dans une mobilité dont nous avons parlé avec détail dans notre parallèle physiologique des deux sexes: disposition sur laquelle nous aurons occasion de nous arrêter de nouveau, en traitant d'une manière spéciale de la nature de la femme (1).

TEMPÉRAMENS DE LA IIe. CLASSE.

LES différences constitutionnelles que nous venons d'examiner se rapportent aux dispositions spéciales de divers systêmes de parties répandus dans toute l'organisation : elles forment des tempéramens généraux. D'autres natures individuelles

---

(1) Comme notre objet n'est point de traiter en général la question importante des tempéramens, mais de signaler ceux dont l'organisation de la femme est le plus susceptible, nous croyons devoir nous borner à ces généralités. Nous renvoyons, d'ailleurs, pour plus de détails, à l'excellent Mémoire que nous avons déjà cité, et dans lequel on trouvera des développemens du plus grand intérêt *Voy.* ce *Mémoire*, act. de la Soc. Méd. IIIe. année, pag. 353. Voyez aussi une dissertation ayant pour titre : *Nouvelle doctrine des tempéramens*, par le C. Husson, t. Ier., p. 420; *la Physiologie de Dumas*, et un *Mém.* du C. Cabanis, mém. de l'Inst. Sc. M. IIe. année.

résultent, comme nous l'avons indiqué, ou de certaines particularités locales dans un ou plusieurs points des systêmes généraux vasculaires et nerveux, ou du mode de vitalité d'un ou de plusieurs viscères dont les fonctions exercent un empire très-marqué sur les autres phénomènes de la vie (1).

Le systême sanguin présente, dans diverses circonstances, plusieurs de ces dispositions locales qui constituent un tempérament; et même, dans le plus grand nombre des cas, ces dispositions changent avec les âges dans le même individu, et lui font présenter autant de constitutions particulières aux diverses époques de sa vie. Suivant le prof. Hallé, le systême lymphatique paraît également susceptible d'exaltations vitales qui se succèdent, et se portent à certaines époques sur différentes régions. Ce sont ordinairement les maladies qui exagèrent et révèlent ces dispositions constitutionnelles dont l'état ordinaire est soustrait à nos observations (2).

---

(1) *Voy.* les Actes de la Soc. Méd. d'Émulation, IIIe. année, *Mém.* du C. Hallé, p. 373.

(2) Chez les enfans, les vaisseaux sanguins ont une prépondérance marquée à la tête; et alors les hémorragies nasales sont fréquentes : plus tard, et à l'époque

L'action nerveuse, en s'exaltant dans différentes régions, détermine des phénomènes d'où peuvent dériver divers tempéramens non moins remarquables. Alors les organes où de semblables dispositions ont lieu, se font distinguer par une sensibilité extrême, et de laquelle peuvent souvent dépendre les appétits, les goûts, les antipathies de l'estomac, des organes sexuels, des divers organes des sens, etc.

« Et pourquoi, dit l'estimable professeur que nous citons avec tant de plaisir et de reconnaissance, et pourquoi ne rangerait-on pas parmi les tempéramens partiels qui dépendent des directions et des modifications particulières du systême nerveux, ces dispositions nées avec quelques individus, impérieuses, souvent irrésistibles,

---

de la jeunesse, le même systême a une sorte d'exaltation à la poitrine; c'est le moment des hémoptisies; le systême vasculaire cérébral acquiert ensuite une activité prédominante et qui appelle plus particulièrement l'effet critique des maladies sur cette région. Les exacerbations de la vitalité lymphatique se succèdent également chez les très-jeunes enfans. Les engorgemens des glandes lymphatiques abdominales alternent dans le jeune âge avec les affections cutanées de la tête et des oreilles. A celles-ci succèdent les gonflemens des glandes du col, des mâchoires et de la région inguinale.

qui les entraînent vers des objets d'une prédilection exclusive, et dont la connaissance plus parfaite nous donnerait peut-être aussi, dans quelques cas, le secret de nos vertus, de nos penchans, de nos erreurs et de nos crimes (1)?

L'organisation de la femme se prête comme celle de l'homme à ces indéfinies variétés dans l'action partielle de certains points des systêmes lymphatique, sanguin et nerveux (2). Un autre systême organique moins étendu, et que le liquide fourni par sa sécrétion a fait nommer muqueux, peut aussi présenter dans des dispositions, soit locales, soit générales, des accessoires

(1) Hallé, *Mém.* c. act. de la Soc. Médic. 3e. ann. p. 337.

(2) Chez plusieurs individus, le systême muqueux a une activité prédominante à la bouche, d'où les aphtes: chez quelques individus, cette même disposition se manifeste dans d'autres régions; et dans quelques cas, l'excès de vitalité et de sécrétion de la totalité ou d'une grande partie de ce systême dipose aux maladies dites catarrhales ou muqueuses. Une semblable particularité organique est rarement primitive, et résulte ordinairement de l'influence d'une atmosphère humide et froide. L'état dans lequel elle se développe avec le plus d'expression, constitue une véritable maladie fébrile; *la fièvre muqueuse*, si bien décrite par Wagler.

importans ou même des circonstances principales dans les tempéramens dont l'organisation respective de l'homme et de la femme est susceptible. On peut faire la même remarque sur le tissu cellulaire, les membranes séreuses (1), le système glanduleux (2) et la peau (3), dont la

---

(1) Le tissu cellulaire est une expansion organisée qui pénètre, unit, divise et environne toutes nos parties, et qui, suivant les remarques du Docteur *Delseriès*, paraît former avec ces membranes séreuses un systême d'organes intermédiaire aux vaisseaux lymphatiques et aux vaisseaux sanguins. Cet appareil séro-cellulaire a constamment une prédominance d'action chez les femmes, sur-tout aux époques de la grossesse, de l'allaitément, et se trouve spécialement affecté dans cette foule de maladies que la tourbe médicale et les personnes étrangères à la physiologie attribuent aux résorptions laiteuses.

(2) Les glandes présentent une foule de diversités, qui, sans former tempérament, constituent des caractères individuels assez remarquables.

(3) La peau est plus ou moins sèche ou humide. Sa sensibilité, le produit de sa sécrétion dans diverses parties, les sympathies de quelques-uns de ses points spécialement affectés par l'action de certains alimens, ou même par l'influence des émotions, sont d'autres particularités qui ne doivent pas être oubliées dans l'ensemble des traits d'où résulte un tempérament.

vitalité présente chez les individus des deux sexes une foule de différences et d'irrégularités qui les distinguent avec plus ou moins d'expression.

Terminons ces vues générales par les tempéramens partiels qui paraissent dépendre des dispositions spéciales de quelques viscères. Le premier qui se présente à notre examen forme le *tempérament cérébral*. Il résulte de l'empire très-remarquable et de l'énergie de l'organe intellectuel, susceptible, comme les autres viscères, de cet ascendant, de cette prédominance d'action qui devient un phénomène, dont l'influence imprime un caractère particulier à l'organisation, et sert de base à un tempérament.

Cette constitution, dont le plus haut degré nous offre une manière d'être que l'on pourrait appeler le tempérament du génie, est déterminée par un excès dans la vitalité particulière du cerveau; et lorsque l'éducation, les habitudes exaltent cette disposition naturelle ou primitive, les autres organes sont ordinairement plus faibles. Les muscles ont une vitalité languissante ou irrégulière; les organes digestifs remplissent assez mal leurs fonctions, et l'appareil générateur, lui-même, semble céder aussi une portion de son énergie à l'organe dont la supériorité et

l'emploi excessif dépensent et absorbent en partie la vitalité des autres organes : quelques êtres privilégiés, et en très-petit nombre à la vérité, sont assez heureux pour avoir tous les avantages du tempérament cérébral, sans éprouver aucuns de ses inconvéniens. L'exercice de la pensée paraît même les vivifier, et leur cerveau, livré aux mouvemens intestins et profonds, d'où résultent les différentes opérations intellectuelles qu'exigent les compositions scientifiques et littéraires, acquiert une plénitude de vie qui se répand, qui se propage à toutes les autres parties et les maintient dans les dispositions les plus favorables.

On peut donner comme résultat d'observation, que l'emploi habituel et presqu'exclusif de certaines facultés, se concilie rarement avec ces avantages. La prédominance de l'imagination dispose aux affections nerveuses et même à l'aliénation. La méditation, plus insalubre peut-être, altère les fonctions digestives ; et l'exercice de la mémoire, porté trop loin, rend inepte, et donne quelquefois des vertiges. La contention sèche et minutieuse qu'exige les affaires, dispose, quand elle est jointe à un défaut d'exercice, à l'apoplexie, à la paralysie, ou aux obstructions ; enfin, pour concourir au

perfectionnement de la raison autant qu'à la conservation de la santé, l'organe intellectuel doit s'exercer et se développer dans toutes les directions.

Ces vues générales s'appliquent aux deux sexes. Nous remarquerons seulement que, chez la femme, le tempérament cérébral se manifeste plus particulièrement par une prédominance et une exaltation d'imagination : ce qui s'explique par la disposition particulière de leur sensibilité, et dépend d'un mode d'organisation, dont nous avons déjà indiqué les caractères.

L'estomac, la rate, le foie, nous offrent, lorsqu'ils sont doués d'un excès de sensibilité, un autre tempérament partiel qu'il importe de remarquer, et que je désigne sous le nom d'épigastrique. On le rencontre moins communément chez les hommes que chez les femmes : il est rarement primitif, et dans ce cas, les dispositions pour former le trait le plus remarquable de la nature individuelle où on les observe, doivent nécessairement avoir été développées et exagérées par quelques circonstances particulières, principalement par les passions orageuses, les sentimens concentrés et dissimulés, les chagrins violens, les inquiétudes, les

regrets, le désespoir. Dans le cas où l'état organique, dont nous parlons, se présente et fait tempérament, la région épigastrique, sans être habituellement douloureuse, jouit d'une sensibilité extrême ; toutes les impressions viennent l'affecter : les digestions sont ordinairement laborieuses, sur-tout quand quelques circonstances, telles que celles du froid, de la crainte, de l'inquiétude viennent subitement augmenter la vitalité déjà excessive de l'estomac et des organes environnans. Les calmans, le repos, et même le bain pendant une partie de la digestion, sont, dans plusieurs de ces cas, les moyens que l'hygiène doit conseiller.

L'état dans lequel, sans être plus affectible, le foie jouit cependant d'une activité prédominante, comme on le voit par une sécrétion beaucoup plus considérable de bile, constitue un troisième tempérament partiel que le C. Hallé désigne sous le nom de bilieux, et que nous croyons plus convenable d'appeler tempérament hépatique. Cet état est compatible avec la santé ; mais comme le précédent, il exige un régime particulier. Il n'est pas constamment annoncé à l'extérieur par une physionomie bien décidée ; et on le reconnaît à des évacuations assez fré-

quentes de matières bilieuses, à des urines très colorées, ainsi qu'à l'amertume fréquente de la bouche, l'enduit jaunâtre de la langue, et un défaut d'aptitude à digérer les substances graisseuses, telles que le lait, l'huile, le beurre, etc. La disposition dont nous parlons, et qui tranche quelquefois dans le tempérament de plusieurs individus, s'allie le plus souvent avec une excessive irritabilité des viscères placés dans les hypochondres, et présente alors une disposition organique, à laquelle répondent des penchans irrascibles, des affectations tristes et sombres et un état habituel de morosité. Si la totalité des organes du ventre exerce ainsi une trop violente réaction, le tempérament qui résulte de cette disposition forme le tempérament abdominal qui correspond au mélancolique des anciens, et dont un certain développement ne tarde pas à occasionner plusieurs symptômes d'hystérisme ou d'hypocondrie, suivant le sexe. Chez les femmes, le tempérament abdominal ou mélancolique n'est pas susceptible d'un développement aussi complet que chez les hommes. Cependant, chez quelques-unes, il acquiert une intensité assez grande pour exercer une influence notable sur leur santé, sur leur

bonheur, sur la nature et la marche de leurs maladies.

Les phénomènes de la menstruation sont plus particulièrement marqués de l'empreinte de ce tempérament ; et l'utérus venant alors à propager une partie de son exaltation de vitalité, les reins, les intestins, l'estomac, tous les viscères abdominaux, déjà très-irritables, sont vivement excités ; dans ce cas, des douleurs très-vives, des coliques violentes ont lieu, et l'écoulement menstruel ne s'effectue et ne se termine qu'au milieu d'une foule de symptômes cruels qui le compliquent. J'ai été assez heureux pour changer, dans un petit nombre de circonstances, un tempérament aussi défavorable, en ramenant à un ton plus modéré l'irritabilité et la sensibilité excessives des intestins et des autres viscères abdominaux.

Nous croyons devoir nous borner à ces généralités sur les tempéramens. Les phénomènes principaux, les grands traits ont été indiqués. Les détails, les nuances, exigent une étude et une observation de chaque individu, dont il me semble qu'il sera facile, avec les données qui précèdent, de déterminer la physionomie propre et toutes les particularités d'organisation.

CHAPITRE V.

HISTOIRE DES VARIÉTÉS DE LA FEMME.

De ce qui constitue essentiellement les variétés de la femme. Leur énumération : leur examen doit avoir pour objet de les considérer dans les différentes parties du globe et dans les différens siècles.

Des femmes dans les régions boréales arctiques ; de leur laideur : de leur habitude de se prostituer aux étrangers. Des cérémonies du mariage chez les Lapons, les Groenlandais et les Kamtchadales. Des femmes Samoïèdes : d'une espèce de pessaire bizarre et singulier dont elles font habituellement usage. De leur condition malheureuse. De leur confession, etc. etc. Des femmes chez les Tartares. Sont-elles jolies? Des femmes des Tartares Manchoux. Du mariage, de la polygamie des Tartares, de la misérable situation des femmes de cette race, à peine civilisée. Deux passages de Kotsbue relatifs aux femmes Tartares.

Des femmes Chinoises. Des femmes du peuple. De celles d'un rang plus élevé, et très-différentes sous le rapport de la beauté. Idées bizarres des Chinois sur les charmes et les attraits des femmes. Mutilation des pieds ; deux manières d'opérer cette mutilation. Des paysanes chinoises, des religieuses, des courtisanes, du mariage.

Des femmes chez les Hindoux. De leur physique en général ; de ses variétés, de leur puberté prématurée.

Apperçu général de ce qui concerne les femmes à la Cochinchine, à Siam, au royaume de Pégu, d'Ava, au Bengale et dans l'empire du Mogol. Quelques particularités plus remarquables et très-éloignées des mœurs des autres nations, dans plusieurs parties des contrées qu'habitent les Hindoux. Fragment de Raynal sur les Balliadères.

Des femmes Malaises. Apperçu du vaste espace sur lequel leur nation est disséminée. Détails sur les Otaïtiennes. De leurs formes, de leurs traits. Les Otaïtiens paraissent avoir des idées exactes sur la beauté. Propreté, jeunesse prolongée de leurs femmes; leur abandon aux Européens. Les Otaïtiennes connaissent-elles la pudeur? De leur sensibilité, de leur accouchement; de l'infanticide dans les cas de mésalliance: nouveaux détails sur la galanterie et la courtoisie des Otaïtiennes envers les Européens. Fragment de Diderot.

Généralités sur les femmes considérées dans les autres parties du globe et aux diverses époques de la civilisation.

Il ne suffit pas, dit le philosophe Diderot, de parler des femmes et d'en parler bien: M. Thomas, faites encore que j'en voie? Suspendez-les sous mes yeux, comme autant de thermomètres des moindres vicissitudes des mœurs et des usages. En effet, quels objets tranchent

davantage et se montrent avec plus d'expression dans le tableau des variétés de l'espèce humaine, que les formes diverses des femmes, leur degré de beauté, les sentimens qu'elles inspirent, leur condition, leur bonheur, et la foule des différences que présentent leurs relations avec ce sexe plus fort qui les opprime ou les adore, qui en fait des esclaves malheureuses ou des compagnes chéries et même des objets de culte, suivant le climat et le degré de civilisation !

Essayons d'offrir une histoire rapide et générale de ces principales variétés ; et parcourons dans cette intention les différens lieux et les différens siècles.

La terre peut être partagée en huit grandes zones, dont chacune paraît offrir un ensemble de causes physiques, sous l'influence desquelles l'homme a pris des caractères particuliers, et forme, quelque soit d'ailleurs la race primitive, de remarquables variétés. Les régions boréales arctiques nous offrent d'abord, dans un espace inégal et beaucoup plus étendu vers la partie orientale, un climat semblable, et dont l'influence s'est manifestée sur l'homme par l'uniformité de ses résultats. *Cette zone*, beaucoup plus rapprochée du pôle, en Europe, y comprend la Laponie, et embrasse

principalement en Asie, la nouvelle Zemble, le pays des Samoïèdes, des Ostiakes, des Sibériens les plus septentrionaux, et principalement des Koriaques, des Kamtchadales; tandis qu'en Amérique le même espace glacial et défavorable à l'espèce humaine, nous offre la patrie des Eskimaux, le Groenland, et toute la partie occupée par la même tribu, comme l'a prouvé Cook, depuis le Groenland jusqu'à l'entrée du prince Guillaume dans toute l'étendue de la bande Nord-Ouest. Les différentes peuplades de l'Amérique attachées à ces contrées glaciales et inhospitalières, paraissent d'origine tartare, et présentent à de très-grandes distances des traits de similitude qui attestent l'action uniforme des circonstances locales, dont l'influence les a modifiées.

Leurs femmes participent en général de leur laideur. Dépourvues de toute grace féminine, ne différant guère des hommes que par les organes du sexe, elles leur ressemblent si fort, qu'au premier aspect, on parvient difficilement à les en distinguer : la peau est généralement de couleur olivâtre, les mamelles sont molles et pendantes, le mamelon est d'un noir de charbon; l'évacuation périodique a lieu, mais elle ne paraît pas aussi régulière, ni aussi abondante que dans les autres climats, au moins chez les

femmes de Laponie, suivant la remarque de Linné.

Les usages, les mœurs et les coutumes qui tiennent à l'histoire des variétés de la femme, présentent d'autres particularités dans les différentes parties de l'espace que nous venons d'assigner à une des grandes sous-divisions de la tribu Mongolique (1).

---

(1) On peut, d'une manière hypothétique à la vérité, mais pourtant vraisemblable, rapporter les nombreuses variétés de l'espèce humaine à trois types, dont voici les principaux caractères :

1°. TYPE CAUCASIEN, ou race prototype. Peau blanche qui se brunit et se basane accidentellement. Ovale de la tête régulier ; angle facial de 80 à 85 d. face aplatie, nez généralement aquilin, pomettes non saillantes ; développement physique et moral porté en général à un plus haut degré que dans les autres races, et montrant avec plus de plénitude et de complément les caractères de l'espèce.

Les branches nombreuses de la race caucasienne ont parcouru, visité ou conquis presque toutes les parties du monde connu ; mais elles n'ont formé de grands corps de nation et développé leur perfectibilité que dans les lieux les plus favorables à leur espèce.

2°. TYPE MONGOLIQUE. Peau brune, ou plus ou moins basanée, mais d'une manière permanente et trans-

Les traits les plus remarquables sont offerts par une cosmétique également grossière et bar-

---

missible par voie de génération : ovale de la tête irrégulier, angle facial de 75 d., lèvres grosses, nez épaté, pommettes saillantes, profil désagréable ; développement physique et moral moins avancé ; facultés intellectuelles, industrie et civilisation très-bornées, excepté dans les variétés qui se sont formées par croisement de races, et qui n'offrent plus dans toute sa pureté les caractères du type primitif. Les Kalmoucs sont aujourd'hui les représentans les plus fidèles de la division Mongolique, dont les nombreuses divisions et les combinaisons diverses peuplent l'Asie, les régions boréales arctiques des deux continens, l'Amérique, les nombreux Archipels de la mer du Sud.

3°. TYPE AFRICAIN PROPREMENT DIT. Peau d'un noir foncé par suite d'une disposition organique et permanente qui se transmet par voie de génération dans tous les climats : angle facial de 75 deg. dans le plus grand nombre des sous-divisions. Chevelure laineuse, nez épaté, lèvres grosses et apparence de museau ; ovale de la face non régulier, vilain profil ; développement physique et moral très-borné.

Tels sont les chefs sous lesquels, en réunissant la philosophie à l'érudition, et en donnant une direction plus utile aux recherches historiques et aux voyages, on parviendrait peut-être à ranger les nombreuses variétés de l'espèce humaine.

bare, et sur-tout par l'usage bizarre et général d'offrir les femmes aux étrangers, et de tenir à grand honneur que l'on daigne coucher avec elles. Cet usage est d'ailleurs adopté chez plusieurs autres sauvages; mais il est plus commun dans les régions septentrionales; et dans un voyage récent au Nord de l'Asie, Billing et ses compagnons l'ont trouvé si bien établi à *Tchutskoi*, qu'ils ont pensé en devenir la victime, et payer de leur vie leur répugnance à s'y conformer. Cependant l'offre des femmes aux étrangers n'est pas tellement générale, qu'il n'y ait plusieurs exceptions. Les Samoïèdes occidentaux, suivant Klingstedt, sont polygames; ils donnent des Rennes pour avoir des filles, dont ils font leurs femmes, qu'ils peuvent quitter quand ils en sont mécontens, et qu'ils punissent et renvoient pour une infidélité. Au Kamtchatka, les indigènes sont également éloignés du prêt ou de l'abandon des femmes aux étrangers. Les Koriaques nomades sont très-jaloux, et tuent leurs femmes et leurs amans, lorsqu'ils les surprennent: les Koriaques fixes, offrent, par un usage contraire, leurs femmes aux étrangers, et on leur ferait injure en refusant de prendre place dans le lit conjugal.

Les cérémonies relatives au mariage sont plus

ou moins bizarres et plus ou moins variées. En Laponie, c'est toujours un tiers qui fait les premières propositions. Un baiser sur la bouche et l'application des nez, sont la première salutation. Les beaux-pères multiplient les obstacles et les difficultés, afin d'accroître les desirs du prétendant et les offres d'eau-de-vie et de tabac. Tout s'arrange enfin; et le mariage se termine lorsque la générosité de l'amant est épuisée.

Dans le Groenland, un tiers fait aussi la demande des épouses. Ce sont ordinairement de vieilles femmes qui remplissent ce message. Si les propositions sont acceptées, la jeune fille, loin de s'y conformer, pleure, feint de se désoler, se défend, et force son amant à l'entraîner chez lui de vive force. Quelquefois après cet acte de violence, elle résiste de nouveau et revient chez ses parens; mais alors toutes ces scènes grotesques se terminent par l'entremise de plusieurs vieilles femmes, qui enferment la fugitive dans un sac et la conduisent ainsi dans la maison de son époux. Les épreuves sont encore plus multipliées chez les Kamtchadales; et, si on en croit l'historien de cette contrée et des îles Kurilles, rien n'égale les efforts qu'il faut y employer pour obtenir une épouse. Le jeune homme, qui veut se marier, est d'abord obligé de servir avec

zèle, et quelquefois pendant long-tems les parens de sa maîtresse : il obtient d'eux ensuite la permission de se saisir de leur fille. Mais alors des obstacles, des difficultés sans nombre servent à exercer son courage. Non-seulement la jeune fille résiste à ses poursuites, très-sérieusement, mais elle s'enveloppe, se serre de toutes parts, et oppose aux entreprises de son amant trois tuniques, maintenues dans leur contact avec le corps par des bandes et des ligatures très-étroitement serrées. Le jeune Kamtchadale choisit ordinairement, pour vaincre tant d'obstacles et attaquer sa maîtresse avec plus d'avantage, le moment où elle se trouve éloignée de ses compagnes, qui lui doivent assistance et protection. Alors il se précipite sur la cruelle, et emploie tous ses efforts pour déchirer les voiles et les enveloppes qu'elle oppose à son amour. S'il réussit, son épouse lui appartient par droit de conquête; mais le plus souvent la scène n'est pas si promptement terminée. Les cris, le bruit du combat, attroupent les autres jeunes filles: toutes ensemble se jettent sur l'assaillant, lui arrachent les cheveux, le déchirent avec les ongles, l'accablent de coups, et le forcent quelquefois à lâcher prise : dans le cas contraire, et si l'amant parvient à déshabiller sa maîtresse,

malgré de si grands obstacles, il doit aussitôt s'éloigner. Sa prétendue le rappelle d'une voix tendre et passionnée : il revient, et le mariage se termine (1).

Une autre coutume non moins singulière, et qui est commune aux femmes Samoïèdes et aux femmes Kamtchadales, consiste, suivant le récit du voyageur Pallas, dans l'habitude de porter continuellement à la partie distinctive de leur sexe, une longue masse tordue, ramollie et ratissée, qu'elles introduisent aussi avant qu'elles le peuvent. Elles changent souvent ce bijou extraordinaire, et le maintiennent en position à l'aide d'une plaque d'écorce de bouleau que soutient une ceinture.

Les femmes Samoïèdes sont d'ailleurs très-malheureuses. Accablées de travaux, méprisées, avilies, elles passent aux yeux de leurs époux pour des êtres impurs, qui ne peuvent entrer sous la tente qu'elles ont elles-mêmes dressée, sans des purifications préliminaires, non-seulement de leur personne, mais encore de tous les ustensiles qu'elles ont touchés. Au moment de leurs couches, leur situation devient encore plus misérable ; on les repousse, on les livre

(1) Voy. *le Journal Encyclopédique*, 1764.

à l'abandon, à l'isolement, avec quelques vieilles provisions, et souvent on abuse de leur faiblesse dans ces momens où l'organisation a moins de consistance, pour les contraindre à faire l'aveu de leurs infidélités, en leur persuadant que leur accouchement sera très-pénible, si elles se refusent à cette confession. L'adultère d'ailleurs n'est pas sévèrement puni; l'époux offensé se borne à exiger un léger dédommagement.

Les femmes Samoïèdes, malgré l'état sauvage de leur patrie, ne sont pas entièrement dépourvues de cette exaltation de sensibilité propre à leur sexe, et d'où résultent plusieurs de ces actions extraordinaires, dont l'organisation virile est moins susceptible.

En quittant les régions polaires arctiques, pour se porter vers le Sud, mais dans la direction de l'Ouest à l'Est, de la Caspienne à la Chine et à l'Océan pacifique, on trouve un espace immense, où différentes circonstances locales entretiennent, même dans les parties les moins éloignées de l'équateur, une température très-froide et un climat qui, suivant la remarque judicieuse de Meiners, paraît défavorable à l'espèce humaine. Ces vastes contrées, dont se composent notre deuxième division de la surface du globe, comprend le pays des Tartares,

moins les régions boréales que nous avons cru devoir faire entrer dans notre première division.

Les nations, répandues dans ces vastes déserts, y vivent en pasteurs ou nomades, et présentent avec d'autant plus d'expression le type mongolique, qu'ils sont plus reculés vers le Nord, et qu'ils ont moins communiqué avec les autres nations.

Les Kalmoucs, que l'on distingue parmi ces peuples, sont les plus laids; ils se perfectionnent, comme nous l'avons déjà remarqué, par leurs mariages avec les femmes de race caucasienne, qu'ils préfèrent, et qu'ils achètent ou enlèvent de vive force, suivant les circonstances. Les Tartares manchoux, qui ont conquis la Chine, sont les plus policés et les moins laids; mais sans avoir cependant rien perdu du type mongolique. Kotsbue dit avoir vu, dans le faubourg de Kazan, et dans les villages aux environs de Tobolsk, des femmes tartares assez jolies. Cependant ces femmes en général sont laides, et leurs traits distinctifs ne peuvent guère s'embellir sans changer et s'altérer. Elles portent leurs cheveux relevés, les tressent, et y attachent de petites plaques de cuivre et divers ornemens de cette espèce. Les femmes des Tartares manchoux recherchent beaucoup les fleurs.

jeunes et vieilles, les aiment, les cultivent, et ont soin de les faire entrer dans leur parure. Elles les placent ordinairement sur les côtés de la tête et au-dessus des oreilles. Une polygamie modérée est généralement adoptée par les Tartares; mais le sort des femmes n'y est pas moins malheureux, et semblable à celui qui leur est réservé chez tous les peuples dont la civilisation n'est pas très-avancée. La femme qui tient le premier rang, l'épouse, est à peine distinguée des concubines. On l'achète pour des bestiaux; et lorsqu'elle a passé 40 ans, son règne est fini; elle entre dans la classe des servantes, et perd tous ses droits. De plus jeunes épouses lui succèdent; et dans les tribus les moins civilisées, on voit quelquefois un père épouser sa propre fille. Le nombre des femmes est toujours proportionné à la richesse, comme tous les objets de luxe. Chez les Tartares des environs de Tobolsk, Kotsbue apprit que dans le village où il fut forcé de s'arrêter, il n'y avait que deux hommes qui eussent plus d'une femme : chacun des assistans, ajoute-t-il, s'efforça de me prouver les avantages de cette institution (la polygamie). Quand une femme est vieille, on lui en associe une plus jeune. Quand l'une gronde, ajoute un autre, sa compagne rit et folâtre.

Fort bien, repris-je ; mais cet arrangement plaît-il à vos femmes ? En disant ces paroles, je jetai les yeux sur mon hôtesse : on lui expliqua ce que je venais de dire, parce qu'elle comprenait fort peu le russe. Lorsqu'elle eut entendu ma question, elle sourit, et fit une ou deux fois signe de la tête, comme pour dire : vous avez raison d'en douter (1).

Le même auteur parle d'un usage particulier aux femmes Tartares de Kasan, celui de fuir ou de cacher leur visage à l'aspect d'un étranger. La nécessité de se conformer à cette coutume mit dans un grand embarras une jeune femme qui fut obligée de passer plusieurs fois devant le voyageur allemand : elle se cacha d'abord avec les mains ; mais bientôt gênée par cette attitude, elle défit le voile attaché sur son sein, et s'en couvrit le visage. C'était, ajoute Kotzbue, c'était, comme l'on dit, découvrir Paul pour couvrir Jacques. La gorge restait à nu : en cachant celle-ci, on montrait ce dont il fallait dérober la vue ; et si quelque chose échappait des mains,

(1) *Voy.* Kotzbue, l'*Année la plus mémorable de ma vie*, t. II, p. 17.

on se baissait alors, et je voyais ainsi l'un et l'autre (1).

Dans la Tartarie chinoise, et même à Pékin, les femmes tartares, malgré le mélange des familles, conservent encore une partie des traits distinctifs de leur race. Elles sont en général plus grandes et plus robustes. Leurs pieds sont de grandeur naturelle, et soustraits à la mutilation des chaussures étroites et des compressions employées par leurs voisines pour s'opposer à l'accroissement de cette partie. Macartney, qui, en traversant Pékin vit plusieurs femmes Tartares, dit que quelques-unes étaient assez jolies, très-parées et fardées avec excès, sur-tout vers le milieu de la lèvre inférieure. Quelques-unes de ces dames étaient dans des voitures couvertes, et d'autres à cheval en s'y tenant à la manière des hommes.

A l'occident et au Sud du deuxième espace que nous venons d'indiquer, on trouve une autre partie du globe où l'espèce humaine se présente avec des différences et des particularités assez remarquables, pour que le naturaliste distingue ces contrées d'une manière toute particulière, et les indique comme la patrie spéciale d'une des prin-

(1) Kotzbue, *idem*, t. Ier., p. 125.

cipales variétés de l'espèce humaine. Cette troisième division comprend la Chine et le Japon.

Les femmes Chinoises diffèrent sensiblement des femmes Tartares, quoique leur visage rappelle cependant une origine mongolique et qu'il présente une grande partie des traits dont l'ensemble constitue le type de cette race. Les femmes du peuple sont laides : leur tête est grosse, leur taille petite et sans élégance ; leur costume grossier achève de leur donner un aspect entièrement contraire à ce que l'on regarde comme agréable et beau dans la physionomie de leur sexe. Les femmes d'un rang plus élevé, et que leur naissance ou leurs charmes ont soustraites aux travaux pénibles et déformateurs, ont la peau délicate et moins basanée. Leurs traits sont même agréables, et leur personne en général n'est pas entièrement dépourvue de ces grâces et de ces attraits qui font aimer et admirer les femmes chez les nations très-policées (1).

Quelques-unes des idées des Chinois sur la beauté sont assez bizarres : ils veulent de l'embonpoint dans des hommes, et de la maigreur dans les femmes. Les petits yeux, les nez camus,

(1) Voy. *le Voyage en Chine* par Macartney, trad. par Castéra, vol. IVe, p. 69.

les oreilles longues et pendantes ; les pieds non developpés et mutilés par une longue et douloureuse compression, sont pour eux des charmes et des beautés très-estimées. Les femmes de la classe moyenne, ou même de la dernière classe, s'estropient en courbant de vive force les orteils, moins le premier, pour imiter les dames de qualité, chez lesquelles on arrête dès l'enfance l'accroissement de la partie inférieure de la jambe et du pied. Celles-ci portent pendant la durée du premier âge, des liens, des ligatures, dont l'effet prolongé et douloureux donne au pied une petitesse assez régulière (1).

Les femmes qui ont le pied de grandeur naturelle sont méprisées, et à tel point, dit Macartney, que si de deux sœurs parfaitement ressemblantes, l'une avait les pieds de grandeur naturelle, elle serait regardée comme indigne de la famille, et vouée à la bassesse et à l'obscurité (2).

On ignore l'origine et les motifs d'une coutume aussi bizarre.

Les paysanes Chinoises et les femmes du peuple en général sont très-laborieuses, et exercent un grand nombre de professions utiles. Quoi-

---

(1) Consultez les Planches.

(2) *Voy.* Macartney, ouv. cité.

qu'asservies au chef de la famille, elles sont heureuses par suite de la douceur qui distingue les mœurs de la Chine.

L'empereur a un grand nombre de concubines, qui, à sa mort, passent dans un palais séparé, où elles sont vouées à un éternel célibat.

La continence volontaire des hommes n'est pas regardée comme une vertu à la Chine. Il y a cependant quelques maisons de vestales, auxquelles, malgré la politique chinoise, dont toutes les vues sont dirigées vers la population, on accorde cette admiration froide et cette estime qu'inspire ordinairement la persévérance nécessaire pour exécuter avec constance des choses très-difficiles.

Les courtisanes sont tolérées et reléguées dans les faubourgs. Leur nombre est proportionné à celui des célibataires.

Les Chinois se marient ordinairement jeunes. La femme est conduite à son époux, sans que celui-ci l'ait encore vue. Elle ne reçoit pas d'autre dot qu'un trousseau plus ou moins riche, suivant la fortune des parens.

En Chine, les hommes ne sont pas employés pour les accouchemens : on ne pratique jamais la saignée pendant la durée de la grossesse.

Chez la même nation, les femmes de distinction

ne peuvent se remarier après la mort de leur époux. Plus heureuses, les femmes des classes moyennes ont la liberté de se consoler du veuvage par un nouvel hymen.

Les femmes qui abandonnent leur mari, et qui désertent sa maison pour suivre un séducteur, sont punies d'une manière infamante (1).

Une partie de tous ces usages relatifs aux femmes, est commune aux Chinois et aux Japonais. Chez ceux-ci, les dévots, après avoir fait la prière dans les temples, vont chercher des courtisanes, qui sont des espèces de religieuses dont l'habitation est fixée dans des maisons consacrées à la religion et à l'amour (2).

Des dispositions différentes, d'autres mœurs, d'autres coutumes nous sont présentées par les contrées très-étendues qu'occupent les Indous, dont le physique et le moral offrent un caractère trop remarquable, pour ne pas regarder la portion du globe occupée par ces peuples, comme un des grands espaces de la terre auquel répond la patrie spéciale de l'une des principales variétés de l'espèce humaine.

La forme et la condition des femmes sont assez variées dans ces diverses régions. Le type

(1) Par le fouet. *Voy.* Macartney, ouv. cité.

(2) *Voy.* Raynal, *in*-4°., t. Ier., p. 231.

mongolique n'y est jamais altéré au point d'être méconnaissable.

La jeunesse est généralement prématurée et rapide dans presque toutes ces contrées. Les filles sont nubiles à 8 et 10 ans, mères à 11 ou 12, et décrépites à 30. Le physique des femmes et le moral présentent d'ailleurs une foule de variétés.

A la Cochinchine, les traits sont grossiers, la physionomie générale du sexe faiblement exprimée ; les femmes vont même jusqu'à partager avec les hommes l'habitude de fumer.

Dans les autres parties de la presqu'île au-delà du Gange, les femmes ont le teint plus basané. Celles de Siam sont remarquables par la forme excessivement volumineuse de leur sein. A Formose, les femmes ne peuvent accoucher sans crime avant 35 ans. Avant cette époque, des prêtresses leur foulent le ventre et les font avorter. Plusieurs voyageurs s'accordent sur cette loi ; et Montesquieu en trouve le motif dans un excès de population.

Dans le royaume de Pégu, les mœurs sont très-corrompues, et la nature souvent outragée par ces goûts illicites, et par ces aberrations d'un sentiment que les femmes de cette partie de l'Asie ont, à la vérité, cherché à rappeler à sa première direction, mais par les moyens les moins

propres à répondre à leurs intentions (1).

Au royaume d'Ava, de l'état duquel M. Symes a publié récemment une excellente relation, les femmes sont moins basanées que dans l'Indostan; leur taille est bien prise. Leurs cheveux sont durs et noirs comme chez toutes les variétés qui tiennent à la race mongolique.

L'habillement de ces femmes n'est pas sans un certain agrément. Il consiste dans un vêtement serré et dans une pièce de soie ou d'étoffe qui se drape avec grace, et laisse la jambe à découvert jusqu'au-dessus du genou, comme dans presque toute l'Asie méridionale. Une coquetterie bizarre engage à se noircir les dents : on se peint aussi, mais en rouge, la paume de la main et les ongles. Le sein est parfumé avec du bois de sandal. L'épilation est généralement pratiquée; mais les hommes seuls conservent quelques habitudes qui rappellent le tatouage.

L'usage des sérails n'est pas adopté dans le royaume

(1) En voilant à peine leurs charmes, et en calculant la disposition de leur habillement de manière à montrer les plus secrets. Mauvais moyen; et il se pourrait, dit Montaigne, qu'elles y perdent plus qu'elles n'avancent, et qu'une faim entière est plus âpre que celle qu'on a rassasiée, au moins par les yeux.

d'Ava. Les femmes cependant y sont traitées par le Législateur comme une espèce inférieure, et leur témoignage n'est pas reçu en justice.

Le concubinage est toléré; mais les concubines qui sont esclaves, appartiennent à la femme après la mort du mari.

Les Byrmans attachent une grande importance à la population, et cherchent à en favoriser le perfectionnement par le croisement des races : en conséquence, tout en accordant aux étrangers le droit d'acheter des femmes dans le pays, ils leur refusent celui de les expatrier (1).

Au Bengale, et dans l'empire du Mogol, les femmes ont le teint très-basané et comme olivâtre. Suivant Tavernier, elles ont les cuisses excessivement longues, et le corps très-court. Elles sont en général d'une propreté recherchée, accouchent facilement, et sont remarquables par leur fécondité. Les Bengaloises passent pour être très-lascives : elles sont mieux faites que les autres indiennes.

Au nord du Bengale, dans le Bootan, les Indiens, développés et fortifiés par le climat des

---

(1) *Voy.* Relation de l'Ambassade anglaise envoyée dans le royaume d'Ava, ou empire des Byrmans, par le major Michel Symes, trad. par Castéra.

montagnes, ont des formes plus prononcées, le teint moins basané, et des habitudes moins asiatiques. Les femmes se ressentent de ces dispositions.

Les Cachemiriennes ne répondent pas à la description qu'en a donnée Bernier. Elles ont seulement le teint moins foncé; mais suivant Forster, leurs traits sont grossiers, leur tournure pesante et sans grace, leurs jambes trop volumineuses : leur habillement est d'ailleurs de très-mauvais goût et très-mal calculé, pour montrer ou laisser voir les formes.

Dans l'île de Ceylan, les Chingulais, qui sont une branche de la tribu des Indous, ont des femmes très-agréables, et dont la physionomie a beaucoup de cette sensibilité vive qui distingue les femmes en Europe.

Les femmes sont les compagnes, les amies de leurs époux, et les mœurs tempèrent la sévérité de certaines lois sur les rapports entre les deux sexes.

Dans plusieurs parties de l'Inde, et dans les îles qui avoisinent ce continent, on a observé, relativement à la condition des femmes et au mariage, plusieurs coutumes très-éloignées des mœurs des autres nations.

Le préjugé barbare, qui forçait les veuves de

se brûler vives sur le bûcher de leur époux, n'est pas encore détruit d'une manière générale.

A Siam, la consommation du mariage doit précéder les cérémonies nuptiales. Aux Philippines, les maris paient des moines pour vaincre les obstacles qu'ils supposent que la virginité de leur jeune épouse doit leur opposer. Le roi de Canicut en use ainsi, et confie à un prêtre, qui fait près de lui l'office de grand aumonier, le soin de lui préparer des plaisirs faciles. Les Canarins de Goa, si on en croit quelques voyageurs, ont une coutume bien plus bizarre. Ils prostituent à une idole de fer les jeunes fiancées, et la cérémonie ne se termine qu'au moment où les parens sont persuadés que le dieu a accepté les prémices de leur fille. On a prétendu que les Chingulaises pouvaient passer successivement à tous les individus mâles de la famille du premier mari; ce fait n'a pas été confirmé. Mais au Malabar, dans la classe des *Naires*, aucun individu mâle ne peut avoir plus d'une femme; et une femme, au contraire, peut avoir plusieurs maris de cette classe. Montesquieu explique ainsi l'origine de cette loi : Les Naires sont la caste des nobles, qui sont les soldats de toutes ces nations. En Europe, on empêche les soldats de se marier. Dans le Ma-

labar, où le climat exige davantage, on s'est contenté de leur rendre le mariage aussi peu embarrassant qu'il est possible : on a donné une femme à plusieurs hommes ; ce qui diminue d'autant l'attachement pour une famille et les soins d'un ménage, et laisse l'esprit militaire. Au Bootan et au Thibet, la pluralité des maris est aussi un usage consacré par les mœurs nationales (1).

Les courtisanes de l'Inde sont des femmes généralement plus agréables que les autres : elles conservent encore même de nos jours, dit l'auteur de l'Histoire des Fêtes et des Courtisanes de la Grèce, l'expression du caractère qu'elles eurent dès la plus haute antiquité, et qui semble avoir été le type primitif et grossier des mœurs élégantes des Aspasie et des Laïs. Ces femmes, consacrées au culte du plaisir, sont ordinairement poëtes, cantatrices et danseuses. Les plus célèbres sont connues sous le nom de Balliadères : elles répondent aux *Almé* des contrées plus occidentales de l'Asie. Ces courtisanes, qui sont appelées à toutes les fêtes et cérémonies, soit civiles, soit religieuses, vont en troupe

(1) Montesquieu, *Esprit des Lois*, t. II, *in*-16, p. 162 et 163.

et forment des chœurs. « Il y a, dit Raynal, des troupes moins choisies dans les grandes villes, pour l'amusement des hommes riches, et d'autres pour leurs femmes. Il y a aussi des troupes conduites par de vieilles femmes, qui, d'élèves de ces sortes de séminaires, en deviennent les directrices ».

» Par un contraste bizarre, dont l'effet est toujours choquant, ces belles filles traînent à leur suite un musicien difforme et d'un âge avancé, dont l'emploi est de battre la mesure avec un instrument de cuivre, que nous avons depuis peu emprunté des Turcs, pour ajouter à notre musique militaire, et qui, aux Indes, se nomme *tam*. Celui qui le tient répète continuellement ce mot avec une telle vivacité, qu'il arrive par degrés à des convulsions affreuses; tandis que les Balliadères, échauffées par le desir de plaire et par les odeurs dont elles sont parfumées, finissent par être hors d'elles-mêmes». « Les danses sont presque toutes des pantomimes d'amour. Le plan, le dessin, les attitudes, les mesures, les sons et les cadences de ces ballets, tout respire cette passion et en exprime les voluptés et les fureurs ».

» Tout conspire au prodigieux succès de ces femmes voluptueuses : l'art et la richesse de leur

parure, l'adresse qu'elles ont à façonner leur beauté. Leurs longs cheveux noirs, épars sur leurs épaules ou relevés en tresses, sont chargés de diamans et parsemés de fleurs. Des pierres précieuses enrichissent leurs colliers et leurs bras-selets. Elles attachent même des bijoux à leurs narines; et des voyageurs attestent que cette parure, qui choque au premier coup-d'œil, est d'un agrément qui plaît et relève tous les autres ornemens par le charme de la symétrie, et d'un effet inexpliquable, mais sensible avec le tems ».

» Rien n'égale sur-tout leur attention à conserver leur sein, comme un des trésors les plus précieux de leur beauté. Pour l'empêcher de grossir ou de se déformer, elles l'enferment dans deux étuis d'un bois très-léger, joints ensemble et bouclés par derrière. Ces étuis sont si polis et si souples, qu'ils se prêtent à tous les mouvemens du corps sans applatir, sans offenser le tissu délicat de la peau. Le dehors de ces étuis est revêtu d'une feuille d'or parsemée de brillans : c'est-là, sans contredit, la parure la plus recherchée, la plus chère à la beauté. On la quitte, on la reprend avec une légéreté singulière : ce voile, qui couvre le sein, n'en cache point les palpitations, les soupirs, les

molles ondulations; il n'ôte rien à la volupté ».

« La plupart de ces danseuses croient ajouter à l'éclat de leur teint, à l'impression de leurs regards, en formant autour de leurs yeux un cercle noir, qu'elles tracent avec une tête d'aiguille teinte d'une poudre d'antimoine. Cette beauté d'emprunt, relevée par tous les poëtes orientaux, après avoir paru bizarre aux Européens qui n'y étaient pas accoutumés, a fini par leur être agréable ».

« Cet art de plaire est toute la vie, toute l'occupation, tout le bonheur des Balliadères. On résiste difficilement à leur séduction ; elles obtiennent même la préférence sur ces belles Cachemiriennes, qui remplissent les sérails de l'Indostan, comme les Géorgiennes et les Circassiennes peuplent ceux d'Ispahan et de Constantinople. La modestie, ou plutôt la réserve naturelle à de superbes esclaves séquestrées de la société des hommes, ne peut balancer les prestiges de ces courtisanes exercées ».

RAYNAL, *Hist. philosoph. des deux Indes.*

La sévérité des loix indiennes sur l'adultère, cette sévérité qui contraste si fortement avec le climat, paraît tenir à la crainte du mélange des castes : mais quelque soit la cause et les

motifs de ces loix, leur cruauté est atroce et sans proportion avec le délit (1).

Dans les îles les plus voisines du continent de l'Asie, et non loin de l'Inde, du Japon et de la Chine, les habitans se rapprochent par le physique et par le moral, des variétés attachées au continent de l'Asie ; mais en pénétrant plus avant dans l'Océan, depuis la côte orientale de l'Afrique jusqu'aux méridiens où l'on approche davantage de la côte occidentale de l'Amérique, on trouve, à différentes distances et dans différens archipels placés entre les tropiques, la même tribu ou variété, que l'on

(1) Ce que nous appelons commerce galant, le code indien le nomme adultère. Il y a l'adultère de la coquetterie de l'homme ou de la femme, dont le châtiment est pécuniaire ; l'adultère des présens, qui est châtié dans l'homme par la mutilation ; l'adultère consommé qui est puni de mort. La fille d'un Brame qui se prostitue est condamnée au feu. L'attouchement deshonnête, dont la loi spécifie les différences, parce qu'elle est sans pudeur, mais que la décence supprime dans un historien, a sa peine effrayante. L'homme d'une caste supérieure convaincu d'avoir habité avec une femme du peuple, sera marqué sur le front des parties sexuelles de la femme : on les déchirera à sa complice, et elle sera mise à mort. *Voy.* Raynal, *Hist. des deux Indes*, *idem*, *in-4°.*, t. I[er]., p. 46.

peut appeler la nation phénicienne du monde oriental.

Le nom de race malaise, est aussi donné à cette variété de l'espèce humaine, dont les colonies ont peuplé presque tous les points intermédiaires de ces immenses parages, et perdu dans leur dissémination le souvenir de leur origine commune, retrouvée par les voyageurs philosophes dans la conformité des usages, des institutions et du langage.

Nous ne chercherons pas à suivre toutes les variations du type et de la condition de la femme, parmi les divisions nombreuses de cette grande famille, dont les établissemens renferment, suivant la remarque de l'éditeur du troisième voyage de Cook, plus de moitié de la circonférence du globe : nous nous bornerons à quelques détails sur les Otaïtiens, mieux observés et mieux connus, et d'ailleurs plus policés.

Wallis fut le premier européen qui visita Otaïti, Bougainville le suivit, et depuis Cook, Vancouver et les missionnaires établis dans cette île, n'ont presque rien laissé à desirer sur ce qu'elle présente d'intéressant pour l'histoire naturelle de l'homme.

Les femmes d'Otaïti, moins exposées à l'air

que les hommes, sont aussi moins basanées; mais ce qui les distingue, dit Bougainville, c'est la beauté de leur corps, dont les contours n'ont pas été défigurés par quinze ans de torture.

La jeune danseuse, dont nous avons fait graver le portrait en pied, laisse entrevoir avec la plus belle expression ce développement et cette pureté de formes, qui excitèrent l'admiration des Européens. Suivant le récit des Missionnaires anglais, qui, dans un voyage exécuté dans les années 1796, 97 et 98, ont observé les Otaïtiens avec beaucoup de détail, la délicatesse et la graçe des traits du visage ne répondent pas chez les femmes à la beauté des formes; et en général, les Otaïtiennes ont une physionomie trop masculine, et un aspect de force et de vigueur qui ne convient pas à leur sexe. Voici le portrait qu'en font ces bons missionnaires : « Les Otaïtiennes ont la peau très-brune, mais fine et douce au toucher; leurs yeux sont noirs et brillans; leurs dents blanches et bien rangées ». Il paraît que depuis la première visite des Européens, les femmes d'Otaïti ont perdu sensiblement de leur beauté. Vancouver laisse entrevoir qu'il les trouva moins belles, et rapporte que les Otaïtiens sont sérieuse-



Dausense d'Otaïti.

ment affligés de ce changement, qu'ils attribuent à nos honteuses maladies d'Europe.

Du reste, les Otaïtiens paraissent avoir des idées exactes sur la beauté, et, lorsqu'ils venaient offrir leurs femmes et leurs filles aux Européens, ils exigeaient plus ou moins, suivant qu'en effet les faveurs de ces femmes méritaient davantage d'être recherchées. Quelques cloux suffisaient pour payer les moins jolies : une hache était un prix réservé pour ce que les insulaires pouvaient offrir de plus admirable dans ce genre.

Les Otaïtiennes sont très-propres; elles se baignent souvent, et donnent de l'éclat à leurs cheveux, et de la souplesse à leur peau avec l'huile de Coco. Elles sont long-tems jeunes, ce qu'il faut sans doute attribuer à la beauté du climat et au régime extrêmement frugal de ces femmes.

Leur coquetterie n'est pas très-éclairée : elles disposent, à la vérité, avec assez de grace, la Pagne grossière ou l'étoffe de murier dont elles se couvrent ; mais elles se défigurent par l'habitude du tatouage. En présence des chefs, elles sont obligées de se découvrir le sein et les épaules. La pudeur étant un

sentiment qui leur est inconnu, elles se présentaient nues aux Anglais et aux Français, lors de leur débarquement, et les engageaient à user des charmes qu'elles offraient ainsi à leurs yeux, en cherchant à ajouter à leur effet par l'expression de leurs mouvemens et de leurs attitudes (1).

Les Otaïtiennes croient aussi inutile de voiler leurs plaisirs que leur personne, et sacrifient publiquement à l'amour. Cet acte fait même partie du culte et des solennités. « Les Otaïtiens, dit Cook, après avoir vu nos cérémonies religieuses dans la matinée, jugèrent à propos de nous montrer dans l'après-midi les leurs, qui étaient très-différentes. Un jeune homme de près de six pieds, et une jeune fille de onze à douze ans, sacrifièrent à Vénus, devant plusieurs de nos gens et un grand nombre de naturels du pays, sans paraître attacher aucune idée d'indécence à leur action, et ne s'y livrant au contraire, à ce qu'il nous semblait, que pour se conformer aux usages du pays. Parmi les spectateurs, il y avait plusieurs femmes d'un rang distingué, et en particulier Oberéa, qui, à proprement parler, présidait à la cérémonie; car

(1) Voy. le *Voyage autour du Monde* sur la frégate la *Boudeuse*, etc., par Bougainville.

elle donnait à la fille des instructions sur la manière dont elle devait jouer son rôle ; mais quoique la fille fût jeune, elle ne paraissait pas en avoir besoin ».

Les Otaïtiennes sont bonnes, affectueuses, et d'une sensibilité si vive, que dans leurs chagrins elles se déchirent avec une dent de requin, et versent abondamment leur sang et leurs larmes, en présentant les signes les plus pathétiques de la douleur et du désespoir. A la mort de ceux qu'elles chérissent tendrement, elles ne les abandonnent pas, après quelques témoignages de tristesse. Fixées près de ces dépouilles adorées, elles ne craignent pas même de s'exposer aux émanations putrides dont ces restes chéris ne tardent pas à devenir le foyer.

Les femmes, à Otaïti, sont regardées par les hommes comme des êtres inférieurs, comme une espèce secondaire : cependant elles ne sont pas accablées de travaux, et cultivent et développent dans de doux loisirs tous leurs moyens de séduction.

Les Otaïtiens peuvent avoir plusieurs femmes, qui payeraient de leur vie des infidélités que le mari n'aurait pas permises, et sur lesquelles, à la vérité, il ne se montre pas difficile. La reine est plus indépendante : elle se fait porter

par ses sujets ; et véritable Messaline, s'abandonne sans retenue aux caresses brutales de ses porteurs (1). Elle jouit d'un singulier privilége (2). Du reste, le mariage, à Otaïti, est une simple convention ; il se renouvelle après chaque accouchement. Lorsque celui-ci est terminé, la mère est plongée dans un bain de vapeur, et ensuite dans un bain d'eau froide. Elle demeure dans la solitude et l'isolement le plus absolu, jusqu'à ce que l'extrémité du cordon ombilical, qu'elle coupe à trois pouces, soit flétrie et tombée. Lorsque les enfans sont le fruit d'une union inégale, les mères leur donnent impitoyablement la mort, sans que cet infanticide passe pour un crime. Les missionnaires anglais ont vainement essayé d'abolir une coutume aussi barbare. Il est probable, néanmoins, que leur zèle et la confiance qu'ils ont inspirée aux insulaires parviendront à détruire ce cruel usage. Ce qui, sans doute, occasionnera le plus de surprise à ce sujet, c'est que la résistance vienne sur-tout des mères, et que les hommes aient témoigné moins

(1) Voy. *Biblioth. Britann.*, Lettres et Arts, tom. XVII et XVIII, l'extrait très-étendu du *Voyage des Missionnaires à l'Océan pacifique* en 1796, 97, 98.

(2) De celui de manger des poux.

de répugnance pour se conformer aux avis des bons missionnaires.

Une autre coutume bien différente, mais non moins éloignée des mœurs des nations policées, consiste dans l'habitude hospitalière d'offrir les femmes et les filles aux étrangers. Tous les voyageurs se sont accordés sur ce point; et les missionnaires rapportent eux-mêmes, que lors de leur arrivée, *Manne*, le vieux prêtre, amena à bord du vaisseau anglais cinq femmes toutes jeunes et jolies, pour que les Européens en fissent usage, et qu'il parut surpris et fâché de savoir le lendemain qu'aucune de ces femmes n'avait été agréée. Le capitaine Wilson essaya, pour le consoler, de lui démontrer les inconvéniens de la polygamie, ce qui parut lui déplaire beaucoup; tandis que les jeunes femmes approuvaient par leurs gestes et en disant : *my*, *ty*, *my*.

Les Français qui accompagnaient M. de Bougainville furent aussi bien traités que les Anglais; et comme nous l'avons déjà vu, les Otaïtiens s'empressèrent, à leur arrivée, de leur faire agréer celles de leurs femmes qui paraissaient les plus jeunes et les plus jolies.

Au sujet de ces offres galantes et courtoises, Diderot peint de la manière suivante la situation d'un chaste aumônier auquel elles furent adressées,

avec une éloquence à laquelle il eût été bien difficile de résister.

Dialogue entre l'Aumônier de Bougainville et Orou, Otaïtien.

B. Dans la division que les Otaïtiens se firent de l'équipage de Bougainville, l'aumônier devint le partage d'Orou. L'aumônier et l'Otaïtien étaient à-peu-près du même âge, trente-cinq à trente-six ans. Orou n'avait alors que sa femme et trois filles appelées Asto, Palli et Thia. Elles le déshabillèrent, lui lavèrent le visage, les mains et les pieds, et lui servirent un repas sain et frugal. Lorsqu'il fut sur le point de se coucher, Orou, qui s'était absenté avec sa famille, reparut, lui présenta sa femme et ses trois filles nues, et lui dit :

— Tu as soupé, tu es jeune, tu te portes bien ; si tu dors seul, tu dormiras mal ; l'homme a besoin la nuit d'une compagne à son côté. Voilà ma femme, voilà mes filles : choisis celle qui te convient ; mais si tu veux m'obliger, tu donneras la préférence à la plus jeune de mes filles qui n'a point encore eu d'enfans.

La mère ajouta : — Hélas, je n'ai point à

m'en plaindre ; la pauvre Thia ! ce n'est pas sa faute.

L'aumônier répondit :

—Que sa religion, son état, les bonnes mœurs et l'honnêteté ne lui permettaient pas d'accepter ses offres.

Orou répliqua :

—Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles religion ; mais je ne puis qu'en penser mal, puisqu'elle t'empêche de goûter un plaisir innocent, auquel la nature, la souveraine maîtresse, nous invite tous ; de donner l'existence à un de tes semblables ; de rendre un service que le père, la mère et les enfans te demandent ; de t'acquitter avec un hôte qui t'a fait un bon accueil, et d'enrichir une nation, en l'accroissant d'un sujet de plus. Je ne sais ce que c'est que la chose que tu appelles état ; mais ton premier devoir est d'être homme, et d'être reconnaissant. Je ne te propose point de porter dans ton pays les mœurs d'Orou ; mais Orou, ton hôte et ton ami, te supplie de te prêter aux mœurs d'Otaïti. Les mœurs d'Otaïti sont-elles meilleures ou plus mauvaises que les vôtres ? c'est une question facile à décider. La terre où tu es né a-t-elle plus d'hommes qu'elle n'en peut nourrir ? en ce cas les mœurs ne sont ni pires, ni meilleures que les

nôtres? En peut-elle nourrir plus qu'elle n'en a? nos mœurs sont meilleures que les tiennes. Quant à l'honnêteté que tu m'objectes, je te comprends; j'avoue que j'ai tort, et je t'en demande pardon. Je n'exige pas que tu nuises à ta santé; si tu es fatigué, il faut que tu te reposes; mais j'espère que tu ne continueras pas à nous contrister. Vois le souci que tu as répandu sur tous ces visages: elles craignent que tu n'aies remarqué en elles quelques défauts qui leur attirent ton dédain. Mais quand cela serait, le plaisir d'honorer une de mes filles entre ses compagnes et ses sœurs, et de faire une bonne action, ne te suffirait-il pas? Sois généreux!

L'aumônier. Ce n'est pas cela: elles sont toutes quatre également belles; mais ma religion! mais mon état!

Orou. Elles m'appartiennent, et je te les offre: elles sont à elles, et elles se donnent à toi. Quelle que soit la pureté de conscience que la chose *religion* et la chose *état* te prescrivent, tu peux les accepter sans scrupule. Je n'abuse point de mon autorité, et sois sûr que je connais et que je respecte les droits des personnes.

Ici, le véridique aumônier convient que jamais la providence ne l'avait exposé à une aussi pressante tentation. Il était jeune, il s'agitait, il se

tourmentait ; il détournait ses regards des aimables suppliantes, il les ramenait sur elles ; il levait ses mains et ses yeux au ciel. — Thia, la plus jeune, embrassait ses genoux, et lui disait : Étranger, n'afflige pas mon père, n'afflige pas ma mère, ne m'afflige pas ! Honore-moi dans la cabane et parmi les miens ; élève-moi au rang de mes sœurs qui se moquent de moi. Asto, l'aînée, a déjà trois enfans, Palli, la seconde, en a deux, et Thia n'en a point ! Étranger, honnête étranger, ne me rebute pas ! Rends-moi mère ; fais-moi un enfant que je puisse un jour promener par la main, à côté de moi, dans Otaïti, qu'on voie dans neuf mois attaché à mon sein, dont je sois fière, et qui fasse une partie de ma dot, lorsque je passerai de la cabane de mon père dans une autre. Je serai peut-être plus chanceuse avec toi qu'avec nos jeunes Taïtiens. Si tu m'accordes cette faveur, je ne t'oublierai plus, je te benirai toute ma vie ; j'écrirai ton nom sur mon bras et sur celui de ton fils ; nous le prononcerons sans cesse avec joie ; et, lorsque tu quitteras ce rivage, mes souhaits t'accompagneront sur les mers jusqu'à ce que tu sois arrivé dans ton pays.

Le naïf aumônier dit qu'elle lui serrait les mains, qu'elle attachait sur ses yeux des regards

si expressifs et si touchans, qu'elle pleurait; que son père, sa mère et ses sœurs s'éloignèrent; qu'il resta seul avec elle, et qu'en disant: Mais ma religion, mais mon état, il se trouva le lendemain couché à côté de cette jeune fille, qui l'accablait de caresses, et qui invitait son père, sa mère et ses sœurs, lorsqu'ils s'approchèrent de leur lit le matin, à joindre leur reconnaissance à la sienne.

Asto et Palli, qui s'étaient éloignées, rentrèrent avec les mets du pays, des boissons et des fruits: elles embrassaient leur sœur, et faisaient des vœux sur elle. Ils déjeûnèrent tous ensemble; ensuite Orou demeuré seul avec l'aumônier, lui dit:

— Je vois que ma fille est contente de toi, et je te remercie. Mais pourrais-tu m'apprendre ce que c'est que le mot religion, que tu as répété tant de fois, et avec tant de douleur?

L'aumônier, après avoir rêvé un moment, répondit:

— Qui est-ce qui a fait ta cabane et les ustensiles qui la meublent?

Orou. C'est moi.

L'Aum. Eh bien! nous croyons que ce monde et ce qu'il renferme est l'ouvrage d'un ouvrier.

Orou. Il a donc des pieds, des mains une tête?

L'Aum. Non.

Orou. Où fait-il sa demeure ?

L'Aum. Par-tout.

Orou. Ici même ?

L'Aum. Ici.

Orou. Nous ne l'avons jamais vu.

L'Aum. On ne le voit pas.

Orou. Voilà un père bien indifférent ! Il doit être vieux ; car il a du moins l'âge de son ouvrage.

L'Aum. Il ne vieillit point : il a parlé à nos ancêtres ; il leur a donné des lois ; il leur a prescrit la manière dont il voulait être honoré ; il leur a ordonné certaines actions comme bonnes ; il leur en a défendu d'autres comme mauvaises.

Orou. J'entends ; et une de ces actions qu'il leur a défendues comme mauvaises, c'est de coucher avec une femme et une fille ? Pourquoi donc a-t-il fait deux sexes ?

L'Aum. Pour s'unir ; mais à certaines conditions requises, après certaines cérémonies préalables, en conséquence desquelles un homme appartient à une femme, et n'appartient qu'à elle ; une femme appartient à un homme, et n'appartient qu'à lui.

Orou. Pour toute leur vie ?

L'Aum. Pour toute leur vie.

Orou. En sorte que s'il arrivait à une femme de coucher avec un autre que son mari, ou à un mari de coucher avec une autre que sa femme..... mais cela n'arrive point; car, puisqu'il est là, et que cela lui déplaît, il sait les en empêcher.

L'Aum. Non, il les laisse faire; et ils pèchent contre la loi de Dieu (car c'est ainsi que nous appelons le grand ouvrier), contre la loi du pays, et ils commettent un crime.

Orou. Je serais fâché de t'offenser par mes discours; mais si tu le permettais, je te dirais mon avis.

L'Aum. Parle.

Orou. Ces préceptes singuliers, je les trouve opposés à la nature et contraires à la raison, faits pour multiplier les crimes, et fâcher à tout moment le vieil ouvrier, qui a tout fait sans mains, sans tête et sans outils; qui est par-tout, et qu'on ne voit nulle part; qui dure aujourd'hui et demain, et qui n'a pas un jour de plus; qui commande et qui n'est pas obéi; qui peut empêcher et qui n'empêche pas.

Orou continue, et parle très-longuement. Il fait ensuite plusieurs questions à l'aumônier sur les mœurs d'Europe, et témoigne un singulier étonnement à chaque réponse qu'il reçoit. On pourra en juger.

Orou. Un jeune homme d'Europe ne couche-t-il jamais sans permission des Magistrats avec une jeune fille?

L'Aum. Je mentirais, si je te l'assurais.

Orou. La femme qui a juré de n'appartenir qu'à son mari, ne se donne-t-elle point à un autre?

L'Aum. Rien de plus commun.

Orou. Tes législateurs sévissent ou ne sévissent pas : s'ils sévissent, ce sont des bêtes féroces qui battent la nature ; s'ils ne sévissent pas, ce sont des imbécilles qui ont exposé au mépris leur autorité par une défense inutile.

L'Aum. Les coupables qui échappent à la sévérité des lois, sont châtiés par le blâme général.

Orou. C'est-à-dire que la justice s'exerce par le défaut de sens commun de toute la nation, et que c'est la folie de l'opinion qui supplée aux lois.

L'Aum. La fille déshonorée ne trouve plus de mari.

Orou. Déshonorée! et pourquoi?

L'Aum. La femme infidelle est plus ou moins méprisée.

Orou. Méprisée! et pourquoi?

L'Aum. Le jeune homme s'appelle un lâche séducteur.

Orou. Un lâche ! un séducteur ! et pourquoi ?

L'Aum. Le père, la mère et l'enfant sont désolés. L'époux volage est un libertin : l'époux trahi partage la honte de sa femme.

Orou. Quel monstrueux tissu d'extravagances tu m'exposes là ! et encore tu ne dis pas tout : car, aussitôt qu'on s'est permis de disposer à son gré des idées de justice et de propriété, d'ôter ou de donner un caractère arbitraire aux choses, d'unir aux actions ou d'en séparer le bien et le mal, sans consulter que le caprice, on se blâme, on s'accuse, on se suspecte, on se tyrannise, on est envieux, on est jaloux, on se trompe, on s'afflige, on se cache, on dissimule, on s'épie, on se surprend, on se querelle, on ment ; les filles en imposent à leurs parens, les maris à leurs femmes, les femmes à leurs maris ; des filles, oui, je n'en doute pas, des filles étoufferont leurs enfans ; des pères soupçonneux mépriseront et négligeront les leurs, des mères s'en sépareront et les abandonneront à la merci du sort.

Le dialogue continue, et Orou, à son tour, donne plusieurs détails piquans sur les mœurs des naturels.

Orou. L'heureux moment pour une jeune

fille et pour ses parens, que celui où sa grossesse est constatée! Elle se lève; elle accourt; elle jette ses bras autour du cou de sa mère et de son père; c'est avec des transports d'une joie mutuelle qu'elle leur annonce et qu'ils apprennent cet événement. Maman! mon papa! embrassez-moi; je suis grosse! — Est-il bien vrai? — Très-vrai. — Et de qui l'êtes-vous? — Je le suis d'un tel....

L'Aum. Comment peut-elle nommer le père de son enfant?

Orou. Pourquoi veux-tu qu'elle l'ignore? Il est de la durée de nos amours comme de celle de nos mariages; elle est au moins d'une lune à la lune suivante.

L'Aum. Et cette règle est bien scrupuleusement observée?

Orou. Tu vas en juger. D'abord, l'intervalle des deux lunes n'est pas long; mais lorsque deux pères ont une prétention bien fondée à la formation d'un enfant, il n'appartient plus à sa mère.

L'Aum. A qui appartient-il donc?

Orou. A celui des deux à qui il lui plaît de le donner; voilà tout son privilége: et un enfant étant par lui-même un objet d'intérêt et de richesse, tu conçois que, parmi nous, les liber-

tines sont rares, et que les jeunes garçons s'en éloignent.

L'Aum. Vous avez donc aussi vos libertines? J'en suis bien aise.

Orou. Nous en avons même de plus d'une sorte; mais tu m'écartes de mon sujet. Lorsqu'une de nos filles est grosse, si le père de l'enfant est un jeune homme beau, bien fait, brave, intelligent et laborieux, l'espérance que l'enfant héritera des vertus de son père renouvelle l'allégresse. Notre enfant n'a honte que d'un mauvais choix. Tu dois concevoir quel prix nous attachons à la santé, à la beauté, à la force, à l'industrie, au courage: tu dois concevoir comment, sans que nous nous en mêlions, les prérogatives du sang doivent s'éterniser parmi nous. Toi, qui as parcouru diverses contrées, dis-moi si tu as remarqué dans aucune autant de beaux hommes et autant de belles femmes que dans Otaïti? Regarde-moi: comment me trouves-tu? Eh bien! il y a dix mille hommes ici plus grands, aussi robustes, mais pas un plus brave que moi: aussi les mères me désignent-elles souvent à leurs filles.

L'Aum. Mais de tous ces enfans que tu peux avoir faits hors de ta cabane, que t'en revient-il?

Orou. Le quatrième, mâle ou femelle. Il s'est établi parmi nous une circulation d'hommes, de

femmes et d'enfans, ou de bras de tout âge et de toute fonction, qui est bien d'une autre importance que celle de vos denrées qui n'en sont que le produit.

L'Aum. Je le conçois. Qu'est-ce que c'est que ces voiles noirs que j'ai rencontrés quelquefois.

Orou. Le signe de la stérilité, vice de naissance, ou suite de l'âge avancé. Celle qui quitte ce voile et se mêle avec des hommes, est une libertine : celui qui relève ce voile et s'approche de la femme stérile, est un libertin.

L'Aum. Et ces voiles gris?

Orou. Le signe de la maladie périodique. Celle qui quitte ce voile et se mêle avec les hommes, est une libertine : celui qui le relève et s'approche de la femme malade, est un libertin.

L'Aum. Avez-vous des châtimens pour ce libertinage?

Orou. Point d'autre que le blâme.

L'Aum. Un père peut-il coucher avec sa fille, une mère avec son fils, un frère avec sa sœur, un mari avec la femme d'un autre?

Orou. Pourquoi non?

L'Aum. Passe pour la fornication; mais l'inceste! mais l'adultère!

Orou. Qu'est-ce que tu veux dire avec tes mots *fornication*, *inceste*, *adultère ?*

L'Aum. Des crimes, des crimes énormes, pour l'un desquels on brûle dans mon pays.

Orou. Qu'on brûle ou qu'on ne brûle pas dans ton pays, peu m'importe. Mais tu n'accuseras pas les mœurs d'Europe par celles d'Otaïti, ni par conséquent les mœurs d'Otaïti par celles de ton pays : il nous faut une règle plus sûre ; et quelle sera cette règle ? En connais-tu une autre que le bien général et l'utilité particulière ? A présent, dis-moi ce que ton crime *inceste* a de contraire à ces deux fins de nos actions ? Tu te trompes, mon ami, si tu crois qu'une loi une fois publiée, un mot ignominieux inventé, un supplice décerné, tout est dit. Réponds-moi donc, qu'entends-tu par *inceste ?*

L'Aum. Mais un *inceste....*

Orou. Un *inceste ?...* Y-a-t-il long-tems que ton grand ouvrier sans tête, sans mains et sans outils, a fait le monde ?

L'Aum. Non.

Orou. Fit-il toute l'espèce humaine à-la-fois ?

L'Aum. Non. Il créa seulement un homme et une femme.

Orou. Eurent-ils des enfans ?

L'Aum. Assurément.

Orou. Supposons que ces deux premiers parens n'aient eu que des filles, et que leur mère soit morte la première, ou qu'ils n'aient eu que des garçons, et que la femme ait perdu son mari.

L'Aum. Tu m'embarrasses; mais tu as beau dire, l'*inceste* est un crime abominable, et parlons d'autre chose.

Orou. Cela te plaît à dire; je me tais, moi, tant que tu ne m'auras pas dit ce que c'est que le crime abominable *inceste*.

L'Aum. Eh bien! je t'accorde que peut-être l'*inceste* ne blesse en rien la nature; mais ne suffit-il pas qu'il menace la constitution politique? Que deviendraient la sûreté d'un chef, et la tranquillité d'un état, si toute une nation, composée de plusieurs millions d'hommes, se trouvait rassemblée autour d'une cinquante de pères de famille?

Orou. Le pis-aller, c'est qu'où il n'y a qu'une grande société, il y en aurait cinquante petites, plus de bonheur et un crime de moins.

L'Aum. Je crois cependant que, même ici, un fils couche rarement avec sa mère.

Orou. A moins qu'il n'ait beaucoup de respect pour elle, et une tendresse qui lui fasse oublier

la disparité d'âge, et préférer une femme de quarante ans à une fille de dix-neuf.

L'Aum. Et le commerce des pères avec leurs filles ?

Orou. Guère plus fréquent, à moins que la fille ne soit laide et peu recherchée. Si son père l'aime, il s'occupe à lui préparer sa dot en enfans.

L'Aum. Cela me fait imaginer que le sort des femmes que la nature a disgraciées, ne doit pas être heureux dans Otaïti.

Orou. Cela me prouve que tu n'as pas une haute opinion de la générosité de nos jeunes gens.

L'Aum. Pour les unions de frères et de sœurs, je ne doute pas qu'elles ne soient très-communes.

Orou. Et très-approuvées.

L'Aum. A t'entendre, cette passion, qui produit tant de crimes et de maux dans nos contrées, serait ici tout-à-fait innocente.

Orou. Étranger ! tu manques de jugement et de mémoire : de jugement, car par-tout où il y a défense, il faut qu'on soit tenté de faire la chose défendue, et qu'on la fasse : de mémoire, puisque tu ne te souviens plus de ce que je t'ai dit. Nous avons des vieilles, dissolues, qui sortent

la nuit sans leur voile noir, et reçoivent des hommes lorsqu'il ne peut rien résulter de leur approche ; si elles sont reconnues ou surprises, l'exil au nord de l'île ou l'esclavage, est leur châtiment ; des filles précoces, qui relèvent leur voile blanc à l'insu de leurs parens (et nous avons pour elles un lieu fermé dans la cabane) ; des jeunes gens, qui déposent leur chaîne avant le tems prescrit par la nature et par la loi (et nous en réprimandons leurs parens) ; des femmes à qui le tems de la grossesse paraît long ; des femmes et des filles peu scrupuleuses à garder leur voile gris ; mais, dans le fait, nous n'attachons pas une grande importance à toutes ces fautes ; et tu ne saurais croire combien l'idée de richesse particulière ou publique, unie dans nos têtes à l'idée de population, épure nos mœurs sur ce point.

— Le bon aumônier raconte qu'il passa le reste de la journée à parcourir l'île, à visiter les cabanes ; et que le soir, après avoir soupé, le père et la mère l'ayant supplié de coucher avec la seconde de leurs filles, Palli s'était présentée dans le même déshabillé que Thia, et qu'il s'était écrié plusieurs fois pendant la nuit : *Mais ma religion ! mais mon état !* que la troisième nuit il avait été agité des mêmes remords avec Asto l'aînée, et que la

quatrième nuit il l'avait accordée par honnêteté à la femme de son hôte.

Le philosophe que nous venons de citer n'a pas donné les véritables motifs de l'offre et de l'abandon des femmes à Otaïti. Il entre dans cet usage plus d'intérêt que de courtoisie et de patriotisme. Les faveurs accordées aux Européens se payaient toujours avec quelques présens ; et sur ces bords lointains, nos grossières quinquailleries d'Europe devenaient des bijoux, avec lesquels on obtenait aisément les beautés les plus distinguées. Les chefs ne résistaient pas même à cette séduction. L'un d'eux, Potatow, offrit de prostituer sa femme, Wainée-ou, pour avoir des plumes de perroquet rouge, et la présenta au capitaine Cook.

Tunica velata, recincta.

Les insulaires eux-mêmes paraissent acheter les faveurs des femmes ; du moins les Otaïtiens les plus pauvres sont le plus souvent célibataires.

Le même usage paraît adopté dans presque tous les lieux habités par la race Malaise. A la nouvelle Hollande, les femmes se vendent même à leurs maris ; et celle de Ben-nil-long, qui visita l'Angleterre en 1795, lui revint à son retour pour un joli corset d'Europe et un bonnet couleur de rose.

Dans les autres îles de la mer du Sud, la beauté, les avantages et le bonheur des femmes répondent assez généralement aux diversités de climats ; dont les causes morales, qui sont si puissantes chez les peuples policés, ne peuvent guère modifier ou changer l'influence chez des peuples presque sauvages, et arrêtés à leurs premières époques de civilisation. On doit consulter, sur cet important objet, les voyages de Waillis, Bougainville, Cook, Vancouver, et sur-tout la relation du voyage des Missionnaires anglais en 1796, 97 et 98.

Nous joindrons encore à ce qui précède, quelques détails trop liés à notre sujet, pour que nous puissions les omettre sans laisser un vide dans ce tableau.

Les Otaïtiennes, dont nous avons déjà tant parlé, ont sur tout ce qui concerne les Européens, une curiosité qui leur est commune, à la vérité avec les hommes, mais qu'elles éprouvent et manifestent d'une manière beaucoup plus remarquable. La reine, dit les missionnaires dont nous avons cité la relation, ouvrit la chemise de M. Cover sur la poitrine et à ses manches, pour examiner attentivement sa peau, et elle parut étonnée que l'on pût voir ses veines aussi nettement : aux îles Marquises, les femmes malaises

donnèrent aux missionnaires une preuve bien plus singulière de leur curiosité.

« Ténaé (le chef d'une de ces îles), pour amuser ses hôtes, leur proposa d'aller passer deux ou trois jours dans une autre vallée de l'île. M. Cook y consentit volontiers; mais M. Harris ne voulant pas être de la partie, Ténaé lui laissa sa femme, en le priant de la considérer comme la sienne propre. Il eut beau protester contre l'arrangement, la femme du prince comptait sur les attentions de M. Harris. Quand elle vit qu'elle ne les obtenait pas, elle alla le dénoncer aux autres femmes ses voisines, qui vinrent en foule pendant le sommeil de M. Harris, pour s'assurer s'il n'en imposait point sur son sexe. Il fut si effrayé des manières libres de ces femmes, en se réveillant au milieu d'elles, qu'il résolut de fuir un pays qui avait de telles mœurs (1) ».

(1) Ce fait a beaucoup d'analogie avec l'aventure qui faillit faire mourir de peur le cuisinier de M. de Bougainville.

« Les pirogues étaient remplies de femmes, qui ne le cèdent pas, pour l'agrément de la figure, au plus grand nombre des Européennes, et qui, pour la beauté du corps, pourraient le disputer à toutes avec avantage. La plupart de ces nymphes étaient nues, car les hommes et les vieilles qui les accompagnaient leur avaient ôté

Dans cette même île, les femmes avaient donné aux Européens, au moment où elles apperçurent

---

le pagne dont ordinairement elles s'enveloppent. Elles nous firent d'abord, de leurs pirogues, des agaceries où, malgré leur naïveté, on découvrait quelque embarras; soit que la nature ait par-tout embelli le sexe d'une timidité ingénue, soit que, même dans le pays où règne encore la franchise de l'âge d'or, les femmes paraissent ne pas vouloir ce qu'elles desirent le plus. Les hommes, plus simples ou plus libres, s'énoncèrent bientôt clairement : ils nous pressaient de choisir une femme, de la suivre à terre, et leurs gestes non équivoques démontraient la manière dont il fallait faire connaissance avec elle. Je le demande : comment retenir au travail, au milieu d'un spectacle pareil, quatre cent Français, jeunes, marins, et qui depuis six mois n'avaient point vu de femmes? Malgré toutes les précautions que nous pûmes prendre, il entra à bord une jeune fille, qui vint sur le gaillard d'arrière se placer à une des écoutilles qui sont au-dessus du cabestan; cette écoutille était ouverte pour donner de l'air à ceux qui viraient. La jeune fille laissa tomber négligemment la pagne qui la couvrait, et parut aux yeux de tous, telle que Vénus se fit voir au berger Phrygien : elle en avait la forme céleste. Matelots et soldats s'empressaient pour parvenir à l'écoutille, et jamais cabestan ne fut viré avec une telle activité ».

« Nos soins réussirent cependant à contenir ces hommes ensorcelés; le moins difficile n'avait pas été de parvenir

leurs vaisseaux, ces témoignages d'empressement et de bonne volonté, dont elles sont si prodigues dans toutes ces îles. Les bons missionnaires, qui paraissent un peu se complaire dans ces sortes de détails, les présentent de la manière suivante :

« Quoiqu'il fut nuit, il vint deux femmes à la nage pour être admises dans le vaisseau ; et voyant que nous ne les recevions pas, elles nous crièrent pendant plus d'une demi-heure, d'un ton de voix suppliant, et nageant toujours autour du vaisseau : « Waheini ! Waheini ! » Nous sommes des

---

à se contenir soi-même. Un seul Français, mon cuisinier, qui, malgré les défenses, avait trouvé le moyen de s'échapper, nous revint bientôt plus mort que vif. A peine eut-il mis pied à terre avec la belle qu'il avait choisie, qu'il se vit entouré par une foule d'Indiens qui le déshabillèrent dans un instant, et le mirent nud de la tête aux pieds. Il se crut perdu mille fois, ne sachant où aboutiraient les exclamations de ce peuple, qui examinait en tumulte toutes les parties de son corps. Après l'avoir bien considéré, ils lui rendirent ses habits, remirent dans ses poches tout ce qu'ils en avaient tiré, et firent approcher la fille, en la pressant de contenter les desirs qui l'avaient amené à terre avec elle. Ce fut en vain. Il fallut que les Insulaires ramenassent à bord le pauvre cuisinier, qui me dit que j'aurais beau le réprimander, que je ne lui ferais jamais autant de peur qu'il venait d'en avoir à terre ».

femmes ! nous sommes des femmes ! Enfin elles se lassèrent, et retournèrent à terre à la nage. Nos deux Indiens les y suivirent, après avoir en vain sollicité le capitaine de les laisser coucher à bord : il en craignit la conséquence ».

» Le lendemain 6, de très-bonne heure, il nous vint des visites. Sept jeunes filles, remarquables par leur beauté, vinrent du rivage à la nage; et elles passèrent trois heures entières à nager et folâtrer autour du vaisseau, nous criant toujours : « Waheini ! » Pendant ce tems-là, quelques-uns des habitans de l'île vinrent à bord du bâtiment, et entr'autres un chef, qui demanda au capitaine que sa sœur, qui était parmi les nageuses, fût admise sur le bâtiment. On le lui accorda. Cette jeune fille avait le teint assez beau, légèrement jaunâtre, mais d'un coloris de santé, avec une teinte de rose sur les joues. Elle était grande, et d'une taille un peu forte ; mais la symétrie de ses traits et les proportions de tous ses membres étaient telles, qu'elle aurait pu servir de modèle à un statuaire. Notre petite Otaïtienne, qui était pourtant jolie, fut tout-à-fait éclipsée, et parut le sentir; mais elle avait l'avantage par sa douceur, sa gentillesse, et sur-tout sa modestie. Elle eut honte de voir une femme nue au milieu de nous : elle se hâta de la vêtir d'un habillement

d'Otaïti, et cette parure lui allait fort bien. Quand les autres nageuses virent cette toilette, elles nous importunèrent de plus en plus pour être admises. Leur nombre augmentait continuellement; et lorsque nous vîmes que décidément elles ne voulaient pas retourner au rivage, nous en eûmes pitié, et nous les fîmes monter sur le bâtiment. Ces femmes n'avaient pour tout vêtement qu'une ceinture de feuilles vertes. Elles espéraient obtenir des habillemens, comme la première; mais il n'y eut pas moyen de leur en distribuer à toutes; et même nos chèvres, qui étaient avides de feuilles vertes, déshabillèrent ces pauvres Indiennes comme par malice ».

Les détails que les mêmes voyageurs donnent sur les efforts qu'ils ont employés pour détruire, à Otaïti, la coutume de tuer les enfans nés d'une union avec mésalliance, méritent d'être rapportés (1).

« Le 8, l'un des *Arreoies*, qui était *tayo* du frère Henri, vint nous voir avec sa femme, qui était enceinte. Ils venaient prendre congé de nous, avec l'intention de détruire l'enfant qui naîtrait pendant l'absence qu'ils allaient faire. Nous leur fîmes des représentations contre cette horrible

(1) *Voy. Bibl. Brit.* Littér. et Arts, t. XVII, p. 495.

coutume. La mère parut touchée, et voulait sauver son enfant ; mais le chef, tout en reconnaissant que c'était un acte cruel, persista dans son dessein, en s'appuyant de la coutume établie, en insistant sur la perte du privilège des nobles, si une fois on épargnait les enfans qui proviennent d'unions inégales, et envisageant dans les effets de cette compassion la dissolution complette de la société. Nous offrîmes de bâtir une maison pour les femmes enceintes, de prendre les enfans nouveaux-nés sous notre protection immédiate, de les nourrir et de les élever. Nous lui annonçâmes que cet acte féroce l'excluait de toutes relations avec nous, et qu'il ne manquerait pas d'éprouver le courroux d'*Eatooa*. Il nous répondit que quand il verrait un chef puni par Eatooa, pour avoir tué un enfant, il renoncerait à cette coutume, et il nous demanda si ses ancêtres avaient jamais été punis de la divinité pour avoir commis les mêmes meurtres. Cependant les menaces des frères firent quelque impression sur ce chef. Il était pensif quand il nous quitta. Quelques jours après il revint, et nous dit que si l'enfant venait au monde en vie, il nous le remettrait pour l'élever : il nous renouvela cette promesse une seconde fois, en se soumettant à notre déplaisir, s'il y manquait. »

« Le 9, le frère Louis prêcha, en prenant pour texte : « Tu ne tueras point ». Le roi, la reine, Manne-manne, et plusieurs insulaires, étaient présens. Ils dirent ensuite dans leur langue, que le mot anglais était bon : « Tu ne tueras point d'enfans, et tu ne sacrifieras point d'hommes ». Le grand prêtre murmura quelque chose. Nous lui demandâmes ce qu'il disait : il répondit qu'il les exhortait à abandonner leurs usages criminels ».

« Pomarre et Ideah, étant revenu à midi, ils entrèrent dans l'appartement des frères mariés, et les trouvèrent en conversation avec les *Arreoies*, ou chefs, sur le mal qu'il y avait à détruire les enfans nouveaux-nés. On s'adressa alors à Ideah, qui était elle-même enceinte d'un Toutou, et qui continuait de vivre en bonne intelligence avec Pomarre, qui avait pris une autre femme. Nous fîmes nos efforts pour la convaincre que le meurtre d'un enfant était un crime horrible, sur-tout pour une mère. Nous promîmes de recevoir immédiatement l'enfant, et de le soigner. Elle écouta tout cela d'un air sombre, et ne répondit point. Nous nous adressâmes à Pomarre, et nous le suppliâmes d'interposer son autorité pour faire cesser de tels actes. Il le promit. Il nous dit que le capitaine Cook lui avait

déjà dit que cela était mal, mais qu'il n'avait pas demeuré assez long-tems parmi eux pour leur faire abandonner cette pratique. Nous insistâmes alors avec plus de force. Nous lui dîmes que nous étions venus exprès à Otaïti pour faire cesser cet usage barbare, et nous l'avertîmes que s'il n'avait pas égard à nos instructions, nous quitterions l'île pour aller nous établir ailleurs. Il parut effrayé de cette idée, et promit d'employer toute son autorité selon nos vues. Manne-manne étant survenu, nous lui dîmes que s'il continuait à offrir des sacrifices humains, nous deviendrions ses ennemis. Il nous promit d'y renoncer, et nous lui observâmes que Dieu connaissait son cœur et jugeait s'il était de bonne foi ou non dans sa promesse ».

» Nous revînmes à Ideah. Nous la suppliâmes de permettre que nos femmes eussent soin de son enfant. Nous lui représentâmes que son exemple serait du plus heureux effet sur le reste de la nation. Comme nous connaissions son goût pour les vêtemens européens, nous lui promîmes trois chemises, et d'autres vêtemens, lorsque le vaisseau reviendrait à l'île. Nous l'assurâmes encore que nous rendrions compte de sa conduite à la reine Charlotte et aux princesses d'Angleterre; qu'elle s'assurerait ainsi leur amitié, et en recevrait

certainement des présens considérables. Elle répondit à tout cela que l'enfant qu'elle portait n'était pas noble, et que s'il avait été de Pomarre, il aurait vécu. Après avoir dit ces mots, elle s'éloigna avec son Toutou, qui avait entendu ce dialogue avec une indifférence profonde. . .

. . . .

« Le 12, Ideah reparut en public, après une absence de deux jours. Manne-manne nous apprit qu'elle avait accouché, et qu'elle avait tué son enfant. Nous résolûmes de ne plus accepter d'elle aucun présent, et de lui marquer notre désapprobation toutes les fois qu'elle viendrait nous voir. . . . . (1).

A Tongataboo, les femmes d'un certain rang ont de grands privilèges, et sont traitées avec un respect qui distingue le peuple de cette île des autres sauvages, chez lesquels les femmes sont très-subordonnées, comme on le voit dans presque toutes les îles de la mer du Sud.

Aux îles Marquises, on trouve une semblable exception (2).

Aux îles des Amis, Cook remarque qu'on reconnaît moins les femmes à leurs traits qu'à la forme générale de leur corps, qui est beaucoup

(1) Relation des Missionn., *Biblioth.* t. XVI, p. 362.

(2) *Voy.* Raynal, tom. II, p. 94.

plus délicat que celui des hommes. Quelques femmes, ajoute ce célèbre voyageur, ont une physionomie qui indique leur sexe, et dont les traits méritent les éloges que l'on prodigue à la beauté. La petitesse et la délicatesse des doigts égalent ce que les modèles d'Europe peuvent offrir de plus parfait dans ce genre.

Les îles Poggy ou Nassau, placées non loin de Sumatra, et récemment observées par John Crisp, sont habitées par des hommes qui ont tous les caractères des Insulaires de la mer du Sud. Cependant les mœurs y diffèrent un peu. Les femmes y sont moins familières, et elles ne consentirent à monter sur le bâtiment européen, que lorsqu'elles y furent encouragées par les hommes. Nous remarquâmes, dit le voyageur auquel nous empruntons ces détails, nous remarquâmes parmi ces femmes quelques figures très-agréables et des yeux pleins d'expression.

Le vêtement consiste dans un morceau d'étoffe faite d'écorce d'arbre. On l'attache autour des reins, et de manière à former une très-large bande ou ceinture. Lorsque les femmes vont en canots, elles ont un vêtement particulier pour se garantir du soleil. Ce préservatif est formé de feuilles assez bien disposées.

Les femmes sont *tatouées*, principalement sur

l'épaule. Elles ne connaissent pas l'usage de l'huile de cocos.

« Quand il s'agit de mariage, les parens conviennent de tout; après quoi l'époux va chercher sa fiancée. On tue un porc, et on fait une fête. La polygamie n'est pas connue dans ces îles ».

« Dans les cas d'adultère, le mari peut saisir les biens de celui qui l'a offensé ; et quelquefois il punit sa femme en lui coupant les cheveux. Lorsque c'est le mari qui se rend coupable d'adultère, sa femme a le droit de le quitter et de retourner chez ses parens ; mais elle ne peut pas se remarier. Le plus souvent, dans ces cas-là, les parties se réconcilient : au reste, les exemples d'adultère sont rares. Les liaisons entre les jeunes gens non mariés ne sont point regardées comme un crime. Les jeunes filles, loin d'en souffrir dans leur réputation, ne sont que plus recherchées en mariage lorsqu'elles ont prouvé leur fécondité. Les enfans qu'elles ont eus avant le mariage restent dans la maison de l'épouse ».

Ce qui tient à l'habillement et à la cosmétique, dans les îles de la mer du Sud, n'est pas constant et uniforme : mais quelles que soient les modes adoptées par les diverses tribus, elles sont à-peu-près les mêmes pour les deux sexes. Ainsi, dans

les îles occidentales de la mer Pacifique, où le ciel est si doux, les femmes, comme les hommes, n'ont souvent pour tout vêtement qu'une ceinture assez étroite. Les cheveux sont arrangés et disposés de diverses manières. A Tanna, on en fait un grand nombre de cordelettes, que l'on enveloppe avec de l'écorce de liseron, ce qui donne à la tête un aspect très-grotesque. Chez les mêmes Insulaires, les femmes ont les oreilles percées et ornées de morceaux d'écailles de tortue. Ceux de la nouvelle Caledonie et de l'île de Pâques élargissent le trou au point de lui donner plusieurs pouces de diamètre. L'oreille est chargée quelquefois de dix-huit pendans, et descend jusqu'à l'épaule. Les Insulaires de l'île des Amis ont l'oreille percée de deux trous, dans lesquels ils placent horizontalement un morceau de bambou, ou un cylindre d'écaille de tortue.

A Otaïti, la cosmétique est moins grossière; et le vêtement a plus d'élégance. Une grande partie du corps est couverte avec des nattes très-fines ou avec l'étoffe du murier. Le costume des danseuses a une forme particulière : il paraît d'ailleurs que dans plusieurs circonstances les belles Otaïtiennes paraissent dans leurs *natches*, ou fêtes, sans aucune espèce de vêtement. C'est du moins ce que donne à entendre Vancouver,

lorsqu'en parlant des changemens opérés dans cette île, il dit : que par égard pour les Européens, les danseuses ne se découvrirent que jusqu'à la ceinture.

Les femmes des îles de la Société sont les plus propres et les plus recherchées dans leur parure. Elles se baignent très-souvent, et parurent enchantées d'obtenir des peignes des Européens.

Dans le plus grand nombre des îles de la mer du Sud, les femmes font usage de l'huile de cocos, et doivent à ce cosmétique d'avoir la peau d'une douceur et d'un poli admirables.

Aux îles des Amis, les ornemens les plus communs sont des colliers de fruit ou de diverses fleurs odoriférantes. On fait aussi des bijoux avec des coquilles, des os, de la nacre, et on en décore la poitrine, les jambes et les bras (1). Les femmes se fardent avec une poudre jaune.

L'habitude de se peindre différentes parties du corps, et d'y tracer en caractères ineffaçables des lignes et des figures diverses, est aussi un usage très-généralement répandu chez les peuplades dont se compose l'immense tribu des Malais. Les couleurs sont différentes : mais les plus ordinairement employées, sont le noir et le

(1) Cook, 3e. Voyage, *in-4°.*, t. II, p. 64.

bleu foncé ; tandis qu'en Europe, dit Bougainville, les femmes se peignent en rouge les joues, celles de Taïti se peignent d'un bleu foncé les reins et les fesses. C'est une parure, et même une distinction. L'opération nécessaire pour produire ces effets que recherche une coquetterie grossière, se nomme tatouage. Nous l'avons déjà indiquée. Elle se pratique avec un instrument à dents, que l'on appelle *Eoòwéetatattaoù*. Cet instrument est d'os ; on le plonge d'abord dans une eau noirâtre ou dans le suc d'une plante particulière, et on introduit ensuite ses dents dans la peau, en frappant à petits coups avec une espèce de marteau de bois le *tatàè*. Les lignes tracées sur les fesses sont nommées *avarée*. Si elles forment une masse noire, on les désigne sous le nom de *toùmarro*. Les piqûres également imprimées sur les fesses, mais formant des signes honorables de puberté, ont aussi un nom particulier ; ce sont les *totohoowa*. Les prêtres font seuls toutes ces opérations relatives au tatouage, et en échange on leur donne des volailles, du poisson, de l'étoffe ; et depuis l'arrivée des Européens, des cloux et des grains de verre.

Dans le vaste continent de l'Amérique, les naturels sont tout au plus aussi avancés en civilisation que les Insulaires de la mer du Sud. Cependant,

leurs mœurs et leurs habitudes sont bien différentes. Leurs femmes sont très-malheureuses. Livrées à des travaux qui flétrissent ou même arrêtent dans leur développement les charmes de leur sexe, elles sont dans ces contrées, dit Thomas, ce que les Ilottes étaient chez les Spartiates, un peuple vaincu, obligé de travailler pour les vainqueurs.

Dans toutes les parties septentrionales, surtout, l'habitude de la chasse donne aux mœurs une âpreté et une barbarie qui rend la condition de la femme très-malheureuse. Envain ont-elles reçu de la nature une taille avantageuse, de beaux yeux, des traits agréables : tous ces avantages n'ont de prix et ne se maintiennent que pendant leur indépendance. Le joug de l'hymen et la tyrannie conjugale enlèvent, flétrissent tous ces agrémens : et, en effet, la beauté pourrait-elle se développer dans une semblable situation; et lorsque les Américaines se livrent par nécessité à des travaux que la nature ne leur avait pas destinés, comment leurs formes pourraient-elles se conserver et ne pas se flétrir, dans des emplois aussi contraires à leur mode d'organisation ? Telle est la situation des femmes dans une grande partie de ces vastes solitudes de l'Amérique, où quelques peuplades se trouvent placées à de grandes distances les unes des autres, et ne se rapprochent souvent

que pour se combattre et se dévorer. Chez les Iroquois, cette oppression de la faiblesse par la force est poussée à un tel point, que les femmes vont quelquefois chercher à cinquante lieues le gibier que leurs maris ont tué, et que les plus faibles expirent sous le fardeau qu'elles veulent apporter. Les jeunes filles sont beaucoup moins laides et plus heureuses. A mesure qu'elles vieillissent, leur position, dont le malheur date en quelque sorte du moment de l'hymen, devient de jour en jour plus insupportable. Dans un âge plus avancé, elles sont accablées d'infortunes, de mépris et de persécutions Doit-on alors être étonné si, dans leur langue pittoresque, les sauvages, pour témoigner combien ils estiment peu les tribus qui se sont soumises, disent qu'elles doivent désormais occuper parmi les nations une place aussi peu distinguée que celles qu'ils accordent eux-mêmes aux vieilles femmes.

Sur les rives de l'Orénoque, l'oppression du séxe le plus faible par la tyrannie du plus fort, est portée à un tel point, que les mères font périr leurs filles en naissant, dans l'intention de les soustraire aux maux cruels qui leur sont réservés. Raynal suppose que la réponse suivante fut adressée au jésuite Gumila par une de ces

mères, à laquelle il reprochait un de ces infanticides dont le motif avait sa source dans les inquiétudes de l'amour maternel :

« Plût à Dieu, Père, lui dit-elle, plût à Dieu
» qu'au moment où ma mère me mit au monde,
» elle eût eu assez d'amour et de compassion
» pour épargner à son enfant tout ce que j'ai
» enduré et tout ce que j'endurerai jusqu'à la
» fin de mes jours ! Si ma mère m'eût étouffée
» en naissant, je serais morte ; mais je n'aurais
» pas senti la mort, et j'aurais échappé à la plus
» malheureuse des conditions. Combien j'ai souf-
» fert ! et qui sait ce qui me reste à souffrir jus-
» qu'à ce que je meure ? Représente-toi bien,
» Père, les peines qui sont réservées à une In-
» dienne parmi ces Indiens. Ils nous accompa-
» gnent dans les champs avec leur arc et leurs
» flèches. Nous y allons, nous, chargées d'un
» enfant qui pend à nos mamelles, et d'un autre
» que nous portons dans une corbeille. Ils vont
» tuer un oiseau, ou prendre un poisson. Nous
» bêchons la terre, nous ; et après avoir supporté
» toute la fatigue de la culture, nous supportons
» toute celle de la moisson. Ils reviennent le soir
» sans aucun fardeau ; nous, nous leur apportons
» des racines pour leur nourriture, et du maïs

» pour leur boisson. De retour chez eux, ils » vont s'entretenir avec leurs amis; nous, nous » allons chercher du bois et de l'eau pour pré- » parer leur souper. Ont-ils mangé, ils s'en- » dorment; nous, nous passons presque toute » la nuit à moudre le maïs et à leur faire la » chicha; et quelle est la récompense de nos » veilles? Ils boivent leur chicha, ils s'enivrent; » et quand ils sont ivres, ils nous traînent par les » cheveux, et nous foulent aux pieds. Ah! Père, » plût à Dieu que ma mère m'eût étouffée en » naissant! Tu sais toi-même si nos plaintes sont » justes. Ce que je te dis, tu le vois tous les jours. » Mais notre plus grand malheur, tu ne saurais » le connaître. Il est triste pour la pauvre In- » dienne de servir son mari comme une esclave, » aux champs accablée de sueurs, et au logis » privée de repos; mais il est affreux de le voir, » au bout de vingt ans, prendre une autre femme » plus jeune, qui n'a point de jugement. Il s'at- » tache à elle. Elle nous frappe, elle frappe nos » enfans, elle nous commande, elle nous traite » comme ses servantes; et au moindre murmure » qui nous échapperait, une branche d'arbre » levée.... Ah! Père, comment veux-tu que nous » supportions cet état? Qu'a de mieux à faire » une Indienne, que de soustraire son enfant à

» une servitude mille fois pire que la mort?
» Plût à Dieu, Père, je te le répète, que ma
» mère m'eût assez aimée pour m'enterrer lors-
» que je naquis! mon cœur n'aurait pas tant à
» souffrir, ni mes yeux à pleurer! » (1)

Dans le nord de l'Amérique, les femmes, malgré la tyrannie qui les opprime, ont un certain crédit, et influent quelquefois sur d'importantes délibérations. Elles contribuent ordinairement à ces actes de sensibilité et de miséricorde, à ces adoptions par lesquelles les prisonniers se trouvent soustraits aux supplices atroces qui les attendent, et qu'ils bravent avec tant de courage. Tant il est vrai que la pitié active, la tendre bienveillance sont les principaux élémens du caractère de la femme dans tous les climats. Mais par une suite de l'exaltation dont ce sexe est susceptible, ce sont aussi des femmes qui se distinguent, par leur cruauté, envers les malheureuses victimes de la guerre et de la vengeance. Ainsi à l'époque la plus désastreuse de notre révolution, des furies environnaient les échafauds, et voyaient avec une joie insultante et féroce l'exécution des condamnés; tandis que des femmes aussi belles que courageuses, s'abandonnant à toute leur sensibilité, se précipitaient

(1) *Voy.* Raynal, *Hist. des deux Indes.*

sur ces échafauds; et pour ne pas survivre aux objets de leurs affections, y mouraient d'une mort dont elles avaient réclamé la faveur, ou bravaient, dans d'autres circonstances, les dangers et même les outrages pour soustraire aux assassinats juridiques les victimes que l'esprit de vengeance ou de parti avait signalées.

Des courses longues et pénibles, les fatigues de la chasse, un fonds de subsistance souvent insuffisant et précaire ; enfin, la nécessité de conquérir laborieusement sa nourriture, et d'employer toutes ses facultés vitales de ce côté, forment un ensemble de circonstances qui disposent très-peu les Américains du Nord aux plaisirs de l'amour et aux habitudes que fait naître le goût de ses plaisirs. Cependant, chez les Iroquois, lorsqu'un jeune homme est arrivé à l'âge de 20 à 22 ans, il éprouve assez vivement de nouveaux besoins, de nouveaux sentimens, et alors il se marie, ou s'adresse successivement à des jeunes filles encore libres et pouvant, comme il leur convient, disposer de leurs faveurs. Ces bonnes fortunes de sauvages ont quelque chose de piquant et de singulier. Lorsque tous les feux sont couverts, le jeune amoureux se rend près de sa maîtresse, entre dans la hutte où elle repose, s'approche d'elle, et lui présente

une allumette enflammée. Si la dame Iroquoise souffle l'allumette, l'amant se couche près d'elle, sans aucune autre façon ; mais si elle laisse brûler le flambeau sans l'éteindre, et qu'elle se cache sous les peaux qui lui servent de couverture, le prétendant se retire, et va porter plus loin ses pas et son amour.

Les naturels du nord de l'Amérique peuvent avoir plusieurs femmes. Leur mariage est ordinairement une espèce de bail, et non un engagement éternel. Ils font en outre usage du divorce ; et on connaît à ce sujet le mot d'un *miamis* à un missionnaire : « Nous ne pouvions plus vivre ensemble, ma femme et moi. Mon voisin n'était pas plus heureux avec la sienne. Nous avons changé de femme, et nous sommes tous contens ».

Dans les environs de Panama, les cérémonies du mariage sont très-simples. Après la noce, les parens et les amis des nouveaux époux défrichent la portion de territoire qui leur est réservée.

Les Caraïbes sont en général polygames, et épousent sans distinction leurs filles, leurs sœurs ; on dit même leurs mères. La condition des femmes est d'ailleurs au moins aussi malheureuse que chez les autres peuplades sauvages. Les hommes parlent entr'eux un patois particulier, destiné pour toutes les affaires importantes, et que les

femmes ne peuvent apprendre. Chez les Caraïbes de la Guiane, les maris se mettent au lit quand leurs femmes accouchent. Ils reçoivent alors des visites et des soulagemens, comme si en effet ils étaient malades. Cette coutume est de rigueur : car même lorsque ces sauvages sont éloignés et occupés d'une expédition guerrière, ils reviennent aussitôt qu'ils apprennent que leur femme est accouchée, et se mettent au lit, suivant l'usage. Lebat prétend que dans ce cas, le mari de la nouvelle accouchée est réduit à une diète très-sévère pendant trente jours. Mais il paraît que cette cérémonie n'a lieu que pour le premier né : car autrement, les Caraïbes qui ont cinq à six femmes auraient plus à jeûner que des capucins. Pison, dans son *Histoire du Brésil*, parle d'une coutume à-peu-près semblable.

Les Brésiliennes s'enfuient dans les bois aux approches des douleurs de l'enfantement, y accouchent, et coupent avec une pierre tranchante le cordon ombilical, pour le faire cuire et le manger. Pendant ce tems-là le mari, après s'être mis au lit, se nourrit de choses succulantes et substantielles, pour réparer ses forces. On retrouve ces bizarres coutumes dans quelques cantons voisins des Pyrénées. Diodore de Sicile raconte la même chose des Corses; et Appolonius

de Rhode attribue aux Tibarènes, peuple voisin du Pont-Euxin, un usage à-peu-près semblable.

Les Caraïbes noirs sont des métis résultans du mélange des indigènes de l'Amérique avec des noirs.

Les femmes des Caraïbes ont souvent donné des preuves de cette sensibilité vive qui distingue la femme dans tous les climats. On se rappellera sans doute à ce sujet le trait d'une de ces Indiennes qui, ayant rencontré un Anglais fugitif et poursuivi par les naturels, le sauva, le nourrit secrètement; et après l'avoir conduit jusqu'aux bords de la mer, fut ensuite vendue par ce monstre, auquel elle avait donné toutes ses affections.

Au Pérou et au Mexique, le physique et le moral des femmes commençaient à offrir une partie des avantages qui distinguent leur sexe. Une de ces femmes, *Marina*, jeune Mexicaine, inspira la plus violente passion à Cortès. Dans les tendres embrassemens et les entretiens animés de l'amour, elle apprit le castillan, devint l'interprète et le conseil de son amant, et eut une influence notable dans tout ce que les Espagnols entreprirent contre le Mexique. Dans cette même partie de l'Amérique, le mariage était consacré par des formalités civiles et religieuses. Le prêtre unissait les époux en nouant ensemble le voile de la femme et un pan du manteau du mari.

Dans les différentes provinces de l'Empire, on observait différentes coutumes particulières.

Au Pérou, l'Inca lui-même mariait les personnes de sa famille. Il avait ses femmes, et le Soleil ses vestales, les vierges de Cusco.

Ce qui tient aux habillemens et à la cosmétique, chez les indigènes des différentes parties de l'Amérique, présente, comme chez toutes les autres peuplades sauvages, des coutumes bizarres et des usages grossiers, qui sont entretenus ou par le mauvais goût, ou par des idées de superstition. Les plus remarquables sont le tatouage et l'habitude de se peindre la peau, ou de la couvrir d'une manière dégoûtante avec de la graisse mêlée à une poudre rougeâtre. Les Caraïbes s'applatissent le front. Leurs femmes portent un brodequin, dont la compression permanente donne au mollet une dureté et un gonflement extraordinaires. D'autres peuplades se percent le nez ou les oreilles; et presque toutes ont l'habitude de l'épilation.

Dans les régions situées non loin du port des Français, les femmes mariées ont une ouverture à la lèvre inférieure, et portent à cette partie un morceau de bois taillé en ovale, dont le diamètre est presque d'un pouce. Plus une femme avance en âge, plus elle augmente les dimensions

de ce singulier bijou, qui finit par tenir la bouche habituellement entr'ouverte, et rend ainsi la prononciation des labiales impossible.

Nous avons parcouru une grande partie du globe, dans l'intention de reconnaître les principales variétés de la femme et des usages relatifs à sa condition morale et à ses rapports avec l'homme.

L'espace qui nous reste à examiner est occupé par deux races principales ; la race noire et la race blanche, que l'on appelle encore race caucasienne et race prototype.

La race noire, dont les trois divisions sont : 1°. les Nègres ; 2°. les Hottentots ; 3°. les Caffres, occupe une grande partie de l'Afrique.

La forme, les traits, les habitudes des femmes, tout ce qui tient aux relations entre les deux sexes présente chez les Nègres plusieurs particularités dignes de fixer l'attention.

Les Négresses ont tous les traits de leur race ; la peau d'autant plus noire qu'elles sont plus belles ; le front applati, les lèvres grosses, la physionomie très-mobile ; des mouvemens légers et faciles et une taille très-déliée.

Les Négresses des rives du Niger sont les plus belles. Elles ont des formes régulières, et une partie des charmes de leur sexe. Les noms de Zélia, de Calipso, de Fanni, de Zamé qu'on

leur donne dans les colonies américaines, se prononcent, dit Raynal, avec une inflexion de voix dont nos organes ne sauraient rendre la mollesse et la douceur. Les Négresses, en général, sont vives, amoureuses, brûlantes comme leur climat. Les éloquentes émotions, les transports, les ravissemens, les fureurs de l'amour et les convulsions du plaisir; tels sont, sans doute, les charmes qui, souvent, ont transformé en passion violente le goût des Européens pour ces femmes. « Ceux qui ont recherché, dit Raynal, les causes du penchant pour les Négresses, qui paraît si dépravé dans les Européens, en ont trouvé la source dans la nature du climat, qui, sous la zone Torride entraîne invinciblement à l'amour; dans la facilité de satisfaire sans contrainte et sans assiduité ce penchant insurmontable; dans un certain attrait piquant de beauté qu'on trouve bientôt dans les Négresses, lorsque l'habitude a familiarisé les yeux avec leur couleur; sur-tout dans une ardeur de tempérament qui leur donne le pouvoir d'inspirer et de sentir les plus brûlans transports. Aussi se vengent-elles, pour ainsi dire, de la dépendance humiliante de leur condition, par les passions désordonnées qu'elles excitent dans leurs maîtres; et nos courtisanes, en Europe, n'ont pas mieux que les

esclaves négresses, l'art de consumer et de renverser de grandes fortunes. Mais les Africaines l'emportent sur les Européennes, en véritable passion pour les hommes qui les achètent. C'est à la fidélité de leur amour qu'on a dû plus d'une fois le bonheur d'avoir découvert et prévenu des conspirations qui auraient fait succomber tous les oppresseurs sous le couteau de leurs esclaves (1) ».

La polygamie est en usage dans tous les pays occupés par les Nègres. Les femmes sont d'ailleurs traitées comme chez tous les peuples encore barbares. « Chargées des travaux de la campagne, elles le sont encore des soins domestiques. Seules elles doivent pourvoir à la subsistance et à tous les besoins de leur famille. Jamais elles ne paraissent devant leur mari que dans une posture humiliante. Elles le servent toujours à table, et vont vivre ensuite de ce qu'il n'a pas pu ou voulu manger. Cet état de peine et d'abjection ne s'arrête pas au peuple. C'est la condition des femmes de la ville, des femmes des gens riches, des femmes des grands, des femmes des souverains. L'opulence et le rang de leurs époux ne les font jouir d'aucune douceur, d'aucune prérogative.

---

(1) *Voy.* Raynal, *Hist. des deux Indes.*

» Tandis qu'elles épuisent au service de leurs tyrans le peu que la nature leur a donné de force, ces barbares coulent des jours inutiles dans une inaction entière. Rassemblés sous d'épais feuillages, ils fument, ils boivent, ils chantent ou ils dansent. Ces amusemens de la veille sont ceux du lendemain. Des contestations ne troublent jamais ces plaisirs. Il y règne une bienséance qu'on ne devrait pas raisonnablement attendre d'un peuple si peu éclairé ». RAYNAL.

A la côte d'Angole, les filles des chefs jouissent d'un privilége qui venge un peu leur sexe de la tyrannie dont il est la victime. Elles ont le droit de choisir pour époux l'homme qui leur convient. Ce malheureux est plutôt leur esclave que leur mari ; elles peuvent le répudier, et même lui faire trancher la tête s'il est infidèle.

A Malimba, c'est la femme qui enoblit le mari. « Quand le roi meurt, et qu'il ne laisse qu'une fille, elle est maîtresse absolue du royaume, pourvu néanmoins qu'elle ait atteint l'âge nubile. Elle commence par se mettre en marche pour faire le tour de son royaume : dans tous les bourgs et villages où elle passe, les hommes sont obligés, à son arrivée, de se mettre en haie pour la recevoir, et celui d'entre eux qui lui plaît le plus va passer la nuit avec elle. Au retour

de son voyage, elle fait venir celui dont elle a été le plus satisfaite, et elle l'épouse; après quoi elle cesse d'avoir aucun pouvoir sur son peuple, toute l'autorité étant dès-lors dévolue à son mari. J'ai tiré ces faits d'une relation qui m'a été communiquée par M. de la Brosse, qui a écrit les principales choses qu'il a remarquées dans un voyage qu'il fit à la côte d'Angole en 1738 ». (1)

Chez presque tous les Nègres, les femmes, à certaines époques, sont obligées de se séquestrer de la société, et de vivre entièrement isolées jusqu'à l'instant où l'état d'impureté, dans lequel on les suppose pendant tout ce tems, soit passé.

Lors de la première de ces époques, cette humiliante séparation se prolonge beaucoup au-delà de la durée du phénomène qui la détermine. Ce tems est employé à des formalités et à des cérémonies superstitieuses. A Ardée et Rio Réal, on remarque une coutume bien plus bizarre. On introduit dans la vulve des jeunes filles qui doivent bientôt être nubiles, un petit cylindre de bois environné de fourmis. Cet emmenagogue (2) singulier est maintenu en position et

(1) Buffon, t. XX, éd. de Sonnini, p. 270.

(2) Moyen qui provoque le flux menstruel.

renouvelé de tems en tems, afin qu'il produise plus d'effet (1). Chez les peuplades de la rivière de Benin, on pratique sur ces petites filles une espèce de circoncision, qui paraît consister dans la section des nymphes, beaucoup plus allongées que chez les autres femmes.

La plupart des mariages ne sont guère que des marchés par lesquels l'homme devient plutôt le propriétaire que le mari de sa femme. Celle-ci prend seule un engagement ; et alors elle jouit de quelques droits que n'ont pas les esclaves et les concubines. Les Nègres qui n'ont pas un très-grand nombre de femmes, mettent quelque équité dans la distribution des faveurs de l'hymen.

Dans le royaume de Juda, le prince entretient un très-grand nombre de maîtresses qui payent de leur vie et de celle de leur complice, la plus légère infidélité.

Au Congo, douze jeunes filles se disputent à qui se précipitera la première dans le tombeau du roi, où elles doivent être ensevelies avec son cadavre.

Les Négresses, comme les femmes de tous les peuples qui sont encore dans un état presque sauvage, ont une manière de se parer et des habitudes qui sont loin de concourir à les rendre

(1) Voy. *cérémonies*, *mœurs et cout. relig.* de Picard, t. VII, p. 229.

aimables. Celles que l'on appelle femmes du Serpent, parce qu'en effet elles sont consacrées à une idole que les Nègres adorent sous la forme d'un Serpent, ont le corps peint et couvert de stigmates et de cicatrices qui représentent des fleurs et diverses figures en relief. Ces femmes sont paresseuses, acariâtres, et jouissent de quelques priviléges, dont l'exercice rend très-malheureux celui qui fait la folie de les épouser.

Les autres Négresses sont en général vives, douces, amoureuses et même libertines. Leurs maris ne s'opposent point à leurs penchans pour les étrangers ; mais ils sont très-jaloux des hommes de leur couleur, et se battent souvent à ce sujet à coups de sabre ou de couteau.

Il n'y a peut-être aucune partie de la terre où la puberté et l'essai des plaisirs de l'amour soient plus précoces que chez les Nègres. Les enfans des deux sexes vivent librement ensemble, obéissent à la première impulsion de leurs sens ; et rien n'est plus rare, par exemple, que de trouver en Guinée quelque fille qui puisse se souvenir du tems où elle a été vierge. Les Négresses, d'ailleurs, sont très-fécondes, et accouchent avec beaucoup de facilité. Elles sont bonnes nourrices. Leurs Négrillons sont portés sur leurs dos pendant qu'elles travaillent.

On trouve, sur ce qui concerne les femmes, plusieurs usages très-singuliers chez diverses peuplades Nègres.

Près de Cabo-de-Monte, les femmes sont prises à l'essai. On se marie ensuite si on se convient. Dans un petit canton de la Côte d'Or, les nouveaux époux couchent pendant plusieurs nuits avec un tiers, auquel nos voyageurs d'Europe ont donné le nom de *para-nymphe*, parce qu'en effet ses fonctions sont d'empêcher que le mariage ne se consomme aussitôt.

Au Congo, les femmes se rasent la tête aux approches de la puberté. Dans plusieurs contrées, on installe des courtisanes avec un grand appareil, et chaque petit district en entretient trois. Les femmes que l'on destine à ces fonctions sont d'abord exposées sur une nate, en présence d'une multitude curieuse qui assiste à la cérémonie. Une vieille prend alors une poule, lui coupe la gorge, et en fait tomber le sang sur la tête et sur les épaules de la jeune fille. Celle-ci prête le serment de vendre ses faveurs au meilleur marché possible, et commence aussitôt son nouvel emploi avec quelqu'un de l'assemblée. Elle se lave ensuite avec une de ses compagnes. Après l'ablution, elle revient sur sa nate, où on lui blanchit avec de la craie les bras, les épaules et le sein.

On termine la cérémonie, en chargeant la nouvelle prêtresse de Vénus sur le dos de deux jeunes Nègres, qui la promènent en triomphe par tout le village. Les prêtres nègres, que l'on nomme *Negosci*, doivent toujours avoir onze femmes, qui portent le nom d'autant de Mokisses (c'est ainsi que les peuples de Lovango appellent leurs idoles). (1)

En pénétrant dans l'intérieur de l'Afrique, dans les parties voisines du Cap, et vers les contrées qui se rapprochent davantage de l'équateur, on trouve les différentes variétés d'Hottentots et les Caffres.

Les femmes des Hottentots sont en général beaucoup plus petites et beaucoup plus faibles que les hommes : elles ont, comme eux, la peau noirâtre, et habituellement couverte d'un enduit graisseux, et dont la seule odeur suffirait pour inspirer le dégoût. Elles ont ordinairement les mamelles assez longues et assez molles, pour que leur nourrisson puisse téter pardessus leurs épaules, où il se cramponne pendant tout le tems que la mère est occupée à différens travaux. Le mamelon de ces *gorges* flexibles est très-gros; il n'est point sujet aux inflammations vives, aux maladies

(1) *Cérémon., mœurs et coutum. relig.*, t. VII.

cruelles dont il est souvent affecté chez les Européennes qui deviennent mères au Cap, et qui veulent y nourrir elles-mêmes leurs enfans.

Les Hottentotes prennent de bonne heure un embonpoint très-considérable, et perdent ainsi toute apparence de grace féminine et de beauté. Quand elles sont jeunes, et que la graisse noircie et empestée qui les couvre est enlevée, elles offrent au moins, sous le rapport des formes, des modèles qui rappellent ce que l'Europe a de plus parfait dans ce genre. Tel était cette jeune Gonaquoise, la jolie *Narina*, dont peut-être, à la vérité, un célèbre voyageur moderne, M. le Vaillant, a un peu flatté le portrait : formes, expression, habitudes morales étaient réunies pour offrir dans cette aimable sauvage une grande partie de ces attributs sur lesquels se fonde le pouvoir de la femme, même chez les peuples le plus policés. « Je lui trouvai la figure charmante, dit le voyageur que nous venons de citer. Elle avait les plus fraîches et les plus belles dents du monde. Sa taille élégante et svelte, et les formes amoureuses de son corps auraient servi le pinceau de l'Albane. C'était la plus jeune des Graces sous la figure d'une Hottentote. . . . .

. . . .

Ma jeune sauvage se fut bientôt accoutumée à

moi ; je venais de lui donner une ceinture, des bracelets, un collier de petits grains blancs qui la paraient à ravir ; je détachai de mon cou un mouchoir rouge dont elle s'enveloppa la tête : dans cet accoutrement, elle était, ce qu'en langage précieux, on dirait délicieuse. . . . . »

» Elle était sans cesse occupée de ses atours nouveaux pour elle ; elle touchait ses bras, ses pieds, son collier, sa ceinture, passait vingt fois la main sur sa tête pour y toucher et reconnaître son mouchoir, qui lui plaisait beaucoup ; j'ouvris mon nécessaire, et j'en tirai le miroir, que je mis devant elle ; elle s'y regarda très-attentivement et même avec complaisance ; elle montrait assez par ses gestes et ses attitudes variées combien elle était satisfaite, je ne dis pas de sa figure, mais de ses ajustemens, qui lui faisaient une impression toujours plus vive. Lors de sa toilette du matin et du départ de la Horde pour me venir voir, elle s'était frotté les joues avec de la graisse et de la suie ; je les lui fis laver et bien essuyer, mais je ne pus lui persuader que les secours de son art nuisaient à la nature qui l'avait créée très-jolie. Quelqu'adresse que je misse dans mes raisonnemens, quelque fût l'effet de sa complaisance à rendre à ses joues fraîches ce tendre velouté de la jeunesse si fugitif

et si léger, elle tenait à son vilain noir graisseux avec autant d'entêtement qu'en nos climats on tient au rouge et à toutes ces pâtes non moins dégoûtantes, si elles ne sont pas plus funestes ».

Chez les Hottentots, si on s'en rapportait à Kolbe, à Courlai, au jésuite Tachar et à d'autres voyageurs aussi mal informés, la plupart des femmes seraient distinguées par un accident bien singulier, par une espèce d'excroissance charnue très-prolongée, et s'étendant de la région du pubis jusqu'au milieu des cuisses, en forme de tablier. Cette prétendue monstruosité a été le sujet de plusieurs discussions, soit pour la nier, soit pour l'expliquer. Bruce doute du fait. Querhoënt, dans le journal de son voyage communiqué à Buffon, refuse également de l'admettre, et accorde seulement que les nymphes, chez ces femmes Africaines, sont très-développées, et que souvent elles font saillie au dehors. Cook, d'après les observations d'un médecin du Cap, ne reconnaît d'autre prolongement que celui de ses petites lèvres ainsi développées avec excès. Enfin, Sparman ne paraît pas admettre comme constant cette particularité des femmes Hottentotes, et pense que l'un des petits tabliers qui figurent dans l'ajustement de ces femmes en aura imposé à des observateurs superficiels, qui

l'auront pris pour une partie du fonds dont il n'était que la draperie. Le Vaillant a seul éclairci ce point intéressant d'histoire naturelle de la femme. Il rapporte que l'un de ses chasseurs, Jan, découvrit par hasard une femme dont la conformation présentait quelque chose d'analogue à la monstruosité dont parlent les voyageurs. « En conséquence, ajoute-t-il, dès le lendemain je me rendis à la Horde voisine avec mon Hottentot, qui reconnut sur-le-champ la femme dont la conformation l'avait si merveilleusement étonné; il me la fit remarquer; elle était mariée, mère de plusieurs enfans, et déjà dans la force de l'âge; je saisis adroitement différens prétextes de lui faire des cadeaux, afin de la prévenir en ma faveur et de me l'attacher; en un mot, afin de la séduire : je n'avais point affaire ici à ces Hottentotes impudentes et débordées des Colonies, toujours trop disposées à satisfaire, à prévenir même les blancs et leurs honteuses fantaisies; je devais m'attendre à rencontrer ici bien des difficultés; je savais que les femmes sauvages refusent presque toujours à la curiosité ce qu'elles accordent à l'amour, distinction délicate qu'on ne s'attend pas à trouver dans un désert lorsqu'on y porte ses préjugés et la prévention de l'orgueil ».

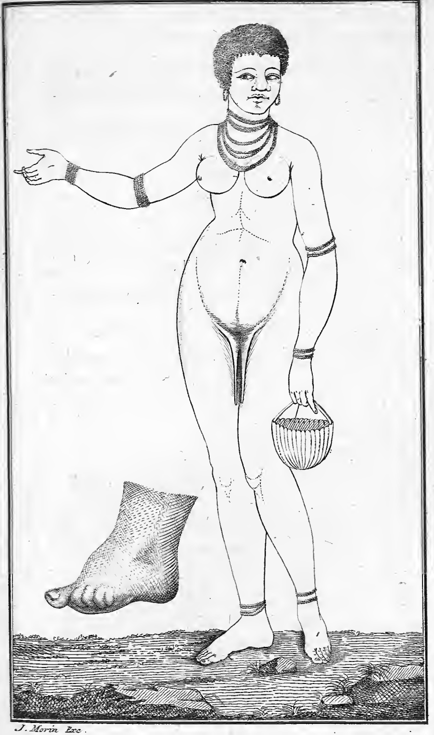
. . . .

» Je dois le dire et le publier sans cesse ; l'offre de tout ce que je pouvois donner, toutes mes ruses, toutes mes suppliques allaient échouer, sans le secours de mes gens et l'empressement vingt fois réitéré de persuader à cette femme que j'étais un curieux d'une race fort étrangère à la sienne et fort éloignée ; que d'autres Hottentotes, des Gonaquoises, des Caffrines avaient consenti de bonne grace à ce que je lui demandais ; enfin, que je ne la tiendrais qu'un moment dans cette attitude humiliante ; quelques hommes même de sa Horde vinrent à l'appui de ces discours, et insistèrent en ma faveur. Alors, confuse, embarrassée, tremblante, et se couvrant le visage de ses deux mains, elle laissa détacher son petit tablier, et me permit de la contempler tranquillement ».

« Pour détruire l'opinion générale que la nature, exclusivement à toutes les autres femmes, avait gratifié les Hottentotes d'un tablier naturel qui servait à cacher le signe de leur sexe, un auteur moderne a avancé que cette singularité n'était autre chose qu'un prolongement considérable des nymphes ; ce qui avait mal-à-propos répandu cette croyance : il a présenté ce tablier presque comme une infirmité occasionnée, soit par la vieillesse et la chaleur du climat, la vie inactive et l'usage des graisses, etc. Je ne finirais pas, si

je voulais entasser toutes les objections qui naissent d'elles-mêmes pour renverser ces assertions; il en est une seule qui vient s'offrir d'abord à l'esprit, et que le lecteur se sera faite ausssi bien que moi; pourquoi la chaleur du climat, la vie inactive, et l'usage des graisses agissant à-peu-près au même degré d'habitude et de force sur toutes les contrées de cette portion de l'Afrique, quelques Hordes particulières se verraient-elles sujettes à cette infirmité? pourquoi ne serait-elle pas départie à toutes les Hottentotes? On sait trop, au Cap et dans les colonies, qu'il ne leur arrive rien de semblable, quelle que soit leur conduite, à quelle que manière de vivre qu'elles se livrent, à quels que dangers qu'elles s'exposent: ne cherchons point à tordre nos imaginations sur cette bizarrerie qui, pour être rare, n'a rien d'extraordinaire; et n'allons pas expliquer comme un phénomène, l'ouvrage du caprice et de la mode ».

» Cet accident, ajoute le Vaillant, est une affaire de goût, je ne dirai pas dépravé, mais extravagant si l'on veut, absurde, et tel, que sa seule vue suffirait au plus monstrueux libertin pour chasser de son esprit toute idée d'une atteinte profane; et, trompant d'une façon nouvelle et trop claire le raffinement de ses besoins, ferait



J. Morin Exc.

Hottentote, observée par Levaillant, et pied d'une Chinoise.

succéder le rire le plus inextinguible aux transports de la passion la plus effrénée ».

» Je voulais être modeste : il faut être vrai ; je ne consens point à détacher de mon livre ces traits curieux de mon voyage ; et, puisque ma Hottentote a bien voulu faire le sacrifice de sa pudeur au progrès de mes études, une plus longue retenue de ma part, à la fin passerait pour une discrétion puérile ; le scrupule sied mal où la nature n'a point placé la honte ».

« Le tablier naturel n'est en effet qu'une prolongation, non pas des nymphes, mais des grandes lèvres des parties de la femme ; elles peuvent arriver jusqu'à neuf pouces plus ou moins, suivant l'âge de la personne, ou les soins assidus qu'elle donne à cette décoration singulière ; j'ai vu une jeune fille de quinze ans qui avait déjà ses lèvres de quatre pouces de longueur. Jusques-là ce sont les frottemens et les tiraillemens qui commencent à distendre ; des poids suspendus achèvent le reste. J'ai dit que c'est un goût particulier, un caprice assez rare de la mode, un raffinement de coquetterie : dans la Horde où je me trouvais, il n'y avait que quatre femmes et la jeune fille dont je viens de parler qui fussent dans cet état ridicule. Quiconque a lu *Dionis*, reconnaîtra sans

peine combien cette opération peut être facile; pour moi je n'y vois rien de bien merveilleux, si ce n'est la bizarrerie de l'invention. Peut-être qu'autrefois on rencontrait jusques dans les lieux qu'occupent aujourd'hui les Colonies, des Hordes entières de sauvages distinguées par cette particularité; et c'est probablement ce qui aura donné naissance aux erreurs qu'on a débitées sur ce chapitre; mais la dispersion éteint bientôt les anciens usages parmi les hommes. Celui-ci n'est pratiqué que, de loin en loin, par quelques individus attachés par tradition aux mœurs antiques, et qui se font un mérite scrupuleux de les suivre encore ».

Les femmes des Hottentots, comme celles des Nègres, demeurent dans l'isolement pendant toute la durée de la menstruation, mais sous des peines moins sévères. Elles se marient de bonne heure, et sans prendre d'engagemens pour la vie. Toute la cérémonie et les formalités nuptiales se bornent au consentement des parens, qui s'accorde facilement, et à un festin joyeux qui dure quelquefois pendant plusieurs semaines, sur-tout lors d'un premier mariage. Quelques voyageurs avaient prétendu que pour accomplir les rites matrimoniaux chez les Hottentots, des maîtres de cérémonies, ou des jongleurs, aspergeaient

immédiatement de leur urine le mari et la mariée. Le Vaillant traite ce récit de conte insensé et ridicule.

Les filles n'ont ordinairement de commerce avec les hommes qu'à l'époque d'une entière puberté. Les Hottentots prennent autant de femmes qu'ils en veulent ; mais leurs besoins amoureux étant très-bornés, ils sont presque tous *monogames*. Dans un cas d'infidélité, le mari pourrait tuer sa femme sans courir aucun risque. L'union entre des femmes Hottentotes et des blancs produit des enfans qui surpassent en force et en beauté les deux races, au croisement desquelles ils doivent leur origine. Les femmes de cette nouvelle variété sont mieux faites, plus animées et plus jolies.

Lorsqu'une Hottentote touche au moment d'accoucher, c'est une vieille femme de la Horde qui vient la délivrer. L'accouchement est toujours heureux : et chez ces sauvages, comme le remarque le Vaillant, on ne connaît point l'opération césarienne, ni la symphise. On n'agite jamais la question de savoir s'il faut sauver l'enfant aux dépens des jours de la mère ; et si par un exemple extrêmement rare, on ne pouvait accorder la vie qu'à l'un des deux, certes d'horribles distinctions n'ordonneraient pas l'assassinat

d'une mère, et l'enfant ne serait pas épargné.

Les Hottentotes sont d'excellentes mères; et aussitôt que l'enfant est né, il ne quitte point celle qui l'a porté dans son sein; mais fixé sur son dos, il est constamment avec elle, soit qu'elle travaille ou qu'elle s'abandonne au plaisir de la danse, que ces sauvages paraissent beaucoup chérir. Rien n'égale véritablement la force et la constance de cet amour maternel des bonnes Africaines du Cap et de ses environs. Les Colons Hollandais ne rougissent point de tirer parti de ce sentiment de la manière la plus affreuse. Lorsqu'ils vont à la chasse des Hottentots Boshis, ils enlèvent ordinairement les enfans, persuadés que la mère ne tardera point à les suivre et à leur sacrifier sa liberté (1).

L'art de se vêtir et de se parer, chez les Hottentots, pourrait être regardé comme celui de se donner les apparences les plus hideuses et les plus repoussantes. La partie principale de l'habillement des hommes est un manteau, ou *Kros*, comme ils le nomment, fait avec une peau de quelques-uns des animaux qu'ils nourrissent. L'attribut le plus saillant de la virilité est reçu et caché dans une espèce de sac ou d'étui

(1) *Voy.* Sparmann, *Voyage en Afrique.*

d'une manière à-peu-près semblable à ce qui se pratique dans les ateliers des peintres, par les Apollon à un écu par séance, lorsqu'ils posent devant les femmes et les jeunes filles. Les femmes sont un peu mieux habillées. Les Gonaquoises, sur-tout, mettent dans leur parure une certaine recherche et une sorte de coquetterie. Elles ont un *Kros*, comme les hommes; mais la partie la plus importante de leur habillement consiste dans leurs petits tabliers de peau. Celui de la pudeur, qu'elles nomment *Neuyp-Kros*, est le plus large : il est brodé, bariolé de diverses couleurs, et très-chargé de grains de Rassades. Les bras, les jambes sont ornés de bracelets et d'anneaux. Chez les deux sexes, tout le corps est couvert d'une couche épaisse de graisse noircie ou rougie.

Suivant Barow, les femmes des Caffres sont plus taillées en force que celle des Hottentots. Ce voyageur les trouve moins agréables, quoique cependant il leur accorde une physionomie riante et un profil européen.

Ces femmes ont l'habitude du tatouage.

Nous avons successivement parcouru une grande partie de la terre, et dans presque tous les lieux nous avons trouvé les femmes opprimées, malheureuses, et privées des avantages

dont elles jouissent dans les climats tempérés, et chez les peuples dont la civilisation a fait de grands progrès. Avant d'arriver, enfin, dans les heureuses contrées où d'autres mœurs sont établies, où la femme cessant d'être l'esclave de l'homme, devient sa compagne, et détruit la tyrannie de la force par la puissance des graces et de la beauté, arrêtons-nous un instant sur cet empire des Turcs et sur ces régions de l'Orient où la polygamie outrage la beauté, et la condamne aux chagrins et aux longs ennuis d'une sévère réclusion.

Ces contrées comprennent la Perse, la Turquie, l'Egypte et la Barbarie. Elles peuvent être regardées, suivant la remarque de Buffon, comme la patrie d'une même nation qui, dans le tems de Mahomet et de ses successeurs, a envahi des terreins immenses, et s'est mêlée avec les indigènes, qu'on ne retrouve plus que dans quelques cantons isolés, et soustraits par des circonstances particulières à l'action des causes qui ont effacé leur type dans ces régions.

Le moral et le physique de l'homme présentent de nombreuses différences chez tous ces peuples, que l'on désigne ordinairement sous le nom d'Orientaux, quoiqu'ils occupent aussi vers les parties les plus méridionales un espace très-étendu.

En Perse, on trouve des femmes de toutes les contrées et de toutes les couleurs. Celles des naturels, les véritables Persanes, ont le sang assez beau, depuis le mélange de leur nation avec les Peuples du Caucase. Ces femmes sont très-superstitieuses. Dans un cas de stérilité, par exemple, elles s'imaginent que pour devenir fécondes, il faut passer sous les corps morts des criminels qui sont suspendus aux fourches patibulaires, et croient que le cadavre d'un homme peut influer, même de loin, et rendre une femme capable de faire des enfans. Lorsque ce remède ne leur réussit pas, elles vont traverser plusieurs fois l'eau qui sort du bain des hommes; et si cette recette n'a pas plus de succès que les précédentes, elles se déterminent à avaler la partie du prépuce qu'on retranche dans la circoncision. C'est le souverain remède contre la stérilité.

Les femmes, en Perse, ont un habillement qui diffère très-peu de celui des hommes. Elles sont très-occupées du soin de s'embellir par différens cosmétiques, et doivent en partie l'éclat de leurs yeux à l'art avec lequel elles se teignent les cils et les sourcils, au moyen d'une poudre noire, nommée *surma*.

Les sérails sont réservés pour les premiers de la nation; et celui du roi est principalement

composé des beautés que les grands de sa cour viennent lui offrir, lors de son avènement à l'empire.

En Perse, on peut se marier pour la vie ou pour un tems déterminé. Les voyageurs et les passagers peuvent même louer des femmes pendant tout le tems de leur séjour. Ils s'adressent au Cadi qui, au moyen d'un paiement convenu, leur accorde un nombre plus ou moins considérable de jeunes filles, dont il garantit la sagesse et la santé.

Les courtisanes sont en très-grand nombre à Ispahan. On leur donne le nom du prix attaché à leurs faveurs. Ainsi, suivant ce prix, on les appelle 1 toman, 2 toman, 3 ou 4 toman.

Parmi les lois civiles et criminelles de Zoroastre, plusieurs sont relatives à la condition des femmes et aux rapports entre les deux sexes.

Ce Législateur recommande sans cesse le mariage aux Perses ; il fait un crime aux pères, aux frères et aux tuteurs de refuser un époux à la fille nubile qui le demande. Elle-même devient coupable, si elle arrive à dix-huit ans sans être mariée. Si elle meurt vierge, l'enfer sera son partage jusqu'au moment de la résurrection générale des êtres. Zoroastre ne défendait pas le mariage entre parens ; il autorise la répudiation,

et en fixe plusieurs motifs, la débauche publique de la femme, le refus quatre fois de suite du devoir conjugal, la liberté qu'elle aurait accordée de se laisser approcher dans des tems impurs. Suivant Tavernier, il n'y a plus aujourd'hui que deux cas qui autorisent la répudiation ; l'adultère évident de l'épouse, ou son entrée dans la religion de Mahomet. Le mari d'ailleurs doit être fidèle, et remplir le devoir conjugal au moins une fois tous les neuf jours. Les erreurs ou les crimes de l'amour, l'onanisme, la sodomie et la bestialité, la fornication plus ou moins coupable, suivant l'état de la femme, le rapt, la séduction le viol, etc. sont punis par les lois de Zoroastre, d'une manière qui proportionne la peine au délit. La pureté des mœurs est recommandée sans cesse par ces mêmes lois, et par exemple, suivant ce qu'elles exigent. On ne peut se livrer aux plaisirs du mariage sans avoir auparavant répété neuf fois : « C'est le desir d'Orsmud qu'on fasse des œuvres pures et saintes ; *Bahman*, un des sept esprits célestes, donne l'abondance à celui qui agit saintement dans le monde ». Après le même acte, les deux époux doivent dire en commun : « ô Sapandomad! je vous confie cette semence ; gardez-la moi, elle qui est homme ».

Dans la Turquie, comme dans la Perse, on

trouve des femmes de différentes nations, mais principalement des Géorgiennes et des Circassiennes. On parle toujours de la beauté de ces dernières : et en effet dans leur jeunesse, et lorsque l'oisiveté et l'ennui du sérail ne les ont pas déformées, ces femmes sont très-belles. Le repos leur donne bientôt un embonpoint excessif; et l'habitude d'être presque toujours assises dans des chaises longues leur arrondit les épaules, et les empêche d'acquérir ces douces inflexions, ces mouvemens légers, et ces graces du maintien dont la séduction l'emporte même quelquefois sur la beauté. Un Européen, qui d'ailleurs n'a été qu'en Turquie, n'a point le droit, comme le remarque Volney, de parler d'après ses propres observations de ces célèbres Géorgiennes. « Ces femmes, ajoute ce voyageur philosophe, sont encore plus invisibles que les autres; et c'est sans doute à ce mystère qu'elles doivent l'idée qu'on se fait de leur beauté ».

» J'ai eu occasion d'y demander des nouvelles à l'épouse de l'un de nos négocians au Kaire, à laquelle le commerce des galons et des étoffes de Lyon ouvrait tous les *harems*. Cette dame, qui a plus d'un droit d'en bien juger, m'a assuré que sur mille à douze cents femmes d'élite qu'elle a vues, elle n'en a pas trouvé dix qui fussent

d'une vraie beauté. Mais tous les Turcs ne sont pas si difficiles. Pourvu qu'une femme soit blanche, elle est belle ; si elle est grasse, elle est admirable. Son visage est comme la pleine lune ; ses hanches sont comme des coussins, disent-ils, pour exprimer le superlatif de la beauté. On peut dire qu'ils la mesurent au quintal. Ils ont d'ailleurs un proverbe remarquable pour les physiciens : Prends une blanche pour tes yeux ; mais pour le plaisir, prends une Égyptienne (1) ».

Les esclaves venant de Géorgie, de Circassie et de Mingrelie ne sont pas vendues avec indécence, ni exposées nues à l'examen des acheteurs. Des matrones sont chargées de la visite et de la taxe de cette précieuse marchandise. Le prix ordinaire est de 500 à 1,000 piastres. Le caprice et le goût déterminent seuls le prix des plus belles. Les marchands d'esclaves sont très-superstitieux, et ont de singuliers préjugés sur la maligne influence qu'ils supposent aux Chrétiens relativement aux femmes. Les femmes Turques, en général, sont parées avec plus de richesse que de goût. L'habitude de l'épilation leur est commune avec les hommes. Elles se peignent les

---

(1) *Voy.* Volney, *Voyage en Syrie*, etc., 1er. vol., pag. 99.

ongles et les sourcils. Le bain est pour elles une manière de passer le tems, et même d'avoir du plaisir. Ces femmes, dont l'éducation ne développe presque pas les facultés intellectuelles, sont dans toute la force du terme de grands enfans. Cependant, les Musulmans ne leur refusent pas une ame, comme certains écrivains l'ont prétendu. Ils leur promettent au contraire une autre vie, et un Paradis où elles seront assez heureuses pour n'y pas rencontrer leurs époux.

Mahomet accorde quatre épouses à ses sectateurs, et autant de concubines qu'ils peuvent en entretenir. Pour se marier, les filles doivent avoir au moins neuf ans, et les garçons treize ans et demi. Le mariage, qui est un acte purement civil, peut avoir lieu de trois manières.

L'homme épouse, loue ou achète. Les mariages exigent un cérémonial et des formalités assez compliquées : ils sont négociés par des matrones; et quand les conditions sont fixées, le prétendu paye une somme déterminée, et lève une permission chez le Cadi. On conduit ensuite à la Mosquée la future épouse, dont toute la personne est couverte d'un voile. *L'Iman* demande alors au marié : Consentez-vous à épouser cette femme telle qu'elle est, sourde ou aveugle ? Le *oui* étant prononcé, les époux sont

unis. Mais la consommation du mariage exige encore quelques formalités préliminaires. Les nouveaux mariés restent seuls le soir avec une vieille femme. Le mari soupe ; et pendant son repas, l'épouse le sert avec soumission : elle soupe ensuite ; la vieille se retire. La nuit est alors employée à la consommation et aux premières jouissances du mariage. Le lendemain, le caleçon ensanglanté de la nouvelle épouse est offert comme témoignage de sa virginité.

Le divorce est permis, et la femme peut le demander si elle n'est pas convenablement vêtue et nourrie, si son époux lui refuse l'argent nécessaire pour se procurer le bain après la souillure de l'hymen conjugal et de l'évacuation périodique.

Le refus de remplir au moins une fois par semaine ses devoirs de mari, est aussi une cause de divorce que la femme peut alléguer. Mais la décence ne permettant pas de s'expliquer ouvertement sur ce grief, l'épouse plaignante renverse ses pantoufles pour avertir le tribunal qu'elle veut le faire valoir. Mahomet déclare l'homme supérieur à la femme. Il permet de punir celle-ci en cas de désobéissance, de la priver, par exemple, des douceurs de l'hymen, ou même de lui infliger un châtiment corporel. Le Législateur

musulman a cependant pris plusieurs précautions pour s'opposer aux caprices d'un mari bizarre et impérieux.

L'inceste est défendu par le Coran, mais faiblement ; et si le crime est commis, le coupable doit compter sur l'indulgence du Dieu miséricordieux. Au rapport de Chardin, les casuites musulmans sont même très-tolérans sur ce point ; et un prince de la religion mahométane étant devenu éperduement amoureux de sa propre fille, ils lui accordèrent des dispenses, en déclarant que ses desirs n'avaient rien que de légitime, et qu'un homme pouvait manger du raisin de la vigne qu'il avait plantée.

L'adultère se punit par le fouet.

Les courtisanes ne sont pas souffertes à Constantinople. On les noie impitoyablement, tandis que la prostitution des hommes est tolérée.

Les sultanes, c'est-à-dire les parentes de l'empereur, et non ses femmes ou ses concubines, comme on le croit vulgairement, jouissent de certains priviléges. Lorsque l'empereur les marie, il leur adresse le billet suivant :

« Je te donne cet homme pour tes plaisirs, et ce poignard pour ta vengeance ». Ce mari

devient l'esclave de sa femme, et la victime de sa jalousie et de ses caprices.

Les femmes de l'empereur ont différens noms, suivant les différens degrés de prédilection du maître. Celles qui ne jouissent d'aucune distinction particulière, s'appellent Odaliks, du mot turc *oda*, qui signifie chambre. Les sept favorites se nomment Kaden. Celles-ci, après la mort de l'empereur, sont reléguées dans le vieux sérail. Les simples Odaliks qui deviennent enceintes lorsque l'empereur n'a pas encore d'enfans mâles, sont exposées à tous les dangers que leur fait courir la jalousie des favorites. Le présent du mouchoir ne marque point, comme on l'a pensé long-tems, la préférence accordée par l'empereur à l'une de ses femmes. Le Kislar-aga, ou eunuque noir, annonce par un message cette faveur de son maître.

Relativement à ce qui concerne les femmes, les mœurs des Musulmans se retrouvent en partie chez les Barbaresques. Quant aux femmes de l'Égypte, le citoyen Desgenettes, ex-premier médecin de l'armée d'Orient, m'a dit que parmi les voyageurs qui en avaient parlé, il avait trouvé Maillet quelquefois exact, Savary presque toujours romancier, et Volney le mieux informé et le plus véridique de tous.

Plusieurs circonstances ont mis le célèbre médecin que je viens de citer à portée de pénétrer dans les harems des femmes les plus distinguées, et il a pu observer ce que produit sur les Géorgiennes, si renommées et si inférieures à nos Européennes, la vie inactive, le régime énervant et le jeu des passions rarement satisfaites (1).

Le C. Desgenettes m'a raconté une anecdote que je crois devoir rapporter ici, parce qu'elle peint une pratique révoltante trop usitée dans les harems, et qu'elle en explique les motifs.

« Une des plus jolies Géorgiennes connues au Kaire, âgée de 18 à 19 ans, et qui eût été très-jolie par-tout, vivait avec un officier-général français. Étant devenue enceinte, elle se fit avorter par des moyens mécaniques violens, et accompagnés de superstitions. La matrice s'enflamma, et bientôt la gangrène s'étant emparée de cet organe, se propagea et annonça une mort prochaine et inévitable. Le premier médecin fut appelé en consultation à cette extrémité. Quand

(1) Nous avons principalement tiré les détails qui précèdent de l'histoire des Turcs par Delaway, donnée par extrait dans la *Bibliothèque Britannique*, et du *Voyage* d'Olivier, Ier. vol. *in*-4°.

il entra dans l'appartement de FATOUM, (c'était le nom de la Géorgienne); il la trouva expirante entre les bras de deux de ses compagnes, qui ne la quittaient plus depuis sa maladie. Recueillant ses forces, cette infortunée lui dit d'une voix éteinte et entrecoupée : *Si le Ciel le veut, rends-moi la vie.* Le médecin essaya de la rassurer avec douceur; et s'adressant à ses compagnes, il leur remontra d'un ton sévère que la nature punissait toujours de pareils outrages. AOUA, l'une d'elles, qui pleurait pendant ce tems sur les mains du C. Desgenettes, lui dit après quelques momens de réflexion : *Le Ciel qui t'a donné le savoir pour être utile aux hommes, nous a donné la beauté pour leur plaire; nous essayons tout pour conserver cette fleur brillante de la jeunesse, car nous n'avons plus de bonheur quand elle est flétrie* ».

Les femmes des naturels de l'Égypte (1) sont

(1) Ces naturels de l'Égypte sont connus sous le nom de Coptes : ce sont, en considérant leur physionomie et les débris de leur langue, les représentans des anciens Egyptiens. Suivant le philosophe Volney, ils ont le visage bouffi, l'œil gonflé, le nez écrasé, la lèvre grosse, en un mot, une vraie figure de mulâtre; et leur analogie avec la figure du Sphinx décèle évidemment une origine nègre. Ils paraissent former aujourd'hui

remarquables par une particularité qui doit être regardée comme une circonstance bien importante dans l'histoire naturelle de l'homme. « Pendant mon séjour en Égypte, je fus assez heureux, dit M. Sonnini, pour avoir l'occasion de fixer l'opinion sur ce sujet. Les femmes des naturels de l'Égypte semblent former une race bien distincte: elles portent au pubis une excroissance épaisse, flasque, pendante, charnue, et recouverte de peau. L'on s'en formera une idée assez juste, si on la compare, pour la grosseur et même pour la forme, à la caroncule pendante dont le bec du coq d'Inde est chargé. Cette caroncule allongée prend de l'accroissement avec l'âge; je l'ai vue longue d'un demi-pouce à une fille de huit ans; elle aurait plus de quatre pouces chez une femme de vingt à vingt-cinq ans. C'est, comme je l'ai dit, un caractère particulier aux femmes d'origine égyptienne; toutes les autres, quoiqu'appartenantes à des peuples qui sont domiciliés et comme

---

une race de Métis résultante du mélange des anciens indigènes avec les Grecs et les Romains. Un voyageur plus moderne que M. Volney a attaqué cette opinion; mais sans preuves suffisantes. Voyez le *Nouveau Voyage dans la haute et la basse Egypte, la Syrie et le Darfour*, par W. G. Browne, t. Ier., p. 236 et suiv.

naturalisés en Égypte, n'ont rien de semblable; et c'est dans le retranchement de cette espèce de difformité gênante, que consiste la circoncision des filles dont les anciens ont parlé ».

» L'on n'attend pas communément l'époque de la puberté, pour débarrasser les filles Égyptiennes d'une superfluité aussi gênante. On les circoncit vers l'âge de sept à huit ans. Ce sont des femmes de la Haute-Egypte qui ont l'habitude de cette opération peu difficile, et pourlaquelle un mauvais rasoir et une pincée de cendre, en guise de topique, leur suffisent. Au commencement de la crue du Nil, tems fixé par une ancienne coutume, ces opératrices se répandent dans les villes et les villages de l'Égypte, et crient, en parcourant les rues : *A la bonne circonciseuse* »!

Dans presque toutes les villes un peu considérables, on trouve un certain nombre de courtisanes destinées aux voyageurs, qui ne sont pas dispensés de les payer, comme Buffon le dit d'après la relation infidelle de Paul Lucas. Ces femmes, au contraire, vendent le mieux qu'elles peuvent leurs faveurs, et sur ce point, ne le cèdent en rien aux plus habiles courtisanes d'Europe (1).

(1) *Voy.* Sonnini, *Voyage dans la Haute et Basse-Egypte.* Paris, Buisson, 1799.

On trouve au Kaire des danseuses qui forment une classe particulière de courtisanes. On les appelle *Ghawasié*. Ce sont les *Almé* dont Savary a sans doute flatté le portrait. Elles sont, dit Browne, toujours accompagnées d'un vieillard et d'une matrone, qui jouent de quelque instrument, et veillent à ce qu'aucune d'elles n'accorde ses faveurs à trop bas prix. Aussi, quoique ces filles soient loin d'être chastes, elles ne se donnent pas au premier venu. Leurs danses peignent tout ce que peut créer l'imagination la plus débauchée, et elles offrent ces mouvemens et cet art pour lesquels Martial observe que les Égyptiens furent célèbres :

Nequitias tellus scit dare nulla magis.

Ces danseuses sont en général d'une taille élégante et bien proportionnée ; mais leur visage a plus d'expression que de beauté (1).

Chez les Arabes, dont plusieurs tribus sont répandues jusqu'en Égypte, et animent de loin en loin ce que Buffon appelle les lacunes de la nature, ces vastes déserts de l'Asie occidentale et de l'Afrique, les caractères physiques et la

---

(1) *Voy.* Browne, Voyage cité, tom. Ier., pag. 126 et suiv.

condition des femmes présentent plusieurs particularités.

Les femmes des Bedouins sont blanches ; et ont tous les charmes de leur sexe pendant tout le tems de leur rapide jeunesse. Celles du commun perdent bientôt tous leurs charmes et leur fraîcheur : perpétuellement exposées au soleil et chargées de travaux pénibles, elles ont généralement le teint hâlé et une sécheresse de formes, aussi incompatible avec la beauté que l'embonpoint excessif des Égyptiennes (1).

Suivant l'auteur du voyage fait par ordre du roi dans la Palestine, les femmes des chefs sont assez belles ; elles ont la peau blanche et des formes très-agréables, parce qu'elles ne sont pas excédées de fatigues, ni exposées aux ardeurs du climat (2). Du reste, les Arabes ne paraissent pas étrangers à des notions exactes de beauté, comme on peut s'en convaincre dans les portraits des héroïnes de leurs contes et de leurs histoires. Lorsqu'ils dépeignent trait pour trait l'une de ces beautés admirables, ils vantent ses

(1) *Voy.* les Voyages de la Boullaye.

(2) *Voy.* ce Voyage publié en 1717.

yeux noirs, grands et doux comme ceux d'une Gazelle, son regard mélancolique et passionné, ses sourcils courbés comme deux arcs d'ébène, sa taille droite et souple comme une lance, sa démarche légère comme celle d'une jeune pouline, ses paupières noircies, sa gorge semblable à un couple de grenades, etc. (1) C'est sur-tout à la Gazelle qu'en général les Arabes se plaisent à comparer leurs maîtresses ; et en effet, il n'y a rien de plus joli que ces Gazelles : elles ont un air de timidité et d'innocence qui ressemble à la pudeur et à la timidité d'une jeune fille. Les femmes Arabes se tatouent plusieurs parties du corps, et principalement le bas du visage, sur lequel on leur trace d'une manière indélébile des compartimens bleuâtres ou noirâtres. Elles se peignent les ongles, les bras, les mains et les lèvres de diverses couleurs ; leurs bras et leurs jambes sont ornés de bracelets et d'anneaux. Presque toutes les femmes Arabes attachent en outre à la cloison nasale des anneaux d'or ou d'argent. Suivant un voyageur que nous avons déjà cité (2),

(1) *Voy.* Volney, *Voyage en Syrie et en Egypte*, t. Ier., p. 478, 2e. édition.

(2) L'auteur du Voyage fait par ordre du roi dans la Palestine, 1717, p. 260.

c'est une galanterie que de baiser les femmes sur la bouche à travers ces anneaux, qui ont quelquefois une dimension assez étendue pour embrasser toute cette partie dans leur contour. M. Sonnini, qui a voyagé en Égypte, dit n'y avoir jamais entendu parler de cet usage. Il ajoute que c'est bien peu connaître les mœurs de ces peuples grossiers, que de leur supposer même le desir de ces baisers amoureux (1). Suivant Nieburh, les femmes de l'Arabie proprement dite tirent assez bien parti de leurs charmes. Leur coëffure, quoique simple, est galante. Elles sont toutes à demi ou au quart voilées. Le vêtement du corps est encore plus agréable ; ce n'est qu'une tunique très-légère sur un caleçon, le tout brodé ou garni d'agrémens de différentes couleurs. Elles se peignent les ongles de rouge, les pieds et les mains de jaune brun, les sourcils et le bord des paupières de noir (2).

Les Bedouins sont jaloux de leurs femmes : mais ils les traitent cependant avec beaucoup plus d'égards que les autres Orientaux.

Ces femmes sont laborieuses, actives et sages.

(1) *Voy.* le *Buffon* de Sonnini, tom XX, note 3, p. 188 et 189.

(2) *Voy.* Nieburh, *Description de l'Arabie*

Celles qui ſont partie de la famille des *Chaiks* les plus distingués, s'occupent de tous les travaux relatifs à l'économie domestique. L'épouse fait le café, bat la pâte, fait cuire la viande; les filles, les parentes lavent le linge, et vont, la cruche sur la tête et le voile sur le visage, puiser l'eau à la fontaine. C'est précisément, dit M. Volney, l'état dépeint par Homère et par la Genèze: mais il faut avouer qu'on a de la peine à s'en faire une juste idée, quand on ne l'a pas vu de ses propres yeux (1).

En pénétrant jusque dans le Darfour, sur lequel un voyageur anglais vient de publier des observations très-importantes, on trouve une population mélangée et des hommes de diverses couleurs. La polygamie est admise dans une grande partie de ces contrées; et lorsque le Sultan *Teraub* partit pour aller faire la guerre dans le Kordofan, il avait à sa suite 500 femmes, dont plusieurs à la vérité étaient destinées à des emplois pénibles.

Les *Fourains* proprement dits sont bien éloignés de la décence et de la pureté de mœurs qui distingue les Bedouins. L'ombre d'un arbre ou

(1) *Voy.* Volney, *Voy. en Syrie et en Egypte*, etc. t. Ier., p. 371.

l'herbe un peu haute leur suffisent souvent pour s'abandonner sans contrainte aux plaisirs de l'amour. Le père et la fille, la mère et le fils y contractent impunément des unions incestueuses: les femmes, d'ailleurs, ne vivent pas dans la retraite et la réserve musulmane, et sont tellement forcées par l'usage à se charger des travaux les plus pénibles, qu'il n'est pas rare de rencontrer dans le Darfour un homme qui voyage monté commodément sur un âne, tandis que sa femme le suit à pied, chargée des provisions et du bagage. Le mariage d'un sujet avec la fille d'un Sultan a autant d'inconvéniens que celui d'un Turc avec une femme du sang de l'empereur. Le mari d'une semblable femme ne peut rien opposer à ses caprices les plus extravagans, dans la crainte que le ressentiment de cette épouse outragée ne soit suivi de celui du monarque.

Les Fouraines de race aborigène sont noires; mais leurs traits diffèrent de ceux des Nègres de la côte de Guinée. Quelques-unes ont les cheveux longs de huit à dix pouces, ce qui est regardé comme une beauté. Le plus grand nombre a une chevelure courte et laineuse.

Les femmes du Darfour, comme celles des Arabes, n'emploient pour leur accouchement

que le secours des personnes de leur sexe (1), et ne consacrent ordinairement qu'un tems très-court aux ménagemens qu'exige leur état.

Bruce assure que chez les Barbaresques, les femmes sont fort blanches en naissant ; il ajoute que dans les villes elles sont d'une blancheur presque rebutante, et qui tranche d'une manière désagréable avec le rouge très-vif de leurs joues. Ces femmes aiment la danse et la musique avec passion.

Chez plusieurs peuples des contrées que nous venons de parcourir, on trouve deux pratiques ridicules et barbares, dont la description doit naturellement trouver place dans l'histoire naturelle de la femme : ce sont une espèce de circoncision des femmes et leur infibulation.

L'infibulation paraît avoir été mise en usage dans plusieurs parties de l'Asie et de l'Afrique. Cette pratique est un supplément à la vertu des femmes chez des nations à peine civilisées, et dont les mœurs grossières n'ont pas su trouver un autre

---

(1) *Voyez*, pour plus de détails, l'ouvrage dont nous avons tiré ces observations, le *Nouveau Voyage dans la Haute et la Basse-Egypte, la Syrie et le Darfour*, par W. G. Browne, contenant les détails curieux sur diverses contrées de l'intérieur de l'Afrique, etc., traduit de l'anglais par Castéra, t. II, p. 70 et suiv.

moyen pour garder un trésor dont ils veulent avoir la propriété exclusive. On exécute cette opération, en rapprochant par une sorte de couture les parties que la nature a séparées, et on ne laisse libre que l'espace nécessaire pour les évacuations naturelles. Les parties rapprochées adhèrent peu à peu à mesure que la jeune infibulée prend de l'accroissement ; de sorte que l'on est souvent obligé de les séparer par une incision lorsque l'époque du mariage est arrivée. On a prétendu que l'infibulation se faisait ordinairement avec un fil d'amiante, parce que cette matière est incorruptible. Chez quelques peuples, on se contente de passer un anneau : celui des filles est à demeure ; tandis que celui des femmes peut s'ôter, et a une espèce de serrure dont le mari a la clef.

Ces anneaux tiennent lieu à la jalousie de tout l'appareil d'un sérail. Cependant, cette précaution n'est pas encore très-sûre ; et il est probable qu'à force de recherches, plusieurs femmes infibulées auront trouvé le secret de la serrure, et le moyen d'ouvrir à l'amour le cadenat insultant de l'hymen !

Browne a trouvé l'infibulation établie dans le Darfour. On la pratique ordinairement sur des femmes esclaves, dont la valeur serait diminuée,

soit par la grossesse, soit par les suites des plaisirs de l'amour, auxquels il est impossible de se livrer avec modération dans ces climats. L'opération se pratique à l'âge de onze ou douze ans, et les femmes qui la subissent à cet âge ne sont pas toujours vierges. Il arrive quelquefois que la compression détermine le resserrement des parties, au point de rendre le secours de l'instrument tranchant nécessaire pour triompher de cet obstacle. Quand le canal de l'urètre est lui-même comprimé dans cette absurde pratique, on y introduit une petite sonde de plume ou d'os, et on en fait faire habituellement usage jusqu'à ce que le canal soit suffisamment dilaté (1).

Pour la circoncision des femmes, c'est plutôt une résection de parties excédentes, qu'une véritable circoncision. Cette opération est pratiquée par les Orientaux dans plusieurs contrées où la chaleur excessive du climat et d'autres causes déterminent un accroissement trop considérable des nymphes ou petites lèvres. Les Turcs ont aussi d'autres motifs pour employer cette résection. Suivant la remarque de Sonnini, ils veulent dans les plaisirs de l'amour une surface lisse, polie, et dépourvue entièrement d'inégalité et

---

(1) *Voy.* Browne, Voyage cité, t. II, p. 154.

de saillie. Il paraît de plus que ces oppresseurs de la jeunesse et de la beauté prétendent que, par une semblable opération, les femmes perdent avec la fougue du tempérament naturelle sous un climat brûlant et dans les chaînes de l'esclavage, la facilité de se procurer des jouissances solitaires. La femme n'est, pour ces hommes farouches, qu'un instrument qu'ils façonnent pour leurs plaisirs, et au gré d'un despotisme jaloux. La nature est outragée en Orient par d'autres coutumes non moins barbares, et dont les femmes sont la victime. L'avortement artificiel est très-commun dans les *harems*. Le besoin de plaire le conseille, ou une politique ombrageuse force à y recourir. Les Turcs, malgré la polygamie, se livrent en outre à la débauche la plus illicite, et sont très-portés aux goûts anti-physiques et aux aberrations de l'amour.

Cette perversion asiatique paraît remonter aux siècles les plus reculés. Hippocrate dit, en parlant de l'Asie : L'amour, l'attrait du plaisir y sont les passions dominantes ; les caprices, les bizarreries les plus contraires à la nature y forment en quelque sorte des vices indigènes.

La remarque de Montesquieu sur la véritable cause de l'asservissement des femmes en Orient

ne paraît pas aussi bien fondée. Ce philosophe veut la rapporter au climat, et regarde la clôture et la servitude des femmes, chez les Orientaux, comme une disposition qui résulte de la chaleur extrême de ces contrées. Le défaut de civilisation paraît une cause bien plus directe et plus prochaine d'une semblable oppression : et à la Chine, par exemple, où la perfectibilité humaine est plus avancée dans son développement que chez les Turcs, les femmes, malgré l'ardeur du climat, sont plutôt récluses que renfermées ; tandis que sous des latitudes boréales, le Tartare est polygame et mari tyrannique, et que l'Américain, dont les besoins amoureux sont si bornés, peut également avoir plusieurs femmes, et abuser de leur faiblesse pour les traiter comme des esclaves malheureuses, et destinées aux fonctions les plus pénibles.

Dans la Grèce, qui n'est plus aujourd'hui qu'une province de la Turquie, les femmes ont une existence bien différente de celle des Musulmans, et se distinguent autant par les mœurs que par le tempérament et la physionomie.

Les Grecques modernes ont conservé, surtout dans l'Asie mineure et dans les îles, la pureté du sang des anciens Grecs. A Scio, Tenedos,

Chipre, Argentière, etc., on retrouve plusieurs beautés individuelles qui rappellent la perfection des modèles antiques. L'habillement, en général, n'est pas heureusement disposé pour faire valoir leurs charmes, et présente un singulier contraste avec la grace et l'élégance de l'ancien costume grec.

Dans presque tout l'Archipel, l'époque de la puberté arrive plutôt pour les femmes que dans les autres parties de l'Europe, sans même en excepter l'Italie. La végétation y est également plus précoce, ainsi que toutes les autres opérations de la nature; et par exemple, comme le remarque Winckelmann, dans l'Attique, le miel se retirait des ruches vers le solstice du mois de juin, et à Rome, à la fête de Vulcain, vers le mois d'août. L'organisation de la femme, comme celle des fleurs, se développant avec plus de rapidité sous l'influence d'un climat plus chaud, il n'est donc pas rare de voir en Grèce des filles qui sont nubiles dès l'âge de dix ans. Hippocrate avait évalué au poids de neuf hémines la quantité moyenne de sang rendu par l'écoulement périodique des femmes de l'île de Cos, sa patrie. Aujourd'hui, Sonnini remarque que dans l'Archipel le produit de cette même évacuation sanguine

ne va guère au-delà de trois onces, et que chez plusieurs femmes, il se réduit à une bien moindre quantité (1).

Les Grecques modernes se marient de très-bonne heure, et assez ordinairement leur hymen se fait sous les auspices de l'amour. Lorsque toutes les formalités exigées par la loi ou par l'usage sont remplies, on conduit la nouvelle épouse chez le mari, où elle subit à son entrée l'épreuve du crible. Cette pratique superstitieuse consiste à étendre un tapis sur un crible que l'on place sur le seuil de la porte ; on fait marcher la nouvelle mariée sur ce tapis : et alors, si le crible sur lequel elle ne manque point de s'appuyer fortement ne rompait pas sous ses pieds, on aurait d'étranges soupçons sur sa vertu (2).

Les anciens Grecs avaient en outre un préjugé qui leur faisait regarder comme un sinistre présage l'attouchement le plus léger du seuil de la porte par les pieds de la nouvelle épouse, que

---

(1) Voy. *Voyage en Grèce et en Turquie*, par Sonnini, t. II, p. 112.

(2) *Voy.* Guys, *Voyage littéraire en Grèce*, etc., t. Ier., p. 249.

ses compagnes soulevaient en entrant pour éviter un semblable malheur (1).

Une épreuve plus réelle et plus sérieuse attend la nouvelle épouse dans le lit conjugal. Elle doit y donner la preuve véritable ou prétendue de sa virginité. Comme les femmes Grecques sont beaucoup plus libres que les femmes Mahométanes, elles ne remplissent pas toujours cette condition avec la même exactitude : mais alors elles usent de stratagême, et avec tant d'adresse, que l'époux est complètement abusé, et que l'union conjugale n'est pas troublée par sa jalousie. Les Grecques modernes attachent d'ailleurs une autre valeur aux témoignages de virginité ; elles regardent le sang qui est répandu dans cette circonstance comme le plus efficace des cosmétiques (2).

Les Grecs, qui sont très-superstitieux, pensent que dans certaines circonstances, le mari peut être placé sous une influence magique, et *lié*, comme ils le disent ; ce qui répond à ce que l'on appelait parmi nous *nouer l'aiguillette*. Voici comment s'exprime à ce sujet un naturaliste qui a voyagé en philosophe :

---

(1) Sensim super limen attolere pedes nova nupta ; sospes iter.

Incipe hoc. Plaut, *in Casina*, act. IV, s. 4.

(2) *Voy.* Sonnini, Voyage cité.

« Cette opération commence par une évocation ; elle se pratique en formant trois nœuds lâches à un cordon. Lorsque le prêtre bénit les époux, le méchant qui veut leur nuire, tire les deux bouts du cordon, serre les nœuds et dit : *J'attache N.... et N.... et le diable au milieu.* Il n'en faut pas davantage ; l'impuissance de l'époux dure tant que les nœuds ne sont pas défaits ; et si le cordon fatal se perd, ou si une malveillance opiniâtre se refuse à le dénouer, l'abattement devient général, et le marasme conduirait à la mort, si le mariage n'était dissous : mais cette faiblesse accidentelle du corps n'est produite que par celle de l'esprit. Il n'est aucun Grec qui, en se mariant, ne redoute d'être *lié.* A cette précaution se joignent les alarmes que l'épouse et les parens ne lui dissimulent pas ; il ne se présente au temple de l'hymen qu'en tremblant, et l'ame pleine de frayeur ; et si quelques circonstances paraissent venir à l'appui de cette crainte, l'esprit se trouble, et l'imagination frappée produit le mal dont elle seule est la cause ».

» J'ai vu des exemples singuliers de ce que peut cet égarement de l'imagination. Je citerai celui d'un jeune homme que j'ai eu long-tems sous les yeux. Au moment où il recevait la bénédiction nuptiale, un rival avait formé les trois nœuds,

et prononcé les imprécations : frappé de cette idée, quoiqu'il fût à la fleur de l'âge, et qu'il eût, avant cette époque, donné des preuves d'une vigueur qui l'abandonna tout-à-coup ; quoiqu'enfin sa femme eût plus de vingt ans, et qu'elle ne passât pas pour être d'une vertu très-rigoureuse, ils ne purent sceller leur union, et l'hymen éteignit son flambeau. La honte, le dépit étaient peints sur la physionomie du jeune époux ; le mal, ou plutôt la faiblesse, croissait à mesure que l'esprit s'affectait. L'on eut recours aux prêtres et au savoir de vieilles femmes qui prétendaient avoir des secrets pour détruire le charme : rien ne réussit ; le maléfice résista à tout. Le diable tint bon, et celui qui s'en croyait tourmenté, tandis qu'il n'était victime que de son imagination, réduit à un état qui inspirait la pitié, reprit toute son énergie avec une autre femme qu'il épousa, après avoir langui, pendant des mois entiers, avec celle qui n'avait pu l'être ».

» Indépendamment des prières et de l'eau bénite que le papa n'épargne point lorsqu'il est bien payé, je vis essayer sur ce malheureux divers moyens pour le *délier*, tous absurdes, et propres seulement à enraciner davantage ses idées chimériques. On lui fit passer à la nage un bras de mer : on fit coucher les deux époux, dépouillés de tous

vêtemens, à plate terre au milieu de la chambre, et on les entoura de roncès. Une autre fois on enveloppa le mari seul de feuilles de chardons, et on le laissa passer ainsi une nuit dans de cruelles souffrances, etc., etc. : remèdes chimériques comme le mal auquel on les appliquait ».

Les Grecs ont d'autres idées non moins superstitieuses relativement à la population. Par exemple, l'on recommande au mari de ne pas souffrir que sa femme, quelqu'altérée qu'elle puisse être, prenne aucune boisson pendant la première nuit de ses noces; que le lendemain et les trois jours suivans elle ne s'expose point à l'air, et qu'enfin elle s'abstienne de toute espèce de travail pendant quatre jours.

Les femmes Grecques accouchent aisément; mais la manière dont on les délivre présente des circonstances non moins singulières que les usages dont nous venons de parler. Nous en emprunterons l'exposition à M. Sonnini, qui a décrit le premier des particularités aussi extraordinaires.

« J'observerai d'abord que la jeune femme à l'accouchement de laquelle j'assistai, n'avait pas plus de dix-huit ans : elle était grande, bien faite, d'une constitution robuste, et d'une beauté que les Grecques de l'antiquité auraient enviée. Les avant-coureurs de l'enfantement se manifestèrent

au moment du souper : on conduisit la jeune femme dans sa chambre ; j'eus la permission de l'y suivre. La sage-femme, fort âgée et dont on vantait le savoir et l'expérience, arriva accompagnée d'une aide, à-peu-près aussi vieille qu'elle, mais d'une physionomie moins remarquable et moins prononcée. Un peintre qui aurait voulu représenter une Sibylle, n'aurait pu mieux choisir son modèle : tout en elle annonçait les dehors d'une magicienne, et ses réponses aux questions que je lui faisais, pouvaient passer, par leur obscurité, pour autant d'oracles. Elle portait aussi une espèce de trépied, dont je vis l'usage auquel j'étais loin de m'attendre ; ce meuble fort singulier n'est pas d'un morceau de bois plein : deux pièces arrondies et un peu convexes en dehors s'unissent à un angle aigu, et supportent à leur jonction un morceau plat et propre à s'asseoir ; le tout est enveloppé et fort négligemment garni de vieux linges, et supporté par trois pieds fort bas et aussi grossièrement travaillés que le reste, dont l'un assujettit l'espèce de sellette de l'angle, et les deux autres sont placés sous les deux branches et vers leur extrémité. La première attention de la sage-femme fut de faire ouvrir les serrures des portes, des caisses, des malles et de tout ce qui pouvait se fermer à clef dans la maison. Cette

précaution de tenir tout ouvert, fondée sur une analogie fort bizarre, est de rigueur, si l'on veut que l'enfantement n'éprouve point de difficultés; et par une suite de ce préjugé ridicule, l'on n'y souffre que des femmes. L'on me prévint aussi que si je voulais être présent, je devais me décider à rester dans la chambre jusqu'à ce que l'accouchement fût absolument terminé. C'est une règle que personne ne peut enfreindre : dès l'instant que le travail commence, ceux qui sont dans l'appartement ne peuvent plus en sortir, comme ceux qui sont au dehors ne peuvent plus y entrer. Les premiers encourent même une sorte de souillure, qui les prive de toute communication avec d'autres personnes, jusqu'à ce qu'un prêtre, que l'on avertit à ce sujet, soit venu les bénir et les relever de l'impureté que l'on s'imagine qu'ils ont contractée ».

» Cependant la nature commençait à agir; les efforts qu'elle provoque pour hâter la naissance d'un nouvel être, se multipliaient et se rapprochaient; tout annonçait un travail facile et un accouchement heureux. Pendant la durée de cette action de l'enfant sur sa mère, celle-ci ne restait point oisive; on la forçait à se promener sans cesse dans sa chambre : si le mal, un peu de faiblesse ou de découragement lui faisaient

desirer de prendre un instant de repos, les deux vieilles la soutenaient sous les bras et l'obligeaient à marcher; et certes, elle me paraissait n'en avoir aucune envie. Lorsque les douleurs arrivaient, on la faisait pencher et se courber en devant sur son lit, et la sage-femme, placée derrière elle, lui pressait fortement les flancs de ses deux mains, qu'elle y tenait appuyées jusqu'à ce que la douleur fût terminée, ce qui ne tardait pas : alors la promenade recommençait, jusqu'à ce qu'une nouvelle douleur vînt l'interrompre et faire mettre la femme en situation d'éprouver de nouvelles pressions des mains de la sage-femme ».

» Enfin le moment critique arriva. L'on fit placer la jeune personne sur le fatal trépied : la description que j'ai donné de cette sorte de siége, indique assez la position de la femme; un air de candeur et d'inquiétude la rendait fort intéressante, et ses traits ne paraissaient point altérés par la douleur. La sage-femme se mit devant, et un peu plus bas qu'elle, et l'aide s'assit derrière sur un siége plus élevé, et l'étreignit de ses bras par le milieu du corps ».

» L'enfant ne tarda pas à paraître; et aussitôt qu'il fut séparé de l'arrière-faix, l'aide, d'un

bras vigoureux, souleva l'accouchée à plusieurs reprises, et perpendiculairement au-dessus du trépied, sur lequel elle la laissait retomber avec beaucoup de rudesse. Je ne pouvais revenir de mon étonnement de voir cette femme intéressante livrée à une manœuvre qui me paraissait aussi absurde que révoltante ; elle fut ainsi impitoyablement secouée jusqu'à son entière délivrance, et fort heureusement elle ne tarda pas beaucoup. Ce procédé violent, d'un usage général, est un moyen que les femmes Grecques jugent indispensable pour compléter l'accouchement ; et des accidens en sont rarement la suite, quoiqu'il paraisse devoir en occasionner de nombreux ».

La profession d'accoucheur est absolument ignorée chez les Grecs modernes ; et sans connaître l'ouvrage de Hecquet, on regarderait comme contraire aux lois de la décence d'employer le ministère des hommes dans ces circonstances.

La sage-femme à laquelle M. Sonnini demanda ce qu'elle faisait dans les accouchemens où l'enfant se présentait mal, lui répondit que cela n'arrivait presque jamais, et que dans le cas d'une extrême difficulté, on avait recours au mari qui levait tous les obstacles, en donnant trois coups

de son soulier sur le dos de la malade, et en prononçant à haute voix ces paroles : *C'est moi qui t'ai chargée, à présent je te décharge* (1).

Lorsque l'accouchement est terminé, on entoure la nouvelle accouchée d'une large bande de toile, depuis le sein jusqu'aux lombes, en exerçant une douce compression, à l'effet de laquelle les femmes de l'Archipel doivent l'avantage de conserver la pureté des formes de leur abdomen, et d'éviter les marques trop prononcées de maternité. Les autres soins donnés par les sages-femmes, et par suite tous les détails de l'éducation physique sont dirigés d'après les idées les plus superstitieuses (2).

Les femmes Grecques ont en général une sensibilité très-vive. L'homme assez heureux pour s'en faire aimer, jouit dans leur commerce enchanteur du bonheur ineffable de se voir prodiguer avec délire toutes les expressions, tous les témoignages de l'amour ; en un mot, d'être aimé comme on n'a guère l'espoir de l'être ailleurs.

---

(1) Sonnini, Voyage cité, p. 93, t. II.

(2) On crache au nez de l'enfant nouveau né, pour le préserver des enchantemens, on attribue des influences dangereuses au mauvais œil, c'est-à-dire à l'œil de l'envie, etc. etc. *Voy.* le Voyage de Sonnini, t. II, p. 102.

Cependant, s'il faut en croire le voyageur qui nous fournit ces renseignemens, les jeunes Grecques se laissent difficilement ravir le trésor qu'elles doivent apporter en dot. « Leur résistance, à cet égard, est presque toujours invincible, et offre un contraste assez singulier avec la facilité circonspecte qu'elles accordent à l'amour favorisé, de faire la récolte de quelques fleurs éparses et brûlantes. Il est plus rare encore que d'amoureux sacrifices laissent après eux des traces apparentes; et lorsque de tendres sentimens entraînent à de tendres erreurs, des précautions simples et ingénieuses, qui ne sont pas même étrangères aux femmes, préviennent tout accident, sans nuire à un entier abandon : artifices qui, de même que les leçons, ou pour mieux dire les larcins à l'amour, enseignés par Sapho, et que ses descendantes n'ont pas oubliés, datent peut-être de l'antiquité ». (Voy. *Voyage de Sonnini*).

Dans les différentes parties du globe que nous avons parcourues, les particularités que nous avons indiquées, les traits épars que nous avons rassemblés pour en former le tableau des variétés de la femme, ont présenté plusieurs de ces dispositions qui doivent trouver place dans l'histoire naturelle de l'homme. En général, leur exposition répond en partie à l'article que l'on consacre

ordinairement dans la description des autres espèces d'animaux, à l'étude de leurs mœurs et de leurs habitudes.

Dans la partie du globe où nous n'avons pas encore examiné la condition et les principales variétés de la femme ; dans ces régions tempérées où l'homme est arrivé au plus haut degré de civilisation connue, dans ces contrées propices où il a rempli une partie des grandes destinées de l'humanité, l'histoire de son industrie, de ses mœurs et de ses usages ne peut plus être considérée sous le même point de vue. Ici le naturaliste doit s'arrêter, et respecter les limites placées entre la science qui l'occupe et une autre branche de connaissances beaucoup plus étendue, les sciences morales et politiques.

Dans l'espace qui nous reste à parcourir, nous ne trouverons donc plus, que de loin en loin, sur ce qui concerne les variétés de la femme, quelques-uns de ces traits qui appellent l'attention du naturaliste (1).

---

(1) Buffon, dans son excellente histoire des variétés de l'espèce humaine, paraît avoir senti, sans l'indiquer, cette différence entre les peuplades sauvages, les nations dont la civilisation est peu avancée, ou les peuples très-policés. Il rapporte avec soin tout ce qui

Dans toute la partie septentrionale, la branche *Gothique*, malgré les croisemens de race et les mélanges, conserve encore une partie de sa physionomie. Les femmes à cheveux noirs ou très-bruns y sont plus rares. C'est là que se retrouvent en plus grand nombre les beautés aux yeux bleus et à la chevelure argentée (1). Leur sang est très-pur; mais, comme nous l'avons déjà remarqué, la nature n'a point dans leurs formes trop prononcées, cette élégance, cette pureté du dessin que l'on admire sous le beau ciel de la Grèce et de l'Italie.

En Suède, suivant Rudbeck, les femmes sont très-fécondes. Elles font ordinairement huit, dix, douze enfans, et il n'est pas rare qu'elles en fassent jusqu'à trente (2). En général, cette grande fécondité est propre aux habitans des pays plus élevés et plus froids. Ce sont des montagnes qui paraissent en général avoir servi de berceau aux nations; et l'on sait que les peuples du Nord

---

concerne les mœurs, les usages des premiers, et s'arrête à peine un instant sur les autres, persuadé sans doute que leur histoire civile et morale doit être l'objet d'une science différente de celle qui occupe le naturaliste.

(1) *Voy.* Linnæi. faun. succ. Stockolm, 1746.

(2) *Voy.* Olaii. Rudbekii. Atlantica. Upsal, 1684.

ont inondé toute l'Europe, au point que les historiens ont appelé les contrées septentrionales *officina gentium*.

Les femmes des paysans sont en général beaucoup plus heureuses en Norwège que dans les autres parties de l'Europe. En Suède, elles se trouvent presqu'aussi excédées de travaux que chez un peuple sauvage. Elles vont à la charrue, battent en grange, manient la rame, servent les maçons, portent des fardeaux, et font tous les gros ouvrages de l'agriculture.

En Pologne, on trouve de belles femmes; mais la variole et le syphilis portent dans cette partie de l'Europe, plus qu'en aucun autre lieu du globe, des atteintes bien cruelles à la beauté.

Les Polonaises qui se mettent avec goût suivent les modes anglaises ou françaises. L'habillement ordinaire est seulement formé d'une longue robe bordée de fourure. Les paysanes ont un costume désagréable. Dans la Samogitie, elles veillent avec le plus grand soin sur leurs filles, et leur font porter par devant et par derrière des clochettes, dont le bruit avertit du lieu où elles sont et de l'emploi qui les occupe.

En Russie, les femmes croient ajouter beaucoup à leurs charmes en se fardant avec excès.

Autrefois, leur mariage exigeait des formalités toutes particulières.

Lorsque les parens étaient d'accord, la jeune fille qui devait subir le joug de l'hymen était d'abord livrée à des matrones qui la dépouillaient de tous ses vêtemens, et qui corrigeaient ensuite, s'il était possible, les défauts corporels qu'elle pouvait avoir. Le jour des noces, on plaçait sur la tête de l'épouse une couronne d'absinthe; le prêtre formait le nœud conjugal, et un clerc jetait sur la tête de la mariée des fleurs de houblon, cérémonie qui avait une analogie très-frappante avec ce qui se pratique dans les mariages indiens et dans ceux des Grecs modernes (1).

On prétend que jadis les femmes Russes étaient extrêmement subordonnées et soumises à leurs époux, qui les rappelaient à leurs devoirs, au moyen d'une discipline qu'elles avaient elles-mêmes présentée à leur mari le jour de leur mariage. On prétend même que les dames Russes réclamaient quelquefois ce châtiment, et qu'elles

(1) Dans les mariages indiens, le prêtre répand sur la tête des époux des graines de riz; et chez les Grecs modernes, le ministre du culte jette également à poignée sur la tête des nouveaux mariés des graines de coton.

le regardaient comme une preuve de l'attachement de leurs époux. L'anecdote suivante, que rapporte Jean Barclay, paraîtrait au moins le prouver :

« Un Monsieur Jourdain épousa une femme Russe dont il était éperduement amoureux. Après avoir employé tous les moyens pour la rendre heureuse, il la pressa de s'expliquer sur les chagrins cruels qui paraissaient secrètement empoisonner sa vie. La dame refusa pendant longtems de répondre ; mais enfin, ne pouvant plus résister, elle s'expliqua sur les motifs de sa tristesse et de son désespoir. Tu cherches en vain, dit-elle à son époux, à me dissimuler tes mépris et mon malheur : tu m'aimes, cruel, et pourtant je n'ai encore rien de toi que de tendres caresses ; ce n'est pas ainsi que se manifeste un véritable amour. Tu m'aimes, et jamais tu ne m'as imposé un conjugal châtiment : tu m'aimes, et tu n'offris jamais à ma vue la discipline bienfaisante qui doit augmenter mon amour, etc. etc. »

Il paraît, si l'on en croit Gutherie, que tous les maris Russes ne méritaient pas de semblables reproches. Suivant ce géographe, les lois du pays et des stipulations particulières que les parens faisaient établir dans les contrats de mariage, ont été nécessaires pour s'opposer au châtiment barbare que les maris infligeaient à leurs fem-

mes, et qui allaient quelquefois jusqu'à faire mourir ces victimes du despotisme conjugal dans les horreurs de la flagellation. Rien de semblable ne se retrouve plus en Russie, et les mœurs du peuple y sont même assez douces. Parmi les gens du commun, les époux s'acquittent souvent du devoir conjugal dans les bains de vapeur.

Dans toute l'étendue de l'Allemagne, les traits physiques et les habitudes morales des femmes présentent de nombreuses variétés.

Les Hongroises sont, dit-on, beaucoup plus belles que les Autrichiennes. Les femmes de Saxe sont, de toutes les Allemandes, celles que l'on regarde comme les plus agréables.

Les Bohémiennes ne sont rien moins que des femmes de Bohëme; et les belles dames de Prague ne seraient pas flattées d'un compliment dans lequel on leur dirait qu'elles sont de charmantes Bohémiennes. Celles-ci sont les femmes d'un peuple fugitif et dispersé dans différentes parties de l'Europe et de l'Asie, depuis les sanglantes victoires que *Selin* remporta sur les Mamelucks.

Entre deux petites rivières, l'Oh et la Marca, on trouve au milieu des bruyères et des marécages, un canton nommé Staterland, dont les habitans ont conservé une partie des mœurs

agrestes des anciens Germains. Leurs femmes sont très-belles ; mais leur condition diffère peu de l'esclavage. Le labour, les semailles, la moisson et tous les détails de l'économie rurale font partie de leurs travaux : elles aident même à tirer les bateaux quand leurs maris reviennent de la pêche ou des voyages qu'ils entreprennent pour des objets de commerce (1).

En Angleterre, les femmes sont généralement belles. A l'élégance de la taille, et à la régularité des traits elles réunissent une expression touchante, dont l'empire est souvent plus fort que celui de la beauté. (Dans les *Mém.* de Gramont), Hamilton, dont l'esprit était accoutumé aux airs parisiens, qui sans doute seraient aujourd'hui très-ridicules, dit : « qu'une beauté toute anglaise, pétrie de lys et de roses, de neige et de lait, quant aux couleurs ; faite de cire à l'égard des bras et des mains, et de la gorge et des pieds ; mais tout cela sans ame et sans air ; portait toujours le même visage, qu'elle semblait tirer le matin d'un étui, pour l'y remettre en se couchant, sans s'en être servi

(1) Voy. *Reise durch Osnabruck, und Ostfriesland, und Groeningen, etc.* par Hoche, et l'extr. de ce voyage dans la *Biblioth. German.*, t. Ier, p. 64.

durant la journée ». Il serait inutile de faire remarquer l'inexactitude et le mauvais goût d'un semblable portrait. L'auteur de l'ouvrage ayant pour titre : *Londres*, reproche aux Anglaises d'avoir des gorges un peu trop volumineuses, et taillées sur le modèle de celles de Picardie.

La religion protestante, qui exerce une influence bien plus marquée sur la pureté des mœurs que le catholicisme (1), est sans doute une des circonstances qui concourent davantage à faire trouver en Angleterre un plus grand nombre d'épouses fidelles. A ce respect de la foi conjugale, les Anglaises savent unir les mœurs les plus douces et toutes ces vertus domestiques sur lesquelles se base le bonheur des familles. Elles partagent avec les hommes cet esprit national, ce patriotisme qui tranche si fortement dans l'esprit des Anglais : bien différentes en cela de leurs élégantes voisines, qui savent à peine qu'elles ont une patrie, et que l'on a vues dans les momens les plus critiques appeler l'étranger par leurs vœux indiscrets : ou même ne pas rougir de donner le nom

(1) St.-Evremont pense que la religion protestante est aussi favorable aux maris, que la catholique est avantageuse aux amans. *Voy.* le développement de cette opinion dans le 1er. vol. de ses œuvres, p. 122.

du général ennemi le plus redoutable à l'une de ces brillantes futilités que la mode et le caprice détruisent et reproduisent chaque jour (1).

Les Anglaises ont eu pendant long-tems une manière de s'habiller qui leur était propre. Lorsqu'en France, par exemple, l'on faisait encore usage de ces cuirasses baleinées, dont Catherine de Médicis et les Florentines de sa suite avaient amené

(1) Les coëffures à la Souwarow. Quant au patriotisme des Anglaises, en voici un trait rapporté par Tonneley dans sa traduction d'Hudibras. Dans les troubles dont Charles Ier. fut la victime, un pair du royaume parut un instant disposé à trahir la cause pour laquelle il s'était jusqu'alors signalé. Son épouse ayant appris cette lâcheté, elle se réunit contre lui, avec ses femmes, parvint à l'attacher tout nud au pied d'un lit; et ne cessa de le fustiger que lorsqu'il eut promis de mieux se conduire à l'avenir. Le parlement fit faire des remerciemens à la dame. Le poëte Butler rapporta ce fait dans son poëme:

Certaine dame à son mari
A donné le fouet ces jours-ci;
De rudes coups son cul n'eut faute,
Quoiqu'il fût de la chambre-haute.
Elle écorcha son corps tout nu,
Comme qui la poste eût couru.
Cette affaire, à la cour jugée,
Lui fit honneur et renommée.

Voy. *Londres*, nouv. éd. t. II, p. 158.

la mode, les femmes, sur le bord de la Tamise, se bornaient à serrer la taille avec une espèce de *ceste* ou corset de baleine à claire-voie. C'est cette partie de l'habillement qui, depuis, a été connue sous le nom de *corps baleinés.* Dans les commencemens, elle était très-échancrée, et laissait le sein entièrement à découvert. La première femme qui parut ainsi vêtue à Paris fit une sensation très-vive, et fut ensuite imitée, même pendant la vie de Catherine de Médicis (1).

Les chapeaux anglais n'ont pas eu moins de réputation que les corsets; et l'on connaît le charme et l'expression qu'ils donnent à la physionomie.

Dans quelques parties isolées de l'Angleterre, on retrouve encore, relativement à ce qui concerne la

(1) Niceron rapporte ainsi le fait : « Thomas Dampster ayant épousé à Londres, vers 1610, une femme d'une rare beauté, vint avec elle à Paris. Un jour qu'il l'accompagnait dans les rues, ils furent environnés d'une foule de peuple attiré par la beauté éblouissante de cette femme, qui, suivant l'usage du pays, montrait à nud la plus belle gorge du monde et des épaules blanches comme la neige. Cette foule devint bientôt si grande, qu'ils couraient risque d'être étouffés, s'ils ne se fussent promptement réfugiés dans la première maison ».

femme et les relations conjugales, des particularités dont le naturaliste ne doit pas omettre l'exposition. Dans le Cardinguen, par exemple, petit canton du pays occupé par les Gallois, on a conservé d'anciennes formalités nuptiales assez singulières. Le jeune homme qui desire se marier, se met au lit avec sa prétendue, pour lui expliquer ses intentions. Il y a en outre le petit et le grand mariage. Le petit mariage n'est qu'un essai. S'il ne réussit pas, la femme revient chez ses parens, et retrouve aussi facilement un autre mari que si elle n'avait pas été essayée. Dans la petite presqu'île de Portland, on trouve une coutume non moins éloignée de nos mœurs. Les jeunes filles ne s'y marient pas avant d'être enceintes, et cet usage, qui a toutes les apparences de la licence, n'en a point la réalité. C'est une simple épreuve; et lorsqu'un jeune homme et une jeune fille ont entretenu pendant quelque tems un commerce stérile, on en conclut que la providence ne les a pas destinés l'un pour l'autre. La femme conserve sa réputation; et plusieurs prétendans peuvent se succéder jusqu'au moment où, devenue mère, elle contracte enfin un véritable mariage. Les ouvriers que l'on envoya de Londres il y a quelques années à Portland, y trouvèrent cet usage très-bien établi. Les jeunes

filles leur firent l'accueil le plus obligeant. Les épreuves réussirent : mais lorsqu'il fut question d'épouser, et que les citadins n'y parurent pas disposés, il y eut alors un soulèvement général de toutes les femmes. Les étrangers furent menacés d'être chassés à coups de pierre, et ceux qui ne se décidèrent pas à se marier furent forcés de s'enfuir, et de ne plus reparaître. Depuis cette époque, l'ancienne coutume est suivie avec beaucoup de rigueur et de scrupule (1).

En France, sous le rapport physique comme sous le rapport moral, les femmes présentent des variétés nombreuses. Dans les départemens du Nord, elles se font distinguer par la pureté du sang, l'éclat du teint, la plénitude et même l'exagération des formes. Dans toute cette partie, les beautés aux yeux bleus et à la chevelure argentine sont beaucoup plus communes que celles dont l'œil vif et animé et les cheveux noirs font le principal attrait. Sur les côtes occidentales, et dans une partie de ce que les anciens géographes désignaient sous le nom d'Armoriques, la nature se fait également remarquer dans la conformation de la femme, par sa richesse

(1) Voy. *Biblioth. Britannique*, Littérature, avril 1796, p. 611.

et son abondance, bien plus que par son élégance et par sa pureté. On trouve difficilement dans toutes ces contrées des extrémités délicates et taillées sur ces modèles que présentent les monumens antiques. Le pied et la jambe, sur-tout, sont très-défectueux; sous ce rapport, il n'y a aucune proportion entre les colonnes et l'édifice.

Les Normandes ont conservé, au moins dans plusieurs cantons, et principalement dans le pays de Caux, une partie de la pureté du sang des anciens Germains, auxquels cette belle partie de la France a été abandonnée sous le faible Charles le simple. Une origine grecque est aussi rappelée dans le midi de la France, où les formes ont moins de plénitude, mais sont plus agréablement dessinées. On connaît en général le charme irrésistible des Provençales, des Languedociennes et des Lyonnaises. Raymond, dans son excellente topographie physique et médicale de Marseille dit, en parlant des femmes de cette ville : qu'elles ont la taille svelte, élégante, les yeux noirs, pleins de feu et la physionomie très-agréable : mais il ajoute que leur gorge est très-petite; qu'elles sont mauvaises nourrices, ce qui, suivant l'opinion de ce célèbre médecin, paraîtrait dépendre du climat, puisqu'il est d'observation que les belles vaches de Flandres deviennent d'assez mauvaises laitières

lorsqu'on les transporte dans les environs de Marseille.

Les femmes de Paris, comme nous avons déjà eu occasion de l'observer, doivent peut-être plus à l'art qu'à la nature tous leurs moyens de séduction. Il serait difficile de porter plus loin les graces du maintien, l'élégance de la tournure, et la disposition de tout ce qui peut ajouter à la beauté, ou la présenter sous un aspect plus favorable.

Le caractère moral de ces femmes, ou du moins de celles d'un certain rang, est un caractère tout particulier : celui de *la Française*, auquel se rapporte une grande partie de ce qu'ont écrit sur les femmes la plupart de ces écrivains dont les observations superficielles ne se sont guère portées au-delà de l'enceinte des boudoirs.

Une coquetterie exagérée, et poussée trop loin pour se concilier jamais avec le véritable amour, forme le plus ordinairement le trait principal de ce caractère : Elle s'associe d'une manière nécessaire avec la vanité, et donne au desir de plaire la physionomie d'une ambition dévorante et exclusive. Les habitudes frivoles, le goût du luxe, et une foule de petites passions qui ne donnent jamais le bonheur, viennent aussi se mêler à ces dispositions; et concourant avec elle à pervertir cette heureuse sensibilité qui fait le principal at-

tribut de la femme, elles finissent par développer un tempérament dont la morale et la médecine parviennent bien difficilement à arrêter les funestes effets.

On a aussi observé que les femmes auxquelles ce portrait peut convenir étaient très-froides; que sans cesse amusées par l'espèce de culte dont on les fait l'objet, elles ne s'abandonnaient que bien difficilement aux transports du plaisir, ou qu'elles finissent même par prendre le devoir conjugal en horreur. On peut leur appliquer d'une manière toute particulière ce que Diderot a écrit sur les femmes en général. « J'ai vu une femme honnête frissonner d'horreur à l'approche de son époux; je l'ai vue se plonger dans le bain, et ne se croire jamais assez lavée de la souillure du devoir. Cette sorte de répugnance nous est presque inconnue. Notre organe est plus indulgent. Plusieurs femmes mourront sans avoir éprouvé l'extrême de la volupté. . . . .

. . . .

Moins maîtresses de leurs sens que nous, la récompense est moins sûre et moins prompte pour elles. Cent fois leur attente est trompée. Organisées tout au contraire de nous, le mobile qui sollicite en elles la volupté est si délicat, et la

source en est si éloignée ; qu'il n'est pas extraordinaire qu'elle ne vienne point ou qu'elle s'égare » (1).

Les courtisanes sont moins nombreuses à Paris depuis quelques années. Il est facile de donner la raison de cette différence. Le nombre de celles que fournissent les départemens n'est pas en raison de la beauté de leur population. Des renseignemens pris à ce sujet m'ont donné pour résultat, que les villes de garnison étaient ordinairement celles dont le contingent était le plus considérable. Lorsque la police de Paris était faite par Lenoir, le nombre des femmes dont nous parlons allait à-peu-près à un huitième de la population (2).

Dans quelques parties de la France, on retrouve, relativement à la condition de la femme et au mariage, des coutumes presque dignes des habitans de la nouvelle Hollande ou des Canadiens. Voici, sur ce point, quelques détails très-curieux que nous tirons de la *Statistique* du département des Deux-Sèvres, par le citoyen Dupin, préfet :

« Dans la partie de ce département que l'on désigne sous le nom du Marais, les jeunes gens

(1) *Voy.* Diderot, t. XII de ses œuvres, édition de Naigeon, p. 452.

(2) Suivant M. Colqu'Houms, il y a à Londres 4 classes de courtisanes, qui font un neuvième de la population.

des deux sexes se réunissent les jours de fête à la ballade, ou fête champêtre. Ils y dansent souvent à la voix d'une vieille femme qui chante un air monotone et sans paroles. . . . . . .
Une jeune fille qui paraît à la ballade sans un garçon qui lui tire les doigts, est méprisée de ses compagnes. Dans l'intervalle des danses, on voit le galant debout devant sa maîtresse, un coude fortement appuyé sur son épaule, tandis que l'autre main se glisse sans façon dans l'épais corset qu'aucun fichu ne recouvre. Ils se regardent, ne se disent rien, et restent dans cette attitude pendant des heures entières. . . . . .

Les mariages se concluent ordinairement en automne : les formalités sont très-multipliées. Lorsque plusieurs ont été remplies, la fiancée se rend au milieu des convives, et reçoit de chacun d'eux un baiser et une pièce d'argent : on déjeûne, on se dispose ensuite à aller à l'église ; et avant de partir, ou pendant le voyage, la jeune fille verse des larmes d'étiquette. Lorsque la cérémonie est terminée, les jeunes compagnes de la mariée lui chantent, en lui attachant un énorme bouquet, une chanson qui n'a pas varié depuis trois cents ans, et qui retrace toutes les peines qui attendent la jeune femme dans son ménage. Le reste du jour, une partie de la

nuit et du lendemain sont employés à des pratiques non moins singulières, et qui attireraient fortement l'attention, si nous les rencontrions chez quelques peuplades sauvages (1).

Il nous serait difficile de nous arrêter avec quelque détail sur les autres parties de l'espace du globe auquel nous croyons la plus belle race humaine attachée : nous allons donc continuer d'offrir seulement quelques généralités.

Dans différentes parties de l'Helvétie et de la chaîne des Alpes, de la Suisse, de l'Italie et de la Savoie, la constitution physique des femmes présente de nombreuses différences. Dans les lieux bas et resserrés, entre des élévations; les cous un peu gros et même goitreux sont en plus grand nombre. Dans les pays élevés, le sang est beaucoup plus pur ; et la difformité dont nous parlons, loin de se développer, se corrige et disparaît chez les femmes qui l'apportent des lieux moins favorablement situés. A Sion et dans ses environs, les femmes sont agréables et jolies. Elles ont le teint beau, les cheveux blonds et la taille bien déliée; mais elles nuisent beaucoup

(1) *Voy.* la Statistique du département des Deux-Sèvres, par le cit. Dupin, p. 76 et suiv.

à l'effet de leurs charmes, par une sorte de plastron qui se place contre le sein, et qui est d'un très-mauvais goût (1).

A Anniviers, les femmes sont également fort attrayantes, et méritent les éloges que leur a donné Rousseau. Rien n'égale leur douce sensibilité, qui s'étend même jusque sur les animaux, et à tel point, que les femmes et les jeunes filles remplissent ordinairement leurs poches de pain ou de quelqu'autre nourriture, pour donner aux animaux qu'elles peuvent rencontrer dans leur chemin (2). Dans la Valorsine, on trouve encore des femmes très-belles, et dont l'habillement est assez agréable (3). A Cormayeur, on observe une particularité très-remarquable : de pauvres montagnardes qui savent lire, écrire, chiffrer, qui entendent même un peu le latin, et qui donnent à leurs enfans une éducation beaucoup meilleure que celle de plusieurs grandes cités : cette culture de l'esprit, et toutes les occupations relatives à l'économie domestique remplissent

(1) *Voy*. description des glaciers de la chaîne des Alpes, de Suisse, d'Italie et de Savoie, par Bourrit, t. Ier., p. 108.

(2) *Ibid*.

(3) *Ibid*.

ordinairement les loisirs de ces *paysanes lettrées*, pendant tout le tems que les hommes descendent des montagnes et vont chercher du travail dans les plaines du Piémont et du Milanais. Les premières fondations d'instruction ont été faites avec un capital provenant de plusieurs confrairies établies pour les processions, messes et autres pratiques religieuses (1).

Les véritables Italiennes se trouvent au midi et au centre de l'Italie. Nous avons déjà parlé de leurs différens degrés de beauté (2). En Sicile, comme nous avons eu l'occasion de le remarquer, elles sont très-agréables; et sans avoir tous ces caractères sublimes qui rapprochent le beau individuel de l'antique, elles ont un charme et un attrait auquel il est difficile de résister. Elles conservent long-tems de très-beaux cheveux, qu'elles arrangent avec une coquetterie bien entendue. Elles ne s'en servent plus aujourd'hui, dit Brydome (3), que pour ajouter à la puissance de leur beauté : mais on sait que jadis, animées par un dévouement patriotique, elles

(1) *Voy*. Bourrit, Voyage cité, t. III, p. 218.

(2) *Voy*. Patrie de la Beauté, p. 336 de ce vol.

(3) *Voy*. Brydome, *Voyage en Sicile et à Malte*, trad. par Desmeunier, vol. II.

surent les employer à un plus noble usage (1).

Les femmes du Mont-Érix et de ses environs ont un grand caractère de beauté. Elles sont, suivant Riedesel, aussi blanches que les Anglaises et les Allemandes, et joignent à ce teint éclatant de grands yeux noirs et pleins de feu, avec des profils grecs de la plus parfaite régularité (2). Vénus, qui fut jadis adorée dans cette patrie de la beauté, a eu pour successeur un St.-Julien, qui donne maintenant son nom à la ville et à la montagne.

Les Siciliennes se marient de bonne heure. Les cérémonies du mariage dans les parties montagneuses et sauvages de l'île sont très-bizarres et très-anciennes. Dès que la bénédiction nuptiale est accordée, deux personnes du cortége enfoncent dans la bouche des époux deux grandes

(1) La ville étant assiégée, et sur le point de se rendre, parce que les assiégés manquaient de cordes pour tendre leurs arcs. Les femmes, livrées tout-à-coup à un enthousiasme patriotique, se dépouillèrent de leurs cheveux, et en formèrent des tissus pour suppléer aux munitions de guerre dont la disette allait forcer de rendre la place. Animés par un si beau dévouement, les hommes reprirent courage, et les Sarrasins furent repoussés.

(2) *Voy.* Riedesel, *Voyage en Sicile.*

cueillerées de miel, et jètent ensuite sur eux une poignée de bled, en désignant par ce double emblême la douceur de l'union et la fécondité des époux. Les jeunes mariés ne peuvent toucher aux mets qui sont servis au festin de la noce; mais lorsque le dîner est presque fini, un des plus proches parens de la femme présente un os à l'époux, en lui disant: « *Rodi ru quest' osso, etc. Rongez cet os, car vous venez d'en prendre un qui sera plus dur et plus difficile à digérer* ». On évite de se marier dans le mois de mai; les mariages qui se font alors sont de mauvais augure, et doivent être très-féconds en accidens pour les époux (1).

A Naples, la population est considérable; mais les hommes seuls montrent que la nature peut concilier l'influence de ce climat avec la conformation la plus heureuse de l'espèce humaine. Ils sont généralement beaux; mais, en revanche, les femmes sont généralement laides. « Leur beauté, comme le remarque Dupaty, demande un air humide et un climat tempéré. Tous ces traits heureux que la nature semble avoir choisi pour former la beauté, s'altèrent à Naples très-promptement, attaqués à-la-fois par

(1) *Voy.* Brydome, Voyage cité, t. II.

le climat, l'éducation et les mœurs (1). A Venise, les femmes sont belles. On y voit plus de blondes que dans le reste de l'Italie. Les courtisanes de cette ville ont acquis une sorte de célébrité.

A Rome et dans ses environs, on trouve dans tout son développement le genre de beauté romaine; c'est-à-dire, la physionomie noble, les traits réguliers, et en général une beauté réelle et indépendante, jusqu'à un certain point, de la magie des graces et de l'expression. L'amour, dans les mœurs des Romains modernes, rencontre rarement, suivant l'observation de Dupaty, quelques-unes de ces circonstances qui en font une passion violente, un bonheur, une vertu (2). La licence connaît à peine quelque frein. Les jouissances sont prématurées : on parle d'amour aux jeunes filles devant leurs mères, et les mères même en parlent devant leurs filles. J'ai vu, dit le philosophe que nous venons de citer, des prêtres danser avec de jeunes demoiselles, et ce n'était pas un scandale. Les mœurs sont encore plus dissolues à Gênes, où, suivant le même auteur, il y a tant de libertinage, que l'on peut s'y passer de courtisanes. A Florence,

(1) Dupaty, *Lettres sur l'Italie.*

(2) *Ibid.*

les femmes sont agréables et jolies, se mettent avec goût, et ont des mœurs moins dissolues. L'habillement des paysanes est agréable, et montre dans toutes ses parties beaucoup de graces et une coquetterie éclairée. Les penchans dépravés que l'on a tant reprochés aux Florentins du XVI[e]. siècle (1), sont moins répandus depuis que leurs mœurs sont plus douces et plus policées. Autrefois ces erreurs de l'amour furent portées à un tel point, qu'un prince, à ce que l'on assure, ordonna par une loi que les femmes seraient obligées d'aller dans les rues la gorge découverte, afin de rappeler les inclinations des hommes à leur véritable objet.

A une époque déjà très-éloignée, les femmes Italiennes furent souvent la victime des soupçons de leurs époux. Les grilles, les verroux et les Argus ne suffisant pas à ces maris farouches; plusieurs eurent souvent recours aux plus odieuses précautions. Leur jalousie employa alors, ou de grands anneaux d'or qui se fermaient avec un cadenat (2), ou une ceinture de fil d'airain

(1) On connaît généralement le reproche adressé aux Florentins. Dans l'épitaphe du Dante, on lit ces mots : *Pravi Florentia mater amoris.*

(2) J'ai vu un de ces monumens de la jalousie Sicilienne.

tressé, et arrêtée par une serrure composée de cercles mobiles, où l'artiste avait gravé un certain nombre de chiffres, entre lesquels il n'existait qu'une seule combinaison possible pour comprimer le ressort. Cette combinaison était le secret du mari. Aujourd'hui, les Italiens sont beaucoup moins jaloux. En Espagne et en Portugal, les femmes sont très-amoureuses; et un homme d'esprit qui avait beaucoup voyagé, disait avec raison : « Qu'un Hercule dont le dessein serait de choisir ses maîtresses suivant les différens degrés de son tempérament, pourrait commencer par les Espagnoles, s'arrêter ensuite aux Italiennes, passer dans le Midi de la France, et finir par les Parisiennes ».

VARIÉTÉS DE LA FEMME,

Aux différentes époques de la civilisation, et chez quelques nations anciennes.

Pour compléter le tableau des variétés de la femme, il faudrait, après les avoir considérées dans les différens climats, en suivre l'histoire aux principales époques de la civilisation et chez les

C'était un grand anneau, qui ne différait de ceux que l'on porte aux oreilles que par la dimension.

différens peuples anciens dont les institutions ont le plus influé sur l'état présent des nations modernes. Traité avec tout l'intérêt et les détails dont il est susceptible, un tel sujet pourrait donner lieu à un ouvrage très-étendu et très-important. Forcé de ne le considérer que sous quelques points de vue, et d'une manière rapide, nous nous bornerons à un petit nombre de généralités.

Comme les grandes périodes de la vie humaine, les âges de la société, les périodes de la civilisation peuvent se rapporter à quatre époques principales, et présentent, en outre, différentes divisions secondaires qui les réunissent, et nous montrent, dans le développement et la perfectibilité de l'homme, une suite non interrompue, un enchaînement de découvertes et de progrès. Toutes ces mutations exercent une influence directe sur la beauté, le tempérament et la condition des femmes.

Dans la première période; l'homme, suivant la nature des lieux qu'il habite, est ou chasseur ou pêcheur; ou se nourrit en grande partie des productions d'un sol fertile. Dans la *deuxième*; il passe à l'état de pasteur ou de nomade, et se montre avec des mœurs paisibles ou guerrières, suivant le climat et la race à laquelle il appartient.

Les commencemens et les progrès de l'agriculture remplissent *la troisième période*. Dans la *quatrième ;* l'industrie humaine, parvenue à de nouveaux progrès, commence à parcourir le cercle des découvertes qui doivent la conduire au plus haut degré. La constitution physique et la condition de la femme varient à ces différentes époques. Sa beauté et ses graces, que la nature ne perfectionne qu'au milieu des loisirs d'une société policée, ne se développent pas d'une manière convenable dans les premières périodes. Des exercices violens, une exposition continuelle aux intempéries atmosphériques, un régime grossier, et presque toujours une cosmétique barbare, sont les circonstances principales qui, dans ces tems primitifs, arrêtent chez tous les peuples le développement de ces caractères féminins, et de ces attraits enchanteurs dont les peuplades sauvages ne soupçonnent pas même l'existence ou le pouvoir. Le bonheur des femmes est encore, plus que leur beauté, un produit de la civilisation. Plusieurs des coutumes et des usages dont nous venons de tracer l'histoire nous ont prouvé jusqu'à quel point le sexe le plus faible était malheureux, dégradé, avili dans l'enfance des sociétés ; à ces époques où l'homme, ne connaissant d'autre avantage que celui de la force,

regardait la femme comme un être subordonné, inférieur, et qu'il pouvait impunément accabler d'opprobre et de travaux.

C'est principalement chez les peuplades qui en sont encore à leur première époque, et qui se trouvent portées, par des circonstances de localité, à vivre de chasse, que les femmes sont aussi malheureuses. Le genre de vie nomade améliore sensiblement leur condition, qui devient encore meilleure lorsque l'agriculture amène des mœurs plus douces, et donne plus d'étendue et de force à la sensibilité. Les notions de beauté, d'agrémens et de choix; les sentimens de tendresse, d'amour, de bienveillance naissent alors; et si la race est bonne, si le climat est doux et tempéré, enfin, si quelques institutions établies alors par un génie supérieur favorisent l'action des causes physiques, la condition de la femme s'embellit de jour en jour, et ses destinées s'accomplissent: elle plaît, elle aime, elle devient la compagne du barbare qui la traita si long-tems en esclave. Dans la *quatrième période*, les femmes acquièrent de nouveaux avantages. Leurs charmes, qui ont alors tout le perfectionnement dont ils sont susceptibles, deviennent une puissance du premier ordre: et trop souvent, alors, le triomphe et l'influence sans borne d'un sexe

si long-tems soumis et opprimé, altère son caractère moral, et donnant une fausse direction à leur sensibilité, préparent une époque de désordre social et de corruption (1).

---

(1) Raynal a bien senti et bien indiqué toutes ces nuances de l'état moral, et de la condition de la femme, aux différentes époques de la vie sociale. « Chez les peuples qui n'accordent leur estime qu'à la force et au courage, la faiblesse est toujours tyrannisée pour prix de la protection qu'on lui accorde. Les femmes y vivent dans l'opprobre ; les travaux regardés comme abjects sont leur partage. Des mains accoutumés à manier des armes ou la rame, se croiraient avilies par des occupations sédentaires, par celles même de l'agriculture ».

» Les femmes sont moins malheureuses parmi des peuples pasteurs, à qui une existence plus assurée permet de s'occuper un peu davantage du soin de la rendre agréable. Dans l'aisance et le loisir dont ils jouissent, ils peuvent se faire une image de la beauté, apporter quelque choix dans l'objet de leurs desirs, et ajouter à l'idée du plaisir physique celle d'un sentiment plus noble ».

» Les relations des deux sexes se perfectionnent encore aussitôt que les terres commencent à être cultivées. La propriété, qui n'existait pas chez les peuples sauvages, qui était peu de chose chez les peuples pasteurs, commence à devenir importante chez les peuples agricoles ; l'inégalité qui ne tarde pas à s'introduire dans les fortunes, en doit occasionner dans la considération : alors,

Ces généralités sur les rapports des variétés de la femme, avec les divers âges de la société,

---

les nœuds du mariage ne se forment plus au hasard; l'on veut qu'ils soient assortis. Pour être accepté, il faut plaire, et cette nécessité attire des égards aux femmes, et leur donne quelque dignité ».

« Elles reçoivent une nouvelle importance de la création des arts et du commerce. Alors les affaires se multiplient, les rapports se compliquent. Les hommes que des relations plus étendues éloignent souvent de leur atelier ou de leurs foyers, se trouvent dans la nécessité d'associer à leurs talens la vigilance des femmes. Comme l'habitude de la galanterie, du luxe, de la dissipation ne les a pas encore dégoûtées des occupations obscures ou sérieuses, elles se livrent sans réserve et avec succès à des fonctions dont elles se trouvent honorées. La retraite qu'exige ce genre de vie, leur rend chère et familière la pratique de toutes les vertus domestiques. L'autorité, le respect et l'attachement de tout ce qui les entoure, font la récompense d'une conduite si estimable ».

» Vient enfin le tems où l'on est dégoûté du travail par l'accroissement des fortunes. Le soin principal est de prévenir l'ennui, de multiplier les amusemens, d'étendre les jouissances. A cette époque, les femmes sont recherchées avec empressement, et pour les qualités aimables qu'elles tiennent de la nature, et pour celles qu'elles ont reçues de l'éducation. Leurs liaisons s'étendent; la vie retirée ne leur convient plus; il leur

leurs sont applicables chez tous les peuples anciens ou modernes qui sont arrivés à un haut degré de civilisation.

Essayons de terminer enfin ce tableau par

---

faut un rôle plus éclatant. Jetées sur le théâtre du monde, elles deviennent l'ame de tous les plaisirs, et le mobile des affaires les plus importantes. Le bonheur souverain est de leur plaire, et la grande ambition, d'en obtenir quelques préférences. Alors renaît entre les deux sexes la liberté de l'état de nature, avec cette différence remarquable, que dans la cité souvent l'époux tient moins à sa femme et la femme à son époux, qu'au fond des forêts; que les enfans confiés, en naissant, à des mercenaires, ne sont plus un lien; et que l'inconstance qui n'aurait aucune suite fâcheuse chez la plupart des peuples sauvages, influe sur la tranquillité domestique et sur le bonheur chez les nations policées, où elle est un des principaux symptômes d'une corruption générale et de l'extinction de toutes les affections honnêtes ».

Voyez aussi, sur le même sujet, l'*Histoire de la Société*, par Stewart, et un autre ouvrage anglais ayant pour titre : *The origin of the distinction of Ranks*. By John Millar, 1793. L'auteur examine successivement les effets de la pauvreté et de la barbarie sur la condition des femmes, les raffinemens de l'amour et des affections entre les deux sexes par les circonstances de la vie nomade, l'influence de l'agriculture, de l'industrie, du commerce, de l'opulence et des beaux arts.

quelques vues non moins rapides et générales sur les variétés de la femme, considérée chez les Grecs, chez les Romains, et chez les nombreuses nations des Gaules et de la Germanie.

DANS *la Grèce*, les femmes étaient généralement très-belles. Elles se distinguaient sur-tout par l'élégance de leurs formes et la perfection de leur profil, qui est regardé par les artistes comme le caractère le plus sublime de la beauté. On recherchait en elles des sourcils fort élevés, de grands et de gros yeux, quoique cependant l'expression dont Homère se sert pour caractériser la beauté des yeux ne désigne pas des yeux de bœuf, comme l'ont très-bien remarqué Martorelli et Winckelmann.

L'exagération des reliefs et l'embonpoint déformateur, étaient regardés par les Grecs comme les dispositions les plus contraires à une belle et heureuse conformation. La perfection du sein consistait dans une élévation modérée ; et pour en arrêter le développement, les femmes, suivant Dioscoride, se servaient d'une pierre de l'île de Naxos, qu'on réduisait en poudre, et que l'on appliquait sur la gorge (1). Dans quelques Vénus moins grandes que nature, le sein est très-petit.

(1) Dioscor., liv. V, chap. 168.

Ses deux hémisphères sont d'agréables reliefs qui se terminent en pointe : disposition à laquelle les Grecs paraissent avoir accordé la préférence. Les femmes des diverses parties de la Grèce différaient beaucoup entre elles sous le rapport de la beauté. A Athènes, par exemple, les hommes étaient généralement plus beaux que les femmes. Les Lacédémoniennes, dit Barthelemy, sont grandes, fortes, brillantes de santé, presque toutes fort belles : mais ce sont des beautés sévères et imposantes. Elles auraient pu fournir à Phidias un grand nombre de modèles pour sa Minerve, à peine quelques-uns à Praxitèle pour sa Vénus.

Chez les Thébains, les femmes avaient aussi un plus grand développement que les femmes des contrées plus chaudes et moins élevées : elles étaient grandes, bien faites, blondes pour la plupart (1). Rien n'égalait les charmes des femmes de Chypre, de Milet, de Lesbos, de Gnide et de Corinthe. Ce qui tient aux mœurs, ne présentait pas moins de variétés chez les Grecs : elles étaient généralement décentes et sévères ; la Vénus pudique était représentée avec une tortue, emblême ingénieux qui rappelait aux femmes que

(1) Dicærch. stat. græc. p. 15.

la mère de famille devait vivre retirée dans sa maison, et en former le temple de la félicité domestique.

Les mariages étaient célébrés avec un grand appareil et par des pratiques et des superstitions que l'usage et les lois avaient introduites, afin de pourvoir à la sûreté et au bonheur du plus saint des engagemens. Plusieurs de ces cérémonies étaient d'ailleurs autant d'emblêmes différens que la plus magique des religions savait employer avec le plus grand avantage. Ainsi, en entrant dans le temple, les époux recevaient du prêtre une branche de lierre, symbole du lien qui devait les unir à jamais. On implorait Jupiter et Junon, dont l'union et les amours seront éternelles; le ciel et la terre, dont le concours produit l'abondance et la fertilité; les Grâces, parce qu'elles embellissent les jours des heureux époux; Vénus, enfin, à qui l'amour doit sa naissance et les hommes leur bonheur. Barthelemy dit, en parlant de deux jeunes époux, qu'ils déposaient dans l'Artémisium (1) une tresse de leurs cheveux sur le tombeau des derniers Théores Hyperboréens. Celle du mari était roulée autour d'une poignée d'herbes, et celle de la femme autour d'un

(1) Chapelle de Diane.

fuseau. Cet usage rappelait la première institution du mariage, ces tems où l'époux devait s'occuper par préférence des travaux de la campagne, et la femme des soins domestiques. Différentes pratiques non moins enchanteresses achevaient la célébration du mariage chez les Athéniens (1).

---

(1) Barthelemy, à l'immortel ouvrage duquel nous empruntons une partie de ces détails, a donné un charmant tableau des cérémonies nuptiales grecques dans la description d'un mariage célébré à Délos suivant le rite athénien. « Dès que les deux époux eurent touché le seuil de la porte, dit Anacharsis, on plaça pour un instant une corbeille de fruits sur leurs têtes; c'était le présage de l'abondance dont ils devaient jouir. Nous entendîmes en même-tems répéter de tous côtés le nom d'Hyménéus, de ce jeune homme d'Argos qui rendit autrefois à leur patrie des filles d'Athènes, que des corsaires avaient enlevées : il obtint pour prix de son zèle une de ces captives qu'il aimait tendrement; et depuis cette époque, les Grecs ne contractent point de mariage sans rappeler sa mémoire ».

» Ces acclamations nous suivirent dans la salle du festin, et continuèrent pendant le souper; alors des poëtes s'étant glissés auprès de nous, récitèrent des épithalames ».

» Un jeune enfant, à demi couvert de branches d'aubépine et de chêne, parut avec une corbeille de

A Lacédémone, le mariage n'était pas accompagné de toutes ces solemnités, ni de cette aimable

---

pains, et entonnna un hymne qui commençait ainsi : « J'ai changé mon ancien état contre un état plus » heureux ». Les Athéniens chantent cet hymne dans une de leurs fêtes, destinée à célébrer l'instant où leurs ancêtres, nourris jusqu'alors de fruits sauvages, jouirent en société des présens de Cérès. Ils le mêlent dans les cérémonies du mariage, pour montrer qu'après avoir quitté les forêts, les hommes jouirent des douceurs de l'amour. Des danseuses, vêtues de robes légères, et couronnées de myrte, entrèrent ensuite, et peignirent par des mouvemens variés, les transports, les langueurs, et l'ivresse de la plus douce des passions ».

» Cette danse finie, Leucippe alluma le flambeau nuptial, et conduisit sa fille à l'appartement qu'on lui avait destiné. Plusieurs symboles retracèrent aux yeux d'Ismène, les devoirs qu'on attachait autrefois à son nouvel état. Elle portait un de ces vases de terre où l'on fait rôtir de l'orge ; une de ses suivantes tenait un crible, et sur la porte était suspendu un instrument propre à piler des grains. Les deux époux goûtèrent d'un fruit dont la douceur devait être l'emblême de leur union ».

» Cependant, livrés aux transports d'une joie immodérée, nous poussions des cris tumultueux, nous assiégions la porte défendue par un des fidèles amis de Théagène. Une foule de jeunes gens dansait au son de plusieurs instrumens. Ce bruit fut enfin in-

féerie. Persuadé qu'il est étrange d'employer tant de soins pour perfectionner les races des animaux

---

terrompu par la théorie de Corinthe, qui s'était chargée de chanter l'hymne du soir. Après avoir félicité Théagène, elle ajoutait :

« Nous sommes dans le printems de notre âge : nous » sommes l'élite de ces filles de Corinthe, si renom» mées par leur beauté. O Ismène ! il n'en est aucune » parmi nous, dont les attraits ne cèdent aux vôtres. » Plus légère qu'un coursier de Thessalie, élevée au» dessus de ses compagnes, comme un lis qui fait l'hon» neur d'un jardin, Ismène est l'ornement de la Grèce. » Tous les amours sont dans ses yeux ; tous les arts » respirent sous ses doigts. O fille ! ô femme charmante ! » nous irons demain dans la prairie cueillir des fleurs » pour en former une couronne. Nous la suspendrons » au plus beau des platanes voisins. Sous son feuillage » naissant, nous répandrons des parfums en votre » honneur, et sur son écorce nous graverons ces mots : » *Offrez-moi votre encens, je suis l'arbre d'Ismène !* » Nous vous saluons, heureuse épouse ; nous vous sa» luons, heureux époux : puisse Latone vous donner » des fils qui vous ressemblent ; Vénus vous embrâser » toujours de ses flammes ; Jupiter transmettre à vos » neveux la félicité qui vous entoure ! Reposez-vous dans » le sein des plaisirs ; ne respirez désormais que l'amour » le plus tendre. Nous reviendrons au lever de l'aurore, » et nous chanterons de nouveau : O Hymen, Hyménée, » Hymen ! »

domestiques, tandis qu'on néglige celles de l'homme : Lycurgue avait principalement dirigé ses vues de ce côté, et chercha par des mariages bien assortis à ajouter à la nature de l'homme un nouveau degré de perfection. L'éducation des femmes répondait à ces intentions du Législateur. Ainsi, les filles de Sparte n'étaient point obligées de se tenir renfermées dans un gynecée, comme les Athéniennes. On les faisait au contraire se livrer à différens exercices propres à

« Le lendemain, à la première heure du jour, nous revînmes au même endroit, et les filles de Corinthe firent entendre l'hymen suivant » :

« Nous vous célébrons dans nos chants, Vénus, ornement de l'Olympe, Amour, délices de la terre, et » vous, Hymen, source de vie, nous vous célébrons » dans nos chants, Amour, Hymen, Vénus. O Théagène ! éveillez-vous, jetez les yeux sur votre amante, » jeune favori de Vénus, heureux et digne époux d'Ismène, ô Théagène ! éveillez-vous ; jetez les yeux sur » votre épouse ; voyez l'éclat dont elle brille ; voyez » cette fraîcheur de vie dont tous ses traits sont embellis. La rose est la reine des fleurs ; Ismène est » la reine des belles. Déjà sa paupière tremblante s'entr'ouvre aux rayons du soleil ; heureux et digne époux » d'Ismène, ô Théagène, éveillez-vous ».

» Ce jour, que les deux amans regardèrent comme le premier de leur vie, fut presque tout employé de

développer les formes et à donner la santé. Elles dansaient, chantaient en public, luttaient entre elles, disputaient le prix de la course; et sans voile, à demi nues, exerçaient différentes évolutions en présence des rois, des magistrats et de tous les citoyens. L'époque de leur mariage était constamment celle de leur entier développement. Un auteur ancien, Hermippus, prétend qu'il n'y avait point de choix ; mais que l'on enfermait dans un lieu obscur les filles à marier,

---

leur part à jouir du tendre intérêt que les habitans de l'île prenaient à leur hymen, et tous leurs amis furent autorisés à leur offrir des présens. Ils s'en firent eux-mêmes l'un à l'autre, et reçurent en commun, ceux de Philoclès, père de Théagène. On les avait apportés avec pompe. Un enfant, vêtu d'une robe blanche, ouvrait la marche, tenant une torche allumée ; venait ensuite une jeune fille, ayant une corbeille sur sa tête : elle était suivie de plusieurs domestiques qui portaient des vases d'albâtre, des boîtes à parfums, diverses sortes d'essences, et tout ce que le goût de l'élégance et de la propreté a pu convertir en besoins ».

» Sur le soir, Ismène fut ramenée chez son père ; et moins pour se conformer à l'usage, que pour exprimer ses vrais sentimens, elle lui témoigna le regret d'avoir quitté la maison paternelle ; le lendemain, elle fut rendue à son époux, et, depuis ce moment, rien ne troubla plus leur félicité ».

et que chaque jeune homme y prenait au hasard celle qu'il devait épouser. Il paraît que, si primitivement cet usage fut établi, on s'en écarta dans la suite. Platon, suivant la remarque de Barthelemy, l'avait en quelque sorte adopté dans sa république imaginaire.

La consommation du mariage et le mode des relations conjugales en général, présentaient des circonstances plus remarquables par leur singularité. La femme prenait, pour cette cérémonie, des habits d'homme, et se faisait enlever par son époux, qui, après une jouissance furtive et rapide, était obligé de venir au gymnase rejoindre ses camarades. Cette contrainte, qui donnait au commerce conjugal tout le charme du mystère, des surprises et des larcins de l'amour, durait quelquefois pendant plusieurs années. Le Législateur aurait-il voulu tirer parti de cette circonstance pour perfectionner la population? Quoiqu'il en soit, les Spartiates avaient principalement pour objet, dans leurs mariages, de donner des citoyens à leur patrie; et lorsqu'un mari n'avait point d'enfans, et qu'il croyait que ce malheur dépendait de son impuissance, ou de l'imperfection de ses organes, il priait un de ses compatriotes, ou même un étranger de payer sa dette, en faisant un enfant à sa femme. Un Lacédémonien flétri

par une loi ne pouvait ni prêter son épouse, ni posséder celle d'un autre. Les célibataires étaient frappés de verge par les femmes. Ils ne pouvaient en outre assister aux combats que se livraient les jeunes filles à demi nues; et les Magistrats avaient le droit de les contraindre à faire pendant les rigueurs de l'hiver, le tour de la place, dépouillés de leurs habits, et chantant eux-mêmes des chansons où ils reconnaissaient que leur désobéissance méritait leur châtiment.

Solon s'occupa avec beaucoup de sollicitude de tout ce qui pouvait intéresser la condition des femmes. C'était en vertu d'une de ses lois que les Athéniennes étaient forcées à une décence presque sévère dans leurs habillemens, et que, renfermées dans le *gynécée*, elles se consacraient toutes entières aux emplois et aux détails de l'économie domestique. Ce sont de telles mœurs qui ont fait dire, sans doute, à Montesquieu : « Dans les villes grecques où un vice aveugle régnait d'une manière effrénée, où l'amour n'avait qu'une forme que l'on n'ose dire; tandis que la seule amitié s'était retirée dans les mariages, la chasteté des femmes était telle, qu'on n'a guère jamais vu de peuple qui eût une meilleure police ».

Les Athéniennes, d'ailleurs, devaient être

traitées avec beaucoup de déférence et d'égards. Une loi de Solon prévenait les négligences cruelles des maris, et leur enjoignait de s'acquitter au moins trois fois par mois du devoir conjugal (1). Dans le cas d'infraction, l'épouse avait le droit de se plaindre et de demander le divorce. « Le philosophe Polémon, dit Montagne, fut justement appelé en justice par sa femme, de ce qu'il allait semer en un champ stérile le fruict dû au champ génital ». Par une autre loi de Solon, une Athénienne, quand elle se trouvait héritière, pouvait, si son mari était impuissant, recevoir son parent le plus proche dans son lit. Les lupercales des Romains étaient empruntées des Grecs. Chez ces derniers, la femme qui n'avait pas eu d'enfant pendant les premières années de son mariage, allait se présenter au temple de Junon, pour y recevoir d'un prêtre lupercal le don de la fécondité. Elle se dépouillait de tous ses vêtemens, et, se présentant ainsi au prêtre fustigateur, recevait sur toute la partie postérieure de son corps une grêle de coups de fouet avec des lanières de peau de bouc. Plusieurs philosophes

(1) « Solon, patron de l'école légiste, ne taxe qu'à trois fois par mois, pour ne faillir point, la hantise conjugale ». MONTAGNE.

grecs ont joint leur voix à celle du Législateur, et donné différens préceptes relatifs aux femmes et aux mariages. Aristote ne voulait point que la couche nuptiale fût profanée par les excès et les emportemens d'une amoureuse licence (1). « Platon, comme le remarque Montagne, établit sagement par ses lois, qu'avant tout mariage, pour établir son opportunité, les juges voient les garçons qui y prétendent tous fins nuds, et les filles nues jusqu'à la ceinture seulement ».

« C'est un homicide à la mode du même philosophe, dit l'immortel auteur des *Essais*, de rechercher l'embrassement des femmes sans espérance de fruit, comme quand elles sont hors d'âge ou enceintes ».

Les Grecs, dont la religion plus humaine que celle des nations modernes se réduisait souvent au culte de l'amour et du plaisir, surent allier, par un contraste singulier et peut-être unique, la sévérité des mœurs domestiques à des fêtes voluptueuses, lascives, ou même à des

---

(1) Il faut, dit Aristote, toucher sa femme prudemment et sévèrement, de peur qu'en la chatouillant trop lascivement, le plaisir ne la fasse sortir hors des gonds de la raison. Montagne. *Voy.* ses *Essais*, éd. d'Amsterdam, t. III, p. 108.

goûts et à des habitudes très-dépravées. Ovide nous a conservé le souvenir des fêtes célébrées en l'honneur de Priape ; dont les emblêmes, naïvement exprimés, désignaient sans doute dans leur sens primitif, le Créateur de ces générations innombrables qui se succèdent avec tant de rapidité dans l'univers (1).

Ces fêtes avaient lieu tous les trois ans à l'approche de l'automne : « on épanchait sur les autels du Dieu le vin et le lait ; on lui offrait l'orge grillé et les prémices des fruits ; on le couronnait de roses ». . . . .
. . . .

» Ses attributs, divinisés, étaient tour-à-tour portés en pompe dans les cérémonies publiques, ou adorés en secret dans l'intérieur domestique. On imprimait cette forme à des vases, et même à des coupes d'or, d'ivoire ou de verre. Les femmes enveloppaient ces instrumens sacrés dans des langes de lin et de soie » (2).

Les prémices des jeunes filles appartenaient à Priape, et les nouvelles mariées venaient s'asseoir

---

(1) Voy. *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*, t. Ier., *Fêtes de la Nature*.

(2) *Ibid.*

douloureusement sur sa statue (1). Le culte de Vénus était non moins universel, et se célébrait particulièrement avec un grand éclat à Athènes, Paphos, Amathonte, Corinthe et dans l'île de Chypre. Les Grecs, qui préféraient la beauté à tous les autres avantages, et qui la plaçaient immédiatement après la vertu dans l'ordre de leurs affections, devaient nécessairement en faire aussi un objet de culte. Aussi, lui consacrèrent-ils des fêtes qui se célébraient principalement à Sparte, à Lesbos, chez les Parrhasiens. Les femmes se disputaient, dans ces brillantes solemnités, un prix que la belle Hélène remporta plusieurs fois.

Du tems des Héraclides, Cypselus, roi d'Arcadie, institua une fête où l'on décernait un prix à celui des jeunes concurrens qui avait su donner le plus doux baiser. Cet usage se pratiquait principalement près du fleuve Alphée, en Élide, à Mégare, etc. etc. Parny décrit ainsi cette fête charmante :

L'histoire dit qu'à la cour de Cypris
On célébrait une fête annuelle,
Où du baiser l'on disputait le prix.

(1) Quid hoc dicam? *s'écrie St.-Augustin* : cum ibi sit et Priapus, nimium masculus, super cujus immanissimum et turpissimum fascinum sedere nova nupta jubebatur, more honestissimo et religiosissimo matronarum. *Augus. de civitate dei.*

On choisissait des belles la plus belle,
Jeune toujours et n'ayant point d'amant.
Devant l'autel sa main prêtait serment;
Puis sous un dais de myrte et de feuillage
Des combattans elle animait l'ardeur,
Et dans ses doigts elle tenait la fleur
Qui du succès devait être le gage.
Tous les rivaux, inquiets et jaloux,
Formant des vœux, arrivaient à la fille;
Devant leur juge ils ployaient les genoux,
Et chacun d'eux sur sa bouche docile
De ses baisers imprimait le plus doux.
Heureux celui dont la lèvre brûlante
Plus mollement avait su se poser!
Heureux celui dont le simple baiser
Du tendre juge avait fait son amante!
Soudain sur lui les regards se fixaient,
Et tous peignaient le desir ou l'envie;
A ses côtés les fleurs tombaient en pluie:
Les cris joyeux qui dans l'air s'élançaient,
Le faisaient roi de l'amoureux empire;
Son nom chéri, mille fois répété,
De bouche en bouche était bientôt porté,
Et chaque belle aimait à le redire.
Le lendemain, les filles à leur tour
Recommençaient le combat de la veille.
Que de baisers prodigués en ce jour!
L'heureux vainqueur sur sa bouche vermeille
De ces baisers comparait la douceur;
Plusieurs d'entr'eux surpassaient son attente;
Ses yeux remplis d'une flamme mourante,
Laissaient alors deviner son bonheur;

Ses sens noyés dans une longue ivresse,
Sous le plaisir languissaient abattus :
Aussi le soir sa bouche avec mollesse
S'ouvrait encore, et ne se fermait plus ».

Les Hétaires (1), ou du moins celles d'une certaine classe, figuraient ordinairement avec distinction dans toutes les fêtes de l'amour et de la volupté. Elles avaient d'ailleurs une sorte d'influence que les courtisanes modernes n'ont jamais exercée. Celles de la première classe (2) étaient ordinairement les femmes les plus aimables, et savaient unir par une heureuse association, les graces de l'esprit aux charmes de la beauté, et à tous les moyens de la coquetterie et de la séduction. Aspasie, dit l'écrivain aimable que nous venons de citer, Aspasie enseigne la philosophie à Socrate, et conduit en souriant Périclès aux sommets de la politique; elle ouvre une école de plaisirs et d'éloquence. Hipparète tient le compas d'Euclide, et Léontium trace avec Épicure le code des voluptés. . . . . . (3).

---

(1) étaient à-peu-près ce que sont les courtisanes chez les peuples modernes.

(2) *Voy.* les notes du traducteur d'Alciphron.

(3) Voy. *Fêtes et Courtisanes de la Grèce*, t. Ier.

Les plus belles et les plus aimables Hétaires étaient celles de Corinthe. Les habitans de cette ville attachaient une grande importance à ce genre de célébrité ; et ils faisaient acheter dans les pays voisins, sur-tout dans les îles de l'Archipel, de jeunes filles, que l'on élevait pour les consacrer au culte de Vénus, lorsqu'elles avaient atteint un âge convenable. Vieland a remarqué que dans la ville d'Athènes, dont la police domestique était très-sévère, il y avait un plus grand nombre de courtisanes que dans les autres villes de la Grèce (1).

Suivant l'auteur auquel nous empruntons une partie de ces détails (2), on peut partager les Hétaires en 4 classes : la 1re., celle des philosophes et des poëtes ; telles furent Aspasie, Léontium, etc. ; la 2e., les maîtresses des rois ; la 3e., les familières ; la 4e. enfin, ou les Dictériades. On pourrait ajouter une 5e. classe, celle

(1) Voy. *Aristippe*, par Vieland.

(2) Celui de l'ouvrage sur les fêtes et les courtisanes de la Grèce, dont une seconde édition, actuellement sous presse, va encore augmenter de charme et d'intérêt, au moyen de la forme dramatique que l'auteur a cru devoir adopter.

des Aulétrides, ou joueuses de flûtes, formant avec les danseuses une section qui correspond aux Balliadères de l'Inde et aux Almé de l'Égypte.

Les Dictériades, dont nos misérables prostituées sont à-peu-près les analogues, se répandaient dans les avenues du céramique et au théâtre. Une loi de Solon les obligeait de porter un habillement élégant et recherché. « Leurs noms étaient écrits sur leurs portes, et quelquefois sur leurs fronts. Devant la porte pendait un voile: souvent elle était ornée des attributs du dieu des jardins. Le Sphinx, que l'on retrouve à Paris dans tous les boudoirs, était l'emblême naturel des courtisanes, etc.

A Athènes, on distribuait, comme à Londres, le catalogue des Hétaires de la dernière classe, et l'indication bien détaillée de tous leurs genres de séduction.

On connaît les aberrations amoureuses des Grecs, ces égaremens dont la physiologie pourrait chercher et trouver la raison. Les femmes, au moins dans certaines parties de la Grèce, ne furent pas exemptes de semblables erreurs.

Sapho, éminemment douée du tempérament *utérin*, se perdit souvent dans les routes détournées de la volupté. C'est à une de ses compagnes,

et non à un amant adoré que s'adresse cette ode où respirent la langueur, l'abandon, le délire, l'extase et les convulsions de l'amour. On retrouve dans les fragmens des poésies de Sapho, des vers volupteux consacrés à deux Grecques; ses élèves et ses amantes. Quelques écrivains soupçonnent qu'une conformation extraordinaire des organes de l'amour expliquait ces goûts illicites de l'amante de Phaon.

La ville de Lesbos avait un grand nombre de femmes qui partagèrent les égaremens de Sapho: de-là l'expression d'*habitudes Lesbiennes* employée pour désigner ce genre de perversion. Les femmes de Lesbos tombèrent encore dans d'autres erreurs qui leur ont fait donner l'épithète de Fellatrix (1).

Les Grecs, dont les Romains empruntèrent dans la suite les lois et les usages, ne s'avisèrent pas, comme ceux-ci, d'attacher la prospérité de l'état à la virginité de quelques prêtresses, et à l'intégrité d'un trésor dont la conservation est si difficile et si incertaine, sur-tout dans un climat semblable à celui de la Grèce et de l'Italie. Les mœurs douces et voluptueuses de ce peuple repoussaient nécessaire-

(1) *Fellatrix.* Érasme.

ment de semblables usages ; et des hommes qui sacrifiaient aux Grâces et à l'Amour, n'auraient jamais pu consentir à flétrir la beauté et la jeunesse dans les ennuis et les privations d'un religieux célibat. Les Romains, comme nous le remarquerons bientôt, ne paraissent pas avoir pris des Grecs l'institution des vestales ; cet usage retrouvé à Cusco, est un emprunt fait au *lamisme*, avec lequel la mythologie des Grecs n'a que très-peu d'analogie. Il faut cependant remarquer que les Athéniens ont eu une maison de chastes prêtresses, et que la société monstrueuse des célibataires de la Thrace répondait aux corporations monacales des modernes.

La douceur des mœurs grecques ne se démentait pas même dans les circonstances où les femmes s'étaient rendues le plus coupables. Aussi, aucune peine corporelle n'était infligée pour l'adultère. La femme infidelle était répudiée ; elle ne pouvait se montrer dans les fêtes avec éclat ; et alors ; si on l'accablait de mépris ou même d'insultes, qui pourtant n'exposaient ni sa santé ni sa vie, la loi, qui ne la protégeait plus, l'abandonnait à cette sorte de correction.

Les femmes honnêtes jouissaient en général d'une grande considération, et celles du peuple même n'étaient guères consacrées qu'à des emplois

sédentaires : bien plus heureuses en ceci que les femmes des dernières classes de la société, chez les nations modernes, où l'on voit encore, comme chez les sauvages, le sexe le plus faible accablé de travaux pénibles, ou livré à des exercices entièrement contraires à sa nature, c'est-à-dire, à son organisation.

Les courtisanes étaient obligées de respecter les mères de famille ; c'était même un crime capital que de troubler la paix des ménages. Les tribunaux usaient, dans ce cas, de la plus grande sévérité (1). Les philosophes, d'ailleurs, parlaient souvent des Hétaires, tantôt avec éloge, tantôt pour blâmer leurs artifices séducteurs. Socrate, dans un des dialogues de Platon, Socrate, qui prenait le nom de sage conseiller en amour, s'entretient avec Théodote, jeune courtisane, et lui donne des conseils sur les moyens d'embellir et d'enoblir même sa profession. Le philosophe finit par amener l'hétaire à lui demander sérieusement des avis sur l'art de tendre des filets pour attraper des amis (2).

---

(1) *Voy.* les notes du traducteur d'Alciphron.

(2) Le dialogue finit ainsi :

THÉODOTE.

Eh bien ! faites-moi le plaisir de venir souvent me voir.

Dans plusieurs parties de la Grèce, il y avait, relativement à ce qui concerne les femmes et le mariage, différens usages plus ou moins singuliers.

En Béotie, on brûlait le char qui avait servi à conduire la nouvelle épouse chez son mari, afin de lui faire entendre qu'elle ne devait plus sortir de sa maison. Les fêtes de la bonne Déesse étaient généralement célébrées. On en connaît les mystères et les cérémonies, dont la theyère de débauche des Irlandaises, Raking pot of tea, rappelle le souvenir (1).

SOCRATE.

Il ne m'est pas aisé de trouver le tems.... J'ai des maîtresses qui ne me permettent de les quitter ni le jour, ni la nuit, et qui savent bien faire usage des philtres et des enchantemens que je leur ai montrés. — Quoi! Socrate sait composer des philtres? — Eh! comment croyez-vous qu'Apollodore et Antisthène ne me quittent jamais? comment croyez-vous que Cébès et Simmis viennent de Thèbes pour me voir? Sachez que cela ne peut se faire sans philtres et sans enchantemens. — Prêtez-moi donc un philtre dont je puisse me servir pour vous attirer. — Mais je ne veux vraiment pas être attiré près de vous; je prétends bien que vous veniez me chercher vous-même. — J'irai volontiers, si vous voulez me recevoir. — Je vous recevrai, s'il n'y a personne auprès de moi que j'aime plus que vous.

(1) « Les mystères de la theyère de débauche sont,

A Samos, on se livrait dans des lieux de prostitution appelés *parterre de la nature*, aux excès de la débauche la plus effrénée.

Un jeu, non moins contraire à la pureté des mœurs, était en usage dans certaines soirées milésiennes, dont la décence ne nous permet pas de révéler les mystères. Des rafinemens, ou plutôt des écarts voluptueux que les langues sans pudeur peuvent seules exprimer, nous offrent d'autres pratiques très-bizarres, et qui prouvent

---

comme ceux de la *Bona Dea*, exclusivement destinés aux femmes. Cependant il est arrivé par abus, ou par faveur spéciale, que des hommes y ont assisté. Le moment de la cérémonie varie selon les circonstances; mais elle ne commence jamais avant minuit; car les jours de cette débauche dépendent essentiellement de deux choses; l'une que ce soit un mystère, et l'autre que ce soit l'heure où l'on devrait dormir. Lorsqu'à la fin d'un bal, les gens sages sont allés se coucher, et qu'il ne reste plus que quelques femmes qui, à force de danser ne peuvent plus se tenir debout; lorsque les sons expirent sous l'archet du ménétrier chancelant, alors il se forme un comité secret qui se retire dans quelque chambre mystérieuse. On s'enferme sous la clef, on fait bouillir de l'eau, on fait du thé, et on se groupe autour d'une table sur laquelle il y a de toutes sortes de choses en désordre. Alors commencent les petites confidences, et les plaisanteries sur les événemens du

qu'en fait de libertinage, les anciens ont souvent surpassé les modernes (1).

bal; alors circulent les porte-feuilles arrachés, et les lettres à demi déchirées; et l'on entend les cris sourds et les éclats de rire étouffés; et on désigne tel ou tel par un surnom convenu, et on l'appelle odieux, charmant, ou abominable, selon le cas. Alors, enfin, non-seulement on oublie toute pruderie, mais on fait même mentir le poëte satirique qui a dit que la modestie était l'attribut nécessaire d'une femme».

» L'idée originale du thé de débauche est sans doute due aux femmes du peuple; mais il arrive quelquefois que les manières vulgaires passent de l'office au salon, comme les manières affectées passent du salon à l'office».

(1) *Voyez* Augustin, *de civitate Dei*, Sénèque, Erasme, enfin, Hesychius et Suidas qui ont pris la peine de nous expliquer avec détail l'évolution Lesbienne connue sous le nom de *Kleitoriazei*.

En agrandissant le champ de leurs observations, en se persuadant bien que pour connaître l'homme il faut le suivre dans sa dégradation, ses écarts et ses maladies, les médecins, les naturalistes et les vrais philosophes trouveront que l'on peut souvent faire servir aux progrès de la science et de la raison des faits, dans le récit desquels le vulgaire ignorant et distrait ne cherche que de frivoles émotions.

L'époque à laquelle on pourra employer utilement, et comme matériaux scientifiques, les dépositions des criminels, et les observations recueillies dans les prisons, les hospices d'aliénés, les maisons de jeu et de plaisir, n'est peut-être pas éloignée.

L'article de l'habillement et de la cosmétique des femmes chez les Grecs n'est pas un des points les moins piquans de l'histoire naturelle et politique de ce peuple. Le lin, le coton, et sur-tout la laine, étaient les matières les plus souvent employées. « Dans la manière de disposer le vêtement, dit Barthelemy, les hommes, à Athènes, doivent se proposer la décence, les femmes y ajouter la décence et le goût : elles portent, 1°. une tunique blanche, qui s'attache avec des boutons sur les épaules, qu'on serre au-dessus du sein avec une large ceinture, et qui descend à plis ondoyans jusqu'aux talons ; 2°. une robe plus courte, assujétie sur les reins par un large ruban, terminée ainsi que la tunique par des bandes de diverses couleurs, garnie quelquefois de manches qui ne couvrent qu'une partie des bras ; 3°. un manteau, qui tantôt est ramassé en forme d'écharpe, et tantôt, se déployant sur le corps, semble, par ses heureux contours, n'être fait que pour les dessiner. On le remplace souvent par un léger mantelet ; quand elles sortent, elles mettent un voile sur leur tête ».

Afin d'interdire aux femmes les parures trop recherchées ; les lois les réservaient pour les courtisanes. Le costume des Lacédémoniennes était léger et incomplet. Il consistait dans une simple tunique

et dans une robe attachée sur les épaules avec des agraffes, et élevée jusqu'au-dessus du genou au moyen d'une ceinture. Les femmes de Thèbes avaient aussi un costume particulier. Tout ce qui pouvait donner plus de prix à la beauté, ou dissimuler les outrages du tems et les difformités, était mis d'ailleurs en usage dans les villes opulentes et policées de la Grèce, telles qu'Athènes, Corinthe. Les matrones qui dirigeaient les courtisanes avaient porté l'art de la cosmétique très-loin, et l'employaient avec beaucoup de succès. Le poli, la souplesse et la propreté de la peau étaient l'objet d'une attention toute particulière. Les femmes qui vivaient dans l'opulence employaient pour cette seule partie plusieurs esclaves, qui avaient des fonctions distinctes et séparées. Les *jatraliptes* essuyaient le corps avec des peaux de Cygne; les *parfumeuses* la pénétraient d'essences; les *frotteuses* la nétoyaient: les *épilatrices*, les *paratiltres*, les *picatrices*, les *tratactrices*; etc. étaient chargées de différens emplois du même ordre. Une femme ainsi préparée se couvrait d'un de ces vêtemens que Sénèque appelait du *vent tissu*, et laissait briller tous ses charmes à travers une enveloppe non moins transparente que le cristal. Elle passait ensuite dans le cabinet des parfums,

où une musique enchanteresse servait de prélude aux plaisirs de l'amour.

Les dames Romaines se rapprochèrent de ces mœurs sous le gouvernement monarchique : mais pendant presque tout le tems de la république, elles se distinguèrent par des usages contraires, et furent long-tems dans cet état de dépendance et d'asservissement, que les plus grands progrès de la civilisation et du goût peuvent seuls changer, sur-tout chez un peuple primitivement farouche et guerrier.

Chez les Romains, les femmes furent donc soumises, dans les premiers tems, à une autorité presque despotique. Il leur était sévèrement défendu de boire du vin : de-là vient que tous leurs parens les baisaient sur la bouche, afin de s'assurer qu'elles n'avaient pas enfreint la loi. On reconnaissait trois sortes de mariages ; savoir : le plus solemnel, celui des patriciens, *confarreatio*, de ce que les deux époux mangeaient ensemble le pain de froment en signe d'union ; 2°. le mariage appelé *coemptio*, ou par achat ; 3°. enfin, celui qui avait lieu lorsqu'un homme, après avoir co-habité avec une femme pendant un an sans interruption, en acquérait la propriété en vertu du droit *dusu capio* des Romains. Des acclamations servaient à célébrer les fiançailles ; et tous les actes, toutes

les scènes qui devaient ensuite conduire jusqu'à la consommation du mariage étaient spécialement placés sous la protection d'autant de Divinités. Ainsi on invoquait d'abord Junon sous le nom de *Domi Duca*, pour sanctifier l'entrée de la nouvelle mariée dans la maison de son époux. On implorait ensuite le dieu *Subigus*, qui mettait la femme sous le joug ; la déesse *Virginensis*, qui faisait tomber sa ceinture, et une autre déesse appelée *Pertunda*, ou perforatrice, et dont l'emploi, dit St.-Augustin, était de rendre la consommation du mariage moins difficile.

Plusieurs autres Divinités étaient encore invoquées; et la superstition des Romains en avait multiplié le nombre en proportion des incidens du mariage et de tous les momens de la première journée qu'on lui consacrait.

Les femmes Romaines, comme les femmes Grecques, devaient, en entrant dans la maison de leur époux, franchir le seuil de la porte sans le toucher. Autrement, le mariage était censé formé sous les plus défavorables auspices. On usait de différentes pratiques le jour de la noce. Au lieu d'invoquer l'Hymen, comme chez les Grecs, on adressait ses vœux à Tallassius. La nouvelle mariée était peignée avec le fer d'une lance. Elle recevait différentes parures mysté-

rieuses, et demeurait chez ses parens jusqu'au moment où on la confiait à son époux. Celui-ci devait seul lever le *flammeum*, c'est-à-dire, le voile nuptial, qui ordinairement était violet.

En vertu d'une loi très-ancienne, qui défendait aux femmes d'exercer la médecine, l'art des accouchemens fut d'abord pratiqué par les hommes dans plusieurs villes de la Grèce (1). Chez les Romains, les femmes furent préférées pour remplir ces fonctions; et l'une d'elles, Victoria Sabina, eut assez de célébrité pour que Théodore Priscien crût pouvoir lui dédier son livre des *Gynécées*.

L'accoucheuse, la femme en travail, et toutes les personnes qui s'intéressaient à sa délivrance invoquaient, dans ces circonstances, différentes

(1) Agnodyce fit révoquer cette loi. Elle s'était déguisée pour étudier la médecine, et parvint ensuite à exercer l'art des accouchemens. Ses succès alarmèrent la jalousie des médecins, qui parvinrent à découvrir son sexe, et la citèrent alors au tribunal de l'aréopage. Agnodyce, convaincue d'avoir enfreint la loi, allait être condamnée à mort, lorsque les dames d'Athènes les plus respectables vinrent demander sa grace, et déclarer au juge qu'elles devaient la vie à ses soins et à ses connaissances. L'accusée fut renvoyée absoute; et en même-tems on rendit une loi qui permettait aux femmes d'exercer la médecine.

Divinités. La déesse *Post Verta*, à laquelle on attribuait une influence toute particulière sur la direction du fœtus, était sur-tout invoquée avec beaucoup de zèle et de ferveur.

Les mœurs des dames Romaines furent long-tems austères et graves comme celles de la nation. La puissance du père de famille, des frères et des maris avait beaucoup d'étendue. Ceux-ci étaient juges sans appel, lorsque la femme s'était rendue coupable d'une faute très-grave, comme d'avoir été infidelle ou d'avoir bu du vin. Dans ces cas, les maris pouvaient condamner leurs femmes à la mort ou les répudier (1). Une tutelle austère et prolongée, des tribunaux domestiques, des lois somptuaires, la censure des Magistrats, etc.; tels furent les moyens que les Romains surent employer pour conserver chez eux des mœurs chastes et pures. Cette police domestique se soutint pendant plusieurs siècles. Alors les habillemens et la parure furent d'une grande décence et d'une grande simplicité. L'usage de la soie et du lin ne s'introduisit que sous les Césars, et les progrès du luxe furent très-lents.

(1) Les Romains préférèrent d'abord la peine de mort à celle de la répudiation; et le premier divorce n'eut lieu que 523 ans après la fondation de Rome.

Le vêtement se composait de la robe ou *prétexte* et deux tuniques, dont la première, qui se mettait sur la peau, était d'un tissu beaucoup plus fin. Cette tunique, dans les tems de décence, prenait jusqu'au cou, et ne laissait voir que le visage. Lorsque dans la suite les mœurs se corrompirent, on ouvrit les tuniques, on les échancra, on montra sa gorge, et tous les autres charmes qu'une coquetterie plus adroite ne laisse qu'entrevoir ou deviner. Pendant tout le tems de la république, il n'y avait que les femmes qui parussent dans la ville en habit de couleur. Sous Auguste, cette coutume n'existait déjà plus: et alors les dames Romaines employaient des étoffes noires, d'un bleu azuré, d'un beau verd de mer, d'une couleur qui imite les myrtes de Paphos, et de plusieurs autres teintes qu'Ovide compare à celles des fleurs du printems. Sous les empereurs, les femmes parurent oublier entièrement que leurs habits devaient les couvrir. Une Pamphila, suivant Pline, trouva le merveilleux moyen de faire que les vêtemens ne dissimulassent aucun des charmes les plus secrets. La draperie fit alors place à la gaze de Céos, tissu très-fin que Varron appelait un habit de verre, et Publius Syrus une nuée de lin, du vent tissu. « Voyez-vous, dit Senèque, ces habits

transparens, si toutefois on peut appeler ainsi des habits qui ne couvrent pas plus le corps qu'ils ne défendent la pudeur? Celle qui les met osera-t-elle jurer qu'elle ne soit pas nue? On fait venir de pareilles étoffes d'un pays où l'on n'avait jamais commercé, pour montrer en public ce que les femmes, dans leur lit, ne montrent à leurs amans qu'avec quelque réserve (1) ». Les courtisanes avaient d'abord osé seules adopter ces modes nouvelles. Toutes les femmes les imitèrent ensuite. Les progrès de la corruption ont la même marche chez tous les peuples.

Les dames Romaines portèrent très-loin l'art de la cosmétique. Tous les détails de la toilette, la propreté et la souplesse de la peau, la coëffure, la conservation des dents, la composition du visage furent, à une certaine époque de luxe et d'opulence, l'objet d'autant de soins particuliers.

Après avoir fait usage du bain, les femmes se servaient ordinairement de la pierre ponce pour polir et adoucir leur peau. *Pumices lævigandis corporibus olim mulieribus in usu.* On

(1) *Voyez*, pour plus de détails, les élégies de Tibulle, trad. de Mirabeau, éd. *in*-8°., t. Ier., p. 270, note 2. *Voy.* aussi dans les *Mém.* des Insc. et Belles-Lett. le *Mém.* de Nadal sur le luxe des dames Romaines, vol. IV. *Mém.* p. 241 et suiv.

faisait ensuite usage d'essences et de parfums. Ces soins et plusieurs autres avaient fait multiplier les esclaves qui en étaient chargées, à un point, qu'elles formaient une sorte de corporation dans la maison du maître. Elles avaient différens noms qui répondaient à leurs divers emplois. Celles que l'on appelait *cosmetæ* s'occupaient des cheveux.

Dat varios nexus et certo dividet orbes
Ordine.

D'autres *psécades* répandaient les parfums ; et un 3e. ordre, les *ornatrices* formaient une espèce de conseil, et exerçaient des fonctions à-peu-près analogues à celles que les dames les plus élégantes confient aujourd'hui aux premiers ministres de leur toilette (1).

Pour coëffer et peigner de diverses manières, on se servait de peignes de buis ou d'ivoire et d'aiguilles, que l'on chauffait pour former les ondulations et les boucles de la chevelure. La façon de coëffer était très-variée. Les dames Romaines faisaient usage de cheveux étrangers ; et quelquefois une chevelure blonde rendait plus sensible et moins

---

(1) Les *artistes* coëffeurs ou mds. de modes, tels que MM. Victor, Leroi.

supportable le teint brun ou basané de certains visages. Le blond ardent était la couleur la plus estimée. Le réseau et la mitre furent les principales coëffures. Les femmes de quelques familles se distinguaient par des ornemens de tête particuliers : le visage, comme la chevelure, était soumis à différentes préparations ; on en souillait ou remplaçait le coloris avec des fards de diverse nature. Ovide donne la formule d'un cosmétique, et dit que celle qui en fera usage aura le teint non moins doux et uni que la glace de son miroir. La plupart des femmes ne craignaient pas de se faire un teint entièrement factice, et d'user de pâtes et d'enduits très-épais. Fabula, dit *Martial*, craignait la pluie pour les pâtes étendues sur son visage, et Sabella le soleil, pour le cosmétique onctueux dont elle se fardait. Popée devait son coloris et la fraîcheur de son teint à une composition emplastique, que l'on détachait après l'avoir laissée pendant un certain tems sur le visage. Cette pâte formait une sorte de masque, avec lequel les femmes allaient et venaient dans l'intérieur de leur maison. C'était le visage domestique, celui que l'on offrait au mari. *Hinc miseri viscantur labra mariti.* JUVÉNAL. L'effet de cette enveloppe onctueuse, ce teint rajeuni et ranimé, cette fleur de peau que cachait cette enveloppe

onctueuse et repoussante, étaient réservés aux amans.

Martial parle d'un dépilatoire pour enlever les petits poils qui croissaient sur les joues. *Psilotra faciem lavas et dropace.*

Les dames Romaines avaient un soin extrême de leur bouche. La plupart ne lavaient cette partie qu'avec de l'eau pure. On faisait usage de dents postiches, de cure-dents, etc. Nous ne pénétrerons pas dans les mystères d'une toilette plus secrète, qui paraît aussi avoir donné lieu à un emploi particulier dans la maison des femmes les plus opulentes.

A différentes époques de leur histoire, les Romains eurent différens usages et coutumes, dont la connaissance est liée au sujet qui nous occupe.

L'institution de leurs vestales est principalement de ce nombre : elle vint originairement d'Albe, et fut adoptée par Numa Pompilius, qui l'établit dans son palais. Les vestales, qui primitivement n'étaient qu'au nombre de quatre, furent prodigieusement multipliées dans la suite. On connaît généralement les fonctions dont elles étaient chargées, leur influence, leurs priviléges et le supplice atroce auquel on les condamnait quand elles violaient leurs vœux de chasteté. Après trente ans de continence, elles pouvaient se

marier : coutume absurde, qui ne livrait plus à l'amour que des charmes flétris dans les ennuis d'une douloureuse virginité.

La plus légère négligence du feu sacré était toujours pour les vestales le motif d'un châtiment corporel. Celui qui était le plus propre à allumer leurs sens et à rendre leurs vœux plus difficiles à garder, était ordinairement celui qu'on leur imposait. La coupable était conduite par le souverain Pontife dans le lieu le plus retiré, où elle était forcée de livrer ses charmes les plus secrets au supplice de la flagellation. Le Pontife infligeait lui-même ce châtiment, après avoir pris toutes les précautions pour soustraire la coupable à d'autres regards qu'aux siens. *In abdito enim et conclavi et penitus abstruso loco, eam obtento lento flagris plctebat* (1).

On ne compte que seize vestales punies du dernier supplice. Cependant leur jeunesse, l'ardeur du climat, la liberté la plus dangereuse, et même plusieurs circonstances du culte auquel

(1) « César, dit le savant Nadal, piqué d'avoir manqué le gouvernement d'Égypte, et ne pouvant plus se soutenir contre les poursuites de ses créanciers, brigua le souverain Pontificat, et l'obtint. . . . Que pouvait-on penser de son ministère à l'égard des vestales, dans le cas particulier dont je parle, et combien ses châtimens devaient exposer la religion ».

elles étaient consacrées (1), devaient rendre leur continence bien difficile.

Les Saturnales, les fêtes de la Bonne Déesse et les Priapées étaient célébrées par les dames Romaines. Les femmes étaient en outre obligées de se prostituer dans les temples, lorsque les prêtres, dont leur beauté avait allumé les desirs, déclaraient que les Dieux voulaient les honorer d'un hymen sacré. St.-Augustin parle de cette coutume dans sa *Cité de Dieu*, où il rapporte que l'on voyait au Capitole des femmes qui se destinaient aux plaisirs de la Divinité, dont elles devenaient ordinairement enceintes.

Lorsque la corruption des mœurs, sous la monarchie, fut progressivement arrivée au plus haut degré, la dépravation, les excès de tout genre, les écarts les plus insensés amenèrent des usages et des habitudes qu'il serait difficile de décrire avec quelque détail, dans un idiôme dont la décence ne permet pas d'employer toutes les expressions.

Cette corruption et ces changemens furent amenés par les suites inévitables des conquêtes, par l'importation des vices étrangers, et le passage des mœurs austères et chastes des premiers

(1) Les vestales sacrifiaient au dieu Fascinus, représenté sous la forme du Phallus égyptien.

tems à une époque de luxe que les progrès gradués de la civilisation n'avaient point préparée (1).

Sous les douze Césars, le désordre commença à n'avoir plus de bornes, et parvint dans la suite à des aberrations et à des excès qui prouvent cette vérité d'ailleurs bien démontrée; que si les

(1) Les mœurs, comme nous l'avons déjà remarqué, furent d'abord extrêmement chastes et austères chez les Romains. « Les tems où les dames Romaines parurent en public, dit Thomas, forment une époque dans l'histoire. Renfermées dans leur maison, là dans leur vertu simple et grossière, donnant tout à la nature, et rien à ce qu'on appelle amusement, assez barbares pour ne savoir être qu'épouses et mères, chastes sans se douter qu'on peut ne pas l'être, sensibles sans jamais avoir appris à définir ce mot, occupées de devoirs, et ignorant qu'il y eût d'autres plaisirs, elles passaient leur vie dans la retraite à nourrir leurs enfans, à élever pour la république une race de laboureurs et de soldats ». *Essai sur les Femmes*, œuvres complètes de Thomas, t. IV, p. 204 et 205. Remarquons en outre, avec Montesquieu, que plusieurs lois particulières contribuèrent à conserver la pureté des mœurs : telles furent les lois *faunienne*, *lycinienne*, *oppienne*, etc. Le luxe commença à l'abrogation de cette dernière. La décence, qui n'est pas toujours inséparable de la chasteté, l'embellit chez les dames Romaines avant l'époque de leur corruption. On connaît le trait de Caton le Censeur, qui raya un Romain de la liste du Sénat, pour avoir donné un baiser à sa femme en présence de sa fille.

monarchies modérées et les républiques favorisent la perfectibilité humaine, le pouvoir absolu, le despotisme sont les causes les plus actives de barbarie et de perversion.

Suivre l'histoire des variétés de la femme dans ces circonstances, ce serait lui donner assez d'étendue pour y comprendre tous les accidens, les monstruosités et la dégradation dont ce sexe est susceptible. Nous indiquerons seulement quelques traits de ces mœurs, dont il faut chercher le tableau fidèle dans Suétone, Juvénal, Tacite, etc. etc.

Le mal commença dans le palais des empereurs, et se propagea ensuite avec toute la rapidité de la contagion la plus active. Les excès de Messaline n'ont point échappé à la postérité (1).

(1) Quand de Claude assoupi, la nuit ferme les yeux,
D'un obscur vêtement, sa femme enveloppée,
Seule avec une esclave, et dans l'ombre échappée,
Préfère à ce palais, tout plein de ses aïeux,
Des plus viles phrynés, le repaire odieux.
Pour y mieux avilir le rang qu'elle profane,
Elle emprunte à dessein un nom de courtisane :
Son nom est Lysisca. Ces exécrables murs,
La lampe suspendue à leurs dômes obscurs,
Des plus affreux plaisirs la trace encor récente,
Rien ne peut réprimer l'ardeur qui la tourmente ;
Un lit dur et grossier charme plus ses regards,
Que l'oreiller de pourpre où dorment les Césars.

L'*Éléphantis*, l'*Aloïsia* des anciens (1), fut mis en action dans les boudoirs de Caprée ; et par suite, tout se réunit pour précipiter, pour répandre la corruption. Dès-lors les lois devinrent impuissantes ; et si les tribunaux avaient voulu en faire l'application, il y aurait eu autant de danger que de honte à appercevoir tous les coupables. Lorsque Septime Sévère parvint à l'empire,

---

Tous ceux que, dans cet antre, appelle la nuit sombre,
Son regard les invite, et n'en craint pas le nombre.
Son sein nu, haletant, qu'attache un réseau d'or,
Les défie et triomphe, et les défie encor.
C'est-là que, dévouée à d'infâmes caresses,
Des muletiers de Rome, épuisant les tendresses,
Noble Britannicus, sur un lit effronté,
Elle étale à leurs yeux les flancs qui t'ont porté!
L'aurore enfin paraît, et sa main adultère,
Des faveurs de la nuit, réclame le salaire.
Elle quitte à regret ces immondes parvis :
Ses sens sont fatigués, et non pas assouvis.
Elle rentre au palais, hideuse, échevelée ;
Elle rentre, et l'odeur autour d'elle exhalée,
Va sous le dais sacré du lit des empereurs
Révéler de sa nuit les lubriques fureurs.

(1) Suivant La Harpe, l'Éléphantis peut être regardé comme l'Aloïsia de l'antiquité. Cet ouvrage est cité par Martial. *Voy.* les *douze Césars*, trad. du latin de Suétone, avec des notes par M. de La Harpe, t. Ier., p. 375.

il trouva trois mille accusations d'adultère inscrites sur les rôles. Les bacchanales, que l'on avait été obligé d'abolir sous la République (1), se rétablirent dans ces tems de corruption ; et les fêtes de la Bonne Déesse furent célébrées avec de nouvelles circonstances de débauche et d'obcénité (2).

Chaque jour la licence fit de nouveaux progrès: les femmes, comme le remarque Thomas, se disputèrent à prix d'or un histrion ; elles attachèrent leur cœur et leurs yeux avides sur un théâtre, pour dévorer les mouvemens d'un pantomime. Un joueur de flûte engloutit des patrimoines, et donna des héritiers aux descendans des Scipion et des Émile (3) : enfin, on fit plus ; et après avoir été conduites par la satiété aux écarts les plus monstrueux, aux erreurs les plus

(1) *Voy.* à ce sujet Tite Live, liv. XXXIX, chap. XV, XVI.

(2) Dans ces fêtes, les femmes, après s'être livrées entr'elles à tous les excès, appelèrent des hommes. Mon amant dormirait-il, leur fait dire Juvénal, qu'on l'éveille. Point d'amant, je me livre aux esclaves ; point d'esclaves qu'on appelle des manœuvres. A leur défaut, l'approche d'une brute ne les effraierait pas ; etc. Juvénal, sat. VI.

(3) Thomas, *Essai sur les Femmes*, œuv. compl. t. IV, p. 209.

contraires à la nature et à la véritable volupté (1), les dames Romaines devinrent barbares (2) : on perfectionna l'art des avortemens ; ou pour se dispenser d'y avoir recours, et se procurer avec moins d'inconvéniens des jouissances stériles, on fit façonner des eunuques dans ce dessein, en ne livrant à l'acier mutilateur que des esclaves déjà adultes, et dont les organes étaient entièrement developpés (3).

---

(1) Doute encore des railleries de Tullia ? des propos qu'elle tient à cette Maura trop fameuse, et sa plus ancienne amie, quand Maura vient à passer auprès du vieil autel de la pudeur. C'est-là qu'elles font pendant la nuit arrêter leurs litières ; et qu'après avoir souillé la statue de la Déesse, elles se livrent au clair de la lune des assauts réciproques, dont frémit la nature. De-là chacun regagne sa maison ; et toi, que l'aurore envoie chez les grands, tu glisses en chemin sur les marbres salis par ton épouse. *Juvénal*, sat. VI, trad. de *Dusaulx*.

(2) Quelques-unes gagent des bourreaux à l'année. On frappe, elles se peignent le visage, elles donnent audience à leurs amis : on continue de frapper, elles parcourent les articles d'un long journal ; on frapperait toujours, mais les forces venant à manquer aux exécuteurs : il sufit, sors d'ici, malheureux, s'écrient-elles d'un ton qui fait trembler.... *Juvénal. ibid.*

(3) Sunt quas eunuchi imbelles, ac mollia semper
Oscula delectent, et desperatio barbæ,

Le stoïcisme qui vint s'établir en Italie dans ces tems de dépravation et de décadence, atteignit plusieurs femmes par imitation, et les pénétra de son héroïque enthousiasme ; reproduisant encore quelques exemples des mœurs antiques, il fit paraître de loin en loin, et comme des lumières qui s'entrevoient à peine au milieu d'une profonde nuit, les vertus de Porcie, d'Aria, de Pauline, femme de Sénèque ; d'Epponine, de Julie, femme de Septime Sévère ; de Julie Mammée ; d'Eusebie, protectrice de l'empereur Julien, etc. etc.

Au nord et dans toute la partie occidentale de l'Europe, l'homme en général, et la femme en particulier, se présentaient avec des formes et des habitudes bien différentes chez des peuples encore sauvages : mais conduits cependant par la bonté de leur race, ou par des circonstances locales qui n'ont pas été appréciées, à traiter le

---

Et quod abortivo non est opus. Illa voluptas
Summa tamen, quod jam calidâ matura juventâ
Inguina traduntur medicis, jam pectine nigro.
Ergo exspectatos, ac jussos crescere primum
Testiculos, postquam cæperunt esse bilibres,
Tonsoris damno tantum rapit Heliodorus. *Juvénal.*

sexe le plus faible avec la douceur et les égards qui sont dûs à la faiblesse et à la beauté.

Ici les Germains et les Gaulois nous présentent deux grandes familles de l'espèce humaine, aux mélanges et au croisement desquelles se rapportent aujourd'hui les différentes nations civilisées de l'Europe (1).

Les Germains, connus sous différens noms, occupaient, comme on sait, la Norwège, le Danemarck, la Suède, l'Allemagne, etc. Leurs femmes, plus grandes, plus fortes que celles de la Grèce et de l'Italie, possédaient ce genre de beauté qui résulte de l'éclat du teint, de la plénitude et du développement des formes. Elles avaient généralement les cheveux blonds et épais, les yeux bleus, de grands traits, la taille élevée et bien prise, et une expression de modestie et de pudeur qui ajoutait beaucoup à la puissance de leurs autres attraits. Bissula, jeune beauté de la

---

(1) Cette division est celle qu'admettent les antropologistes, qui partagent la branche Celtique de la race *Caucasienne*, *ou prototype*, en variété *Gothique* et en variété *Druidique*. *Voy.* d'ailleurs le mot *Celtes*, dans l'anc. *Encyclop. in-4°.* éd. de Neufchâtel, l'*Histoire des Celtes*, par Pelloutier, et l'*Introduction à l'Histoire du Danemarck*, par Mallet.

Germanie, emporta tous les suffrages, quand elle parut à Rome, et le poëte Ausone en fit l'objet de ses chants. Les autres esclaves Germaines ne parurent pas moins belles ; et, suivant Ovide, Properce et Martial, les dames de Rome épuisaient tous leurs artifices pour paraître aussi belles que les captives de cette nation. Ces femmes ne se distinguèrent pas moins par leurs vertus domestiques. Leurs mœurs n'avaient rien d'efféminé ; et leur courage se manifesta dans plusieurs circonstances par des traits d'héroïsme, que l'on chercherait en vain dans les annales des autres nations. « Elles sont pour leurs époux, dit Tacite, les témoins les plus redoutables dans les combats, et les panégyristes les plus flatteurs. Ceux-ci portent leurs blessures à leurs mères, à leurs femmes ; et elles ne craignent point de les compter et de les juger. D'un autre côté, elles portent aux combattans de la nourriture et des encouragemens ». ————

» On rapporte qu'il y a eu des armées qui pliaient, qui étoient en déroute, et que les femmes ont ralliées à force de prières, en présentant leur sein aux fuyards, en leur peignant les horreurs d'une captivité prochaine, qu'ils redoutent bien plus pour leurs femmes que pour eux-mêmes. Ce sentiment est tel, que pour s'as-

surer plus efficacement de la fidélité d'un canton, on exige toujours dans le nombre des ôtages quelques femmes de distinction ».

» Il y a plus : ils supposent à ce sexe je ne sais quoi de religieux, et une sorte d'inspiration ; ils se gardent bien de rejeter leurs avis, ou de douter de leurs oracles. Nous avons vu sous Vespasien, Véléda regardée long-tems par la plus grande partie de la nation comme une divinité, sans compter anciennement Aurinia, et une foule d'autres, auxquelles ils rendaient un culte, et non point par adulation, comme nous à ces dieux que nous faisons nous-mêmes ».

» L'habillement des femmes n'est pas différent de celui des hommes, ajoute le même historien; excepté qu'assez souvent elles sont couvertes d'un vêtement de lin bigarré de pourpre, et sans manches, ensorte qu'elles ont tout le bras entièrement nud. Il n'y a pas jusqu'au haut de leur poitrine qu'elles ne laissent aussi découvert. Cependant leurs mœurs sont sévères, et à cet égard sur-tout les Germains méritent les plus grands éloges. C'est presque la seule nation barbare où l'on n'ait généralement qu'une femme, hormis un très-petit nombre qui, non par incontinence, mais à cause de leur noblesse, s'environnent d'un cortége d'épouses ».

» La femme n'apporte point de dot au mari ; c'est le mari qui en apporte à la femme. Le père et la mère, ainsi que les proches, assistent à l'entrevue, et reçoivent les présens. Ces présens ne sont point de ces superfluités qui flattent la vanité des nouvelles épouses, et qui servent à leur parure : ce sont des bœufs, avec un cheval enharnaché, un bouclier, une framée et un sabre ».

» Ce sont ces présens qui constituent le mariage, et de son côté la femme donne aussi au mari quelques armes. C'est-là leur lien le plus fort, c'est le symbole mystérieux de leur union : ce sont leurs dieux d'hyménée. De peur que la femme ne croie les idées de courage et les hasards de la guerre étrangers à son sexe, on l'avertit par ces cérémonies même qui consacrent son mariage, qu'elle vient partager des travaux et des périls, que c'est son sort dans la paix, son sort au combat, d'endurer et d'oser autant que son époux. Voilà ce que lui apprennent ces bœufs attelés, ce cheval tout équipé, ces armes qu'on lui donne : qu'il faut vivre, qu'il faut mourir comme lui ; qu'on lui confie à elle un dépôt sacré, pour le transmettre dignement à ses enfans, de qui le recevront ses brus, pour le transmettre à leur tour à ses petits-fils ».

» Ainsi tout chez elles fortifie la vertu ; point de ces spectacles dangereux, point de ces banquets enivrans qui allument les passions : hommes et femmes ignorent également le commerce mystérieux de lettres ».

» Dans une nation si nombreuse, rien de si rare que l'adultère ; on le punit sur-le-champ, et c'est le mari qui s'en charge. Rasée, dépouillée de ses habits en présence des parens, la femme est chassée de la maison par le mari, qui la poursuit dans toute la bourgade à coups de fouet. Et une fois déshonorée, c'est sans retour : il n'y a ni beauté, ni jeunesse, ni fortune qui puissent lui faire trouver un mari ; car on ne plaisante point là sur le vice, et l'on ne dit point de celles qui corrompent et se laissent corrompre, *c'est le siècle* ».

» Il y a des cités où l'on fait encore mieux, où l'on ne permet de se marier qu'à celles qui sont filles, où ce desir et ce vœu remplis une fois, c'est pour la vie. Ainsi elles n'ont qu'un mari, comme on n'a qu'un corps et qu'une ame ; ce mari borne toutes leurs pensées, borne tous leurs desirs : il n'est pas seulement un mari pour elles, il est le mariage tout entier ». TACITE, traduc-

tion par M. *Dureau de la Malle*, t. III, p. 319; 338 et suiv. (1)

Pour les Gaulois, nous ne savons presque rien de leur origine et de leurs mœurs dans les tems primitifs, et lorsqu'ils étaient encore barbares et sauvages comme ces peuplades que les voyageurs philosophes vont chercher au loin pour observer les premiers progrès de la civilisation; nos connaissances sur ce sujet se bornent aux renseignemens fournis par quelques passages échappés, comme par hasard, à des historiens Latins ou Grecs.

Il paraît qu'en général ces peuples, bien différens des sauvages que les voyageurs modernes ont reconnus et observés, eurent, ainsi que les Germains, beaucoup d'égards pour les femmes. Ce sexe, dont toute la puissance est dans sa faiblesse et dans ses charmes, avait même l'administration du gouvernement chez les Gaulois, lorsque ces barbares passèrent en Italie et prirent la ville de Rome. Dans la suite, la superstition

---

(1) *Voyez*, pour plus de détails, les *Mém.* des Insc. et Belles-Lettres, t. V. hist., pag. 330; l'extrait du *Mémoire* de M. Chambort sur l'estime et la considération que les anciens Germains avaient pour les femmes.

détrôna l'Amour, et à l'empire des femmes succéda celui des Drüides. Il y eut aussi des Druidesses, que l'on regardait comme les interprètes les plus fidelles de la Divinité, et dont les oracles inspiraient une grande confiance (1). Parmi ces prêtresses, les unes étaient de véritables vestales; d'autres étaient mariées, et une troisième classe était composée de femmes qui communiquaient une seule fois dans l'année avec leurs époux (2).

Livrés d'abord à une éducation toute militaire, et qui demandait un grand emploi de forces,

---

(1) Nous avons eu occasion d'indiquer, en traitant de l'organisation comparée des deux sexes, les motifs qui avaient porté les prêtres anciens à choisir des femmes plutôt que des hommes pour interprètes de la Divinité : du reste, cette idée d'une communication plus facile entre le ciel et les femmes a été très-répandue sur la terre. Les Germains, les Bretons et tous les peuples Scandinaves l'ont eue. On connaît le respect des Romains pour leurs Sybiles, des Grecs pour leurs Pythies; aujourd'hui même, c'est encore à des femmes connues sous les noms de Bohémiennes, de sorcières, de magiciennes, de devineresses, que le peuple reconnaît plus particulièrement la faculté de prévoir et d'annoncer les secrets de l'avenir.

(2) *Encycl. Méthodique*, *Dict. des Antiquités*, art. *Druidesses.*

les Gaulois se déshonoraient en se mariant avant l'époque de leur vingtième année (1). Chez les Bretons, il y avait une loi singulière qui permettait aux jeunes filles de se choisir un époux avant l'âge de sept ans. Chez la même nation, les femmes commandèrent quelquefois les armées (2). Dans les tems primitifs, et chez les Gaulois non mélangés avec les nations étrangères, les femmes n'apportaient point de dot : les maris avaient une grande autorité sur elles ; ils pouvaient les tuer sans encourir d'autres peines que celle d'être privés de leur caractère de soldat. Le mariage était indissoluble. Les enfans mâles étaient seuls admis au partage des terres : coutume qui subsistait encore dans quelques parties de la France avant l'époque de la révolution. Les peuples du Nord, c'est-à-dire, les Francs, les Germains et toutes les nombreuses familles de la variété Gothique, en renversant l'empire Romain, et en se répandant dans toute l'Europe, y portèrent leurs opinions avec leurs armes : de-là les mœurs chevaleresques, le culte de la beauté, le respect et l'amour, dont les femmes

(1) Aulugelle, liv. VI.

(2) Tacite, liv. IV.

devinrent l'objet au Nord et à l'Occident : tandis qu'à-peu-près dans le même tems, il s'éleva une religion et un peuple qui établit et consacra dans l'Orient l'esclavage domestique des femmes (1). A mesure que la civilisation fit des progrès, ces institutions si favorables aux femmes se fortifièrent, et décidèrent sous ce rapport le caractère d'urbanité et de politesse qui distingue aujourd'hui toutes les nations policées de l'Europe. Le luxe et le goût firent néanmoins des progrès bien lents : et chez les peuples dont nous parlons ce ne fut guère qu'après avoir épuisé tout ce qu'une coquetterie peu éclairée fit inventer de ridicule, que les femmes parvinrent à adopter dans leur habillement et leur cosmétique, lentement civilisée, des modes moins défavorables à l'effet de la beauté. C'est ici qu'il faut rappeler les remarques judicieuses et philosophiques du Prof. Hallé sur l'habillement

(1) *Voy.* Thomas, ***Essai sur les Femmes.*** Ce furent, dit le même écrivain, des sauvages qui portèrent, avec les embrasemens et les ruines, l'esprit de galanterie qui règne encore aujourd'hui en Europe ; et le systême qui nous a fait un principe d'honneur de regarder les femmes comme souveraines. Ce systême, qui a eu tant d'influence, nous est venu des bords de la mer Baltique et des forêts du Nord.

septentrional, comparé à celui des peuples de l'Orient et du Midi. « Celui-ci a toujours été fait de manière, qu'attaché et reposant sur les épaules, il tombait de-là flottant sur tout le reste du corps, retenu seulement par des ceintures, soit au-dessous du sein, soit au-dessus des hanches. L'habit septentrional, au contraire, a toujours été divisé en deux parties, l'une couvrant la moitié inférieure du corps jusqu'aux pieds et s'attachant au-dessus des hanches, formant ce que nous nommons la *juppe ;* l'autre s'attachant au-dessus des épaules, s'appliquant plus ou moins *juste au corps* jusqu'à la ceinture, et retombant ensuite plus ou moins bas par-dessus la juppe.

» La juppe, principalement, est le caractère distinctif de l'habillement septentrional et occidental. Et voici en quoi cette observation est importante ».

» Les femmes attachant leur juppe au-dessus de leurs hanches, ont dû la tenir un peu serrée pour l'empêcher de s'échapper et de tomber. Le froid les a contraintes d'en mettre plusieurs, et les hanches ont paru grossies, tant par le nombre des juppes, que par l'épaisseur que leurs plis, rassemblés vers la ceinture, leur ont donnée nécessairement en cet endroit ; le contraste de cette épaisseur avec l'effet du *juste* s'appliquant au corps jusqu'à la ceinture, a donné l'idée des avan-

tages et des prétendus agrémens d'une taille fine et élancée. Ces avantages devenant plus remarquables par l'opposition des hanches extraordinairement renflées, les femmes ont cherché à outrer ces contrastes pour faire valoir leur taille; elles n'ont pas seulement ridiculement surchargé et enflé leurs hanches, elles ont contraint et serré outre-mesure la partie du corps qui les joint; de-là les corps de toutes les espèces, c'est-à-dire ces moules étroits dans lesquels on s'est efforcé de modeler la poitrine et le ventre en comprimant les os du thorax, et en leur faisant prendre, au lieu de leur forme naturelle évasée par en bas, celle d'un cône renversé ».

Dans un tems qui n'est pas encore très-éloigné du nôtre, si l'on compte par les années, et qui s'en trouve séparé par un immense intervalle, si l'on compare les mœurs et les usages, à cette époque presque moderne, ce contraste entre une taille amincie par une douloureuse compression et les renflemens démesurés des hanches devint aussi dangereux que bizarre et ridicule (1). L'art de plaire

(1) On a conduit son insipidité
Au fond d'un char, où montant de côté
Son corps pressé gémit sous les barrières
D'un lourd panier qui flotte aux deux portières.
VOLTAIRE.

ne fut guère plus heureux dans tout ce qui tenait à la cosmétique, et les modes des Canadiens ou des Hottentots ne sont guère moins barbares sur ce point, que celles qui furent adoptées à cette époque où les dames croyaient ajouter à leurs charmes, en enveloppant leurs cheveux sous une couche épaisse de suif et d'amidon. Sous le règne de Charles VI, le mauvais goût fut jusqu'à hérisser la tête par des saillies et des prolongemens difformes, avec l'intention, sans doute, de se donner ainsi de la grace et de la dignité. Suivant Jean Juvénal des Ursins, qui vivait dans ces tems de barbarie, les dames et les demoiselles du tems portaient des cornes merveilleusement hautes et larges. Un Carme de la province de Bretagne, appelé *Thomas Conecte*, déclamait de toute sa force contre ces coëffures monstrueuses. « Par-tout où frère Thomas allait, dit Paradin, ces coëffures, qu'il nommait *des hennins*, n'osaient paraître, pour la haine qu'il leur avait vouée : chose qui profita pour quelque tems ; mais dès que le prêcheur fut parti des pays susnommés, les dames relevèrent leurs cornes, et firent comme le limaçon ; lequel, quand il entend du bruit, resserre et retire tout bellement les siennes ; mais le bruit passé, soudain il les retire plus grandes que devant. Ainsi firent les

dames, car les hennins ne furent jamais plus grands, plus pompeux et plus superbes qu'après le partement de frère Thomas ».

Ces hennins devinrent dans la suite plus élégans, plus légers, et reparurent, comme le remarque de Vertot (1), sous le nom de fontanges. « C'était primitivement, dit le même auteur, une espèce d'édifice à plusieurs étages fait de fil de fer, sur lequel on plaçait des morceaux de toile séparés par des rubans ornés de boucles de cheveux, et tout cela distingué par des noms si bizarres et si ridicules, que nos neveux auront besoin d'un glossaire pour expliquer les usages de ces différentes pièces, et l'endroit où on les plaçait. Sans ce secours, qui pourra savoir un jour, ce que c'était que *la Duchesse*, *le Solitaire*, *le Chou*, *le Mousquetaire*, *le Croissant*, *le Firmament*, *le dixième Ciel et la Souris?* Pourra-t-on croire qu'il fallait, pour ainsi dire, un serrurier pour coëffer les dames du 17e. siècle? etc. (2) » Il y eut plusieurs lois somptuaires dans ces tems reculés. La différence des habits suivant les conditions, existait sous le règne de Philippe Lebel,

(1) Voy. *Mém.* des Insc. et Belles-Lettres, t. VI, p. 736.

(2) *Ibid.*

qui l'ordonna de nouveau en 1294 (1). Un arrêt du Parlement, pris en 1420, défendit aux courtisanes de porter robes à colets renversés, queues, ceintures dorées, boutonnières, sous peine de confiscation et d'amende.

Les premiers Celtes paraissent, au moins dans plusieurs cantons, avoir adopté le tatouage. Rien ne prouve cependant que cette coutume barbare ait jamais passé à leurs femmes. Mais à l'époque d'une civilisation beaucoup plus avancée, et voisine des tems modernes, on produisit des effets non moins contraires à la beauté par les impressions et les stigmates des cuirasses baleinées, de leurs épaulettes, des jarretières, des cordons qui soutenaient les juppes, des foyers portatifs, dont les femmes du peuple font encore usage; enfin, par toute l'influence d'une cosmétique bizarre, et par les effets de ces habitudes vicieuses, que les progrès du goût et du luxe ont enfin détruites dans les classes de la société les plus civilisées.

Une histoire plus approfondie des mœurs dont

(1) « Nul bourgeois ou bourgeoise ne portera *vair*, ni gris; ni hermine. Il leur est aussi défendu de porter de l'or, des pierres précieuses, ni des couronnes d'or ou d'argent ».

nous venons d'indiquer quelques traits, pourrait nous fournir, sur ce qui concerne les femmes, plusieurs particularités assez singulières.

Chez les anciens Gaulois, et avant leur mélange avec les Francs, les jeunes filles n'étaient point mariées contre leur gré, mais d'après leur choix. Lorsque l'une d'elles se trouvait en état de former un tendre engagement, on rassemblait tous les jeunes garçons du canton dans un festin; celui qui recevait alors le témoignage d'une douce préférence, était accepté, et l'hymen se célébrait sous les auspices de l'amour et du plaisir. La femme apportait une dot, usage contraire à celui qui fut ensuite introduit par les Francs, et suivant lequel le mari faisait des présens assez considérables pour obtenir une épouse, dont toute la richesse consistait dans ses vertus et sa beauté.

Sur le mont St.-Michel, que l'on nommait dans ces tems reculés le mont Bélen (1), il y avait un collége composé de neuf Druidesses. L'une de ces prêtresses rendait des oracles, et vendait aux marins des flèches, auxquelles on attribuait la vertu de calmer les tempêtes quand elles étaient

(1) De Bélénus, un des quatre grands Dieux des Gaulois.

lancées dans la mer par un jeune homme de 21 ans qui n'avait pas encore perdu sa virginité. Si l'orage se calmait, et si le vaisseau arrivait à bon port, on députait l'adolescent qui avait décoché les flèches miraculeuses aux Druidesses. Lorsque l'ambassadeur avait fait son offrande, l'une des prêtresses allait se baigner avec lui dans la mer, l'initiait ensuite aux mystères de l'amour, et le renvoyait le lendemain, portant sur les épaules un nombre de coquilles égal à celui des exploits qui avaient signalé son début dans la carrière du plaisir. Saint-Foix laisse entrevoir que l'on pourrait rapporter à cet antique usage, celui des pélerins qui font un voyage au mont St.-Michel pour en rapporter des coquilles (1).

Lorsque les Francs, et par suite le christianisme eurent conquis les Gaules, d'autres coutumes, d'autres usages s'établirent, et se modifièrent diversement dans les différentes parties de l'Europe et aux différentes époques de notre civilisation. Alors une grande révolution dans les mœurs et dans le caractère des femmes commença, et continua sous la double influence de la chevalerie et d'une religion, plus convenable peut-être sous les latitudes ardentes d'où

(1) Saint-Foix, *Essai sur Paris*, t. V.

elle fut apportée, que dans des lieux où la continence des peuples dérive nécessairement de la température modérée, et même un peu froide de leur climat.

Les changemens apportés dans les mariages par cette religion exotique, et si différente de la féerie aimable des Grecs et des Romains; les effets des idées mystiques sur des imaginations naturellement mobiles et exaltées (1); les avantages, les abus de la confession, et les mystères du cloître révélés et présentés comme des faits d'histoire naturelle et de physiologie; enfin, le mélange de la galanterie et de l'amour (2); l'esprit militaire inspiré par le fanatisme à un sexe plus aimable que terrible (3); et pour continuation de merveilleux, des femmes ne craignant point, à la renaissance des lettres en Europe,

---

(1) *Voy.* Thomas, *Essai sur les Femmes*, œuvres complètes, t. IV, p. 217.

(2) Il se retrouve dans les essais de nos troubadours, dans les romans espagnols et français du tems, etc. *Voy.* Thomas, *ibid*, p. 227.

(3) Dans ces tems de barbarie, des femmes se répandirent dans les armées; on en vit dans les croisades, gagner des indulgences sur le champ de bataille, et mourir les armes à la main. *Voy.* Thomas, *ibid.*

d'ensevelir leurs graces sous l'enveloppe du pédantisme, soutenant thèses, prononçant des harangues latines devant des papes, ou remplissant des chaires de droit et de philosophie : tels sont les principaux objets que présente, relativement au sujet qui nous occupe, l'histoire naturelle des mœurs et des usages de l'Europe, pendant les siècles qui ont précédé et amené l'époque de civilisation à laquelle les nations modernes de l'Europe sont enfin arrivées.

Nous trouvons en outre, pendant toute la durée de cette longue période, un grand nombre de ces usages singuliers, dont l'exposition paraît appartenir plus directement à l'histoire naturelle de l'homme que celle des mœurs et des habitudes des nations policées.

Lorsque l'esprit de chevalerie n'était pas encore dans toute sa force, les Francs avaient bien quelques égards, et une sorte de considération pour les femmes. Ils étaient obligés de les respecter, au moins en public ; et dès le tems de Clovis, une loi portait que celui qui serrerait la main d'une femme libre, payerait 15 sous d'or, et 30 s'il lui serrait le bras. L'amende augmentait ensuite progressivement. Les mœurs n'en étaient pas plus respectées, du moins parmi les grands,

et à tel point, que sous les premiers rois de la troisième race, les chevaliers, encore bien éloignés de cette politesse dont ils devinrent les modèles, se livraient souvent à des excès et à un désordre dont nos anciens auteurs français mêlent naïvement le tableau à ce que la religion peut offrir de plus édifiant et de plus sacré. Cet amour désintéressé, ces sentimens qui se fortifient et se prolongent par la contrainte, le respect et les privations étaient si peu connus dans ces tems de barbarie, que nos anciens romanciers supposent les seigneurs qui faisaient le mieux les honneurs de leur maison, assez complaisans pour faire contribuer la beauté aux plaisirs des *preux* qui daignaient les visister.

Dans le 13e. siècle, sous St.-Louis et ses successeurs, les maris avaient encore un grand empire sur les femmes. Si l'on en croit Beaumanoir, l'usage les autorisait à les battre; ils étaient seulement tenus *de ne les tuer, ni mutiler.* Grégoire de Tours va plus loin : il rapporte que dans un Concile de Mâcon, on ne craignit pas de discuter la question de savoir si les femmes étaient des créatures humaines. On disputa avec chaleur, et il fut sérieusement décidé que les femmes faisaient partie du genre humain; je

Faux v. R.P. Sertillanges "Féminisme et Christianisme"

crois, ajoute Saint-Foix qui rapporte le fait, que l'on doit adopter cette décision, quoique ce Concile ne soit pas œcuménique. Le luxe et le goût faisaient des progrès non moins lents que la politesse et les mœurs. Les reines et les princesses du tems, n'allaient pas à la vérité, comme les femmes et les filles des héros d'Homère, puiser de l'eau ou laver leurs vêtemens à la fontaine; mais la reine Fredégonde ne craignait pas de dire: *On a vole dans nos celliers plusieurs jambons.* Nous avons déjà eu occasion de parler de la barbarie de tout ce qui tenait aux habillemens et à la cosmétique: les autres objets de luxe n'avaient pas acquis un plus grand degré de perfection. Les carosses ne furent en usage que sur la fin du 6e. siècle. Avant cette invention, les dames allaient en trousse derrière leurs écuyers. A la porte des maisons, il y avait assez ordinairement des siéges de pierre, dont les femmes se servaient pour s'établir plus aisément sur leur monture. On voit encore dans la rue St.-Jacques un de ces *montoirs*, que l'on dit avoir servi à la reine Blanche, mère de St.-Louis.

Les anciennes habitudes, le climat et l'influence de la religion chrétienne se réunirent pour s'opposer à la polygamie chez toutes les nations

d'origine Celtique. Cependant, les rois et les grands s'écartèrent quelquefois des usages reçus, et se permirent d'avoir plusieurs femmes (1).

Les jeunes princesses étaient ordinairement soumises, avant le mariage, à l'examen des matrones chargées de savoir si elles n'avaient pas quelques difformités secrètes, et capables de les empêcher d'avoir des enfans (2).

Lorsque la tyrannie féodale était au plus haut degré, les seigneurs, dans leurs domaines, pouvaient user du droit de *culage* (3), et exiger la première nuit des nouvelles mariées. L'état de prêtre ne faisait pas même renoncer

---

(1) L'histoire donne cinq femmes et quatre concubines à Charlemagne. *Ingonde*, femme de Clotaire I[er]., dit un jour à son mari : « Cher prince, jai une sœur que j'aime ; elle s'appelle *Aregonde*. J'espère que vous voudrez bien vous charger de lui choisir un époux. Clotaire alla voir Aregonde à sa maison des champs : l'ayant trouvée jolie, il l'épousa, et revint dire à Indegonde, que désormais elle aurait sa sœur pour compagne ».

(2) Il est d'usage, dit Froissard, que quelque dame ou fille de haut-seigneur que ce soit, qu'il convient qu'elle soit regardée et avisée toute nue par les dames, pour savoir si elle est propre et formée pour avoir des enfans.

(3) Droit *de culage*, ou de *cueillage*.

à cette usurpation ; et des chanoines de la cathédrale de Lyon prétendirent aussi avoir le droit de coucher, la première nuit des noces, avec *les épousées de leurs serfs ou hommes de corp* (1).

On ne mariait point, et les œuvres même du mariage étaient illicites pendant tout le tems de l'interdiction d'un royaume. C'est ce qui arriva lorsque Philippe Auguste fut interdit pour avoir voulu répudier Ingelburge, afin d'épouser Agnès de Méranie. « Alors, dit Saint-Foix, il n'était permis à personne de coucher avec sa femme, parce que le roi ne voulait plus coucher avec la sienne, et la génération aurait dû manquer cette année-là ». Les mariages entre parens à un certain dégré n'étaient pas admis : dans la suite, l'église les toléra, et établit un tarif de dispenses pour épouser sa cousine et son cousin, sa tante ou sa nièce, son filleul et sa marraine, etc. Dans les premiers tems, le mari devait donner à sa nouvelle épouse un sol et un denier. L'illustre Gaulois qui alla épouser au nom de Clovis la

(1) Saint-Foix, *Essais sur Paris*. Le droit de culage, ou de cueilliage, fut, dit-on, introduit par Even, roi d'Ecosse. Du reste, tous les seigneurs n'en jouissaient pas.

princesse Clotilde, remplit au nom du roi son maître cette singulière formalité. On donnait trois sous d'or à une veuve. L'usage des *charivaris* dans le cas de seconde noce (1), remonte aux tems les plus anciens. C'est une de ces pratiques barbares qui se conservent pendant long-tems dans les sociétés policées, et dont le recueil formerait un chapitre très-piquant dans l'histoire des mœurs et des coutumes d'une nation.

Les courtisanes, que l'on nommait filles folles, filles amoureuses, filles paillardes, etc. etc., ne furent tolérées que sous St.-Louis, qui, après les avoir chassées de Paris, les y rappela, convaincu par l'expérience que leur retour était nécessaire à la tranquillité des familles. On leur assigna des quartiers particuliers, et on les força à porter des habits qui servaient à les faire distinguer. Du tems de Charlemagne, ces femmes recevaient une punition corporelle, lorsqu'on pouvait les surprendre : et les personnes qui leur avaient donné un asile étaient obligées de porter la coupable sur leurs épaules jusqu'à l'endroit de l'exécution.

---

(1) Cette coutume a encore lieu dans plusieurs départemens.

L'adultère fut puni de diverses manières, à mesure que la civilisation fit quelques progrès.

En Languedoc, dans le 13e., le 14e. et le 15e. siècle, lorsqu'un homme et une femme étaient convaincus de ce crime, on les condamnait, dit Saint-Foix, à courir tout nuds à l'heure de midi, d'un bout de la ville à l'autre bout.

La loi salique permettait le divorce. Dans la suite, les secondes noces, même après la mort de l'un des époux, furent à peine tolérées. Les difformités ou les maladies qui pouvaient autoriser une séparation, les cas divers de stérilité ou d'impuissance, donnèrent lieu à plusieurs lois et coutumes qui devraient faire partie d'une histoire naturelle et politique de la génération. Parmi ces différens usages, un des plus singuliers était le *congrès* (1), aboli dans le 17e. siècle, à l'occasion d'un marquis de Langeais, qui,

---

(1) Le congrès consistait dans une épreuve, dont le résultat devait démontrer aux juges du fait que le mari accusé avait complètement les attributs de son sexe. On avait le choix de procéder à l'expérience dans la couche nuptiale et dans l'ombre du mystère, ou en présence des témoins qui devaient juger

après avoir été déclaré impuissant par le parlement, n'en fit pas moins sept enfans à une demoiselle Diane de Navailles, qu'il épousa en secondes noces.

---

la question. Le président Bouhier prétend que ce combat en champ-clos fut imaginé en France au 14e. siècle. Voyez *Dictionnaire Philosophique* de Voltaire, au mot *impuissance*.

CHAPITRE VI.

DE LA NATURE DE LA FEMME.

QUELQUES VUES sur la nature des animaux en général. Cette nature, qui est pour les espèces et pour les genres ce que le tempérament est pour l'individu, doit être déterminée, comme l'a fait Buffon, en rapportant les goûts, les penchans, le moral aux différentes particularités d'organisation. On examine dans cet esprit les diverses circonstances qui paraissent déterminer plus particulièrement la quantité totale, la somme des qualités propres à la femme : I°. *transitions variées*, *révolutions*, *crises* auxquelles l'organisation féminine est livrée pendant la durée de la vie : inductions et corollaires de ces particularités ; II°. *influence utérine ;* effets qui en résultent, qualités, manières d'être particulières de l'intelligence ou de la volition qui en dépendent ; III°. *faiblesse musculaire* ; ses rapports avec les autres caractères de la femme : comment elle détermine les goûts, les premiers penchans, la nature des métiers et des professions ; IV°. *mode de sensibilité.* Réflexions philosophiques à ce sujet ; V°. *éducation*, *rapports habituels*, *emploi particulier de la vie :* de quelle manière ces causes exercent en général une influence marquée sur la nature de la femme.

VUES sur la nature d'une espèce de femme toute particulière, extraites de l'article *femme morale* de l'Encyclopédie, par Desmahis.

SUIVANT la remarque de Buffon, dont les belles généralités sont autant de matériaux précieux pour une philosophie de l'histoire naturelle, lorsqu'on parle de la nature de l'homme et de celle des animaux en général, *ce mot signifie, ou plutôt indique et comprend dans sa signification la quantité totale, la somme des qualités dont la nature a doué l'homme ou les animaux* (1).

Pour déterminer cette nature, qui est pour l'espèce ce que le tempérament est pour l'individu, on cherche à en saisir les attributs essentiels, on interroge l'organisation d'un animal pour démêler les traits principaux, les dispositions les plus importantes, et dont l'influence est aussi étendue que remarquable : on cherche surtout à faire apprécier les effets de certains organes, dont la conformation peu commune, la perfection ou l'énergie décident d'une manière

---

(1) *Voy.* Buffon, Discours sur la nature des oiseaux.

toute particulière, les goûts, les appétits, les penchans, enfin, l'ensemble des qualités d'où résulte la nature d'un animal quelconque (1). Il est évident que d'après ces vues, bien différentes de celles des naturalistes qui veulent tout expliquer par les causes finales, on ne rapporte point l'organisation aux habitudes et aux penchans; mais que le mode d'organisation étant bien connu, on en fait dériver les habitudes, les penchans, les appétits des différentes espèces d'animaux: ainsi, dans l'accord et l'harmonie des sens, la perfection du toucher, le développement du cerveau, la station perpendiculaire et l'instinct de la sociabilité, on trouve, en grande partie, les causes de la supériorité de l'homme sur les autres animaux. On voit également pourquoi le plus grand nombre des quadrupèdes, chez lesquels les organes du goût et de l'odorat sont très-actifs et très-développés, ont des appétits véhémens et grossiers; tandis que l'oiseau, que les sens de la

(1) Telles sont les particularités qui s'observent dans l'appareil génital des femelles des Didelphes, chez lesquelles cette circonstance développe une tendresse maternelle si vive et si constante; la trompe de l'Éléphant, la force des mâchoires chez les mammifères et les insectes éminemment carnassiers, etc. etc.

vue et de l'ouïe très-développés conduisent et caractérisent, doit avoir des sensations légères, précipitées comme son vol, et étendues comme la sphère où il se meut en parcourant les airs (1). La nature particulière des quadrupèdes carnassiers, herbi-

(1) « L'organisation de chaque animal présente une suite de relations admirables ; et ce que l'on appele le moral, est lié par une chaîne non interrompue de rapports avec la physique.

» Le Lion, inaccessible à la crainte, est fortement armé par la nature ; le Lièvre timide est le premier des animaux par la vélocité des pieds ; les oiseaux en général ont l'appareil du sens de la vue plus travaillé et meilleur ; chez les oiseaux de proie, nocturnes, l'œil est plus grand, plus sensible, et capable de percevoir l'impression de la faible lumière qui brille encore au milieu des ténèbres de la nuit ; enfin, dans chaque animal l'organe qui détermine les mœurs est plus développé, et les dispositions physiques sont constamment les causes impérieuses de la manière de vivre, des habitudes et de tout ce que nous croyons voir de moral dans l'histoire des animaux. Ainsi, les espèces exclusivement carnassières ne sont telles que par le mode d'organisation qui les distingue : leurs ongles ne sont point disposés pour creuser la terre ou pour favoriser le grimpement ; rétractiles et jamais appuyés, ils sont portés par la dernière phalange et habituellement renversés. Lorsque l'animal veut employer ces ongles terribles, des muscles fléchisseurs entrent en contraction, et la dernière phalange se

vores, frugivores ou poliphages, celle des oiseaux de proie en général, des oiseaux de proie nocturnes, des oiseaux de rivage, etc., ne sont pas moins le résultat de la disposition de certains

---

trouvant au niveau des autres, les ongles font une saillie prononcée, et par le renversement de la phalange se replient ensuite pour ne pas s'émousser dans le contact avec le sol. Les membres antérieurs plus courts, disposent les principaux carnassiers aux grandes évolutions, aux bonds, aux élans sur la proie; les dents angulaires plus saillantes; les molaires terminées par des pointes, et plus propres au déchirement qu'à la mastication; l'énergie du suc gastrique qui supplée à cette dernière fonction : toutes ces dispositions ne déterminent-elles pas d'une manière impérieuse le desir et le besoin de se nourrir de chair? Ce goût, cette habitude, sont une conséquence de la disposition physique. Ne laissons donc plus dans l'histoire du Lion, du Tigre et des autres animaux carnassiers ces expressions de *cruels, de féroces* : dénominations insignifiantes lorsqu'on les applique à l'animal qui, loin de violer les lois de la nature, les accomplit en faisant usage des moyens qui le dédommagent d'organes internes trop faibles et incapables de tamiser la substance alimentaire dont s'engraisse et se nourrit la famille paisible des frugivores.

» Si nous voulions multiplier les exemples, nous verrions encore, dans la conformation particulière de l'appareil sexuel des femelles des animaux à bourse, la cause physique de leurs sentimens d'amour maternel que nous ad-

organes, que l'habitude et l'éducation développent ensuite davantage et perfectionnent.

C'est dans cet esprit, et en prenant le beau discours de Buffon sur la nature des oiseaux

---

mirons. Ces animaux, parmi lesquels on compte principalement les *Kanguroo* indigènes à la Nouvelle-Hollande, et les *Sarigues*, dont la patrie est l'une et l'autre Amérique, présentent, dans l'appareil sexuel, une particularité qui doit fixer l'attention : la matrice est tellement étroite, que les petits, qui ne peuvent s'y développer, naissent avant terme, et sont reçus dans une bourse, qui les maintient appliqués contre les mamelles. Par cette disposition, les mères, long-tems en rapport avec leurs petits, les chérissent, les protègent, et en font l'objet de la sollicitude la plus active et la plus tendre ; à l'aspect d'un danger, elles ne paraissent craindre que pour leur progéniture ; et si la frayeur redouble, un cri de rappel est émis ; l'asile maternel, ces bourses si singulières se r'ouvrent, et les petits qui s'y précipitent sont rapidement emportés loin du péril et des chasseurs ».

» L'espèce humaine reçoit sans doute une influence non moins distincte des particularités physiques qui la caractérisent. Ainsi le cerveau, regardé comme le siége de la pensée, est plus volumineux dans l'homme, qui doit à cette disposition, à celle de la main et à la flexibilité de tous ses organes, une partie de ses avantages, etc. etc.» *Considérations philosophiques sur l'histoire naturelle*, par J. L. Moreau (de la Sarthe). *Magasin Encyclop.*, IVe. Année.

pour modèle, que nous allons essayer de rassembler quelques observations sur la nature de la femme.

En cherchant à considérer, dans ce dessein, les circonstances d'organisation d'où dérivent principalement l'instinct, les qualités et les facultés naturelles des femmes, nous trouverons d'abord que leur constitution éprouve un plus grand nombre de changemens que celle de l'homme, et qu'en appliquant au cours de leur vie en particulier ce que plusieurs médecins ont pensé du cours de la vie en général, on peut le comparer avec plus de raison à une sorte de maladie qui a ses diverses phases et périodes, ses mouvemens variés, ses crises.

Les symptômes précurseurs, le début et les retours périodiques de la menstruation, les premiers mouvemens de l'amour, et le passage à un nouveau tempérament, la grossesse et ses diverses époques, l'accouchement et ses suites; enfin, la mort du sexe et les accidens de l'âge critique; telles sont les variations remarquables que subit sans cesse l'organisation des femmes: variations, changemens qui entretiennent des alternatives presque continuelles de souffrance et de maladie, des impressions vives, des ébranlemens nerveux, des spasmes et des agitations, dont l'in-

fluence et le résultat général méritent d'être pris en grande considération, lorsque l'on cherche à déterminer la nature des femmes, et le rôle ou les emplois qu'elles doivent remplir dans la société. Rousseau n'a point négligé ces données physiologiques dans ses observations sur un sexe dont, peut-être, il n'était réservé qu'à lui de parler en observateur exact, et en écrivain éloquent et passionné. « Une femme, dit ce philosophe, changera-t-elle brusquement et alternativement de manière de vivre, sans péril et sans risque? sera-t-elle aujourd'hui nourrice et demain guerrière? changera-t-elle de tempérament et de goût, comme un caméléon de couleurs? passera-t-elle tout-à-coup de l'ombre de la clôture et des soins domestiques, aux injures de l'air, aux travaux, aux fatigues, aux périls de la guerre? sera-t-elle tantôt craintive, tantôt brave, tantôt délicate et tantôt robuste? » Les circonstances de grossesse, et les révolutions diverses que nous venons d'indiquer doivent nécessairement s'opposer à ces transitions. Chacun de ces états critiques produit souvent, en outre, plusieurs effets d'où doivent dériver, pour les femmes, des habitudes, des mœurs et des qualités particulières.

Ainsi, la première époque ou les retours périodiques de la menstruation entraînant quelquefois

à leur suite des anomalies nerveuses très-variées (1), déterminent chez plusieurs femmes des indispositions plus ou moins graves (2), des affections spasmodiques, des caprices très-singuliers, des bizarreries (3), ou même quelquefois des accès d'esprit et d'imagination. Ces divers symptômes sont, à la vérité, accidentels et propres à certaines constitutions ; mais on peut affirmer qu'à l'époque dont nous parlons, toutes les femmes ont une sensibilité plus exquise ; qu'elles sont plus disposées à l'amour ; que leur physionomie est plus animée, et leur langage plus éloquent ; que plus susceptibles

---

(1) Ces anomalies prennent quelquefois un caractère bien remarquable, comme on le voit, chez plusieurs jeunes filles affectées de *chlorose*, vulgairement *pâles couleurs*. Voy. IIe. Partie de cet ouvrage.

(2) Principalement des coliques violentes, des migraines cruelles, ou même un état fébrile non équivoque. *Voy.* aussi la IIe. Partie de cet ouvrage.

(3) Ces caprices, ces bizarreries sont des goûts, des appétits extraordinaires ; tels que l'envie de manger des fruits acerbes ou même de la terre, des idées morbifiques et une aliénation locale ou passagère ; enfin, plusieurs de ces indispositions insolites, que le vulgaire, frappé de leur singularité, a souvent attribuées à la présence des puissances infernales.

d'émotions, elles s'abandonnent facilement aux chagrins non motivés, à l'inquiétude, aux sentimens d'une frayeur extrême; qu'elles sont plus sensibles au froid; que leur estomac remplit mal ses fonctions, et qu'enfin leur organisation est généralement dans un trouble et une agitation plus ou moins marquée.

Le besoin quelquefois méconnu de l'amour; l'état particulier du systême nerveux pendant la durée de la grossesse, de l'accouchement et de l'allaitement, ont des effets non moins remarquables; toutes ces révolutions attachées aux fonctions du sexe, forment un ensemble de causes aussi faciles à reconnaître que les circonstances d'organisation dont la nature de plusieurs animaux paraît évidemment dépendre.

Le résultat général de cette agitation presque continuelle, de ces alternatives si fréquentes de maladie et d'indisposition, de bouleversement et d'orage, est nécessairement de laisser l'organisation de la femme dans un état de faiblesse, de mobilité nerveuse et de sensibilité, d'où dérivent une bienveillance et une pitié plus actives; des penchans plus éphémères, des caprices et des fantaisies très-variés, plus d'aptitude à l'émotion qu'à la pensée, et en général un éloi-

gnement pour toutes les opérations qui exigent une attention soutenue, un recueillement prolongé et une longue méditation. L'état de flexibilité et de faiblesse que produisent ces mêmes variations dans la constitution des femmes, s'oppose ordinairement à ce que leurs maladies se développent avec cette véhémence et cette régularité que l'on observe dans celles des hommes. Nous avons déjà eu l'occasion de faire cette remarque, et d'observer, en outre, que si les femmes étaient moins sujètes à la goutte et aux rhumatismes, il fallait peut-être l'attribuer aux révolutions dont leur vitalité est trop occupée pour pouvoir se prêter au développement de ces maladies (1).

Une seconde circonstance qui est intimement liée avec la première, et qui doit également contribuer pour beaucoup à la nature du sexe, c'est l'*influence uterine*, la réaction, l'empire de cet organe qui est propre à la femme, et d'où paraissent dériver les traits les plus saillans de son caractère physique et moral. Une grande partie des révolutions que nous venons d'indiquer, les affections nerveuses, les vapeurs cruelles, ces retours si

---

(1) *Voy.* page 180, I[ere] section de ce I[er]. volume.

fréquens d'indisposition et de souffrance, ces inquiétudes sans objet, ces bizarreries et ces caprices extraordinaires, et dans quelques circonstances une grande exaltation de sensibilité d'imagination et d'esprit : tous ces phénomènes dépendent souvent de l'influence utérine; et s'il est vrai de dire que le mâle n'est mâle qu'en certains instans, mais que la femelle est femelle pendant toute sa vie, c'est principalement à cette influence qu'il faut l'attribuer; c'est elle qui rappele ainsi la femme à son sexe d'une manière continuelle, et donne à toutes ses manières d'être une physionomie si prononcée. Il n'est peut-être aucune particularité d'organisation qui concoure aussi puissamment à décider la nature d'une espèce ou d'un genre d'animaux, sans même en excepter la trompe de l'Eléphant, le mode de gestation des Didelphes, l'extrême sensiblité de l'œil des oiseaux de proie, nocturnes, ou les dispositions particulières de l'organe digestif des carnivores (1).

L'action de la matrice a d'ailleurs son éveil, ses repos, ses intermittences, ses accès et ses

(1) *Voy.* sur ces effets de l'influence utérine, t. Ier. de cet Ouvrage, p. 206 et suiv.

redoublemens ; d'où une foule de mutations continuelles et de variétés dans la constitution des femmes, depuis l'indolence et l'apathie jusqu'à l'hystérisme le plus violent. Diderot a bien senti et bien exprimé les effets de ces réactions. Voici de quelle manière il s'exprime à ce sujet : « La femme porte au dedans d'elle-même un organe susceptible de spasmes terribles, disposant d'elle, et suscitant dans son imagination des fantômes de toute espèce. C'est dans le délire hystérique qu'elle revient sur le passé, qu'elle s'élance dans l'avenir, que tous les tems lui sont présens. C'est de l'organe propre à son sexe que partent toutes ses idées extraordinaires. La femme hystérique dans sa jeunesse, se fait dévote dans l'âge avancé ; la femme à qui il reste quelque énergie dans l'âge avancé, était hystérique dans sa jeunesse. Sa tête parle encore le langage de ses sens lorsqu'ils sont muets : rien de plus contigu que l'extase, la vision, la prophétie, la révélation, la poésie fougueuse et l'hystérisme. Lorsque la Prussienne *Carsh* lève son œil vers le ciel enflammé d'éclairs, elle voit Dieu dans le nuage ; elle le voit qui secoue d'un pan de sa robe noire des foudres qui vont chercher la tête de l'impie ; elle voit la tête de l'impie. Cependant,

la récluse dans sa cellule se sent élever dans les airs ; son ame se répand dans le sein de la Divinité ; son essence se mêle à l'essence divine ; elle se pâme, elle se meurt ; sa poitrine s'élève et s'abaisse avec rapidité ; ses compagnes, attroupées autour d'elle, coupent les lacets de son vêtement qui la serre. La nuit vient ; elle entend les cœurs célestes : sa voix s'unit à leurs concerts. Ensuite elle redescend sur la terre ; elle parle de joie ineffable. On l'écoute ; elle est convaincue ; elle persuade. La femme dominée par l'hystérisme éprouve je ne sais quoi d'infernal ou de céleste. Quelquefois elle m'a fait frissonner ».

En continuant nos recherches sur les causes qui déterminent d'une manière constante et générale le caractère et la nature de la femme, nous trouverons dans *la délicatesse et la disposition de ses membres*, ainsi que dans *la faiblesse de ses muscles*, des circonstances d'organisation auxquelles le naturaliste éclairé par la physiologie peut rapporter un grand nombre d'attributs et de qualités remarquables.

De ces dispositions que nous avons signalées dans le parallèle des deux sexes, résultent évidemment plusieurs différences dans les facultés intellectuelles, les penchans, les goûts et les

affections. La même cause est aussi pour les femmes la source d'un grand nombre d'avantages dont elles connaissent bien le prix. « Loin de rougir de leur faiblesse, dit Rousseau, elles en font gloire ; leurs tendres muscles sont sans résistance ; elles affectent de ne pouvoir soulever les plus légers fardeaux : elles auraient honte d'être fortes ». L'élégance, le charme des formes, les passions et les émotions les plus douces et les plus aimables sont des conséquences nécessaires de ce défaut d'énergie dans un systême d'organes dont la force et le volume ne peuvent s'unir avec aucun des sentimens que les femmes doivent éprouver ou inspirer.

« On conçoit aisément, dit Roussel, que des bras, plus jolis que redoutables, ne sont pas faits pour s'allier avec des passions haineuses et violentes. On voit même que la douceur est si généralement propre aux femmes, que cette disposition morale se trouve aussi dans les personnes de l'autre sexe dont les traits et la conformation extérieure ont quelque rapport avec la structure féminine ». D'une autre part, la conscience de leur faiblesse musculaire rend les femmes plus timides et plus sédentaires ; les déterminent dans le choix de leurs occupations ou de leurs plaisirs ; ou leur inspirant, sans doute, le besoin et le desir de

suppléer à la force par l'adresse, les fait coquettes par instinct, et devient la cause de leur dissimulation, de leur finesse, de leurs petits manéges, et en général de la tournure particulière de leur esprit.

Par sa nature, la femme est donc très-éloignée du tempérament athlétique, et de toutes les modifications physiques et morales qui en dépendent. Ses muscles, moins volumineux que ceux de l'homme, d'une texture plus faible et moins dense, jouissent d'une mobilité très-vive, et d'où résulte la constitution dont l'excès amène la disposition convulsive dans un grand nombre de circonstances.

Cette particularité organique devient le principe d'une nouvelle série d'attributs et de qualités. Les graces des femmes, leurs mouvemens faciles et légers, leur adresse, les goûts et les penchans qui en dérivent, peuvent se rapporter primitivement à cette cause. Les mêmes dispositions nous révèlent aussi la raison physiologique de l'irritabilité extrême et du penchant à l'imitation, que tous les observateurs ont regardés comme deux traits principaux de la constitution propre aux enfans et aux femmes. Celles-ci, en général, tiennent presque toutes de la constitution propre à la race Nègre, et au genre Singe. Douées d'une

flexibilité et d'une mobilité extrême, leurs traits, leurs membres, les fibres de leur cœur et de leurs artères ; en un mot, toute la partie contractile de leur organisation prend le ton et le rithme de ce qui les environne.

Ce penchant à l'imitation se manifeste surtout dans les émeutes populaires, dans ces mouvemens séditieux où le sexe le plus faible et le plus doux est subitement porté d'une manière contagieuse à tous les excès de la vengeance et de la cruauté (1).

On a remarqué que depuis la naissance du théâtre en France, il serait plu aisé de compter un plus grand nombre d'actrices que d'acteurs d'un mérite supérieur. Cela doit être en effet, et ne s'explique pas seulement par les avantages que l'extrême sensibilité des femmes leur donne sous ce rapport. Leur penchant à l'imitation, la mobilité extrême de leurs muscles, la flexibilité de leurs organes, de la voix ; enfin, la faculté d'éprouver comme par contagion les sentimens les plus variés, doivent également contribuer à

(1) Les femmes, dit le philosophe Diderot, sont sujètes à une fureur épidémique. L'exemple d'une seule entraîne une multitude. Il n'y a que la première qui soit criminelle ; les autres sont malades.

ce genre de succès, ou même en être regardés comme la cause principale.

La sensibilité des femmes n'est pas moins grande que leur mobilité musculaire.

Les noms de *Psiché* et d'*Eve*, qui répondent à nos expressions ame et vie; ces noms donnés à la femme par excellence, désignent bien la plénitude, l'excès de cette faculté de sentir qui la caractérisent, et qui forment un des traits les plus remarquables de sa nature. Le développement, l'excès de cette propriété vitale se retrouvent dans tous les modes d'affection, d'émotion et de sentiment dont les femmes sont susceptibles, il donne à leurs maladies, à leur caractère moral, ou à la tournure de leur esprit, des traits et une physionomie dont la connaissance doit servir de base à la médecine et à l'éducation spéciale des femmes.

Ces différences ont vivement frappé les philosophes qui se sont occupé des rapports du sexe avec la sensibilité. « C'est sur-tout, comme le remarque un de nos plus célèbres philosophes, dans la passion de l'amour, les accès de la jalousie, les transports de la tendresse maternelle, les excès de la superstition, la manière dont elles partagent les émotions épidémiques et populaires, que les femmes étonnent,

belles comme les séraphins de Clopstok, terribles comme les diables de Milton. J'ai vu l'amour, la jalousie, la superstition, la colère, portés dans les femmes à un point que l'homme n'éprouva jamais. Le contraste des mouvemens violens avec la douceur de leurs traits les rend hideuses ; elles en sont plus défigurées. Les distractions d'une vie occupée et contentieuse rompent nos passions. La femme couve les siennes : c'est un point fixe sur lequel son oisiveté ou la frivolité de ses fonctions tient son regard sans cesse attaché. Ce point s'étend sans mesure, et, pour devenir folle, il ne manquerait à la femme passionnée que l'entière solitude qu'elle recherche. Jamais un homme ne s'est assis, à Delphes, sur le sacré trépied. Le rôle de Pithie ne convient qu'à une femme. Il n'y a qu'une tête de femme qui puisse s'exalter au point de pressentir sérieusement l'approche d'un dieu, de s'agiter, de s'écheveler, d'écumer, de s'écrier : *Je le sens*, *je le sens*, *le voilà*, *le dieu*, et d'en trouver le vrai discours ».

Cette sensibilité extrême est-elle primitive et inhérente au système nerveux, ou dépendante de l'état imprimé à ce système par l'influence utérine et par les révolutions auxquelles l'organisation de la femme est livrée ? Il serait difficile de répondre à cette question.

Quoiqu'il en soit, les effets de l'attribut féminin qui nous occupe en ce moment, marquent au coin du sexe tous les modes de sentir, toutes les espèces de passions et d'affections des femmes (1).

Nous avons déjà indiqué quelques-unes de ces différences, en cherchant à démêler l'influence du sexe sur l'action des sens et les fonctions intellectuelles : ainsi, nous avons remarqué comme des résultats de cette action dans les femmes, la vivacité extrême et la rapidité *des sensations* en général, la délicatesse de la vue et de l'ouïe, la supériorité du toucher et l'épanouissement des papiles nerveuses de la peau, l'exquise sensibilité et les douces sympathies de l'odorat. Nous avons vu d'une manière non moins évidente, que l'*esprit* avait également un sexe, et que l'on pouvait regarder comme autant de caractères féminins la promptitude et la facilité de ses opérations, son inconstance et sa pénétration, sa

(1) Ces différences, qui ont constamment fixé l'attention des médecins, doivent être également prises en grande considération par les moralistes et les philosophes. Leur observation doit décider le mode d'éducation des jeunes filles, vérité qui n'a point échappé à Fénélon, à Rousseau et à Marie Edgeworth. J. Jacques, sur-tout, appuie tous ses préceptes sur ces données, dans le *beau* livre de Sophie, où son esprit de système et ses habitudes du paradoxe paraissent entièrement l'abandonner.

mobilité, ses graces, sa légèreté, son adresse; qu'une éducation vicieuse transforme trop souvent en dissimulation et en fausseté. Rousseau, St.-Lambert, Roussel, Cabanis, en signalant ces différens caractères de l'esprit des femmes, ont bien senti leurs rapports avec la nature du sexe, et n'ont pas méconnu l'influence de la constitution physique sur ces différences. S'agit-il de comparer les talens et l'esprit dans les deux sexes, dit un autre écrivain (1), il faudrait distinguer l'esprit philosophique qui médite, l'esprit de mémoire qui rassemble, l'esprit d'imagination qui crée, l'esprit politique qui gouverne; il faudrait voir ensuite jusqu'à quel dégré ces quatre genres d'esprit peuvent convenir aux femmes; si la faiblesse naturelle de leurs organes, d'où résulte leur beauté; si l'inquiétude de leur caractère, qui tient à leur imagination; si la multitude et la variété des sensations, qui fait une partie de leurs graces, leur permettent cette attention forte et soutenue qui peut combiner de suite une longue chaîne d'idées : attention qui anéantit tous les objets pour n'en voir qu'un, et le voir tout entier, qui d'une seule idée en fait sortir une foule, toutes enchaînées à la première, ou d'un grand

(1) Thomas, *Essai sur les mœurs et le caractère des femmes.*

nombre d'idées éparses, extrait une idée primitive et vaste qui les rassemble toutes.

Ce genre d'esprit est rare, même parmi les hommes; je le sais : mais il y a eu plusieurs grands hommes qui l'ont eu. Ce sont eux qui se sont élevés à la hauteur de la nature pour la connaître. Ils ont montré à l'ame la source de ses idée, assigné à la raison ses bornes, au mouvement ses lois, à l'univers sa marche. Ils ont créé les sciences, en créant des principes, et aggrandi l'esprit humain, en cultivant le leur. Si aucune femme ne s'est mise à côté de ces hommes célèbres, est-ce la faute ou de l'éducation, ou de la nature ? »

» Descartes, outragé par l'envie, mais admiré par deux princesses, vantait l'esprit philosophique des femmes. Je n'ose croire que sa reconnaissance voulût, par une erreur de plus, s'acquitter envers la beauté. Sans doute il trouvait dans Élizabeth et dans Christine, cette docilité qui s'honore d'écouter un grand homme, et paraît s'associer à son génie en suivant la marche de ses idées. Peut-être, même, trouvait-il dans les femmes la clarté, l'ordre, la méthode; mais y trouvait-il de même la base de l'esprit philosophique; le doute trouvait-il cette raison froide qui marche sans se précipiter jamais, et mesure

tous ses pas? Leur esprit, pénétrant et rapide, s'élance et se repose ; il a plus de saillie que d'efforts. Ce qu'il n'a point vu dans un instant, ou il ne le voit pas, ou il désespère de le voir : il serait donc moins étonnant qu'elles n'eussent pas cette opiniâtre lenteur, qui seule recherche et découvre les grandes vérités ».

La direction, l'emploi des facultés intellectuelles, les sujets d'étude, de recherche et d'observation répondent, chez les femmes, au caractère de leur esprit. En général, leur curiosité active, mais bornée, ne va guère au-delà des objets de leurs relations habituelles. Nous connaissons mieux les hommes ; la femme connaît mieux les hommes de son cercle. Les secrets de la nature l'intéressent beaucoup moins que les petits mystères et les intrigues de sa société. Les femmes, sur-tout, ont cet esprit fin et délié, ce tact des convenances, cette pénétration qui fait saisir toutes les nuances, tous les détails sans peine, sans effort, et avec toutes les apparences de l'enjouement et de la distraction (1).

(1) « J'entre dans des maisons ouvertes dont le maître et la maîtresse font conjointement les honneurs. Tous deux ont eu la même éducation, tous deux sont d'une égale politesse, tous deux également pourvus de goût et d'esprit, tous deux animés du même desir de bien

Il faut en outre observer, que par un effet immédiat de leur constitution physique, les

---

recevoir leur monde, et de renvoyer chacun content d'eux. Le mari n'omet aucun soin pour être attentif à tout : il va, vient, fait la ronde et se donne mille peines; il voudrait être toute attention. La femme reste à sa place; un petit cercle se rassemble autour d'elle, et semble lui cacher le reste de l'assemblée ; cependant il ne s'y passe rien qu'elle n'apperçoive, il n'en sort personne à qui elle n'ait parlé ; elle n'a rien omis de ce qui pouvait intéresser tout le monde, elle n'a rien dit à chacun qui ne lui fût agréable, et sans rien troubler à l'ordre, le moindre de la compagnie n'est pas plus oublié que le premier. On est servi, l'on se met à table ; l'homme, instruit des gens qui se conviennent, les placera selon ce qu'il sait ; la femme, sans rien savoir, ne s'y trompera pas. Elle aura déjà lu dans les yeux, dans le maintien toutes les convenances, et chacun se trouvera placé comme il veut l'être. Je ne dis point qu'au service personne n'est oublié. Le maître de la maison, en faisant la ronde, aura pu n'oublier personne. Mais la femme devine ce qu'on regarde avec plaisir, et vous en offre; en parlant à son voisin, elle a l'œil au bout de la table; elle discerne celui qui ne mange point, parce qu'il n'a pas faim, et celui qui n'ose se servir ou demander, parce qu'il est mal-adroit ou timide. En sortant de table : chacun croit qu'elle n'a songé qu'à lui ; tous ne pensent pas qu'elle ait eu le tems de manger un seul morceau, mais la vérité est qu'elle a mangé plus que personne ».

« Quand tout le monde est parti, l'on parle de ce

femmes, toujours à la sensation présente, ont beaucoup d'inconstance; que presque toutes sont

---

qui s'est passé. L'homme rapporte ce qu'on lui a dit, ce qu'ont dit et fait ceux avec lesquels il s'est entretenu. Si ce n'est pas toujours là-dessus que la femme est le plus exacte, en revanche elle a vu ce qui s'est dit tout bas à l'autre bout de la salle; elle sait ce qu'un tel a pensé, à quoi tenait tel propos ou tel geste; il s'est fait à peine un mouvement expressif, dont elle n'ait l'interprétation toute prête et presque toujours conforme à la vérité ».

» Le même tour d'esprit qui fait exceller une femme du monde dans l'art de tenir maison, fait exceller une coquette dans l'art d'amuser plusieurs soupirans. Le manége de la coquetterie exige un discernement encore plus fin que celui de la politesse, car pourvu qu'une femme polie le soit envers tout le monde, elle a toujours assez bien fait; mais la coquette perdrait bientôt son empire par cette uniformité mal-adroite. A force de vouloir obliger tous ses amans, elle les rebuterait tous. Dans la société, les manières qu'on prend avec tous les hommes ne laissent pas de plaire à chacun; pourvu qu'on soit bien traité, l'on n'y regarde pas de si près sur les préférences: mais en amour, une faveur qui n'est pas exclusive est une injure. Un homme sensible aimerait cent fois mieux être seul maltraité que caressé avec tous les autres, et ce qui lui peut arriver de pis est de n'être point distingué. Il faut donc qu'une femme qui veut conserver plusieurs amans, persuade à chacun d'eux qu'elle le préfère, et qu'elle le lui persuade sous les yeux de tous les autres, à qui elle en persuade autant sous les siens ».

un peu Caraïbes (1), et qu'elles agissent plutôt par instinct que par réflexion : elles ont, dans certaines circonstances, une présence d'esprit dont l'homme le plus adroit est incapable, et doivent aux sentimens et à la situation du moment, des déterminations plus heureuses et mieux combinées que celles qui résultent des calculs pénibles et des efforts laborieux de la méditation.

Deux circonstances, d'ailleurs, doivent être regardées comme les causes principales de la nature et du caractère de l'esprit des femmes : 1°. cet excès de sensibilité et de mobilité nerveuse que nous avons déjà si souvent présentées comme un de leurs principaux attributs ; 2°. l'influence impérieuse et presque toujours involontaire des émotions du cœur, et de ses affections sur les opérations intellectuelles.

Nous avons trop insisté sur les effets de cette première cause, pour en faire de nouveau le sujet de nos réflexions. Les effets de la seconde, qui elle-même est une suite de la première, ne sont pas moins remarquables : en

(1) Les Caraïbes, qui sont, comme on sait, des sauvages de l'Amérique, vendent le matin leur lit de coton, sans prévoir qu'ils pourront en avoir besoin pour la prochaine nuit.

effet, plus sensibles que fortes, moins souvent occupées par des pensées que par des émotions, les femmes séparent à peine leurs jugemens de leurs sentimens. C'est moins un raisonnement exact qu'une impression plus forte qui détermine leurs opinions.

M.me Deshoullieres préféra Pradon à Racine : Ninon de Lenclos, malgré tout son esprit, refusait du sens commun à Richelieu, parce qu'il lui avait préféré Marion de l'Orme ; et l'on sait d'ailleurs que Phryné s'était imaginée que Lycurgue et ses lois n'avaient fait que des sots, parce que des jeunes Lacédémoniens, qu'elle rencontra à Corinthe, ne parurent pas surpris de sa beauté.

D'une autre part, l'influence des mouvemens et des affections du cœur se manifeste, chez les femmes, en donnant à leurs facultés intellectuelles une exaltation et un éclat très-extraordinaires : on connaît ce qu'ont produit souvent, sous ce rapport, l'amour, la tendresse maternelle, le fanatisme religieux, etc. etc.

« La *Guyon*, comme le remarque Diderot, a dans son livre des terreurs, des lignes d'une éloquence dont il n'y a point de modèles. C'est Sainte-Thérèse qui a dit des démons : Qu'ils sont malheureux, ils n'aiment point ! . . . . . .

. . . .

» C'est une femme, qui se promenait dans les rues d'Alexandrie, les pieds nus, la tête échevelée, une torche dans une main et une aiguière dans l'autre, et qui disait : Je veux brûler le ciel avec une torche, et éteindre l'enfer avec cette eau, afin que l'homme n'aime son Dieu que pour lui-même. Ce rôle ne va qu'à une femme » (1).

La simple réaction de la sensibilité physique, dans quelques circonstances d'ébranlemens nerveux, est souvent aussi puissante que ces effets de la passion la plus exaltée.

Ce n'est donc pas sans fondement qu'on a dit, en parlant des époques de la puberté et du mariage, qu'alors l'esprit vient aux filles : en effet, dans cette circonstance, l'organe intellectuel reçoit quelquefois de ceux de la génération, dont la sphère d'activité s'est tout-à-coup aggrandie, une action vive, un excitement, d'où résultent une fécondité d'idées et des effets admirables d'imagination. L'orgasme nerveux, qui accompagne ordinairement l'éruption des règles, produit quelquefois de semblables phénomènes. J'ai connu plusieurs femmes auxquelles la grossesse et l'accouchement donnaient

---

(1) Diderot. *Sur les Femmes*, t. XII des œuv. comp. éd. de Naigeon.

une élévation de pensée qui ressemblait à une véritable inspiration : et comme l'observe le C. Cabanis, rien n'est moins rare que de voir des femmes acquérir dans leurs accès de vapeurs, une pénétration d'idées et une éloquence qu'elles n'avaient pas naturellement.

Nous terminerons ces vues générales en faisant remarquer que, sous le rapport de l'esprit, il y a moins de différence d'une femme à une femme, que d'un homme à un homme. Le sexe le plus faible et le plus sensible doit plus à la nature, le sexe le plus fort doit davantage à la civilisation: et si la distance qui sépare un des principaux membres de nos sociétés policées d'un Hottentot ou d'un Canadien est immense, on est porté à rapprocher davantage de nos beautés les plus distinguées, les graces naïves de la Narina de le Vaillant, ou l'esprit naturel des jeunes Otaïtiennes dont parlent Cook, Bougainville, et les autres voyageurs qui ont visité ces aimables insulaires. L'extrême flexibilité qui caractérise la constitution des femmes, les rend également plus propres à passer des derniers rangs au plus élevés ; elle nous explique pourquoi une jeune fille presque sans éducation devient si promptement une femme très-aimable lorsque la fortune la favorise; et comment, se pénétrant

sans effort des sentimens de sa moderne situation, une nouvelle parvenue a plus rarement cette tournure grotesque et ces manières inciviles qui distinguent les hommes que le hasard a placés dans la même position. Les professions diverses, les différens degrés de beauté, le mode d'éducation, les entours habituels, et plusieurs autres circonstances influent d'ailleurs sur le développement et le caractère de l'esprit des femmes. Il est plusieurs métiers qui rendent stupides; il en est d'autres qui ajoutent à la frivolité et à l'inconstance naturelle du sexe : et l'on peut aisément observer que dans un certain monde, au milieu de certains entours, la femme dont l'esprit est agréable et cultivé doit, au bout d'un certain tems, se flétrir et perdre son éclat, comme la fleur sur un sol aride et inhospitalier.

Les autres modes de sentir; c'est-à-dire, les émotions, les passions et les affections, présentent des caractères féminins que l'on doit faire ressortir dans un tableau de la nature de la femme (1).

(1) J'adopte, dans cette revue générale, des modifications du sentir considérées pour en saisir les rapports avec la nature de la femme, la division que j'ai exposée dans mes leçons au Lycée, sur l'hygiène spéciale des *sensations* proprement dites, *de l'esprit et des*

Les émotions, que l'on peut comprendre dans deux grandes divisions, savoir : 1°. les émotions fortuites et naturelles ; 2°. les émotions provoquées à dessein ou factices, sont en général plus multipliées, plus vives chez les femmes, dont elles semblent former toute l'existence : celles de la pitié, de la timidité, de la crainte, de la pudeur, etc., dérivent naturellement de leur faiblesse, de leur mobilité, et de cette sensibilité aimable qui les caractérise.

L'organisation de la femme est, en quelque sorte, un instrument dont les touches multipliées, sensibles et agitées par tous les objets, sont dans un état continuel de frémissement et de vibration.

Le caprice, c'est-à-dire, cette mobilité et cette inconstance poussées à un tel point que plusieurs déterminations différentes sont alternativement prises et abandonnées, dérive de cette multiplicité d'impressions : et loin d'être le contrepoison de la beauté, comme le disait Labruyère, devient un nouvel attrait, quand il n'est pas exagéré par une frivole éducation.

---

sentimens. Je ferai également usage d'une nouvelle division des passions, parce qu'elle me paraît convenable pour exposer avec plus de méthode les considérations que je dois présenter.

La colère, la fureur, qui sont encore des émotions, ont ordinairement moins d'intensité, et sont moins dangereuses pour les femmes que pour les hommes. Chez ceux-ci, ces mouvemens orageux de la sensibilité ont souvent occasionné des maladies graves, des *jaunisses*, des fièvres bilieuses, la manie ou des obstructions. Quoique les femmes ne soient pas tout-à-fait exemptes de ces accidens, la faiblesse et la flexibilité de leurs organes les y exposent moins souvent. L'expression et les effets de cette émotion violente sont d'ailleurs très-défavorables pour les femmes qui s'y livrent ; et, dans le désordre qu'ils occasionnent, on voit combien la fureur et les emportemens sont contraires à la nature féminine, et préjudiciables à la beauté (1).

« En continuant d'analyser ainsi, dit Roussel, les affections particulières à chaque sexe, on verrait peut-être que celui qui semble fait pour avoir tous les goûts et pour en changer continuellement, a dû se plier avec moins de facilité

(1) *Voy.* Roussel, *Système physique et moral de la Femme*, p. 37 ; et Rousseau, éd. de Genève, *in*-4°. 5e. vol. p. 222.

que l'autre, à des institutions qui lui montrent un objet exclusif dans lequel il est obligé de concentrer tous ses sentimens, qui tendent à enchaîner une volonté toujours fugitive, et à fixer ce que tant de choses concourent à rendre si mobile. La nature, qui ne devait pas prévoir nos arrangemens civils, s'était contentée de faire les femmes aimables et légères, parce que cela suffisait à ses vues. Le même intérêt qui a voulu qu'il y eût une association constante entre les deux sexes, a aussi exigé d'elles des sentimens plus stables que ceux que la nature leur avait donnés. Quoiqu'il en soit, c'est sur cette base chancelante que repose tout l'édifice de la société; et il n'est pas douteux qu'on ne doive tenir compte aux femmes de la vertu ou de l'adresse avec laquelle elles le soutiennent ».

En ne considérant que ce qui paraît résulter immédiatement de la constitution physique, les femmes doivent donc éprouver, dans un tems donné, un plus grand nombre d'impressions et d'émotions que les hommes. De-là cet heureux caractère, cette précieuse sensibilité qui rend la bienveillance des femmes si active.

Les hommes ont de la philantropie; les femmes ont de la compassion, de la charité : leurs déter-

minations, bienfaisantes, sont promptes, instantanées : agissant par instinct, par impulsions, ces êtres si faciles à affecter paraissent sentir, en quelque sorte, avec l'enfant ou avec le malade, et se multiplient pour répondre à la voix du besoin ou à la plainte de la souffrance.

« La femme entend le moindre geste, le moindre mouvement du visage ou des yeux : elle accourt, elle vole, elle est par-tout, elle pense à tout, elle prévient jusqu'à la fantaisie la plus fugitive ; et rien ne la rebute, ni le caractère dégoûtant des soins, ni leur multiplicité, ni leur durée » (1).

Ces différences, qui dérivent de la nature du sexe, deviennent bien remarquables, si l'on compare ce qui se passe dans les hôpitaux dont le service est confié à des hommes, avec les dispositions et la tenue des hospices où des sœurs de charité sont employées. Dans les premiers, les malades sont constamment traités avec négligence, insensibilité et rudesse. Dans les autres, on leur prodigue des preuves d'un zèle si vif, et d'une bienveillance si douce, qu'on les pren-

(1) Cabanis, *Mém. de l'Inst.* sc. moral., tom. II, pag. 196.

drait pour les témoignages d'une sollicitude fraternelle, ou d'une consolante amittié.

De cette même disposition à être émue, de cette mobilité nerveuse, et de cette affectibilité qui forme un trait si remarquable dans la nature de la femme, résulte aussi le besoin d'impressions vives et sans cesse renouvelées, ou même d'un tourment réel et d'une véritable agitation. J'ai connu des femmes qui, obéissant à leur insçu à ce besoin d'émotions, provoquaient de la part de leurs amans des scènes assez vives, des brouilleries, pour se ménager le plaisir des reproches et des pleurs : presque toutes les femmes ont, en général, quelques nuances de ce caractère ; et il est facile de remarquer que l'homme qu'elles aiment davantage et plus long-tems, est celui qui exerce le plus leur sensibilité par des impressions vives, des alternatives de colère et d'amour, ou même par des affections pénibles, des tourmens et des contrariétés. Quelques-unes, douées d'une ame ardente et d'une imagination mélancolique, vont jusqu'à trouver des délices secrètes dans leurs remords, leurs repentirs et leurs combats.

Lorsque d'ailleurs le naturel et les penchans primitifs n'ont pas été pervertis par des habitudes vicieuses et par une mauvaise éducation, on voit constamment les qualités les plus aimables

et les attraits les plus puissans résulter, chez les femmes, de l'effet moral et de l'expression habituelle de leurs nombreuses émotions (1).

Les PASSIONS ont aussi une grande influence sur le caractère et la physionomie des

---

(1) L'expression de ces mêmes qualités est un des charmes les plus puissans de la beauté, qui nous laisse souvent sans émotions, si elle n'est animée du feu du sentiment. « La nature, dit Ninon de Lenclos à Bernier, dans les Dialogues de St.-Lambert, a mis dans nos regards beaucoup de sensibilité, et souvent nous nous instruisons à leur en donner davantage. Le son de notre voix est tendre, nous le rendons touchant; nous lui donnons de l'accent; nous apprenons à répandre sur nos paroles une agréable énergie. . . . . . .
. . . .
Vous avez des graces, de l'esprit, lorsque vous avez des idées nettes, un peu d'imagination et des expressions justes. Cela ne nous suffit pas; il faut toujours que nous ayons moins l'air de penser que celui de sentir. Ecoutez parler Mme de ***, sa raison est victorieuse et aimable, vous ne voyez jamais en elle un docteur, mais une amie; en accompagnant la vérité d'images agréables, elle la rend sensible; elle vous amuse en vous montrant que vous avez tort. Vous lui devez souvent de nouvelles idées; mais qu'elle veuille vous persuader la vérité ou l'erreur, jamais elle ne vous laisse sans émotion ». ST.-LAMBERT, *Analyse de la Femme.*

femmes : comme les autres manières de sentir, elles ont leur type féminin, qu'il est difficile de méconnaître.

Ces différences sont principalement remarquables dans le sentiment de l'amour, dont une foule de nuances et de modifications peut aisément se rapporter à la nature du sexe. Cette passion est celle que les femmes éprouvent avec le plus d'énergie ; elle leur appartient d'une manière toute particulière : elle est leur ame, le charme, le bonheur et le tourment de leur vie. Chez l'homme, cette même passion est éphémère, en seconde ligne. Liée en quelque sorte à l'ardeur de la jeunesse et fugitive comme le printems de la vie, elle fait ordinairement place à des passions plus fortes et plus durables.

On peut ajouter à ces réflexions, que les femmes ont en amour mille nuances, mille délicatesses que notre sensibilité impétueuse ne connut jamais : que cette passion, qui tient tant de place dans leur existence, qui devient presque toujours l'affaire la plus sérieuse de leur vie, commence chez elles d'une manière plus prompte, moins motivée en apparence, et plus sympathique.

Rien n'égale, peut-être, la sensibilité profonde d'une femme véritablement pénétrée d'amour.

Une demoiselle de la Chaux, que Diderot a connue, et dont il a consacré le souvenir dans ses ouvrages, fut éperduement amoureuse d'un monsieur Gardeil, *petit homme bourru, taciturne et caustique, le visage sec, le teint basané, en tout une figure mince et chétive; laid, si un homme peut l'être avec la physionomie de l'esprit.* Après avoir perdu, par suite de son amour, son honneur, sa fortune et sa famille, Mlle. de la Chaux, pour soulager son amant dans ses travaux littéraires, apprit l'hébreu, le grec, l'anglais et l'italien, passa des nuits entières à transcrire ou à interpréter des lambeaux d'anciens auteurs; et en se consacrant ainsi à des occupations aussi pénibles, détruisit dans peu d'années ses charmes et sa santé.

Des exemples d'une exaltation de sensibilité aussi marquée, et d'un abandon aussi absolu de sa propre existence, ont souvent été donnés par des femmes qu'animait dans toute sa plénitude le sentiment de l'amour.

Les hommes n'aiment pas avec autant de continuité et de dévouement; ils sont plus impétueux, plus violens : les femmes sont plus tendres, plus profondément sensibles. Un amant qui perd sa maîtresse se tue au premier instant,

ou se console. Une femme ne se tue pas ; elle s'éteint, elle meurt d'un chagrin silencieux et prolongé (1).

L'amour et les autres passions, que les moralistes et les métaphysiciens confondent avec les émotions, doivent être considérées, si on veut les en distinguer, *comme des sentimens vifs, profonds et de quelque durée. Elles résultent du besoin non satisfait ou sans cesse renouvelé ;*

---

(1) Ces différences n'ont pas échappé à l'observation des grands poëtes, ni aux écrivains qui ont considéré l'étude des mœurs dans leurs rapports avec les compositions littéraires. Louis Racine s'exprime ainsi à ce sujet : « Comme les femmes ne sont point distraites par les passions plus sérieuses qui occupent les hommes, elles se livrent entièrement à l'amour, qu'elles savent exprimer, avec cette vivacité et cette variété de sentimens qui font l'ornement des ouvrages poétiques. Virgile semble glacé quand il fait parler Énée ; il a épuisé tout son feu pour faire parler Didon. Le poëte qui a la réputation d'avoir le mieux connu les ressorts du cœur humain, ne fait jamais mieux jouer ces ressorts que dans le cœur des femmes. Xipharès, Titus, Bajazet sont froids lorsqu'on les compare à Monime, Bérénice, Roxane et Attalide ; et auprès d'Hermione, Oreste lui-même paraît tranquille ». Voy. *Mémoires* des Inscr. et Belles-Lettres, t. XIII, p. 358, mém.

de quelques conditions réelles ou imaginaires de bonheur et de plaisir. Envisagées sous ce point de vue, les passions ne sont autre chose que des formes variées de la volition, des sentimens prolongés qu'il est facile de distinguer des impressions soudaines et éphémères de la faim et de la soif, qui sont des besoins physiques; ou de la colère, de la frayeur, de la joie, etc. qui sont des émotions.

L'amour est une passion.

Les autres sentimens, qui sont aussi des passions, peuvent être compris dans plusieurs classes, que nous allons successivement considérer dans leurs rapports avec la nature de la femme.

Iere. CLASSE.

LES PASSIONS *que constituent un excès ou une erreur dans les besoins physiques.* La gourmandise, l'ivrognerie, le libertinage, les irrégularités et les aberrations de l'amour.

LES femmes sont moins sujètes à ces différentes passions que les hommes. La gourmandise et l'ivrognerie leur sont trop préjudiciables pour qu'elles s'y livrent, au moins pendant tout le tems où une passion plus aimable les occupe d'une manière presqu'exclusive, et les engage à étouffer tous les

penchans qui pourraient diminuer l'empire de leurs graces ou de leur beauté. Par un effet immédiat des habitudes, du tempérament, et sur-tout de la conformation des organes sexuels (1), les exemples d'irrégularités et d'aberrations érotiques sont aussi plus rares, moins singuliers, moins bizarres chez les femmes que chez les hommes. Ils se bornent le plus ordinairement à des jouissances solitaires ou à des goûts saphiques, que la contrainte et la satiété tendent également à développer (2). Cependant l'organisation féminine n'est pas entièrement exempte de plusieurs anomalies très-extraordinaires, dont nous pourrions citer des exemples. Dans quelques circonstances, l'exaltation vitale de l'utérus donne lieu, en outre, à des fureurs et à des excès érotiques dont l'organisation de l'homme n'est pas susceptible.

---

(1) C'est principalement au spasme de ces organes, à leur tension, sans laquelle le mâle est inhabile au plaisir, que se rapportent les irrégularités érotiques, les fantaisies, les écarts; en un mot, les espèces de maladies morales que nous croyons devoir placer dans cette première classe de passions. Cette circonstance doit nécessairement établir, sous ce rapport, une grande différence entre les deux sexes.

(2) Les jeunes filles que l'on traite trop sévèrement, les religieuses et les courtisanes doivent être, et sont en effet plus sujètes aux penchans *lesbiens* que les autres femmes.



IIe. CLASSE.

LES PASSIONS *qui consistent dans un goût permanent et exclusif pour certains objets particuliers*; telles que la mélomanie, la bibliomanie, et tous ces goûts particuliers et souvent bizarres, d'où résultent différens caractères de maniaque, d'amateur, de curieux, etc. (1)

TOUTES ces passions paisibles, monotones et minutieuses, ne pouvant guère se concilier avec une organisation mobile et sans cesse livrée au besoin d'éprouver des sensations différentes et nouvelles, il est facile de voir qu'en général, elles sont contraires à la nature de la femme.

---

(1) Les passions que nous comprenons dans cette deuxième classe sont les plus éloignées des dispositions organiques auxquelles on peut rapporter les passions. On sait d'ailleurs que souvent elles sont susceptibles d'une grande énergie, et qu'elles portent quelquefois ceux qui les éprouvent à des sacrifices de fortune et de santé très-extraordinaires.

IIIe. CLASSE.

LES PASSIONS *ambitieuses et stimulantes* (1); telles que l'ambition proprement dite et ses formes variées, l'émulation, l'avarice, l'amour du jeu, l'orgueil, la vanité.

LES femmes, en général, éprouvent plus rarement, et avec moins d'énergie que les hommes, ces différentes passions (2). Un autre sentiment qui doit être compris dans la même classe, un sentiment non moins ambitieux et qui occupe davantage les femmes, dérive immédiatement de leur nature; cette passion, c'est la coquetterie, ce desir si naturel à l'être faible de séduire, de subjuguer, de conquérir un être fort par le charme irrésistible de la grace et de la beauté. Rousseau a bien senti les rapports de cette passion avec la constitution physique de la femme: et loin de la blâmer, il la regarde comme une

(1) Toutes les passions sont stimulantes: mais cette circonstance d'exciter vivement, de former le mobile le plus universel des actions humaines, peut être regardée plus particulièrement comme le caractère principal des sentimens compris dans cette IIIe. classe.

(2) Il faut peut-être en excepter l'amour du jeu, auquel les femmes se livrent souvent avec autant d'énergie que les hommes.

de ces affections heureuses, qu'il faut diriger sans chercher à les combattre. Si les conseils de ce philosophe, que nous rappelerons en traitant de différentes parties du régime moral, ne sont pas exactement suivis, la coquetterie peut devenir une passion trop violente, et porter à des actions condamnables ou ridicules. « Qui n'a ouï parler à Paris, dit Montaigne, de celle qui se fit écorcher, pour seulement en acquérir le teint plus frais d'une nouvelle peau? Il y en a qui se sont fait arracher des dents vives et saines, pour en former la voix plus molle et plus grasse, ou pour les ranger en meilleur ordre. Combien d'exemple du mépris de la douleur avons-nous en ce genre! que ne peuvent-elles? que craignent-elles, pour peu qu'il y ait d'agacement à espérer en leur beauté?

Vallere queis cura est albos a stirpe capillos,
Et faciem dempta pelle referre novam.

« J'en ai vu engloutir du sable, de la cendre, et se travailler à point nommé de ruiner leur estomac, pour acquérir les pâles couleurs. Pour faire un corps bien espagnolé, quelle gêne ne souffrent-elles, guindées et sanglées avec de grosses coches sur les côtes, jusques à la chair vive! quelquefois à en mourir ».

Lorsque la coquetterie se combine avec la vanité et les petites passions qui naissent de la richesse et de l'oisiveté, elle prend alors tous les caractères de l'ambition la plus exclusive, et en pervertissant cette sensibilité vive et profonde qui forme le plus bel attribut de la femme, étouffe en elle le germe de ces passions affectueuses et de ces vertus aimables qui servent de base à la félicité domestique et au bonheur de la société.

IVe. CLASSE.

LES PASSIONS *comprimantes et concentrées* ; telles que la tristesse et ses formes variées, l'envie, la jalousie, la crainte, la haine, la défiance.

LE sentiment de ces passions qui d'ailleurs présentent une foule de nuances et de modifications, consiste dans une compression douloureuse, dans un resserrement plus ou moins *angoisseux*, et tel, que les forces de la vie paraissent abandonner la surface pour se diriger de la circonférence vers le centre (1). D'après les données

(1) Dans ces passions, le pouls est petit, concentré, profond, irrégulier : il a en partie les caractères de celui qui décèle ordinairement les maladies lentes et organiques des viscères du ventre.

physiologiques qui ont été précédemment exposées, il est évident que l'éducation, la condition sociale, le tempérament et la nature de la femme sont autant de causes prédisposantes des affections que nous comprenons dans cette 4e. classe: sans la mobilité nerveuse et l'inconstance de la constitution féminine, la vie entière du sexe, qui est à-la-fois le plus faible et le plus affectible, serait entièrement occupée par ces passions oppressives. Soit par éducation, soit par tempérament, deux de ces passions, surt-tout, savoir, la défiance et la crainte, sont plus inhérentes au caractère de la femme. Racine, qui avait fait une si profonde étude du cœur humain, nous montre Britannicus confiant au point de ne pas même soupçonner Néron et Narcisse; tandis que Junie, également jeune et sans expérience, est livrée aux alarmes, et aux plus noirs pressentimens.

« La confiance du jeune prince, dit Louis Racine, est aussi conforme à la nature que la méfiance de la jeune princesse » (1).

La dissimulation, qui n'est pas une passion, mais une habitude de concentrer et de cacher ses sentimens, quelque soit d'ailleurs leur nature,

---

(1) *Sur l'imitation des mœurs dans la Poésie*, par Racine, Insc. et Belles-Lettres, vol. XIII, p. 348.

agit comme les passions comprimantes. Ainsi que la crainte ou la defiance, elle doit être, et se trouve en effet plus inhérente à la nature de la femme et à celle des animaux paisibles et faibles en général, qu'à la nature de l'homme et à celle des autres animaux dont la franchise est le résultat du courage et de la force physique.

Cette différence est une circonstance notable, et fait que souvent des passions expansives et agréables deviennent, pour les femmes, des sentimens concentrés et pénibles, par la nécessité d'en dissimuler l'expression.

Ve. CLASSE.

LES PASSIONS *expansives ;* l'amour, la tendresse maternelle, la piété filiale, l'amitié et toutes ces passions affectueuses qui sont le charme et le lien de la société. On comprend aussi dans cette classe plusieurs affections moins circonscrites dans leur objet : telles que la religion, la philantropie, le patriotisme, la bienfaisance, etc. etc.

CHACUNE de ces passions devrait être successivement considérée dans ses rapports avec la nature de la femme.

L'amour a déjà été envisagé sous ce point de vue.

La tendresse des parens, qui prend le nom d'amour maternel chez les femmes, se manifeste ordinairement avec une force, une expression et une profondeur dont les sentimens de l'homme ne paraissent pas se rapprocher : cette différence tient évidemment à la manière dont la mère contribue à la reproduction et au développement de son produit. La piété filiale et les autres vertus domestiques, quoique moins liées avec la nature du sexe, sont plus souvent et mieux éprouvées par les femmes que par les hommes. Il n'en est pas ainsi de l'amitié : « leur ame, dit Montaigne, ne semble pas assez ferme pour soutenir l'étreinte d'un nœud si pressé et si durable: et certes, sans cela, s'il se pouvait dresser une telle accointance libre ou volontaire, où non-seulement les ames eussent cette entière jouissance, mais encore où les corps eussent part à l'alliance, où l'homme fût engagé tout entier, il est certain que l'amitié en serait plus pleine et plus comble; mais ce sexe, par nul exemple, n'y est encore pu arriver, et par les écoles anciennes en est rejetté ».

En effet, sans adopter entièrement cette opinion un peu trop rigoureuse du célèbre auteur des

Essais, on ne peut dissimuler que plusieurs circonstances s'opposent à ce que les femmes éprouvent aussi bien que les hommes le sentiment de l'amitié. Leur mobilité extrême, leur imagination ardente ou inconstante, et sur-tout cette concurrence cruelle et continue, cette uniformité dans l'objet des desirs et des prétentions, sont autant de circonstances qui permettent difficilement aux femmes de se livrer à une véritable amitié, et qui rendent peut-être ce sentiment contraire à leur nature. Du reste, quand cette passion généreuse et consolante est éprouvée par une femme, elle est plus délicate, plus tendre, plus caressante et plus aimable.

« Avec des instrumens plus fins, a dit Thomas, les femmes manient plus aisément un cœur malade ; elles le reposent ; elles savent donner du prix à mille choses qui n'en auraient pas : enfin, il faudrait peut-être desirer un homme pour ami dans les grandes occasions ; mais pour le bonheur de tous les jours, il faut desirer l'amitié d'une femme ». Suivant les remarques vraiment philosophique sdu même écrivain, la religion, la bienfaisance, le patriotisme et la philantropie ont aussi des rapports intimes avec la nature du sexe.

La religion des femmes est moins sombre,

plus tolérante, plus sentimentale. Elle est toute en action et en pratique, et devient superstition si elle s'exalte ; tandis que les excès du même genre, dans l'homme, conduisent plutôt au fanatisme (1).

La bienfaisance des femmes est beaucoup plus active, plus prompte que celle des hommes ; mais le patriotisme et la philantropie, ne dérivent, en aucune manière, de leur constitution physique : la philantropie, sur-tout, tient trop à la pensée et à l'abstraction. « Ce n'est qu'à force de généraliser ses idées, que le philosophe parvient à franchir tant de barrières ; qu'il passe d'un homme à un peuple, d'un peuple au genre humain, du tems où il vit aux siècles qui naîtront un jour, et de ce qu'il voit à ce qu'il ne voit pas. Les femmes n'égarent point ainsi leur ame au loin : elles rassemblent autour d'elles leurs sentimens et leurs idées, et veulent tenir à ce qui les intéresse. Des mesures si vastes leur paraissent hors de la nature. Un homme est plus pour elles qu'une nation, et le jour où elles vivent plus que vingt siècles où elles ne seront pas » (2).

---

(1) Thomas, *Essai sur le caractère et les mœurs des Femmes.*

(2) *Ibid.*

Si les circonstances d'organisation que nous venons de considérer contribuent principalement à déterminer la nature de la femme, les rapports avec les objets extérieurs, les habitudes, l'éducation qui résulte de cette nature modifient, et contribuent souvent à en déterminer le caractère avec plus de plénitude et d'expression. « Une cause, dit Buffon, qui doit rendre l'instinct de l'oiseau différent de celui du quadrupède, c'est l'élément qu'il habite, et qu'il peut parcourir sans toucher la terre, etc.

L'élément habité par la femme, l'atmosphère domestique, les professions paisibles et sédentaires, la grossesse, l'allaitement: en un mot sa condition sociale, n'ont pas moins d'influence sur son instinct, la nature de son esprit, de ses habitudes et de ses affections, qu'elles rendent nécessairement plus douces. C'est donc sans raison et avec injustice qu'Aristote avance, en parlant des femmes, qu'elles sont communément plutôt mauvaises que bonnes: en effet, tout s'élève contre cette opinion; et les conditions physiques et morales d'un caractère aimant, d'un caractère éloigné des habitudes sanguinaires sont réunies dans toutes les particularités d'un sexe qui est non-seulement le beau sexe, mais le sexe bon et sensible, le sexe que son heureuse organisation et les fonctions qui en dérivent dispose à la pratique des vertus douces,

aimables (1). Vous voyez, dit Voltaire, cent frères ennemis contre une Clytemnestre. Sur mille victimes de la justice ; sur mille assassins exécutés, vous comptez à peine quatre femmes. Je ne crois pas même qu'en Asie il y ait deux exemples de femmes condamnées à un supplice public : cette différence doit sans doute être attribuée à l'organisation, au tempérament des femmes, et d'une autre part, à leur condition, à la nature de leurs fonctions, qui les empêchent d'exercer les métiers de soldat, de boucher, d'archer, de geolier, de bourreau, et plusieurs autres professions qui, en pervertissant le cœur

(1) « Le beau sexe, disent nos gens de plaisir. Ils ne connaissent pas les femmes sous un autre nom : mais il est seulement beau pour ceux qui n'ont que des yeux. Il est encore, pour ceux qui ont un cœur, le sexe générateur, qui porte l'homme neuf mois dans ses flancs au péril de sa vie, et le sexe nourricier qui l'allaite et le soigne dans l'enfance ; il est le sexe pieux qui le porte aux autels tout petit, et qui lui inspire, avec le lait, l'amour d'une religion que la cruelle politique des hommes lui rendrait trop souvent odieuse. Il est le sexe pacifique qui ne verse point le sang de ses semblables, le sexe consolateur qui prend soin des malades, et qui les touche sans les blesser. Bernardin-de-St.-Pierre, *Études de la Nature*, t. II, *in*-12, p. 241 et suiv.

humain, font naître une foule de penchans cruels et féroces.

Ces considérations sur la nature de la femme embrassent l'universalité du sexe. On pourra aisément en déduire toutes les inductions et les corollaires applicables à l'examen des différentes questions dont son éducation, son bonheur, ses vertus particulières, sa condition, ses devoirs et ses droits sont sans cesse l'objet.

Les fragmens suivans, que nous empruntons au *Dictionnaire Encyclopédique*, feront connaître la nature d'une petite variété de la femme, LA FEMME des cercles et des boudoirs, cette variété à laquelle presque tous les moralistes et les philosophes paraissent avoir restreint leurs observations. L'auteur de cet article, l'aimable Desmahis, paraît l'avoir beaucoup étudiée : et nous avons regardé ces réflexions fines et délicates, comme un complément nécessaire de la première Partie de cet ouvrage.

FRAGMENT

De l'article FEMME (*MORALE*) *de l'ancienne Encyclopédie* (1).

Femme (morale) : ce nom seul touche l'ame, mais il ne l'élève pas toujours ; il ne fait naître que des idées agréables, qui deviennent, un moment après, de sensations inquiètes ou de sentimens tendres, et le philosophe, qui croit contempler, n'est bientôt qu'un homme qui desire ou qu'un amant qui rêve.

Une femme se faisait peindre ; ce qui lui manquait pour être belle, était précisément ce qui la rendait jolie. Elle voulait qu'on ajoutât à sa beauté, sans rien ôter à ses grâces ; elle voulait tout-à-la-fois, et que le peintre fut infidèle, et que le portrait fut ressemblant : voilà ce qu'elles seront toutes pour l'écrivain qui doit parler d'elles.

Cette moitié du genre humain, comparée physiquement à l'autre, lui est supérieure en agrémens, inférieure en forces. La rondeur des

(1) Cet article est de Desmahis.

formes, la finesse des traits, l'éclat du teint; voilà ses attributs distinctifs.

Les femmes ne diffèrent pas moins des hommes par le cœur et par l'esprit, que par la taille et par la figure; mais l'éducation a modifié leurs dispositions naturelles en tant de manières, la dissimulation qui semble être pour elles un devoir d'état, a rendu leur ame si secrète, les exceptions sont en si grand nombre, si confondues avec les généralités, que plus on fait d'observations, moins on trouve de résultats.

Il en est de l'ame des femmes comme de leur beauté; il semble qu'elles ne la fasse appercevoir que pour laisser imaginer. Il en est des caractères en général comme des couleurs; il y en a de primitives; il y en a de changeantes; il y a des nuances à l'infini; pour passer de l'une à l'autre, les femmes n'ont guère que des caractères mixtes, intermédiaires ou variables; soit que l'éducation altère plus leur naturel que le nôtre, soit que la délicatesse de leur organisation fasse de leur ame une glace qui reçoit tous les objets, les rend vivement et n'en conserve aucun.

Qui peut définir les femmes? Tout, à la vérité, parle en elles, mais un langage équivoque. Celle qui paraît la plus indifférente, est quelquefois

la plus sensible ; la plus indiscrète passe souvent pour la plus fausse : toujours prévenus, l'amour ou le dépit dicte les jugemens que nous en portons ; l'esprit le plus libre, celui qui les a le mieux étudiées, en croyant résoudre des problêmes, ne fait qu'en proposer de nouveaux. Il y a trois choses, disait un bel-esprit, que j'ai toujours beaucoup aimées sans jamais y rien comprendre, la peinture, la musique et les femmes.

Si cette même délicatesse d'organe qui rend l'imagination des femmes plus vive, rend leur esprit moins capable d'attention, on peut dire qu'elles apperçoivent plus vîte, peuvent voir aussi bien, regardent moins long-tems.

Que j'admire les femmes vertueuses, si elles sont aussi fermes dans la vertu, que les femmes vicieuses me paraissent intrépides dans le vice.

La jeunesse des femmes est plus courte et plus brillante que celle des hommes ; leur vieillesse est plus fâcheuse et plus longue.

Les femmes sont vindicatives. La vengeance, qui est l'acte d'une puissance momentanée, est une preuve de faiblesse. Les plus faibles et les plus timides doivent être cruelles : c'est la loi générale de la nature, qui, dans tous les êtres sensibles, proportionne le ressentiment au danger.

Comment les femmes seraient-elles discrètes ? elles sont curieuses ; et comment ne seraient-elles pas curieuses ? on leur fait mystère de tout ; elles ne sont appelées ni au conseil ni à l'exécution.

Il y a moins d'union entre les femmes qu'entre les hommes, parce qu'elles n'ont qu'un objet.

Distingués par des inégalités, les deux sexes ont des avantages presque égaux. La nature a mis d'un côté la force et la majesté, le courage et la raison ; de l'autre, les graces et la beauté, la finesse et le sentiment. Ces avantages ne sont pas toujours incompatibles ; ce sont quelquefois des attributs différens qui se servent de contrepoids ; ce sont quelquefois les mêmes qualités ; mais dans un degré différent. Ce qui est agrément ou vertu dans un sexe, est défaut ou difformité dans l'autre. Les différences de la nature devraient en mettre dans l'éducation ; c'est la main du statuaire qui pouvait donner tant de prix à un morceau d'argile.

Pour les hommes, qui partagent entre eux les emplois de la vie civile, l'état auquel ils sont destinés décide l'éducation et la différencie. Pour les femmes, l'éducation est d'autant plus mauvaise, qu'elle est plus générale, et d'autant plus négligée, qu'elle est plus utile. On doit être surpris que des ames si incultes puissent produire

tant de vertus, et qu'il n'y germe pas plus de vices.

Des femmes qui ont renoncé au monde avant que de le connaître, sont chargées de donner des principes à celles qui doivent y vivre. C'est de-là que souvent une fille est menée devant un autel pour s'imposer, par serment, des devoirs qu'elle ne connaît point, et s'unir pour toujours à un homme qu'elle n'a jamais vu. Plus souvent, elle est rappelée dans sa famille pour y recevoir une seconde éducation qui renverse toutes les idées de la première, et qui, portant plus sur les manières que sur les mœurs, échange continuellement des diamans mal taillés ou mal assortis, contre des pierres de composition.

C'est après avoir passé les trois quarts du jour devant un miroir et devant un clavecin, que Chloé entre avec sa mère dans le labyrinthe du monde : là, son esprit errant s'égare dans mille détours, dont on ne peut sortir qu'avec le fil de l'expérience : là, toujours droite et silencieuse, sans aucune connaissance de ce qui est digne d'estime ou de mépris, elle ne sait que penser : elle craint de sentir ; elle n'ose ni voir ni entendre ; ou plutôt, observant tout avec autant de curiosité que d'ignorance, elle en voit souvent plus qu'il n'en faut voir, entend plus qu'on ne dit, rougit indécemment, sourit à contre-sens ; et

sûre d'être également reprise de ce qu'elle a paru savoir et de ce qu'elle ignore, attend avec impatience, dans la contrainte et dans l'ennui, qu'un changement de nom la mène à l'indépendance et au plaisir.

On ne l'entretient que de sa beauté, qui est un moyen simple et naturel de plaire quand on en est point occupé; et de la parure, qui est un système de moyens artificiels pour augmenter l'effet du premier, ou pour en tenir lieu, et qui, le plus souvent, ne fait ni l'un ni l'autre. L'éloge du caractère ou de l'esprit d'une femme, est presque toujours une preuve de laideur; il semble que le sentiment et la raison ne soient que le supplément de la beauté. Après avoir formé Chloé pour l'amour, on a soin de lui en défendre l'usage.

La nature semble avoir conféré aux hommes le droit de gouverner. Les femmes ont eu recours à l'art pour s'affranchir. Les deux sexes ont abusé réciproquement de leurs avantages.

Les hommes ont augmenté leur puissance naturelle par les lois qu'ils ont dictées; les femmes ont augmenté le prix de leur possession par la difficulté de l'obtenir. Il ne serait pas difficile de dire de quel côté est la servitude. Quoiqu'il en soit, l'autorité est le but où tendent les

femmes : l'amour qu'elles donnent les y conduit ; celui qu'elles prennent les en éloigne ; tâcher d'en inspirer, s'efforcer de n'en point sentir ou de cacher du moins celui qu'elles sentent : voilà toute leur politique et toute leur morale.

Cet art de plaire, ce desir de plaire à tous, cette envie de plaire plus qu'une autre, ce silence du cœur, ce déréglement de l'esprit, ce mensonge continuel appelé coquetterie, semble être dans les femmes un caractère primitif, qui, né de leur condition naturellement subordonnée, injustement servile, étendu et fortifié par l'éducation, ne peut être affaibli que par un effort de raison, et détruit que par une grande chaleur de sentiment : on a même comparé ce caractère au feu sacré qui ne s'éteint jamais.

Voyez entrer Chloé sur la scène du monde ; celui qui vient de lui donner le droit d'aller seule, trop aimable pour aimer sa femme, ou trop disgracié de la nature pour en être aimé, semble lui donner encore le droit d'en aimer un autre. Vaine et légère, moins empressée de voir que de se montrer, Chloé vole à tous les spectacles, à toutes les fêtes : à peine y paraît-elle, qu'elle est entourée de ces hommes qui, confians et dédaigneux, sans vertus et sans talens, séduisent les femmes par des travers, mettent leur gloire à les

déshonorer, se font un plaisir de leur désespoir; et qui, par les indiscrétions, les infidélités et les ruptures, semblent augmenter chaque jour le nombre de leurs bonnes fortunes; espèce d'oiseleurs, qui font crier les oiseaux qu'ils ont pris pour en appeler d'autres.

Suivez Chloé au milieu de cette foule empressée; c'est la coquette venue de l'île de Crète au temple de Gnide : elle sourit à l'un, parle à l'oreille à l'autre, soutient son bras sur un troisième, fait signe à deux autres de les suivre. L'un d'eux lui parle-t-il de son amour, c'est Armide; elle le quitte en ce moment, elle le rejoint un moment après, et puis le quitte encore; sont-ils jaloux les uns des autres? c'est la Climène du Misantrope, elle les rassure tour-à-tour par le mal qu'elle dit à chacun d'eux de ses rivaux; ainsi, mêlant artificieusement les dédains et les préférences, elle réprime la témérité par un regard sévère, elle ranime l'espérance avec un souris tendre : c'est la femme trompeuse d'Archiloque, qui tient l'eau d'une main et le feu de l'autre.

Mais plus les femmes ont perfectionné l'art de faire desirer, espérer, et poursuivre ce qu'elles ont résolu de ne point accorder, plus les hommes ont multiplié les moyens d'en obtenir la possession.

L'art d'inspirer des desirs qu'on ne veut point satisfaire, a tout au plus produit l'art de feindre des sentimens qu'on n'a pas. Chloé ne veut se cacher qu'après avoir été vue. Damis sait l'arrêter en feignant de ne la point voir : l'un et l'autre, après avoir parcouru tous les détours de l'art, se retrouvent enfin où la nature les avait placés.

Il y a dans tous les cœurs un principe secret d'union. Il y a un feu qui, caché plus ou moins long-tems, s'allume à notre insçu, s'étend d'autant plus, qu'on fait plus d'efforts pour l'éteindre, et qui ensuite s'éteint malgré nous. Il y a un germe où sont renfermés la crainte et l'espérance, la peine et le plaisir, le mystère et l'indiscrétion ; qui contient les querelles et les raccommodemens, les plaintes et les ris, les larmes douces et amères : répandu par-tout, il est plus ou moins prompt à se développer, selon les secours qu'on lui prête et les obstacles qu'on lui oppose.

Comme un faible enfant qu'elle protège, Chloé prend l'amour sur ses genoux, badine avec son arc, se joue avec ses traits, coupe l'extrémité de ses aîles, lui lie les mains avec des fleurs, et déjà prise elle-même dans des liens qu'elle ne voit pas, se croit encore en liberté. Tandis qu'elle

l'approche de son sein, qu'elle l'écoute, qu'elle lui sourit, qu'elle s'amuse également de ceux qui s'en plaignent, et de celles qui en ont peur; un charme involontaire la fait tout-à-coup le presser dans ses bras, et déjà l'amour est dans son cœur : elle n'ose encore s'avouer qu'elle aime; elle commence à penser qu'il est doux d'aimer. Tous ces amans qu'elle traîne en triomphe à sa suite, elle sent plus d'envie de les écarter qu'elle n'eut de plaisir à les attirer. Il en est un sur qui ses yeux se portent sans cesse, dont ils se détournent toujours. On dirait quelquefois qu'elle s'apperçoit à peine de sa présence, mais il n'a rien fait qu'elle n'ait vu. S'il parle, elle ne paraît point l'écouter; mais il n'a rien dit qu'elle n'ait entendu : lui parle-t-elle, au contraire? sa voix devient plus timide, ses expressions sont plus animées. Va-t-elle au spectacle, est-il moins en vue? il est pourtant le premier qu'elle y voit; son nom est toujours le dernier qu'elle prononce. Si le sentiment de son cœur est encore ignoré, ce n'est plus que d'elle seule; il a été dévoilé par tout ce qu'elle a fait pour le cacher; il s'est irrité par tout ce qu'elle a fait pour l'éteindre : elle est triste, mais sa tristesse est un des charmes de l'amour; elle cesse enfin d'être coquette à

mesure qu'elle devient sensible, et semble n'avoir tendu perpétuellement des piéges que pour y tomber elle-même.

J'ai lu que de toutes les passions, l'amour est celle qui sied le mieux aux femmes; il est du moins vrai qu'elles portent ce sentiment, qui est le plus tendre caractère de l'humanité, à un degré de délicatesse et de vivacité où il y a bien peu d'hommes qui puissent atteindre. Leur ame semble n'avoir été faite que pour sentir; elles semblent n'avoir été formées que pour le doux emploi d'aimer. A cette passion, qui leur est si naturelle, on donne pour antagoniste une privation qu'on appelle l'honneur; mais on dit, et il n'est que trop vrai que l'honneur semble n'avoir été imaginé que pour être sacrifié.

A peine Chloé a-t-elle prononcé le mot fatal à sa liberté, qu'elle fait de son amant l'objet de toutes ses vues et de toutes ses actions, l'arbitre de sa vie. Elle ne connaissait que l'amusement et l'ennui; elle ignorait la peine et le plaisir. Tous ses jours sont pleins, toutes ses heures sont vivantes, plus d'intervalles languissans; le tems, toujours trop lent ou trop rapide pour elle, coule cependant à son insçu; tous ces noms si vains, si chers, ce doux commerce de regards et de sourires, ce silence plus éloquent que la

parole, mille souvenirs, mille projets, mille idées, mille sentimens viennent à tous les instans renouveler son ame et étendre son existence; mais la dernière preuve de sa sensibilité est la première époque de l'inconstance de son amant. Les nœuds de l'amour ne peuvent-ils donc jamais se resserrer d'un côté, qu'ils ne se relâchent de l'autre?

S'il est parmi les hommes quelques ames privilégiées, en qui l'amour, loin d'être affaibli par les plaisirs, semble emprunter d'eux de nouvelles forces pour la plupart, c'est une fausse jouissance qui, précédée d'un desir incertain, est immédiatement suivie d'un dégoût marqué qu'accompagne encore trop souvent la haine ou le mépris. Ou dit qu'il croît sur le rivage d'une mer, des fruits d'une beauté rare qui, dès qu'on y touche, tombent en poussière; c'est l'image de cet amour éphémère, vaine saillie de l'imagination, si fragile ouvrage des sens, faible tribut qu'on paie à la beauté. Quand la source des plaisirs est dans le cœur, elle ne tarit point; l'amour fondé sur l'estime est inaltérable; il est le charme de la vie, et le prix de la vertu.

Uniquement occupée de son amant, Chloé s'apperçoit d'abord qu'il est moins tendre, elle soupçonne bientôt qu'il est infidèle; elle se plaint,

il la rassure ; il continue d'avoir des torts, elle recommence à se plaindre ; les infidélités se succèdent d'un côté, les reproches se multiplient de l'autre ; les querelles sont vives et fréquentes, les brouilleries longues, les raccommodemens froids ; les rendez-vous s'éloignent, les tête à tête s'abrègent, toutes les larmes sont amères. Chloé demande justice à l'Amour. Qu'est devenue, dit-elle, la foi des sermens ? Mais c'en est fait, Chloé est quittée ; elle est quittée pour une autre, elle est quittée avec éclat (1).

---

(1) Dans l'esquisse placée à la tête de cet ouvrage, dont elle offre le plan, nous avions annoncé, comme complément du chapitre sur la nature de la femme, quelques observations sur l'éducation et le bonheur des femmes, et un examen de la question de savoir si les fonctions et le mode de vitalité propres à leur sexe peuvent se concilier avec les travaux littéraires. Nous croyons maintenant plus convenable de renvoyer ces objets à l'Hygiène, où nous les considérerons dans leurs rapports avec le bonheur et la santé de la femme, aux différentes époques de la vie.

FIN DE LA IIème. SECTION ET DU TOME Ier.

NOTICE

Sur les planches du tome premier.

PREMIERE PLANCHE (page première).

Cette planche représente la Vénus de Médicis, c'est-à-dire, le modèle de toutes les graces et de tous les genres de beauté dont l'organisation de la femme est susceptible. Un tel sujet devait nécessairement former le frontispice de cet ouvrage.

Voyez, pour la description, tome premier, première section, page 265 et suivantes.

DEUXIÈME PLANCHE (page 94).

Cette planche a été faite sur un dessein dans lequel l'artiste a eu pour objet de faire ressortir avec beaucoup d'expression les différences générales et particulières qui caractérisent le squelette féminin. La figure 2e. représente le bassin d'un singe, et sert à mieux faire apprécier les dispositions particulières du bassin dans la femme : dispositions qui rendent l'accouchement si douloureux et si difficile. (Voyez pour la description de cette planche, tome premier, page 97 et suivantes, et pour l'examen détaillé du bassin, tome deuxième, page 74.

TROISIÈME et QUATRIÈME PLANCHE (page 229.)

La planche trois représente l'extérieur d'une conformation monstrueuse des organes de la génération,

qui offrait les apparence de l'hermaphrodisme, D, répond au pénis et au scrotum C, au meat urinaire, B, à la vulve, A, indique l'anus.

La planche quatre représente les objets ci-dessus indiqués, les dispositions intérieures de la même conformation et les rapports des organes de la génération avec les parties environnantes. A, indique le rectum, B, le testicule, l'épididime et le cordon spermatique, C, les vessicules spermatiques, D, la vessie, E, les uretères, F, le ligament suspenseur de la vessie (ouraque), G, le scrotum. H, la vulve, I, le pénis, K, les corps ovoïdes ouverts et offrant les apparences d'une double matrice.

CINQUIÈME PLANCHE (page 466.)

Le sujet de cette planche est une jeune danseuse d'O Taïti, dans la conformation de laquelle on remarque ce développement et cette beauté des formes qui excitèrent l'admiration des Européens.

SIXIÈME PLANCHE (page 528.)

Cette planche représente 1°. un pied chinois, d'après les dessins de MACARTENEI ; 2°. une Hottentote, chez laquelle on voit ce tablier naturel, sur lequel les voyageurs ont eu des opinions si différentes, et qui n'est autre chose qu'un prolongement des grandes lèvres, qui acquièrt quelquefois huit et neuf pouces de longueur, suivant l'âge de la personne et les soins quelle emploie pour opérer cette extension. Voyez pour la description des sujets de ces deux planches, le tome premier de cet ouvrage, deuxième section, page 452 et 529.

TABLE

Des Matières du Ier. tome.

DE SES VARIÉTÉS.

CIRCONSTANCES D'OU DÉRIVENT PRINCIPALEMENT CETTE NATURE.

Fautes à corriger dans le premier tome.

ERRATA.	CORRIGÉ.
Posé, page 3, ligne 5.	proposé.
Elle résulte principalement, page 44, ligne première.	Elles résultent principalement.
Les dangers, page 5, ligne 8.	Le danger.
Peuvent mériter, pag. 63, lign. 3.	Peut mériter.
Premier article, le titre qui se trouve à la page 71.	Deuxième article.
Deuxième article, à la page 88.	Troisième article.
Après lesquelles, page 95, ligne 25.	D'après lesquelles.
Quid quiddam, page 104, ligne 12.	Quiddam.
Quandam fœmininam, page 104, ligne 18.	Quamdam fœmininam.
Sub commissura, page 105, ligne 15.	*Sub commissurâ.*
Vont quelquefois, page 111, ligne 1.	Va quelque fois.
N'avaient fait aucunes, page 120, ligne 4.	N'avaient fait aucune.
L'instinct, la voix, de la nature, page 125, ligne 6.	L'instinct, la voix de la nature ;
Quant à la distinction de ce monde, page 131, ligne 5 de la note.	Quant à la distinction entre ce monde.
D'avec celui, page 9, note *idem*, ligne 6.	Et celui.
Du professeur Damas, page 137, ligne 27.	Du professeur Dumas.
La chaleur ou le froid extrêmes, page 177, ligne 6.	La chaleur ou le froid extrême.
Les traits irréguliers, page 246 ; ligne .	Ces traits irréguliers.

ERRATA.	CORRIGÉ
Furieux de la conscience; page 254, ligne 25.	Heureux de la conscience.
Des grosses levres, page 296, ligne 3.	De grosses levres.
Sa prédominance d'action fissent, page 332, ligne 2.	Sa prédominance d'action fit.
De la renne, page 337, ligne 21.	Du renne.
L'isle Chio, page 344, ligne 4.	L'isle de Chio.
Où un nombre égal, page 636, ligne 13.	D'où un nombre égal.
Les appareils de l'odorat et de la mastification, page 370, ligne 1.	Les appareils de l'odorat et de la mastication.
Et semblent déjà marqués, page 354, ligne 7.	Et semblent déjà marquées.
Sans elles, page 384, ligne 9.	Sans elle.
La révolution menstruelle s'établit avec difficulté, page 388, ligne 7.	La révolution menstruelle s'établit quelquefois avec difficulté.
Quand des infirmités prématurés, page 402, ligne 4.	Quand des infirmités prématurées.
La fleur des deux premières saisons s'éfeuille et se flétrit partiellement les charmes, etc. page 444, ligne 10 et 11.	La fleur des deux premi res saisons se feuille et se fletries partiellement. Les charmes, etc.
Nouvelle doctrine des tempéramens, par le C. Husson, tome Ier.; page 425, lig. 10 de la note.	Nouvelle doctrine des tempéramens par le C. Husson.
La Physiologie de Dumas, page 425, ligne 10 et suivantes de la note.	La physiologie de Dumas, tome Ier.
Des affectations tristes, page 434, ligne 12.	Des affections tristes.
Leur énumération, page 436, ligne 2.	Énumération de ces variétés.
Les Voyages de Waillis, page 489, ligne 9.	Les voyages de Wallis.
Dans le développement et la perfectibilité, page 596, ligne 11.	Le développement de la perfectibilité.
A leur sensibilité, page 599, ligne 3.	A la sensibilité.

ERRATA.	CORRIGE.
Aussi aucune peine corporelle, page 621, ligne 18 et 19.	Ainsi aucune, etc.
Et deux tuniques, page 632, ligne 2.	Et de deux tuniques.
Il n'y avait que les femmes, page 2, ligne 11.	Il n'y avait que les courtisannes.
Lento flagris pletebat, page 444, ligne 17.	Lento flagris plectebat.
D'où résultent différens caractères, page 711, ligne 4.	D'où résultent les différens caractères.
Pour peu qu'il y ait d'agacement, page 713, ligne 15.	Pour peu qu'il y ait d'agencement.